Manuel de la Historia de Jesucristo de Jacob ben Jehudah

Jacob ben Jehudah

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

THE BEQUEST OF
WILLIAM CHARLES LANE
OF THE CLASS OF 1876
LIBRARIAN
1887–1913

Digitized by Google

Digitized by Google

ANNÉE
DE LA LITTÉRATURE
ET DU
THÉATRE
DE MOLIÈRE,

Publiée par Mme la Comtesse
de Chambrier,

Et par M. Ernest Fournier, Docteur ès-lettres.

1878

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM
THE BEQUEST OF
EVERT JANSEN WENDELL
1918

Digitized by Google

13e ANNÉE. ALMANACH 1865

DE LA LITTÉRATURE

DU

THÉATRE

ET DES BEAUX-ARTS,

CONTENANT

LE SALON DE 1864,

ARTICLES LITTÉRAIRES, — NÉCROLOGIE DES ÉCRIVAINS ET ARTISTES MORTS DANS LE COURS DE L'ANNÉE, — ACADÉMIE, — ANECDOTES DU THÉATRE, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS, ETC., ETC.;

PRÉCÉDÉ D'UNE

HISTOIRE LITTÉRAIRE ET DRAMATIQUE DE L'ANNÉE

PAR M. JULES JANIN.

ILLUSTRÉ DE VIGNETTES ET PORTRAITS.

PARIS.

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, 18.

Digitized by Google

37588.4

LE VERSEAU.

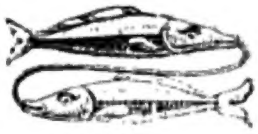
JANVIER a 31 jours.

La lune a commencé le 29 déc. 1864 et finit le 26 janvier 1865.

Les jours croissent de 23 m. le mat. et de 43 m. le soir.
Le 15, 8 heures 33 minutes de jour, 15 heures 27 minutes de nuit.

1 DIM.	CIRCONCISION.
2 lundi.	s. Basile, évêque.
3 mardi.	s^e Geneviève.
4 mercr.	s. Rigobert.
5 jeudi.	s^e Amélie.
6 vendr.	EPIPHANIE.
7 samedi.	s. Théodore.
8 DIM.	s. Lucien.
9 lundi.	s. Julien.
10 mardi.	s. Guillaume.
11 mercr.	s^e Hortense.
12 jeudi.	s^e Césarine.
13 vendr.	Bapt. de N. S.
14 samedi.	s. Hilaire.
15 DIM.	s. Maur.
16 lundi.	s. Marcelin.
17 mardi.	s. Antoine.
18 mercr.	C. s. Pierre à Rome.
19 jeudi.	s. Sulpice.
20 vendr.	s. Sébastien.
21 samedi.	s^e Agnès.
22 DIM.	s. Vincent.
23 lundi.	s. Ildefonse.
24 mardi.	s. Babylas.
25 mercr.	Conv. s. Paul.
26 jeudi.	s^e Paule.
27 vendr.	s^e Angélique.
28 samedi.	s. Charlemagne.
29 DIM.	s. Franç. de Sales.
30 lundi.	s^e Martine.
31 mardi.	s^e Marcelle.

☽ P. Q. le 4, à 3 h. 52 m. du soir.
○ P. L. le 11, à 11 h. 9 m. du soir.
☾ D. Q. le 20, à 2 h. 45 m. du matin.
● N. L. le 27, à 9 h. 39 m. du matin.



LES POISSONS.

FÉVRIER a 28 jours.

La lune commence le 27 janvier et finit le 25 février.

Les jours croissent de 47 m. le mat. et de 45 m. le soir.
Le 15, 10 heures 9 minutes de jour, 13 heures 51 minutes de nuit.

1 mercr.	s. Ignace.
2 jeudi.	*Purification.*
3 vendr.	s. Blaise.
4 samedi.	s. Gilbert.
5 DIM.	s^e Agathe.
6 lundi.	s. Wast.
7 mardi.	s. Amand.
8 mercr.	s. Jean de Matha.
9 jeudi.	s^e Apolline.
10 vendr.	s^e Scholastique.
11 samedi.	s^e Euphrosine.
12 DIM.	*Septuagésime.*
13 lundi.	s. Polyeucte.
14 mardi.	s. Valentin.
15 mercr.	s. Faustin.
16 jeudi.	s. Onésime.
17 vendr.	s. Sylvain. Q. T.
18 samedi.	s. Siméon.
19 DIM.	*Sexagésime.*
20 lundi.	s. Eucher.
21 mardi.	s. Pepin.
22 mercr.	s^e Isabelle.
23 jeudi.	s^e Marthe.
24 vendr.	s. Matthias.
25 samedi.	s^e Taraise.
26 DIM.	*Quinquagésime.*
27 lundi.	s^e Honorine.
28 mardi.	*Mardi gras.*

☽ P. Q. le 3, à 1 h. 18 m. du matin.
○ P. L. le 10, à 4 h. 56 m. du soir.
☾ D. Q. le 18, à 9 h. 47 m. du soir.
● N. L. le 25, à 8 h. 12 m. du soir.

LE BELIER.

MARS a 31 jours.

La lune commence le 26 février et finit le 26 mars.

Les jours croissent de 1 h. 3 min. le matin et de 47 m. le soir.
Le 15, 11 heures 49 min. de jour, 12 heures 11 minutes de nuit.

1 mercr.	*Cendres.*
2 jeudi.	s. Simplice.
3 vendr.	s^e Camille.
4 samedi.	s. Casimir.
5 DIM.	*Quadragésime.*
6 lundi.	s^e Colette.
7 mardi.	s^e Perpétue.
8 mercr.	s. Jean de D. Q. T.
9 jeudi.	s^e Françoise.
10 vendr.	40 Martyrs.
11 samedi.	s. Constant.
12 DIM.	*Reminiscere.*
13 lundi.	s. Maximin.
14 mardi.	s^e Mathilde.
15 mercr.	s^e Euphrasie.
16 jeudi.	s. Abraham.
17 vendr.	s^e Gertrude.
18 samedi.	s. Alexandre.
19 DIM.	*Oculi.* s. Joseph.
20 lundi.	s. Joachim.
21 mardi.	s. Benoît.
22 mercr.	s. Octave.
23 jeudi.	*Mi-Carême.*
24 vendr.	s. Gabriel
25 samedi.	*Annonciation.*
26 DIM.	*Lætare.*
27 lundi.	s^e Lydie.
28 mardi.	s. Gontran.
29 mercr.	s. Eustase.
30 jeudi.	s. Amédée.
31 vendr.	s^e Cornélie.

☽ P. Q. le 4, à 0 h. 28 m. du soir.
○ P. L. le 12, à 10 h. 51 m. du matin.
☾ D. Q. le 20, à 0 h. 45 m. du soir.
● N. L. le 27, à 5 h. 37 m. du matin.

Digitized by Google

LE TAUREAU.

AVRIL a 30 jours.

La lune commence le 27 mars et finit le 25 avril.

Les jours croissent de 58 m. le mat. et de 44 m. le soir.
Le 15, 13 heures 39 min. de jour, 10 heures 21 minutes de nuit.

1 samedi.	s. Hugues.
2 DIM.	*Passion.*
3 lundi.	s. Richard.
4 mardi.	s. Ambroise.
5 mercr.	s^e Irène.
6 jeudi.	s. Célestin.
7 vendr.	s. Hégésippe.
8 samedi.	s. Gauthier.
9 DIM.	*Rameaux.*
10 lundi.	s^e Azélie.
11 mardi.	s. Léon.
12 mercr.	s. Jules.
13 jeudi.	s. Marcellin.
14 vendr.	*Vendredi saint.*
15 samedi.	s. Paterne.
16 DIM.	PAQUES.
17 lundi.	s. Anicet.
18 mardi.	s. Parfait.
19 mercr.	s. Timon.
20 jeudi.	s^e Emma.
21 vendr.	s. Anselme.
22 samedi.	s^e Opportune.
23 DIM.	*Quasimodo.*
24 lundi.	s. Robert.
25 mardi.	s. Marc.
26 mercr.	s. Clet.
27 jeudi.	s. Anthime.
28 vendr.	s. Prud'homme.
29 samedi.	s. Antoine,
30 DIM.	s. Eutrope.

☽ P. Q. le 3, à 1 h. 28 m. du matin.
☺ P. L. le 11, à 4 h. 37 m. du matin.
☾ D. Q. le 18, à 11 h. 29 m. du soir.
● N. L. le 25, à 2 h. 23 m. du soir.

LES GÉMEAUX.

MAI a 31 jours.

La lune commence le 26 avril et finit le 24 mai.

Les jours croissent de 39 m. le mat. et de 40 m. le soir.
Le 15, 15 heures 13 min. de jour, 8 heures 47 minutes de nuit.

1 lundi.	s. Philippe, s. Jac.
2 mardi.	s. Athanase.
3 mercr.	s. Antonin.
4 jeudi.	s^e Monique.
5 vendr.	s. Augustin.
6 samedi.	s. Jean P. L.
7 DIM.	s. Auguste.
8 lundi.	s. Desiré.
9 mardi.	s. Isidore.
10 mercr.	s. Gordien.
11 jeudi.	s. Mamert.
12 vendr.	s. Pancrace.
13 samedi.	s. Servais.
14 DIM.	s. Erambert.
15 lundi.	s^e Delphine.
16 mardi.	s. Honoré.
17 mercr.	s. Pascal.
18 jeudi.	s. Eric.
19 vendr.	s. Yves.
20 samedi.	s. Bernard.
21 DIM.	s^e Virginie.
22 lundi.	*Rogations.*
23 mardi.	s. Didier.
24 mercr.	ste Jeanne.
25 jeudi.	ASCENSION.
26 vendr.	s. Adolphe
27 samedi.	s. Olivier.
28 DIM.	s. Germain.
29 lundi.	s. Maximin.
30 mardi.	s^e Emilie.
31 mercr.	s^e Perrine.

☽ P. Q. le 2, à 4 h. 14 m. du soir.
☺ P. L. le 10, à 8 h. 32 m. du soir.
☾ D. Q. le 18, à 6 h. 49 m. du matin.
● N. L. le 24, à 10 h. 59 m. du soir.

L'ÉCREVISSE.

JUIN a 30 jours.

La lune commence le 25 mai et finit le 22 juin.

Les j. cr. jusqu'au 21 de 6 m. le mat. et de 13 m. le soir.
Le 15, 16 heures 5 minutes de jour, 7 heures 55 minutes de nuit.

1 jeudi.	s. Pamphile.
2 vendr.	s. Pothin.
3 samedi.	s^e Clotilde. *V. j.*
4 DIM.	PENTECÔTE.
5 lundi.	s. Boniface.
6 mardi.	s^e Pauline.
7 mercr.	s. Prime. Q. T.
8 jeudi.	s. Médard.
9 vendr.	s^e Pélagie
10 samedi.	s. Landri.
11 DIM.	*Trinité.*
12 lundi.	s^e Olympe.
13 mardi.	s. Antoine de Pad.
14 mercr.	s. Elysée.
15 jeudi.	FÊTE-DIEU.
16 vendr.	s. Cyr.
17 sam.	s^e Laure.
18 DIM.	s^e Marine.
19 lundi.	s^e Aline.
20 mardi.	s. Gervais.
21 mercr.	s. Alban.
22 jeudi.	s. Paulin.
23 vendr.	s. Félix.
24 samedi.	s. *Jean-Baptiste.*
25 DIM.	s. Prosper.
26 lundi.	s. Babolein.
27 mardi.	s^e Adèle.
28 mercr.	s. Irénée.
29 jeudi.	s. Pierre, s. Paul.
30 vendr.	s. Bertrand.

☽ P. Q. le 1, à 8 h. 31 m. du matin.
☺ P. L. le 9, à 9 h. 50 m. du matin.
☾ D. Q. le 16, à 0 h. 2 m. du soir.
● N. L. le 23, à 8 h. 7 m. du matin.

Digitized by Google

LE LION.

JUILLET a 31 jours.

La lune commence le 23 juin et finit le 22 juillet.

Les jours décroiss. de 32 m. le mat. et de 28 m. le soir.
Le 15, 15 heures 43 min. de jour, 8 heures 17 minutes de nuit.

1 samedi.	s. Martial.
2 Dim.	Visitat. de N.-D.
3 lundi.	s. Anatole.
4 mardi.	s^e Berthe.
5 mercr.	s^e Zoé, martyre.
6 jeudi.	s. Tranquille.
7 vendr.	s. Procope.
8 samedi.	s. Aquila.
9 Dim.	s. Cyrille.
10 lundi.	s^e Félicité.
11 mardi.	Transl. s. Benoît.
12 mercr.	s. Gualbert.
13 jeudi.	s. Eugène.
14 vendr.	s. Bonaventure.
15 samedi.	s. Henri.
16 Dim.	Notre-Dame M. C.
17 lundi.	s. Alexis.
18 mardi.	s. Clair.
19 mercr.	s. Vincent de Paul.
20 jeudi.	s^e Marguerite.
21 vendr.	s. Félicien.
22 samedi.	s^e Madeleine.
23 Dim.	s. Apollinaire.
24 lundi.	s^e Christine.
25 mardi.	s. Jacq. s. Christ.
26 mercr.	Tr. de s. Marcel.
27 jeudi.	s^e Nathalie.
28 vendr.	s^e Anne.
29 samedi.	s^e Marthe.
30 Dim.	s. Ours.
31 lundi.	s. Germain l'Aux.

☽ P. Q. le 1, à 1 h. 50 m. du matin.
☽ P. L. le 8, à 8 h. 36 m. s.
☾ D. Q. le 15, à 4 h. 36 m. s.
● N. L. le 22, à 6 h. 39 m. du soir.
☽ P. Q. le 30, à 7 h. 18 m. du soir.

LA VIERGE.

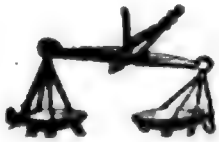
AOUT a 31 jours.

La lune commence le 23 juillet et finit le 21 août.

Les jours décroiss. de 43 m. le mat. et de 55 m. le soir.
Le 15, 14 heures 20 min. de jour, 9 heures 40 minutes de nuit.

1 mardi.	s. Pierre ès liens.
2 mercr.	s^e Alphonsine.
3 jeudi.	Inv. de s. Etienne.
4 vendr.	s. Dominique.
5 samedi.	s. Abel.
6 Dim.	Transfig. de N.-S.
7 lundi.	s. Gaëtan.
8 mardi.	s. Justin.
9 mercr.	s. Florent.
10 jeudi.	s. Laurent.
11 vendr.	s^e Susanne.
12 samedi.	s^e Claire.
13 Dim.	s. Hippolyte.
14 lundi.	s. Alfred. *V. j.*
15 mardi.	Assomption.
16 mercr.	s. Roch.
17 jeudi.	s. Mammès.
18 vendr.	s^e Hélène.
19 samedi.	s. Louis, évêque.
20 Dim.	s. Bernard.
21 lundi.	s. Privat.
22 mardi.	s. Symphorien.
23 mercr.	s. Sidoine.
24 jeudi.	s. Barthélemy.
25 vendr.	s. Louis, roi.
26 samedi.	s. Zéphirin.
27 Dim.	s. Césaire.
28 lundi.	s. Gustave.
29 mardi.	s. Méry.
30 mercr.	s. Fiacre.
31 jeudi.	s. Ovide.

☽ P. L. le 7, à 5 h. 38 m. du matin.
☾ D. Q. le 13, à 9 h. 51 m. du soir.
● N. L. le 21, à 7 h. 26 m. du matin.
☽ P. Q. le 29, à 11 h. 56 m. du matin.



LA BALANCE.

SEPTEMBRE a 30 jours.

La lune commence le 20 août et finit le 19 septembre.

Les jours décroiss. de 42 m. le mat. et de 1 h. 2 m. le soir.
Le 15, 12 heures 34 min. de jour, 11 heures 26 minutes de nuit.

1 vendr.	s. Leu, s. Gilles.
2 samedi.	s. Lazare.
3 Dim.	s. Grégoire le Gr.
4 lundi.	s^e Rosalie.
5 mardi.	s. Bertin.
6 mercr.	s^e Eve.
7 jeudi.	s. Cloud.
8 vendr.	*Nativité.*
9 samedi.	s. Omer, évêque.
10 Dim.	s^e Pulchérie.
11 lundi.	s. Hyacinthe.
12 mardi.	s. Raphaël.
13 mercr.	s. Aimé.
14 jeudi.	Exalt. s^e Croix.
15 vendr.	s. Nicomède.
16 samedi.	s^e Lucie.
17 Dim.	s. Lambert.
18 lundi.	s. Jean Chrysost.
19 mardi.	s. Janvier.
20 mercr.	s. Eustache. Q. T.
21 jeudi.	s. Matthieu.
22 vendr.	s. Maurice.
23 samedi.	s. Constant.
24 Dim.	s. Germer.
25 lundi.	s. Firmin.
26 mardi.	s^e Justine.
27 mercr.	s. Côme, s. Damien
28 jeudi.	s. Céran.
29 vendr.	s. Michel, arch.
30 samedi.	s. Jérôme.

☽ P. L. le 5, à 2 h. 1 minut. du soir.
☾ D. Q. le 12, à 5 h. 7 m. du matin.
● N. L. le 19, à 10 h. 55 m. du soir
☽ P. Q. le 28, à 2 h. 56 m. du matin.

Digitized by Google

LE SCORPION.

OCTOBRE a 31 jours.

La lune commence le 20 septembre et finit le 19 octobre.

Les jours décroiss. de 47 m. le mat. et de 59 m. le soir.
Le 15, 10 heures 47 min. de jour, 13 heures 13 minutes de nuit.

1 Dim.	s. Remi, évêque.
2 lundi.	ss. Anges gardiens.
3 mardi.	s. Denis l'Aréopag.
4 mercr.	s. Franç. d'Assise.
5 jeudi.	s^e Flavie.
6 vendr.	s. Bruno.
7 samedi.	s. Serge.
8 Dim.	s^e Brigitte.
9 lundi.	s. Denis, évêque.
10 mardi.	s. François Borgia.
11 mercr.	s. Venant.
12 jeudi.	s. Vilfrid.
13 vendr.	s. Edouard.
14 samedi.	s. Calixte.
15 Dim.	s^e Thérèse.
16 lundi.	s. Léopold.
17 mardi.	s^e Estelle.
18 mercr.	s. Luc, évangéliste.
19 jeudi.	s. Amable.
20 vendr.	s^e Cléopâtre.
21 samedi.	s^e Ursule.
22 Dim	s. Mellon.
23 lundi.	s. Hilarion.
24 mardi.	s. Magloire.
25 mercr.	s. Crépin, s. Crép.
26 jeudi.	s. Rustique.
27 vendr.	s. Frumence, év.
28 samedi.	s. Simon, s. Jude.
29 Dim.	s. Narcisse.
30 lundi.	s. Lucain.
31 mardi.	s. Quentin. *V. j.*

P. L. le 4, à 10 h. 41 m. du soir.
D. Q. le 11, à 3 h. 31 m. du soir.
N. L. le 19, à 4 h. 37 m. du soir.
P. Q. le 27, à 3 h. 59 m. du soir.

LE SAGITTAIRE.

NOVEMBRE a 30 jours.

La lune commence le 20 octobre et finit le 17 novembre.

Les jours décroiss. de 45 m. le mat. et de 34 m. le soir.
Le 15, 9 heures 7 minutes de jour, 14 heures 53 minutes de nuit.

1 mercr.	Toussaint.
2 jeudi.	Trépassés.
3 vendr.	s. Marcel.
4 samedi.	s. Charles.
5 Dim.	s^e Bertilde.
6 lundi.	s. Léonard.
7 mardi.	s. Ernest.
8 mercr.	s^es Reliques.
9 jeudi.	s. Mathurin.
10 vendr.	s. Juste.
11 samedi.	s. Martin.
12 Dim.	s. René, évêque.
13 lundi.	s. Brice, évêque.
14 mardi.	s. Achille.
15 mercr.	s. Léopold.
16 jeudi.	s. Edme.
17 vendr.	s. Malo.
18 samedi.	s. Mandé.
19 Dim.	s^e Elisabeth.
20 lundi.	s. Edmond.
21 mardi.	Prés. de la Vierge.
22 mercr.	s^e Cécile.
23 jeudi.	s. Clément.
24 vendr.	s^e Flore.
25 samedi.	s^e Catherine.
26 Dim.	s^e Victorine.
27 lundi.	s^e Odette.
28 mardi.	s. Sosthène.
29 mercr.	s. Saturnin.
30 jeudi.	s. André.

P. L. le 3, à 8 h. 12 m. du matin.
D. Q. le 10, à 5 h. 55 m. du matin.
N. L. le 18, à 11 h. 9 m. du matin.
P. Q. le 26, à 3 h. 8 m. du matin.

LE CAPRICORNE.

DÉCEMBRE a 31 jours.

La lune commence le 18 novembre et finit le 17 décembre.

Les jours décroiss. de 23 m. le mat. et de 4 m. le soir.
Le 15, 8 heures 13 minutes de jour, 15 heures 47 minutes de nuit.

1 vendr.	s. Eloi.
2 samedi.	s^e Aurélie.
3 Dim.	s. Franç.-Xav. *Av.*
4 lundi.	s^e Barbe.
5 mardi.	s. Sabastien, abbé.
6 mercr.	s. Nicolas.
7 jeudi.	s. Léonce.
8 vendr.	*Conception.*
9 samedi.	s^e Léocadie.
10 Dim.	s^e Eulalie.
11 lundi.	s. Daniel.
12 mardi.	s Valeri.
13 mercr.	s^e Luce, v.
14 jeudj.	s. Nicaise.
15 vendr.	s. Mesmin.
16 samedi.	s^e Adélaïde.
17 Dim.	s^e Yolande.
18 lundi.	s. Gratien.
19 mardi.	s. Meuris.
20 mercr.	s. Philogone. Q. T.
21 jeudi.	s. Thomas.
22 vendr.	s. Honorat.
23 samedi.	s^e Victoire. *V. j.*
24 Dim.	s^e Delphine.
25 lundi.	NOEL.
26 mardi.	s. Etienne.
27 mercr.	s. Jean, apôtre.
28 jeudi.	ss. Innocents.
29 vendr.	s. Trophime.
30 samedi.	s^e Colombe.
31 Dim.	s. Sylvestre.

P. L. le 2, à 6 h. 54 m. du soir.
D. Q. le 10, à 0 h. 22 m. du matin.
N. L. le 18, à 4 h. 54 m. du matin.
P. Q. le 25, à 0 h. 40 m. du soir.

ARTICLES PRINCIPAUX

DE L'ANNUAIRE POUR L'ANNÉE 1865.

Année de la période Julienne.	6578
Depuis la première Olympiade d'Iphitus jusqu'en juillet.	2641
De la fondation de Rome selon Varron (mars).	2618
De l'époque de Nabonassar depuis février.	2612
De la naissance de Jésus-Christ.	1865

L'année 1281 des Turcs commence le 6 juin 1864, et finit le 26 mai 1865.

Comput ecclésiastique.

Nombre d'or en 1865.	4
Épacte.	III
Cycle solaire.	26
Indiction romaine.	8
Lettre dominicale.	A.

Quatre-Temps.

Les 8, 10 et 11 mars.
Les 7, 9 et 10 juin.
Les 20, 22 et 23 septembre.
Les 20, 22 et 23 décembre.

Fêtes annuelles et mobiles.

La Septuagésime.	12 février.	LA PENTECOTE.	4 juin.
Les Cendres.	1er mars.	*La Trinité*.	11 juin.
PAQUES.	16 avril.	LA FÊTE-DIEU	15 juin.
Les Rogations. . . .	22, 23 et 24 mai.	*L'Avent*.	3 décembre.
L'ASCENSION.	25 mai.		

Saisons.

Le Printemps commencera le 20 mars, à 2 heures 15 minutes du soir.
L'Été commencera le 21 juin, à 10 heures 54 minutes du matin.
L'Automne commencera le 23 septembre, à 1 heure 9 minutes du matin.
L'Hiver commencera le 21 décembre, à 6 heures 58 minutes du soir.

Éclipses.

Le 10 avril 1865, ÉCLIPSE PARTIELLE DE LUNE, en partie visible à Paris.
Le 25 avril 1865, ÉCLIPSE TOTALE DE SOLEIL, invisible à Paris.
Le 4 octobre 1865, ÉCLIPSE PARTIELLE DE LUNE, visible à Paris.
Le 19 octobre 1865, ÉCLIPSE ANNULAIRE DE SOLEIL, à Paris, partielle, en partie visible.

Digitized by Google

HISTOIRE

LITTÉRAIRE ET DRAMATIQUE

DE L'ANNÉE.

La littérature française est toute semblable au rameau d'or que raconte Virgile, il resplendit dans les abîmes; arrive un téméraire qui coupe le rameau, soudain remplacé par une branche du même métal.

C'est ainsi que chez nous, l'année à peine achevée est remplacée, ô bonheur! par une année aussi féconde. Ces drames qui brillaient l'an passé d'une fraîche nouvelleté, pour parler comme Michel de Montaigne, à peine oubliés, les voilà qui revivent, toujours les mêmes, toujours nouveaux. Certes, le fond change peu, mais la forme est changeante, et c'est à peine si les esprits imprévoyants de chaque jour ont le temps de remarquer les différences que le temps apporte aux œuvres même les plus sérieuses; si bien que de toutes les œuvres perpétuelles que peut entreprendre un écrivain peu ambitieux, mais très-jaloux de ne pas épuiser le sujet, c'est justement l'*Almanach*, disons mieux, l'*Almanach littéraire* à qui revient l'honneur de la perpétuité. Que de choses sont mortes, disait le poëte, qui sont destinées à revivre! Les mots d'une langue s'épuisent, et la langue serait bientôt morte, n'était le renouveau de toutes ces œuvres de l'esprit. Et maintenant que ma préface est faite, allons tout de suite aux grandes œuvres, aux petites œuvres, au drame, à la comédie, au ballet, à la chanson, grands amis du succès, bienveillants consolateurs de la chute, et voilà pourquoi nous irons tout de suite au grand succès de l'année, au *Marquis de Villemer*, une œuvre éloquente de George Sand.

Le jour même où *le Marquis de Villemer*, ce beau livre accepté de tous, devenait un beau drame, on eût entendu aux alentours du théâtre une rumeur dont le sens échappait à tout le monde. A voir toutes ces âmes errantes autour du monument, on se serait volontiers souvenu de ces ombres empressées autour du Styx : *Ripæ ulterioris amore!* tant l'ardeur était grande, en ces lieux pleins de jeunesse et parfois d'un tumulte innocent, à retenir sa place à l'orchestre, au parterre. « O fils d'Ulysse, où tu voudras, à la proue, à la sentine, place-moi! » Tout ce mouvement et tout ce va-et-vient, c'était la seule ambition d'applaudir au *Marquis de Villemer* et surtout à mademoiselle de Saint-Geneix. Quant aux mécontents de toutes choses, aux gens graves

qui vous diront : « Cette jeunesse arrivait là pour tout siffler... » ce serait calomnier la jeunesse. Eh! pourquoi donc siffler la femme ingénieuse, l'inépuisable et grand écrivain qui depuis quarante ans déjà tient le monde attentif à sa parole éloquente? et quelle abominable récompense à tant de zèle, à tant d'ardeur à bien faire, à ce grand style en tout semblable aux domaines du roi d'Espagne sur lesquels le soleil ne se couchait jamais? Un des capitaines de notre ancienne histoire avait fait graver sur son épée un seul mot : *Penetrabit!* « Elle entrera! » Ce *penetrabit* conviendrait fort à la plume ardente et sincère de George Sand. Elle est sûre, en effet, de pénétrer dans tous les esprits, de percer tous les cœurs; elle a l'éclat d'une épée, elle en a l'autorité souveraine; avant la bataille et quand la bataille est gagnée, on voit qu'elle est tenue d'une main sûre. Ah! que ceux-là seraient à plaindre qui résisteraient à cette plume du cygne mélodieux dont le bec se termine en acier bien trempé!

Mais quoi! ces mauvais présages ont été tout de suite éloignés. C'est déjà bien assez..... c'est beaucoup trop que dans ce même théâtre, il y a déjà trois ans, un des plus beaux esprits de la nouvelle génération, pour un malentendu déplorable, ait rencontré, ici même, à cet Odéon des victoires et conquêtes turbulentes, un si cruel déni de justice. Égarés par une aveugle passion, et trop oublieux qu'il s'agissait d'un poëte de leur âge, d'un écrivain rare et charmant, élégant sans recherche et savant sans pédantisme, ils l'ont traité de Turc à Maure; ils ont insulté de leurs chansons ce dialogue étincelant... Huit jours après, ils regrettaient déjà toutes les grâces qu'ils avaient perdues. Lui cependant, le jeune homme, il recommençait de plus belle, et racontait à ces ingrats l'histoire aux mille couleurs, la grande histoire de Madelon.

Cette fois, du moins, au *Marquis de Villemer,* l'auditoire attentif a commencé tout de suite, ingénûment et bruyamment, par applaudir. On voyait qu'il était réuni là tout exprès, sans réserve, pour être heureux, content, satisfait; autant de têtes bouclées au parterre, autant d'amoureux de cette fille pauvre, mademoiselle Caroline de Saint-Geneix.

Au premier acte, à la première scène, elle entre au service de madame de Villemer, qui n'a pas moins de soixante ans. La vieille dame est une intelligence ornée et servie par deux grands yeux magnifiques, pleins de dureté, mais de franchise, et tout de suite elle se sent prise par la beauté, la jeunesse et les mérites de sa nouvelle dame de compagnie. Or voici mot pour mot le dialogue entre la dame et la jeune fille :

« — Vous m'êtes beaucoup recommandée par madame d'Arglade, que j'estime infiniment. Je sais que vous appartenez à une excellente famille, que vous avez des talents, un caractère honorable et une vie sans tache. J'ai donc le plus grand désir que nous puissions nous entendre et nous convenir mutuellement. Pour cela, il faut deux choses : l'une, c'est que mes offres vous paraissent satisfaisantes; l'autre, que notre manière de voir ne soit pas trop opposée, car ce serait la source de contrariétés fréquentes. Traitons la première question. Je vous offre douze cents francs par an.

» — On me l'a dit, Madame, et j'ai accepté.

» — On m'avait dit à moi que vous trouveriez peut-être cela insuffisant?

Digitized by Google

» — Il est vrai que c'est peu pour les besoins de ma situation; mais Madame est juge de la sienne propre, et puisque me voilà...

» — Parlez franchement; vous trouvez que ce n'est pas assez?

» — Je ne peux pas dire ce mot-là. C'est probablement plus que ne valent mes services.

» — Je ne dis pas cela, moi, et vous, vous le dites par modestie; mais vous craignez que cela ne suffise pas à votre entretien? Soyez tranquille, je me charge de tout; vous ne dépenserez chez moi que la toilette, et je n'en exige aucune. Est-ce que vous l'aimez, la toilette?

» — Oui, Madame, beaucoup; mais je m'en abstiendrai, puisqu'à cet égard vous n'exigez rien. »

La réponse assez nette de mademoiselle de Saint-Geneix à la vieille dame eut le bonheur de ne pas lui déplaire. Au moins elle était sincère. Il est contre nature, en effet, de ne point aimer les belles robes, les frais chapeaux, le beau linge et tout ce qui pare une belle fille de vingt ans; puis, ce qui corrige un peu la franchise de mademoiselle de Saint-Geneix, c'est qu'elle ajoute, en guise de *post-scriptum*, à madame de Villemer :

« On m'a dit que vous aviez beaucoup d'esprit et de bonté, et je n'ai pas cru par conséquent devoir m'ennuyer près de vous; ensuite, quand même j'aurais dû beaucoup souffrir, il était de mon devoir de tout accepter plutôt que de rester dans l'inaction. Mon père ne nous ayant pas laissé de fortune, ma sœur au moins était assez bien mariée, et je vivais avec elle sans scrupule; mais son mari, dont toute l'aisance provenait d'un emploi, est mort dernièrement après une longue et cruelle maladie qui a absorbé toutes les économies du ménage. C'est donc à moi naturellement de soutenir ma sœur et ses quatre enfants. »

Vous savez déjà (le roman vous l'a dit) que la marquise a deux fils : Urbain de Villemer, son fils du second lit, un jeune homme austère et dévoué, très-généreux, très-laborieux; le fils aîné du premier lit n'est rien moins que le duc d'Aleria, grand dépensier, grand fantaisiste, en un mot le don Juan du faubourg Saint-Germain. Autant le marquis est simple et naturel, autant le duc est bruyant, plein d'entrain et dangereux pour toutes les femmes. Autrefois, dans ce même Odéon, par les mêmes rumeurs, avec le même empressement d'applaudir, ces deux jeunes gens s'appelaient *les deux Philibert*, et naturellement déjà Philibert le mauvais sujet était le favori des jeunes gens, des jeunes femmes, de tout ce qui fait la gloire et la popularité de la comédie. En ce temps-là Philibert le mauvais sujet, plébéien et fils de plébéien, faisait rire aux éclats. Aujourd'hui le duc d'Aleria nous fait sourire; il tient à la bonne compagnie, à la meilleure, et quand il rencontre la nouvelle demoiselle de compagnie, il l'aborde avec le plus grand respect. Alors quoi d'étonnant que l'on reste attentif à ces belles façons, à ce beau langage, à ce ton preste, à ces nobles sentiments? Il est très-aimable et très-gai, ce duc d'Aleria; peut-être il n'eût rien perdu de sa gaieté si le drame, on ne sait pourquoi, ne l'eût point réduit à coucher sous les arbres de Fontainebleau pour éviter les recors. Il a déjà dépassé l'âge où l'on dort volontiers à la belle étoile; et d'ailleurs

son frère, le marquis de Villemer, le meilleur et le plus dévoué de tous les fils, a décidé qu'il payerait les dettes de M. le duc afin de sauver l'honneur de sa maison.

Tout va donc pour le mieux dans l'heureuse maison de madame de Villemer lorsqu'au second acte on voit entrer, leste et piquante, une belle petite dame, une élégante, une coquette de Paris, ayant nom madame d'Arglade; elle est très-jolie, en pleine lumière, et dessinée à merveille par cette plume habile à tout dépeindre. Active et replète, adroite et froide, ambitieuse et persévérante, étourdie et bête au besoin, innocente à ses heures, telle est madame d'Arglade; « elle montrait en riant de petites dents éblouissantes, blaisait en parlant, et semblait ivre de chiffons et de plaisirs. » Elle n'est que baronne, et elle voudrait bien monter de trois étages et s'appeler madame la duchesse; elle a donc jeté ses plombs sur le duc d'Aleria, qui se plaît parfois à ses caquets, à ses facéties, et qui s'en moque avec tant de bonne grâce :

« C'est cela! Vous venez voir ma mère aujourd'hui lundi, mardi ou dimanche, septième, sixième ou cinquième jour du mois de novembre, septembre ou décembre, avec votre robe bleue, grise ou rose, et vous allez nous faire l'honneur de souper, dîner ou déjeuner avec nous, avec eux ou avec les autres. »

Et de rire! « On rit donc ici? » Oui certes, et de bon cœur.

Dans le roman, ce joli serpent-là, madame d'Arglade, tient une assez grande place... il s'efface un peu trop dans le drame, on le regrette. Il y avait, à le bien prendre, l'étoffe d'un très-beau rôle; en revanche, un rôle assez effacé dans le livre, l'aimable et l'innocente Diane de Xaintrailles est devenue un personnage important.

Mademoiselle de Xaintrailles entre à peine dans l'adolescence; elle est très-riche et de bonne humeur, sa grande ambition (la fable ici commence) est d'être aimée d'un pauvre diable et de faire haut la main sa fortune.

« — Holà! voilà bien l'affaire de mon fils le marquis, se disait madame de Villemer. Elle est riche, elle est aimable, elle est belle; j'en ferai ma fille, et nous relèverons à nous tous notre ancienne maison. »

Le beau rêve!... Un seul obstacle à toutes ces grandeurs, le marquis de Villemer est amoureux de mademoiselle de Saint-Geneix, amoureux et timide; à peine s'il accorde un regard à la riche héritière, et quand son frère le duc lui vient annoncer que ce grand mariage ne dépend que de lui :

« — Ce mariage n'est pas fait, » répond le marquis.

Moins décidé et moins sûr de sa marche (allant au même but) était l'auteur de *Nanine* ou *le Préjugé vaincu*, lorsqu'au mois de juin 1749 il fit représenter cette *bagatelle* (il traitait ainsi sa comédie), où l'on voyait un marquis de Versailles, un vrai marquis, épouser sa servante! Avec son beau rire il appelait cela une bagatelle. Il ne manquait point de retenue en ses plus grandes audaces, et, prudent même contre les préjugés, il n'avait pas osé tout d'abord

prendre, comme on dit, le taureau par les cornes. Ainsi, dans le premier dénoûment de sa comédie, il arrivait que Nanine était fille d'un bon gentilhomme. — « Ah! fi! s'écriait madame d'Argental, voilà le pont aux ânes! prenez-y garde, vous allez faire de votre comédie un mauvais roman! Ayez donc le courage de vos opinions ! » La dame avait raison, et Voltaire, obéissant, maria tout bonnement la belle Nanine au marquis, en la laissant la fille de son père.

LE COMTE.

Ce qui vous reste, en des moments si doux...
C'est... à leurs yeux... d'embrasser... votre époux.

LA MARQUISE.

La famille,
Étrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant, elle l'approuvera.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompense;
Mais sans tirer jamais à conséquence.

Et lorsque enfin, au quatrième et dernier acte, mademoiselle de Saint-Geneix, qui vient de sauver la vie au marquis de Villemer, se voit accusée par madame d'Arglade d'avoir été pour le moins coquette avec le duc d'Aleria, vous arrivez sans secousse et sans effort à un très-beau, très-simple et très-touchant dénoûment. Ici encore l'auteur de *Nanine* est vaincu par l'auteur du *Marquis de Villemer*. A l'instant même où le mariage de Nanine est accompli, Voltaire est là qui rit et qui plaisante :

Aurait-elle eu quelque tendre folie?
Cela se peut; car elle est si jolie!
Je m'y connais; on tente, on est tenté :
Le cœur a bien de la fragilité.

C'est lui vraiment qui parle et non pas la baronne; au contraire, plus l'auteur du *Marquis de Villemer* approche en tremblant du dénoûment, et plus il est sérieux, mieux encore, solennel. Les uns et les autres nous partageons l'inquiétude et l'enthousiasme ardent de la dernière scène, et quand enfin toute justice est rendue à l'innocence, à la vertu de Caroline innocente... écoutez ces sanglots, voyez ces yeux pleins de larmes, à peine s'il est nécessaire en ce moment que le duc d'Aleria explique à son frère, à sa mère, et bientôt à sa jeune épouse le mensonge et la cruauté de madame d'Arglade.

Ce grand succès de l'Odéon, qui n'a pas duré moins d'une année, a rencontré son pareil au Gymnase, et le *Montjoye* de M. Octave Feuillet a défié toutes les concurrences. Homme habile et, pour mieux dire, homme heureux entre tous, M. Octave Feuillet n'a jamais été plus heureux que le jour où il ren-

contrait son héros, tout couvert des vices de don Juan, mais un don Juan qui serait tout ensemble avare, ambitieux, libertin, prévaricateur de toute espèce de fortune. Allons, s'est-il dit, *Je ferai de toi un monstre énorme!* et véritablement ce Montjoye est le maître absolu de toutes les volontés, de toutes les passions qui l'entourent. Pour plaider sa cause au tribunal d'où dépend sa bonne renommée, il a rencontré un jeune avocat nommé M. de Sorel; pour obéir à ses moindres caprices il a séduit une aimable femme que son regard fait trembler; pour sa maîtresse il a choisi la légitime épouse d'un coquin nommé Rio Velez, dont il fera un des marche-pieds de sa fortune. Il a pour fille une charmante, innocente créature qu'il entoure de tous ses respects. Donc tout réussit à Montjoye. Il joue, il gagne; il est heureux même en chevaux; rien ne résiste à sa volonté, et l'on se demande au troisième acte d'où viendront à ce malheureux tous les châtiments que méritent son mépris de l'honnêteté, son obéissance à tous les vices ?

Et maintenant, *succès*, expliquons-nous tous deux!

Tel est le cri du poëte. Il s'indigne à son tour, et fait entendre aux don Juan du jeu et du hasard en toutes choses des paroles sévères. Cette indignation nous charme, en ce moment où tout réussit à Montjoye. « Apprenez, jeunes gens qui vous disposez à l'art dramatique, disait Quintilien à ses disciples, à tenir la balance égale entre la honte et la gloire, et qu'il n'est rien de haut et d'élevé qui ne penche à l'abîme. Ne me parlez pas du chemin tracé dans les plaines; il est plus sûr, mais il est si obscur ! Les écueils font tout le prix de l'éloquence. Avez-vous peur? faites-vous saltimbanque! On applaudit le funambule à l'instant où sa chute paraît imminente ! La tempête prouve le pilote; que le ciel soit chargé d'orage, que les vents soient déchaînés, que le mât plie à se rompre, alors seulement le pilote se peut comparer au dieu de la mer ! »

Jamais, sans nul doute, la véhémence et l'indignation de M. Octave Feuillet ne s'étaient élevées à cette hauteur. Avec beaucoup d'énergie il proteste, au nom de toutes les vertus civiles, contre ces bandits des affaires véreuses, ces financiers de grands chemins qui se retranchent derrière le Code pénal, l'épée ou le pistolet à la main. — Voilà, disent-ils en montrant le Code pénal, le livre où mon droit est écrit; voilà, disent-ils en montrant leurs armes, qui se chargera de ma vengeance. Allons! qu'on se taise et qu'on s'efface, ou vous êtes mort ! Tel est le raisonnement de Montjoye, et si l'on avertit Montjoye : — Au moins prenez garde au bonhomme Tiberge; il a le secret de vos manœuvres ténébreuses. — Tiberge est à moi, reprend Montjoye, il mange mon pain. — Et le jeune Sorel, y pensez-vous? si jamais il tient une preuve de l'innocence de son père? Sorel est amoureux de ma fille. Il m'appartient par son amour. S'il me résiste, eh bien! je le tue. — Et que dira votre fils? — Si mon fils n'est pas content, je le chasse. — Et votre fille? — Elle m'aime, elle obéira. — Eh ! malheureux ! votre femme ! espérez-vous que votre femme consente à loger sous le même toit que votre maîtresse, madame Rio Velez? —

Digitized by Google

Celle-là, plus que tous les autres, je la tiens, répond Montjoye, et vous l'allez bien voir.

En ce moment de la nouvelle comédie, une grande anxiété s'empare de l'âme et de l'esprit des auditeurs, et certes, tout ce qu'ils ont pu rêver ne va pas si loin que l'excès de ce misérable. O prévoyance infernale! il n'est pas le mari de sa femme; il l'a séduite, il l'a trompée; elle n'est guère que sa servante. En même temps il reste, à volonté, tantôt le père et tantôt le proscripteur de ses enfants. Qu'ils disent un mot, soudain sa porte odieuse se referme, et voilà la femme et les enfants dans la rue. En vain, vous dites: Il n'oserait... Laissez-le faire, il ose; il met sa femme à la porte de céans, et quand sa fille, au cou de sa mère, s'en va, pleurante, Montjoye a tout à fait le sang-froid de don Juan quand la statue de pierre entre et s'assied à sa table. Hélas! le fils a laissé partir sa mère, il est resté près de son père: — O lâche! ô maudit! s'écrie Montjoye, il a laissé partir sa mère, qui est pauvre, il reste à côté de moi, qui suis riche! A cette abominable malédiction, le fils s'en va en s'écriant: — Adieu, monsieur! Le caissier Tiberge, en même temps, s'enfuit loin de cette maison déshonorée. Il n'est pas jusqu'au pauvre ami Saladin, un brave homme avec qui l'on pourrait jouer gros jeu dans la nuit sombre, qui ne prenne un congé définitif de ce parjure. Voilà Montjoye! Il est là seul, silencieux, beaucoup moins pardonnable et moins touchant qu'un des héros de la fatalité antique. Au moins le malheureux Oreste pleure et prie, il espère. « O déesse! ô Minerve! c'est Apollon qui m'envoie! Sois favorable à un persécuté! Regarde mes mains, elles ne sont plus souillées! Épuisé de fatigue, errant dans toutes les villes, chez tous les peuples, j'ai traversé les terres et les mers, et je viens à tes pieds crier: Pardon! »

Il est terrible à l'infini, ce troisième acte de *Montjoye*, et l'on regrette en ce moment l'émotion de don Juan au tombeau du commandeur:

DON JUAN.

Allons, sortons d'ici.

Le quatrième acte, à le bien entendre, à le bien voir, est des plus dramatiques, et le voici tout entier. Resté seul, le Montjoye, en sa maison déserte, est visité par sa nouvelle maîtresse, et tout ce qu'il peut faire, c'est de refuser à cette infante les perles et les violettes de sa fille. Sur ce refus s'en va la dame, et si vous me demandez quelle était la nécessité de l'introduire en tout ceci? vous ferez, ami lecteur, une réflexion très-juste, à laquelle il sera facile de répondre. Cette étrange Péruvienne est venue là pour fournir une excuse suffisante à la séparation de Montjoye et de sa famille. A peine cette femme est partie, on voit arriver le jeune Sorel demandant justice et vengeance à Montjoye au nom de son père. Alors Montjoye, poussé à bout, prend son épée et se décide à tuer cet innocent petit Sorel. Puis, comme on apportait le corps du jeune homme à son logis, à l'entre-sol de cette maison si mal hantée, arrivait la fille de Montjoye, en deuil de tant de misères, et la malheureuse enfant, au moment où peut-être elle va toucher ce cœur de rocher,

elle entend dans la rue un grand bruit, une clameur immense. Hélas! c'est son amant tout sanglant que l'on rapporte; alors, elle tombe, elle meurt. Elle meurt comme Ophélie, entre le romarin et les violettes; elle meurt comme est morte Juliette descendue au tombeau des Montaigu; elle meurt comme est morte en ce beau drame intitulé *Rédemption* la fille innocente de maître Compelli. A la fin donc, voilà la peine et le châtiment qui commencent pour Montjoye; à la fin, te voilà, misérable histrion de tous les genres de succès, justement accablé sous la ruine et la perte de tous les tiens. Plus de femme et plus d'enfants, plus d'amis, plus un seul moyen de racheter la mémoire de ce malheureux Sorel ruiné par ton crime, dont ton horrible épée a tué le fils. Ah! comme en ce moment nous serons contents de savoir que la Péruvienne t'invite à souper! Tu viens de doubler ta fortune, et d'obtenir sans conteste les honneurs que tu rêvais.

Et les voix qui passaient disaient joyeusement :
Bonheur, gaîté! délices!
A nous les coupes d'or, pleines d'un vin charmant,
A d'autres les calices!

Dans le vin que je bois, ce que j'aime le mieux
C'est la dernière goutte.
L'enivrante vapeur du breuvage joyeux
Souvent s'y cache toute.

Oui, ce dénoûment est superbe et nous a rappelé les grandes et sévères tragédies des temps antiques. Certes, Œdipe est plus à plaindre que Montjoye, et pourtant Sophocle eût manqué à tous les devoirs s'il fût venu en aide à ce malheureux en lui prouvant qu'il était innocent, en lui rendant la douce lumière. Effaçons donc le dernier acte de *Montjoye*, et restons sur le grand effet du quatrième acte.

Après *Montjoye*, il faut placer *la Maison de Pénarvan*, comédie en quatre actes de M. Jules Sandeau, qui a soulevé tant de passions diverses. Et même, à ce propos, permettez que je vous dise un bon mot de M. le général de Lafayette. Après les trois journées de 1830, il était, comme on sait, tout-puissant, et les conseillers, non moins que les ambitieux, affluaient de toutes parts dans son antichambre. Un de ces conseillers, qui ne manquait pas de bon sens, proposait au général, pour un poste important, un personnage de sa province dont il vantait les grandes qualités : « Il est riche et courageux, très-habile, et convient fort au nouveau gouvernement, mais.... — Il y a donc un *mais?* reprit le général. — Oui, général; je serai franc avec vous : mon homme est marquis. — Marquis! s'écria M. de Lafayette avec ce rire ingénu qui ne s'étonnait de rien; marquis! en êtes-vous bien sûr?... Au fait, reprit-il, c'est un inconvénient, ce n'est pas un obstacle. » Et il accepta les services de M. le marquis.

L'aimable et charmant romancier à qui nous devons tant de belles œuvres à bon droit populaires, M. Jules Sandeau, dirait volontiers dans ses livres et sur

Digitized by Google

son théâtre, à propos d'un vrai gentilhomme ou de quelque duchesse à l'ancienne marque : « Eh bien, qu'y faire ? on les prend tels qu'ils sont ; volontiers nous passerons sur cet inconvénient de leur noblesse. » Ainsi a-t-il fait sur son théâtre et dans ses livres ; il s'est montré le partisan, l'ami et le compagnon des gens bien élevés, que leur race fût antique ou que leur maison soit d'hier. A certains traits d'un caractère ineffaçable on reconnaît les hommes et les femmes adoptés par l'aimable écrivain. Rien de plus sincère et de plus vrai que ses héros ; ses héroïnes sont en tout point des êtres de la vie réelle dont l'existence se passe entre ces deux limites : la raison et la santé. Les unes et les autres, sitôt que la passion a dit son premier mot, elles rentrent dans le calme et le bon sens. Modestie, application, prudence, émulation, force, contentement, tempérance, espérance, pitié, joie, amour, sincérité, telles sont les douces cantilènes de ces beaux livres remplis des plus douces et des plus chastes leçons. Une fille adoptive de M. Jules Sandeau (mademoiselle de la Seiglière entre autres), la voici toute : elle est tout simplement parfaite, mais elle n'en sait rien. Elle parle, elle se tait, toujours dans l'à-propos. Son silence est de bon goût, son rire est ingénu, aisée est sa démarche ; assise, on dirait la fille d'un roi. C'est un bel esprit naïf, timide et rougissant. Elle interroge avec candeur, elle répond simplement ; elle va son pas... sans se hâter, sans rien ralentir ; elle n'est point roide, elle est droite. Elle passe, on la salue... Est-elle passée, on se retourne ! Elle apporte avec elle une odeur suave, indicible, et tout à fait digne de son aimable jeunesse ; il la faut regarder, il la faut imiter, surtout il faut l'aimer. Heureux qui peut la suivre en ses doux et faciles sentiers, heureux celui qu'elle accepte pour son mari : celui-là peut se vanter d'une grande conquête et d'un grand honneur !

Entre toutes les créations de M. Jules Sandeau, dont nous avons tous été plus ou moins les amoureux, les fanatiques, il faut placer au premier rang la plus fière et la plus vaillante de toutes, mademoiselle Renée de Pénarvan. Elle est belle et superbe, et l'adversité, qui fait courber les têtes les plus hautes, n'a rien pu contre un si juste orgueil.

Dans ces guerres funestes des provinces de l'Ouest, soulevées contre la République, la famille de Pénarvan, une des plus considérables de la Bretagne, a disparu sous l'effort de la tempête. Ils étaient quatre frères, ils sont morts : *irréprochables dans la guerre et dans l'amitié*, c'est un mot de Xénophon. Resté seul de tant de vaillants capitaines, leur vieux père a repris le harnais militaire et s'est fait tuer en passant la Loire avec l'armée vendéenne. Ainsi mademoiselle de Pénarvan, la dernière héritière de ce grand nom perdu et de cette fortune en débris, la voilà désormais seule au monde, et trouvant à peine un abri dans ce vieux château bâti au milieu des bruyères, et dont les tours sont à demi ruinées ; l'incendie et la guerre ont passé dans ces murailles qu'ils ont dévastées ; le vieux château désert n'est plus qu'une ruine. Sur les fossés comblés le pont-levis est abattu, la salle des gardes est ouverte aux quatre vents du ciel, l'escalier n'a plus de marches, la cour plus de marronniers ; les armoiries ont disparu ; c'est un pêle-mêle étrange de passages, de galeries, de cachots, de donjons ; tout au loin un bois de chênes, de hêtres, de sycomores,

Digitized by Google

d'ormes et de châtaigniers; partout l'hiver, le froid, l'abandon, la pauvreté, la nécessité. L'écho répète à voix basse une longue complainte de la misère des Pénarvan; à peine si quelques vieux parchemins échappés au salon des *Archives*, au cabinet des armoiries, attestent encore de l'ancienne grandeur. Le digne conservateur de ces chartes disputées à l'araignée et aux rongeurs de toutes choses, les rats et les siècles, l'abbé Pyrmil, est le seul homme assez hardi pour habiter dans ces ruines à côté de mademoiselle de Pénarvan. De tous les serviteurs de sa maison, elle n'a gardé que son chapelain, et les voilà, rêvant, celui-ci et celle-là, des anciens maîtres du château, pendant que la bise et la Sèvre au flot bruyant mêlent leurs clameurs à la voix rauque des corbeaux. Ainsi vivait, dans le silence et l'abandon, cette gracieuse majesté de vingt ans, l'unique et dernière héritière de ces bruyères et de ces ruines.

Voilà tout le premier acte de la nouvelle comédie, à l'heure funeste où l'antique noblesse est devenue une grande louange, justement parce que cette louange est presqu'un arrêt de mort. Mais pour ces deux âmes vaillantes, mademoiselle Renée et l'abbé Pyrmil, le danger ajoute à leurs anciens respects une grâce ineffable; le dévouement aux ancêtres devient un vrai charme accompli par cette fille courageuse et ce vieil abbé, qui se demande à chaque instant : comment il se fait que tant d'abaissement ait remplacé tant de grandeurs?... Il ne s'étonnerait pas si fort et si longtemps, ce digne abbé Pyrmil, s'il avait su la rencontre de Zénon le philosophe avec Ésope le fabuliste. — « A quoi donc, disait le premier au second, maître Ésope, toi qui sais tout, s'occupe en ce moment Jupiter? — La belle question! répondit Ésope, le maître des dieux et des hommes fait aujourd'hui ce qu'il faisait hier, ce qu'il fera demain; ce qui est en bas, il l'élève aux étoiles; ce qui est en haut, il le jette aux abîmes! » — « Or, prenez l'histoire par quelque bout qu'il vous plaira, disait M. Bayle en son style naïf, et suivez-en les progrès depuis le commencement jusqu'à la fin, vous verrez partout des exemples de l'alternative qu'Ésope voulait signifier. Le monde est un véritable jeu de bascule; tour à tour on y monte, on y descend. »

Il est très-joli ce premier acte, éloquent, bien fait, tout rempli de sympathie, et comme il faut toujours, drame ou roman, que notre heureux écrivain se montre un poëte amoureux de la belle nature, il fera si bien, que son héroïne elle-même, au milieu de ces poussières, sentira la toute-puissante énergie du printemps de l'année. Le printemps de la Bretagne est en avance de trois semaines, et sitôt qu'il apparaît, pas un buisson sans parfum et sans oiseaux; tout chante et tout rayonne et tout sourit; les oiseaux chéris de ces bruyères, le loriot, la caille et le rossignol, sont apportés par les premières brises d'avril; la terre est jonchée à ravir de toutes ces fleurs pleines d'éclat : la marguerite et la pensée à côté des jacinthes et des jonquilles; ici la renoncule et l'anémone, et les fougères, les genêts, les ajoncs luttant avec le chèvrefeuille et l'aubépine. L'abeille errante et l'oiseau familier vont butinant leur vie au seuil de la chaumière et dans les fleurs des pommiers; puis, tout au loin, vallons et futaies, la rencontre de l'alouette des champs et de l'alouette marine, et les sillons de la terre et les sillons de l'Océan.... Voilà ce qu'il avait

mis dans son livre, et, regrettant ces belles choses, il a trouvé le moyen de les indiquer dans son drame. Ainsi, dans ce drame ingénieux, le temps passé et le temps présent font une alliance offensive et défensive. Gloire aux marquis d'autrefois, louange aux laboureurs de ce matin! Honorons de toutes nos forces la seigneuresse de Pénarvan, mais pour peu qu'il nous invite à trinquer avec lui, buvons avec le rustique Pénarvan!

Une comédie assez triste et dont le titre seul était neuf : *Moi*, comédie en trois actes par MM. Labiche et Martin, doit compter cependant parmi les travaux trop rares de la Comédie française. Elle appartient tout à fait au petit art, cette comédie où l'on voit bel et bien un pur égoïste, assez semblable à tous les égoïstes que nous avons vus sur le théâtre, et qui n'ont guère réussi, que je sache, uniquement parce que le caractère est triste et se maintient dans l'ombre, ennemi du bruit, ami du silence et content dans son *chez soi*.

Donc un certain Dutrécy est en train de prendre un bain de santé; au sortir du bain, monsieur se fait étriller par son valet, comme on ferait d'un cheval de course; un second valet lui présente un verre de vin de Madère; à la fin, le voilà frais, reposé, dispos et mollement étendu dans une *ganache*. Il est content de lui-même et des autres; lui seul dans la nature, et c'est assez; rien ne manque à son bien-être; il va déjeuner d'un perdreau truffé, d'une botte d'asperges et d'une compote d'abricots; il boira, légèrement trempé d'eau fraîche, un vin de quatre feuilles; enfin, pour aider à sa digestion facile, il rêvera d'une énorme affaire dont il entendit parler la veille à l'Opéra, dans sa loge, au momemt où la Malagamba s'abandonnait à ses sauts périlleux. Bon appétit, belle affaire, argent à gagner sans risque, et nul souci de la chose publique, et pas de femme à garder, pas d'enfant à doter, rien qui le gêne et qui l'inquiète, un grand désouci de toute ambition ; bon pied, bon œil et de bonnes dents, voilà notre homme. Il mettrait volontiers le feu à la maison de son voisin pour se cuire un œuf à la coque. Au demeurant, ce n'est pas la première fois que l'on nous montre un égoïste en son petit *a parte*.

Il y avait au siècle passé un poëte appelé M. Barthe; on joue encore une de ses comédies, *les Fausses Infidélités*. Il était l'ami du poëte Dorat. Celui-ci, jeune encore, succombait épuisé par toutes les passions de la débauche et du bel esprit; ce n'était autour de son lit funèbre que roses fanées, billets doux d'anciennes dates, élégies sans écho, misère, abandon, dénûment. A ce chevet bourré d'épines, veillait une vieille comédienne éteinte; le feu se mourait comme tout le reste. O misère et désolation ! Comme elle est vraie cette parole du psalmiste : « Malheur à ceux qui rient! » Pourtant dans cette solitude et ce silence un homme entrait, un gros cahier sous le bras : c'était M. Barthe. — Ah ! c'est vous, disait le moribond, soyez le bienvenu; de tous les amis que j'avais, vous êtes le seul qui veniez me dire adieu; je suis pourtant si voisin du café Procope ! A ces mots, Barthe, en déployant son manuscrit : Laissez-moi vous lire, ami Dorat, ma nouvelle comédie en vers; elle a pour titre *l'Egoïste ou l'Homme personnel*. Je suis sûr que vous en serez content. — Mais, disait l'homme ici couché, vous le voyez, mon ami, je me meurs, prenez pitié de moi ! — Bah ! reprenait l'autre, est-ce qu'on meurt ?

D'ailleurs ma comédie est très-courte, en trois heures tout sera dit. Et le voilà qui se mit à lire impitoyablement tout ce papotage à demi rimé, comme en faisaient en 1784 ces poëtes essoufflés dont on voit les images, en *marbre!* dans le nouveau foyer du Théâtre-Français.

Et lorsque enfin fut achevée cette lecture et que Barthe, assuré de son chef-d'œuvre, attendait une louange suprême, Dorat lui dit de sa voix mourante : « Ajoutez, je vous prie, une scène à votre *Égoïste;* il viendrait lire une comédie à son ami mourant, et s'en irait après avoir bu son dernier verre de tisane. » A ces mots, il se retourne et rend à Dieu sa petite âme frivole et son esprit de bois blanc. — O l'*égoïste* et l'envieux! disait Barthe en sortant de ce lieu funèbre; et, du même pas, il s'en fut porter sa comédie à MM. les comédiens du roi.

Le Comte de Saules, à l'Ambigu-Comique, était une œuvre sérieuse, écrite en l'honneur d'un comédien sérieux, Frédérick-Lemaître. Il s'agit ici d'une très-simple histoire, sur laquelle il ne fallait pas appuyer trop fort. Un jeune homme, Henri d'Hortal, reçu avocat stagiaire, a déserté tout d'un coup la maison de son beau-père, M. le comte de Saules, et quand celui-ci demande à son beau-fils pourquoi donc cette rupture : Oseriez-vous me jurer, reprit le jeune homme, que vous n'avez pas apporté la honte et le déshonneur dans la maison de mon père, M. d'Hortal ?

Tout le drame est là. Certes, nos anciens auraient eu grand'peine à tirer cinq actes d'une situation qui est toujours la même. Avec cette histoire d'enfant perdu et retrouvé, Beaumarchais n'a fait qu'une scène « — *Bartholo :* C'est quelque enfant trouvé. — *Figaro :* Enfant perdu, docteur, ou plutôt enfant volé! » Bientôt, quand il a retrouvé son père et sa mère, au lieu d'invoquer la nature et d'accuser le genre humain, le voilà qui rit encore : « Ah! maman, tu parles d'or, et je me tiens à ton avis. Qu'on est sot en effet! Il y a des mille mille ans que le monde roule; et dans cet océan de durée où j'ai par hasard attrapé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irais me tourmenter pour savoir à qui je les dois! tant pis pour qui s'en inquiète. Passer ainsi la vie à chamailler, c'est peser sur le collier sans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne reposent pas, même quand ils s'arrêtent, et qui tirent toujours quoiqu'ils cessent de marcher. »

Mais si véritablement M. Plouvier a trop *pesé sur le collier* et trop tiré sur le courant du fleuve, il a fini par composer l'un des plus beaux quatrièmes actes que l'on puisse imaginer. Cette fois le fils, en présence de son père, impitoyablement le torture et le met à l'épreuve. Il n'y a pas de juge d'instruction plus terrible, et cette fois le père, au désespoir, tomberait mort aux pieds de son fils, si je ne sais quelle intime révélation ne faisait comprendre enfin au jeune d'Hortal tout ce mystère. Ah! barbare! ah! mon fils! Frédérick-Lemaître a dit tout cela dans un muet embrassement. Ici nous sommes tous émus, mais cette émotion même est un motif pour que nous admirions beaucoup la grâce et le sang-froid de l'enfant trouvé par Beaumarchais :

« MARCELINE. Mon cœur entraîné ne se trompait pas de motif : c'était le sang qui me parlait.

Digitized by Google

» FIGARO. Et moi le bon sens, ma mère... »

A ce théâtre heureux de l'Ambigu-Comique, un très-beau drame de M. Victor Séjour, intitulé *les Fils de Charles-Quint*, avait commencé comme un grand succès : c'était une épouvante, un frisson, un malaise immense; puis, tout à coup, voilà la pièce abandonnée et le public qui ne vient pas. Il était difficile de plus mal récompenser plus de courage et plus de talent. M. Victor Séjour, avec le zèle et l'ardeur du véritable auteur dramatique, avait rencontré dans les Archives les plus secrètes de l'Espagne cet admirable portrait de son héros, Philippe II : « Il est petit de taille, il a les membres grêles, un front large et beau, les yeux bleus et grands, le nez bien fait, la bouche un peu grande et la lèvre inférieure assez grosse. Il porte la barbe courte et pointue; à la blancheur de sa peau, à ses cheveux blonds, vous diriez d'un Flamand; à son air d'Altesse vous reconnaissez un Espagnol. Il dormait longtemps, il évitait la compagnie et mangeait seul; il était sobre et cherchait l'ombre et la paix ». Voilà vraiment ce qui s'appelle un portrait qui marche et qui vit, un portrait de Titien ou de Velasquez. A toutes ces causes réunies, le drame de M. Victor Séjour était digne d'un meilleur sort.

Une œuvre importante entre toutes et qui méritait de réussir davantage appartient au jeune Alexandre Dumas, si digne enfant d'un si vaillant père. Autant que son père, il excelle au roman, il excelle à la comédie; il est un écrivain subtil, toujours prêt à bien dire; il jette en son chemin mille étincelles, mais sans recherche et sans effort; il est alerte, ingénieux, charmant, et sitôt qu'il touche à quelque histoire empruntée aux mœurs de la veille, aux ridicules de ce matin, on l'écoute, on le suit, il plaît, il charme, il occupe; il a sa grâce et son parfum; il est le maître absolu de son drame, et rien ne l'arrête et ne le gêne; ah! celui-là, vraiment, il apportait, en venant au monde, tout ce qui fait réussir un poëte : *Tutto spirito, tutto bile, tutto fuoco!* beaucoup d'esprit, de bile et de feu. Voilà donc par quel miracle il a tiré du néant les personnages du *Demi-Monde* et cette illustre héroïne, j'ai presque dit ce martyr de la prostitution parisienne, *la Dame aux Camélias!*

Cette fois, il faut en convenir, dans sa pièce nouvelle, le jeune homme est moins clair, moins sûr de son idée, et ne sait pas toujours par quels sentiers il marche à son but. Il hésite, il se trouble, il chancelle; il nous laisse à deviner nous-mêmes, quand ce serait à lui à nous le dire, ce qu'il entend par ce mot : *l'Ami des femmes!* et si M. de Ryons, son héros, est tout simplement l'*ami des femmes*, comme autrefois, au dire de Pline le naturaliste (livre IX, chapitre VIII), le dauphin (remplacé de nos jours, on ne sait pourquoi, par le lézard) était l'ami des hommes :

Cet animal est fort ami
De notre espèce : en son histoire
Pline le dit, il faut le croire.

Quoi donc! M. de Ryons est encore du beau côté de la trentième année, il est riche et désœuvré, et parmi toutes ces beautés parisiennes, ces coquettes,

ces élégantes, ces belles dames d'une grandeur simple et naturelle, toutes ces fleurs d'avril ou de juillet, M. de Ryons y jette à peine un coup d'œil! Son projet est de les aimer par charité; non-seulement il ne demande rien, mais il ne veut rien pour sa récompense; il ne voit pas leur sourire, il ne comprend rien à leur silence; il aime à les conseiller, uniquement pour leur démontrer, à la fin du dernier acte, qu'il leur a donné un bon conseil... — Voilà, dites-vous, un homme étrange..... et vous avez raison. M. de Ryons n'est pas l'*ami*, mais le *tyran* des femmes. Il les traite avec un sans-gêne, un mépris, une violence, une insolence insupportables, et les dames d'Athènes, qui n'étaient pas cependant des bégueules (Aristophane était leur poëte), pour beaucoup moins d'injures, ont fustigé le grand poëte Euripide. A plus forte raison, ce que ne pouvait pas entendre une Athénienne, qui tenait si peu de place dans la société civile, ne saurait plaire aux oreilles délicates d'une Française et d'une Parisienne habituée à tous les respects. Il faudrait effacer toutes les déférences du dix-septième siècle et toutes les tendresses du siècle suivant; il faudrait effacer Louis XIV et madame de Sévigné, avec toutes les élégances du Versailles de Louis XV, pour que les violences de M. de Ryons fussent les bienvenues. Elles ne sont ni justes ni de bon goût, et font un contraste assez étrange avec ce dévouement sans récompense et cette amitié sans motif.

Sur la liste des nouveaux inventeurs, au premier rang nous plaçons volontiers M. Sardou. Là, s'il vous plaît, nous le laisserons encore, en dépit de son *Don Quichotte* et de ses *Diables noirs*. *Don Quichotte* n'était qu'un prétexte à danses, à décorations, à machines, c'était un mauvais prétexte; mais les *Diables noirs* étaient taillés sur le patron de la grande comédie. Une dame, abandonnée aux bonheurs de ses vingt ans, de son veuvage et de ses deux cent mille livres de rente, s'en va passer quelques jours en son château de Normandie, et la malheureuse, elle fait la rencontre d'un abominable gueux qui ressemble à lord Byron comme un argousin du bagne ressemble à don Juan. A peine il se montre, il est accepté par cette dame, et les voilà au second acte réunis par le mépris d'eux-mêmes, menant une vie abominable au gré des plus tristes hasards. Elle a gardé précieusement le souvenir des injures que ce malheureux s'est dites à lui-même, et désormais la voilà qui tremble en songeant à quel être elle appartient. Lui, cependant, après un instant de trêve à tous ses vices, est revenu, comme on dit, à ses vomissements; il était joueur, il joue; il était libertin, il passe d'horribles nuits dans la plus mauvaise compagnie, et, tenez, le voilà qui s'en revient, ivre à demi, le visage hagard, les cheveux défaits, la cravate en lambeaux, exhalant une abominable odeur de tabac et de vin frelaté; il s'en vient, ainsi fait par l'orgie, au petit lever de sa maîtresse, oublieux des plus simples convenances, et, comme il a gagné par hasard quelques louis d'or, il les jette au nez des domestiques; que disons-nous? le voilà redoutable aux servantes de la maison!... il les embrasse; enfin, dans un instant de justice avec lui-même: « Ah! se dit-il, je suis ignoble! » Oui-da, vous en convenez, don Juan de tabagie, et vous le dites deux fois de suite; vous êtes ignoble, et vous avez noyé dans les cabarets le peu qui vous restait, nous ne disons pas d'honnêteté, mais d'élégance! Hélas! si vous saviez

Digitized by Google

ce qu'il a fait encore! Il a perdu dix mille francs avec des drôles de son espèce, et il a souscrit, payable *à vue*, un billet de dix mille francs payable chez madame Jeanne d'Olivet, sa maîtresse; oui, chez elle! A telles enseignes que le porteur de ce triste billet, un gueux de la pire espèce, et qui veut vivre à tout prix, s'en vient effrontément, dans cette maison, chez cette dame, réclamer la dette de ce jeu abominable. Et comme on ne veut rien épargner, ce porteur de contrainte est vêtu... le bourreau qui le pendra lui laissera son habit et son chapeau. Et songer que ce porte-guenilles, à deux reprises, s'en viendra chez cette dame, et qu'à minuit le concierge de l'hôtel ouvrira la porte de sa maîtresse à ce souteneur de cabarets! En ces moments funestes, on se prend à regretter, non pas comme autrefois, l'intervention d'un demi-dieu, mais la simple intervention d'un commissaire de police. Il n'est jamais permis, même à l'extrémité du boulevard, de tomber si bas; le séducteur de profession a des limites. Don Juan, Byron, même le Valmont des *Liaisons dangereuses* au milieu de toutes ces ruines produites par leur orgueil, ont du moins sauvé leur courage et le droit de porter un défi que pas un de leurs pareils ne saurait décliner. Apprêtez-vous cependant, avec les susdits *Diables noirs*, à la fameuse scène, à la scène où Caïn (nous avons en effet oublié celui-là, parmi toutes les imitations qui se pressent en foule) va voler, j'ai bien dit, *voler* le diamant de sa maîtresse. En effet, il faut à tout prix que notre chevalier d'industrie rachète le billet à ordre où le nom de son imprudente maîtresse est écrit en toutes lettres, et le voilà, par toute sorte de câlineries, moitié Cartouche et moitié Chérubin, qui s'empare habilement de la pierre précieuse et qui l'emporte on ne sait où. Encore une fois, c'est *ignoble!* Et la triste Jeanne a bien raison de dire à ce chenapan : « Je vous dis que vous me *répugnez*. » Ainsi la dame est volée et dépouillée en plein jour, et lorsque enfin il faut bien qu'elle s'avoue à elle-même cette horrible intrigue avec ce vil bouffon de la fortune, alors voilà cette misérable qui se lamente sur tant de mensonges et de stratagèmes! Elle comprend cette fois toute sa honte; elle comprend qu'elle est déshonorée et perdue, et sous le poids de ces crimes abominables elle ne songe plus qu'à la vengeance. A tout prix, elle veut châtier ce voleur du grand monde... O vaine indignation! colère stérile! Avec plus de justice et de bon sens cette malheureuse ne s'en prendrait qu'à elle-même de ses cruelles déceptions. « Tu l'as voulu, Georges Dandin! » Aimable et juste parole. On rit du pauvre homme, et plus il convient que c'est sa faute, et plus on le prend en pitié. Georges Dandin, te voilà châtié de tes airs de coq sur son perchoir!

Un drame à grand fracas de M. Léon Bouilhet a fait une très-courte apparition au théâtre de la Porte-Saint-Martin, il s'agissait de Faustine et de Marc-Aurèle.

Faustine a pour le moins trente ans de date, et remonte à la triste école poétique de la Restauration, qui ne voyait dans le passé que le côté vulgaire et si facile à surprendre, l'art qui s'adresse aux yeux par l'éclat des décorations, par la variété des costumes. Nos poëtes dramatiques de ces temps, lorsqu'ils s'adressaient à l'histoire, avaient grand soin de laisser de côté la partie humaine et permanente, contents de mettre en scène uniquement les détails, les anecdotes, les pamphlets; ils sacrifiaient la proie à l'ombre, et la vérité aux détails

puérils. Jamais nous n'avions été plus loin de Shakspeare et de ces tragédies qu'il appelait modestement, dans l'édition de ses œuvres publiées par ses camarades, sept ans après sa mort, des *histoires*. Parmi ces *histoires*, qui sont réellement de grandes tragédies, vous avez *Othello, Roméo et Juliette, Hamlet* et surtout *Richard III*. Cette fois, du moins, la vie est rendue à des personnages authentiques; nous assistons à la révélation d'événements avérés. Mais à quoi bon invoquer ces chefs-d'œuvre immortels à propos de la triste *Faustine* de M. Bouilhet? Il s'est trompé. Il a marché sans guide au milieu de ces drames sans historiens. Tacite et le génie ont manqué tout ensemble à son drame, et le drame est tombé faute d'appui.

M. et madame Fernel vous représentent un beau livre et une comédie imprudente du même écrivain, M. Louis Ulbach.

M. Louis Ulbach a l'honneur d'être un des bons journalistes de Paris. C'est un esprit juste et droit, un talent ferme et correct. Il est bienveillant, plein de goût et de courage. Il écrit à ses heures des livres intéressants et bien faits, parmi lesquels le public a justement distingué l'un des meilleurs romans de ce temps-ci : *M. et madame Fernel*, qui, chose étrange, touche en si peu de temps à sa septième édition. Il suffit de lire avec soin cette histoire ingénieuse d'une honnête femme et d'une honnête maison dans une ville de province, pour reconnaître un disciple et un continuateur de M. de Balzac. Madame Fernel, c'est le lis de la ville de Troyes, en Champagne; il n'y a rien de plus simple et de plus rare à la fois que cette aimable épouse d'un galant homme. Elle est, sans le savoir, la gloire et l'honneur d'une humble cité qui jusqu'à présent a fait bien peu parler d'elle, et nous ne serions pas étonné que le voyageur demandât à voir, dans la rue du Cloître, la maison de madame Fernel, comme il demande, en traversant Saumur, à visiter la triste maison où naquit, où vécut la triste et touchante Eugénie Grandet. Voilà le privilége et la récompense des bons conteurs : ils donnent la vie aux enfants et même aux paysages de leur adoption; on vous montre encore à l'île de France le tombeau de Paul et Virginie.

Donc un jour qu'une élégante Parisienne de Paris, madame de Soligny, s'ennuyait de l'adoration des courtisans de sa fortune et de sa beauté, madame de Soligny s'embarque au hasard, avec sa femme de chambre et ses plus belles robes, sans oublier ses diamants et ses perles, sur le chemin de la ville de Troyes. Où donc elle va? La dame n'en sait rien, mais elle est jeune et belle, et sûre en son par-dedans d'arriver heureusement quelque part.

A peine arrivée en cette ville, où retentit, honoré et charmant, le nom de madame de Fernel, la belle Parisienne s'en va frapper à la porte de son ancienne amie et camarade de pension, et les voilà, l'une et l'autre, en contemplation d'elles-mêmes : la Parisienne étonnée à l'aspect de ce bonheur tout bourgeois, la provinciale éblouie en présence de tant d'esprit, de splendeur, de toilette et de beauté.

Pensez donc si madame Fernel, à l'aspect de Célimène en personne, s'efface et se fait humble! Elle a tout à fait oublié même son âge et qu'elle est aussi jeune pour le moins que cette invincible allant en conquête. Or volontiers elle

Digitized by Google

serait de beaucoup la plus jeune si vous compariez ces heures calmes, innocentes et paisibles à la vie, aux ambitions, aux passions de la Parisienne. On dort à Troyes et de bonne heure on se lève : on veille à Paris. Quand à peine il fait jour chez madame de Soligny, déjà madame Fernel a mis toute chose en ordre. Elle envoie aux écoles ses deux enfants ; elle a trouvé le joint d'une affaire que son mari cherchait en vain. Point d'oisiveté dans cette maison ; la journée est employée à bien dire, à bien faire, et la dame ici présente vous dira volontiers : *Qui vient me voir me fait honneur, qui ne vient pas me fait plaisir.* Aussi bien, peu de visites, pas d'oisifs. La porte est fermée aux petits messieurs grands connaisseurs en beaux gilets de parade, en comédiennes de passage, en chevaux de course, en tout ce qui piaffe, amis et colporteurs de l'anecdote insolente... A ces gens-là, porte close ; en revanche, à toute heure la porte est ouverte à quiconque a besoin d'un bon conseil, d'une espérance ou d'une consolation.

Si donc le livre est charmant, la comédie est imparfaite. Autant l'intérêt du livre est suffisant à votre attention, à votre curiosité, à votre intérêt, autant la comédie est percée à jour, on la voit tout d'un coup tout entière, on la devine, on la sait par cœur ; rien d'imprévu, rien qui vous frappe ; et quatre actes, plus un prologue, employés au développement d'une action que chacun devine, c'est trop long de moitié.

Et maintenant que les gros ouvrages ont passé, tout le reste ira bien vite : *La Fiancée du corps de garde* aux Variétés n'était guère qu'un petit reste du dernier carnaval. Ça fait rire au théâtre et ça s'en va coucher au violon. *Les Indifférents* de M. Alphonse Belot, on écoute, on applaudit, on le raconte... et six mois après, bonsoir la compagnie, on n'en sait plus le premier mot. *Ajax et sa Blanchisseuse*, à la bonne heure, ils ont été rejoindre *les Oiseaux en cage, Une Femme qui ne vient pas* et *le Portrait d'un bourgmestre.* En revanche au Vaudeville on applaudissait beaucoup les *Fourberies de Nérine* et le joyeux Scapin récitant ces beaux vers aux échos de Sorente. Et si vous aimez les beaux vers, nous vous rappellerons la *Niobé* de M. Schmit, un Athénien, mort cette année, un digne fils de ces Thébaines obéissantes, adorant en silence la mère d'Apollon... *Tacito venerantur murmure numen.*

S'il est vrai qu'Antiope, un jour, en un doux piége
Soit tombée, et qu'au fond d'un antre au gazon vert,
La belle chasseresse, entre ses bras de neige,
Dans un baiser d'amour, ait pressé Jupiter,
Fils de l'olympien et de la blanche reine,
Ne chasse pas la vieille aux timides accents
Qui tombe à tes genoux, et que peut-être amène
Quelqu'un des dieux dont tu descends.

C'est très-joli et très-vivant, plein de caprice et de bonne humeur, *la Question d'amour*, au Gymnase ; *Adieu, Paniers !* s'écriait un nouvel auteur du Théâtre-Français avant d'avoir fait sa vendange. *La Fille du Mau-*

Digitized by Google

dit, drame en cinq actes et six tableaux, par M. Jules Barbier. La fille du maudit est la propre fille du bourreau qui fit tomber la tête au roi Charles Stuart. Eh grand Dieu! nous allions oublier *la Vieillesse de Brididi; le Petit de la rue du Ponceau; l'Homme n'est pas parfait;* et surtout *la Cagnotte, la Cagnotte,* un des chefs-d'œuvre, un étonnement du Palais-Royal. Il faut tirer l'échelle après *la Cagnotte.* Elle arrive tout droit de *la Fille mal gardée* et du *Chapeau de paille d'Italie.* Il faudrait un tome entier pour raconter toutes ces bombances de la gaieté et du bel esprit des bourgeois de la Ferté-sous-Jouarre. Ils se sont réunis depuis longtemps pour composer ce qui s'appelle une *cagnotte.* Ici les grammairiens se demandent ce que l'on entend par cagnotte? A bas les grammairiens! On ne sait qu'en faire; ils sont un obstacle à toute chose; ils n'ont jamais joué, que je sache, une de ces interminables bouillotes de cinq heures par jour, pendant six années, prélevant sur chaque partie un tant pour cent, dont le produit finit par s'élever à une somme incroyable. S'il m'en souvient, nous avons rencontré une de ces cagnottes dans la maison du père Grandet, quand les Grassins se réunissent aux Cruchots pour jouer sous ce toit sordide deux gros sous que chacun dépose ostensiblement dans une vieille soucoupe écornée.

Donc, aussitôt que nos seigneurs de la Ferté-sous-Jouarre ont composé une cagnotte de cinq cents francs et de vingt-cinq boutons de cuivre, ils s'en vont à Paris, pour dépenser tout cet argent de la façon la plus charmante. A leur compte, ils ne verront jamais le fin fond de la cagnotte. Ils arrivent par un beau jour de mardi-gras, et les voilà, Cordenbois le pharmacien, Colladent le paysan madré, Camboursi qui a mal aux dents, Léonida Camboursi qui cherche un mari, tombant, affamés, chez un restaurateur où ils dévorent en un clin d'œil cent trente-sept francs de la cagnotte! Cent trente-sept francs! La Ferté-sous-Jouarre s'indigne et crie, elle appelle à l'aide; arrive un sergent de ville... On les empoigne! Une montre tombe du parapluie à Camboursi, et voilà qu'on mène au poste les cagnotteurs malencontreux! On leur prend leur argent, on leur prend leurs bijoux et leur parapluie, on les jette au violon, ils se sauvent par la fenêtre, une corde est là qui leur sert d'échelle. Hélas! la corde est attachée à la cloche, et la cloche appelle au secours. Voilà donc que l'on reprend nos échappés et qu'on les mène à la salle de police; une seconde fois ils s'échappent; ils vont au bal où ils se bourrent de gâteaux. A ce bal, Léonida rencontre un mari qu'elle a demandé par la voix des journaux. Ce mari n'est autre que le cagnotteur Cordenbois; survient alors un second prétendant à la main de Léonida, et ce deuxième amateur, qui l'eût dit? n'est autre que le secrétaire du commissaire de police! Pour la troisième fois voilà nos gens en fuite et sans argent, l'estomac vide: ils passent la nuit sur les copeaux d'une maison en construction. A leur réveil, morts de faim, ils cassent un panier d'œufs que l'on porte au marché. Quelle omelette perdue! Ainsi ces honnêtes gens, désespérés, dénoncés, traqués de toutes parts, malheureux plus qu'on ne saurait dire, ont grand'peine à se tirer d'affaire par un long circuit d'avanies, de négociations et de sacrifices.

Ah! que c'est bête et que c'est amusant, cette *Cagnotte!* Elle renferme

Digitized by Google

en son cercle ingénieux toute la comédie, telle que l'entendait le bonhomme Sganarelle; à toute chose il répondait *grimaces* et *chansons*.

.... Grelots, tambourins, guitares, têtes fêlées et chapeaux chinois, saluez : *l'Infortunée Caroline*, *Victorine et la Commode*, et surtout *les Pinceaux d'Héloïse*. On donnerait vingt fois *le Dernier Quartier* du théâtre Français pour un seul des *Pinceaux d'Héloïse*. On nous signale aussi l'*Esther* en musique du Théâtre-Français et des chœurs de M. Cohen, chantés par des chanteurs des deux sexes. Que dirait madame de Maintenon? Que dirait Assuérus? Ramenez-moi, dirait-il, au *Mari qui lance sa femme*, ou tout au moins aux *Crochets d'un gendre*, à l'écuyer quadrumane des Champs-Élysées. — Faisons mieux, sire, allons saluer sur le théâtre de l'Opéra sa grâce et sa légèreté mademoiselle Mourawieff, si charmante que toutes les étoiles passées se sont éclipsées devant cette danseuse incomparable. Elle est la première, elle est unique; elle prête à tout son entourage une douce lumière. Elle a de grands mérites, et surtout celui-là, qui est très-rare : elle a l'oreille juste, elle danse en mesure, avec cette joie ineffable et ce plaisir sincère d'une artiste contente à bon droit de son mérite et du succès qui l'appelle. Son regard est un ordre; son pas est un rhythme. L'Europe entière célébrait aux temps jadis les pieds brillants de Fanny Bias,

Les deux seuls dont le peuple ait gardé la mémoire!

Les pieds de la Mourawieff... une flamme, une poésie, une grâce. Elle parcourt d'une enjambée un grand espace; elle est d'un bond à l'extrémité du théâtre. Ah! cette berceuse, une féerie! A peine dansée, il faut la danser une seconde fois, et chaque fois le même entrain net, précis, décidé, et la salle entière d'applaudir.

Voilà, ou peu s'en faut, toute l'année en saluant profondément ce naufrage éclatant de tous les feux de la poésie et de tous les bruits solennels des tempêtes de décembre, *les Troyens* de Berlioz, suivis de près du grand opéra de M. Mermet, *Roland à Roncevaux*. Lui aussi, M. Mermet, à l'exemple de Berlioz, il est le musicien de sa poésie et le poëte de sa musique, en dépit de messieurs les *carcassiers*.

LES LIVRES.

Le théâtre et le livre, aujourd'hui plus que jamais, ils ont la même importance; l'un vaut l'autre, ils se tiennent par un même fil, très-visible; laissez-les faire, ils réussiront le même jour, ils tomberont à la même heure. En cette histoire littéraire, apparaissent tout d'abord les grandes compositions dignes de nos premiers respects. Une année est insuffisante à les produire; elles n'obéissent guère au caprice, elles ne sont rien moins que les humbles servantes de la

Digitized by Google

fantaisie. Il y faut de la suite, un zèle indomptable, un long travail. A ce compte on ne saurait refuser une des premières places de l'œuvre littéraire à la traduction des œuvres complètes de Shakspeare, par le jeune François-Victor Hugo. Ce grand travail, si digne de récompense et de l'attention publique, à peine commencé depuis quatre années, le voilà qui touche à son terme. Il n'est pas un critique, de quelque autorité parmi nous, qui ne se soit occupé de cette œuvre excellente, et voici comment en parlait naguère l'un de nos juges les plus autorisés, M. Taxile Delord. Après avoir répondu comme il convenait aux censures, disons mieux, aux jalousies ardentes de Voltaire à propos du *Sauvage ivre* qu'il avait apporté lui-même avec tant de louanges de son voyage en Angleterre, M. Taxile Delord parle en ces termes des deux poëtes, celui-ci critiquant celui-là. Sans oublier parmi nous le bon Ducis, le premier initiateur de l'*Othello*, du *roi Léar* et de *Macbeth* :

« Même dans cette foudroyante missive, Voltaire convient que dans toutes les pièces de Shakspeare il y a « de beaux traits pris dans la nature et qui tiennent au sublime de l'art, quoiqu'il n'y ait aucun art chez lui ». Il faut être d'autant plus touché de cette concession dans un pareil moment, que Letourneur ne craint pas de prétendre que Shakspeare est « vraiment inconnu en France, ou plutôt défiguré ». On tremble quand on le voit revenir à chaque instant sur cette idée : « De légers Aristarques de Paris ont pesé dans leur étroite balance le mérite de Shakspeare, qui n'a jamais été ni traduit ni connu en France. » De légers Aristarques! tant d'audace effraye; est-ce témérité ou ignorance du péril? Probablement ce Letourneur s'imagine que Voltaire est mort; il ne va pas tarder à s'apercevoir du contraire : « Ah! Shakspeare est le dieu de la tragédie! Ah! vous faites semblant d'ignorer que j'en ai parlé, et que je l'ai traduit le premier. Ah! vous ne citez dans votre préface ni Racine, ni Corneille, *ni aucun de vos compatriotes dont les pièces sont traduites et représentées chez toutes les nations de l'Europe*, eh bien, nous allons voir ce que l'Académie pensera de vous et de Shakspeare! »

Blesser à la fois l'amour-propre de Voltaire et son patriotisme littéraire qui étaient fort grands tous les deux, quelle maladresse! Un autre homme aurait pu se montrer presque aussi furieux que Voltaire : c'était Ducis. Sept ans avant la traduction de Letourneur, il avait fait jouer un *Hamlet*; son *Roméo* le précède de quatre ans. Né en 1733, vers l'époque où furent publiées les *Lettres sur les Anglais*, venu au monde par conséquent sous l'influence de l'astre naissant du poëte anglais, bien plus ému, bien plus profondément remué par Shakspeare que Voltaire, il prouva néanmoins comme lui combien il est difficile de se soustraire aux règles, aux habitudes, et, si l'on veut, aux préjugés de la littérature de son temps.

Et de l'Eschyle anglais évoquant la grande ombre,
Ducis trempa de pleurs son vers tragique et sombre.

En se trouvant en face du fantôme, Ducis prit peur; mais il lui resta toujours un souvenir profond de la vision. Ducis a vraiment quelque chose de

Digitized by Google

shakspearien, mais plus encore dans sa vie que dans ses tragédies. En 1817, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, on le voyait encore, la taille haute et droite, errer avec ses longs cheveux blancs sous les charmilles abandonnées du parc de Versailles; il s'était depuis longtemps retiré dans cette ville qui plaisait à la mélancolie de celui qui écrivait à Bernardin de Saint-Pierre : « Notre bonheur n'est qu'un malheur consolé. » Républicain chrétien, plein de modestie et de dignité à la fois, on l'appelait le *bonhomme* Ducis. Ce bonhomme, traversant l'Empire sans courber l'échine, avait fait quelque chose de plus difficile à cette époque que d'enfoncer un carré ennemi ou de prendre à cheval une redoute : il avait refusé des mains mêmes de Napoléon le manteau de sénateur et le ruban de la Légion d'honneur.

Voltaire, Ducis, Letourneur, voilà les trois écrivains qui, les premiers, nous ont révélé Shakspeare. On est surpris que ce grand poëte, depuis qu'il a pris un ascendant si considérable sur notre littérature, ait été si peu souvent traduit. L'Allemagne a dix traductions complètes de Shakspeare; on n'en compte que deux en France : celle de Letourneur et celle que nous annonçons. En 1821, M. Guizot ne donna pas précisément une traduction nouvelle du tragique anglais, mais une révision de la traduction de Letourneur, qui, dans sa hardiesse relative, était bien loin cependant de nous montrer Shakspeare tout entier. Le triomphe du mouvement poétique de 1830 pouvait seul rendre possible, comme le dit très-bien M. François-Victor Hugo, une traduction littérale de Shakspeare; mais est-ce parce que « la langue révolutionnaire, la langue du mot propre » a été créée à cette époque, ou bien parce qu'il s'est fait alors dans les esprits, au point de vue des lettres aussi bien que des sciences, une révolution qui a rompu le vieil idéal de convention, qui nous a poussé en toute chose à serrer de près les textes, et à faire une part plus large à la réalité? Nous laissons au lecteur le soin de décider, en penchant toutefois un peu vers cette idée que ce n'est pas l'ancienne langue, mais l'ancien esprit qui mettait obstacle à une bonne traduction de Shakspeare.

Les Ducis de 1830, MM. Alfred de Vigny et Émile Deschamps, avaient trouvé un public beaucoup mieux disposé que celui de leur devancier à accepter le véritable Shakspeare. On s'étonnait que, des rangs de la première génération de 1830, il ne fût sorti personne pour tenter l'épreuve périlleuse de faire passer dans notre langue les œuvres de Shakspeare. Les grandes entreprises nous font peur, nous redoutons de voir s'ouvrir devant nous la perspective de longues années vouées au même labeur; comme nous voulons escompter la gloire, nous aimons le travail à courte échéance. Qui peut dire si M. François-Victor Hugo, restant en France, eût songé à se charger de la lourde tâche devant laquelle ses aînés ont reculé? Cette belle traduction, nous la devons peut-être à un exil qu'elle honore, et dont elle a souvent aussi sans doute trompé les ennuis.

Nous n'avons pas besoin de proclamer avec quel dévouement, quel amour on peut dire, cette traduction a été accomplie, le culte de Shakspeare est pour le traducteur une tradition paternelle; aussi a-t-il pris tous les soins imaginables d'orner le temple du dieu. Chaque pièce est précédée d'une pré-

face contenant les œuvres, maintenant oubliées, qui ont été comme les esquisses des chefs-d'œuvre du poëte; voulez-vous, si l'anglais ne vous est point familier, reconnaître l'endroit où le dramaturge fait succéder le vers à la prose, un signe indique le changement, et, faute de pouvoir donner le rhythme de la poésie, le traducteur essaye de traduire le texte vers par vers, et il place un tiret — entre chaque vers? Il s'est donné aussi la tâche de lire avec la plus scrupuleuse attention un certain nombre de pièces publiées du temps de Shakspeare sous son nom, et qu'on a déclarées depuis apocryphes, tout simplement parce qu'elles ne se trouvent pas dans l'édition de 1623, qui, paraît-il, a eu force de loi jusqu'ici. Le résultat de cet examen a été que ces drames et ces comédies ne sont pas indignes de faire partie de l'œuvre du maître; la nouvelle traduction les reproduit soit en entier, soit par extraits.

Voici une innovation qui paraîtra moins nécessaire peut-être : en compulsant les textes, M. François-Victor Hugo a reconnu que la division en cinq actes n'existait point dans les pièces publiées du temps de l'auteur, qu'elle n'y avait été introduite qu'après sa mort par deux comédiens obscurs de l'époque, et il s'est empressé de la supprimer comme « contraire au libre génie du grand Will » et comme coupable de « rompre arbitrairement la donnée profonde de l'œuvre ». Cette donnée profonde ne peut-elle pas être un peu troublée par la classification adoptée par le traducteur? « LES TYRANS : *Macbeth*, le *Roi Jean*, *Richard III*. — LES JALOUX : *Troylus et Cressida*, *Beaucoup de bruit pour rien*, le *Conte d'hyver*, *Cymbeline*, *Othello*. — LES COMÉDIES DE L'AMOUR : Le *Sauvage apprivoisé*, *Peines d'amour perdues*. — LES AMANTS TRAGIQUES : *Antoine et Cléopâtre*, *Roméo et Juliette*. — LA FAMILLE : *Coriolan*, le *Roi Léar*. — LA SOCIÉTÉ : *Mesure pour mesure*, *Timon*. — LA PATRIE : *Richard II*, *Henri IV*, *Henri V*, *Henri VI*. M. François-Victor Hugo est-il bien sûr que Shakspeare se fît de ce que nous nommons aujourd'hui la *société* une idée semblable à celle qu'il s'en fait lui-même? Il nous semble permis d'en douter, ainsi que de la notion, même lointaine, qu'on lui prête, des rapports qui existent dans la pensée du traducteur entre *Coriolan*, le *Roi Léar*, et ce qu'il appelle la *famille*.

Avec un autre traducteur, cette observation serait inutile; mais ce sont précisément les gens rigides et scrupuleux que l'on aime à prendre en faute. Maintenant que je me suis donné cette petite satisfaction, il ne me reste plus qu'à louer M. François-Victor Hugo de la fermeté, de l'élégance, de la clarté, de la souplesse de style dont il a fait preuve à chaque page de cette traduction, qui touche maintenant à sa fin, et qui est destinée à remplacer toutes les précédentes.

Cependant, continuant son œuvre, et tout rempli d'un respect filial, mêlé d'une si juste admiration, le digne fils de Carnot, poursuivant sa tâche commencée, a publié la seconde partie des mémoires de son illustre père, et le lecteur impartial restera frappé, tout d'abord, de la ressemblance de ces deux livres : *Les mémoires de Carnot*, publiés par son fils et l'*Histoire de la révolution française*, par l'infatigable historien M. Louis Blanc. On dirait volontiers, ceci expliquera cela! dans l'un et l'autre récit vous verrez par

Digitized by Google

quelle force irrésistible et quel grand courage, et quelle suite de miracles accomplis par ces treize armées que le génie de Carnot avait envoyées à la frontière, la France au milieu des discordes civiles se fit reconnaître à la coalition et s'imposa au monde entier. Dans toutes ces majestés de la guerre apparaît Carnot simple, énergique, austère, et dévoué jusqu'à la mort à cette entreprise qui semblait impossible, et quand enfin son œuvre est accomplie et que les mauvais jours sont revenus, ces jours d'ingratitude et d'oubli, suivis plus tard d'une revanche éclatante, on ne voit plus dans Carnot que le père de famille et le philosophe attendant la mort sans la désirer ni la craindre.

« La faiblesse et la souffrance retinrent au lit notre cher malade, il consentit enfin, pour nous tranquilliser, à recevoir la visite d'un médecin, qui était un ami. Mais ce fut pour causer science avec lui. Quant aux prescriptions, il le pria de les simplifier autant que possible, afin de ne point fatiguer les personnes qui le soignaient. Une fois même, le docteur ayant ordonné un bain, comme j'avais été obligé de sortir, il se dispensa de le prendre, en recommandant au domestique de ne point me le dire. Et lorsque le médecin revint le soir, et demanda pourquoi son ordonnance n'avait pas été suivie : « Ils prennent déjà tant de peine pour moi, dit le malade, que j'ai été bien aise de leur épargner celle-là. »

Un livre, oublié par nous, l'an passé (mais qui peut tout prévoir et tout savoir? disait le poëte), *l'Histoire de Louvois*, s'est complété naguère, et nous avons pu comprendre, comme dans la *Vie de Carnot*, par quel labeur infini, ce grand administrateur Colbert, ce fabriquant d'armées, tenait tête à tant d'ennemis coalisés. Colbert est tout à fait l'exemple et le modèle de ces tacticiens que rien n'arrête et qui du fond de leur cabinet comblent les fossés, abaissent les montagnes et remplissent à leurs risques et périls tous les devoirs du général d'armée. Un pareil homme, aussitôt qu'il a mis à la disposition du général des vivres, des munitions, des armes, ne leur demande plus qu'une discipline exacte et le talent de vivre en pays ennemi. A ce propos, M. Saint-Marc Girardin, une de ces intelligences qui ne se fatiguent jamais, explique à merveille qu'il y a cependant un art de la guerre indépendamment des rêves du cabinet. « Je me souviens, nous dit-il, de la mauvaise humeur du maréchal Bugeaud, quand il entendait dire que la guerre était un des jeux de la force et du hasard. C'était nier l'art de la guerre, et le maréchal Bugeaud croyait que la guerre était un art. Il avait raison; l'art de la guerre est un des plus grands emplois de l'intelligence humaine. Le maréchal, quand il parlait de cet art d'une manière si curieuse et si intéressante, avec tant d'esprit et tant d'élévation, ne songeait certes pas à l'art des tacticiens de cabinet; il songeait à ce talent qui sur le champ de bataille voit le plan et la direction du combat; qui, si quelque accident vient à la traverse, sait y pourvoir à l'instant; qui sait donner le courage et l'entrain aux soldats, comme s'il ne s'agissait que de se battre corps à corps, mais qui sait aussi qu'il faut diriger les coups, et dont la pensée pousse les milliers de bras qu'il fait mouvoir; qui est un tacticien de bataille quand il a à manier une armée de 40 à 50,000 hommes (le maréchal Bugeaud semblait croire que ce nombre suffit à l'œil et à l'attention humaine,

Digitized by Google

le reste appartient à la tactique de campagne), qui est aussi un moraliste de bataille, c'est-à-dire qui, dans la guerre, croit que la force morale l'emporte sur la force matérielle, et que deux régiments bien conduits et qui croient en leur général valent dix régiments mal dirigés et mal encouragés. Savoir bien *lire* son champ de bataille et savoir bien inspirer les soldats, c'étaient là, selon le maréchal Bugeaud, les deux qualités capitales de l'homme de guerre. »

M. Saint-Marc Girardin a beau faire, il est médiocrement porté pour M. de Louvois, il le trouve à la fois trop obéissant avec son maître, et trop despote avec les généraux qu'il a choisis. Bien plus, lorsque arrive enfin la révocation de l'édit de Nantes, une faute de Louis XIV, un crime de M. de Louvois, le bon juge a grand'peine à contenir toute son indignation.

L'*Histoire romaine* de Théodore Mommsen, traduite par M. Alexandre, vice-président du tribunal civil de Paris, représente et dans la forme et dans le fond, dans sa langue primitive, dans la traduction française, un très-grand travail, un de ces livres sérieux qu'il faut que l'on écoute, et qui vous forcent à les lire en dépit de toutes les préoccupations d'alentour. M. Taxile Delord a très-bien parlé de cette œuvre énorme, l'une des gloires de l'Allemagne moderne : « L'auteur de cette remarquable histoire est né en 1817 dans ce petit et intelligent pays de Sleswig que tant de gens se disputent en ce moment. Etudiant des universités de Kiel et d'Altona, répétiteur au sortir de ses classes, M. Mommsen voyage ensuite en France et en Italie aux frais de l'Académie de Berlin, s'occupant avec ardeur de philosophie, de droit et d'histoire. En 1848 nous le voyons directeur du *Journal du Sleswig-Holstein*, et professeur de droit à Leipzig. Le rôle qu'il joua dans les événements de cette année lui fit perdre cette chaire, mais il en trouva deux ans plus tard une autre à Zurich. Il est aujourd'hui professeur à Breslau. »

Ceci dit, l'habile critique explique au lecteur comment il a fallu, pour accomplir une pareille tâche, rencontrer dans le même homme un grand archéologue, un grammairien, un jurisconsulte, un philosophe, un antiquaire ami de vieilles légendes, un disciple de Vico et de Niebuhr, et que tous ces éléments si divers, fondus ensemble, arrivassent à produire une œuvre indivisible et constante.

Il n'a paru jusqu'ici que les deux premiers tomes de l'*Histoire romaine* de M. Théodore Mommsen. Ces deux premiers tomes comprennent les origines, les premiers progrès de Rome jusqu'à l'expulsion des rois, la réforme de Servius, la constitution consulaire et les luttes du tribunat populaire. Le troisième volume est sous presse; il contiendra les guerres puniques et de Macédoine, la littérature et l'art, Ennius, Nævius, Plaute, etc. Là, le récit reprendra ses droits, nous nous trouverons en présence de quelques-uns des plus grands noms de l'histoire; nous attendons ce volume avec l'impatience et la curiosité que fait naître tout ouvrage de cette importance, lorsqu'il est traduit par un écrivain aussi distingué que M. Alexandre, et avec cet intérêt particulier qui s'attache chez nous aux mœurs, aux lois, aux institutions et aux actes d'un peuple dont sur bien des points nous ne sommes que trop, hélas! les héritiers.

Le Progrès, par M. About, à peine annoncé, soudain tout s'arrête; absolu-

Digitized by Google

ment il faut que chaque lecteur étudie en s'amusant ces pages charmantes, pleines de sel, d'ironie et de bon sens. Ce livre est un *sauve qui peut* général; ce bel esprit, qui est un poëte à ses heures, au besoin même un philosophe, un sage, une fois lâché dans les domaines de messieurs les économistes, y fauche à plaisir, et c'est une grande fête de le voir touchant délicatement à toutes choses, aux non-valeurs de ce bas monde, au budget trop lourd, aux moralistes trop légers : « Acceptez, madame, — écrit-il dans sa dédicace à George Sand, — un gros volume où j'ai dit sans rhétorique, sans passion, sans calcul, sans flatterie ascendante ni descendante, mon humble sentiment sur les grandes affaires de la vie. Je ne sais s'il mérite d'être présenté au plus noble esprit de notre époque, mais je suis sûr d'y avoir mis le meilleur de moi, afin de vous l'offrir. J'ai fait de sérieux efforts pour y concentrer toutes mes idées; ceux qui ont la curiosité de connaître un homme trop loué par les uns, trop diffamé par les autres, le trouveront ici tel qu'il est. »

Or, tel qu'il est, il se montre, imprudent, sérieux, content de lui-même et des autres, dissipé, vagabond; cherchant le mal, signalant le bien. Tout rempli de panacées universelles comme autrefois madame de Warens, quand de ses doigts délicats, et rieuse, elle barbouillait les lèvres du jeune Jean-Jacques. Comment donc, y pensez-vous? Rire avec ces grandes idées, s'amuser de ce mot réforme, qui était rempli d'une si grosse révolution! Ma foi oui! j'y pense, répondra le nouveau révolutionnaire; j'y pense au nom du passé et de l'avenir.

« Il n'y a pas aujourd'hui un homme intelligent qui ne se sente lié par des fils invisibles à tous les hommes passés, présents et futurs. Nous sommes les héritiers de tous ceux qui vivent, la providence de tous ceux qui naîtront. Pour témoigner notre reconnaissance aux mille générations qui nous ont faits graduellement ce que nous sommes, il faut perfectionner la nature humaine en nous et autour de nous. Pour remercier dignement les travailleurs innombrables qui ont rendu la terre, notre habitation, si belle et si commode, il faut la livrer plus belle et plus commode encore aux générations futures. Nous sommes meilleurs et plus heureux que nos devanciers, faisons que notre postérité soit meilleure et plus heureuse que nous. Il n'est pas d'homme si pauvre et si mal doué qui ne puisse contribuer au progrès dans une certaine mesure. Celui qui a planté l'arbre a bien mérité; celui qui le coupe et le divise en planches a bien mérité; celui qui assemble les planches pour faire un banc a bien mérité; celui qui s'assied sur le banc, prend un enfant sur ses genoux et lui apprend à lire, a mieux mérité que les autres. Les trois premiers ont ajouté quelque chose au capital commun de l'humanité, le dernier a ajouté quelque chose à l'humanité elle-même. Il a fait un homme plus éclairé, c'est-à-dire meilleur. »

Le beau rêve et le charmant esprit! On le lit sans fatigue, en dépit de toute sa science économiste; on le quitte avec regret, on y revient souvent malgré soi; courage, imagination, clarté, malice innocente, éloquence inépuisable, et voilà tout entier cet enfant terrible. Ah! qu'il est jeune! Ah! qu'il est heureux!

Digitized by Google

Un grand livre, écrit de main de maître, éloquent, généreux, très-lu, très-débattu, c'est le *William Shakspeare* de M. Victor Hugo. Comme il voulait donner à son fils, le traducteur de Shakspeare, un témoignage irrécusable de ses contentements paternels, il avait promis d'écrire une introduction à ce grand travail, mais à peine il eut pénétré dans les mystères de ce génie incomparable, il s'abandonna à toute son admiration pour les prédécesseurs du grand Shakspeare : Eschyle, Euripide et Sophocle, en traversant les grandes satires de Juvénal. Voilà comment cette introduction est devenue un livre entier, un vrai manifeste, histoire à demi, poëme à demi, qui tiendra sa place au premier rang des œuvres de M. Victor Hugo entre ses discours à la tribune et la préface de *Cromwell*. — Le tome premier de l'*Histoire nationale de France*, par M. Amédée Goüet, s'annonce à merveille. On trouvera dans ce premier volume, racontés dans le vrai style, les Gaulois et les Francs, nos grands-pères, tels que les a vus M. de Chateaubriand dans son poëme des *Martyrs*, tels que les raconte, avec une sagacité voisine du génie, Augustin Thierry. Dans un ordre un peu moindre, et pourtant digne encore d'intérêt et de curiosité, le lecteur placera, écrits d'une plume alerte et vive, les divers récits de M. Oscar Comettant. Il sait l'Amérique à merveille; il connaît à fond cette étrange civilisation dont il nous dit les petits mystères avec une grâce incomparable. Au même instant, les deux frères par le style et l'invention, Erckman-Chatrian, tenaient tout un peuple attentif à ces contes bien faits, et d'un tour si nouveau : *le Conscrit de* 1813, *l'Ami Fritz*, *Madame Thérèse* et *la Taverne du Jambon de Mayence*. Ce double Erckman-Chatrian a conquis, en bien peu d'années, une popularité véritable. Il parle, on l'écoute. Il marche, on le suit. Il porte à nos lèvres, rougies de l'alcool des plus vils petits livrets qui s'écrivent dans les bas-fonds littéraires, une coupe généreuse où petille agréablement la boisson chère aux poëtes d'Allemagne. A côté de ces maîtres, arrive, heureux et content, plein de verve et d'esprit, le bon romancier Léon Gozlan. Il nous a donné cette année un charmant livre, intitulé *l'Œil noir et l'œil bleu de mademoiselle Diane*, et nous nous sommes rappelé les grands yeux et les petits yeux d'une héroïne de M. Paul Féval. *Les trois fiancées*, de M. Emmanuel Gonzalès; *le Mariage de Gertrude*, une élégante invention de M. Mario Uchard; *l'Homme aux plumettes noires*, de M. Emile de Richebourg, ont fait passer d'agréables instants aux lecteurs des deux sexes qui chaque jour peuvent donner une heure ou deux à la lecture d'un livre écrit avec talent. Hélas! les lecteurs sont si rares! Même les oisifs profitent si mal de leur oisiveté! A moins cependant qu'on ne les violente, et qu'un écrivain tel que M. Arsène Houssaye, évoquant sa *Cléopâtre* aux cheveux blonds, aux cheveux noirs, le vrai sphinx parisien, ne retienne à force de nouveauté, de style et d'attrait, le lecteur impatient de ne rien lire. En même temps que sa *Cléopâtre*, M. Arsène Houssaye a publié *les Charmettes*, un écho des beaux jours de Jean-Jacques Rousseau et de madame de Warens. M. Xavier Marmier, écrivain rare et distingué, qui fait lentement et qui fait bien, nous a donné le *Roman d'un héritier*, très-voisin par le mérite et le talent du *Roman d'un jeune homme pauvre*. A madame Charles Reybaud, un vrai romancier, dont les

œuvres resteront vivantes par un irrésistible attrait de grâce et de nouveauté, nous devons un joli livre, intitulé *Val de Péras*. Dans les sentiers de madame Reybaud, voyez-vous s'avancer, d'un pas leste et d'une franche allure, une aimable femme, madame Louise Figuier? On lui devait l'an passé une charmante pastorale; on lui doit cette année un livre intéressant : *la Prédicante des Cévennes*. La plus jeune de ces muses nouvelles, habile en belle prose, heureuse en beaux vers, madame Victorine Rostand, l'auteur des *Bords de la Saône*, ajoute un doux fleuron à sa couronne déjà brillante. *Une bonne étoile* est le titre de ce nouveau tome où se rencontrent les meilleures inspirations d'un noble cœur. M. Arnaud (de l'Ariége) a bien parlé et bien mérité de l'Italie. Un éloquent magistrat, M. Pinard, qui se souvient toujours d'avoir dignement porté la robe de l'avocat, écrit, avec ses souvenirs, l'*Histoire du barreau au dix-neuvième siècle*, et l'on retrouve à chacune de ces pages éloquentes la trace et le souvenir de l'émotion qui la dicta. *Or et misère* est le titre d'un livre écrit par M. Moléri, avec la simplicité du véritable écrivain. On voit dans ses moindres récits que M. Moléri a touché d'une main délicate à la comédie, et pas un de ses contes, si bien arrangés, qui ne soit comme un écho de ses maîtres : Molière, Reynard ou Dancourt. Citons enfin, comme un succès peu commun, la cinquième édition de *Profils et grimaces*, par M. Auguste Vacquerie. Il excelle à s'emparer de son lecteur, et quand il le tient, il ne le lâche guère. — A propos du *Jubilé de Shakspeare*, qui a rencontré chez nous une incroyable opposition, M. Paul Meurice, en réimprimant sa traduction d'*Hamlet*, a publié une deuxième édition des admirables lithographies d'Eugène Delacroix. Lui aussi, le grand peintre, il était un fidèle interprète du génie et des inspirations du poëte anglais.

Nous finirons dignement par l'histoire de *Renée Maupérin*, le nouveau livre de MM. de Goncourt. Un des critiques les plus écoutés de ce temps-ci, M. Cuvillier-Fleury, a dignement parlé de cette étrange et splendide composition :

« Renée Maupérin a vingt ans en 1855. Elle est la fille d'un vieux soldat de l'empire, son enfant de prédilection, sur trois qu'il a eus de sa femme qu'il n'a guère aimée. En revanche, il adore sa fille. Il l'a élevée comme un garçon, la dressant à tout dire, si ce n'est à tout faire. Elle est instruite, lettrée, musicienne, spirituelle, singulière et « folichonne » (p. 164) par-dessus tout; au demeurant, la meilleure fille du monde; attirant par les agréments de sa personne et l'honorable situation de son père, de soldat devenu industriel, une foule de prétendants que son excentricité décourage. Elle a un frère, Henri, tout le contraire de Renée : un de ces jeunes hommes sans jeunesse, de ces érudits sans désintéressement, de ces libéraux sans chaleur d'âme, de ces amoureux sans amour, dont l'ambition est le moindre défaut. Il a attaché à sa fortune la femme d'un millionnaire, une madame Bourjot, quadragénaire ardente qui s'aperçoit, un soir, que l'amant de la mère est amoureux de la fille, à laquelle, en jouant *le Caprice* d'Alfred de Musset, il fait une déclaration trop peu douteuse pour des yeux prévenus. Evanouissement, éclat, explication, rupture, raccommodement; il épousera la fille, il va l'épouser;

mais le père aux millions, le candide M. Bourjot, ne veut débourser la dot qu'à une condition, c'est que le fils aura un autre nom que celui de son père, le soldat parvenu. On cherche, on prend le nom d'une ferme qu'on a quelque part; on s'appellera Henri Maupérin « de Villacourt », et, moyennant l'année révolue sur la déclaration légale, on procédera au mariage. L'affaire en est là, quand un violent coup de poing tombant sur la figure du jeune fiancé et sur le fragile édifice de sa destinée, si laborieusement construit, fait tout crouler autour de lui. Un brutal descendant des vrais Villacourt a donné le coup. Bientôt il en tire un autre d'un pistolet qui ne rate pas; et Henri l'ambitieux finit comme un sot. Renée meurt de chagrin. Outre l'amitié qu'elle avait pour son frère, — les contraires se recherchent et se rapprochent dans le roman comme dans la vie, — elle a ce duel et cette catastrophe sur la conscience. C'est elle qui a envoyé à Villacourt, voulant empêcher le mariage, le numéro du journal où la déclaration de son frère était contenue. De ce reproche qu'elle se fait, elle meurt, lentement, dans les bras de son père, avec ces raffinements que les romanciers aiment à mettre dans l'agonie de leurs héroïnes. »

Un sincère, un vrai talent, était indispensable pour mener à bonne fin un pareil livre, et le talent et l'éloquence et l'observation n'ont pas manqué, cette fois encore, à MM. de Goncourt.

Certes, nous savons que bien des livres nous échappent qui ne méritent pas d'être oubliés, mais un seul historien, quels que soient son zèle et son dévouement pour tout le labeur littéraire d'une année, ne saurait suffire à cette entreprise (1).

Et maintenant parlons de la poésie et des poëtes. Nous conviendrons, non pas sans un juste orgueil, de nos penchants pour la belle et sincère poésie. Elle touche à toutes les heures clémentes, elle appartient aux plus belles passions de la vie humaine; elle plaît au jeune homme, elle amuse encore le vieillard; que de poëtes cette année, et quels enchanteurs, tous remplis d'une ineffable émotion! Voici le premier de tous : Auguste Barbier. Il excelle dans la satire et par lui la douce élégie est une heureuse compagne; il a des cris à renverser tout ce qui est injuste et des murmures à charmer même le printemps. Le voici qui publie un vrai poëme intitulé *les Silves*, un titre qu'il emprunte à ce païen converti Stass, enfant des bois sombres, des ruisseaux limpides, grand lecteur de Virgile et passionné pour les auteurs de la décadence. Alors voilà notre Auguste Barbier qui répand çà et là toutes ses sympathies et qui chante à l'abeille errante une suprême consolation :

O mouches! votre corps est petit à l'extrême,
Mais votre esprit est grand, et vous tenez du ciel
Des ailes, bouches d'or, et la faveur suprême
De changer tout en miel.

(1) L'éditeur du présent almanach ne saurait accepter complétement le silence de M. Jules Janin sur deux livres qu'il a publiés cette année, à savoir : *l'Eloquence et la Poésie à Rome aux temps des Césars*, un gros tome in-8°, et le charmant petit livre intitulé *les Oiseaux bleus*.

Digitized by Google

..... Je voudrais, en suivant votre trace,
Cueillir sur les hauts monts ou sous les bois penchants
Ce qui peut infuser le plus d'âme et de grâce
Aux poétiques chants.

De vos concerts mes chants n'auront jamais les charmes;
Leur miel ne vaudra pas votre miel pur et clair;
Nos temps sont trop troublés, nos cœurs trop pleins de larmes,
Pour qu'il n'ait rien d'amer....

Dans la forêt de Fontainebleau, son amie et sa voisine, il a vu comme Hamlet, avec l'œil de son esprit, le grand veneur, ce fantôme, au milieu des fanfares qui feraient peur à Henri le Grand.

Oui, partout où le pied de ce grand chasseur passe
Le mouvement fait place à l'absolu repos;
Partout la fleur languit, partout la branche casse,
Le moineau tombe et l'homme est couché sur le dos.
O mort, j'ai, quant à moi, peu souci de ta flèche,
Car, ayant commencé, je sais qu'il faut finir...
Mais je te crains, ô mort, pour les êtres que j'aime...
Je te redoute, ô mort, pour un reste de rêve
Qui flotte tout confus au fond de mon cerveau...
O beaux nuages d'or, votre sort est d'aller
Où vous emporte Dieu dans son vouloir sublime:
Le mien est de vous perdre et de m'en désoler.

Et plus le Silve est sombre, austère et voisin des neiges d'antan, plus *l'Espérance*, un vrai titre de nouveau venu, s'illumine aux clairs rayons du mois d'avril. Sans nul doute, l'auteur des *Espérances*, M. Georges Lafeinestre, est un jeune homme, et mieux encore un amoureux :

C'est lui, c'est le soleil! La rustique chanteuse
Fait craquer les anneaux de son corselet bleu,
Et folle, et sautillant vers la rose joyeuse,
Vibre sous les traits d'or lancés du ciel en feu.

L'astre enfin s'est levé! Dans le ciel de ma vie,
La jeunesse qui monte éclate en chauds rayons,
Et, comme une forêt de sa séve étourdie,
J'ai tressailli, tout plein de nids et de chansons.

S'il fût allé un peu plus loin, jusqu'au vallon, M. Georges Lafeinestre eût rencontré un poëte de sa famille appelé M. Frémine; un poëte revenu des pèlerinages de Jersey, comme autrefois nos pères, lorsqu'ils revenaient pleins de songes des jardins de Ferney ou des rivages du lac de Genève.

Il revint au vallon; déjà les jeunes pousses
Attiraient le chevreau vers les bourgeons mielleux;
Les pervenches, parmi les herbes et les mousses,
Vers le ciel du printemps levaient leurs regards bleus.

Digitized by Google

Des feuilles au soleil miroitaient sur les branches,
Quelques acacias aux candides couleurs
Parfumaient le bocage, et, dans leurs têtes blanches,
D'accord avec le vent, chantait l'Esprit des fleurs.

Enchantements! c'est toujours la même histoire, et tantôt le maître de tous ces nouveaux venus, Théodore de Banville ou bien son cher disciple, Albert de Glatigny, un vrai fils de Ronsard, ou M. Charles Baudelaire, l'auteur des *Fleurs du mal*, qui ne sera jamais assez loué, assez maudit, glorifié, détesté. Voulez-vous un petit coin des nouvelles poésies de M. Charles Beaudelaire? Eh bien, tant pis pour vous, tant mieux pour lui! le voilà :

C'est ici la case sacrée
Où cette fille très-parée,
Tranquille et toujours préparée,

D'une main éventant ses seins,
Et son coude dans les coussins,
Écoute pleurer les bassins;

C'est la chambre de Dorothée.
— La brise et l'eau chantent au loin
Leur chanson de sanglots heurtée
Pour bercer cette enfant gâtée.

Du haut en bas, avec grand soin,
Sa peau délicate est frottée
D'huile odorante et de benjoin.
— Des fleurs se pâment dans un coin.

Chers enfants de la muse, ils sont contents pourvu qu'ils chantent, M. Leconte de Lisle: *les Poésies barbares;* M. Daudet: *les Amoureuses;* M. de Chatillon: *la Grand'Pinte;* et M. de la Caussade: *les Soleils de novembre.* Ils chantent, on les écoute, ils n'en veulent pas davantage, et lorsqu'un d'entre eux vient à mourir, celui-ci dans le nuage et celui-là en pleine gloire, ils trouvent des élégies pour l'un et pour l'autre. Hélas! comme ils ont pleuré le comte Alfred de Vigny! Comme ils ont déploré sa longue agonie! Avec quelle ardeur ils saluent son dernier poëme : *les Destinées!* Jamais plus beau linceul, jamais tombeau plus durable. Il est là, tout entier dans ces destinées. Voilà bien ses tristesses, ses colères, ses louanges, ses imprécations, son mépris pour le vulgaire : *Odi profanum vulgus et arceo.* Que de plaintes, que d'irritations, le grand malaise et le doute infini! Plus d'un jeune homme, enivré des grandes choses, et qui n'a pas d'autre ambition que de les comprendre et de les aimer, vous dira par cœur *la Maison du berger :*

Si ton corps, frémissant des passions secrètes,
S'indigne des regards, timide et palpitant;
S'il cherche à sa beauté de profondes retraites

Pour la mieux dérober au profane insultant;
Si ta lèvre se seche au poison des mensonges,
Si ton beau front rougit de passer dans les songes
D'un impur inconnu qui te voit et t'entend;
Pars courageusement, laisse toutes les villes;
Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin,
Du haut de nos pensers vois les cités serviles
Comme les rocs fatals de l'esclavage humain.
Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
Libres comme la mer autour des sombres îles.
Marche à travers les champs une fleur à la main.

La nature t'attend dans un silence austère.
. . . . . .

Il est sur ma montagne une épaisse bruyère
Où les pas du chasseur ont peine à se plonger,
Qui plus haut que nos fronts lève sa tête altière,
Et garde dans la nuit le pâtre et l'étranger.
Viens-y cacher l'amour et ta divine faute;
Si l'herbe est agitée ou n'est pas assez haute,
J'y roulerai pour toi la maison du berger.
. . . . . .

Viens donc, le ciel pour moi n'est plus qu'une auréole
Qui t'entoure d'azur, t'éclaire et te défend;
La montagne est ton temple, et le bois sa coupole;
L'oiseau n'est sur la fleur balancé par le vent,
Et la fleur ne parfume et l'oiseau ne soupire
Que pour mieux enchanter l'air que ton sein respire;
La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant.

Mais quoi! Ces grandes œuvres attendent longtemps la popularité qui leur est due, il y faut souvent tout un siècle. Alors, après que les générations ont fait silence et revenant sur les pas de leurs devanciers, les enfants du siècle nouveau se plaisent à les entourer de leurs respects.

Le comte Alfred de Vigny n'ignore pas que, lui aussi, il aura sa part immortelle, et plein de patience, il attend dans sa gloire acquise.

Et toujours d'âge en âge encor, je vois la France
Contempler mes tableaux et leur jeter des fleurs.

Il y aura plus tard une voix qui dira aux quatre vents du ciel: *Hora est!* Voici l'heure. Alfred de Vigny n'a jamais été un poëte populaire, mais jamais aussi un poëte oublié, un poëte sans respects et sans lecteurs. Autour de cet esprit rare et charmant, rien de médiocre; au contraire, une activité, une passion, un charme infini. Quand il le veut, tout se tourne en drame, et son digne héritier, le vrai traducteur du Dante, adopté par l'auteur d'*Éloa*, M. Louis Ratisbonne, a très-bien rappelé que la sympathie était une des muses

d'Alfred de Vigny. Ce poëte, en effet, prend en pitié tout ce qui souffre, espère, attend, pleure et se lamente. Il est, lui aussi, le père adoptif des misérables. Il rencontre, un certain jour, un pauvre homme, un joueur de flûte, essoufflé déjà, très-pauvre, ajustant sa flûte, sa seule consolation.

Je gémis, disait-il, d'avoir une pauvre âme
Faible autant que serait l'âme de quelque femme,
Qui ne peut accomplir ce qu'elle a commencé
Et s'abat au départ sur tout chemin tracé.
L'idée à l'horizon est à peine entrevue,
Que sa lumière écrase et fait ployer ma vue...
. . . . . .
— Et le rayon me trouble et la voix m'étourdit,
Et je demeure aveugle et je me sens maudit.

— Non, criai-je en prenant ses deux mains dans les miennes.
Ni dans les grandes lois des croyances anciennes,
Ni dans nos dogmes froids, forgés à l'atelier,
Entre le banc du maître et ceux de l'écolier,
Ces faux Athéniens dépourvus d'atticisme,
Qui nous soufflent aux yeux des bulles de sophisme,
N'ont découvert un mot par qui fût condamné
L'homme aveuglé d'esprit plus que l'aveugle-né!
. . . . . .
J'aime, autant que le fort, le faible courageux
Qui lance un bras débile en des flots orageux,
De la glace d'un lac plonge dans la fournaise,
Et d'un volcan profond va tourmenter la braise.
Ce Sisyphe éternel et beau, seul, tout meurtri,
Brûlé, précipité, sans jeter un seul cri,
Et n'avouant jamais qu'il saigne et qu'il succombe,
A toujours ramasser son rocher qui retombe.

Si, plus haut parvenus, de glorieux esprits
Vous dédaignent jamais, méprisez leurs mépris;
Car ce sommet de tout, dominant toute gloire,
Ils n'y sont pas, ainsi que l'œil pourrait le croire.
On n'est jamais en haut. Les forts, devant leurs pas,
Trouvent un nouveau mont inaperçu d'en bas.
Tel que l'on croit complet et maître en toute chose
Ne dit pas les savoirs qu'à tort on lui suppose,
Et qu'il est tel grand but qu'en vain il entreprit.
— Tout homme a vu le mur qui borne son esprit.

Et quand le poëte, écouté par ce brave homme, lui parle enfin de son âme, qui reprendra au suprême jour,

. . . . . Dans l'idéal bonheur,
La sainte égalité des esprits du Seigneur,

Digitized by Google

Le pauvre alors rougit d'une joie imprévue,
Et contempla sa flûte avec une autre vue;
Puis, me connaissant mieux, sans craindre mon aspect,
Il la baisa deux fois en signe de respect,
Et joua, pour quitter ses airs anciens et tristes,
Ce *Salve Regina* que chantent les trappistes.
Son regard attendri paraissait inspiré,
La note était plus juste et le souffle assuré.

On chercherait, mais en vain, dans toute l'antiquité, une plus gracieuse image, un plus doux *Prométhée*, un dieu plus digne en effet d'apporter à ces peines secrètes un peu de joie et de consolation.

Nous arrêtons ici les comptes de feu l'année 1863. Certes le compte est incomplet, mais les négligés, les oubliés s'en consoleront bien vite; enfin il ne faut pas oublier que pour notre humble almanach l'année s'arrête au mois d'août.

JULES JANIN.

Digitized by Google

SALON DE 1864.

L'Exposition des Beaux-Arts au Palais de l'Industrie s'est ouverte le 1er mai 1864, à dix heures du matin. Les deux statues équestres de M. Clesinger, en plâtre bronzé, représentant François Ier et Napoléon Ier, s'élevaient de chaque côté de la porte principale sur des piédestaux de marbre. Elles sont d'un aspect grandiose et d'un effet monumental.

Nous désignerons parmi les œuvres les plus importantes : l'*Empereur à Solferino*, de M. Meissonier; l'*Automne*, de M. Puvis de Chavannes; l'*Œdipe*, de M. Gustave Moreau; l'*Almée*, de M. Gérôme; *la Rosée*, de M. Hamon; *la Jeune fille sortant du bain*, de M. Amaury Duval; *le Frigidarium* et *les Arabes*, de M. Gustave Boulanger; *la Colombe de l'Arche*, de M. Brion; *les Amours jouant au colin-maillard*, plafond de M. Tony Faivre.

Ève, de M. E. Faure; *la Visite à l'accouchée*, de M. Willems; *les Chevaux de poste russes arrêtés devant une cabane*, de M. Schreyer; *le Bois sacré*, de M. Français; *les Fruits*, de M. Maissiat; *les Fruits et bijoux*, de M. Blaise Desgoffes; *la Foire aux servantes*, de M. Marchal; *une Fête égyptienne sous la dix-huitième dynastie*, deux *Portraits de femme*, de M. Hébert.

Les Enfants buvant à une vasque, de M. Émile Lévy; *les Funérailles au Columbarium des Césars*, de M. Hector Leroux; *les Pigeons de la place Saint-Marc*, de M. Vannutelli; *le Petit Mendiant italien*, de M. Bonnat; *la Campagne de Rome*, de M. Lanoue; *la Source*, de M. Cabat; le *Samson*, de M. Léon Glaize; *la Bergère*, de M. Millet.

A la sculpture, l'attention se portait sur le César et les taureaux de M. Clésinger, sur le *Petit Satyre jouant avec de jeunes ours*, de M. Frémiet; le *Saint Jean-Baptiste*, de M. Dubois; le *Vitellius*, de M. Préault; le *Charmeur de serpents*, de M. Bourgeois; le *Buste de jeune homme*, de M. Perraud; le *Vainqueur au combat de coqs*, de M. Falguière; la *Jeune Fille à la coquille*, de M. Carpeaux.

L'Exposition de photographie était également ouverte.

On comptait 4,218 ouvrages, exposés par 2,782 artistes; savoir :

	Numéros
Peinture	2,777
Dessins, aquarelles, pastels, etc.	680
Sculpture	400
Gravure	249
Lithographie	66
Architecture	56

Digitized by Google

On n'a pas calculé, dans ce nombre, 967 ouvrages (toiles, statues, dessins, etc.) exposés par 681 artistes, et non admis au concours des récompenses par le jury. Cette année on a voulu être plus indulgent ou plutôt moins blessant pour ces artistes; le nom de *refusés* n'a pas été prononcé. On a fait plus : on leur a consacré une partie spéciale du livret.

On sait que le règlement du 14 août 1863 concernant les expositions des artistes vivants a décidé, entre autres modifications, que les médailles décernées aux artistes ne seraient plus divisées en première, seconde et troisième médailles; mais qu'elles constitueraient une classe unique, composée de médailles d'une valeur uniforme de 400 francs.

Les jurys qui ont jugé l'admission des ouvrages avaient également mission de désigner les artistes dignes de recevoir la médaille.

Cette dernière série d'opérations étant terminée, la surintendance des beaux-arts a fait immédiatement appliquer sur les cadres et sur les socles des ouvrages appartenant aux artistes honorés de cette distinction un cartel portant sur fond d'or le mot *Médaille*.

Voici la liste des quarante médailles décernées à la peinture. La valeur des médailles étant uniforme, l'ordre alphabétique a dû naturellement être adopté.

MM. Alma-Tadéma, Berchère, Biennoury, Brest, Dargelas, Dauban, Duveau, Tony Faivre, Eugène Faure, Giacomotti, Glaize fils, Hanoteau, Jacques, Jourdan, Lavielle, Leloir fils, Lepec, Eugène Leroux, Hector Leroux, Émile Lévy, Maiziat, Ch. Marchal, J.-Fr. Millet, Monginot, Gustave Moreau, mademoiselle Eugénie Morin, Nazon, Pasini, Patrois, Léon Perrault, Poncet, Protais, Puvis de Chavannes, Ribot, Riesener, Schreyer, Vannutelli, Werwée, Viber, Otto Weber.

Dans la sculpture, les médailles ont été distribuées ainsi :

MM. Bertaux, Borrel père, Cain, Cambos, Chatrousse, Falguière, Feugère des Forts, Franceschi, Iguel, Moulin, Protheau, Sopers, Sussmann, Santa-Coloma, Truphème.

Le jury d'architecture a porté son choix sur les noms suivants :

MM. Duthoit, Lisch, Loné, Mimey.

Pour la gravure, ont été médaillés :

MM. Ballin, Barthelemess, Desvachez, Deveaux, L. Flameng, Gilbert, Auguste Guillemot, Jacquemart.

On sait encore que le produit des entrées et des recettes diverses provenant de l'exposition annuelle des beaux-arts est consacré, par l'administration, à l'achat d'œuvres exposées.

Les choix de l'administration ont été, cette année, aussi variés, aussi impartiaux que possible.

La liste exacte que l'on va lire de ses acquisitions montre que les artistes, comme le public, ont lieu d'être satisfaits de la façon dont a agi la surintendance des beaux-arts.

Il y a lieu tout d'abord de classer en catégories les œuvres acquises.

Guidée par les recommandations que lui fournissaient implicitement les dé-

Digitized by Google

cisions du jury des récompenses, la surintendance a acquis des tableaux de MM. Berchère, Dauban, Duveau, Hanoteau, Leloir, Eug. Leroux, Hector Leroux, Lévy, Marchal, Monginot, Nazon, Patrois, Poncet, Protais, Puvis de Chavannes, Schreyer, Vibert, auxquels la médaille avait été décernée.

Il faut joindre à cette nomenclature les noms de MM. Biennoury, Giacomotti et Riesener, dont les œuvres, récompensées par le jury, avaient été commandées par l'administration.

Le tableau de M. Moreau ayant été acheté par S. A. I. le Prince Napoléon, ceux de MM. Perrault et Vannutelli par S. A. I. madame la princesse Mathilde, celui de M. Faure par M. le duc de Morny, ceux de MM. Jourdan, Lavielle, Lepec, Maiziat ayant été acquis par des particuliers avant l'ouverture du Salon, on voit que la plus grande partie des œuvres médaillées se trouve avoir été achetée.

Il en a été de même pour la sculpture : l'administration a acquis les œuvres de madame Léon Bertaux, de MM. Briam, Chatrousse, Falguières, Franceschi, Moulin, Protheau.

La statue de M. Sussman appartient maintenant à S. M. l'Empereur, et celle de M. Iguel appartenait à l'administration.

On peut former une autre catégorie des œuvres non médaillées et acquises par l'État.

Cette catégorie se subdivise en deux classes, selon que les auteurs n'ont pas été médaillés parce que des récompenses antérieures leur en enlevaient le droit, ou bien parce qu'ils n'en ont pas été jugés dignes par le jury, qui a laissé à l'administration le soin délicat de les encourager.

Parmi les premiers, il faut nommer MM. Amaury-Duval, Anastasi, Jules André, Appert, Bellel, Benouville, Brémont, Brion, Busson, Chaplin, Cibot, Dauzats, Français, Glaize, Guiaud, Paul Huet, Lanoue, Armand Leleux, Lepoitevin, Luminais, de Neuville, Ph. Rousseau, Schützemberger, Sebron, Justin Ouvrié.

L'Empereur avait acquis des œuvres de MM. Corot et Huguet; l'Impératrice des œuvres de MM. Bonnat, Hamon et Ziem.

Parmi les artistes non récompensés, la surintendance a acheté des tableaux à MM. Appian, Baudit, Bavoux, Bernier, Blin, Boyer, Émile Breton, Briguiboul, Gustave Castan, Ed. Castan, Chintreuil, de Coninck, Duverger, Ferrandiz, Girard, Hureau, Hugrel, Jundt, Lobrichon, Meyer, Ranvier, Robert Fleury, Scheffer, Schenk, Soyer, Thirion, Thomas, Tony, Tourny, Ulmar, Veyrassat, Vollon.

Parmi les sculpteurs, dans la première classe, l'administration s'est adressée à MM. Aizelin, Frémiet, Gaslin-Guitton, Montagny, Otsin; et, dans la seconde, à MM. Barreau, Desprey, Felon, Auguste Moreau, François Moreau.

Les listes qu'on vient de lire donnent un total d'environ cent peintres et sculpteurs auxquels leurs œuvres ont été achetées par l'administration.

Digitized by Google

Google

GIACOMO MEYERBEER.

Meyerbeer est tout à fait de la famille des grands artistes; ils viennent au monde uniquement pour enchanter leurs semblables. Voilà leur rêve unique, et toute leur ambition. C'est pour accomplir ce grand travail de la vie humaine que ces hommes de lutte et de passion demandent à tout prix la vie et la santé. Puis, sitôt que la force leur manque, ils meurent, sans une plainte, assurés qu'ils sont désormais d'être immortels.

La première fois que j'eus l'honneur de rencontrer Meyerbeer, c'était bien peu de temps avant la représentation de *Robert le Diable* commencé pour l'Opéra-Comique, et refait en entier pour le théâtre de l'Opéra. Dans l'intervalle, la révolution de 1830 s'était interposée, et l'impatient Meyerbeer ne comprenait pas tout à fait comment donc le monde, en marchant, n'avait pas réclamé la représentation de *Robert le Diable*. Aussi bien, quelle inquiétude, et les longues journées que passait le grand musicien à communiquer sa vie et sa flamme à des chanteurs inertes qui ne savaient pas le premier mot d'un pareil chef-d'œuvre! Il fallait pousser Nourrit, l'habile chanteur, dans ces ténèbres qui l'épouvantaient; il fallait arracher madame Damoreau à ses chansonnettes et persuader à madame Dorus, calme et blonde, qu'elle avait le diable au corps. Le seul Bertram, dans ces formidables cantiques de l'abîme, était au niveau de son rôle terrible. En même temps, les cœurs éperdus demandaient grâce et merci. Meyerbeer était seul, contre tous ces hommes sans énergie et sans conviction. J'ai passé là, disait-il en montrant l'Opéra, les plus mauvaises heures de ma vie. — Oui, maître, et les plus brillantes!

C'était donc quatre ou cinq jours avant le suprême éclat qui devait jaillir soudain sur ce front rempli d'inspiration sublime. Meyerbeer habitait alors un appartement au deuxième étage de l'hôtel des Princes. Sa femme et sa fille aînée, une enfant de quatre ou cinq ans, l'avaient accompagné dans ce voyage périlleux. La femme était sérieuse, et l'enfant, qui jouait, ne s'inquiétait guère. Le plus calme et le plus sérieux de cette famille était Michel Beer; Michel Beer était le frère cadet de Meyerbeer. Il était né poëte, et grand poëte, mais bien avant son amour pour la poésie, il faisait passer sa tendresse fraternelle. Il ne songeait qu'à son frère, à sa gloire naissante, à ses peines intimes, dont seul il savait le secret. Jamais, sans l'aide et l'appui de cet ami dévoué, Meyerbeer ne fût venu à bout de cette illustre entreprise. Ah! quelle soirée! On parlait à peine; à peine on se regardait l'un l'autre. Il y avait des rires soudains, suivis de longs silences. Évidemment, le grand artiste était à bout de ses forces; à tout prix il fallait en finir.

Et le songe finit par un coup de tonnerre.

Alors, quand il fut décidé que *Robert le Diable* était dès aujourd'hui et serait dans l'avenir un succès incontestable, il y eut tant de foule et tant de bruit autour de ce nom victorieux, ce même Paris, qui, la veille encore, savait à peine l'existence de Meyerbeer, s'en emparait avec tant de rage, avec

Digitized by Google

tant de violence et de passion, que les amis de la veille le laissèrent à sa gloire, contents de l'applaudir, du sein de la foule enthousiaste. Ah! quel moment pour un si grand maître! Il était tout semblable à ce héros de Shakespeare, qui disait: « J'ai peur que mon front ne se brise en se heurtant à quelque étoile. » — Et l'Europe entière partageait cet innocent délire, et se mêlait à ces grandes passions.

La seconde fois que je vis Meyerbeer, c'était huit ou dix jours après le début de mademoiselle Falcon dans ce même rôle d'Alice, de *Robert le Diable*, dont sa devancière avait à peine compris la grâce et l'enchantement.

Meyerbeer, le premier, avait contemplé ce miracle, et trouvant, par une fortune si rare, cette belle inspirée obéissante au chef-d'œuvre, il s'était pris à l'admirer de toutes les forces de son âme. Il disait maintenant que son œuvre était complète, et que le dernier acte de *Robert*, ce qui était vrai, apparaissait dans toute sa lumière. Il ne manquait pas une seule fois au duo terrible et charmant du dernier acte; il en sortait les yeux pleins de larmes et tout ému, comme s'il n'eût été qu'un simple auditeur. Mais aussi, de quels soins il entourait mademoiselle Falcon, et comme il lui promettait d'écrire, exprès pour elle, un rôle à sa taille, à son image, à son génie!... Il tint parole; il écrivit le rôle admirable entre tous de Valentine, et maintenant qu'il possédait tous ses chanteurs, et qu'il les tenait dans sa main puissante, il était vraiment le roi du théâtre; il régnait sur l'Opéra, et de ces hauteurs, voisines du vertige, il dictait ses volontés à tous les théâtres de l'Europe. On ne chantait que les œuvres de Meyerbeer. A tel point sa victoire était complète, que l'auteur du *Barbier* et de *Guillaume Tell*, qui avait été si longtemps le maître absolu des fêtes, des transports, des rêveries de chaque soir, déclara que désormais la lutte était impossible, avec ce conquérant du ciel, de la terre et des enfers.

Non pas, certes, que Rossini qui l'a tant pleuré, et qui en est inconsolable, ait éprouvé une seule des tortures de l'envie et de la jalousie, horrible fléau des esprits médiocres, mais comme un bel esprit qu'il était, il savait qu'on ne résiste point aux révolutions dans les beaux-arts, pas plus que dans la politique, et content de la gloire acquise, il s'effaça devant le triomphateur. Un soir, comme il revenait de l'Opéra, Rossini rencontrait Meyerbeer sur le boulevard. « Voyez, lui dit-il, j'ai pleuré au quatrième acte des *Huguenots*, et je vous le pardonne! » Ils sont restés grands amis, l'un et l'autre, et jamais Meyerbeer, quand il venait à Paris, n'a manqué d'apporter ses respects à celui qu'il appelait son aîné. En effet, il avait un an de moins que Rossini, jour pour jour. Cependant les années passent. L'histoire, incapable de s'arrêter, poursuit son chemin. Meyerbeer a la douleur de perdre son frère, ce fidèle et bon compagnon, ce cœur si tendre et cet ami si dévoué. Mademoiselle Falcon, dans tout l'éclat de la beauté, de la jeunesse, et d'un talent si rare et si charmant, perd soudain cette voix dramatique incomparable, et Meyerbeer se demande, en effet, ce qu'il va devenir. Tant c'était un homme en proie à toutes les inquiétudes, toujours désespéré, toujours en doute, et surtout doutant de lui-même.

Digitized by Google

La troisième fois que je l'ai revu, ce fut à Bonn, sur les bords du Rhin allemand, aux fêtes de Beethoven. L'Allemagne entière avait appelé l'auteur de *Robert le Diable* et des *Huguenots*, pour qu'il vînt en aide à son enthousiasme, et Meyerbeer avait répondu : Me voilà ! Toute l'Allemagne était en liesse et se pressait autour du bronze de Beethoven, en chantant mille cantiques; Listz, lui-même, avait composé un grand hymne à la louange du maître des maîtres, et le soir étant venu, le roi de Prusse ouvrait les portes de son château de Stozenfeld, — tout semblable à quelque château du roi Louis XV, égaré dans le pays des burgraves, — à la reine d'Angleterre, à la reine des Belges, au prince Albert, aux poëtes, aux musiciens, aux artistes de toutes les nations. Dans cette fête incomparable, où le génie et la toute-puissance accomplissaient leur chef-d'œuvre, Meyerbeer était le vrai roi et dominait toutes ces intelligences. Il avait découvert tout exprès, pour signaler un si grand jour, une chanteuse inconnue et sans nom qui s'appellera bientôt Jenny Lind. Cette enfant de la muse devait chanter, ce même soir, cet opéra écrit à la louange de Pierre le Grand, l'*Étoile du Nord*. Pensez donc si la foule était attentive, une chanteuse si nouvelle, chantant sous ces voûtes superbes une œuvre inconnue de Meyerbeer, pendant que le maître lui-même, assis au piano, accompagnait la chanteuse inspirée ! On a vu rarement dans un siècle un plus beau spectacle; et pas un ne dira le bonheur du grand artiste, écouté par toutes ces intelligences avec tant d'enthousiasme et de respect; Beethoven lui-même, descendu de son piédestal, eût rencontré moins de sympathies. Après ces grandes joies, l'artiste devrait mourir.

La quatrième fois que j'ai rencontré Meyerbeer, c'était un soir, dans la salle de l'Opéra, à la dernière répétition du *Prophète*. Il était seul, tout seul, dans cette vaste salle, écoutant des chanteurs qui ne chantaient que pour lui. Sur les loges vides étaient jetées de larges toiles qui donnaient à toute la salle une apparence funèbre, et pourtant, dans cette immense solitude, on ne saurait dire l'émotion que le maître inspirait. Pas un des chanteurs qui ne se sentît frappé de respect par cette grande image d'un poëte écoutant son œuvre et la jugeant en dernier ressort. Après les premières mesures, et la toile étant levée, il me semblait soudain que cette vaste enceinte se remplissait d'une foule attentive et glorifiant, par son admiration, le nouveau chef-d'œuvre. En ce moment Meyerbeer n'était plus seul, il était entouré de tous ses fantômes, de toutes ses idées, de ses passions, de ses douleurs. Il était calme, et pourtant dans le feu de ses regards, dans le sourire altier de sa lèvre entr'ouverte, on comprenait qu'il se décernait à lui-même une nouvelle couronne. En effet, le lendemain, Paris tout entier applaudissait au *Prophète*, et mademoiselle Rachel elle-même, qui la veille, au Théâtre-Français, avait remporté sa palme la plus difficile, et triomphé dans *Adrienne Lecouvreur*, mademoiselle Rachel, toute parée et triomphante, la couronne à la tête et les fleurs à la main, cherchait en vain une place d'où elle pût applaudir, elle aussi, au *Prophète* de Meyerbeer.

Quand je l'ai revu (pour la cinquième fois), c'était à l'Opéra-Comique, et cette fois, au milieu d'une foule énorme, il faisait répéter le *Pardon de Ploër-*

met, chanté par madame Cabel, dont il avait fait, ô miracle ! une tragédienne lyrique.

Nous vîmes entrer dans sa loge son ami, son collaborateur, M. Scribe, esprit rare et charmant, qui comprenait si vite et si bien toutes les exigences de ce grand musicien, si dédaigneux de son poëte, et M. Scribe, en riant, nous racontait que, dans l'*Étoile du Nord*, Meyerbeer avait réduit le poëme à si peu, que dix minutes suffisaient pour lire, en son entier, toute la prose et tous les vers de la partition. A cette plainte innocente, Meyerbeer répondit par un doux rire.

— Ah ! disait-il, ces poëtes, si nous les laissions faire, ils nous laisseraient dans l'ombre.

En même temps il racontait que M. Casimir Delavigne (et celui-là était un grand poëte) avait écrit, pour *Robert le Diable*, l'invocation de la princesse Isabelle, au troisième acte, et qu'il avait jeté dans ce morceau l'attrait de toute sa poésie.

— O dieux et déesses, s'était écrié le musicien, comment voulez-vous que je mette en musique d'aussi beaux vers? Il ne me faut ici que trois ou quatre paroles très-simples : *Grâce pour toi, grâce pour moi.*

— Qu'à cela ne tienne, avait répondu Casimir Delavigne en effaçant tout le passage ; et il avait écrit sans se gêner :

Robert, Robert, toi que j'aime,
Pour toi-même, pour toi-même,
Grâce pour toi, grâce pour moi.

— Bravo ! s'était écrié Meyerbeer, c'est bien cela, je n'en veux pas davantage !

Et sur ces rimes innocentes, il avait écrit cette plainte, si touchante et si charmante, que pas une chanteuse, ici-bas, n'a su comprendre combien cela était fait simplement, doucement, chastement.

Plus d'une fois j'ai revu Meyerbeer dans ses heures de relâche et de repos, quand il venait, dans les jours de l'été brûlant, chercher au milieu des montagnes de Spa la claire fontaine, un peu d'ombre, un peu d'oubli. Il arrivait en grand incognito, il se glissait en toute hâte dans sa maison, content de n'être vu par personne, et quand, les fenêtres étant closes, il avait bien disposé toutes choses pour être absolument seul, inconnu, caché, soudain, sous sa fenêtre, un bruit formidable, à réveiller tous les échos de la chrétienté, éclatait superbe à la clarté des flambeaux que portait toute une ville enthousiaste, et dans cette immense sérénade, où toute l'Europe était représentée, l'excellente musique de la Redoute faisait entendre une douce et merveilleuse marche, composée tout exprès par Meyerbeer pour la gloire et l'ornement des fêtes du roi de Prusse, à tous les mariages, à toutes les naissances des princes et des princesses de sa maison. Ces marches, d'un effet irrésistible, représenteront, dans l'avenir, l'un des titres les plus sérieux du grand maître à l'admiration de la postérité. Son âme était là tout entière, avec tout son génie ; il payait ainsi sa dette à son roi, Frédéric-Guillaume, son ami, qui avait suivi, tête nue, le cercueil de la mère de Meyerbeer. Entre le roi et l'artiste, c'était une amitié véritable, et

Meyerbeer n'a jamais parlé de son prince qu'avec les regrets les plus sincères.

Mais sitôt qu'il avait subi sa sérénade, et que les hôtes de Spa lui avaient témoigné qu'ils étaient heureux de sa présence, on respectait l'incognito de Meyerbeer. Désormais il pouvait aller et venir çà et là, sans que l'on s'aperçût de sa présence, et c'était comme une entente générale à qui lui ferait place et à qui s'effacerait devant lui. On attendait, avant de le saluer, qu'il eût porté le premier la main à son chapeau. Mais, s'il voulait être seul, il était seul; il marchait de toutes ses forces dans la montagne, en rêvant. Puis, s'il était fatigué, il montait sur un petit âne, appelé *Mistigris*, dont on lui laissait la possession, et j'entends encore d'ici le jeune Reynaud, un poëte mort trop jeune, improvisant en l'honneur de cet âne une ode éloquente dont voici le sens prosaïque : « O maître Baudet, relève la tête, et prends, si tu le peux, un air superbe; il t'est permis d'être fier, toi qui portes ces batailles, ces tempêtes, ces vengeances, ces passions, ces amours ! » L'ode avait quatre ou cinq strophes, qui se sont perdues sur le chemin de la Géronstère. Il revint à Paris, de ces beaux lieux, le jeune Reynaud, tout exprès pour mourir, et Meyerbeer, qui lui souriait à son passage, a pleuré ce jeune homme, qu'il aimait pour sa bonne grâce et ses beaux vers.

Ne croyez pas cependant que ce zèle et ce soin de Meyerbeer pour sa santé chancelante fussent uniquement pour le bonheur d'une santé paisible. Il voulait se bien porter, parce qu'il avait besoin de sa santé pour produire encore et pour ajouter à sa gloire. Un Dieu tout-puissant lui eût proposé la force et l'embonpoint, à condition de ne plus rien écrire, il eût refusé. Oh ! cher martyr d'une gloire insatiable, impitoyable ennemi de ton repos, toi qui n'étais jamais content du bruit que faisait ta renommée; ô sublime rêveur des œuvres les plus difficiles que puisse accomplir un simple mortel : ton rêve unique et ta seule ambition, c'était d'enfanter de nouveaux prodiges. Et voilà pourquoi, sans se plaindre, il subissait toutes ces épreuves : l'épreuve horrible de l'eau froide, des marches forcées, de la privation absolue, et du silence, et de la solitude, et du renoncement aux plus simples plaisirs de la vie humaine. Vivre et travailler, le voilà tout entier. En vain, il avait une grande fortune, une famille admirable, un palais pour sa maison, de magnifiques jardins pour sa promenade; il vivait seul, il menait une vie errante, il habitait les grandes auberges, il courait sur les grands chemins, il se plaisait sur les théâtres, dont il interrogeait l'écho; il écoutait chaque jour des chanteuses sans nom et des chanteurs impossibles. Quelle vie abominable ! et jamais il ne quittait un petit album sur lequel il écrivait, de sa main ferme, une suite inédite de prétextes, de mélodies, de danses, de chansons, arrangeant de telle façon ces notes qu'il pouvait perdre en chemin, que pas un musicien n'y pût rien comprendre. Il était jaloux de lui-même. Il chargeait d'une couverture de laine le piano, son confident, afin que pas une de ses idées ne s'échappât de céans, avant qu'il en eût retiré tout ce qu'elle pouvait contenir.

La dernière fois que nous l'avons vu, c'était au sortir d'un concert chez madame Érard, où il avait entendu un jeune homme inspiré qui jouait une sonate de Mozart. L'artiste était digne de l'œuvre, et sur ce beau piano, l'œuvre

Digitized by Google

excellente avait tout son charme; il n'y avait rien de plus beau que Meyerbeer écoutant une musique au niveau de son génie. — Ah! lui disions-nous après le concert, cher maître, étiez-vous content, tout à l'heure! — Oui, reprenait-il, c'est vrai, j'étais tout ému, et si vous saviez pourquoi : j'ai joué cette sonate de Mozart, quand je n'avais pas dix ans; toute mon ambition était alors d'être un grand pianiste, et j'y travaillais nuit et jour. Après avoir joué cette sonate à grand orchestre, ma mère m'embrassa tendrement, et mon grand-père fut si content, qu'il me donna une montre, avec la permission de m'en servir.

Voilà pourtant les dernières paroles que j'ai entendues de cette bouche aimable et bien disante. Il n'y avait pas de plus simple et de meilleur enfant que ce grand artiste, aussitôt qu'il se sentait libre et qu'il pouvait parler avec les hommes de son entourage. Il était déjà bien malade. Il se plaignait de sa gorge et du vent froid, de ses yeux qui ne voyaient plus guère, et d'une grande difficulté de vivre..... En même temps, il racontait les futures grandeurs de *Vasco de Gama*, sa dernière œuvre. Et quand on lui disait sa *dernière œuvre :* Holà! disait-il, n'allez pas si vite; j'en ai bien deux ou trois autres sur le chantier. Il composait, en effet, une dernière marche pour la cour de Berlin. Il écrivait un opéra-comique, il relisait, avec l'impatience et le sang-froid d'un maître, son dernier chef-d'œuvre, *Vasco de Gama.*

AMPÈRE.

La mort de M. Ampère a plongé dans le deuil quiconque a approché de cette âme innocente et de ce bel esprit si rare et si charmant. De grandes voix, très-écoutées, ont écrit, du jour au lendemain, de très-belles pages en l'honneur de ce charmant écrivain qui vint au monde à l'heure où régnaient par le génie et par la beauté M. de Chateaubriand, madame de Staël, madame Récamier, ... lord Byron de l'autre côté de l'océan. Le jeune Ampère, à cette grande école, apprit de bonne heure comment il faut aimer et respecter la philosophie, l'histoire et l'éloquence, et M. le prince de Broglie a très-dignement expliqué comment il entendait cette profession des belles-lettres, entourée de tant de périls, qui fut l'unique intérêt de M. Ampère ici-bas. « Certes, disait le prince de Broglie en parlant de M. Ampère, ce n'est pas une fabrique de produits intellectuels à ranger dans une catégorie à part, comme pour une exposition d'industrie, elle n'est rien si elle n'est l'ornement et l'instrument de l'intelligence tout entière. Pour être enrôlé dans son armée, il y a une condition plus simple à définir, quoique peut-être plus difficile à atteindre. Qui que vous soyez, et de quelque sujet que vous me parliez, poëte ou politique, orateur ou savant, érudit ou même législateur et financier, une seule chose suffit : c'est que, touché vous-même par une vérité, vous sachiez me la rendre touchante. Sentez vivement, et puis faites-moi partager votre sentiment; concevez fortement un objet, et sachez l'imprimer dans ma pensée en traits aussi forts qu'il

est gravé dans la vôtre : il n'en faut pas davantage. Sans forcer votre naturel, vous aurez atteint le comble de l'art. Ainsi l'avocat dont la parole trahit à la fois et communique à son auditoire soit l'indignation contre l'injustice, soit la pitié pour l'infortune; — l'antiquaire qui, rassemblant les fûts épars des colonnes et les fragments mutilés des statues, reconstruit dans sa pensée et sait évoquer devant mes yeux le temple tout entier avec ses frontons majestueux et ses portiques où circulent les hiérophantes ou les vestales; — le paléographe qui, déchiffrant un manuscrit du moyen âge, me fait apercevoir dans sa cellule nue, à la lueur d'une lampe fumeuse, le moine qui a charmé ses veilles en en traçant les caractères; — le naturaliste qui appelle au jour les gisements enfouis du sol et promène mes regards sur une terre vide d'hommes et parcourue par des monstres sans nom; que sais-je? l'économiste même qui, opérant devant moi l'anatomie du corps social, me fait toucher au doigt les canaux par lesquels circulent les sucs nourriciers de la richesse d'un peuple; en un mot: quiconque, traversé ou possédé par une idée, a fait passer de son âme à la mienne soit l'émotion, soit la lumière, celui-là a été touché du souffle littéraire sans même en chercher le renom ou en soupçonner l'existence; celui-là, ne fût-ce qu'un jour dans sa vie, a embrassé la muse, qui ne laisse même pas toucher le bord de sa robe par tant d'écrivains de métier, occupés trente années durant à couvrir de phrases sonores le néant d'un cerveau vide et d'un cœur sec. »

Sur cette tombe ouverte avant l'heure, un autre esprit de ce temps-ci, M. Guizot, s'est rappelé ce beau passage de Virgile où le poëte déplore la misère des jeunes gens portés au bûcher sous le regard de leurs vieux parents :

Impositique rogis juvenes ante ora.....

Et M. Guizot n'a jamais été plus touchant que dans ces suprêmes accents :

» Je ne connais rien de plus profondément triste que d'accompagner au tombeau les amis qu'on croyait, qu'on devait croire destinés à nous y conduire. M. Ampère était l'un de ceux sur la sympathie desquels je comptais le plus auprès de mon cercueil, et c'est moi qui suis appelé à exprimer la mienne sur le sien! l'Évangile a raison : « Veillez et tenez-vous prêts, car vous ne savez » pas quel jour et à quelle heure le Seigneur vous appellera. » Il y a soixante-quatre ans, M. Ampère naissait, et j'étais près de terminer mes études, ces études qui ont rempli sa vie et tenu tant de place dans la mienne. Vingt ans plus tard, entré déjà depuis quelque temps dans le monde et dans les lettres, je l'y voyais entrer à son tour. C'était un temps de grande et belle activité intellectuelle, un temps où des perspectives nouvelles s'ouvraient, où des idées nouvelles sur la philosophie, sur la littérature, sur l'histoire, s'élevaient et se déployaient à l'ombre d'un pouvoir ancien et doux, rajeuni par la liberté. M. Ampère se lança dans ce mouvement avec toute l'ardeur, toute la confiance, toute la sincérité de la jeunesse. Il écrivait dans les journaux, il faisait des

Digitized by Google

livres, il faisait des cours, il causait partout, il causait déjà avec cette verve et cette abondance à laquelle tous ceux qui l'ont rencontré et qui ont vécu avec lui ont dû tant de plaisirs. Encore quelques années, et j'avais le bonheur de l'appeler à la chaire de littérature du Collége de France, puis de contribuer à lui ouvrir les portes de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie Française. Mais ni l'enseignement, ni la société, ni les livres ne suffisaient à épuiser la richesse et l'activité variée de son esprit. Dès sa jeunesse et jusqu'à ses dernières années, avec autant d'énergie que de souplesse, M. Ampère a uni la vie errante à la vie studieuse, promenant son insatiable curiosité de Norvége en Égypte, d'Europe en Amérique, avide de tout observer, de tout étudier : les hommes comme les monuments, les sociétés anciennes et nouvelles, les institutions comme les langues, rapportant de ses voyages et de ses études autant d'idées que de faits, et les communiquant, les répandant dans le monde lettré par ses conversations comme par ses écrits, avec un charme inexprimable. Et dans cette vie si active, en même temps qu'il prenait intérêt à tout, il était parfaitement étranger à tout intérêt matériel, à toute prétention ambitieuse; il n'a été l'ennemi ni le rival de personne, et par l'étendue, la liberté, la bonté d'esprit qui lui étaient naturelles, il se faisait partout des amis. Il avait des idées libérales très-arrêtées, des sentiments politiques quelquefois très-vifs; mais il n'avait aucune amertume, et dans tous les partis, dans toutes les opinions, à force d'intelligence, d'équité et de sympathie pour le bien, il savait démêler, admirer et aimer partout ce qu'il rencontrait d'idées justes et de sentiments élevés. Aimable et généreuse nature, qui a reçu sa récompense! Quelqu'un qui est ici près de moi, un de ses amis et des miens aussi, et des meilleurs, M. Villemain, me disait hier : « Il a remplacé la famille par l'amitié. » Juste et belle parole, Messieurs, de la manière dont M. Ampère a mené sa vie. Personne, en effet, n'a goûté et fait goûter mieux que lui les biens et les charmes de l'amitié, et c'est au sein de ce rare bonheur qu'il a passé ses dernières années, entouré de soins fraternels et aimé comme il aimait. Quand on s'en va après avoir ainsi vécu, et dans un tel état d'âme, on peut passer sans trouble de ce monde dans le monde inconnu, et du temps dans l'éternité. »

REBOUL.

Un poëte est mort dans cette même année, entouré de moins d'honneur, mais pleuré par sa ville entière, qui voulut accompagner ses funérailles, et laissant une mémoire honorée. Il s'appelait M. Reboul, il était boulanger dans la ville de Nîmes, attirant à sa grâce, à sa candeur, les poëtes, les jeunes femmes, les enfants, les vieillards. Plus d'un savait par cœur plusieurs poésies de M. Reboul : *l'Ange et l'enfant, Soupir, le Troubadour d'Occitanie, l'Hirondelle du troubadour, Sainte-Hélène ou Anathème et gloire, Souvenir d'enfance, Souvenir d'un soir, A la mer, l'Arabe et son coursier, la Nacelle.*

Digitized by Google

A notre tour, nous pourrions réciter plus d'un beau vers de ce galant homme, et voici comme il parlait lui-même de son travail :

Goutte à goutte, longtemps, dans ma coupe modeste
J'ai recueilli des fleurs l'humidité céleste;
Si la main de l'oubli me la renverse, alors
Que je l'aurai remplie à couler par les bords,
Le ciel me donnera de contempler sans peine
Mes odorants travaux répandus sur l'arène,
Et le jour accablant de chaleur et d'ennui,
Dévorant ces parfums enlevés à la nuit.

JASMIN.

Venez cependant en toute hâte, avec nous, sur la place publique de la ville d'Agen; à peine arrivé, votre premier soin sera de vous faire indiquer la maison de Jasmin, et le premier venu vous montrera, assis dans un fauteuil, au soleil couchant, un grand vieillard robuste, au sourire ingénieux, aux yeux noirs, le front rayonnant de joie et d'inspiration. Le voilà, c'est lui, le poëte lauréat de l'aimable cité. Il en est le Théocrite et le Virgile; il en a retrouvé la langue ancienne et charmante, il écrivait dans ce patois fleuri les chansons, les cantiques, les pitiés, les douleurs de sa province bien-aimée. Honnête homme, inspiré de toutes les muses clémentes et loyales, il n'a jamais flatté la force injuste et le triomphe insolent. Il écrivait, pour les bonnes gens comme lui, toutes sortes de doux poëmes, d'une négligence exquise et d'une sonorité parfaite. Il était né musicien, à la façon des anciens poëtes, n'employant que les mots les plus doux, les plus exquis, les mieux trouvés de la langue poétique. Si grand fut le charme autour de ce poëte ingénu, que sa rime allait, ailée et vagabonde, au gré de toutes les passions de la jeunesse. Il ne dictait pas ses poëmes, il les lisait à qui voulait les entendre, et la chose, à peine lue, aussitôt rencontrait dans le peuple une mémoire obéissante. Élégie ou chanson, le père la disait à son fils, le fils la chantait à sa sœur, la fillette à son fiancé, le jeune homme à l'écho, l'écho la redisait à la Provence, et bientôt, à Paris même, on entendit chanter la chanson de Jasmin. Nous l'avons vu, bien souvent, entouré des plus beaux esprits de Paris; présenté par Sainte-Beuve à M. de Lamartine, et par M. de Lamartine à Victor Hugo, qui le présentait à son frère Alfred de Vigny. « Écoutez-moi, disait Jasmin à tout le cénacle, écoutez-moi, je parle un patois égal à la belle langue que vous parlez tous. Je suis autant que vous, un poëte, au titre égal de l'intime émotion, de la pitié, de l'intérêt, de la douleur. » Puis, son prologue étant dit, il chantait dans son patois charmant. Il chantait le printemps, le soleil, les jeunes amours; il redisait ce que dit la feuillée au ruisseau, ce que le ruisseau chante au vieux toit; il inventait des histoires qui eussent charmé le vieux Théocrite, et que n'eût pas désavouées le bon Sannazar, qui n'a chanté que les pêcheurs. Bientôt, s'il voyait que son auditoire hésitait sur le sens de ses récits champêtres, lui-même

se faisait le traducteur de sa poésie, et dans un français animé comme son regard, il expliquait, il commentait les ouvrages de sa fantaisie. Ah! les belles heures que nous avons passées à l'entendre! Et puis, quand il était rassasié de gloire et de louanges, sitôt qu'il avait conquis les intelligences à sa convenance, en toute hâte il s'en revenait chez lui, dans sa boutique, à ses rasoirs, et rasait tout le monde en chantant. Les barbiers du Nord, qui fréquentent les coulisses des petits théâtres, les brasseries dont ils sont les oracles, et qui sont de grands discoureurs, ne sauraient se comparer aux barbiers du Midi, lestes, vifs, éloquents, qui vous rasent par-dessus le marché des belles choses qu'ils vous racontent. Tel était Jasmin, le bon Jasmin; le rasoir était son ami et lui donnait son pain de chaque jour; la muse était sa maîtresse et lui donnait ses couronnes. Elle fit plus, la muse, elle inspira à ce brave homme une grande idée. Aussitôt qu'un incendie avait ruiné quelque village, ou s'il fallait bâtir dans sa province une école ou réparer une église, alors voilà Jasmin qui faisait appel à son peuple, et le peuple accourait à ses chansons.

Contre une aumône, il changeait volontiers ses plus belles chansons; contre une légère offrande, il improvisait avec tout son génie une prière irrésistible. Il a fait, à ce compte, une aumône immense. Amphion rustique, il a bâti des chaumières, des chapelles, un hôpital, où tant de pauvres gens le bénissent en redisant ses poëmes pleins d'espérances, et son peuple reconnaissant a fini par lui décerner une couronne d'or. Le roi l'avait fait chevalier de la Légion d'honneur, le souverain pontife, avec sa bénédiction, lui avait envoyé la croix de saint Grégoire le Grand, qui le faisait comte romain. Ainsi, la popularité, la gloire, et même une belle vigne au sommet de la colline qui dominait sa maison, avaient récompensé dignement ce doux génie. Il avait recueilli dans un volume unique, et qui durera autant que la langue qu'il parlait, toutes ses compositions diverses, à commencer par les *Papillotes* de Jasmin; puis tout d'un coup, le voilà frappé d'un mal invisible; on l'entoure, et chacun lui veut venir en aide. Ah! ne mourez pas sitôt, notre poëte; ne t'en va pas, notre gloire; ami de nos beaux jours et de nos jeunes passions, reste encore avec nous! Vaines prières et vains efforts : la mort tenait sa proie, et le poëte, souriant, rendit son âme à Dieu, comme il l'avait reçue, dans un sourire. Il est mort en bénissant ses compatriotes, inclinés sous cette main vaillante, et ce fut un deuil universel. La ville entière a voulu se charger de ses funérailles, la ville entière accompagnait ce léger cercueil, paré de sa couronne d'or. Sur son passage, un doux murmure accueillait le poëte adoré, et c'était à qui réciterait, en guise d'oraison funèbre, quelques-uns des vers populaires de Jasmin :

Lou Chalibari,
Lou Tres de mai,
L'Abuglo de Castel-Cuillé.

On n'avait jamais vu de plus belles funérailles, depuis le jour où le cercueil de l'abbé Delille, traversant Paris pour se rendre au lieu du dernier repos, chacun récitait sur le passage du poëte endormi les plus beaux vers de ses *Géorgiques*,

Digitized by Google

de ses *Trois règnes de la nature* et de son poëme enchanté des *Jardins.* O louanges excellentes entre toutes! Incomparable oraison funèbre... Le poëte exalté par sa propre poésie, et chacune de ses paroles rencontrant un écho dans l'âme universelle! On a vu pareille émotion autour du cercueil de Jasmin, lorsqu'après l'absoute, et son cercueil étant porté par les barbiers, ses confrères, une voix fraîche et mordante fit entendre, sous ces voûtes funèbres, la première pièce qu'il eût faite, et qui revenait en ce moment dans tous les souvenirs : *Me cal mouri.* — C'est maintenant qu'il faut mourir.

HASSE.

Le monde savant a perdu M. Hasse, et son digne élève, M. Egger, a célébré dignement cette science austère et cette étude inépuisable. Mais M. Hasse appartient aux grandes illustrations qui échappent à ce trop petit livre.

FIORENTINO.

Une mort plus humble a fourni au grand artiste Théophile Gautier une occasion de parler de sa profession même. Il en a parlé dans les meilleurs termes. L'auteur du *Capitaine Fracasse,* un roman parfait que j'oublie et qui n'a pas besoin de nos éloges, style excellent, naïveté charmante, invention, bel esprit, gaieté, bonne humeur, n'a jamais été mieux inspiré qu'à l'heure où, rendant le dernier hommage à M. Fiorentino, il racontait toutes les peines et tous les dangers de cette ingrate profession, de ceux qu'il appelle avec tant de bon goût : *les Frères du lundi.*

« Ah! c'est qu'elle est bien lourde cette tâche que l'on croit si légère! Les plus vigoureux y succombent. Il faut un corps d'athlète, une pensée ailée, infatigable, toujours en éveil. Être spirituel à jour fixe, sans tenir compte jamais des tristesses, des défaillances et des malaises de la vie, à propos de tout et de rien, malgré l'absence ou l'inanité du sujet, être soi à travers les autres, difficulté immense! improviser sur le thème jeté au hasard par le théâtre, avoir sur toute matière une érudition prête, transformer, en lui gardant son caractère, la pièce inepte en rendu compte charmant, connaître à fond le répertoire et le personnel de l'art; manier avec urbanité cet amour-propre du comédien, plus irritable encore que celui du poëte; ne rien garder pour soi de sa vie, de son temps, de son loisir; courir du bout de la ville au premier appel de l'idée, s'occuper toujours de la gloire d'autrui et jamais de la sienne; être la trompette, quand on pourrait être la lyre; joindre l'activité de l'homme du monde au travail de l'homme de cabinet; jeter au vent, sans les compter, des pages qui seraient l'honneur d'un livre: c'est là, personne n'en doute parmi le public, un métier frivole et qu'on pratique en se jouant; mais bien des gens sérieux seraient embarrassés de le faire.

JULES JANIN.

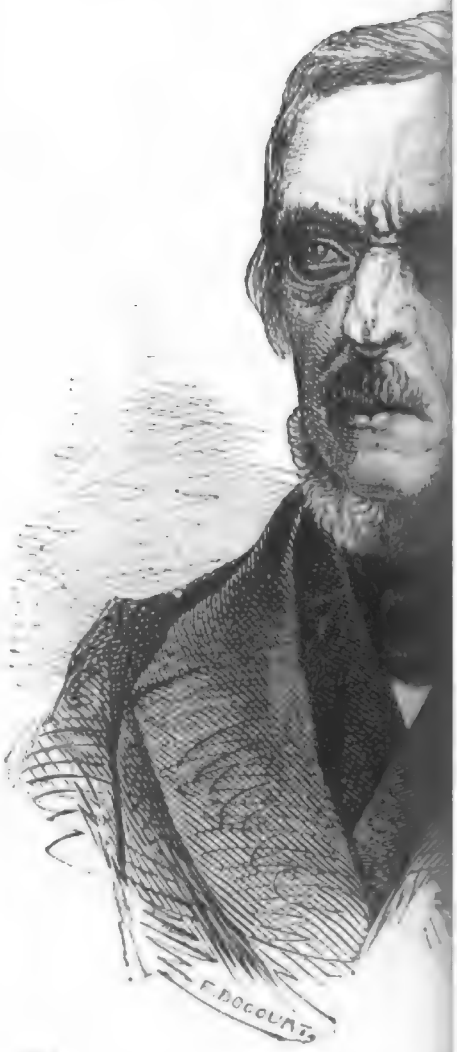
Digitized by Google

MARTY.

Jean-Baptiste Marty, chevalier de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, ancien acteur et ancien directeur du théâtre de la Gaîté, ancien maire de Charenton, membre du comité de la Société des artistes dramatiques, naquit à Cahors, le 18 mai 1779. Il assista, encore enfant, à la chute de l'ancienne monarchie; plus tard il s'engagea comme volontaire, et combattit à Marengo dans les rangs des hussards de l'armée de réserve. Mais une vocation irrésistible l'entraînait vers le théâtre; ayant obtenu son congé définitif, grâce à la protection de son compatriote Joachim Murat, il entra au théâtre de la Gaîté, le 31 avril 1802. Son talent sympathique lui fit une prompte réputation. « Le premier éloge dû à Marty, a dit M. Samson, c'est de dire qu'il fut un honnête homme, un homme de bien dans toute l'acception du mot. Son âme se reflétait dans son jeu : car, en dépit des fictions de l'art, le comédien laisse toujours échapper sur la scène quelque chose de ses penchants et de ses habitudes : la longue carrière théâtrale de Marty en est la preuve. Appelé à représenter souvent des caractères bons et généreux, il s'y sentait à son aise. Le public si impressionnable, devant lequel il paraissait chaque soir, s'était habitué à confondre dans ses applaudissements l'acteur et le personnage; ce qu'il connaissait de la vie privée de l'artiste complétait à ses yeux l'illusion scénique ; on savait qu'en parlant le langage du devoir et de l'honneur, Marty ne mentait pas. Il joua aussi des rôles d'une nature opposée : mais, faut-il le dire? on souffrait un peu à l'y voir : il semblait qu'il fût trop honnête homme pour subir de telles transformations, et il revenait avec plus de bonheur à ses triomphes ordinaires. » Marty quitta le théâtre en 1835, après trente-cinq ans de bons et loyaux services, pendant lesquels les suffrages du public et l'affection de ses camarades lui furent constamment fidèles. Il était déjà depuis deux ans membre du conseil municipal de la commune de Charenton. Il fut nommé maire le 7 septembre 1843. Il se consacra dès lors tout entier à l'administration de la commune, étudia avec un soin consciencieux les besoins de ses concitoyens, et poursuivit avec ardeur la réalisation des progrès que son amour du bien lui faisait entrevoir. Aux émotions politiques de 1848 succédèrent les horreurs de l'épidémie. Le choléra s'abattit avec fureur sur Charenton et y fit de nombreuses victimes. Marty combattit le fléau avec une abnégation et un courage que son grand âge rendait encore plus méritoires. Il organisa les secours, créa des ambulances, recueillit des souscriptions, donna l'exemple de la libéralité, visita les malades, se multiplia enfin de manière à pourvoir en même temps à tous les besoins. La croix de la Légion d'honneur vint dignement récompenser cette noble et généreuse conduite. Une autre distinction, non moins flatteuse, lui fut décernée par ses concitoyens, lorsqu'il résigna ses fonctions administratives : ce fut une médaille d'or sur laquelle on fit graver ces mots : *La commune de Charenton à son ancien maire, M. Marty, hommage de reconnaissance et de vénération.* Marty s'est éteint le 21 octobre 1863, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Digitized by Google

ALEXANDRE CALAME.

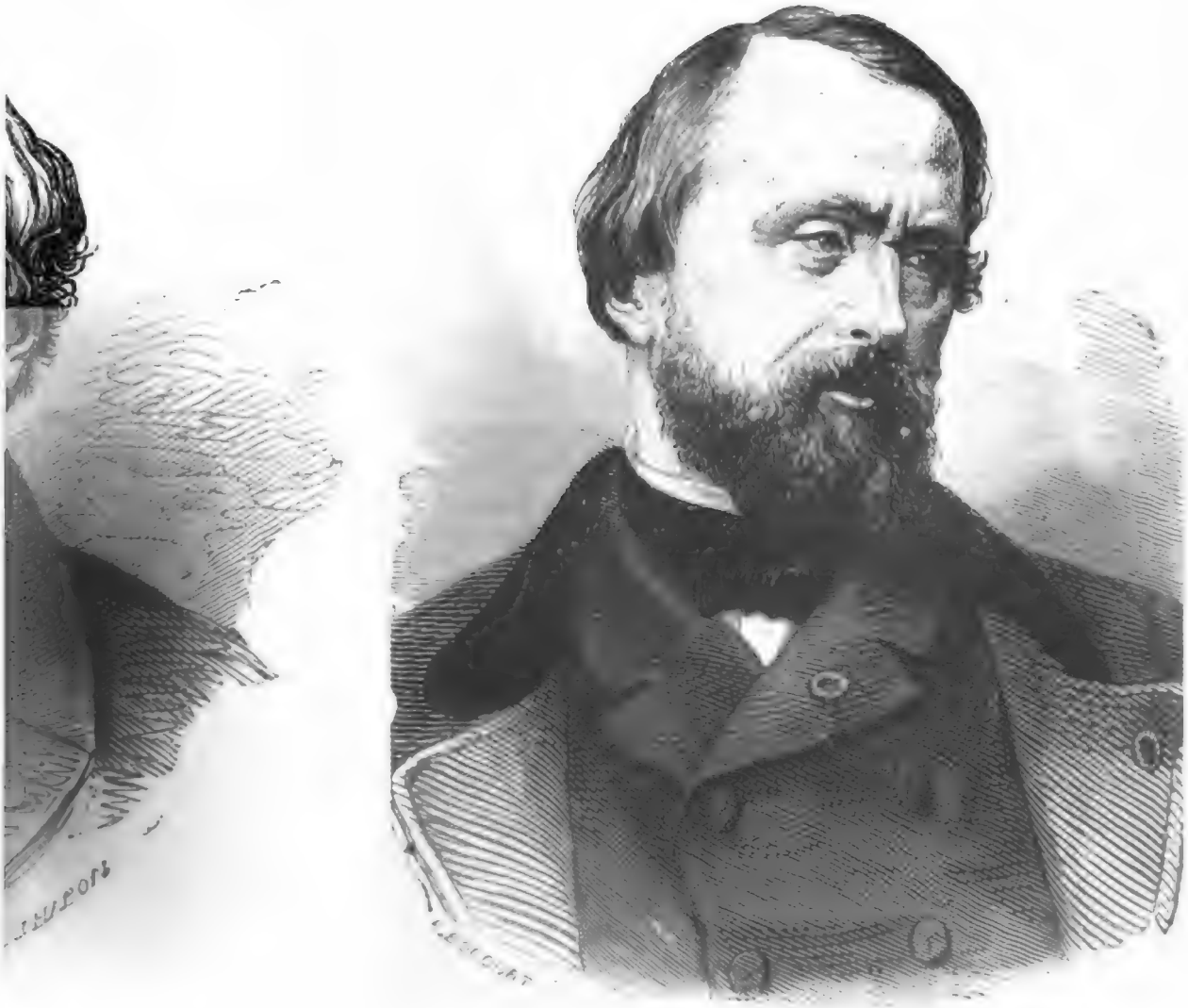


AM

CALAME.

Calame (Alexandre) naquit à Vevay. Il est mort à Menton, le 18 mars 1864. Son entrée dans la carrière des arts fut obscure et difficile. Son père étant mort vers 1822, il vint à Genève avec la résolution bien arrêtée de se vouer à la peinture. Sa mère était vieille et peu fortunée; en bon fils, il employa la plus grande partie de son temps à faire des petits dessins et à colorier des lithographies, afin de subvenir à ses besoins. Il put enfin entrer comme élève chez M. Diday, qu'il remplaça plus tard comme chef d'école. On doit à son pinceau : *le Mont Blanc, la Junfrau, le Lac de Brientz, la Chaîne neigeuse du Monte-Rosa et du mont Cérin, la Chute de la Handeck, l'Oberland bernois, Midi d'été, Soir d'automne, Nuit d'hiver, les*

Digitized by Google



HIPPOLYTE FLANDRIN.

Ruines de Pœstum, les Quatre saisons, les Quatre heures du jour, un Site des environs du lac de Waldstetten, le Lac des Quatre-Cantons, et de remarquables lithographies et eaux-fortes. Calame était membre des académies de Saint-Pétersbourg, de Bruxelles, et chevalier de la Légion d'honneur.

HIPPOLYTE FLANDRIN.

Hippolyte Flandrin, né à Lyon en 1809, est mort à Rome, le 12 mars 1864. Après avoir étudié sous les peintres lyonnais Legendre, Magnien et Révoil, il vint, en 1829, suivre à Paris les leçons de M. Ingres. Son tableau de *Thésée*

Digitized by Google

reconnu par son père dans un festin lui valut le premier grand prix de peinture, en 1832. A son retour de Rome, où il avait retrouvé M. Ingres directeur de l'Ecole française, il donna successivement : *Saint Clair guérissant les aveugles, Euripide écrivant ses tragédies, Dante dans le cercle des envieux, le Christ et les petits enfants, Saint Louis dictant les commandements, Saint Louis prenant la croix pour la deuxième fois*, une *Mater dolorosa, Napoléon législateur.* On doit encore à Flandrin des peintures murales à Saint-Séverin, à Saint-Germain des Prés, à Saint-Vincent de Paul, à Saint-Paul de Nîmes, dans le château de M. le duc de Luynes, à Dampierre, et plusieurs portraits.

« M. Hippolyte Flandrin (*Dictionnaire des contemporains*), brillant et fidèle élève de M. Ingres, est l'un des plus sobres coloristes et des meilleurs dessinateurs contemporains. Il a été admis à l'Institut, en 1853, en remplacement de Blondel. Après avoir obtenu une troisième médaille en 1839, une première en 1847, la décoration en 1841, il a reçu une médaille de première classe en 1855. Il était officier de la Légion d'honneur depuis 1853. »

TABLE NÉCROLOGIQUE.

Abart (Francesco), sculpteur.
Agliati (Luigi), sculpteur.
Aikin (miss Lucy), femme de lettres.
Alaux, peintre.
Allard, peintre.
Amic (Yvan), journaliste.
Andrieu, homme de lettres.
Antonidès (Emmanuel), journaliste.
Armellini (Charles), poëte et littérateur.
Asensès (Pedro-Calvo), journaliste.
Aufauvre (Amédée), homme de lettres.
Auset (Antonio), auteur dramatique.
Azéma (Georges), journaliste.
Baisier, peintre.
Balinski (Charles), poëte.
Baratta, poëte.
Bardou aîné, artiste dramatique.
Baret (Paul), journaliste.
Barrau (Hippolyte de), journaliste.
Barreiro (Ricardo), journaliste.
Baume (Ed.), journaliste.
Bayer (Guillaume), artiste lyrique et compositeur.
Behner (William), statuaire.
Bellamy (Mlle Maria), artiste dramatique.
Benoît (Henri), journaliste.
Bergson (J.), publiciste.
Bériah-Borfield, littérateur.
Bernard, journaliste.
Besson (Jean-Séraphin), peintre.
Beuzeville (Mme), artiste dramatique.
Blin (l'abbé), maître de chapelle.
Boisseaux (Henri), auteur dramatique.
Borsary (Émile), artiste lyrique.
Boulay-Paty (Évariste), poëte.
Boullée (Mlle Ida), pianiste.
Bouroux (A.), journaliste.
Bowes, journaliste.
Brainne (Charles), journaliste.
Cadolini (Enrico), peintre.
Calame (Alexandre), peintre.
Canaple, artiste lyrique.
Cané (Miguel), romancier et journaliste.
Cannonieri (Giuseppe), romancier et journaliste.
Capo de Feuillide, homme de lettres.

Digitized by Google

Carso-Galster (Adèle), artiste dramatique.
Carton (Charles-Louis), homme de lettres.
Caspar (Julius), artiste dramatique.
Celantano (Bernardo), peintre.
Célicourt, poëte et artiste dramatique.
Chabaillé (P.), homme de lettres.
Champseix (Grégoire), journaliste.
Charles (Mme Maria), artiste dramatique.
Chevalier (Piétro), dessinateur et journaliste.
Clare (John), poëte.
Clavareau (Auguste), homme de lettres.
Clerc-la-Salle (Philippe), journaliste.
Cockerell (Charles-Robert), architecte.
Collin (François), peintre.
Condon (Thomas), poëte.
Cooke (Thomas-Potter), artiste dramatique.
Cornianti (Leonardi), peintre.
Coubard (Germain-Étienne), homme de lettres.
Coux (comte de), journaliste.
Cowell (Joé), artiste dramatique.
Cowell (Sam.), artiste dramatique.
Cubas (Isabelle), danseuse.
Curel (Léonce de), journaliste.
Dabrin, artiste dramatique.
Damoreau, artiste lyrique.
Danesi (Antonio), journaliste.
Dattier (Simon), journaliste.
Daunassans, journaliste.
David (Timon), journaliste.
Davide (le père), compositeur de musique.
Delteure (Clément), historien.
Demarteau (Joseph), homme de lettres.
Denning (Stephan-Poyntz), aquarelliste.
Derley (comte de Sainte-Marie), auteur dramatique.
Dérouet (Eugène), peintre.
Desjobert (Eugène), peintre.
Dethlevs (Mlle Sophie), poëte.
Détrez (Ambroise), peintre.
Digot (Auguste), homme de lettres.
Dinaux, homme de lettres.
Droujénine, homme de lettres.
Dubufe père, peintre d'histoire.
Ducerf, artiste dramatique.
Duclay (Virginie), artiste dramatique.
Ducouret, artiste dramatique.
Duesberg, poëte et journaliste.
Duffield (William), peintre.
Dulong (Jules), auteur dramatique.
Dupoty (Auguste), journaliste.
Dupré (Eugène), artiste dramatique.
Dupuis-Delcourt, littérateur.
Edgar (J.-G.), littérateur.
Epinay (Mme Marie de l'), femme de lettres.
Eysenbach (Maria), artiste dramatique.
Fairfax (Charles-John), journaliste.
Feroglio (Pietro), journaliste.
Ferraris (Mme), artiste lyrique.
Ferrer (Mateo), compositeur.
Ferreyra (Judith), artiste dramatique.
Fiorentino, homme de lettres.
Fiori (Gaëtano), journaliste.
Flandrin (Hippolyte), peintre.
Fontaine, architecte.
Foster (Stephen C.), poëte et compositeur.
Fournier, artiste dramatique.
Foyatier, sculpteur.
Frautin (J.-M.-F.), homme de lettres.
Gagniet (Jules), dessinateur.
Gazincky (G.), littérateur.
Gébelin (le docteur), journaliste.
Gilin (Hermann de), poëte lyrique.
Glasson (Nicolas), homme de lettres.
Gomez de Avallaneda (Mlle Elena), poëte.
Gordon (John Watson), peintre.
Gordon (Marie), connue sous le nom d'Alexandre Bergen, auteur dramatique.
Gottschalk (Georges-Édouard), musicien.
Goy (André de), homme de lettres.
Grattan (Thomas Colley), romancier.
Grimm (Jacob), homme de lettres.
Groot (Jules de), pianiste et compositeur.
Grund (Francis J.), journaliste.
Guillebert (l'abbé), homme de lettres.
Harding (James Duffield), peintre.
Harnett (Andrew William), journaliste.
Hawtorne (Nathaniel), romancier.
Hebbel (Frédéric), poëte.
Hesse (Adolphe), organiste.
Hoeter, musicien.
Holin, artiste dramatique.
Honoré (Charles), sculpteur.
Horarik (Jean), littérateur.
Hunnicki (Ignace), poëte.

Digitized by Google

Hunt (William), aquarelliste.
Jasmin, poëte.
Jolly (Sainte-Marie), artiste dramatique.
Jouvante (Mlle), artiste dramatique.
Kahlert (C.-T.-Auguste), musicien et littérateur.
Karajich (le docteur Vus Stéfanowitch), poëte et historien.
Katzianer (Karl von), artiste dramatique.
Kirkland (Caroline-Mathilde), née Stansburg, femme de lettres.
Knapp (Albert), poëte.
Knize (Mme Brunetti), danseuse.
Kostemont (Mlle), artiste dramatique.
Kropacek (Meuzel), poëte.
Lacroix (Frédéric), homme de lettres.
Laffitte, artiste lyrique.
Lafont (Ch.), poëte et auteur dramatique.
Lamé (Émile), homme de lettres.
Lamothe-Langon, homme de lettres.
Lance (Georges), peintre.
Laplace, peintre.
Lassagne (Alphonse-Hippolyte), artiste dramatique.
Lebrocquy, journaliste.
Lecomte (Jules), homme de lettres.
Lecouvet (Ferdinand), homme de lettres.
Lee-Bridell, paysagiste.
Lemoch, pianiste et compositeur.
Lencisa, journaliste.
Lerebours (Pierre), connu sous le nom de Victor, auteur et artiste dramatique.
Lestrelin (Achille), homme de lettres.
Leymarie (Mme), femme de lettres.
Lloyd (Frédéric), artiste dramatique.
Lobin (Léopold), peintre verrier.
Louvet (Arthur), homme de lettres.
Lunn (J.), auteur dramatique.
Lusson, architecte.
Mabille (Victor), poëte et journaliste.
Manna (Ruggiero), maître de chapelle.
Manson (James), poëte, journaliste et critique.
March (Charles-W.), homme de lettres.
Marees Lussenaum (Mme F. de), femme de lettres.
Marguery (Guillaume), dit Prosper, auteur dramatique.
Mariani (Pietro), peintre.
Marianini (Annibal), peintre.
Martin (Alexandre), auteur dramatique.
Martin (le baron), historien.
Marty, artiste dramatique.
Masini (F.), compositeur.
Mathieu (Narcisse), artiste dramatique.
Maurer, artiste dramatique.
Meyerbeer (Giacomo), compositeur.
Montenegro (Mme Antonia), artiste lyrique.
Mortier de Fontaine (Mme), connue sous le nom de Marguerite Lienbach, cantatrice.
Mosca (Carlo-Bernardo), architecte.
Moser, chansonnier.
Moser (Friedrich), journaliste.
Murat (Jean), peintre.
Negro (Rufo de), journaliste.
Netzer (Joseph), compositeur.
Newmann Sessi (Mme), cantatrice.
Niufa Priuli (Francesco), artiste dramatique.
Oboolowski (Platon), auteur dramatique.
Ollivier, pianiste compositeur.
Ortaire-Fournier, homme de lettres.
Ortlapp, poëte.
Ottolindblad, compositeur.
Pagnon, connu sous le nom de Saint-Aulaire, artiste dramatique.
Pascal (A.), journaliste.
Patier (Léon), journaliste.
Pavlov, romancier et journaliste.
Peane (Van), auteur dramatique.
Peccot, peintre.
Pépin, musicien.
Pervillé (Hippolyte-Hochard), journaliste et auteur dramatique.
Pfotzer (Mlle Marie), artiste dramatique.
Porchat (Jean-Jacques), homme de lettres.
Prepeliczay (Ludwig von), peintre.
Procter (miss Adélaïde-Anne), femme de lettres.
Puccini (Michele), compositeur.
Quersin (Rémy), auteur dramatique.
Quesne, journaliste.
Reboul, poëte.
Reuss (Andreas), journaliste.
Ribes, artiste dramatique.
Righetti (Mme Vincenza), artiste dramatique.

Roehn fils, peintre.
Romanowski, poëte.
Roux (Eugène le), lithographe.
Rutenberg (le baron Otto de), historien.
Saar (Wilhelm), pianiste et compositeur.
Sailer (Christian), chansonnier.
Saive (Émile), artiste dramatique.
Salvador (Mme), connue sous le nom de Mlle Fix, artiste dramatique.
Scarle (William), artiste dramatique.
Schindler (Antoine), critique et musicien.
Schmidt (Alphonse), homme de lettres.
Schmisson (T.), peintre.
Schneider (Jean), organiste et compositeur.
Schtepkine, artiste dramatique.
Scoville (Joseph-A.), journaliste.
Sealsfield (Charles), romancier.
Seeger (le docteur Louis), poëte et littérateur.
Shanks (W.-G.), journaliste.
Sieurac, peintre.
Sitchès (Mme Maria Joaquina), veuve Garcia, poëte.
Smedley (Frank), littérateur.
Soumy (Joseph), peintre.
Soutzo (Alexandre), poëte.
Sporochil, homme de lettres.
Stein (Édouard), compositeur.
Sterbini (Pietro), journaliste.
Stewart (W.-J.), journaliste.
Stoop (Henri-Julien), peintre.
Tandonnet (Eugène), journaliste.
Taunay (Hippolyte), homme de lettres.
Thackeray (William Makepeace), romancier.
Thibauld (Florent), artiste dramatique.
Tilbury, artiste dramatique.
Tooke (William), homme de lettres.
Tours, organiste.
Traunbauer, organiste.
Trollope (Mme), femme de lettres.
Ulrich, journaliste.
Vachmann (Jean-André), musicien.
Valentini (Pietro-Luigi), homme de lettres.
Varennes (Adrien-Édouard de Goddes, marquis de), peintre et littérateur.
Vian (Victor), poëte.
Viel (Henri), musicien.
Vigny (Alfred de), homme de lettres.
Vitry (Urbain), architecte.
Vogel (Jacques), journaliste et historien.
Zelger (Henri), artiste dramatique.
Zimmermann (Robert-Sébastien), peintre.
Wallack (Georges), artiste dramatique.
Watripon (Antonio), homme de lettres.
Wats (Alaric-Alexander), poëte et journaliste.
Wilks (Washington), journaliste.
Wocquier (Léon), littérateur.
Wynnen (Charles), violoniste.

INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'Académie française a tenu sa séance publique annuelle le jeudi 21 juillet 1864, sous la présidence de M. le prince de Broglie, directeur.

Programme des prix décernés.

PRIX D'ÉLOQUENCE.

L'Académie avait proposé pour sujet du prix d'éloquence à décerner en 1864 : l'*Éloge de Chateaubriand.*

Le prix a été partagé également entre le discours inscrit sous le n° 17, portant pour épigraphe :

La louange languit auprès des grands noms; et la seule simplicité d'un récit pourrait soutenir la gloire de *Chateaubriand*,

(Bossuet.)

dont l'auteur est M. Benoît, doyen de la Faculté des lettres de Nancy; et le discours inscrit sous le n° 38, portant pour épigraphe :

Intanto voce fu per me udita :
Onorate l'altissimo poeta,

(Dante, *Inf.*, cant. iv., 79.)

dont l'auteur est M. le vicomte Henri de Bornier, bibliothécaire à la bibliothèque de l'Arsenal.

Une mention honorable a été accordée au discours inscrit sous le n° 37, portant pour épigraphe :

Triginta annos gloriæ suæ superfuit.

(Plin. *j.*, *Ep. II*, 1.)

PRIX DESTINÉS AUX OUVRAGES LES PLUS UTILES AUX MŒURS.

L'Académie française décerne quatre prix de 3,000 francs :

A M. Ed. Chaignet, pour son ouvrage intitulé *la Psychologie de Platon*, 1 vol. in-8°.

A M. Jacquinet, pour son ouvrage intitulé *Des prédicateurs du XVIIe siècle, avant Bossuet*, 1 vol. in-8°.

A M. A. Mézières, pour son ouvrage intitulé *Prédécesseurs et contem-*

Digitized by Google

porains, — *Contemporains et successeurs de Shakspeare*. 2 vol. in-8°.

A mademoiselle Ernestine Drouet, pour le recueil de ses poésies intitulé *Caritas*, 1 vol. in-12.

Trois médailles de 2,000 francs :

A mademoiselle Clarisse Bader, auteur de l'ouvrage intitulé *la Femme dans l'Inde antique. Études morales et littéraires*, 1 vol. in-8°.

A M. André Lemoyne, pour le recueil de ses poésies, 1 vol. in-18.

A M. Charles Deslys, pour son ouvrage intitulé *les Récits de la grève*, 1 vol. in-12.

PRIX FONDÉ PAR M. LE BARON GOBERT.

Ce prix, conformément à l'intention expresse du testateur, se compose des neuf dixièmes du revenu total qu'il a légué à l'Académie, l'autre dixième étant réservé pour l'écrit sur l'*Histoire de France* qui aura le plus approché du prix.

Les ouvrages couronnés conservent, d'après la volonté du testateur, les prix annuels jusqu'à déclaration de meilleurs ouvrages, l'ouvrage en possession du prix, l'*Histoire de Louvois et de son administration politique et militaire*, loin d'être surpassé par un autre ouvrage récent, étant complété par deux volumes du même auteur :

Le premier prix de la fondation Gobert est et demeure décerné à l'ouvrage terminé de M. Camille Rousset.

Le second prix demeure décerné à M. Charles Caboche, auteur de l'ouvrage intitulé *les Mémoires et l'Histoire en France*, 1 vol. in-8°.

PRIX FONDÉ PAR M. BORDIN.

Par décision de l'Académie, le prix spécial de *trois mille francs* fondé par feu M. Bordin n'a pas été décerné cette année.

PRIX FONDÉ PAR M. LE COMTE DE MAILLÉ-LATOUR-LANDRY.

Le prix institué par feu M. le comte de Maillé-Latour-Landry, en faveur d'un écrivain ou d'un artiste, a été cette année, dans les conditions de la fondation, décerné par l'Académie française à M. Achille Millien, auteur de diverses poésies.

PRIX FONDÉ PAR M. LAMBERT.

Par décision de l'Académie, la récompense accordée chaque année à tout homme de lettres, ou veuve d'homme de lettres, auxquels il serait juste d'accorder une marque d'intérêt public, a été décernée cette année à madame Cartellier, veuve du savant professeur qui a laissé la *Traduction du discours d'Isocrate sur lui-même*, intitulé *l'Antidosis*, récemment publié par les soins de M. Havet.

Digitized by Google

Programme des prix proposés.

PRIX DE POÉSIE POUR 1865.

L'Académie propose, pour sujet d'un prix de poésie à décerner en 1865, *Vercingétorix.*

Les ouvrages envoyés à ce concours seront reçus jusqu'au 1er mars 1865. *Ce terme est de rigueur.* Ils doivent parvenir *francs de port.*

PRIX D'ÉLOQUENCE POUR 1866.

L'Académie propose, pour sujet d'un prix d'éloquence à décerner en 1866, une *Étude sur Saint-Évremond.*

Les ouvrages envoyés à ce concours seront reçus jusqu'au 15 février 1866. *Ce terme est de rigueur.* Ils doivent parvenir *francs de port.*

PRIX DE L'OUVRAGE LE PLUS UTILE AUX MŒURS.

Ce prix peut être accordé à tout ouvrage publié par un Français, dans le cours des années 1863 et 1864, et recommandable par un caractère d'élévation morale et d'utilité publique.

Deux exemplaires de chaque ouvrage présenté pour le concours devront être adressés, francs de port, avant le 15 décembre 1864, au secrétariat de l'Institut. Ce terme est de rigueur.

PRIX EXTRAORDINAIRE POUR 1865.

L'Académie française avait proposé pour sujet d'un prix extraordinaire de 3,000 fr., qu'elle devait décerner en 1863, la question suivante :

« De la nécessité de concilier, dans l'histoire critique des lettres, le sentiment perfectionné du goût et les principes de la tradition avec les recherches » érudites et l'intelligence historique du génie divers des peuples. »

Le prix n'a pas été décerné, et l'Académie a maintenu la question au concours; le prix sera décerné en 1865; les ouvrages manuscrits présentés à ce concours devront parvenir, francs de port, au secrétariat de l'Institut, avant le 15 décembre 1864. Ce terme est de rigueur.

PRIX EXTRAORDINAIRE POUR 1866.

L'Académie, toujours préoccupée du désir d'aider à l'étude générale de notre langue en provoquant à des études partielles de cette langue chez nos grands écrivains, souhaiterait qu'il fût fait sur madame de Sévigné le même travail qu'elle a demandé précédemment, dans des concours ouverts en 1844 et en 1857, sur Molière et sur Corneille.

Elle propose, en conséquence, pour sujet d'un prix extraordinaire de littérature qui sera décerné en 1856, un *Lexique de la langue et du style de madame de Sévigné.*

La nature et l'importance du sujet proposé s'expliquent trop d'elles-mêmes

Digitized by Google

pour qu'on doive y insister. La langue de madame de Sévigné, c'est spécialement celle du monde, du commerce ordinaire; mais telle que l'avait faite, à une époque mémorable, le progrès de la politesse sociale et du développement littéraire; ajoutons, avec ce cachet particulier que lui imprimaient, sous la main d'une femme rivale inattendue des plus heureux génies, le naturel passionné des sentiments et des idées, la souplesse d'une pensée tour à tour affectueuse ou maligne, haute ou familière, grave ou enjouée, une imagination enfin que tout excitait, et qui prêtait à tout de l'intérêt et de la vie.

Étudier à ce point de vue, dans sa longue durée, qui embrasse une notable partie du dix-septième siècle, de 1648 à 1696, l'admirable correspondance de madame de Sévigné, y choisir, en se conformant au texte récemment rétabli par la critique, en suivant dans ses citations l'ordre chronologique des lettres, les expressions et les tours propres à notre langue, qu'un si heureux emploi semble avoir rendus plus français encore; caractériser, dans un travail à part, introduction du *Lexique*, cette originale manière d'user d'un fonds commun à tous, voilà la tâche nouvelle à laquelle l'Académie convie des philologues curieux surtout de notre langue et de son histoire.

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de *quatre mille francs*.

Les ouvrages envoyés à ce concours devront être déposés au secrétariat de l'Institut, avant le 1er mai 1866, *terme de rigueur*.

PRIX FONDÉS PAR FEU M. LE BARON GOBERT.

A partir du 1er janvier 1865, l'Académie s'occupera de l'examen annuel relatif aux prix fondés par feu M. le baron Gobert pour *le morceau le plus éloquent d'histoire de France*, et pour *celui dont le mérite en approchera le plus*.

L'Académie comprendra dans cet examen les ouvrages nouveaux sur l'histoire de France, qui auront paru depuis le 1er janvier 1864. Les concurrents devront déposer au secrétariat de l'Institut trois exemplaires de leur ouvrage avant le 1er janvier 1865.

Les ouvrages précédemment couronnés conserveront les prix annuels, d'après la volonté expresse du testateur, jusqu'à déclaration de meilleurs ouvrages.

PRIX FONDÉ PAR FEU M. LE COMTE DE MAILLÉ-LATOUR-LANDRY.

Le prix institué par feu M. le comte de Maillé-Latour-Landry en faveur d'un écrivain ou d'un artiste sera, dans les conditions de la fondation, décerné par l'Académie, en 1866, à l'écrivain dont le talent, déjà remarquable, méritera d'être encouragé à suivre la carrière des lettres.

PRIX FONDÉ PAR FEU M. BORDIN.

La fondation annuelle de trois mille francs instituée par feu M. Bordin, et dont l'emploi, sous la forme d'un prix unique, a eu lieu pour la première fois en 1856, sera spécialement consacrée à encourager la haute littérature.

Ce prix, n'ayant pas été décerné dans la présente année, reste disponible

Digitized by Google

pour le prochain concours, indépendamment du prix de même fondation et de même valeur qui appartient à l'année 1865.

Soit que l'Académie dispose de ce prix en faveur d'un ouvrage publié dans les deux années ou dans l'année précédente, et remarquable, quels qu'en soient l'objet ou la forme, par l'étendue des connaissances littéraires et le talent d'écrire;

Soit que, dans d'autres cas préalablement annoncés, l'Académie ait jugé convenable de proposer le sujet même du prix par la mise au concours d'une question d'histoire ou de critique littéraire empruntée soit à l'antiquité, soit aux temps modernes.

Pour la prochaine application du prix, en 1865, l'Académie statuera exclusivement par l'examen comparatif des ouvrages imprimés dans les deux années précédentes, qui lui paraîtraient rentrer dans les conditions indiquées ci-dessus, et dont l'envoi à trois exemplaires lui aurait été adressé par les auteurs avant le 1er janvier 1865.

PRIX FONDÉ PAR FEU M. LAMBERT.

L'Académie a décidé que le revenu annuel de cette fondation serait, dans les limites de la pensée du testateur, convenablement affecté, chaque année, à tout homme de lettres, ou veuve d'homme de lettres, auxquels il serait juste de donner une marque d'intérêt public.

PRIX FONDÉ PAR FEU M. ACHILLE-EDMOND HALPHEN.

L'Académie décernera, pour la troisième fois, en 1866, le prix triennal de quinze cents francs, fondé par feu M. Achille-Edmond Halphen, et se composant des arrérages de trois années d'une rente de cinq cents francs, pour être attribué à l'auteur de l'ouvrage que, selon les termes de l'acte de fondation, l'Académie jugera à la fois le plus remarquable au point de vue littéraire ou historique, et le plus digne au point de vue moral.

Les ouvrages adressés pour ce concours devront être envoyés avant le 1er janvier 1866. Les concurrents devront en déposer trois exemplaires au secrétariat de l'Institut.

CONDITIONS POUR TOUS LES CONCOURS DE L'ACADÉMIE.

Les ouvrages manuscrits destinés à concourir aux divers prix devront être déposés ou adressés, francs de port, au secrétariat de l'Institut, avant le terme prescrit, et porter chacun une épigraphe, ou devise, qui sera répétée dans un billet cacheté joint à l'ouvrage, et contenant le nom de l'auteur, qui ne doit pas se faire connaître. Si quelque concurrent manquait à cette dernière condition, son ouvrage serait exclu du concours.

Les concurrents sont prévenus que l'Académie ne rendra aucun des manuscrits qui auront été envoyés aux concours; mais les auteurs auront la liberté d'en faire prendre des copies, s'ils en ont besoin.

Digitized by Google

LES CHUTES DE PHAÉTON.

Phaéton, je veux dire Amédée Granval, un de mes amis, me racontait un jour son histoire :

Si j'avais, me disait-il, à composer la bibliothèque d'un jeune homme ou d'une jeune fille, je commencerais par écarter les écrivains suspects de poésie. On ne saurait se figurer quelle déplorable influence les poëtes exercent sur les opinions de la jeunesse, ni combien de mécomptes attendent celui qui a eu l'imprudence de les lire et l'ingénuité de les croire.

Digitized by Google

A vingt ans, j'avais le cerveau meublé d'innombrables morceaux choisis, soit en vers, soit en prose. Je possédais l'*Abeille du Parnasse*, les *Ornements de la mémoire*, et toutes les *Leçons de littérature* possibles.

Je fis mon entrée dans le monde avec un bagage complet d'idées puisées, comme on le voit, aux plus riches sources de la poésie. J'avais pris à la lettre toutes les exagérations rimées ou non, et, sur la foi de mes auteurs, je m'étais arrangé à l'avance une vie de délicieuses sensations, d'émotions exquises, d'admirations et d'adorations perpétuelles.

Je me souviens, par exemple, qu'un matin je suivais, en me promenant, un des nombreux sentiers qui sillonnent le coteau de Villeneuve-le-Roi. J'avais devant moi des champs, des prairies, la Seine, et plus loin la verdoyante colline qui s'élève derrière Villeneuve-Saint-Georges. L'air était pur, le soleil pénétrant; les premières fleurs du printemps s'épanouissaient sur leur tige, les oiseaux gazouillaient. C'était un ravissant tableau, et dont je jouissais pleinement sans m'en rendre compte. Mais voilà que j'eus la déplorable inspiration de me réciter chemin faisant une description de je ne sais plus quel poëte. L'auteur y représentait un homme vertueux assistant au réveil de la nature par une belle matinée du mois de mai. Dieu sait que de magnifiques choses accumulait sa muse, et comme aussi l'homme vertueux s'arrêtait enthousiasmé à la vue de ce riche spectacle, levant les mains au ciel, poussant des cris d'admiration entrecoupés de soupirs, les yeux baignés de larmes et le cœur palpitant! Vous ne sauriez croire de quelle sainte indignation je me sentis aussitôt saisi contre moi-même.

Le fait est que je trouvai fort mesquines mes sensations comparées à celles de l'homme vertueux. Je portai la main à mes yeux : ils étaient secs; je l'appuyai contre mon cœur : les mouvements en étaient d'une régularité désespérante; enfin mes bras ne s'étaient livrés à aucune espèce de pantomime, et mes lèvres ne s'étaient point ouvertes pour donner passage au moindre soupir. A la vérité, je regardais avec un certain plaisir, je respirais avec un certain bien-être; mais c'était tout. Je rentrai chez moi la tête basse, et me demandant si, par hasard, je n'avais point l'âme d'un coquin.

Je vous ai conté cet épisode, peu important en lui-même, afin de vous donner une idée de mes dispositions à l'âge où j'allais commencer à jouer mon rôle dans la vie. Avant d'envisager à leur véritable point de vue les hommes et les choses, je devais, vous le comprenez, passer par une foule de déceptions; en effet, elles ne me manquèrent point.

Ma fortune, sans être considérable, me permettait de choisir, en fait d'occupation, celle de dépenser tranquillement mon revenu. Mais le *far niente* n'allait point à mon tempérament, et j'avais de ma capacité une trop haute opinion pour me résigner à l'insipide existence d'un homme inutile. Je songeai donc à embrasser une profession. Naturellement, je la voulus belle, grande, honorable.

Quoi de plus beau que de se constituer le défenseur de la veuve et de l'orphelin! J'aurais pu citer sur ce sujet des volumes de tirades ronflantes et de saisissantes périodes.

Digitized by Google

Quoi de plus grand que d'appliquer les forces de son intelligence à la conservation et au salut de ses semblables, d'entrer en lutte avec l'infirmité humaine, de vaincre la maladie, de triompher même de la mort? Quelle noble carrière de dévouement, d'abnégation, de désintéressement! Et aussi que de gloire pour l'homme privilégié dont le succès couronne la science! Les poëtes ont encore écrit là-dessus une foule de belles choses, et rien qu'à me les rappeler je me sentais ému, séduit, transporté.

Quoi de plus beau, de plus grand, de plus honorable à la fois que le commerce? Étudier les productions des diverses contrées, savoir ce que l'une a de trop et ce qui manque à l'autre, demander au Midi son superflu pour subvenir aux besoins du Nord, se faire le dispensateur des biens de la terre, le réparateur des oublis de la nature, n'est-ce point exercer une sorte de royauté, s'élever même jusqu'au rôle de Providence? Avec un peu de mémoire, il ne serait pas malaisé de coudre les uns à la suite des autres bon nombre de morceaux éloquents sur ce genre de providence et de royauté.

Entre ces trois augustes professions, d'avocat, de médecin et de négociant, vous conviendrez que l'hésitation était permise; j'hésitai même assez longtemps.

Or, pendant que j'hésitais, il me survint une difficulté avec le propriétaire d'une maison voisine de la mienne. Je n'avais nulle expérience des affaires; il m'eût été impossible de décider qui avait tort de mon adversaire ou de moi. Il s'agissait d'un petit terrain contigu à nos deux propriétés et resté sans destination depuis un grand nombre d'années. Seulement il s'y trouvait quelques matériaux de construction, placés là autrefois par mon père, et qu'on y avait laissés, faute d'emploi, sans que personne eût jamais pris souci de leur disputer les quelques mètres de superficie qu'ils occupaient.

Mon voisin, ayant résolu d'agrandir sa maison, revendiqua la propriété de ce coin de terre. Je la lui déniai tout naturellement, habitué que j'étais à voir dès mon enfance le susdit terrain couvert d'objets à nous appartenant. De là sommations réciproques, citations, assignations, toute cette avant-garde des procès si propre à inspirer pour le corps d'armée une horreur salutaire. J'étais de bonne foi. Je voulus, avant de pousser plus loin, m'assurer si mon droit était réel, et je priai mon avocat, homme généralement cité pour une des lumières du palais, d'étudier l'affaire à fond comme s'il était à la veille de plaider. Cela fait, il vint me trouver et me dit d'un air souriant :

« Les dés sont pour nous; je puis vous garantir le gain de votre cause.

— Ainsi le terrain m'appartient?

— Depuis six mois; c'est incontestable.

— Pourquoi depuis six mois?

— Parce que, à cette époque, il y a eu prescription en votre faveur.

— Comment, prescription?

— Sans doute. Les matériaux entassés sur le terrain en litige ne vous appartiennent-ils point?

— Ils m'appartiennent.

— Existe-t-il quelque acte régulier qui ait mis en demeure vous ou votre père de faire enlever lesdits matériaux?

Digitized by Google

— Aucun.

— Donc, ayant joui de l'immeuble aujourd'hui contesté durant le temps voulu pour établir la prescription, et ce sans que personne ait songé à vous en disputer la tranquille possession, vous en êtes devenu légalement propriétaire.

— Et je ne l'étais pas auparavant?

— Je dois convenir, examen fait des pièces, que le bon droit alors eût été du côté de la partie adverse.

— Et vous m'engagez à plaider?

— Parbleu!

— A dépouiller un homme de son bien parce qu'il a plu à un autre de s'y installer à une certaine époque et durant un certain laps de temps?

— Que ne faisait-il les actes conservatoires ordonnés par la loi? »

J'étais indigné.

« Dieu me garde d'invoquer, dans un but de spoliation, une loi destinée seulement à trancher les questions douteuses où les preuves font défaut! Je ne plaiderai point.

— C'est beau, c'est généreux, dit mon avocat en pinçant les lèvres; mais si tous nos clients vous ressemblaient, il ne nous resterait qu'à mettre la robe au croc et à jeter le bonnet par-dessus les murs. »

Cet échantillon était peu fait pour m'allécher. J'abdiquai toute prétention au glorieux titre de défenseur de la veuve et de l'orphelin.

Mécontent de Thémis, je tournai mes regards vers Hippocrate.

La veille du jour où j'avais résolu de prendre ma première inscription à l'école de médecine, j'allai faire visite à un illustre professeur dont quelques lettres de recommandation m'ouvrirent le cabinet. C'était un homme à physionomie grave, sévère, réfléchie; les rides de son front témoignaient de ses travaux et de ses veilles; il avait le regard profond et le ton magistral. A son abord, je me sentis intimidé. Peut-être aussi étais-je ébloui par ce qui frappait ma vue autour de moi; l'antichambre, le salon, le cabinet surtout, étaient meublés avec une incroyable somptuosité. Ce n'étaient que tapis d'Aubusson, que tentures de soie, que bronzes précieux, que tableaux de maîtres. Je ne trouvais certes rien à redire à ce luxe, et je voyais dans le grand praticien comme une divinité dont l'autel ne pouvait être paré avec trop de magnificence. J'étais si fasciné au milieu de ce temple, en présence de ce dieu, que j'aurais volontiers courbé la tête et fléchi le genou.

« Ah! disais-je en moi-même, c'est bien vers ce côté que penche ma vocation. Oui, c'est sur vos traces que je veux marcher, c'est à votre gloire, c'est à vos vertus que je veux atteindre, ô bienfaiteur de l'humanité! »

Un secrétaire lisait à haute voix la liste des malades à visiter ce jour-là. Il y figurait de hauts personnages, des rois de la finance, des princes de la littérature et des arts. Une lettre venait à l'appui de chaque nom : madame la comtesse de B..., M. le banquier X...; M. T..., le célèbre historien, M. H..., le peintre éminent, employaient les formules les plus caressantes pour implorer la faveur d'une prompte visite. J'étais émerveillé. Une pareille vogue témoignait assurément d'un grand savoir, et si cet homme était la providence du riche,

Digitized by Google

combien plus encore devait-il l'être du pauvre, que les largesses des heureux de ce monde lui permettaient de secourir de sa bourse en même temps que de sa science!

Pendant que je faisais cette réflexion, un domestique entra tout effaré :

« Monsieur! un pauvre manœuvre vient de se laisser tomber d'un échafaudage, à deux pas de notre maison...

— Eh bien?

— Il a les membres rompus; son état paraît des plus alarmants...

— Que voulez-vous que j'y fasse?

— On supplie Monsieur de porter les premiers secours à ce malheureux...

— Répondez que je n'y suis point.

— Il est le seul soutien d'une femme et de cinq enfants en bas âge.

— Faites atteler; madame la comtesse de B... a sa migraine et m'attend.

— Le temps qu'il faudra pour mettre les chevaux à la voiture, Monsieur pourrait le donner à ce pauvre diable...

— A-t-il quarante francs?

— Les passants ont fait une collecte qui a produit environ quarante sous.

— J'en suis fâché, mais vous savez bien que je ne *marche* pas à moins de quarante francs. »

Et se tournant de mon côté :

« Beau métier, vraiment, s'il fallait courir au secours du premier pied poudreux qui a la fantaisie de se laisser choir sur le pavé! »

J'avais la bouche béante et le regard stupéfait.

Encore une illusion perdue! avec elle s'évanouit mon désir de prendre rang parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

Restait le commerce : j'y consacrai mes capitaux.

O vertus traditionnelles du négociant, travail, exactitude, franchise, loyauté, qu'étiez-vous devenues? Je vous cherchai avec obstination, et si je m'en rapporte au résultat de mes recherches, vous deviez être bien rares ou bien cachées!

« Voulez-vous faire un marché d'or? me demandait un courtier; le sucre manque, la hausse est infaillible; je sais un navire chargé de cette denrée qui doit entrer demain au Havre; je vous vends toute la cargaison au cours actuel.

Et moi de profiter d'une si belle occasion.

Le lendemain, le navire annoncé faisait en effet son entrée dans le port du Havre, mais en compagnie de vingt autres également chargés de sucre; et mon traître n'avait pu l'ignorer. Il y eut baisse; je fus *refait* de quelques billets de mille francs.

M'arrivait-il de faire des commandes à quelque fabricant? Quels magnifiques échantillons! Quelle horrible marchandise!

On me trompait sur la qualité, on me trompait sur la quantité, on me trompait sur l'époque de la livraison, on me trompait sur tout.

J'étais dans une véritable forêt de Bondy, et si j'avais la naïveté de crier : Au voleur! on me regardait en riant, on haussait les épaules, on avait l'impudeur de me dire que j'étais un niais et que je n'y entendais rien.

Digitized by Google

Je tombais d'étonnement en étonnement, de déception en déception : la poésie, qui ne descend point aux faiblesses humaines, ne m'avait chanté que des héros; et vainement je me mettais en quête, sur la foi de la poésie, je ne rencontrais de héros nulle part.

Mais si c'est un malheur d'arriver en présence du mal avec la croyance que le bien seul existe, et d'être ainsi livré sans armes aux attaques de l'ennemi, c'en est un plus grand encore peut-être d'avoir pris dans les livres une opinion exagérée des vertus humaines. Nous ne rêvons plus alors que des impossibilités; nous n'admettons ni obstacles, ni excuses, ni degrés; pour nous tout ce qui n'est point perfection devient vice.

A force d'aller droit au milieu de gens qui marchaient de travers, je ne pouvais manquer d'être heurté à chaque pas, et je devais finir par tomber. Un jour que j'interrogeais mon bilan, je me vis en face d'une faillite imminente : deux cent mille francs à payer; cent mille en caisse; vingt-quatre heures seulement pour combler le déficit.

Un million dont on peut se passer est plus facile à trouver que cent mille francs dont on a besoin.

A qui m'adresser dans une telle détresse, sinon à toi, sainte amitié?

J'avais pour ami intime un de nos anciens camarades d'études, Joseph Tillemant. Joseph était riche; il ne pouvait se dispenser de me sortir d'affaire. N'avais-je pas lu vingt fois qu'entre deux amis tout était commun?

L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre.

Je n'aurais pas même l'embarras de lui dévoiler ma situation; il la devinerait au seul aspect de ma physionomie, et il s'empresserait d'aller au-devant d'une demande toujours pénible à formuler.

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même...

Je courus en toute hâte chez Tillemant.

Il est de fait qu'il ne devina rien à ma physionomie, et qu'il se contenta de me dire : « Que diable as-tu donc? » du même air dont il m'avait dit la veille : « Comment te portes-tu? »

Me voilà, pour commencer, contraint de passer sous les Fourches Caudines du récit. Mais, du moins, aurai-je la consolation de voir mon ami frissonner, pâlir, se jeter à mon cou, mêler ses larmes aux miennes en me disant : « Ma bourse est à toi! »

Point du tout; il se mit à me sermonner :

« Comment es-tu réduit à cette extrémité? Tu as donc manqué à toutes les règles de la prudence? Tu as mal combiné tes spéculations? Tes opérations ont été mal dirigées? On ne se fait négociant qu'à la condition d'avoir le regard juste et l'esprit calculateur, etc. »

On a d'ordinaire une verve intarissable pour démontrer à un malheureux qu'il a tort d'être dans le malheur.

Eh! mon ami, tire-moi de danger;
Tu feras après ta harangue.

« Quelle somme te faut-il?

— Cent mille francs.

— Cent mille francs! Cela ne se trouve point dans le pas d'un cheval; où veux-tu que je les prenne?

— Ta maison vaut le double; tu pourrais l'hypothéquer.

— C'est la propriété de ma femme: je n'en suis que l'administrateur.

— Mais si ta femme donnait son consentement?

— Je refuserais le mien. Souffrir que le bien de ma femme fût engagé pour une somme d'une rentrée douteuse, ce serait manquer au plus saint de mes devoirs.

— N'as-tu pas une somme considérable chez Berthellemot?

— A peu près celle que tu demandes.

— Et... elle est à toi?

— Parfaitement à moi.

— Alors je suis sauvé!

— Berthellemot est un jeune homme qui débute; il a de la probité, de l'intelligence; son entreprise est en voie de prospérité; le Ciel me préserve de lui porter un coup mortel en lui retirant tout à coup un capital qui est la base de ses affaires!

— Sans doute, il vaut mieux que je périsse!

— Peut-être; avec ta manière de procéder, le sacrifice que tu exiges ne ferait que reculer ta chute et la rendre plus terrible.

— Il n'y a point d'amis! m'écriai-je; l'amitié n'est qu'un mot! »

Cependant Joseph ne m'abandonna point; il vint chez moi; il scruta ma comptabilité dans ses moindres détails, et me dit qu'il se chargeait de ma liquidation.

Le lendemain, il assembla mes créanciers, et leur démontra qu'il était de leur intérêt de me laisser mener à fin quelques opérations commencées. La lucidité de ses calculs me valut un délai suffisant.

Au bout de ce délai, je me retirai Gros-Jean comme devant; mais si le commerce ne m'avait point enrichi, j'étais du moins assez heureux pour n'y laisser aucune de mes plumes.

Je fus bien longtemps à comprendre que Tillemant, cet ami si prudent, si scrupuleux, si glacé, avait en définitive sauvé du naufrage mon argent et mon honneur.

Toutes ces épreuves ne m'avaient pas complétement guéri. Ma vue, au lieu de descendre modestement à terre, s'obstinait à planer sur les nuages.

Une dernière leçon m'était réservée.

Partout les poëtes usent de l'hyperbole; mais quand la verve les tient à l'endroit du beau sexe et de l'amour, on peut dire qu'ils en abusent.

Digitized by Google

Je vous laisse à penser quelle idée ils m'avaient fait concevoir de l'amour et de la femme.

La femme aimée, pour moi, c'était une reine commandant à des esclaves, une idole qu'on adore le front dans la poussière : une reine et une idole parée de gaze, de rubans et de fleurs, fuyant le soleil dont les rayons outrageraient les lis de son teint, craignant d'user au travail ses doigts délicats et roses, et ne se nourrissant que d'encens et de soupirs.

L'amour, c'était le droit de vivre aux genoux de cette divinité, en contemplation éternelle de sa taille de nymphe, de son cou de cygne, de son front radieux, de sa chevelure ondoyante et de sa chatoyante prunelle.

Oh! vivre ainsi une heure, et puis mourir! disent les poëtes.

Suprême félicité! délicieux passe-temps!... Je comptais bien y employer une vie qui durerait plus d'une heure.

Je paraphrasai cette pensée en quatre pages d'une écriture fine et serrée, que j'adressai à Gabrielle.

Gabrielle était l'idole que j'adorais, la reine dont j'allais être l'esclave.

Le lendemain de la cérémonie nuptiale, je me mis en devoir de réaliser mon programme.

Gabrielle était parée de fleurs, de rubans et de gaze; je tombai à ses genoux, et je passai la journée à contempler sa taille, son cou, son front, sa chevelure et sa prunelle. Elle s'y prêta de la meilleure grâce du monde.

Le jour suivant, même toilette, même génuflexion, même contemplation, et, de la part de Gabrielle, même complaisance.

Et puis nous recommençâmes. Combien de temps? Je ne me le rappelle pas au juste; mais nous ne complétâmes point la lune de miel.

Voici comment la chose se termina.

Un matin, je m'étais enfoncé dans un fauteuil pour varier la posture, et je contemplais un peu moins la prunelle, la chevelure, le front, le cou et la taille de Gabrielle, que je commençais à savoir par cœur.

« Eh! eh! le fauteuil ne me déplaît point, dis-je avec un air de béatitude, la tête renversée sur le dossier, les mains croisées sur la poitrine et les jambes allongées; j'ai les genoux tout endoloris.

— Je le crois, » fit Gabrielle avec un sourire qui me parut assez équivoque.

Quelques instants après, je m'écriai en étouffant un bâillement :

« Je ne serais, pardieu, pas fâché de déjeuner; je tombe d'inanition.

— Rien ne creuse l'estomac comme la contemplation, » dit Gabrielle avec un nouveau sourire.

Ces deux sourires de Gabrielle me donnèrent beaucoup à penser. Je crus y démêler une intention de reproche. Cela me mit de mauvaise humeur contre elle et contre moi-même. Je m'accusai de caprice, je la trouvai exigeante. Bref, je boudai.

Le déjeuner vint heureusement faire diversion. Je me mis à dévorer.

« Tu ne manges pas? dis-je à Gabrielle qui me regardait et ne suivait point mon exemple.

Digitized by Google

GABRIELLE.

Digitized by Google

— J'ai le cœur plein! me répondit-elle avec un tendre soupir et de sa voix la plus langoureuse.

— Et moi aussi, pensai-je; ce qui ne m'a pourtant pas empêché tout à l'heure de me sentir l'estomac vide. »

J'eus toutefois quelque honte de ma voracité; je demeurai sur mon appétit, à mon grand regret.

Le déjeuner fini, je m'approchai de la fenêtre :

« Le beau soleil! Si j'allais voir Tillemant! Il y a longtemps que je ne lui ai serré la main, à ce cher ami.

— Tu penses à t'éloigner de moi? » fit Gabrielle en me lançant le plus triste et le plus suppliant des regards.

Il me sembla voir des larmes perler sous sa paupière; devais-je les faire couler? J'étais incapable de cette cruauté. Je renonçai à mon projet de visite. Mais, involontairement, je murmurai en moi-même les mots de chaîne et d'esclavage.

« Je n'aurais pourtant pas été fâché de prendre l'air. Veux-tu, Gabrielle, que nous fassions un tour de promenade sur les boulevards?

— Quitter ces rubans, cette gaze, ces fleurs, toute cette toilette de bal, que tu aimes tant!

— Cela me fera plaisir de te voir une fois en toilette de ville.

— Et puis, tu n'y songes pas; sortir par un soleil à ne pas mettre un Bédouin dehors! »

Qu'avais-je à répondre, moi qui, en fait de teint, ne chantais d'autres nuances que celle du lis, de la neige et de l'albâtre?

« Tu as raison, dis-je, nous attendrons la nuit pour nous promener. »

Je crois que j'ajoutai intérieurement :

« Nous aurons ce plaisir en commun avec les chauves-souris, les hiboux et les chouettes. »

Je ne sais quel remuant démon avait élu domicile ce jour-là dans ma personne. J'avais des inquiétudes aux jambes; il m'était impossible de rester en place. Je me levais, je m'asseyais, je me levais encore. J'allais et venais dans l'appartement, étudiant les moulures du plafond, comptant les fleurs du tapis, regardant l'heure à la pendule. Je collais mon visage aux vitres de la fenêtre, comme fait l'oiseau captif aux barreaux de sa cage, à la vue du ciel bleu, des arbres verts et de l'espace.

Je n'avais point satisfait mon appétit au déjeuner, et je venais de faire en quelques heures plus d'exercice que je n'en avais fait depuis mon mariage; quand vint le dîner, je mis bas toute vergogne, et je mangeai comme un affamé. Je ne saurais dire si Gabrielle trouva cette fois mon exemple bon à suivre : mes yeux ne dévièrent point de mon assiette.

Il y avait encore la soirée à passer.

Mon regard tomba sur la première page d'un journal des théâtres, que je roulais machinalement entre les doigts.

« Tiens, m'écriai-je, c'est jour d'Opéra? Ne serais-tu point curieuse, chère amie, d'entendre ce soir un peu de Meyerbeer? »

Digitized by Google

Gabrielle leva sur moi sa prunelle tout étonnée.

« Tu n'as pas de toilette à faire, ajoutai-je en jetant un regard sur ces rubans et ces fleurs qui avaient été bien près de m'agacer les nerfs, et auxquels j'étais heureux de pouvoir enfin assigner un emploi raisonnable.

— Vous ne m'aimez plus, Amédée! fit Gabrielle d'une voix qui me sembla très-émue.

— Que dis-tu? Moi ne plus t'aimer! Je te jure...

— Pas de serments inutiles. Hélas! je le vois trop bien, j'ai cessé d'être votre idole, votre reine... »

Elle se couvrit le visage de ses deux mains; je fus libre de me la représenter pleurant à sanglots.

Le moyen de reparler d'Opéra!

Évidemment il ne me restait qu'à demander pardon de toutes mes impertinences; je m'exécutai.

Gabrielle était assise sur le divan. Je me laissai glisser sur un coussin à ses pieds; je pris sa main que je baisai deux ou trois fois; je donnai quelques secondes à la contemplation de son front et de sa chevelure; je tortillai un de ses rubans autour de mon doigt; puis ma tête s'inclina doucement sur ses genoux, et..... et, ma foi, je m'y endormis.

Je fus réveillé par le rire le plus fou que j'aie entendu de ma vie.

C'était Gabrielle qui en prenait pour tout le temps qu'elle s'était contrainte. Je ne vis d'autre moyen de cacher ma confusion que de faire comme elle.

Gabrielle, un peu calmée, courut ouvrir une petite cassette de marqueterie; elle en tira une lettre qu'elle me présenta.

Cette lettre, c'étaient les quatre pages d'écriture fine et serrée dont je vous ai parlé, et que je lui avais envoyées une huitaine de jours avant notre mariage.

« Si tu m'avais été indifférent, dit-elle, je t'aurais renvoyé ce morceau d'éloquence, et tu serais encore garçon. Mais je t'aimais, et je me suis risquée. Une femme ne renonce jamais à l'espoir de corriger celui qu'elle aime. Ai-je réussi?

Ma conduite, depuis le matin, avait répondu à cette question.

« Vois-tu, mon ami, reprit-elle, il est possible que le mot *toujours* soit en poésie parfaitement à sa place; mais, dans la vie réelle, je crois bien que *toujours* ferait du bonheur même un supplice. »

Je vous ai dit que cette leçon fut la dernière.

Aujourd'hui, je lis encore les poëtes, mais je ne les crois plus.

MOLÉRI.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Laensberg-Mathieu (car il n'importe guère
Que Mathieu soit devant, ou Mathieu soit derrière)
Dans son donjon, de sa lunette armé,
Interrogeait du ciel les sublimes espaces.
Des ardeurs de la foi vivement animé,
Son fils, jeune écolier qui fait encor ses classes,
D'une main ferme et prompte écrivait les destins
Bons ou mauvais de la nouvelle année :
Les grands vents, les zéphirs, les soirs, les clairs matins.
Il assignait son rôle à la moindre journée :
Bonne au fumer, faucher, excellente à couper
Les ongles, les cheveux, les roses et les chênes !
La chose la plus proche et les choses lointaines
Savaient également lui plaire et l'occuper :

Il disait les secrets du zodiaque austère;
Pour lui le *Bélier* bêle et le *Taureau* mugit;
Pour lui le *Verseau* pleure et le *Lion* rugit.
Ami du *Capricorne*, ami du *Sagittaire*,
Il touche à l'*Ecrevisse*, au *Scorpion* porte-dard.
Il sait que les *Gémeaux* arrivent tôt ou tard,
Que la *Vierge* est *clémente* et juste la *Balance*,
Que les *Poissons* d'en haut sont maîtres d'éloquence.
D'abord tout alla bien : ce que Mathieu dictait,
Docilement l'enfant de Mathieu l'écrivait.
Mais lorsque vint septembre amenant la vacance,
La chasse au fond des bois, la pêche au bord des eaux,
Les vergers pleins de fruits, de pampres les coteaux,
Et Cérès déversant sa corne d'abondance...
Voilà maître Mathieu, dont l'esprit éperdu
Ne voit plus ici-bas qu'une vaste ruine.
Il peste, il rage, il tue, abat et déracine!...
Tous les blés sont versés, que de vin répandu!
Ainsi, Mathieu brûlait et battait la campagne.
Mais son fils, quand il vit la plaine sans perdreaux,
La forêt sans lapins, sans raisins la montagne :
— Êtes-vous fou, mon père? arrêtez vos carreaux!
Laissez donc en repos la fureur des nuages.
De quel droit déchaîner ces vents et ces orages?
Épargnez nos chansons, grâce à nos espaliers!
Laissez le doux septembre aux pauvres écoliers;
Aux bonnes gens laissez le repos sous les treilles.
Quelle rage avez-vous de briser nos bouteilles?
Grâce et pitié ; voyez, je tombe à vos genoux!
Laensberg hésite... Enfin prenant un ton plus doux :
— Tu l'exiges, mon fils? Remplaçons la tempête
Par un mois de beau temps, répondit le prophète.

J. J.

DÉCOUVERTE D'UNE STATUE DE FAUSTINE, A ROME.

En faisant des travaux de terrassement dans la villa Massimi, pour l'établissement de l'embarcadère central, on a trouvé une statue colossale de la première Faustine, avec les symboles appartenant à la Concorde. On remarque à la tête quelques traces de dorure et au visage quelques restes visibles de couleur rouge. Le pape a fait don de cette statue au musée du Capitole, où elle est actuellement placée par ordre du sénat.

LE PLUS ANCIEN JOURNAL DU MONDE.

Voici un fait qui peut donner une idée de l'antiquité de la civilisation chinoise. Le plus ancien journal du monde se publie à Pékin. Il est imprimé sur

Digitized by Google

une grande feuille de soie jaune et paraît encore dans la même forme, avec les mêmes caractères, et sur la même étoffe qu'il y a mille ans. Il n'y a que les rédacteurs de changés, — et encore, ajoute plaisamment le rapporteur de ce fait, cela n'est-il pas bien certain. Ce qui est incontestable, c'est que les mœurs, les institutions, les arts, l'industrie, les institutions politiques et sociales du Céleste-Empire, se trouvent dans les temps les plus reculés, tels qu'ils sont aujourd'hui, sans autres différences que les quelques changements introduits depuis trois siècles par l'invasion brutale des Tartares d'une part, et de l'autre, par la lente et progressive accession des nations européennes.

LA RANÇON DE MIGUEL DE CERVANTES.

On a trouvé dans les archives de l'administration des biens nationaux de Madrid ce curieux document :

« Madrid, le 23 juillet 1579.

« Au feuillet 32 du livre de rachat des captifs des pères de la Trinité chaussés, de cette capitale, se trouve ce qui suit :

« N° 10. Miguel de Cervantes d'Alcala de Henares. — Et après ce qui vient d'être dit, en cette ville de Madrid, le 31 du mois de juillet de la susdite année, en présence de moi, notaire, et des témoins, lesdits pères de l'ordre de la Trinité Juan Gil et Anton. de Cabella ont reçu 300 ducats de 11 réaux chaque, formant ensemble 112,500 maravédis, savoir : 250 ducats donnés par la dame Eléonore de Tortinas, veuve de Rodrigo de Cervantes, et les 50 ducats donnés par la dame Andréa de Cervantes, demeurant à Alcala, de passage ici, afin d'aider à racheter Miguel de Cervantes, demeurant en ladite ville, fils et frère des dames susnommées, captif à Alger, au pouvoir d'Almani, capitaine des gardes de l'armée du roi d'Alger, ledit Cervantes âgé de 33 ans, manchot du bras gauche. Et les pères susnommés ont signé deux quittances et décharges desdits maravédis, devant moi, en la présence des témoins, les sieurs Juan de Cundros et Juan de la Pena, résidant en cette ville. En foi de quoi les susdits religieux ont signé conjointement avec moi, susdit notaire.

» Signé, père JUAN GIL, père ANTON. DE CABELLA.

» Fait et passé devant moi.

» Signé, P. DE ANYA ZUNIGAL. »

MANUSCRITS DE BEAUMARCHAIS TROUVÉS A LONDRES.

MM. Francisque Michel, professeur à la Faculté de Bordeaux, et Édouard Fournier, le chroniqueur de la *Patrie*, se trouvant chez un libraire de Londres, apprirent de lui qu'il avait dans un coin de son grenier une liasse de papiers formant sept volumes cartonnés et entièrement écrits de la main de Beaumarchais.

Digitized by Google

Un rapide examen eut bientôt convaincu ces messieurs de toute l'importance de cette découverte, et, séance tenante, les manuscrits passèrent aux mains de M. F. Michel, pour nous revenir en France. Comment en étaient-il sortis? On l'ignore.

Mais de toutes les suppositions, la plus vraisemblable assurément, c'est qu'ils auraient été apportés à Londres par Beaumarchais lui-même, quand il y vint chercher un refuge contre les conséquences de cette terrible accusation portée contre lui en 93, par Chabot et Lecointre, d'avoir vendu des armes aux émigrés.

Maintenant, quelle peut être la valeur littéraire des manuscrits? Sans espérer précisément y découvrir quelque chef-d'œuvre nouveau, ils doivent tout au moins renfermer de curieuses particularités sur la vie orageuse de l'auteur, et des renseignements non moins précieux sur les hommes et les choses de la seconde moitié du dix-huitième siècle.

LA DÉDICACE D'*ESTELLE*.

Voici une pièce curieuse découverte dans la bibliothèque de Privas; c'est le texte d'une délibération des Etats du Languedoc, en 1789, pour accepter la dédicace du roman pastoral d'*Estelle*, par M. de Florian.

Voici cette pièce :

Séance du 21 *février* 1789. — Monseigneur l'archevêque de Narbonne a dit ensuite :

Que M. de Florian, capitaine des dragons, gentilhomme de S. A. S. monseigneur le duc de Penthièvre, de l'Académie française, etc., lui a adressé un exemplaire de sa pastorale intitulée *Estelle*, pour le présenter de sa part aux Etats;

Que cet hommage d'un auteur célèbre dans la littérature, l'éloquence et la poésie serait sans doute, à ce seul titre, agréable à l'assemblée;

Mais que M. de Florian avait encore des droits plus personnels pour espérer que son ouvrage fût reçu avec la flatteuse émotion de la sensibilité;

Que le lieu de la scène de cette pastorale, peu éloigné de nous, est ce vallon riant et fertile qu'arrose le Gardon;

Que l'auteur, né dans cette heureuse contrée, paraît n'avoir eu en vue dans cet ouvrage que d'exprimer le tendre souvenir des lieux qui l'ont vu naître et la douce impression qu'il conserve des premiers soins qu'on a donnés à son enfance;

Qu'il y a joint des notes où l'érudition s'est réunie au sentiment pour rassembler tous les faits historiques propres à relever la gloire du Languedoc;

Que l'épître dédicatoire aux Etats est peut-être l'éloge le plus intéressant qu'on ait fait de leur administration;

Que cet ouvrage ne respire d'un bout à l'autre, sous le voile des mœurs champêtres, qu'amour de la patrie, que raison embellie de la seule nature et de la vertu;

Digitized by Google

Qu'enfin les grâces du style, la fraîcheur des images, la pureté des sentiments, la candeur naïve et attachante des interlocuteurs de cette pastorale portent à ce calme paisible qu'il serait heureux de répandre partout dans les esprits et dans les cœurs.

Sur quoi les États ont délibéré d'accepter la dédicace de l'ouvrage et l'exemplaire qui leur est présenté, et de prier monseigneur l'archevêque de Narbonne de témoigner à M. de Florian leur satisfaction et leur sensibilité.

Signé à l'original :

† DILLON, archevêque de Narbonne, président.

LA BIBLIOTHÈQUE DE SAINT-MARIN.

On trouve dans le *Serapeum* des détails assez curieux sur l'Etat de Saint-Marin et particulièrement sur la bibliothèque de cette petite et curieuse république.

L'Etat et la ville de Saint-Marin ont sur d'autres Etats, beaucoup plus vastes, cet avantage rare qu'ils connaissent exactement leur point de départ; et on ne peut dire d'eux cette phrase stéréotypée, savoir : que leur origine se perd dans la nuit des temps. Le mont Titano, élevé de 475 mètres au-dessus de la mer Adriatique, avait été souvent visité par un nommé Marino, à cause des différentes espèces de pierre qu'on y trouve; ce dernier y était venu de Dalmatie dans le troisième siècle; enfin il s'y fixa, et d'autres suivirent son exemple.

Déjà vers l'an 600, on voit poindre la cité actuelle qui, vers 1100, s'administrait en ville libre. César Borgia s'en empara; mais après sa mort les bourgeois chassèrent le gouverneur qu'il avait institué. En 1739, le cardinal Albéroni voulut aussi s'en emparer; mais le pape la mit sous sa protection. Ce sont, comme chacun sait, les deux seules tentatives qui furent faites pour réduire ce petit Etat. Depuis, Napoléon et le pape Pie VII (1817) reconnurent son indépendance. Aujourd'hui, Saint-Marin compte une population de 9,000 âmes et une milice de 60 hommes, ce qui la met sur un pied égal à celui de la principauté de Lichtenstein. La capitale renferme 3,000 habitants; le reste de la population est réparti entre les communes autour du mont Titano.

Par sa position sur une montagne escarpée, Saint-Marin n'a pas eu à craindre trop d'invasions et de conquêtes étrangères; mais elle a toujours, au milieu des événements qui ont aux diverses époques changé la forme de l'Italie, agi avec beaucoup de prudence. C'est ainsi que jamais on n'y a voulu établir d'imprimerie; car on avait vu qu'à l'origine de cette découverte correspondaient les persécutions contre les hérétiques, et qu'à Sancino, par exemple, la liberté avait péri, après que l'Inquisition y eut détruit 70,000 volumes provenant des célèbres imprimeries juives. On craignait qu'en introduisant l'art typographique à Saint-Marin, on n'y imprimât bientôt des livres que les puissances d'alentour regardaient comme dangereux, et alors que l'Etat eût le même sort que Sancino.

Digitized by Google

C'est ainsi qu'aujourd'hui même il n'existe pas encore d'imprimerie à Saint-Marin, quoique les savants et les hommes de talent n'y aient jamais manqué, parmi lesquels il suffit de citer : Fra Giov. Bertoldi, traducteur de la *Bonne Comédie* en vers latins; Calcigni, homme d'Etat de la cour ducale Frédéric d'Urbin; C. Bonelli, évêque au concile de Trente; Ign. Belzoppi, auteur de *Il Bertuccino*, qui n'a pas été imprimé, et Ant. Onofri, surnommé le *Père de la patrie*.

Il y a à Saint-Marin une cathédrale et plusieurs couvents. Mais ici les couvents n'ont pas, comme ailleurs, travaillé pour la science, et la création de la bibliothèque n'est pas due à leur initiative. On sait que Saint-Marin n'a pas d'évêque résidant sur son territoire, mais que les affaires ecclésiastiques sont administrées par deux hauts dignitaires du clergé étranger. La bibliothèque actuelle de l'Etat n'est donc pas sortie des cloîtres, comme en d'autres pays; elle a été fondée, il y a une quarantaine d'années, par un particulier, qui acheta plusieurs bibliothèques privées et établit une somme destinée à l'acquisition de livres nouveaux. La collection s'est depuis augmentée des dons offerts par les citoyens de la République, par les amis des lettres et des arts, par les gouvernements étrangers, entre autres la France, qui, en 1854, a fait un envoi d'ouvrages de luxe publiés aux frais de l'Etat, parmi lesquels nous avons remarqué les *Catacombes de Rome*.

La bibliothèque publique de l'Etat de Saint-Marin est ouverte seulement le dimanche, à partir de neuf heures du matin. Elle compte 5,000 volumes, dont le catalogue systématique est achevé. Il n'y a pas de manuscrits ni d'incunables. La collection, qui est restée longtemps dans les bâtiments du gouvernement, est actuellement installée au palais Valloni et convenablement disposée dans trois belles salles.

Le bibliothécaire est en même temps le directeur des archives de l'Etat. Les archives sont déposées dans le bâtiment du gouvernement. Elles ne vont pas au-delà du douzième siècle. En effet, les plus anciennes avaient été déjà transportées par les moines, qui voulaient se réunir aux autres ordres d'Italie, à Saint-Giovanni, à Conca, puis à Saint-Vitale. Quand Napoléon eut supprimé les couvents, le P. Ziandrini transféra les archives de cet Etat libre, qui compte déjà quinze siècles d'existence, au couvent de Praglia, près de Padoue, et quand celui-ci eut été supprimé, au couvent de Sainte-Justine, avec lequel on l'avait ensuite réuni. Le célèbre historien Cantù a fait des recherches dans ce dernier endroit au sujet de ces archives curieuses; il n'a rien trouvé sur Saint-Marin, et présume qu'elles auront été transportées à Vienne.

Parmi les autres bibliothèques, il faut citer celle du collége Belluzzi et la bibliothèque particulière formée par le comte Borghesi, dont la collection peut passer pour une des plus riches qui existent en Europe sous le rapport de l'archéologie. Il l'a léguée à un de ses neveux, avec une riche collection de médailles.

Digitized by Google

UNE PARTITION POSTHUME.

Les habitués de l'Opéra n'ont pas oublié un artiste qui, depuis une vingtaine d'années, occupait dans l'orchestre de l'Opéra l'emploi aussi difficile que modeste de timbalier. Cet artiste avait un nom presque impossible à articuler correctement, et que l'on prononçait par abréviation, *Scheidzerffe*, pour plus de commodité.

Avec un peu plus d'ambition il eût pu prendre un rang distingué parmi les meilleurs compositeurs de notre temps; mais c'était un de ces hommes qui, soit insouciance, soit morosité, restent étrangers à toute coterie, et n'ont nul souci de leur réputation. Ils se contentent d'écrire de fort belles choses pour se distraire, et s'inquiètent peu qu'elles paraissent ou non, qu'elles réussissent ou ne réussissent pas.

Il écrivit ainsi, par passe-temps, plusieurs ballets charmants, entre autres le chef-d'œuvre du genre, la partition de la *Sylphide*. On le pressa bien des fois d'écrire des opéras. C'était une besogne trop longue pour son humeur capricieuse. Cependant il paraît qu'il avait cédé enfin aux incitations qui le poursuivaient sans cesse.

Lorsqu'il mourut, en 1853, il avait accepté un poëme, qu'on dit fort intéressant, intitulé *Imogine*, que l'Opéra avait reçu, et que lui avait confié un écrivain distingué, M. Berthe. La partition n'ayant pas été livrée avant sa mort, on n'y songea plus, ignorant même si elle était simplement commencée. Eh bien! elle était mieux que cela, elle était achevée.

A la suite d'un inventaire notarié, fait à la requête d'un des héritiers, on assure qu'on en a retrouvé les différents morceaux, épars au milieu des innombrables paperasses musicales qu'a laissées le défunt. Le Théâtre-Lyrique, ajoute-t-on, aurait fait le meilleur accueil à cette œuvre posthume, et se proposerait de la représenter.

LE PATRE DE LA DROME.

Un journal, le *Parisien*, a raconté que, dans un petit village de la Drôme, il y avait en 1843 un berger qui gardait ses moutons; il était silencieux et admirait la nature dans sa sublime beauté. Un jour, on ne sait comment, il se procura des pinceaux, une toile, des couleurs, et il se révéla peintre. On voulut l'arrêter dans son essor : ce fut peine perdue. En traquant les renards, il réussit péniblement à amasser un capital de 250 fr., et partit pour aller trouver un de ses oncles, qui le mit à la porte.

Les autorités de la ville furent plus charitables : elles lui donnèrent quelques secours et les moyens de travailler. Il vécut mal, ne mangeait pas tous les jours, mais il étudiait et il peignait. A vingt ans, la conscription le prit; il comptait sur un bon numéro; il tira le n° 5. Il ne voulait pas être soldat. D'autres, pour échapper à l'impôt du sang, se mutilent le doigt; il résolut de

Digitized by Google

se faire écraser le pied. Il alla sur la route attendre une voiture bien lourde, et quand elle arriva, il porta le pied en avant. Mais il ne fut atteint que par le timon de la voiture, et tomba assommé, mais non écrasé. On le transporta à l'hôpital avec une horrible fièvre; lorsqu'il fut guéri, il apprit qu'il était libéré.

Or, le berger, le traqueur de renards, le paysan de la Drôme n'est autre, dit le *Parisien*, que le grand prix de peinture de 1863.

Ce grand prix a été décerné à M. Fortuné-Joseph-Séraphin Layraud, né à la Roche (Drôme) le 13 octobre 1833, élève de MM. Léon Coigniet et Robert Fleury. Ce serait donc son histoire que le *Parisien* aurait racontée.

DE LA NÉCESSITÉ POUR UN HOMME DE LETTRES D'ÊTRE BIEN LOGÉ.

Un éditeur, éprouvant le besoin d'un manuscrit, allait trouver l'auteur qui lui paraissait le mieux doué.

— Je lui offrirai mille écus, disait-il en cherchant son adresse.

Puis se rappelant que le fils d'Apollon demeurait dans la Cité :

— C'est un plébéien, s'écriait-il, je n'offrirai que deux mille francs.

Il se rendit au domicile de l'homme de lettres.

— Au quatrième étage, dit la portière.

— Au quatrième! pensa l'éditeur : si haut perché... je ne donnerai que quinze cents francs.

Il frappa à une porte bâtarde. On ouvrit.

Le mobilier était indigent.

— De la gêne! Je ne donnerai que mille francs, fit le bonhomme.

Il trouva son homme trempant un petit pain dans un verre d'eau, sobre et résigné comme un Spartiate.

— De la misère! pensa-t-il, je ne donnerai que cent écus.

C'est à ce prix que fut livré un chef-d'œuvre : la *Dernière Fée*.

Le pauvre écrivain se nommait Honoré de Balzac.

ORIGINE DES RAPPELS AU THÉATRE.

Il est un usage qui prend chaque jour, dans les théâtres, un nouveau développement, c'est celui de rappeler les acteurs, après la pièce, lorsqu'on a été content de leur jeu. Le premier exemple de cet usage, dont on fait aujourd'hui un grand abus, remonte à 1777. Le 20 juillet, on jouait à la Comédie-Italienne une vieille pièce, *les Intrigues d'Arlequin*, de Collalto. La reine, Madame et madame la comtesse d'Artois assistaient à cette représentation. Malgré la présence de ces augustes personnages, le public fut si content d'un nouvel acteur, nommé Dorsonville, haute-contre, que, après la représentation, il lui fit l'honneur de le rappeler sur le théâtre pour lui témoigner sa satisfaction, triomphe dont aucun artiste n'avait encore joui jusqu'alors.

Digitized by Google

UN CALEMBOUR DE L'AUTEUR DES *DEUX GENDRES.*

La belle madame Récamier sollicitait la voix de M. Etienne en faveur de Ballanche.

« Comment voulez-vous, madame, que je vote pour un homme dont je n'ai pas lu deux lignes?

— Qu'à cela ne tienne, je vais vous envoyer les quatorze volumes de Ballanche.

— Tenez, madame, je donne ma voix à votre protégé. Quatorze volumes de métaphysique! j'aime mieux l'*élire* que de *les lire.* »

PRÉVILLE ET SON ÉLÈVE.

Préville, à la recommandation de ses amis, avait accordé ses leçons et ses conseils pour faire l'éducation théâtrale d'une jeune personne remarquable par sa beauté. On pensait qu'avec un si bon guide, elle ne pouvait manquer de réussir et de briller; sa voix était charmante, elle parlait purement sa langue, elle avait tout pour plaire, et l'on présageait déjà ses succès.

L'illustre comédien, pour animer cette belle statue, lui avait fait apprendre le rôle d'*Ariane.*

Un jour il cherchait à lui faire sentir les beautés de l'ouvrage; il voulait exalter son imagination, en lui dépeignant les malheurs de cette princesse trompée, délaissée, abandonnée par celui qu'elle aime. Après un discours plein de verve et de chaleur, Préville dit: « Allons, mademoiselle, livrez-vous à toute votre émotion; ne craignez point de mal faire : c'est de la sensibilité, c'est de l'âme qu'il vous faut!... Allons, je vous écoute. »

Et la jeune personne répète, ce qu'elle fait toujours froidement, comme une pensionnaire de couvent.... Préville bouillonnait d'impatience, mais il tâchait de se contenir.

« Comment, mademoiselle, vous restez froide dans une situation si touchante! tenez, voyez, en disant ces vers, moi, je pleure, je suis ému.... Échauffez-vous donc! criait-il à tue-tête; pleurez, sanglotez! recommencez-moi cela.... Oh! vous ne sentez rien, je le vois.

» Laissons *Ariane,* je vous prie, et parlons de vous.... Causons. Un jour vous songerez à vous marier, n'est-il pas vrai? répondez. — Mais.... oui,.... monsieur. — Fort bien, mademoiselle; et si votre amant.... non.... je veux dire votre prétendu.... celui que vous aurez choisi, s'il s'éloignait, s'il vous abandonnait, que feriez-vous? — Monsieur.... — Répondez franchement, allons. — Eh bien!... monsieur,... j'en prendrais un autre.

— Vous en prendriez un autre, dites-vous?..... Mademoiselle, cette leçon est la dernière : ne songez à jouer ni tragédie ni comédie.... Vous ne ferez jamais rien, c'est moi qui vous le dis. Faites-vous marchande, ouvrière, tout ce qu'il vous plaira.... Adieu, je vous salue. »

Digitized by Google

VIE PRIVÉE DES ANCIENS ROMAINS.

Un recueil anglais, *the Fraser magazine*, a publié, sur la vie privée des anciens Romains, les curieux détails qu'on va lire :

« Il paraît qu'il fallait à Rome une grande fortune pour occuper, du temps d'Auguste, une maison entière. Le poëte Martial occupait le troisième étage à l'enseigne du Poirier, près des piliers de Tibur, d'où l'on aperçoit les ruines du vieux Capitole et celles du temple de la déesse des fleurs. Sylla, avant sa célébrité, ne payait son appartement que six cents francs par année. Mais dans un beau quartier un étage se louait fort cher; Cicéron parle quelque part d'un loyer de trente mille sesterces (6,000 fr.).

» En entrant chez Gallus, un des favoris d'Auguste qui tomba ensuite dans sa disgrâce, on était accueilli par un *salve* gracieusement inscrit en mosaïque sur le seuil intérieur. Une voix criarde répète le mot, celle d'un oiseau enfermé dans une cage au-dessus de la porte; c'est l'unique gardien de cette maison où se trouvent réunis les objets les plus précieux. Le lit seul est un objet du plus grand luxe : le couvre-pieds est somptueux; les oreillers sont de

Digitized by Google

fine laine; les matelas, du duvet blanc des cygnes; des rideaux nombreux et des volets hermétiquement fermés en chassent la lumière et le bruit. La table avait dû coûter un prix excessif; en général, les Romains y mettaient des prix fous. Cicéron paya une seule de ces tables, venue d'Afrique, un million de sesterces (204,500 fr.). Après ces tables, on voyait les coupes de festin qu'on allait demander aux verriers d'Alexandrie.

» La bibliothèque de Gallus était une autre merveille; les premiers rayons du soleil y tombent par une fenêtre élevée sur des murailles ornées des peintures les plus vives. Au milieu d'arabesques semées avec profusion, on voit des médaillons bruns et noirs, sur lesquels se détache l'image de quelque danseuse voluptueusement posée. Un lit de repos, revêtu d'écaille et recouvert d'une tapisserie de Babylone, est au milieu de la salle. Des armoires en bois de cèdre et en ivoire placées contre les murs renferment des milliers de volumes roulés autour de leurs ombilics de bois; la plupart sont écrits sur parchemin, quelques-uns sur *papyrus* d'Egypte. Tous ces manuscrits portent à leur extrémité une étiquette où le nom de l'auteur et celui du livre sont écrits au carmin; enfin sur les armoires sont rangés les bustes en bronze ou en marbre des écrivains les plus renommés : leurs têtes sont uniformément couronnées de lierre.

» L'encre employée par les Romains, beaucoup plus épaisse que la nôtre, ressemblait à celle des Chinois; au lieu de plumes, ils se servaient de roseaux taillés à peu près de même; les plus estimés venaient d'Egypte.

» Les Romains connaissaient l'utilité des affiches; les portiques du Forum et les colonnades du Sigillaria étaient chargés d'écriteaux destinés à tenter la curiosité.

» Les livres n'étaient pas aussi coûteux qu'on serait porté à le croire. Cent dix-neuf épigrammes de Martial coûtaient cinq deniers (environ 2 fr. 50 c.). Pour quatre, six, dix, vingt sesterces (soit 0,73 c., 1 fr. 10 c., 1 fr. 84 c., 3 fr. 67 c.), on avait des petits tomes d'Horace, d'Ovide, de Properce et de Catulle.

» Gallus allait à la campagne dans une litière assez semblable à celle des Indous; elle avait un oreiller, des rideaux; et à raison de sa grandeur, elle exigeait un *attelage* de six ou huit esclaves, qui portaient la livrée rouge. Ce noble Romain avait aussi une voiture, rhœda; mais aucune voiture ne pouvait circuler dans Rome du temps d'Auguste; Gallus ne montait dans la sienne qu'à la porte de la ville. La rhœda de Gallus était superbe : la caisse était ornée d'un feuillage en bronze; l'essieu des roues représentait des têtes de Méduse sculptées dans le même métal; une capote de cuir garantissait des rayons du soleil, et des rideaux de pourpre laissaient librement circuler l'air.

» La maison de campagne de Gallus était située dans le plus beau site de la terre de Rome; de vastes forêts, des eaux abondantes, et, dans le lointain, les bleuâtres sommets des monts aruncaniens, lui faisaient un délicieux entourage. Une ferme en dépendait; sa basse-cour était remplie des volailles les plus recherchées : le paon au plumage éblouissant, le flamant rouge et le coq de Rhodes, des poules, des grives de genévrier et autres gibiers domestiques fort

Digitized by Google

estimés des riches Romains. Une vaste allée de platanes conduisait par une insensible montée à la maison de campagne de Gallus, qui renfermait terrasse, péristyle, vaste salle à manger, différentes pièces à coucher, cabinet d'étude, bibliothèque, salle de bains, salle de jeu de balles. Une allée d'arbres formant palissade bordait le jardin de Gallus; elle renfermait dans son vaste parterre des xiptes odoriférants, où les tondeurs d'arbres (tapirii) avaient taillé dans le bois cent monstrueuses caricatures; un hippodrome pour la course des chevaux, des bosquets de platanes, des pins, des peupliers blancs, des figuiers, des mûriers et des berceaux de vigne occupaient le centre du jardin.

» Nous terminerons cet article sur la vie privée des Romains par les principaux détails d'un repas donné par Lentulus. Les convives de ce riche sénateur prirent place sur des lits d'écaille, la tête couronnée d'amarante, après avoir purifié leurs mains dans des vases d'argent remplis d'eau tiède. Le premier service consistait en olives blanches et noires, des saucissons délicatement apprêtés, des prunes de Syrie et des grenades, des asperges, des laitues, des radis et autres légumes assaisonnés de menthe et de muria byzantine, des escargots et des huîtres; en même temps les esclaves distribuaient aux convives des gobelets remplis de falerne apprêté avec du miel d'Hymette. Le second service se composait de pigeons, de chapons, de canards, de grives, de becs-figues, de surmulets, de turbots, et, au centre de tous ces mets, un énorme lièvre. Le troisième service fut apporté par quatre esclaves, qui entrèrent au bruit d'une fanfare de cors. Le principal plat était un énorme sanglier entouré de huit marcassins, ces derniers façonnés en pâte sucrée. Aux énormes défenses du sanglier pendaient deux petits paniers en rameaux de palmier, remplis de dattes syriennes; tandis que le découpeur, en grand costume, taillait méthodiquement l'énorme animal, de beaux enfants faisaient circuler les paniers de dattes et donnaient à chacun des convives l'un des marcassins.

» A un signal donné, tout disparut pour faire place à un autre plat de dimension aussi grande, où étaient confondus des paons, des faisans, des foies de canards et des poissons rares. Après ce troisième service, qui fut promptement enlevé, et tandis que les esclaves s'occupaient à rassembler avec des balais de palmier les débris tombés sur le parquet, le plafond s'ouvrit tout à coup, et on vit descendre jusque sur la table un grand cadre en argent, sur lequel se trouvaient des flacons à parfums en argent et en albâtre, des couronnes en filigrane représentant des couronnes de fleurs et mille autres choses agréables.

» Vint ensuite le dessert, qui avait coûté plus de cent mille sesterces. Outre mille sortes de gâteaux de toutes formes et de toute saveur, on voyait des confitures, des grives farcies de raisins et d'amandes, et vingt autres friandises de la même espèce. Au milieu était une statue de Vertumne, admirablement façonnée en pâte ferme, et qui tenait dans son tablier des fruits de toute espèce. Tout à l'entour, des coings remplis d'amandes et taillés en hérissons de mer, et des melons découpés de cent manières différentes. Tandis qu'on s'extasiait sur ce génie inventif, un esclave passait à la ronde des cure-dents en bois de lentisque, et Lentulus engagea ses convives à profiter des dons de Vertumne. »

Digitized by Google

ORIGINE DE LA MYTHOLOGIE.

La mythologie est le récit des fables du paganisme, des dieux et demi-dieux de l'antiquité. Son origine se trouve dans l'abus du langage astronomique et des figures symboliques; c'est la principale source de l'idolâtrie et de toutes les superstitions. On peut facilement s'en convaincre en remontant jusqu'aux dieux égyptiens, dont les quatre principaux étaient *Anubis, Osiris, Isis* et *Horus*. L'inondation du Nil commençant lorsque Sirius paraissait sur l'horizon, peu avant le lever du soleil et dans le signe du Lion, les Egyptiens donnèrent le nom d'*Anubis* à l'étoile qui venait ainsi les prévenir de l'inondation. Ce terme signifie le *chien*, l'*aboyeur*, et aussi *portier*. L'année fixée anciennement au lever de *Sirius* avait alors le soleil dans le signe du *Cancer*. La figure symbolique en fut tracée et exposée dans l'assemblée du peuple au moment dont il s'agit. On représentait cette étoile sous la forme d'un portier à deux têtes adossées, l'une d'un vieillard indiquant l'année écoulée, et l'autre d'un jeune homme amenant le nouvel an. L'annonce de l'inondation du fleuve se faisait en lui donnant la tête d'un chien. Anubis le Chien reçut les honneurs divins sous la dénomination d'*Escutape*, signifiant *homme-chien*. On supposait qu'un roi d'Egypte portant ce nom avait trouvé des remèdes pour guérir les plus graves maladies; c'est pourquoi le peuple l'adora comme un dieu présidant à la médecine. Voilà donc une preuve de l'abus qu'on fit de l'astronomie et des figures symboliques pour inventer les rêveries de la mythologie.

Le culte d'Osiris, autrefois si célèbre chez presque toutes les nations, n'a pas eu d'autre origine. Les premiers Egyptiens ne trouvèrent pas de symbole plus propre à représenter la grandeur de l'Etre suprême que l'astre brillant qui domine sur nos têtes. Ils exposèrent donc le globe du soleil dans les assemblées, en l'accompagnant tantôt de la figure des plantes les plus fertiles et les plus fécondes, tantôt d'un ou de deux serpents.

Le premier symbole exprimait évidemment l'admirable fécondité de la Providence, qui nous fournit tous les ans une nourriture abondante; le second invitait à adorer l'Etre suprême comme l'auteur et le conservateur de la vie, parce qu'en langue égyptienne le même mot signifie tantôt *vie* et tantôt *serpent*.

Enfin, pour signifier la puissance et l'action universelle du Créateur, ils s'avisèrent de représenter le soleil sous la figure d'un homme quelquefois armé d'un fouet, et le plus souvent tenant un sceptre à la main; ils le nommèrent Osiris ou le gouverneur. La fable suivante provient de cette dernière figure : Osiris, chef de la colonie égyptienne, fut transporté après sa mort dans le sein du soleil pour y faire sa résidence. De là il ne cessa de protéger l'Egypte, dont il a été le premier roi, et son plus grand plaisir est de répandre une plus riche abondance sur les anciens Etats que sur aucune autre contrée de la terre. Voilà pourquoi l'Egypte est le pays le plus fertile de l'univers.

Isis, ou la prétendue épouse d'Osiris, n'eut pas, après sa mort, un sort moins brillant que celui de son mari. On lui donna la lune pour demeure, et

Digitized by Google

on l'invoqua comme la mère commune de tous les hommes, comme la reine du ciel et de la terre. Dans le fond, Isis est le premier nom que les Egyptiens donnèrent à la terre; ils la peignirent sous la forme d'une femme, et, pour mieux exprimer sa fécondité, ils lui supposèrent un très-grand nombre de mamelles. C'est ainsi qu'on la présentait au peuple lorsqu'on avait lieu de se promettre une bonne récolte; lorsque au contraire le pronostic n'était pas favorable, on exposait Isis avec un seul sein.

Pour mieux inculquer au peuple que la terre ne saurait être travaillée avec trop de soin et d'assiduité, les Egyptiens exposaient dans les assemblées publiques la figure d'un petit enfant qu'ils appelaient *Horus* ou le *Laboureur*. Cet enfant passait pour le fils bien-aimé d'Osiris et d'Isis. Cette peinture symbolique donna lieu à une foule de contes, tous plus ridicules les uns que les autres, et fit rendre à Horus les honneurs divins.

Tous les dieux du paganisme ont eu la même origine que ceux dont nous venons de parler. L'Osiris et l'Isis adorés en Egypte ne sont pas distincts de l'*Apollon* et de la *Vénus* auxquels on éleva des temples nombreux dans les autres parties du monde.

LE PÈRE DU DÉBUTANT.

La scène suivante s'est passée dans un théâtre de la banlieue lyonnaise.

Au premier rang du parterre s'était installé un honnête bourgeois qui semblait prendre le plus grand intérêt aux péripéties du drame. Tout à coup apparaît le jeune premier; alors le brave bourgeois s'élança sur la scène et administra au jeune amoureux une vigoureuse correction de coups de poing, que le jeune premier reçut avec une résignation héroïque.

On eut bientôt l'explication de cette scène, qui n'était pas sur le programme. Elle fut fournie aux spectateurs par le brave bourgeois. Il raconta que le jeune amoureux était son fils, qu'il croyait à Paris, à une école dont il payait très-régulièrement le prix, et il s'excusa de s'être laissé aller à un mouvement de colère bien naturel en retrouvant son fils dans une troupe de cabotins.

Ces explications fournies, l'honnête bourgeois consentit à ce que le spectacle continuât, et il reprit sa place; mais les incidents qui survinrent portèrent au comble l'hilarité de l'auditoire.

En effet, tandis que le jeune premier dépeignait sa flamme à la jeune première, l'honnête bourgeois lui montrait le poing, l'interrompait à chaque instant, en accompagnant son geste des épithètes familières de gredin, polisson, canaille, etc. Et le public de rire et d'applaudir, car il avait ainsi le vaudeville à côté du drame et la comédie sur la scène et dans la salle.

Quant au dénoûment final, nous l'ignorons. Espérons que le jeune premier, renonçant à sa vocation dramatique, sera retourné prendre à Paris la suite de ses études interrompues.

Digitized by Google

UN VŒU D'ALFRED DE MUSSET.

On lit sur un petit monument funéraire du Père-Lachaise :

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière;
J'aime son feuillage éploré,
La pâleur en est douce et chère;
Et son ombre sera légère
A la tombe où je dormirai.

Ces vers charmants sont d'Alfred de Musset ; cette tombe est la sienne.

Un barde sud-américain, le colonel Hilario Ascasubi, s'étant arrêté en novembre dernier devant ce petit mausolée, fit vœu, dit le *Moniteur*, de rapporter du Rio de la Plata un saule qui servirait de compagnon à celui qui avait été demandé par le poëte à l'amitié et au souvenir.

Cette promesse vient de recevoir son exécution.

Arrivé à Buenos-Ayres, le colonel Ascasubi fit venir des bords du Parama un saule pleureur (*sauce tloron*) qui fut soigné à Buenos-Ayres jusqu'au 12 mai dernier.

Le saule quitta la Plata avec le colonel Ascasubi, à bord de la *Saintonge*, pour être transbordé plus tard sur le grand paquebot la *Guyenne*, et fut traité à l'égal d'une relique par le commandant, les officiers et les passagers.

Après avoir traversé ainsi le grand Océan, l'arbuste argentin a été placé samedi 15 juillet sur la tombe de l'auteur de *Rolla* et des *Nuits*.

Tout le monde tiendra compte au colonel Hilario Ascasubi d'une inspiration de sensibilité et d'un hommage accompli avec tant de dévotion et de constance.

LES PAPETERIES.

Les papeteries se sont établies en France dans le cours du treizième siècle. Une lettre de Joinville à Louis X, vers 1315, est écrite sur du papier de lin ; le testament d'Othon VI, comte de Bourgogne, est écrit sur le même papier, quoique daté de 1302. L'Allemagne eut des papeteries longtemps après l'Espagne et la France. La première papeterie de chiffons fut établie dans ce pays vers 1312 ; à Padoue, en 1363 ; à Nuremberg, en 1390 ; à Bâle, en 1470 ; en Angleterre, en 1388, à Dactfort (comté de Kent). Les premiers papiers vélins préparés en France ont été fabriqués en 1785, par Montgolfier, à Annonay.

L'IMPRIMERIE DU « TIMES ».

Nous empruntons à la correspondance d'un touriste français les détails suivants sur l'imprimerie du *Times* :

Digitized by Google

J'ai visité à Londres l'imprimerie du *Times*. C'est quelque chose d'immense et de magnifique; il n'y a pas en France, parmi les plus grandes, une imprimerie de journal qui vaille celle-là.

Lors de sa création, en 1791, le *Times* n'avait qu'une feuille et s'imprimait au moyen d'une machine à bras qui rendait par heure 300 feuilles remplies d'un seul côté.

En 1814, Kœnig fit une machine qui tirait à 1,800 feuilles. En 1827, Applegath, aidé de Cowner, en construisit une nouvelle qui donnait 4 à 5,000 exemplaires.

En 1828, le même Applegath établit sa fameuse machine verticale, que j'ai visitée et qui est un chef-d'œuvre; on tire, au moyen de cette admirable machine, 10,000 exemplaires par heure.

Depuis, l'administration du *Times* a fait venir une autre machine à cylindres horizontaux qui tire huit exemplaires à la fois et en débite 12,500 par heure.

Ces deux colosses, qui font en roulant un vacarme étourdissant, et que l'on peut arrêter instantanément, sont mus par une force de quarante-cinq chevaux.

A côté de la chambre où est la chaudière se trouve un petit cabinet contenant une baignoire de marbre blanc destinée aux ouvriers de l'imprimerie. Elle a coûté quatre-vingt-dix guinées, soit deux mille trois cents francs.

Pour être compositeur au *Times*, il faut passer un examen et prouver que l'on peut au moins faire par heure quarante lignes de cinquante-six lettres, soit deux mille deux cent quarante lettres.

Le mille de lettres est payé onze pences ou vingt-deux sous, ce qui peut quelquefois mettre la journée d'un compositeur à vingt-cinq ou trente francs.

Ces ouvriers sont au nombre de cent vingt-quatre, dont cinquante spécialement occupés à composer les annonces. Une dizaine ne font que composer les pâtés, dans une chambre *ad hoc*, et quarante-six composent le compte rendu des séances de la chambre des communes. Cinq ou six sténographes vont prendre des notes au palais de Westminster, et rentrent tous les quarts d'heure à l'imprimerie pour mettre en ordre leur copie, qu'ils livrent immédiatement à la composition.

Aussi voit-on souvent un discours prononcé à deux heures du matin paraître dans le journal qui est tiré à six heures et distribué à sept.

La salle des rédacteurs est vaste, bien éclairée et meublée d'une grande table en chêne au milieu, et tout autour de petits pupitres munis de *tout ce qu'il faut pour écrire*. A côté se trouvent la salle à manger de ces messieurs et la salle des archives, où est déposé le répertoire de tous les articles parus dans le *Times* depuis sa création.

Le répertoire des premières années tient dans un petit volume in-4°. Maintenant il occupe quatre volumes grand in-folio.

A la suite de la chambre des archives, j'ai vu la chambre des correcteurs, où se trouvent des centaines de dictionnaires en toutes langues et sur tous les sujets.

Tout proche est la salle à manger des correcteurs; il y en a douze de jour et douze de nuit, toujours occupés.

Digitized by Google

Leur nourriture est aux frais de l'administration.

On m'a montré, dans le haut, une petite salle où l'on imprime les registres, les quittances et les enveloppes du journal.

Chaque rédacteur qui habite Londres a sur lui un certain nombre d'enveloppes à l'adresse du *Times*, de sorte que dans quelque lieu qu'il se trouve, au théâtre, aux courses, à la revue, il peut envoyer par un exprès son compte rendu, qui arrive rapidement, et à travers tous les obstacles, à la direction.

Les correspondants étrangers du journal ont des enveloppes en papier rouge, qui sont remises, franches de port, à l'imprimerie à quelque heure qu'elles arrivent.

J'ai dit qu'il y avait une chambre spéciale pour la composition des annonces et une pour les comptes rendus des chambres; il y a aussi une salle pour la réception des nouvelles, une autre pour leur révision et une dernière pour la révision des annonces.

Dans les magasins se trouvent le papier et l'encre.

On dépense au *Times* quatre mille livres d'encre par semaine.

Le papier est pesé à l'imprimerie et collé par une machine fort ingénieuse.

On le timbre aussi sur place. Il y a un compteur fourni par la régie et qui indique exactement le nombre des numéros qui ont été tirés.

Le timbre coûte dix centimes pour une feuille et quinze pour deux.

Le numéro timbré est vendu cinquante centimes et le numéro non timbré quarante.

Lorsqu'un numéro est timbré, il peut voyager pendant quinze jours en Angleterre sans payer un centime de port.

Le journal se tire tous les matins et tous les soirs; mais on fait quelquefois dans la journée une édition spéciale, suivant qu'un événement important en impose la nécessité. L'affaire se fait en deux heures.

Le jour où j'ai visité l'établissement, il était une heure; on venait d'apprendre la mort d'Albert Smith, un littérateur populaire et fort aimé, décédé à midi et demi.

A deux heures et demie, *le Times* paraissait, annonçant le décès d'Albert Smith.

L'administration du *Times* ne fait pas d'abonnements. C'est la maison Smith, *Strand*, qui se charge d'expédier le journal à l'Angleterre, à l'Europe, au monde entier. Elle prend trente mille exemplaires par jour, sur lesquels seize mille lui sont livrés à cinq heures du matin et partent par les courriers de six heures.

La maison Smith paye au *Times* soixante-quinze mille francs par semaine et d'avance.

Du reste, les numéros du *Times*, qui sont achetés par cent soixante-dix marchands, sont payés d'avance; les marchands demandent le nombre d'exemplaires qu'il leur faut pour le lendemain.

On leur livre le journal par cinquante-quatre exemplaires ou par deux *quires* (un *quire* est de vingt-six exemplaires, presque la *main* de France).

On vend l'exemplaire trente centimes au marchand, qui le revend cinquante.

Digitized by Google

L'administration perd en laissant le numéro à ce prix, mais elle se rattrape par la grande quantité des annonces.

Le prix des annonces varie suivant l'importance de celles-ci; mais il est assez considérable pour que le revenu du *Times* s'élève à près de cinq millions.

On m'a assuré qu'un des propriétaires du *Times* avait donné en dot à sa fille l'argent rapporté en une année par une page du journal.

Le journal s'imprime sur clichés.

Tout le journal est cliché en une demi-heure et l'on peut répéter sept fois cette opération avec le même moule.

L'usure produite par le mouvement perpétuel qui règne dans cet immense établissement est si considérable qu'on est obligé de reconstruire tous les deux ans les ateliers du bas.

On m'a montré le musée où sont renfermées les armes dont, il y a dix ans, les ouvriers de l'imprimerie, au nombre de trois cent cinquante, s'étaient servis pour repousser une émeute populaire.

Le portier était alors sergent-major.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
CALENDRIER	2
ARTICLES PRINCIPAUX DE L'ANNUAIRE	6
HISTOIRE LITTÉRAIRE ET DRAMATIQUE DE L'ANNÉE, par M. JULES JANIN	7
SALON DE 1864	40
NÉCROLOGIE (gravure)	43
GIACOMO MEYERBEER	44
AMPÈRE	49
REBOUL	51
JASMIN	52
HASSE	54
FIORENTINO	54
MARTY	55
CALAME	56
HIPPOLYTE FLANDRIN	57
TABLE NÉCROLOGIQUE	58
INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE	62
LES CHUTES DE PHAÉTON, par MOLÉRI	67
VARIÉTÉS	78
DÉCOUVERTE D'UNE STATUE DE FAUSTINE, A ROME	79
LE PLUS ANCIEN JOURNAL DU MONDE	79
LA RANÇON DE MIGUEL DE CERVANTES	80
MANUSCRITS DE BEAUMARCHAIS TROUVÉS A LONDRES	80
LA DÉDICACE D'ESTELLE	81
LA BIBLIOTHÈQUE DE SAINT-MARIN	82
UNE PARTITION POSTHUME	84
LE PATRE DE LA DRÔME	84
DE LA NÉCESSITÉ POUR UN HOMME DE LETTRES D'ÊTRE BIEN LOGÉ	85
ORIGINE DES RAPPELS AU THÉATRE	85
UN CALEMBOUR DE L'AUTEUR DES DEUX GENDRES	86
PRÉVILLE ET SON ÉLÈVE	86
VIE PRIVÉE DES ANCIENS ROMAINS	87
ORIGINE DE LA MYTHOLOGIE	90
LE PÈRE DU DÉBUTANT	91
UN VŒU D'ALFRED DE MUSSET	92
LES PAPETERIES	92
L'IMPRIMERIE DU « TIMES »	92
TABLE DES MATIÈRES	96

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, RUE GARANCIÈRE, 8.

Digitized by Google

Digitized by Google

ALMANACHS

PUBLIÉS

PAR **PAGNERRE**, ÉDITEUR.

Le Triple Almanach Mathieu (de la Drôme), indicateur du temps, indispensable à tout le monde, rédigé par les sommités scientifiques et littéraires, orné de vignettes par les premiers artistes. 1 volume in-16. 50 c.

Almanach lunatique. In-8°, illustré de 255 gravures. 50 c.

Almanach comique, *pittoresque*, *drôlatique*, *critique et charivarique*, rédigé par MM. L. Huart, Moléri, Henry Monnier, C. Caraguel, Louis Leroy, Jules Moinaux, Pierre Véron, et Adrien Brémond, et illustré de 150 vignettes comiques par **CHAM** et Darjou. 1 vol. in-32 de 192 pages. 50 c.

Almanach prophétique, pittoresque et utile. 1 vol. in-32 de 192 pages, orné de 120 vignettes, et contenant un article de M. Babinet (de l'Institut). 50 c.

Almanach astrologique, *astronomique*, *physique*, *satirique*, etc. 1 vol. in-16, illustré de 150 gravures, avec une jolie couverture coloriée. 50 c.

Almanach du Charivari. 1 vol. in-16, illustré de belles gravures. 50 c.

Almanach de la bonne cuisine et de la Maîtresse de maison. 1 vol. in-16, illustré de belles gravures et d'une jolie couverture coloriée. 50 c.

Almanach pour rire, entièrement illustré par CHAM. 1 volume in-16. 50 c.

La Mère Gigogne, almanach des Enfants. 1 volume in-16 jésus, orné de très-jolies gravures tirées avec luxe. 50 c.

Almanach des Dames et des Demoiselles. 1 vol. in-16 jésus avec un grand nombre de très-jolies gravures. 50 c.

Almanach du Jardinier. 1 vol. in-16, orné de jolies gravures. 50 c.

Almanach du Cultivateur. 1 vol. in-16, orné de jolies gravures. 50 c.

Almanach du Fumeur et du Priseur. 1 joli vol. in-16, orné de nombreuses vignettes. 50 c.

Almanach du Marin et de la France maritime. In-16. 50 c.

Almanach de l'Univers illustré. 1 vol. in-8°, illustré de magnifiques gravures. 50 c.

Petit Almanach impérial 1 vol. in-32, illustré par MM. Horace Vernet, Beaucé et Staal. 50 c.

Almanach du parfait Vigneron. 1 vol. in-16. 50 c.

Almanach de France. 1 volume in-16. 50 c.

Almanach de Béranger. 1 joli vol. in-32. 50 c.

Almanach du Voleur illustré. 1 vol. in-4°. 50 c.

Almanach d'illustrations modernes. 1 vol. in-4°, doré sur tranche, illustré d'un grand nombre de très-belles vignettes gravées par les meilleurs artistes. 75 c.

Almanach des foires de France. 1 vol. in-16. 75 c.

Le Cagliostro, almanach illustré. Histoire des spectres, Causeries scientifiques, par Robin. 1 vol. grand in-4°, orné de nombreuses gravures. 1 fr.

Almanach-Annuaire de l'Illustration. 1 vol. grand in-8°, doré sur tranche, illustré d'un grand nombre de très-belles vignettes gravées par les meilleurs artistes. 1 fr.

Annuaire Mathieu (de la Drôme), la science à la portée du tous, orné de jolies vignettes. 1 volume grand in-18. 1 fr

ALMANACHS LIÉGEOIS ET NORMANDS A DIVERS PRIX.

ALPHABETS ET PETITS LIVRES ILLUSTRÉS POUR ENFANTS.

Chaque volume, en noir, 50 c. — Colorié et doré sur tranche, 1 fr.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

14e ANNÉE. 75 CENT.

ALMANACH
DE LA LITTÉRATURE
DU
THÉATRE
ET DES BEAUX-ARTS,

AVEC UNE

Histoire Dramatique et Littéraire de l'année

PAR M. JULES JANIN.

ILLUSTRÉ

DE MAGNIFIQUES VIGNETTES & PORTRAITS.

1866

PARIS.

PAGNERRE, ÉDITEUR, RUE DE SEINE, 18.

Digitized by Google

14e ANNÉE. ALMANACH 1866

DE LA LITTÉRATURE

DU

THÉATRE

ET DES BEAUX-ARTS,

CONTENANT

LE SALON DE 1865,

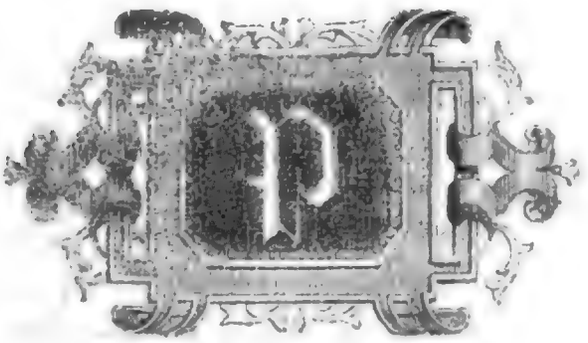
ARTICLES LITTÉRAIRES, — NÉCROLOGIE DES ÉCRIVAINS ET ARTISTES MORTS DANS LE COURS DE L'ANNÉE, — ACADÉMIE, — ANECDOTES DU THÉATRE, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS, ETC., ETC.;

PRÉCÉDÉ D'UNE

HISTOIRE LITTÉRAIRE ET DRAMATIQUE DE L'ANNÉE

PAR M. JULES JANIN.

ILLUSTRÉ DE VIGNETTES ET PORTRAITS.



PARIS.

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, 18.

Digitized by Google

LE VERSEAU.

JANVIER a 31 jours.

La lune a commencé le 18 déc. 1865 et finit le 16 janvier 1866.

Les jours croissent de 23 m. le mat. et de 43 m. le soir.
Le 15, 8 heures 33 minutes de jour, 15 heures 27 minutes de nuit.

1 lundi.	CIRCONCISION.
2 mardi.	s. Basile, évêque.
3 mercr.	sᵉ Geneviève.
4 jeudi.	s. Rigobert.
5 vendr.	sᵉ Amélie.
6 samedi.	EPIPHANIE.
7 DIM.	s. Théodore.
8 lundi.	s. Lucien.
9 mardi.	s. Julien.
10 mercr.	s. Guillaume.
11 jeudi.	sᵉ Hortense.
12 vendr.	sᵉ Césarine.
13 samedi.	Bapt. de N. S.
14 DIM.	s. Hilaire.
15 lundi.	s. Maur.
16 mardi.	s. Marcelin.
17 mercr.	s. Antoine.
18 jeudi.	C. s. Pierre à Rome.
19 vendr.	s. Sulpice.
20 samedi.	s. Sébastien.
21 DIM.	sᵉ Agnès.
22 lundi.	s. Vincent.
23 mardi.	s. Ildefonse.
24 mercr.	s. Babylas.
25 jeudi.	Conv. s. Paul.
26 vendr.	sᵉ Paule.
27 samedi.	sᵉ Angélique.
28 DIM.	*Septuagésime.*
29 lundi.	s. Franç. de Sales.
30 mardi.	sᵉ Martine.
31 mercr.	sᵉ Marcelle.

☽ P. L. le 1er, à 6 h. 57 m. du matin.
☾ D. Q. le 8, à 9 h. 46 m. du soir.
● N. L. le 16, à 8 h. 46 m. du soir.
☽ P. Q. le 23, à 9 h. 3 m. s.
☽ P. L. le 30, à 8 h. 33 m. s.

LES POISSONS.

FÉVRIER a 28 jours.

La lune commence le 17 janvier et finit le 14 février.

Les jours croissent de 48 m. le mat. et de 45 m. le soir.
Le 15, 10 heures 10 minutes de jour, 13 heures 50 minutes de nuit.

1 jeudi.	s. Ignace.
2 vendr.	*Purification.*
3 samedi.	s. Blaise.
4 DIM.	*Sexagésime.*
5 lundi.	sᵉ Agathe.
6 mardi.	s. Wast.
7 mercr.	s. Amand
8 jeudi.	s. Jean de Matha.
9 vendr.	sᵉ Apolline.
10 samedi.	sᵉ Scholastique.
11 DIM.	*Quinquagésime.*
12 lundi.	sᵉ Eulalie.
13 mardi.	*Mardi gras.*
14 mercr.	*Cendres.*
15 jeudi.	s. Onésime.
16 vendr.	s. Sylvain.
17 samedi.	s. Siméon.
18 DIM.	*Quadragésime.*
19 lundi.	s. Gabriel.
20 mardi.	s. Eucher.
21 mercr.	s. Pepin. Q. T.
22 jeudi.	Ch. de s. Prᵉ à Ant.
23 vendr.	sᵉ Isabelle.
24 samedi.	s. Matthias.
25 DIM.	*Reminiscere.*
26 lundi.	s. Taraise.
27 mardi.	sᵉ Honorine.
28 mercr.	s. Romain.

☾ D. Q. le 7, à 7 h. 49 m. du soir.
● N. L. le 15, à 10 h. 22 m. du matin.
☽ P. Q. le 22, à 4 h. 57 m. du matin.

LE BÉLIER.

MARS a 31 jours

La lune commence le 15 février et finit le 16 mars.

Les jours croissent de 1 h. 3 min. le matin et de 47 m. le soir.
Le 15, 11 heures 47 min. de jour, 12 heures 13 minutes de nuit.

1 jeudi.	s. Aubin.
2 vendr.	s. Simplice.
3 samedi.	sᵉ Camille.
4 DIM.	*Oculi.* s. Ambroise.
5 lundi.	s. Casimir.
6 mardi.	sᵉ Colette.
7 mercr.	sᵉ Perpétue.
8 jeudi.	*Mi Carême.*
9 vendr.	sᵉ Françoise.
10 samedi.	40 Martyrs.
11 DIM.	*Lætare.*
12 lundi.	s. Maximin.
13 mardi.	sᵉ Mathilde.
14 mercr.	sᵉ Euphrasie.
15 jeudi.	s. Abraham.
16 vendr.	sᵉ Gertrude.
17 samedi.	s. Alexandre.
18 DIM.	*Passion.*
19 lundi.	s. Joseph.
20 mardi.	s. Joachim.
21 mercr.	s. Benoît.
22 jeudi.	s. Octave.
23 vendr.	s. Victor.
24 samedi.	s. Gabriel
25 DIM.	*Rameaux. Annon.*
26 lundi.	s. Ludger.
27 mardi.	sᵉ Lydie.
28 mercr.	s. Gontran.
29 jeudi.	s. Eustase.
30 vendr.	*Vendredi saint.*
31 samedi.	sᵉ Cornelie.

☽ P. L. le 1er, à 0 h. 2 m. du soir.
☾ D. Q. le 9, à 4 h. 2 m. du soir.
● N. L. le 16, à 9 h. 46 m. du soir.
☽ P. Q. le 23, à 1 h. 12 m. s.
☽ P. L. le 31, à 4 h. 41 m. m.

Digitized by Google

LE TAUREAU.

AVRIL a 30 jours.

La lune commence le 17 mars et finit le 14 avril.

Les jours croissent de 57 m. le mat. et de 43 m. le soir.

Le 15, 13 heures 37 min. de jour, 10 heures 23 minutes de nuit.

1 Dim.	PAQUES.
2 lundi.	s. Hugues.
3 mardi.	s. Richard.
4 mercr.	s. Ambroise.
5 jeudi.	se Irène.
6 vendr.	s. Célestin.
7 samedi.	s. Hégésippe.
8 Dim.	*Quasimodo.*
9 lundi.	s. Gauthier.
10 mardi.	se Azélie.
11 mercr.	s. Léon.
12 jeudi.	s. Jules.
13 vendr.	s. Marcellin.
14 samedi.	s. Justin.
15 Dim.	s. Paterne.
16 lundi.	s. Fructueux.
17 mardi.	s. Anicet.
18 mercr.	s. Parfait.
19 jeudi.	s. Timon.
20 vendr.	se Emma.
21 samedi.	s. Anselme.
22 Dim.	se Opportune.
23 lundi.	s. Georges.
24 mardi.	s. Robert.
25 mercr.	s. Marc.
26 jeudi.	s. Clet.
27 vendr.	s. Anthime.
28 samedi.	s. Prud'homme.
29 Dim.	s. Antoine.
30 lundi.	s. Eutrope.

☾ D. Q. le 8, à 8 h. 51 m. du matin.
● N. L. le 15, à 7 h. 12 m. du matin.
☽ P. Q. le 21, à 10 h. 40 m. du soir.
○ P. L. le 29, à 9 h. 32 m. du soir.

LES GÉMEAUX.

MAI a 31 jours.

La lune commence le 15 avril et finit le 14 mai.

Les jours croissent de 39 m. le mat. et de 39 m. le soir.

Le 15, 15 heures 11 min. de jour, 8 heures 49 minutes de nuit.

1 mardi.	s. Philippe, s. Jac.
2 mercr.	s. Athanase.
3 jeudi.	s. Antonin.
4 vendr.	se Monique.
5 samedi.	s. Augustin.
6 Dim.	s. Jean P. Lat.
7 lundi.	*Rogations.*
8 mardi.	s. Désiré.
9 mercr.	s. Isidore.
10 jeudi.	Ascension.
11 vendr.	s. Mamert.
12 samedi.	s. Pancrace.
13 Dim.	s. Servais.
14 lundi.	s. Erambert.
15 mardi.	se Delphine.
16 mercr.	s. Honoré.
17 jeudi.	s. Pascal.
18 vendr.	s. Eric.
19 samedi.	s. Yves. *V. j.*
20 Dim.	Pentecôte.
21 lundi.	se Virginie.
22 mardi.	se Julie.
23 mercr.	s. Didier. Q. T.
24 jeudi.	ste Jeanne.
25 vendr.	s. Urbain.
26 samedi.	s. Olivier.
27 Dim.	*Trinité.*
28 lundi.	s. Germain.
29 mardi.	s. Maximin.
30 mercr.	se Emilie.
31 jeudi.	Fête-Dieu.

☾ D. Q. le 7, à 9 h. 51 m. du soir.
● N. L. le 14, à 3 h. 7 m. du soir.
☽ P. Q. le 21, à 10 h. 7 m. du matin.
○ P. L. le 29, à 1 h. 27 m. du soir.

L'ÉCREVISSE.

JUIN a 30 jours.

La lune commence le 15 mai et finit le 12 juin.

Les j. cr. jusqu'au 20 de 6 m. le mat. et de 14 m. le soir.

Le 15, 16 heures 5 minutes de jour, 7 heures 55 minutes de nuit.

1 vendr.	s. Pamphile.
2 samedi.	s. Pothin.
3 Dim.	se Clotilde.
4 lundi.	s. Quirin.
5 mardi.	s. Boniface.
6 mercr.	se Pauline.
7 jeudi.	s. Prime.
8 vendr.	s. Médard.
9 samedi.	se Pélagie
10 Dim.	s. Landri.
11 lundi.	s. Barnabé.
12 mardi.	se Olympe.
13 mercr.	s. Antoine de Pad.
14 jeudi.	s. Elysée.
15 vendr.	s. Modeste.
16 sam.	s. Cyr.
17 Dim.	se Laure.
18 lundi.	se Marine.
19 mardi.	se Aline.
20 mercr.	s. Gervais.
21 jeudi.	s. Alban.
22 vendr.	s. Paulin.
23 samedi.	s. Félix.
24 Dim.	s. *Jean-Baptiste.*
25 lundi.	s. Prosper.
26 mardi.	s. Babolein.
27 mercr.	se Adèle.
28 jeudi.	s. Irénée.
29 vendr.	s. Pierre, s. Paul.
30 samedi.	s. Bertrand.

☾ D. Q. le 6, à 7 h. 22 m. du matin.
● N. L. le 12, à 10 h. 16 m. du soir.
☽ P. Q. le 19, à 11 h. 54 m. du soir.
○ P. L. le 28, à 3 h. 45 m. du matin.

Digitized by Google

LE LION.

JUILLET a 31 jours.

La lune commence le 13 juin et finit le 11 juillet.

Les jours décroiss. de 32 m. le mat. et de 28 m. le soir.
Le 15, 15 heures 43 min. de jour, 8 heures 17 minutes de nuit.

1 Dim.	s. Martial.
2 lundi.	Visitat. de N.-D.
3 mardi.	s. Anatole.
4 mercr.	s^e Berthe.
5 jeudi.	s^e Zoé, martyre.
6 vendr.	s. Tranquille.
7 samedi.	s. Procope.
8 Dim.	s. Aquila.
9 lundi.	s. Cyrille.
10 mardi.	s^e Félicité.
11 mercr.	Transl. s. Benoit.
12 jeudi.	s. Gualbert.
13 vendr.	s. Eugène.
14 samedi.	s. Bonaventure.
15 Dim.	s. Henri.
16 lundi.	Notre-Dame M. C.
17 mardi.	s. Alexis.
18 mercr.	s. Clair.
19 jeudi.	s. Vincent de Paul.
20 vendr.	s^e Marguerite.
21 samedi.	s. Félicien.
22 Dim.	s^e Madeleine.
23 lundi.	s. Apollinaire.
24 mardi.	s^e Christine.
25 mercr.	s. Jacq. s. Christ.
26 jeudi.	Tr. de s. Marcel.
27 vendr.	s^e Nathalie.
28 samedi.	s^e Anne.
29 Dim.	s^e Marthe.
30 lundi.	s. Ours.
31 mardi.	s. Germain l'Aux.

☾ D. Q. le 5, à 2 h. 13 m. du soir.
● N. L. le 12, à 5 h. 44 m. du matin.
☽ P. Q. le 19, à 3 h. 53 m. du soir.
○ P. L. le 27, à 4 h. 22 m. du soir.

LA VIERGE.

AOUT a 31 jours.

La lune commence le 12 juillet et finit le 10 août.

Les jours décroiss. de 43 m. le mat. et de 55 m. le soir.
Le 15, 14 heures 20 min. de jour, 9 heures 39 minutes de nuit.

1 mercr.	s. Pierre ès liens.
2 jeudi.	s^e Alphonsine.
3 vendr.	Inv. s. Etienne.
4 samedi.	s. Dominique.
5 Dim.	s. Abel.
6 lundi.	Transfig. de N.-S.
7 mardi.	s. Gaëtan.
8 mercr.	s. Justin.
9 jeudi.	s. Florent.
10 vendr.	s. Laurent.
11 samedi.	s^e Susanne.
12 Dim.	s^e Claire.
13 lundi.	s. Hippolyte.
14 mardi.	s. Alfred. *V. j.*
15 mercr.	Assomption.
16 jeudi.	s. Roch.
17 vendr.	s. Mammès.
18 samedi.	s^e Hélène.
19 Dim.	s. Louis, évêque.
20 lundi.	s. Bernard.
21 mardi.	s. Privat.
22 mercr.	s. Symphorien.
23 jeudi.	s. Sidoine.
24 vendr.	s. Barthélemy.
25 samedi.	s. Louis, roi.
26 Dim.	s. Zéphirin.
27 lundi.	s. Césaire.
28 mardi.	s. Gustave.
29 mercr.	s. Méry.
30 jeudi.	s. Fiacre.
31 vendr.	s. Ovide.

☾ D. Q. le 3, à 7 h. 27 m. du soir.
● N. L. le 10, à 2 h. 46 m. du soir.
☽ P. Q. le 18, à 9 h. 25 m. du matin
○ P. L. le 26, à 3 h. 43 m. du matin.

LA BALANCE.

SEPTEMBRE a 30 jours.

La lune commence le 11 août et finit le 8 septembre.

Les jours décroiss. de 43 m. le mat. et de 1 h. 2 m. le soir.
Le 15, 12 heures 35 min. de jour, 11 heures 25 minutes de nuit.

1 samedi.	s. Leu, s. Gilles.
2 Dim.	s. Lazare.
3 lundi.	s. Grégoire le Gr.
4 mardi.	s^e Rosalie.
5 mercr.	s. Bertin.
6 jeudi.	s^e Eve.
7 vendr.	s. Cloud.
8 samedi.	*Nativité.*
9 Dim.	s. Omer, évêque.
10 lundi.	s^e Pulchérie.
11 mardi.	s. Hyacinthe.
12 mercr.	s. Raphaël.
13 jeudi.	s. Aimé.
14 vendr.	Exalt. s^e Croix.
15 samedi.	s. Nicomède.
16 Dim.	s^e Lucie.
17 lundi.	s. Lambert.
18 mardi.	s. Jean Chrysost.
19 mercr.	s. Janvier. Q. T.
20 jeudi.	s. Eustache.
21 vendr.	s. Matthieu.
22 samedi.	s. Maurice.
23 Dim.	s. Constant.
24 lundi.	s. Germer.
25 mardi.	s. Firmin.
26 mercr.	s^e Justine.
27 jeudi.	s. Côme, s. Damien
28 vendr.	s. Céran.
29 samedi.	s. Michel, arch.
30 Dim.	s. Jérôme.

☾ D. Q. le 2, à 0 h. 18 m. du matin.
● N. L. le 9, à 2 h. 24 m. du matin.
☽ P. Q. le 17, à 3 h. 38 m. du matin.
○ P. L. le 24, à 2 h. 15 m. du soir.

Digitized by Google

LE SCORPION.

OCTOBRE a 31 jours.

La lune commence le 9 septembre et finit le 8 octobre.

Les jours décroiss. de 48 m. le mat. et de 59 m. le soir.
Le 15, 10 heures 48 min. de jour, 13 heures 12 minutes de nuit.

1 lundi.	s. Remi, évêque.
2 mardi.	ss. Anges gardiens.
3 mercr.	s. Denis l'Aréopag.
4 jeudi.	s. Franç. d'Assise.
5 vendr.	sᵉ Flavie.
6 samedi.	s. Bruno.
7 DIM.	s. Serge.
8 lundi.	sᵉ Brigitte.
9 mardi.	s. Denis, évêque.
10 mercr.	s. François Borgia.
11 jeudi.	s. Venant.
12 vendr.	s. Wilfrid.
13 samedi.	s. Edouard.
14 DIM.	s. Calixte.
15 lundi.	sᵉ Thérèse.
16 mardi.	s. Léopold.
17 mercr.	sᵉ Estelle.
18 jeudi.	s. Luc, évangéliste.
19 vendr.	s. Amable.
20 samedi.	sᵉ Cléopâtre.
21 DIM	sᵉ Ursule.
22 lundi.	s. Mellon
23 mardi.	s. Hilarion.
24 mercr.	s. Magloire.
25 jeudi.	s. Crépin, s. Crép.
26 vendr.	s. Rustique.
27 samedi.	s. Frumence, év.
28 DIM.	s. Simon, s. Jude.
29 lundi.	s. Narcisse.
30 mardi.	s. Lucain.
31 mercr.	s. Quentin. *V. j.*

☾ D. Q. le 1ᵉʳ à 6 h. 18 m. du matin.
● N. L. le 8, à 5 h. 8 m. s.
☽ P. Q. le 16, à 9 h. 33 m. du soir.
○ P. L. le 24, à 0 h. 22 m. du matin.
☾ D. Q. le 30, à 2 h. 55 m. s.

LE SAGITTAIRE.

NOVEMBRE a 30 jours.

La lune commence le 9 octobre et finit le 6 novembre.

Les jours décroiss. de 46 m. le mat. et de 35 m. le soir.
Le 15, 9 heures 7 minutes de jour, 14 heures 53 minutes de nuit.

1 jeudi.	TOUSSAINT.
2 vendr.	Trépassés.
3 samedi.	s. Marcel.
4 DIM.	s. Charles.
5 lundi.	sᵉ Bertilde.
6 mardi.	s. Léonard.
7 mercr.	s. Ernest.
8 jeudi.	ssᵉˢ Reliques.
9 vendr.	s. Mathurin.
10 samedi.	s. Juste.
11 DIM.	s. Martin.
12 lundi.	s. René, évêque.
13 mardi.	s. Brice, évêque.
14 mercr.	s. Achille.
15 jeudi.	s. Léopold.
16 vendr.	s. Edme.
17 samedi.	s. Malo.
18 DIM.	s. Mandé.
19 lundi.	sᵉ Elisabeth.
20 mardi.	s. Edmond.
21 mercr.	Prés. de la Vierge.
22 jeudi.	sᵉ Cécile.
23 vendr.	s. Clément.
24 samedi.	sᵉ Flore.
25 DIM.	sᵉ Catherine.
26 lundi.	sᵉ Victorine.
27 mardi.	sᵉ Odette.
28 mercr.	s. Sosthène.
29 jeudi.	s. Saturnin.
30 vendr.	s. André.

● N. L. le 7, à 10 h. 34 m. du matin.
☽ P. Q. le 15, à 2 h. 16 m. du soir.
○ P. L. le 22, à 10 h. 24 m. du matin.
☾ D. Q. le 29, à 3 h. 14 m. du matin.

LE CAPRICORNE.

DÉCEMBRE a 31 jours.

La lune commence le 7 novembre et finit le 6 décembre.

Les jours décroiss. de 23 m. le mat. et de 4 m. le soir.
Le 15, 8 heures 13 minutes de jour, 15 heures 47 minutes de nuit.

1 samedi.	s. Eloi.
2 DIM.	sᵉ Aurélie. *Avent.*
3 lundi.	s. Franç. Xavier.
4 mardi.	sᵉ Barbe.
5 mercr.	s. Sabas, abbé.
6 jeudi.	s. Nicolas.
7 vendr.	s. Léonce.
8 samedi.	*Conception.*
9 DIM.	sᵉ Léocadie.
10 lundi.	sᵉ Eulalie.
11 mardi.	s. Daniel.
12 mercr.	s. Valeri.
13 jeudi.	sᵉ Luce, v.
14 vendr.	s. Nicaise.
15 samedi.	s. Mesmin.
16 DIM.	sᵉ Adélaïde.
17 lundi.	sᵉ Yolande.
18 mardi.	s. Gratien.
19 mercr.	sᵉ Meuris. Q. T.
20 jeudi.	s. Philogone.
21 vendr.	s. Thomas.
22 samedi.	s. Honorat.
23 DIM.	sᵉ Victoire.
24 lundi.	sᵉ Delphine. *V. j.*
25 mardi.	NOEL.
26 mercr.	s. Etienne.
27 jeudi.	s. Jean, apôtre.
28 vendr.	ss. Innocents.
29 samedi.	s. Trophime.
30 DIM.	sᵉ Colombe.
31 lundi.	s. Sylvestre.

● N. L. le 7, à 5 h. 34 m. du matin.
☽ P. Q. le 15, à 4 h. 51 m. du matin.
○ P. L. le 21, à 8 h. 43 m. du soir.
☾ D. Q. le 28, à 7 h. 33 m. du soir.

ARTICLES PRINCIPAUX

DE L'ANNUAIRE POUR L'ANNÉE 1866.

Année de la période Julienne.	6579
Depuis la première Olympiade d'Iphitus jusqu'en juillet.	2642
De la fondation de Rome selon Varron (mars).	2619
De l'époque de Nabonassar depuis février.	2613
De la naissance de Jésus-Christ.	1866

L'année 1282 des Turcs a commencé le 27 mai 1865, et finit le 15 mai 1866.

Comput ecclésiastique.

Nombre d'or en 1866.	5
Épacte.	XIV
Cycle solaire.	27
Indiction romaine.	9
Lettre dominicale.	G.

Quatre-Temps.

Les 21, 23 et 24 février.
Les 23, 25 et 26 mai.
Les 19, 21 et 22 septembre.
Les 19, 21 et 22 décembre.

Fêtes annuelles et mobiles.

La Septuagésime.	28 janvier.	LA PENTECOTE.	20 mai.
Les Cendres.	14 février.	*La Trinité.*	27 mai.
PAQUES.	1er avril.	LA FÊTE-DIEU	31 mai.
Les Rogations.	7, 8 et 9 mai.	*L'Avent.*	2 décembre.
L'ASCENSION.	10 mai.		

Saisons.

Le PRINTEMPS commencera le 20 mars, à 8 heures 4 minutes du soir. *Équinoxe.*
L'ÉTÉ commencera le 21 juin, à 4 heures 43 minutes du soir.
L'AUTOMNE commencera le 23 septembre, à 6 heures 59 minutes du mat. *Equin.*
L'HIVER commencera le 22 décembre, à 0 heures 59 minutes du matin.

Éclipses.

Le 16 mars 1866, ÉCLIPSE PARTIELLE DE SOLEIL, invisible à Paris.
Le 31 mars 1866, ÉCLIPSE TOTALE DE LUNE, en partie visible à Paris.
Le 15 avril 1866, ÉCLIPSE PARTIELLE DE SOLEIL, invisible à Paris.
Le 24 septembre 1866, ÉCLIPSE TOTALE DE LUNE, invisible à Paris.
Le 8 octobre 1866, ÉCLIPSE PARTIELLE DE SOLEIL, en partie visible à Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

Ambigu-Comique. — LES DEUX DIANES, par M. PAUL MEURICE.

HISTOIRE

LITTÉRAIRE ET DRAMATIQUE

DE L'ANNÉE.

LES THÉATRES.

Parmi les cinquante mille pièces qui sont l'honneur de l'esprit humain, disait Voltaire avec son beau rire..... Eh bien, nous aussi, parmi les deux cents pièces que chaque année a mises au jour, sommes-nous bien sûrs d'en rencontrer qui soient vivantes, afin de les inscrire en notre humble almanach? Nous les placerons, s'il vous plaît, comme elles nous viennent en mémoire, et dans l'importance que leur donnent nos souvenirs.

En premier rang, se présente à nous *Madame Aubert*, de M. Edouard Plouvier, l'auteur du *Comte de Saulles*. Cette madame Aubert était, dans sa jeunesse, une dame de petite vertu. Elle a mis au monde un jeune homme, et, chose étonnante, elle l'a si bien élevé, qu'elle mourrait plutôt que de lui dire : Je suis ta mère. Il faudra pourtant que le fils de la courtisane, ait, tôt ou tard, une explication avec les auteurs de ses jours. Un certain M. de Saint-Géry se manifeste au second acte, et nous devinons, tout de suite, que cet amant des Phryné subalternes a été ruiné par cette aimable madame Aubert.

A peine s'il a conservé, de tant de serviteurs, une espèce de Caleb qui le sert sans gages; de son ancienne fortune, le marquis n'a sauvé qu'une salière, une petite salière, un souvenir des temps passés. Eh bien! cette salière, M. le marquis l'a donnée à Suzette!

« Elle me faisait une visite de simple amitié. Pendant une bonne heure, une belle heure... Nous avons chanté la chanson du « Souvenez-vous?... » Eh! eh! il y avait bien des couplets... enfin il a fallu se quitter! — En s'en allant, ma visiteuse aperçoit ce colifichet... la petite salière. Elle trouve ça ravissant! Elle s'extasie sur la ciselure... la sculpture... elle s'y connaît dans la sculpture; tu sais, il y avait un petit Hercule... la folle prétend qu'il me ressemble! et de rire tous les deux! Enfin je lui dis : — « Mon Dieu! Suzon, ce n'est toujours » qu'une salière, mais pour me faire plaisir, emportez-la. »

C'est très-joli tout cela, c'est très-gai et très-vivant. La scène où le marquis donne à son fils une leçon d'escrime est à sa place, au demeurant, si elle n'est pas tout à fait neuve. On approuve et beaucoup l'action du jeune M. Georges

Digitized by Google

rapportant au marquis de Saint-Géry une part de la fortune volée par Miranda. Au troisième acte, montez, s'il vous plaît, ces trois étages, et vous trouverez une dame en robe feuille-morte, assez pauvrement meublée, avec *l'Imitation de Jésus-Christ* sur sa table. Elle est de trop, cette *Imitation;* elle n'a rien à faire en ce logis, où l'on verrait encore écrit à la sanguine : « Ici l'on aime ! » ; où volontiers la servante dirait, comme autrefois la servante de Marion de Lorme : Le monsieur de ce soir est-il riche ? Et lorsqu'enfin, madame Aubert explique à M. de Saint-Géry que les deux frères vont se battre, en ce moment le drame est complet, et l'on entend frémir la salle entière.

Après *Madame Aubert,* nous avons eu, de deux inventeurs, MM. Dumanoir et Dennery : *les Drames du Cabaret.* On a frémi le premier jour, mais le lendemain les amateurs du boulevard, ayant compris qu'on leur voulait faire une leçon, ont dédaigné les drames du cabaret, pour le cabaret même. On a beau leur dire : Instruisez-vous ! Si la leçon leur déplaît, ils font la grimace et les voilà partis. En revanche, à la même heure, un rare et charmant esprit, M. Victorien Sardou, nous donnait *les Pommes du Voisin.* C'était une folie en quatre actes; mais quel bon rire en ce jeu de cache-cache, et comme on s'est amusé ! Malheureusement, de ces jolies choses, il reste à peine un souvenir. Vous les chanteriez cent fois de suite, à peine si, plus tard, on retrouve un couplet. C'est bien de leurs chansons que les chansonniers peuvent dire : nous mourrons tous, nous et nos œuvres. — M. Paul Meurice, un des plus vivants de ce temps-ci, a fait représenter *les Deux Dianes.* On les a reconnues, l'une et l'autre, à leur grâce, à leur sourire, à leurs passions. Diane de Poitiers surtout; elle tenait sous son joug le roi Henri II, et, disait Brantome : *en dépit de ses beautés, elle n'évita pas l'ironie et le sarcasme des bavards.* — *Les Fils de Charles-Quint,* de M. Victor Séjour. On y retrouvait la verve et le talent de ce terrible inventeur. Mais quoi ! c'est son défaut : il épouvante, il va trop loin dans la pitié; il est, souvent, trop semblable à l'homme échappé de l'antre de Trophonius. — Mieux vaut le sourire, à tout prendre. Ecrite en pleine gaieté, la comédie de M. Louis Leroy, *les Plumes de Paon,* a réussi et méritait de réussir. M. Leroy se moque, en ces quatre actes, du bourgeois ennemi des vers, et de la bourgeoisie hostile aux poëtes; en même temps, il traîne en ses correctes gémonies le malheureux qui vend, au plus riche et dernier enchérisseur, l'enfant de la muse. Il n'a manqué à M. Leroy, pour faire un ouvrage durable, que de nous montrer un vrai poëte. Il n'a su donner à son poëte ni la grandeur ni la beauté convenables. Attiré et dominé par je ne sais quel besoin de ressemblance, il a reculé devant l'idéal, content de nous montrer les écrivains du terre-à-terre, et comme on en voit tous les jours; il s'est tenu au métier sans songer à l'inspiration; il nous a montré les ouvriers et non pas les enthousiastes de l'art dramatique. Il nous a laissés froids, calmes, souriants tout au plus. Dans sa comédie, il est parfaitement oublieux du *musa ales,* et la comédie a très-bien su lui dire à son tour :

Tu n'as pas d'aile et tu veux voler?... Rampe!

Un grand intérêt de curiosité entourait à l'avance, et c'était justice, la

Digitized by Google

pièce nouvelle de M. Octave Feuillet : *la Belle au bois dormant.* Le jeune homme est heureux, il est habile. Il a le vrai langage et l'accent vrai des amours, des espérances, des jalousies, des douleurs facilement soulevées, facilement apaisées. Il est un poëte, il est un inventeur. Il a tout à fait, dans une mesure exquise, la grâce et le sang-froid de l'auteur dramatique, et pas de secousses, et pas d'effort, pas de nuage; une action claire, limpide et logique, et tout l'imprévu que les honnêtes gens peuvent demander à un homme ingénieux, mais de bon sens.

Cette fois encore, M. Octave Feuillet a voulu mettre en présence l'usine et le château, la poésie et le chemin de fer, la fille active et la belle au bois dormant; le soldat qui bataille au loin, plein de force et d'espoir, et le vieux gentilhomme oubliant, oublié, qui ne sait pas vivre. Au bas de la colline, à l'abri des grands vents, sur les bords d'un étang ombragé de vieux saules, voyez-vous le comte de Pennemarck et son *excellent* fils, une ligne à la main, et tout courbés, les malheureux, sous le poids de l'oisiveté, de la misère et de l'ennui? Le vieillard, digne enfant d'une race vaillante, a porté les armes pendant vingt-quatre heures sous S. M. Charles X; mais la révolution de 1830 a brisé son épée, et depuis si longtemps cet homme abandonné végète en cet asile de l'abandon et de la pauvreté! En vain parfois il se souvient des claires matinées, *aux cris des soldats, au bruit des trompettes;* rêve d'un instant; il redevient soudain l'homme armé d'une ligne, attendant une carpe, et, si la pêche est mauvaise, exposé aux reproches de madame la douairière de Pennemarck. Charmants et affligeants détails! M. Octave Feuillet est un poëte, il invente, et tout à coup le voila qui nous montre un jeune Yvan, fils d'Yvonne, soldat de son métier, qui revient de Pékin! Soldat, il est resté Breton, mais un Breton agissant, content, victorieux; il a vu tant d'hommes si divers, en des pays si différents! Ce brave garçon, dont l'aïeul était sans doute un vassal des Pennemarck, répond gaîment et gentiment à la vieille douairière. Il a sauvé le respect d'autrefois, c'est beaucoup, et madame la douairière devrait être contente. En ce moment, le marquis de Guy-Chatel et sa sœur Blanche, hors de leur paradis, et chassés par la lettre de change, arrivent au manoir de Pennemarck, où les attend l'hospitalité la plus cordiale; et de même que dans son charmant premier acte du *Château de Pénarvan,* ce doux rêveur, ce bel esprit, Jules Sandeau, nous montre au loin la noce, au milieu de ces campagnes où tout fleurit jusqu'aux épines, pendant que l'hirondelle et le loriot, la caille et le rossignol chantent déjà trois semaines avant nos oiseaux printaniers, le poëte ici nous montre en leur charmant costume de la Cornouaille, ornées de rubans d'or et d'argent, Madeleine la fiancée, et ses trois filles d'honneur qui viennent offrir à mademoiselle Blanche un bouquet qu'elles ont cueilli dans les jardins de Guy-Chatel. Blanche, à son tour, partage entre ces fillettes ses bagues, ses bijoux et les perles de son collier. On dirait, mais de loin, les adieux de Marie Stuart.

La Voleuse d'enfants, par MM. Grangé et Lambert Thiboust, est, ce qu'on appelle une grande machine, un vrai pêle-mêle. On y voit des seigneurs, des coquins, des mauvaises filles, et la plus charmante des demoiselles à marier. L'héroïne, Sara Waters, était d'abord une voleuse d'enfants; mais lorsqu'à son

Digitized by Google

tour son enfant est volé par un coureur d'héritages, elle pleure, elle crie, elle est au désespoir. Joué sur la même corde, et pour ainsi dire raclé par le même archet, nous avons eu un duo pour ophicléide et pour violon; un mélodrame intitulé *les Flibustiers de la Sonore*. Hélas, on entrevoyait dans ces tumultes ce jeune homme appelé Raousset-Boulbon; il vivait comme un aventurier, comme un héros il est mort. — *Un ménage en ville*, au Gymnase, a peu vécu: mais, *les Curieuses*.... Quand la curieuse est mademoiselle Delaporte, voilà ce qui s'appelle une image prise sur le fait. Vous voulez voir comment sont tournées les petites dames dans leur petit manoir, allez voir *les Curieuses*. Ça vit encore, et ça vivra longtemps. Moins heureux est *le Point de mire*. Il y avait là dedans M. et madame Carbonnel, courant après un jeune homme riche, en traînant après eux une fillette à marier.... Non, non, pas de ça, Lisette, et parlez-nous des *Vieux Garçons*. Voilà en effet la vraie pièce de M. Sardou, cette année. Il n'est pas homme à laisser reposer la renommée, et, volontiers, il la prendrait pour lui tout seul. *Les Vieux Garçons* ont duré plus de six mois. Ils enseignaient : qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul, et que le mariage est un port, où l'on se repose, enfin, de toutes les agitations de la vie humaine. On voyait, au premier acte de ces cinq actes bien remplis, des jeunes femmes, nouvellement mariées, et portant, non pas sans ennui, les plaisirs de la maison des champs. Sur l'entrefaite, arrive un voisin, un garçon, M. de Mortemer, semblable au renard cherchant chape-chute, et le Mortemer, rencontrant dans cette maison deux ou trois femmes mariées et trois ou quatre vieux garçons qui les guignent de l'œil, se dit à lui-même : Il y a quelque chose à faire ici. Et tant, et tant, ces vieux garçons font la roue autour de ces nouvelles mariées, que plus d'une en a la berlue. Or, maintenant, si vous voulez savoir la plus belle scène de cette heureuse comédie, apprenez que mademoiselle Antoinette, à peine échappée à l'adolescence, et parfaitement ignorante des piéges que peut tendre à la jeunesse un libertin plein d'expérience, et tel que M. Mortemer, entre innocemment dans le logis de ce Mortemer, où elle croit rencontrer sa belle-sœur. Ici plus la scène est simple, et plus elle est dramatique ; on n'en saurait donner une juste idée qu'en la citant presque en son entier. *En ce moment, le loup et l'agneau sont assis sur la même causeuse.*

ANTOINETTE. — Eh bien! mais ma sœur n'est pas ici... où donc est-elle ?

MORTEMER. — Si vous voulez l'attendre en ma compagnie ?

ANTOINETTE. — Tiens! M. de Mortemer! Je croyais Rebecca chez son médecin; c'est vous, le médecin ?

MORTEMER. — Non, mais l'un de ses amis qui partage avec lui cet appartement, et la consultation devant être un peu longue, on n'a pas voulu vous laisser grelotter plus longtemps dans cette vilaine voiture.

ANTOINETTE. — Le fait est que ce froid... Je suis glacée !

MORTEMER. — En vous rapprochant de ce feu et en rabattant les portières...

ANTOINETTE. — Oui, fermez bien ! vous avez des courants d'air ici ?

MORTEMER. — De ce côté surtout !

ANTOINETTE. — Alors cette consultation va durer...?

MORTEMER. — Mais il paraît! et je ne m'en plains pas !

Digitized by Google

ANTOINETTE. — Moi non plus !

MORTEMER. — Vous causerez avec moi sans ennui ?

ANTOINETTE. — Oh ! j'aime beaucoup... mais beaucoup votre esprit.

MORTEMER. — C'est quelque chose cela.

ANTOINETTE. — Je crois bien ! Tout le monde n'a pas le bonheur de me plaire ! Tiens ! qu'est-ce que c'est que ça ?

MORTEMER. — C'est indien.

ANTOINETTE. — C'est joli !

MORTEMER. — Mais savez-vous qu'il y a quelque danger à le dire ?...

ANTOINETTE. — Que c'est joli ?

MORTEMER. — Non !.... que je vous plais !

ANTOINETTE. — Pourquoi ?

MORTEMER. — Mais parce que je pourrais le prendre au sérieux.

ANTOINETTE. — Mais c'est très-sérieux ! Je ne dis jamais que ce que je pense.

MORTEMER. — Alors, si je vous disais à mon tour que vous êtes adorable ?

ANTOINETTE. — Oh ! je le trouverais un peu exagéré, voilà tout ! Ah ! cette arme (*elle prend une arme sur le côté de la cheminée*), c'est aussi indien ?

MORTEMER. — Aussi, oui ! Et vous ne vous fâcheriez pas de l'entendre dire ?...

ANTOINETTE. — Mais non ! j'aime bien que l'on me trouve aimable et qu'on me le dise !

MORTEMER. — Ah ! vous avez bien raison ! car ce qui vous fait plus charmante encore, c'est cette franchise d'allure... cette gaieté... ce... Asseyez-vous donc !

ANTOINETTE. — Je n'aime pas ce tableau-là, par exemple, c'est trop noir !

MORTEMER. — C'est un peu vieux !

ANTOINETTE. — Oh ! et trop noir ! Je suis curieuse, je vous demande pardon.

MORTEMER. — Ah ! vous êtes curieuse ?

ANTOINETTE. — Comme on ne l'est pas !

MORTEMER. — Mais c'est une bonne qualité ; on peut aller loin avec cela !

ANTOINETTE. — Mais trop loin ! Figurez-vous que je ne tenais plus dans cette voiture ! Je me disais : Mais qu'est-ce qu'elle peut faire là-haut ? et j'avais une ardente envie de monter.

MORTEMER. — Il fallait le faire.

ANTOINETTE. — Oh ! si j'avais su vous trouver tout de suite !

MORTEMER. — Ah !

ANTOINETTE. — Bien que vous ne soyez pas marié et qu'il ne soit pas permis aux dames, à ce qu'il paraît, de rendre visite aux garçons. Je l'ai appris ce matin à mes dépens ; je parlais à ma sœur de voir en passant M. de Nantua à son hôtel pour l'inviter à dîner, et j'ai appris que je venais de dire une énormité.

MORTEMER. — Dans un hôtel ! bon ! mais dans une maison honnête !

ANTOINETTE. — C'est ce qu'il me semble... Et puis, un jeune homme, bon ! mais vous !

MORTEMER. — Pourquoi cette distinction ?

ANTOINETTE. — Je ne sais... au fait ! parce qu'il me semble... Et c'est vrai, vous avez raison, j'ai dit une chose qui n'a pas de sens....

Digitized by Google

Certes, la scène est charmante, et l'on fait bien de la rendre à la lumière du jour. Au dernier acte, les vieux garçons se rendent justice; ils comprennent qu'ils ne valent pas qu'on les pleure ou qu'on les recherche, et les gens mariés rentrent chez eux, en se félicitant que cette jeune fille et ces trois femmes aient échappé à tous ces piéges.

Au Théâtre-Français, *Jean Baudry*, comédie en quatre actes par M. Vacquerie, est un héros bourgeois, qui a traversé vaillamment ces deux terribles poëmes : *Les Misérables*, et *la Légende des Siècles*.

Jean Baudry rencontre un enfant de la rue; il en fait un homme, et cet homme ingrat, quand il a vingt ans, enlève à son bienfaiteur la jeune fille qu'il aime. Eh bien, Jean Baudry pardonne à son fils adoptif. La comédie, à ce point de grâce et de bonté, change de nom, et devient un drame en quatre actes. — *L'Aïeule*, à l'Ambigu-Comique, appartient à des régions plus élevées. Il s'agit, bel et bien, de la duchesse de Montbazon, qui, de son vivant, n'eût pas permis à Jean Baudry de s'asseoir devant elle. Or, la duchesse de Montbazon a le fanatisme de l'amour maternel, et placée entre deux filles du même nom, Jeanne et Blanche, elle n'hésite pas à empoisonner mademoiselle Blanche, en faveur de mademoiselle Jeanne, une fille du premier lit. C'était terrible, et Dieu sait le spasme et les sanglots! — *L'Ouvrière de Londres*, à ce même Ambigu, n'était que le résultat d'un gros roman d'une certaine Anglaise, madame Braddon, féconde en toutes sortes de crimes et d'horreurs, et qui ne serait pas fâchée, en fin de compte, de s'endormir dans quelque alcôve du *Château d'Udolphe*, où dans le *Confessionnal des pénitents noirs*. Faire un drame avec ces aventures de plusieurs volumes, ne sera jamais chose facile, et surtout quand il s'agit de mettre en scène les belles lignes que voici : « le jeune lord *à la* casaque en satin, tombe comme une bûche, et reste immobile comme une bûche. » On trouverait vingt passages de cette sorte dans le roman de cette nouvelle Anne Radcliffe. Un truc tout nouveau a protégé le premier jour ce mélodrame d'un instant, et cette fois, on peut le dire, le *truc* a remporté sa plus belle victoire. Il est à jamais dépassé, le truc du plancher qui tombe, écrasant le scélérat qui crie merci et miséricorde! Il est oublié depuis longtemps le truc des fantômes dans *le Secret de miss Aurore*. On voyait le fantôme aller et venir, étendre au ciel ses mains innocentes. On rirait aujourd'hui du truc de la femme noyée, allant entre deux eaux dans le vaste abîme. Il y avait aussi naguère le truc de l'eau qui monte en regard du plafond qui descend; et maintenant quels seront les trucs de l'avenir? Voilà toute l'inquiétude et tout le rêve des dramaturges; il ne s'agit plus de plaire et de charmer: un moment d'épouvante, et, moins encore, un étonnement d'un quart d'heure, avec le tremblement des tremblements.... la chose est faite, et le parterre est content, l'art dramatique est satisfait. Hélas! quelle misère et quelle honte en songeant à quels trucs en est réduite la nation lettrée et poétique à qui le genre humain était redevable de ces œuvres immortelles : *Cinna*, *le Cid*, *Polyeucte*, *Athalie* et *Britannicus*, *les Femmes savantes* et *le Menteur*, *Mérope*, *Adélaïde Duguesclin!*

Sans truc, mais non pas sans invention, s'avançait, à la suite de *l'Ouvrière de*

Digitized by Google

Londrès, Marie de Mancini, une des trois nièces du cardinal de Mazarin et, des trois nièces, la plus aimable : Mazarin, Louis XIV, M. de Pimentel, l'ambassadeur d'Espagne et les nièces de Mazarin, *les Mazarinettes*, comme on disait alors. A l'Ambigu-Comique, le jeune roi et Marie de Mancini se rencontrent par hasard dans un carrefour du bois de Vincennes : voilà bientôt l'amour, la jalousie et le reste jusqu'à la séparation définitive : Sire, vous êtes roi, vous m'aimez, et je pars ! Ce qui ferait un vers charmant, et ce vers-là ne serait pas indigne de tenir sa place dans les deux *Bérénice :*

J'aimais, seigneur, j'aimais, je voulais être aimée.
Ce jour je l'avouerai, je me suis alarmée.
J'ai cru que votre amour allait finir son cours.
Je connais mon erreur, et vous m'aimez toujours.
Votre cœur s'est troublé, j'ai vu couler vos larmes.

Le Drac, au Vaudeville, était plus voisin du conte que de la comédie. Il appartient, ce Drac, à la plus innocente sorcellerie. Un chœur de sirènes chantait à son berceau quand il vint au monde ; il est le parent du Follet de Lafontaine, innocente origine, oui, mais il a le grand malheur d'être un peu le cousin de Méphistophélès. Le Drac, étant jeune, a vu représenter le *Dépit amoureux* d'un certain Molière, et le jour où il voulut écrire, en se jouant, une comédie, il copia, bel et bien, sans le vouloir, sans le savoir, le *Dépit amoureux* de Molière :

MARINETTE.

Je viens vous avertir que tantôt, sur le soir,
Ma maîtresse au jardin vous permet de la voir.

ÉRASTE.

Oses-tu me parler, âme double et traîtresse !
Va, sors de ma présence, et dis à ta maîtresse
Qu'avecque ses écrits elle me laisse en paix,
Et que voilà l'état, infâme ! que j'en fais.
(*Il déchire la lettre et sort.*)

LUCILE.

Rien ne s'est pu passer dont il faille être en peine,
Puisque rien ne le doit défendre de ma haine.
Quoi ! tu voudrois chercher hors de sa lâcheté
La secrete raison de cette indignité ?

Rocambole, en cinq actes et huit tableaux, annoncé par les valets de cœur, vous représente une caverne, et dans cette caverne, en cette oasis du vol, de l'aventure, du rapt et de l'assassinat, on se tue, on s'égorge, on se retue, et voilà, pendant quatre heures d'une horloge de fer, une douzaine de coquins qui font la roue autour d'une demi douzaine de millions, sans compter les espérances et de très-belles terres en Normandie. Heureusement mademoiselle Baccarat (c'est un beau nom dans *le Jeu de l'Amour et du Hasard*) protége l'innocent, et non-seulement la vaillante Baccarat, mais encore un honnête espion, et l'un

Digitized by Google

et l'autre ils ont grand'peine à venir à bout de toute la bande. A la fin, dit le proverbe, tous les renards se retrouvent chez le fourreur; à l'Ambigu, tous les valets de pique et tous les rois de cœur sont traités haut la main, selon leur mérite, au grand contentement d'une foule enthousiaste et ravie au degré suprême. Ainsi la vertu triomphe, et si vous l'aviez vue, au fond d'un souterrain où la marée a ses grandes et petites entrées, palpiter sous l'étreinte écumante du flot qui va montant, montant, montant toujours, vous auriez ressenti un beau frisson. Ce qui fait le grand succès de cette abomination de la désolation, c'est qu'on ne va pas plus loin que la limite. Un coquin de plus, tout serait perdu. Cette *Rocambole* représente un roman en plusieurs années. Ce roman d'un esprit que rien n'arrête, ami de l'obstacle et de l'impossible, fut pendant deux ans l'épouvante et le plaisir de la grande ville, heureuse encore de reconnaître à ses inventions le terrible inventeur, M. Ponson du Terrail. Quel crâne! et pensez qu'il contient au moins quatre ou cinq océans qui ne se reposent ni jour ni nuit.

La Fille du Maudit, Princesse et favorite, appartiennent à M. Jules Barbier. Ce maudit n'est rien moins que le bourreau, l'homme au masque, à qui revint la triste vengeance de décapiter le roi Charles Stuart, le duc d'Hamilton et les quatre ou cinq plus nobles têtes de l'Angleterre. C'est pourquoi lui et son valet sont mis hors la loi. Qu'on les retrouve, ils seront pendus sans autre forme de procès. J'imagine en ceci que *la loi* fait beaucoup trop d'honneur à maître Hewlet le bourreau, et à M. Craft, son valet. Mieux eût valu supposer que ce bourreau n'était pas un homme de la profession; insulté par Charles Ier et poussé par une horrible vengeance (la chronique l'a dit), cet homme, que Ballanche appelait *l'homme sans nom,* se serait voilé la face pour accomplir cette tâche abominable. Par cette fiction, le drame aussitôt se tirait d'affaire avec les bourreaux de Londres et d'Amsterdam, et maître Hewlet devenait vraisemblable aux bras de sa fille adoptive qui veut le suivre au bout de l'univers. L'auteur a fait une grande violence au sens commun, lorsqu'il unissait dans le même drame les galants personnages du chevalier de Grammont et M. le chevalier de Grammont lui-même, avec tous ces hommes de sac et de corde. La taverne et le salon, la gigue et le menuet ne s'accommodent pas l'un avec l'autre, et ce sont là trop de sensations et de personnages opposés.

Non moins romanesque, et mieux inspiré dans *Princesse et favorite,* M. Jules Barbier nous montre un véritable chevalier errant, le comte de Kœnigsmark. Il s'est battu contre les Turcs, il a fait alliance avec un jeune homme appelé Maximilien. Maximilien est un prince amoureux d'une princesse, et Kœnigsmark, dévoué jusqu'à la mort, arrache enfin ces deux enfants aux fureurs d'une abominable drôlesse, appelée la comtesse Platen. Ceci s'appelle un drame de cape et d'épée, et voici déjà longtemps que ces sortes de compositions sont à la mode. Alliance heureuse du courage et de l'amour, du don Quichotte et de la Dulcinée, en nos Tobosos du boulevard.

Nous préférons, et de beaucoup, à ces diverses compositions dont la note est sue à l'avance, une élégie intitulée le *Clos-Pommier,* par MM. Amédée Achard et Charles Deslys. Vous verrez dans le *Clos-Pommier* le père Glam et sa digne

Digitized by Google

fille Catherine. Il est si bon, qu'il donne aux pauvres gens tout ce qu'il a; elle est si dévouée et si charmante, que pour arracher son digne père à la fureur des huissiers, elle consent à donner sa belle main à un sien voisin qui lui fait peur, Pacôme Hennebaut. Mais, Dieu soit loué, tout s'arrange, et le père Glam et Catherine, après bien des vicissitudes, retrouvent le Clos-Pommier et la paix du cœur. On reconnaît, en cette aimable histoire, la main d'un maître, également habile au beau rire, aux larmes touchantes, et la pièce a bien réussi. — *La Volonté*, comédie en quatre actes, en vers, par M. Jean Duboys, est le petit résultat d'un grand effort. Entreprendre une comédie en quatre actes et l'écrire en vers, est une grosse affaire et qui demande un grand artiste. Au fait, était-ce bien la peine de se tant déranger pour arriver à une impuissante comparaison de *l'Honneur et l'argent?* — Mieux vaut encore, en laissant de côté toute espèce de compositions, écrire en vers abondants, faciles, où tout brille, où rien n'est solide, une agréable fantaisie à la Banville. Il excelle à ces tours de force, et son histoire de *la Pomme* a gagné tous les suffrages. Le parterre a beaucoup applaudi ces derniers vers :

Vous ne dédaignez pas une chanson frivole!
Ce conte, plus léger que la brise qui vole,
Est vrai comme la vie et comme nos amours;
Car tant que mûriront les fruits vermeils, toujours
La femme y voudra mordre, et tous tant que nous sommes,
Nous aimerons toujours les mangeuses de pommes!

Avant d'écrire en vers charmants cette idylle au sommet du Pinde, écoutez cependant l'oraison que le poëte adressait à son dieu : « Digne instituteur du genre humain par les doux poëmes qui polissent l'esprit, par les savants exercices qui façonnent le corps, éloquent petit-fils d'Atlas, messager de l'Olympe, habile inventeur de la lyre aux flancs recourbés, heureux à commettre un joyeux larcin, c'est toi que j'invoque, ô Mercure! Un beau jour tu dérobais ses taureaux et ses génisses au divin berger. Apollon furieux te menace..... et soudain se prend à rire; tu l'avais dépouillé de son carquois! Si le roi Priam, quittant sa ville en deuil, traverse impunément le camp des Atrides, éclairé de mille feux et gardé par des sentinelles vigilantes, c'est que tu guidais son char, tout chargé de la rançon d'Hector! Tu déposes aux champs élysées les âmes innocentes; la troupe légère obéit au caducée, également agréable aux dieux d'en haut, aux dieux d'en bas (1). »

Une autre comédie en vers, mais ceux-là très-sérieux, et de l'ancienne école, appartient à M. Jules de Wailly. Cela s'appelait : *La Voisine*, au Gymnase, et chacun de nous a reconnu l'esprit du père à l'esprit de son fils. Toutefois, on ne saurait trop répéter à M. de Banville, à M. de Wailly, au classique, au romantique, à la fantaisie, au bon sens, ces conseils d'un poëte ancien et moderne, heureux dans tous les styles et critique excellent par-dessus le marché :

Un vers heureux et d'un tour agréable
Ne suffit pas; il faut une action,

(1) Traduction d'Horace, 3e édition, in-18. Hachette.

Digitized by Google

De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour consommer cette œuvre du démon.

Le grand bruit de l'année appartient au *Supplice d'une femme...* et par suite, *aux Deux Sœurs.* Peu de comédie, un très-gros drame; un succès sans conteste; un succès contesté. Ces deux drames, qui n'en font qu'un, nous ramènent sur les malheurs de l'adultère, et prennent au grand sérieux ces aimables petites misères dont riait si gentiment l'ancienne comédie. Un bonhomme appelé M. Dumont est le mari d'une aimable femme et le père d'une fillette intelligente au degré suprême. En ce logis somptueux, tout annonce un grand calme, et pourtant la dame est triste, elle est malheureuse... elle est vraiment au supplice. Il y avait autrefois sur les boulevards, *la Femme aux deux maris*, moins malheureuse que madame Dumont. Car près d'elle, à ses côtés, un certain Alvarez, ami du mari, père de l'enfant, espionne à toute heure les sentiments de madame Dumont. Il lui défend d'aimer ce mari qui la rend heureuse, et, volontiers, il défendrait au mari d'embrasser son enfant. Et tant et tant l'adultère a pesé sur cette maison, que tout à coup, n'en pouvant plus, la femme au supplice a dénoncé son propre adultère, et voilà le mari lisant la lettre de l'amant sans y rien comprendre. Ici nous tombons dans le sérieux. Les maris sont vengés de tous les rires, et Dumont, relevant la tête, inflige à sa femme, à son ami, un châtiment terrible. Il veut que ces deux malheureux se déshonorent en le ruinant lui-même. Il chasse Alvarez. Il renvoie à sa mère madame Dumont et sa dot. Il garde l'enfant. Le spectateur regarde, écoute, applaudit, et se demande : s'il a rêvé?

Le Supplice d'une femme a paru sans nom d'auteur. Ils étaient deux; pas un ne s'est nommé, et ce grand succès est représenté par trois étoiles. Mais, l'un des auteurs, l'homme à l'idée, hostile à tous les arrangements, et il l'a bien montré, M. Émile de Girardin, a, lui seul, écrit et composé *les Deux Sœurs.*

Les Deux Sœurs, au Vaudeville..... on dirait volontiers *les trois sœurs,* en songeant à madame Dumont, la triste héroïne du *Supplice d'une femme.* Hélas! les trois sœurs sont bien malheureuses. La première a trahi son mari, le pistolet sur la gorge. Elle a pendant sept ans expié par toutes les tortures cet oubli de ses devoirs, et lorsque arrive enfin l'heure inévitable où le mari doit tout savoir, l'infortunée, aux pieds de cet homme indignement sacrifié, se traîne, implorant son pardon. Telle était, des trois sœurs, la sœur aînée au Théâtre-Français.

La deuxième sœur n'est guère mieux partagée. Elle avait vingt ans, elle était belle, intelligente, avec toutes les inspirations que donnent les beaux-arts aux esprits délicats. Mais, la malheureuse! elle était pauvre, innocente, ignorante aussi de l'avenir; et la voilà, par d'injustes noces, livrée à un vieillard lassé de vivre, impotent, et qui de ses beaux jours n'a gardé que des vices. Quoi de plus malheureux, je vous prie?

Car tristement, vendre par un contrat
Sa liberté, son nom et son état

Digitized by Google

Aux volontés d'un maître despotique
Dont on devient le premier domestique;
Se quereller ou s'éviter le jour,
Sans joie à table et la nuit sans amour;
Gémir, sécher dans sa douleur profonde,
Un tel hymen est l'enfer en ce monde.

Notez bien que ce vieillard, très-riche et très-avare, épuisé de débauches, avait la risible ambition de mettre au jour un Hercule, un Thésée, un Pélopidas, un maréchal de Saxe, un don Juan..... C'est à grand'peine si sa jeune épouse enfante, ô déception! une enfant *contrefaite et toujours malade*, un petit être à demi né. De quoi te plains-tu, vieillard? Cette enfant mal venue te condamne, et le jour de tes noces fut le jour d'un grand crime. *Jour plus affreux que les ténèbres!* noces misérables que la loi devrait défendre : « Il y avait des jeunes gens des deux sexes qui se rendaient aux autels de la déesse pour la remercier. De nouvelles mariées, sortant de leur maison, étaient reconduites en bel ordre à la clarté des flambeaux. Tout retentit des chants d'hyménée. Des troupes de jeunes gens précèdent et suivent la pompe nuptiale, en dansant au son des trompettes et des flûtes. Les femmes de la ville, attirées par la curiosité, sont à leurs portes, et regardent cette marche avec beaucoup d'intérêt. »

Voilà comment le vieil Homère entendait les beaux mariages, et comment il les décrit de sa main paternelle sur le bouclier du divin Achille. O supplice affreux de la jeune fille unie au vieillard! Mariage abominable de la vie et de la mort : *Mortua jungebat corpora vivis.*

La troisième enfin de ces trois *suppliciées*, madame Valentine de Puybrun, apportait dans son partage une beauté singulière, un cœur trop tendre, une âme en feu. Madame de Puybrun avait fait ce qui s'appelle un grand mariage; elle épousait un jeune homme, un riche, un amoureux, mais ce jeune homme, aussitôt que sa femme eut deux enfants, perdit beaucoup de sa grâce aux yeux de cette épouse injuste. Elle trouva d'abord que M. de Puybrun l'aimait trop; elle trouva plus tard qu'elle ne l'aimait plus; et quand sa sœur, l'honnête femme de ce vieillard que nous ne verrons pas, Dieu merci! représente à Valentine que la liberté c'est l'ordre, et que, par amour pour soi-même, elle ferait bien de rester fidèle à son mari : *Je suis une femme, il faut que je vive.* Absolument elle veut vivre à sa guise. Plus de loi, plus de frein, plus d'enfants, plus de mari, plus rien qui ressemble au devoir, au respect. Voilà son rêve, et n'insistez pas davantage; elle a déjà les deux pieds dans l'abîme. Elle s'est donnée, il n'y a pas longtemps, au duc de Beaulieu qui ne la demandait guère. M. de Beaulieu, attaché d'ambassade, en un jour d'oisiveté, rencontrant madame de Puybrun qui cherchait chape-chute, a répondu : « Je veux bien, me voilà, aimons-nous! » Ils se sont aimés. Il aimait sagement, prudemment. Elle aimait comme une insensée. Il se fût caché volontiers pour ne rien compromettre, et la dame ici présente, par haine de l'*ennui*, eût crié ses amours à tout le monde. Malheureusement l'ennui n'a jamais rien produit d'habile ou de bon; il est lâche, il est maladroit, mal élevé, et va se heurtant, comme un hanneton, à tous les obstacles. L'étrange idée, en effet, à madame Valentine de

Digitized by Google

Puybrun, d'emmener le duc Armand de Beaulieu dans ce triste Vichy, au milieu de ces malades qui sont perclus de rhumatismes et qui sont bistrés comme des mulâtres! Et plus ils sont bistrés et perclus, plus les habitants de Vichy sont curieux, jaloux, médisants, pleins de mauvais propos. Donc, apporter dans Vichy beaucoup de jeunesse, un grand amour, une profonde horreur pour *la Grande Grille* et pour *les Célestins,* autant valait se dénoncer soi-même. Ah! si M. le duc de Beaulieu était assez avisé pour se donner un bon accès de goutte, ou si sa maîtresse imprudente était pliée en deux par un bon rhumatisme, ils iraient et viendraient tout à leur aise, et chaque buveur d'eau, les rencontrant à la buvette, prendrait en pitié ces deux souffreteux. Mais ils portent le ciel dans leurs yeux, ils ont le plus doux rire à la lèvre, et, chaque matin (tels autrefois Paul et Françoise de Rimini), ces deux amoureux épèlent la même leçon. En voilà assez pour que tout Vichy soit en émeute. On les épie, on les espionne, on les dénonce, et quand, pressés par la voix publique, et surtout par la subite arrivée du mari, Françoise et son ami Paul prennent le chemin de fer pour s'enfuir *au bord de quelque lac* (c'est un mot de la première suppliciée), tout est perdu, ils manquent le train *d'une minute,* et les voilà qui s'en reviennent sans armes, avec bagages. L'omnibus qui les emporta les rapporte. Il n'y eut jamais rien de plus triste. Au même instant, Vichy se met à rire, à gouailler, que c'est une bénédiction. Arrive au même instant le jaloux, le furieux, l'implacable. En traversant Vichy, M. de Puybrun apprend toute sa misère, et maintenant va commencer le troisième supplice, à savoir le supplice de madame de Puybrun.

Tant pis pour elle et tant pis pour M. le duc son amant! Le mari les tient sans rémission : « O palais! ô lit nuptial! quelle différence entre ma position présente et le jour d'hier! » Ainsi pleure un héros d'Euripide.

Et maintenant, seigneur, expliquons-nous tous deux...

Voilà ce que dit M. de Puybrun à M. le duc de Beaulieu. — Nous allons nous battre avec les pistolets que voici. — Monsieur, répond le duc de Beaulieu, l'honneur ne veut pas que je vous tue. Il y a six ans, vous seriez-vous battu avec le mari de votre maîtresse, M. d'Arcueil? — A cette réponse à bout portant : Si vous persistez dans votre refus, avec ce pistolet je vous tue, avec celui-ci je me fais sauter la cervelle. — Je persiste. Où visez-vous? — Au cœur!

(A peine celui-ci a-t-il répondu, que deux coups de pistolet partent. Le duc de Beaulieu et M. de Puybrun tombent morts. Un cri perçant s'échappe de la pièce où Valentine est enfermée. Valentine, qui est parvenue à ouvrir la porte, sort éperdue, voit son mari qui est mort; elle pousse un cri déchirant, et se jette dans les bras de Cécile, qui accourt.)

CÉCILE. — Valentine!

VALENTINE, *agenouillée près du corps de M. de Puybrun.* — Tu me l'avais bien dit, ma sœur!

En tout ceci, vous le voyez, il n'y a pas le plus petit mot pour rire. Heureusement que, chez nous, le rire et la bonne humeur ne perdent jamais leurs

Digitized by Google

droits. C'est ainsi que nous avons eu *le Supplice d'un homme*, avec des gaietés infinies. — Nous avons eu *les Ficelles de Montempoivre; — les Jocrisses de l'amour; — les Contributions indirectes; — une Femme dégelée; — un Ménage en ville; — le Ménétrier de Saint-Wast; — la Fiancée du corps de garde, — un Clou dans la serrure, — un Homme de bronze* et *les Mémoires de Béséda.* Que disons-nous? *La Tribu des rousses!!! — Jean qui rit,* et la gaieté des gaietés, *Jupiter et Léda.* Plus que *Jupiter et Léda, la Belle Hélène!!!* Avec *la Belle Hélène* et *la Biche au bois,* tout un peuple est tiré d'affaire, et vraiment l'art dramatique aurait tort de se plaindre toutes les fois qu'il a le bonheur de succomber sous le fardeau du rire. Contentons-nous de rappeler, en fait de grands ouvrages : *la Jeunesse de Mirabeau,* par M. Aylie Langlé; — *les Victimes de l'argent*, comédie en trois actes par M. Edmond Gandinet, et *les Gardes forestiers* de M. Alexandre Dumas. Arrivons maintenant pour finir, pour bien finir, à la vraie comédie en cinq actes, à *Maître Guérin* de M. Émile Augier.

Maître Guérin est encore un effronté; il marche entouré de toutes les précautions légales. Il a fait du code civil un danger, et du code pénal un poison. C'est un ambitieux, dans les sapes, dans les abîmes. Il a pour voisine une Parisienne, madame Lecoutellier, née de Villetaneuse, et M. Déroncerets, un rêveur de la famille des Claës; grand chercheur de quadrature du cercle et de pierre philosophale. Or, maître Guérin s'est proposé cette double tâche : il achètera à bas prix, à M. Déroncerets, le château de Villetaneuse, et ce château de Villetaneuse, il le donnera en dot à son propre fils, le colonel Guérin. Une fois appuyé par son fils et par sa bru, maître Guérin devient coup sur coup chevalier de la Légion d'honneur, membre du conseil général et député. Tels sont les projets du terrible Guérin, mais il rencontre en son chemin, comme un obstacle infranchissable, l'honneur de son propre fils; le fils ne veut pas de ces arrangements; il les renverse, il les brise, il finit par emmener sa mère avec lui dans ses sentiers glorieux. Ce châtiment de l'homme injuste resté seul au milieu des ruines qu'il a faites, a frappé tout le monde, et chacun disait : C'est bien fait. Maître Guérin, ce grand légiste, ne connaît rien aux lois de la conscience; il ne connaîtra jamais le remords; et lorsqu'enfin son fils s'éloigne, indigné d'un tel père; quand sa femme, en pleurant, suit les pas de ce fils, qui s'en va pour toujours de ce logis décrié, emmenant avec lui, dans sa retraite et dans sa gloire, Francine et son père, en ce moment on comprend que maître Guérin vient d'arracher de son cœur misérable ces suprêmes et frêles tendresses. Il restera seul et mourra seul, plutôt que d'obéir à la sagesse qui règle, à la justice qui venge, à l'orgueil qui s'abaisse. A tout jamais il est renversé, il est brisé, il est à bas : *deposuit de sede.* Voilà ce qui s'appelle un dénoûment juste et bien trouvé, logique et bien venu, après quatre heures d'attention, d'inquiétudes et de transes infinies. Ce dénoûment de *Maître Guérin* n'est pas l'un des moindres bonheurs de l'auteur; il a complété la pièce; il l'impose à l'attention publique. Heureux les gens heureux! il n'y a que ceux-là pour réussir! Un jour d'été, il y a déjà près de vingt ans, nous rencontrions le jeune Émile Augier qui revenait du bois de Meudon, un manuscrit sous le bras,

Digitized by Google

Il marchait du pas léger de la jeunesse; il était si gai, si content, si joyeux! « Voyez-vous, nous disait-il, j'ai fini ma comédie en vers; elle est là dedans toute faite, et je la porte au Théâtre-Français; en voilà pour un an de repos. » Cette pièce était un de ses grands succès : *Gabrielle.* A l'entendre, à le voir, on eût dit que notre chevalier Printemps l'avait trouvée, en se promenant, toute faite au fond des bois.

Et voilà comme on s'attache aux beaux esprits bien nés; à force de les suivre en leurs moindres sentiers, on s'imagine qu'un peu de leur gloire et de leur bonheur va rejaillir sur ceux mêmes qui en sont les témoins. Ils sont là plusieurs, dans le domaine de la comédie et du drame, qui peuvent être injustes envers la critique... elle ne saurait être un seul instant oublieuse de ses tendresses anciennes pour ces jeunes esprits, et des belles heures qu'elle leur doit.

Entendez-vous, cependant, retentir d'un bout de l'Europe à l'autre bout, tout rempli de grâce et de majesté, de passion, de douleur, d'enthousiasme et de rêverie, un chef-d'œuvre intitulé *l'Africaine,* et ton dernier chef-d'œuvre, ô maître excellent, poëte et chanteur, à qui le drame obéissait, maître absolu des âmes et des cœurs, illustre et cher Meyerbeer!

LES LIVRES.

C'est la plainte universelle. Chaque année on va disant et répétant : la poésie est morte; on ne sait plus écrire. Il n'y a plus d'esprit dans ce bas monde; où donc allons-nous? Voilà comme on parle, et, quand l'heure est venue où l'on veut se rendre un compte exact du travail littéraire de l'année, on ne sait plus auquel entendre. Alors, que de poëmes, que d'histoires, de romans, de drames, de comédies! Une critique ardente et de tous les jours, juste et loyale, a traversé tous ces travaux une première fois, et l'historien de chaque année, en voyant sa tâche à moitié faite, remercie, à la fois, la critique et la poésie. Allons donc, commençons. Plusieurs chapitres suffiront à peine à raconter la *stérile* année littéraire de 1865.

CHAPITRE Ier.

Rimes franches. — *Dolentia*, par Louis Guibert. — *Fantaisie*, par Albéric d'Autully. — *Rhythmes et Refrains*, par Paul Ristelhuber. — *Sonnets*, par A. de Flaux. — *Les Premières Larmes*, par Maurice de Foucault. — *Les Premières Feuilles*, par Aimé Mauduit. — *Révélations poétiques*, par Mme Auguste Penquer. — *Passion*, par Louise d'Isole. — *Paquet d'aiguilles*, par Prosper Delamare. — *Fables*, par Louis Bonnel. — *Epitres humoristiques*, par Henri Dottin. — *Beppo*, traduit en vers, avec texte anglais en regard, par S. Clogenson. — *Le Temps jadis*, par Ferd. Pouyadou. — *Souvenirs.* — *Vers pour photographies et albums*, par le comte de Choiseul-Daillecourt. — *Les Fugitives*, par ***. — *Glanes poétiques*, par Eugène Camot. — *Les Roses de Noël*, par J. T. de Saint-Germain. — *Les Vagabondes*, par Régis Chabran. — *Les Chants du Peuple*, par J.-G. Ponzio. — *Les Chrétiens, ou la Chute de Rome*, poëme en douze chants, par Cénac-Moncaut. — *Les Filles de Minuit*, par Valery Vernier. — *Rimes brutales.* — *Portefeuille intime*, par Joseph Boulmier. — *Les Roses d'Antan*, par André Lemoyne. — *Les Figures jeunes*, par Louis Ratisbonne. — *Les pensées tristes*, par Armand Renaud. — *Les*

Digitized by Google

Voix du silence, par Victor de Laprade. — *Poëmes*, par J.-M. Joufroy. — *Les Elévations*, par Emmanuel Des Essarts. — La *Lyre intime*, par André Lefèvre. — *Fleurs et Chardons*, par Jules de Voris. — *Memento*, par Félix Hennegay. — *Satires*, par Auguste Barbier. — *Stances et Poëmes*, par Sully-Prudhomme. — *Les Passiflores*, par Mme de Montaran. — *Feuilles de rose*, par Eutrope Lambert. — *Le Cœur et les Lèvres*, par Roger Delorme.

L'auteur des *Rimes franches* et de *Dolentia*, M. Louis Guibert, est un poëte; il sait écrire; il raconte avec beaucoup d'art et de goût les inspirations dont son âme est remplie. Il a des tristesses qui font pitié, des colères qui font peur. Un jour qu'il rencontre, en son chemin, une jeunesse enamourée, et gaie et charmante, il la suit par les sentiers fleuris; puis, soudain, il s'arrête, et le voilà saisi d'un invincible dégoût :

Cette enfant, ou plutôt cet ange, est une fille,
De celles-là qui vont, à l'heure où le jour fuit,
Vendant leur lèvre à l'heure et l'amour à la nuit.

M. Albéric d'Antully est bien loin de prendre au sérieux sa plainte et sa chanson. Si M. Guibert appartient au bonhomme Régnier, M. d'Antully est un enfant d'Alfred de Musset. Il vous dira lui-même en parlant de ses vers :

Si ce n'est point de l'art ni de la poésie,
J'en suis bien désolé, mais c'est ma fantaisie.

Certes, ils sont nombreux ces dignes enfants d'Alfred de Musset. De très-bonne heure, ils s'enivrent à sa coupe remplie, ils sont amoureux de ses amours. De son côté, ils savent par cœur *les Contes d'Espagne et d'Italie;* cet autre enfant de la même école, M. Paul Ristelhuber, il a célébré son jeune maître en vers charmants. Docile et content, il le suit dans sa voie; il excelle à l'élégie, au sonnet, et d'une main délicate, il frotte, agréablement, la guitare enrubannée. Ecoutez ce qu'il dit d'une jeune Espagnole effleurant la prairie en jupon court :

Ton pied si fièrement se pose sur la terre
Que pour te voir passer fleurit la primevère.

M. de Flaux, n'est rien moins qu'un poëte casanier. Il a sa place à côté du héros de Virgile :

Qui mores nominum multorum vidit et urbes...

Seulement, plus les régions sont lointaines, sous le nuage et sous la pluie, et plus elles semblent attirer le poëte voyageur. Il a vu le Danemark, la Norvége et la Laponie; il a traversé :

. . . . . La Baltique aux flots glauques,
Que sillonnait au loin une flotte de phoques,
Si terrible en hiver, si clémente en été.

Digitized by Google

La description de M. de Flaux est d'une vérité.... très-vraie; elle attire, elle plaît; on voit ce qu'il a vu, on s'arrête aux lieux mêmes où il s'est arrêté :

Tant qu'un souffle de vie animera mon cœur,
Sombre et triste Finmark, ta sauvage grandeur
A mon esprit charmé demeurera présente;
Je n'oublierai jamais tes marais, ton chaos,
Tes rocs glacés, venant se perdre dans les flots,
Ni tes oiseaux de mer chantant dans la tourmente.

M. Maurice de Foucault n'a guère plus de vingt ans, si nous en croyons ses *Premières Larmes*, douces larmes, mêlées aux sourires, ce sourire mouillé dont parle Homère :

J'ai chanté ma chanson de mai;
Elle rit moins qu'elle ne pleure.
Mon cœur, dis-moi, même à cette heure
Voudrais-tu n'avoir pas aimé?

Écoutez! M. Aimé Mauduit va chanter *les Premières Feuilles*. Horace en a parlé de ces premières feuilles, lorsqu'il raconte que les colombes de l'Apulie ont protégé son berceau contre la dent des ours et le venin des vipères : *Fronde nova....*

Une muse à l'accent viril, madame Auguste Penquer, dans une suite éloquente d'élégies et de poëmes, vous raconte, avec toutes les grâces d'un noble cœur, les meilleures passions de la vie humaine, à savoir : les jeunes amours, les bonheurs du mariage, et les tendresses maternelles. Elle a des rêves qui font rêver, et des extases toutes charmantes :

L'ivresse de mon sein enivrait ma mantille.
J'étais comme serait la chaste jeune fille
Que le premier baiser d'amour livre à l'époux.
Tout frémissait en moi : la pudeur, l'espérance,
Et mon bonheur avait l'aspect de la souffrance;
Il faisait trembler mes genoux.

Telle elle était la première fois qu'elle eut compris les bonheurs de la maternité. C'est bien la même femme et dans le même accent, qui raconte, en ces beaux vers, les premiers étonnements de l'amour :

Ah! tu m'as pris mon cœur tout palpitant de joie!
Je l'ai senti bondir sous ma robe de soie,
Sortir de ma poitrine en feu,
Et passer tout entier, tout brûlant dans la tienne.
Ah! je n'ai plus rien en moi qui ne t'appartienne :
Je suis bien plus à toi qu'à Dieu.

Non loin d'elle, et dans le même sentier, madame Louise d'Isole écrit des vers brûlants, mais chastes. Elle aime, elle est aimée, elle pleure, elle prie :

Ami, vous le savez, de vous mon âme est pleine,
Sous le regard de Dieu je la porte avec peine!

Digitized by Google

Un seul souffle, un rayon la ferait déborder...
Oh! passez sans rien dire et sans me regarder!

O joie ineffable! ô douleur trop tôt venue! espoirs perdus! bonheurs envolés! regrets que rien n'épuise!

O souvenir, toi seul es le plus grand des maux!...
Qu'ai-je fait du passé? Quel nom avait hier?
Où donc étais-je alors? Que m'importe! le sais-je?
L'été va-t-il finir? Commençons-nous l'hiver?...
Passez, écoulez-vous, jours de feu, jours de neige,
Passez pour moi sans nom, sans vie et sans couleur!...
Oh! quand viendra le jour qui me rendra mon cœur?

Ainsi chantent d'une façon discrète, et pour elles-mêmes, ces âmes en peine de l'idéal. En même temps que les passionnés, viennent les sceptiques, les rieurs : *le Paquet d'aiguilles,* par M. Delamare, et *les Fables* de M. Bonnet, et tous ces poëmes que nous annonçons en tête de ce chapitre : esprit, gaieté, bonheur, chansons. *Les Chants du peuple* adressés à ce ferme et vaillant esprit, Laurent Pichat. *Les Chrétiens, ou la Chute de Rome,* un poëme de l'école de l'abbé Delille, par M. Cénac-Moncaut. *Les Pensées tristes,* d'Armand Renaud. *Les Élévations,* du jeune Emmanuel des Essarts. Il chante à la façon de l'oiseau; tout convient à ses chansons. Heureux enfant de Lamartine, il effleure en vers faciles, abondants, curieux, les grandes passions de son maître, et quand il vous dit qu'il est malheureux, ne le croyez pas. Bien fou serait le lecteur qui les voudrait croire, et les suivre en leurs extases du mois de mai.

Les poëtes conteurs, dans ce groupe enchanté, sont toujours sûrs de rencontrer un auditoire. On aime assez, chez nous, un conte bien fait, pour lui pardonner d'être écrit en beaux vers bien frappés. Voilà le succès des *Contes poétiques* de M. Valery Vernier : *le Fantôme romain, Yvonne.* A ce rang choisi, nous placerons M. Joseph Boulmier. Il écrit, dit-il, des *Rimes brutales,* mais au fond de cette colère, on retrouve à la fois tant de grâce et de pardon :

Comme la perle au sein de la nacre des mers,
Une larme d'amour brille au fond de tes vers.

Mais, le premier de tous, dans le cénacle poétique, un poëte heureux, sérieux, bien inspiré, vous l'avez déjà nommé, c'est l'auteur des *Figures jeunes,* M. Louis Ratisbonne. Il rêve, à la façon de son maître, Dante Alighieri. Inspiré par les plus vives et les plus salutaires passions, il a longtemps médité son poëme, et ne le montre enfin à la douce lumière du jour que s'il est content du moindre détail. Sa joie et son orgueil, c'est de réunir dans les mêmes pages les émotions les plus diverses. Il sait, par expérience, comme on parle à l'enfant, et comme on fait parler le jeune homme. Il était amoureux, il était père, à l'heure où les poëtes vulgaires ne songent qu'à l'Iris en l'air, et quand on rencontre en ces *Figures jeunes,* le *de profundis* de la Pologne, ou *le Cantique à l'Italie,* on peut affirmer que ce jeune homme est un grand poëte.

Digitized by Google

La Flûte de Pan et *la Lyre intime* de M. André Lefèvre ont rencontré plus d'un lecteur, et nous avons entendu réciter, par un soir d'automne, *les Spectres de la Coupe* et *le Départ d'Ixion.*

Écoutez, cependant : *les Voix du Silence.* Au milieu des chemins, sur les bords du fleuve antique et charmant, qui s'est appelé le Lignon, dans ce paysage enchanté, tout rempli de soleil et d'ombre, écoutez M. de Laprade. Il a précieusement conservé sa vie et l'accent de la jeunesse. Il pense en poëte, il écrit comme un maître, et nous restons attentifs à ses beaux vers.

Voici venir, à la même heure, Auguste Barbier, l'auteur des *Satires.* Cette fois, plus de colère; au contraire, une grâce, un enjouement, le vrai charme. Il appartenait à Juvénal; il s'est rapproché des *Contemplations.* Ce nom d'Auguste Barbier est un nom célèbre. Il a sa date, et pas un de ses lecteurs ne saurait l'oublier.

Dans un champ moindre, on rencontre encore une éloquente femme, une dame du monde, ayant nom madame de Montaran. Elle écrit comme on parle. Sa poésie a beau faire, elle touche au salon, et nous ne sommes pas étonné qu'en ses heures de loisir elle se repose *aux Armes de France, au Soleil d'Or,* ou à *l'Auberge des Quatre-Nations.*

Oui, l'auberge me plaît, elle qui me délivre
De tous les importuns qu'un fol orgueil enivre,
De tous ces grands savants au tout petit savoir,
De tant de beaux esprits qu'on cherche sans les voir.
Elle me sauve aussi des tristes bavardages,
Des propos médisants, des fades commérages,
Des faiseurs de caquets, serpents facétieux,
Des barbons ennuyés, et partant ennuyeux.
Les sots, les sots enfin, insipide cohorte,
Ici perdent le droit de frapper à ma porte;
Ici je m'appartiens, et mes quatre verrous
Me tiennent à l'abri des méchants et des fous.

Allons plus vite. En vain, nous sommes arrêté par toutes sortes de mirages; celui-là qui voudrait cueillir toutes les fleurettes du sentier n'arriverait pas à son heure. A chaque instant, un poëte est là, qui vous dit : Prêtez l'oreille ! O mes *feuilles de roses,* s'écrie Eutrope Lambert, retenez ce passant qui passe, et dites-lui d'écouter nos chansons :

Elle avait dix-huit ans! elle était bonne et douce!
Comme un petit oiseau dans un bien l nid de mousse
Elle babillait tout le jour;
Ses beaux yeux scintillaient ainsi que deux étoiles;
Son front était plus blanc qu'un horizon de voiles.
— Quand sera-t-elle de retour?

Et nous aussi, nous dit un jeune homme appelé Roger Delorme, nous avons écrit nos vers d'amour : *le Cœur et les Lèvres.* Celui-là est un jeune maître;

Digitized by Google

il plaît, il étonne, il a des grâces inattendues, il raconte à merveille; si l'on avait le temps, on l'écouterait jusqu'à demain :

.... Je suis allé revoir notre petite chambre,
Où vous m'avez aimé, — quand vous m'aimiez encor,
Où nous avons chassé le froid noir de décembre
En faisant un grand feu d'amour, de rêves d'or.

Aimable chanson, sur l'air de Béranger :

Et là j'ai bien pleuré, — car convenez, mignonne,
Que vous l'avez éteint bien précipitamment :
Décembre a vu tresser ma première couronne,
Et nous ne sommes pas en janvier seulement!

Ah! que d'aimables choses on oublie! Et cependant, n'oublions pas *les Poésies narbonnaises*, d'un vieux Gaulois de Narbonne, appelé M. Birat. Il publie, en deux gros tomes, moitié français, moitié patois : histoires, contes, poëmes, cantiques, chansons, billets, antiquités, comédies et légendes. Il rit, il se fâche, il plaisante; heureux à la rime, habile à la prose. Ah, le brave homme, et le digne voisin!

CHAPITRE II.

LA PROSE ET LE ROMAN.

La Confession d'une jeune fille, par George Sand, deux vol. in-18. — *Raoul de la Châtre, aventures de guerre et d'amour*, par Maurice Sand, un vol. in-8. — *Le Mari imprévu*, par Edmond About, un vol. in-8. — *Louise Tardy*, par Louis Ulbach, un vol. in-18. — *Le Parrain de Cendrillon*, par Louis Ulbach, un vol. in-18. — *Germinie Lacerteux*, par Edmond et Jules de Goncourt, un vol. — *Paule Méré*, par Victor Cherbuliez, un vol. in-18. — *Les Confidences d'une puritaine*, par Max Valrey, un vol. in-18. — *Fidès*, par Paul Deltuf, un vol. in-18. — *Les Amours d'un garde champêtre, une page tendre des Mémoires du père Govin*, par Hippolyte de Clairet, un vol. in-18. — *L'abbé Tayaut*, par le marquis de Foudras, un vol. — *Le Prestige de l'uniforme*, par M. Serret, un vol. in-18. — *Les Victimes d'amour, les Epoux*, par Hector Malot, un vol. in-18. — *Contes accélérés*, par Louis Dépret, un vol. — *Sous les rideaux*, par Douglas Jerrold, traduit par A. Leroy, un vol. in-18. *La Majorité de Mlle Bridot*, par Ch. Deslys, un vol. in 18. — *Contes à Ninon*, par Émile Zola, un vol. in-18. — *Décembre, contes et récits*, par John Bedot, dessins de Mme Armand Leleux, un vol. in-8. — *La Quarantaine*, par Michel Berend, un vol. in-18. — *Gros et menus propos*, par Joseph Hornung, peintre. — *Colette*, par M. Jules Labeaume. — *Jacques Galeron*, par André Léo. — *Une ville de garnison*, par M. Alfred Assolant. — *Les Demoiselles Tourangeau*, par M. Champfleury. — *La Comtesse de Silva*, par M. Paul Deltuf. — *L'Habitude et le Souvenir*, par M. Adolphe Belot. — *Le Roman d'une lorette parisienne*, par M. Esménard du Mazet. — *Une femme du monde*, par M. Nicolas Seménow. — *Le Dernier Amour de Cinq-Mars*, par Henry Vié. — *Jambe-d'Argent*, par M. Béchard. — *Pierre et Mariette*, par M. Eugène Muller. — *La Famille : la Mère*, par M. Eugène Pelletan. — *L'Ecole*, par M. Jules Simon. — *La Bible de l'humanité*, par M. Michelet. — *Histoire nationale de France*, par M. Amédée Gouet. — *Histoire de la Terreur*, par M. Mortimer-Ternaux. — *Histoire du Danemark*, par M. Oscar Commettant.

Ils disaient aussi que la prose et le roman étaient en retard, que l'histoire était morte, et que la critique était aux abois, bref, la même chanson cha-

Digitized by Google

que année. Eh bien, voici, toujours attentive à son œuvre inépuisable, la grande George Sand, qui nous a donné *la Confession d'une jeune fille*, et c'est une bonne réponse à faire aux détracteurs, de leur rappeler, les grâces de Lucienne, le cœur de Frumence, et le dévouement de Jenny. Quoi, dites-vous, ceci ne serait point de la bonne prose, et de la meilleure encore? — Après les deux récits de sa mère, arrive tout flamboyant de ces grands coups d'épée que madame de Sévigné aimait tant, le roman de son digne fils, Maurice, un roman de cape et d'épée, à la façon de ce merveilleux livre intitulé *le Capitaine Fracasse*, un vrai héros de Théophile Gautier et de Callot son camarade. Il a bien de l'esprit, ce jeune Maurice; à chaque page, on voit qu'il sait tenir la plume et le crayon. Il est, comme son héros, grand amoureux, grand batailleur, grand hâbleur, allant par de grandes enjambées, sans trop savoir si jamais il s'arrêtera. C'est un sauve-qui-peut universel.

Tout au rebours, M. About. Il ne croit pas au hasard, il méprise hautement le peut-être. Il aime, avant tout, les choses bien faites. Il se plaît au beau style, au grand style. Il est plein d'idées et de belles paroles. Quand il part, sa route est tracée à l'avance. Il connaît les moindres sentiers, il sait le but qu'il se propose, et comme on le suit quand il marche, et comme on l'écoute, aussitôt qu'il a parlé! Pendant toute une année, il a raconté l'histoire du *Mari imprévu* à toute une foule, et comment Lambert de Saint-Genin finira par épouser, s'il est heureux, la jeune Valentine Barbot. Mais, Dieu soit loué, le Saint-Genin est distancé par un meilleur, un plus avenant, un moins endetté. C'est gai, c'est vif, c'est plaisant, c'est bien fait. Non, avec des écrivains de ce mérite, la prose française ne mourra pas.

De son côté, M. Louis Ulbach, romancier de la grande école où l'on apprend à vivre honnêtement, laborieusement, esprit droit et adroit, très-populaire à tous les titres d'une popularité glorieuse, a publié cette année un simple roman d'amour : *Louise Tardy*. Qui le croirait? son héroïne est un bas-bleu; elle écrit pour tout de bon, et cependant elle est aimable, et le plus difficile ne craindrait pas de porter à ses lèvres ses doigts charmants qui savent écrire. Il nous a aussi donné, M. Ulbach, *le Parrain de Cendrillon*. Peu s'en faut que Cendrillon, l'enfant dédaignée du foyer domestique, n'appelle à son aide, ô misère! le suicide. Hélas! quelle distance entre l'enfant aux douleurs précoces, et cette violente *Germinie Lacerteux*, la nouvelle héroïne de MM. de Goncourt. Elle va d'abîme en abîme, et l'on reste épouvanté de ce diable abominable, heureusement éclairé par la douce et charmante figure de mademoiselle de Varendeuil.

L'auteur célèbre en si peu d'instants du *Comte Kostia*, M. Victor Cherbuliez, réunit à tous les dons d'une imagination puissante les mérites d'un écrivain élevé à l'école ardente de Jean-Jacques Rousseau, son compatriote. Il excelle à nous montrer le paysage, à raconter la passion, et quand la peine arrive, il pleure. On placera sans peine *Paule Méré* à côté du *Comte Kostia*.

Mais, pendant que M. Louis Ulbach nous démontrait qu'on pouvait être amoureux d'une virtuose en style, à la même heure une seconde madame Fernel, madame Max Valery (c'est son nom de guerre), a démontré dans *les Confi-*

Digitized by Google

dences d'une Puritaine, qu'une jeune femme avait grand tort d'être laide et de lire la *Mécanique céleste,* quand elle devrait lire *Paul et Virginie,* et *les Méditations poétiques.* Madame Valery a choisi là une triste héroïne, et c'est dommage; elle réussit très-bien, quand elle se plaît à nous montrer l'amour, la jeunesse et la beauté.

L'héroïne de M. Deltuf : *Mademoiselle Fidès,* est encore une faiseuse de paradoxes. Elle a tant promis et tant juré de rester fille, qu'à l'heure où son cœur a parlé, voilà mademoiselle Fidès bien embarrassée et bien malheureuse, et d'autant plus que le jeune homme qui voulait bien, il y a six mois, ne veut plus à cette heure.

Parlez-nous des *Amours d'un garde champêtre,* par M. Hippolyte de Clairet. Voilà, certes, un bon garçon, content, joyeux, rustique. Il en remontrerait, pour la chasse et la bonne humeur, à *l'Abbé Tayaut,* l'un des chasseurs de M. de Foudras.

M. Serret, du *Prestige de l'uniforme,* et M. Malot, des *Prestiges de l'amour,* ont rencontré sur leur chemin les *Contes accélérés* de M. Louis Dépret, tout remplis des visions fantastiques d'Hoffmann.

M. Leroy a bien fait de mettre en bon français les grands rires d'un humoriste anglais, M. Douglas Jerrold, mort l'an passé comme il accomplissait son travail de tous les jours. C'était un bel esprit, fait à la marque indépendante du vrai journaliste. Il était contrefait, mais sa critique était juste et droite. Il a rencontré, lui mort, d'honnêtes gens, très-nombreux, qui ont assuré la fortune et l'avenir de ses enfants. Écrivains de notre pays, ne comptez pas sur la bonne fortune de Jerrold. — *Les Contes à Ninon,* de M. Émile Zola. — *La Majorité de mademoiselle Bridot,* par M. Charles Deslys. — *La Quarantaine* de M. Michel Berend, autant de promesses pour l'avenir. Saviez-vous que M. Hornung, l'aimable peintre des deux Monsignors qui se saluent sur le pont du Tibre, était un écrivain comme il est un peintre? Et voici comme il s'entend à décrire une tempête, dans ces mêmes montagnes où madame de Gasparin promenait, naguère, avec tant de sagesse et de bonne humeur, la bande du Jura:

« Le silence fut tout à coup interrompu par un de ces coups de tonnerre tels qu'on ne les entend que dans les montagnes. A ce signal, la nature tressaillit; les vents déchaînés se ruèrent; heurtant les sommités, ils étaient refoulés et revenaient furieux, brisaient les grands sapins, déracinaient les chênes; les feuilles des arbres étaient enlevées en tourbillons, les branches parcouraient l'espace avec la rapidité de la flèche. L'agitation des arbres les faisait ressembler à une mer en furie. Le bruit confus de tous les éléments était effrayant; le tonnerre, le mugissement des cascades s'en trouvaient assourdis, les cheminées tombaient, les planches des toitures volaient. Le feu du ciel avait consumé un grenier de l'autre côté de la vallée....

» En montant à la chapelle, j'avais remarqué un nid de pinson au sommet de l'un des arbres de la place. Je fus surpris de le retrouver intact le lendemain. Il avait résisté à la tempête. Je vis la mère qui revenait joyeuse chargée de butin, et dans son chant je crus entendre :

« *Le Seigneur aime et protége les faibles.* »

Digitized by Google

C'est l'un des meilleurs critiques de ce temps-ci, M. Louis Rochon, qui le premier a signalé cette aimable page de M. Hornung.

M. Louis Labeaume a raconté l'histoire de *Colette*, élevée au couvent, et qui devient la seconde mère des enfants de sa sœur. — *Jacques Galeron* de M. André Léo.... J'en suis fâché pour André Léo, mais la dame se donne une grande peine pour entourer d'une louange méritée et d'une popularité déjà très-grande un pseudonyme ingrat qui la laissera dans l'ombre, et quand elle voudra réclamer l'honneur d'avoir écrit *le Mariage scandaleux* et *les Filles de M. Plichon*, les indifférents, qui sont très-nombreux, vont lui répondre : Vous n'êtes pas madame une telle, vous êtes M. André Léo. Jacques Galeron est le fils de son père, et comme disait Montesquieu, parlant de son propre livre : *proles sine matre creatam.*

Une Ville de garnison, par M. Alfred Assolant, vous montre un malheureux journaliste, amoureux comme un fou, qui se livre en pâture à deux ou trois ambitieux d'une ville de province. Le voilà donc au service de ces tristes rancunes, pataugeant, malgré lui, dans les fanges d'une petite ville, en proie à la lettre anonyme, et finissant par recevoir un grand coup d'épée au m lieu du corps. Il expire, on l'enterre. Il est pleuré par une aimable enfant, qui perd, en le pleurant, le mari de ses préférences. M. Alfred Assolant est un homme ingénieux et convaincu. — M. Champfleury nous mène, à son tour, dans une sous-préfecture, et le voilà qui tombe, à bras raccourcis, sur le corps de ces grands hommes si petits, et de ces prétentions gigantesques. Nous avons tous connu M. Tourangeau le père, et ses deux demoiselles, les demoiselles Tourangeau. C'est pris sur le vif. — *L'Habitude et le souvenir*, de M. Paul Belot, histoire d'un homme indécis, amoureux de deux femmes; il va de l'une à l'autre, et quand il est marié, volontiers il dirait : *J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser Célimène!*

Une Femme du monde est un emprunt très-habile et très-heureux, qu'un jeune étranger, un Russe, M. Seménow, a fait à la grande société de Florence. A force de vivre en Italie, il est presque Italien. Il vous redira les discours, disons mieux, les cancans, de cette aimable petite ville, devenue aujourd'hui une grande cité. Son livre est l'histoire d'une innocente conspiration, dans laquelle un malheureux est sur le point de succomber.

Le Dernier Amour de Cinq-Mars, par Henry Vié. — Peu de personnages célèbres du temps de Louis XIII sont aussi sympathiquement connus que le jeune Henri d'Effiat, et cela grâce au roman d'Alfred de Vigny, qui produisit un si grand effet dans les plus beaux jours du romantisme. A son tour, M. Henry Vié vient reprendre cette existence que la hache du bourreau devait faire si courte, et la rendre encore une fois, pour nous, intéressante. Il était difficile de marcher dans le chemin tracé par un maître plus délicatement que ne le fait l'auteur du *Dernier Amour*. Rencontrer les sympathies publiques dans un sujet traité, magistralement, par le comte Alfred de Vigny est un succès incontestable. On pourrait se contenter à moins.

Jambe-d'Argent, par M. Béchard. C'est une histoire de la Vendée. Elle a le souffle et l'inspiration. On se tue avec honneur. Chacun meurt glorieuse-

Digitized by Google

ment pour sa cause, et c'est toujours pour la bonne cause.. Un des vaillants esprits, M. Laurent Pichat, a très-bien parlé du livre de M. Béchard. Il a très-bien parlé de *Pierre et Mariette :*

« M. Eugène Muller nous repose de la guerre intestine. Son récit campagnard est une idylle de civilisation. Il sait placer l'intérêt dans le détail, dans les nuances. L'art est à ses yeux la recherche de la naïveté. *Pierre et Mariette* forment un roman d'un vif intérêt, et il peut se raconter en quelques lignes. Pierre est un bon ouvrier tisseur : il rencontre Mariette, fille d'ouvriers de son état, dont le grand-père, ancien contre-maître, vit des économies de son travail. Mariette, au moment où paraît Pierre, va épouser un commis qu'elle n'aime pas. Elle épousera Pierre. On le sait, et on lit ce roman sans un instant de fatigue. Ce Pierre semble bien un peu lettré peut-être, mais qu'importe ? »

Que de beaux livres encore ! Heureusement, que le nom des auteurs va nous dispenser d'une longue critique. A son beau livre de *la Famille*, Eugène Pelletan ajoute un tome intitulé *la Mère*. — L'Europe entière a lu le livre de Jules Simon : *l'Ecole*. — On s'est disputé, Dieu le sait ! autour du livre de Michelet : *la Bible de l'humanité*. — Le savant bénédictin Amédée Gouet a publié le tome deuxième de son *Histoire nationale de France*, et ce nouveau tome est tout à fait digne du premier. — M. Mortimer-Ternaux poursuit, avec l'acharnement de Tacite et de Juvénal, son *Histoire de la Terreur* (tome 4e). — On a lu, on lira, la dramatique *Histoire du Danemark*, par M. Oscar Commettant.

Je dirai : j'étais là, telle chose m'advint ! Enfin, que d'aimables choses, signées de ces noms charmants : Pierre Véron, Jules Clarétie, Emmanuel Gonzalès, Moléri : *le Pavé de Paris, la Famille Hasard, les Victimes de Paris, les Femmes qui font des scènes, Clément Toussaint, les Sept baisers de Buckingham !* Ces sept derniers tomes représenteraient, volontiers, l'esprit de la jeune génération.

Parmi les grandes publications de cette année, il faut placer la Correspondance de Marie-Antoinette, publiée, à Paris, par M. Feuillet de Conches, publiée à Vienne, par M. le chevalier Alfred d'Arneth. Un des critiques les mieux écoutés de ce temps-ci, M. Cuvillier-Fleury, a parlé dans les meilleurs termes, en véritable historien, de ces diverses publications, dans lesquelles la reine Marie-Antoinette a grandi par le charme invincible et la piété des souvenirs :

« La correspondance entre Marie-Thérèse et sa fille se compose de cent soixante-trois lettres inédites, dont près de cent écrites par Marie-Antoinette, les autres par sa mère, le tout en langue française. Elle s'étend de 1770 à 1780, c'est-à-dire entre l'année du mariage de l'archiduchesse avec le Dauphin de France et celle de la mort de l'impératrice. Aucun autre recueil n'est aussi riche en documents de cette sorte et de cette date. Celui du comte d'Hunolstein ne renferme que dix-sept lettres de Marie-Antoinette à sa mère ; celui de M. Feuillet de Conches en a moins encore. Rapprochées des lettres venues de

Digitized by Google

Vienne, les correspondances publiées à Paris ont donné lieu, nous dit-on, à des recherches d'authenticité qui n'embarrassent pas beaucoup, je le crois, les éditeurs français, et auxquelles le plus justement célèbre des deux est tout prêt à répondre. Quoi qu'il en soit, si les deux recueils qui ont paru en France ont le mérite d'embrasser dans leur ensemble une période de temps plus considérable et une variété de relations plus intéressante, l'ouvrage allemand, renfermé dans une époque relativement restreinte, fournit à l'histoire, dans cette limite, plus d'informations instructives et y fait pénétrer plus de lumière. »

Le monde, encore à cette heure, est tout pénétré de la grandeur, de la beauté de cette correspondance. Il lisait, naguère, non pas avec le même intérêt, mais avec un respect sévère, les dernières lettres du R. P. Lacordaire à sa digne amie madame Swethchine.

Homme éminent par l'éloquence et par le courage, et tout-puissant par la vertu, un des siens, M. le comte de Falloux, a publié avec un soin pieux les dernières lettres de l'abbé Lacordaire, et l'on ne saurait dire à quel point, dans ces lettres, la grâce est à côté du bel esprit. L. R. P. Lacordaire a le vrai charme; il nous attire à sa parole et même à sa bonne humeur. Écoutez-le racontant comment il s'en vint de Rome à Paris, superbe et calme, en son habit de dominicain, oublié chez nous depuis un siècle. Il eut même en chemin plus d'une heureuse aventure, et il la raconte avec cette aimable humeur d'une conscience que rien ne saurait troubler :

« J'ai bien çà et là quelques petites jouissances d'amour-propre. Ce matin, à Carrouge, imaginez Carrouge! le commandant militaire qui visait mon passeport m'a fait de tendres compliments et, tirant de sa poche l'*Univers religieux*, m'a dit : « Il est souvent là question de vous. » A Chambéry, la maîtresse de l'auberge m'a dit que j'étais un grand prédicateur. A Pont-de-Beauvoisin, au mois d'août, toute la douane m'a regardé. Et cependant je vous reviens modeste, quoique j'aie de plus un superbe diplôme en parchemin, signé du général des Frères prêcheurs, qui m'appelle un homme *clarissime*. Et après cela vous me traitez comme un petit garçon qui ne sait ce qu'il fait et presque pas ce qu'il dit. Le beau-frère de mon frère aîné, l'abbé Eglée, prosecrétaire de l'archevêché de Paris, est comme cela; il m'aime de tout son cœur, et chaque fois qu'il me voit, il ne peut s'empêcher de hausser les épaules, tant il me trouve bête! Vous voyez, bien chère amie, qu'en effet le voisinage de la France me trouble l'esprit; je suis trop heureux pour avoir autre chose en ce moment que la pensée d'être si près de vous. »

Mais le grand retentissement dans les lettres de ce temps-ci appartient, cette année encore, à M. Victor Hugo. Il avait promis au jeune traducteur de Shakespeare, aussitôt qu'il aurait accompli sa tâche et que sa traduction étant achevée, elle aurait conquis sa place au soleil, qu'il ajouterait un fronton à ce monument *plus durable que l'airain*. Voici donc que l'œuvre est achevée, et que le Shakespeare du jeune Victor Hugo a parfaitement consacré ces douze années de zèle et de travail. Que disons-nous? Le dernier tome de la nouvelle traduction de Shakespeare a paru le 23 avril, le jour même de l'anniversaire du poëte anglais, et voici que le père, à son tour, dans un tome admirable et dans

Digitized by Google

une page des plus charmantes, a trouvé pour son fils une récompense digne de tous les deux :

« Une traduction est presque toujours regardée tout d'abord par le peuple à qui on la donne comme une violence qu'on lui fait. Le goût bourgeois résiste à l'esprit universel.

» Traduire un poëte étranger, c'est accroître la poésie nationale; cet accroissement déplaît à ceux auxquels il profite. C'est du moins le commencement; le premier mouvement est la révolte. Une langue dans laquelle on transvase de la sorte un autre idiome fait ce qu'elle peut pour refuser. Elle en sera fortifiée plus tard, en attendant elle s'indigne. Cette saveur nouvelle lui répugne. Ces locutions insolites, ces tours inattendus, cette irruption sauvage de figures inconnues, tout cela, c'est de l'invasion. Que va devenir sa littérature à elle? Quelle idée a-t-on de venir lui mêler dans le sang cette substance des autres peuples? C'est de la poésie en excès. Il y a là abus d'images, profusion de métaphores, violation des frontières, introduction forcée du goût cosmopolite dans le goût local. Est-ce grec? c'est grossier. Est-ce anglais? c'est barbare. Apreté ici, âcreté là. Et, si intelligente que soit la nation qu'on veut enrichir, elle s'indigne. Elle hait cette nourriture. Elle boit de force, avec colère. Jupiter enfant recrachait le lait de la chèvre divine.

« Ceci a été vrai en France pour Homère, et encore plus vrai pour Shakespeare.

» Au dix-septième siècle, à propos de madame Dacier, on posa la question : Faut-il traduire Homère? L'abbé Terrasson, tout net, répondit non. La Mothe fit mieux : il refit l'*Iliade*. Ce La Mothe était un homme d'esprit qui était idiot. De nos jours, nous avons eu en ce genre M. Beyle, dit Stendhal, qui écrivait : « Je préfère à Homère les mémoires du maréchal Gouvion Saint-Cyr. »

» — Faut-il traduire Homère? fut la question littéraire du dix-septième siècle. La question littéraire du dix-huitième fut celle-ci : — Faut-il traduire Shakespeare? »

Après avoir bien grondé contre M. Letourneur, le premier traducteur (on ne saurait disconvenir, cependant, que M. Letourneur a donné l'exemple et le signal), l'auteur de *Marion de l'Orme* et d'*Hernani* ajoute, en parlant de l'auteur d'*Othello* et de *Macbeth* :

« Le danger de traduire Shakespeare a disparu aujourd'hui.

» On n'est plus un ennemi public pour cela.

» Mais si le danger n'existe plus, la difficulté reste.

» Letourneur n'a pas traduit Shakespeare, il l'a candidement, sans le vouloir, obéissant à son insu au goût hostile de son époque, parodié.

» Traduire Shakespeare, le traduire réellement, le traduire avec confiance, le traduire en s'abandonnant à lui, le traduire avec la simplicité honnête et fière de l'enthousiasme, ne rien éluder, ne rien omettre, ne rien amortir, ne rien cacher, ne pas lui mettre de voile là où il est nu, ne pas lui mettre de masque là où il est sincère, ne pas lui prendre sa peau pour mentir dessous, le traduire sans recourir à la périphrase, cette restriction mentale, le traduire sans complaisance puriste pour la France ou puritaine pour l'Angleterre, dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, le traduire comme on témoigne, ne

Digitized by Google

point le trahir, l'introduire à Paris de plain-pied, ne pas prendre de précautions insolentes pour ce génie, proposer à la moyenne des intelligences, qui a la prétention de s'appeler le goût, l'acceptation de ce géant, le voilà! en voulez-vous? ne pas crier gare, ne pas être honteux du grand homme, l'avouer, l'afficher, le proclamer, le promulguer, être sa chair et ses os, prendre son empreinte, mouler sa forme, penser sa pensée, parler sa parole, répercuter Shakespeare de l'anglais en français, quelle entreprise! »

Et lorsque enfin ce grand poëte, heureusement doublé d'un critique, a bien débattu les grandes idées qui sortaient toutes vivantes de son sujet même, il conclut par la belle page que voici :

« Un jeune homme s'est dévoué à ce vaste travail. A côté de cette première tâche, reproduire Shakespeare, il y en avait une deuxième, le commenter. L'une, on vient de le voir, exige un poëte, l'autre un bénédictin. Ce traducteur a accepté l'une et l'autre. Parallèlement à la traduction de chaque drame, il a placé, sous le titre d'*introduction*, une étude spéciale, où toutes les questions relatives au drame traduit sont discutées et débattues, et où, pièces en mains, le pour et contre est plaidé. Ces trente-six introductions aux trente-six drames de Shakespeare, divisés en quinze livres portant chacun un titre spécial, sont dans leur ensemble une œuvre considérable. Œuvre de critique, œuvre de philologie, œuvre de philosophie, œuvre d'histoire, qui côtoie et corrobore la traduction; quant à la traduction en elle-même, elle est fidèle, sincère; opiniâtre dans la résolution d'obéir au texte, elle est modeste et fière; elle ne tâche pas d'être supérieure à Shakespeare.

» Le commentaire couche Shakespeare sur la table d'autopsie, la traduction le remet debout; et après l'avoir vu disséqué, nous le retrouvons en vie.

» Pour ceux qui, dans Shakespeare, veulent tout Shakespeare, cette traduction manquait. On l'a maintenant. Désormais il n'y a plus de bibliothèque bien faite sans Shakespeare. Une bibliothèque est aussi incomplète sans Shakespeare que sans Molière.

» L'ouvrage a paru volume par volume et a eu d'un bout à l'autre ce grand collaborateur, le succès.

» Le peu que vaut notre approbation, nous le donnons sans réserve à cet ouvrage, traduction au point de vue philologique, création au point de vue critique et historique. C'est une œuvre de solitude. Ces œuvres-là sont consciencieuses et saines. La vie sévère conseille le travail austère. Le traducteur actuel sera, nous le croyons et toute la haute critique de France, d'Angleterre et d'Allemagne l'a proclamé déjà, le traducteur définitif. Première raison, il est exact; deuxième raison, il est complet. Les difficultés que nous venons d'indiquer, et une foule d'autres, il les a franchement abordées; et, selon nous, résolues. Faisant cette tentative, il s'y est dépensé tout entier. Il a senti, en accomplissant cette tâche, la religion de construire un monument. Il y a consacré douze des plus belles années de la vie. Nous trouvons bon qu'un jeune homme ait eu cette gravité. La besogne était malaisée, presque effrayante; recherches, confrontations de textes, peines, labeurs sans relâche. Il a eu pendant douze années la fièvre de cette grande audace et de cette grande responsa-

Digitized by Google

bilité. Cela est bien à lui d'avoir voulu cette œuvre et de l'avoir terminée. Il a de cette façon marqué sa reconnaissance envers deux nations, envers celle dont il est l'hôte et envers celle dont il est le fils. Cette traduction de Shakespeare, c'est, en quelque sorte, le portrait de l'Angleterre envoyé à la France. A une époque où l'on sent approcher l'heure auguste de l'embrassement des peuples, c'est presque un acte, et c'est plus qu'un fait littéraire. Il y a quelque chose de pieux et de touchant dans ce don qu'un Français offre à la patrie, d'où nous sommes absents, lui et moi, par notre volonté et avec douleur.

» VICTOR HUGO.

» Hauteville-House, avril 1865. »

P. S. Notre almanach touchait à sa fin, lorsque est apparu soudain, comme un glorieux supplément au travail littéraire de cette année, une suite de poëmes : *les Chansons des rues et des bois,* par M. Victor Hugo, et, vingt-quatre heures après, nous rencontrions plus d'un esprit amoureux de la forme, ami de l'idée, et cherchant l'oubli des choses présentes, qui s'est emparé d'un bout à l'autre de ce rare et charmant volume.

O les belles et douces poésies! les chères aventures sur la terre et dans les étoiles! que c'est jeune et que c'est frais! Avec quelle grâce énergique et tendre se marient la musique et la chanson! Quels accompagnements de la harpe invisible! Et que cet homme est heureux d'être encore à ce point jeune, éblouissant, passionné! On croirait lire un souvenir vivant des *Feuilles d'automne.* On retrouve à chaque pas un écho charmant des *Contemplations.* Apaisement, élégie et sourire! Il chante; il parle; il s'enivre au flot limpide; il s'agenouille au pied du chêne grandi dans les orages; il sait ce que cachent les saules et ce que disent les blés mûrs. C'est vraiment la chanson, mais aussi la plainte et la prière, et l'accent de la rue où tout passe, et le murmure de la forêt parlant sans mystère aux nuages. Ah! le beau livre! et voilà comme il faut réussir!

JULES JANIN.

L'éditeur du présent almanach ne saurait passer sous silence les trois publications de M. Jules Janin pour la présente année, à savoir : la troisième édition de sa traduction d'Horace, et cette fois dans le format in-18. Un volume de contes, dont M. Emile de Montégut a très-bien dit :

« Si ce titre, en effet, réveille des idées heureuses, il convient à merveille aux contes de Janin, qui sont de la nature la plus aimable et la plus gaie : il y en a sept, tous avenants, gracieux, et ne roulant que sur les sentiments heureux. Tout Janin est dans ce titre; rêverie légère, badinage léger, sentimentalité sans tristesse, enjouement d'imagination, reflets, chatoiements, vapeurs... »

Et son grand livre : *la Poésie et l'éloquence à Rome aux temps des césars.* Un de nos critiques les plus sérieux, M. Weiss, appelait ce livre : *l'Eloquence jugeant l'éloquence.* Autant que possible, en dépit de toute modestie, il faut que notre almanach soit complet.

Digitized by Google

TROYON.

Digitized by Google

Digitized by Google

Mort de M. Proudhon... Mais ce n'est pas à nous à juger le célèbre écrivain. Sa vie fut austère; il est mort comme il a vécu, laissant une grande renommée et des œuvres qui la compléteront.

La France a perdu, aux premiers jours de cette année, un de ses plus dignes enfants, M. le duc de Clermont-Tonnerre. Il était ce qu'on appelle un *caractère*, une volonté. Enfant d'une race proscrite en 1793, à peine adolescent, il se préparait aux guerres à venir. Il assista aux grandes batailles jusqu'à la fin de l'empire; il fut un des grands ministres de la restauration. Rentré chez lui, dans ses domaines, il y donna l'exemple austère d'une bienfaisance active et d'une inflexible vertu. On raconte que le vieux Caton, Caton l'Ancien, apprit le grec à quatre-vingts ans : M. le duc de Clermont-Tonnerre a publié une traduction d'Isocrate, un de ces anciens Athéniens d'un atticisme immortel.

Une grande perte dans la république lettrée : la mort de M. Xavier Saintine, un écrivain populaire, à qui nous devons un chef-d'œuvre intitulé *Picciola*. M. Xavier Saintine était l'ami et le contemporain de M. Scribe. Ils firent ensemble leurs premières armes; heureux de tout, contents de peu, ils s'entendaient l'un l'autre à merveille, et le premier résultat de cette rencontre heureuse fut un chef-d'œuvre d'ironie et de gaieté : *l'Ours et le Pacha*.

Un de nos bons critiques a remarqué très-judicieusement que le *proverbe* est la véritable attestation du poëte comique! Dites-moi combien de proverbes tel poëte ajoute à la *sagesse des nations*, je vous dirai, à l'instant même, les respects et les déférences qui lui reviennent. Cet *Ours* de M. Saintine et de M. Scribe a laissé quatre proverbes. *Prenez mon Ours!* est, pour le moins, aussi célèbre que : *Vous êtes orfévre, monsieur Josse!* Ils savaient si bien rire, en ce temps-là, ces deux associés charmants!

Le théâtre de M. Saintine renferme un assez grand nombre de ces belles inventions qui servent au délassement des honnêtes gens. Il excellait à composer pour les comédiens d'une valeur réelle, et c'est ainsi qu'il a fait pour Bouffé *le Bouffon du prince*, un de ses meilleurs rôles; *Madame Favart*, pour mademoiselle Déjazet; *Riche d'amour* et *le Plastron*, pour Arnal. Même quand il touchait aux dernières limites de la bonne humeur, son dialogue appartenait à la meilleure compagnie. Il se serait cru perdu de réputation s'il eût appelé à son aide les vulgarités du tréteau. Il honorait la plume, comme un bon ouvrier honore ses outils; pour rien au monde, il ne fût tombé dans les tristes excès si recherchés de nos jours.

Il était aussi un poëte à ses heures; il a donné, aux belles années, un doux recueil de *Poëmes* et d'*Epîtres*, mêlé de quelques chansons; romancier très-habile, il a charmé ses lecteurs dans les *Récits de la tourelle*, les *Trois reines*, le *Chemin des écoliers*; sans oublier un beau livre : *Une maîtresse sous Louis XIII*, où l'on rencontrait une admirable étude de Louis XIII et du cardinal de Richelieu. Un livre écrit avec ce talent touche à l'histoire, il en a tous les mérites. Feu M. Bazin, l'auteur de l'*Histoire de Louis XIII*, ne s'étonna point d'un parallèle entre son histoire et le roman de M. Saintine. Il disait qu'il s'en trouvait honoré.

Mais, sans contredit, le meilleur titre à la louange du temps présent, à la

Digitized by Google

reconnaissance de l'avenir, pour M. Saintine, était ce charmant livre intitulé *Picciola*. *Picciola*, qui tient déjà sa place entre *Paul et Virginie* et *Robinson Crusoë*, le charme et l'entretien des jeunes gens, leur fête inépuisable et l'enchantement de leur printemps, *Picciola* fut adopté tout d'abord

SAINTINE.

par la jeune génération qui représente la société présente. Il n'y eut qu'une voix sur l'intérêt de ce récit plein de grâce et de charme; tous ces jeunes cœurs furent touchés du malheur de cette plante innocente et du courage qu'il fallut pour la sauver. Plus d'un jeune enfant savait par cœur (beaucoup mieux que le

Digitized by Google

récit de Théramène) la lettre éloquente adressée au terrible empereur par le triste amoureux de la petite fleur :

« Sire,

» Deux pavés de moins dans la cour de ma prison n'ébranleront pas les fondements de votre empire, telle est l'unique faveur que je viens demander à Votre Majesté. Ce n'est pas sur moi que j'appelle les effets de votre protection; mais dans ce désert muré, où j'expie mes torts envers vous, un seul être a su apporter quelque adoucissement à mes peines, un seul être a jeté quelque charme sur ma vie. C'est une plante, sire; c'est une fleur inopinément venue entre les pavés de la cour où il m'est permis parfois de respirer l'air et de voir le ciel... »

Un jeune homme (il datait de la révolution dernière), appelé Jules Viard, était venu de Rouen à Paris, léger d'argent, mais poussé par un esprit léger. Hélas! peut-être, avec un peu d'aisance, il serait encore vivant et souriant, ajoutant une page à ce livre inattendu, dans une pauvreté si grande : *les Petites Joies de la vie humaine.* Il parlait de ces *joies* dans un logis vide, à côté d'un foyer sans feu, et lui-même, il souriait à sa mélancolie d'homme gai. Si vous lui disiez qu'il faut un grand courage pour si bien parler des choses qu'on n'a pas : « Je sais, disait-il, quelque chose de plus rare, c'est de parler très-bien des choses qu'on ne sait guère. » Ah! quelle joie innocente! un savant parlant de la poésie, une coquette de la passion! Parler de ce qu'on n'a pas, de ce qu'on ne sait pas, parlez-moi de cela! On n'a plus vingt ans, on en parle. Ah! Chloé, que vous êtes loin! Mes amis, parlons de Chloé l'infidèle... Il se moquait de l'atrabilaire et du pessimiste : « Oh! quant à moi, disait-il, je gambade, je valse et je saute, si par hasard j'essaye un pantalon neuf! » Il vous disait les plaisirs du petit nom; et tous ces petits noms des deux sexes, semblables aux refrains d'une chanson joyeuse, il les savait par cœur : « Bibi, Loulou, Bichon, cher cœur, petit homme, mon ange, Jules, Minet, gros kara, Lili, Friquet, mon petit chou, Henri, Nestor, Niniche, Chérubin, Siméon, Chéri, mon trésor, mon rat, Népomucène! » Il en savait toute la kyrielle, il en faisait mille chansons.

Le doux rire! Il avait devant lui l'espace et le soleil. Il aimait naturellement les belles choses qui sont à notre humble portée. Il s'enivrait d'eau fraîche et de poésie; à son lever, il souriait au soleil qui se lève; il disait avec le poëte : « J'aime les soirs, les beaux soirs! » A son coucher : « Quel bonheur de s'embrasser dans ses propres bras, quand on se couche le cœur content, avec bon espoir pour le lendemain! » Puis le rêve. O bonheur! Quand on rêve on a des amis, on est riche et superbe, on se bâtit sur la lisière du bois, non loin de la Méditerranée éclatante, une cabane. Hélas! quel malheur de se réveiller! Cependant on s'en console *en se pardonnant à soi-même ses propres torts envers son prochain.* Un peu plus tard, « à la pêche au goujon, on prend une carpe ». Ou bien vous étiez menacé d'une dissertation sur l'avenir de la betterave, et l'on vous donne en revanche une élégie de Chopin!

Qui sait être heureux à tout propos pousse un cri de joie; il se recueille, il se complimente; il va chez un ami dans les champs. Voyez! la fête est com-

Digitized by Google

plète en cette abbaye de Thélème; pas de fille à marier, pas de foin à rentrer, pas de congrès agricole, et si par hasard on joue un proverbe, c'est l'homme aux petits bonheurs qui remplit le rôle de père, et, manquant de mémoire, il improvise une heureuse sortie en disant à la demoiselle : « Allons, ma fille, embrassez-moi ! » Après le spectacle, on est en verve, et l'on fait sa partie en duo dans les petites méchancetés de salon. On se pique, on se jalouse, on se pardonne, chacun dit : « Il est charmant ! » Un autre jour, vous essayez un peu de la mauvaise compagnie et vous dansez une élégante saltarelle avec cette bonne vieille Mousqueton, l'amie intime de Rose Pompon, de Carabine, de Frisette et de Brididi. Honni soit qui mal y pense ! « Une tuile au retour tombe et tue à vos côtés un chien qui allait vous mordre. » Il plaisante ainsi, même avec l'accident. Parfois il se fâche. O l'abomination ! frapper un oiseau ! « un joli petit être inoffensif, posé tranquillement sur le seuil de son nid, près de sa famille ! » Si sa colère est gaie, sa tristesse est pleine de larmes. — « Amis, dit-il, la matinée est belle, allez aux champs pour tuer un lièvre, une perdrix ; moi j'y vais pour contempler, pour admirer, pour réciter les plus beaux vers. Parlez-moi de la chasse aux fleurs, aux raisins, aux pêches veloutées ! » Il n'en sait pas d'autre, il n'en veut pas d'autre. Et quand la chasse est faite, il s'en revient *tout le long*, *le long*, *le long de la rivière* en cueillant des fleurs dans les champs. C'est joli, tout cela ; c'est bien dit. Ce malheureux, privé de tout, vivant au jour le jour, comme un oiseau sur la branche, sait par cœur les plus belles chansons du monde; il en compose à son tour, il en fait les paroles, il en fait la musique, et « *je fus bien heureux en les composant* ». Un autre jour, Monsieur, qui n'a pas déjeuné, s'en va chercher chapechute; il arrive en courant chez un sien ami... juste au moment où l'ami disait à sa bonne : « Allez donc le chercher, qu'il vienne mort ou vif; dites-lui que nous avons un pâté de Strasbourg ! »

Bon cela, quand il se porte bien; mais quand il est malade ? Eh ! pourquoi donc comptez-vous les petits bonheurs de la maladie ? « On vous mijote, on vous embéguine, et vous voilà servi, soigné, choyé, que c'est une bénédiction. Chacun vous parle de sa plus douce voix. — Mon ami, buvez-moi cette limonade ! essayez de cette potion calmante ! » On a soif d'avoir la fièvre, à l'entendre ! Arrivent à leur tour les bonheurs de la convalescence : 1° une pomme cuite... ; 2° un bouillon de poulet ; 3° un blanc de volaille, ô triomphe ! et la côtelette ! Voilà comme à chaque instant il ajoute une plante à son herbier des petits bonheurs. Décidément, se dit-il, mais tout bas, j'ai de l'esprit, du goût, du bon sens, de l'imagination, un style élégant, facile et profond ; eh ! eh ! j'ai le front de Virgile et l'œil d'Horace, et voilà bien le nez du divin Lucrèce, avec l'aimable sourire de son célèbre traducteur en prose et en vers !... Plus il se regarde, et plus il se trouve un air de famille avec Molière et don Juan. Sur quoi, il envoie à quelque dame un billet doux, sur un papier d'azur, cacheté à la cire d'Espagne avec cette devise : « Ou jamais ou toujours. » Dans la joie et dans l'orgueil de sa future conquête, il brise un assez beau vase ; « mais que ce vase était ennuyeux, on ne savait où le mettre. » A toute chose il trouve une réponse, une excuse. S'il est en argent comptant, il dîne aux Frères-

Digitized by Google

Provençaux, et fi du brouet noir! S'il n'a pas le sou, il entre, hardiment, dans sa gargotte et chante gaiement :

La belle fille!
Qu'elle est gentille!
Et qu'Inésille
Offre d'appas!...

Fi donc des Frères-Provençaux! honte à la grande cuisine! honneur à la pomme de terre! Et si, chemin faisant, il rencontre enfoui dans sa bière en bois de chêne un créancier *qui n'a pas laissé de petits*, ou quelque châle à longs effilés qui se prend à son habit, avec une belle dame au bout du châle, il danse en son par dedans la danse échevelée du pantalon neuf. Il est goguenard comme un cocher de grande maison. Si pourtant son créancier n'est pas mort, voyez donc que de petits bonheurs : « se promener dans la cour du Louvre ou dans le jardin des Tuileries, ou tout autre lieu d'asile à l'abri de MM. les recors! » Vous avez aussi le petit bonheur des bains chauds; on y rêve à tout, on n'y rêve à rien; on rit, on fredonne, on s'essuie avec volupté. Dans le bain froid, on nage, on pique une tête, on s'endort sur l'herbe. Un petit bonheur, bien petit vraiment, c'est de retrouver au fond d'un vieux meuble une lettre d'*elle*, un vieux sonnet entortillé sur un bouquet de roses fanées, un roman du petit Crébillon; ou bien, dans le jardin, le vieil arbre où l'on a gravé, au temps jadis, deux lettres entrelacées. Quelle fête aussi d'abolir l'esclavage quand on n'a pas un nègre à soi! de n'être qu'un nègre blanc quand on pourrait être un nègre noir! d'appeler tout simplement : M. Chapusot, M. Delaitre ou M. Babichard! son capitaine de la garde nationale : « éviter un boston, un duel, une émeute, un coup de sabre, un coup de poing, un tas de boue, un pédant, un procès, un requin, une saisie, un protêt. » — Un protêt, il y revient toujours; ou bien, si l'on tombe, entendre un rire universel et se relever en disant, comme don César de Bazan : « Il faut bien parfois procurer un peu de joie aux créatures. » Quand donc il a bien cabriolé autour de son idée : « *Oh! voyez-vous*, dit il avec un grand soupir (et voilà le charme ingénu de ces criminelles pages), je suis prêt à tout, j'ai réponsé à tout, je trouve en toute chose un petit bonheur. » Comme il le dit, il le pense, il en est sûr; il se plaît au contraste, il le recherche. « Il faut lire, au coin du feu, un voyage en Sibérie », ou, comme disait l'abbé Delille, en son poëme de *l'Imagination* :

L'homme se plaît à voir les maux qu'il ne sent pas.

Et voilà comme il n'a rien oublié : les bonheurs de la pluie et les bonheurs de l'omnibus, les bonheurs du Vaudeville et de l'Opéra, les bonheurs de la table et le bonheur suprême, une joie, une fête qui les contient toutes : *le bonheur de bouquiner*. Il vous racontera même les bonheurs de l'ambition, de l'avarice, et surtout les bonheurs de la pauvreté. Dans toute cette brochette de petits bonheurs, il oublie (il avait le droit de l'oublier) le bonheur des sots!

Le sot est le seul homme heureux de ce bas monde; il voit en beau toute chose et lui-même; il sourit à l'âge qu'il a; il adore à genoux sa santé, son

Digitized by Google

bien-aise; à tout bout de champ, cet homme, ami de ses grâces diverses, rencontre un miroir, une bonne fortune, un piédestal, un banc de fleurs. Voyez le sot! Rien ne le gêne et ne le trouble; il a la foi de toutes ses perfections, il n'a pas d'autre évangile. Qu'il aille ou qu'il vienne, il est content. Triste, il dit que la nature est en deuil; content, il rend grâces au soleil de sa bonne humeur!

Il est maître, il est roi, il est tout; il n'a pas d'esprit... c'est sa chance! et plus qu'un esprit, il est curieux, il est interrogeant, il veut apprendre, il veut savoir. S'il a par hasard une idée, il s'en étonne; un souvenir, il est malade; un livre à faire, il est mort!

Et pendant que le sage est mécontent de lui-même et de ses œuvres, l'idiot se surpasse en son propre contentement. Il s'exalte en pensée, en paroles, en actions, en omissions. Il ne connaît pas l'envie; il n'est jaloux de personne; il est naïvement et brutalement peu poli, peu courtois, peu délié, tout d'une pièce et tout d'une haleine. Il ne connaît pas la colère, il ne craint pas l'ironie; il s'endort paisiblement sur le tranquille duvet de son amour-propre; enfin sa seule inquiétude est de savoir pourquoi donc il n'est pas entouré de la gloire et de la fortune de certaines gens. Mais quand le sot s'adresse une question embarrassante... il n'y répond guère... Il rit comme un sot

La sottise a ce grand avantage sur la lune et sur le soleil : elle est tout de suite en son plein, à son apogée; elle n'a pas d'aurore et pas de crépuscule; elle est en plein midi, la sottise! et pendant que l'homme d'esprit est un homme ayant parfois de l'esprit, le sot est naturellement, pleinement et définitivement... un sot.

Le pauvre diable, à qui nous devons ce charmant traité des *Petites joies de la vie humaine*, en son *esjouissance*, avait l'esprit avec l'intelligence. Il pouvait se prendre un instant à ses beaux rêves... soudain la réalité, toute-puissante, irrésistible, arrivait et le replongeait dans l'abîme! Il s'est débattu longtemps contre sa propre misère; longtemps il a résisté, se faisant un rempart de ses félicités passagères; mais enfin, brisé de fatigue, à bout d'espérance, il a quitté le champ de bataille; il est mort en silence. Et nous autres, les survivants, notre devoir, à cette heure, est de venir en aide à la veuve, aux enfants, à l'indigence, au tombeau de cet *homme heureux!*

JULES JANIN.

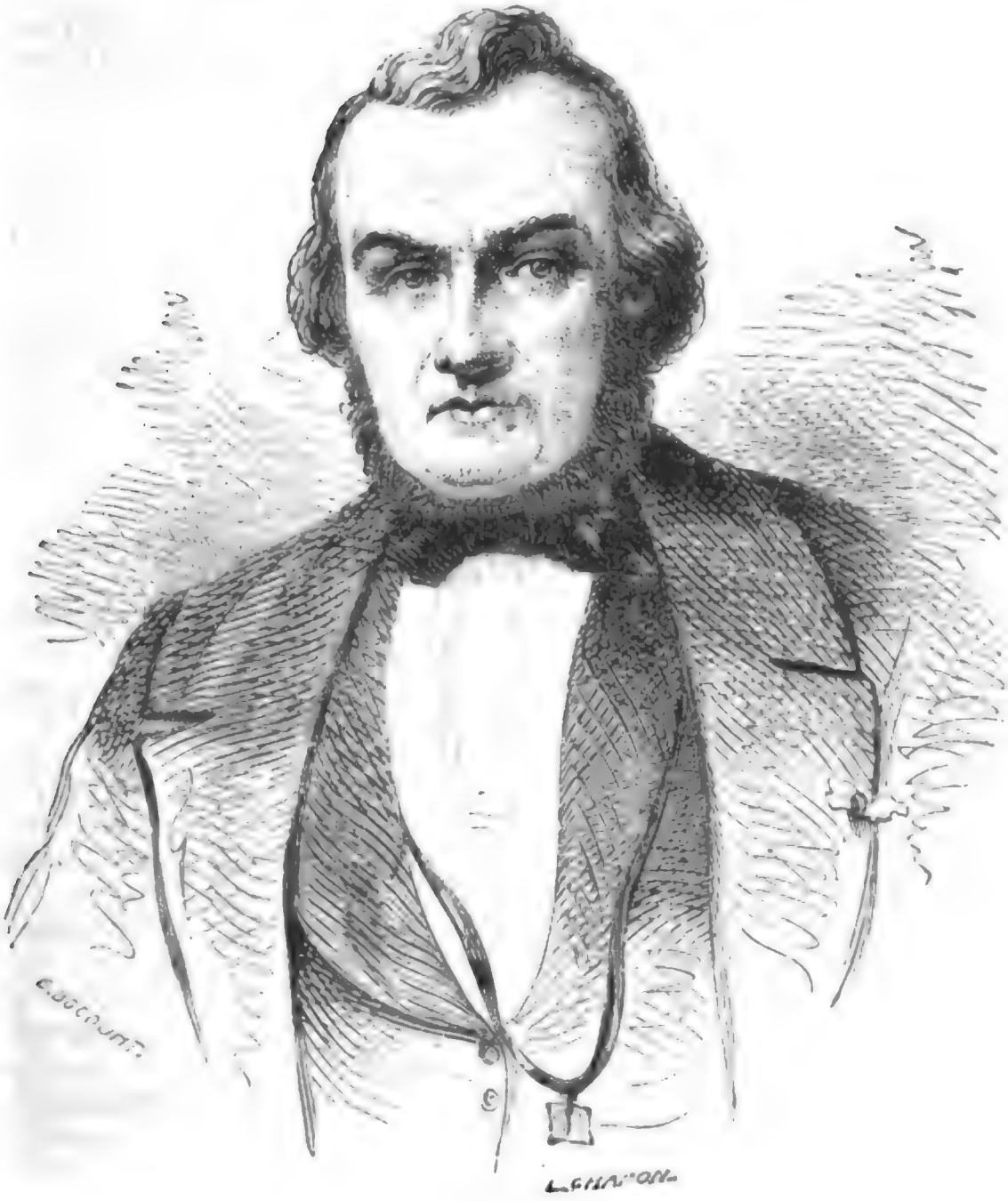
TABLE NÉCROLOGIQUE.

Ahna (Mlle de), cantatrice.
Aiguier (A.), peintre de marine.
Allélit, sculpteur.
Aristipe, artiste dramatique.
Arson de Saint-Joseph (Gonzague), journaliste.
Ayasse, auteur dramatique.
Bacchi (Mme Claudia), femme de lettres.
Baron (Victor), journaliste.
Barth (Joseph), artiste lyrique.
Bartolini (Mme), poëte.
Bazancourt (baron de), journaliste.
Berghe (Van den), peintre.
Bernos (Alexandre), auteur dramatique.
Bérod, journaliste.
Bettini (Geremia), artiste lyrique.
Bicking (Alfred), compositeur.
Boulé (Louis), auteur dramatique.

Digitized by Google

Bourlet de la Vallée (Mme), peintre.
Braemi, graveur.
Brotonne (de), littérateur.
Buccellini (Antonio), poëte.
Buckley (Frédéric), violoniste et compositeur.
Buet (Alcide), musicien.
Camus (F.), journaliste.
Carcano (Raffaello), chanteur et compositeur.
Carolus (Louis), peintre.
Caron, artiste dramatique.
Cazeneuve (François), journaliste.
Cazzaniga (Antonio), journaliste.
Chapplain (Ludovic), homme de lettres.
Charmot (César), homme de lettres.
Chassaing (Juan), journaliste et poëte.
Chevalier, journaliste.
Chevé (Émile-Joseph-Maurice), musicien.
Chézy (Wilhelm de), journaliste et romancier.
Collins (James-Charles), romancier et auteur dramatique.
Comet, journaliste.
Cosombani, artiste dramatique.
Coupart, homme de lettres.
Court, peintre.
Crelinger (Mme Augusta), artiste dramatique.
Crousenstolpe (Magnus-Jacob), romancier.
Debay (Auguste-Hyacinthe), peintre et sculpteur.
Deschamps (Martial), peintre et graveur.
Destigny de Caen, poëte.
Deveria (Eugène), peintre.
Dupont (Mlle), artiste dramatique.
Duret (Francisque), sculpteur.
Emili (Pietro degle), littérateur.
Fay (Andréas), littérateur.
Fay dit Baron, artiste dramatique.
Ferville, artiste dramatique.
Fischer (Mlle), artiste dramatique.
Florès (Antonio), homme de lettres.
Foulon (Mme veuve), miniaturiste.
Fradin, journaliste.
Fraser (Alexandre), peintre.
Fratin (Christophe), sculpteur.
Fry (William-Henry), journaliste.
Furrer, historien.
Gallay (Jacques-François), musicien.
Gambini (C.-A.), compositeur.
Gandon (Antoine), homme de lettres.
Gerbet (Philippe), homme de lettres.
Géruzez (E.), homme de lettres.
Godard, graveur.
Goffin (Adolphe), artiste dramatique.
Greenhow (Mme Rosa A.), femme de lettres.
Grévedon (Mme), artiste dramatique.
Guerville (Paul de), auteur dramatique.
Guichenne (Paul), journaliste.
Guillery (Anne-Justine), femme de lettres.
Guironnet de Massas (Charles-Fleury-Édouard), poëte.
Hamacher, peintre.
Hamphris (William), graveur.
Hasselbach, historien.
Herbin-Hennequin (Victor), homme de lettres.
Hoorebeke (Émile van), journaliste.
Husson (Aristide), statuaire.
Huybrecht (P.-A.), homme de lettres.
Jaclot, journaliste.
Jamin (D.-F.), peintre.
Jannet (Abel), homme de lettres.
Jasmin, poëte.
Joly (Mme Marie), femme de lettres.
Kahl (Heinrich), violoniste.
Keller (Michel), maître de chapelle.
Kersten (Pierre), journaliste.
Kiss (Auguste), sculpteur.
Kolb (G.), journaliste.
Kramer (Louis), artiste dramatique.
Kufferath (Johann-Hermann), compositeur.
Kuhlmann, homme de lettres.
Kustner (K.-T. de), auteur dramatique.
Lamboror, journaliste.
Landar (Walter-Savage), homme de lettres.
Laqueuille (Edmond), homme de lettres.
Larcher, homme de lettres.
Launes, artiste dramatique.
Lebailly (Armand), poëte.
Lee (W.), aquarelliste.
Léech (John), caricaturiste.
Lemaire (Constant), artiste dramatique.
Lickl (E.-C.), pianiste-compositeur.
Lies (Joseph), peintre.
Lissoni (Antonio), historien.

Digitized by Google



JASMIN.

LIVONNIÈRE (Marin DE), journaliste.
LODER (Edouard), compositeur.
LOPEZ (Luis), peintre.
LUDWIG (Otto), poëte et romancier.
MADAY, homme de lettres.
MAGNÉ, musicien.
MALPAGA (Bartolomeo), journaliste.
MARCHIONNI (Luigi), artiste dramatique.
MARGHINOTTI (Giovanni), peintre.
MARINI (Cesare), homme de lettres.
MARTINI (Giuseppe), historien.
MAULANBERG (D.-F.-A.), peintre.
MAZZOLA (Giacinto), peintre.
MÉNAGER (J.-F.-J.), architecte.
MÉNISSIER, peintre.
MENJAUD (Adolphe), artiste dramatique.
MONNARD (Charles), homme de lettres.
MONTAG (Ernest), pianiste et compositeur.
MONTJOIE, maître de ballets.
MOREAU (François-Clément), statuaire.
MOTTA (comte Emiliano Avogrado DELLA), journaliste.

Digitized by Google

MULDERS (Henriette VAN), artiste lyrique.
MUSSINI (Mme Luigia), peintre.
NARBOT, historien.
NOIROT, journaliste.
OCHA (Montes DE), homme de lettres.
OSSORIO (Mme Josefa), artiste dramatique.
OTCHKINE, journaliste.
PACHÉCO (José-Ramon), homme de lettres.
PAINI (Egesippo), harpiste et compositeur.
PASTA (Giuditta), artiste lyrique.
PAUPIE (Ludwig), organiste et compositeur.
PAY (Stephen), homme de lettres.
PAYA (Charles), homme de lettres.
PEAUGER, journaliste.
PELLISSON (Etienne), journaliste.
PEROLTI (Mlle Domenica), danseuse.
PETERS (Auguste), homme de lettres, connu comme romancier sous le pseudonyme d'Elfried.
PÉTICAN, homme de lettres, connu sous le pseudonyme d'Eliacim Jourdain.
PICHLER (G.-A.), historien.
PIERI (Giuseppe), poëte et auteur dramatique.
PRA, journaliste.
PROUDHON (P.-F.), publiciste.
PUFF (R.-G.), historien.
RAHL (Carl), peintre.
RAKOWSKI, violoncelliste.
RE (Giuseppe DEL), poëte.
REPAIRE (Guyot DU), journaliste.
REVIEZKI (Sever), journaliste.
REY (Mme Anaïs), artiste dramatique.
REYBAUD (Charles), homme de lettres.
RIBIER (Germain), sculpteur.
RICQUIER (Mme Charles), artiste dramatique.
RIGHINI (Vittorio), auteur dramatique.
RITTERSHAUS (Emile), poëte.
ROBERT (Charles), peintre.
ROBERTS (David), peintre.
ROBETTI (Mme Antonietta), artiste dramatique.
ROBINET (Edmond), homme de lettres.
ROBSON (Frédérick), artiste dramatique.
ROBLANTS (François), auteur dramatique.
ROMANI (Felice), auteur dramatique.
ROOSEN (J.-C.), journaliste.
ROTA (Giuseppe), chorégraphe.
ROUARGUE aîné, graveur.
ROUSSEL-LOREMBERT, journaliste.
SAINTINE (X.-B.), homme de lettres.
SCHMIDT (Joseph), maître de chapelle.
SCHNORR VON KAROISFELD, artiste lyrique.
SCUDO, littérateur.
SEIDELMANN (E.), compositeur.
SHUTER (mistress), artiste dramatique.
SIDARI, homme de lettres.
SIGOURNEY (mistress Charles), femme de lettres.
SIMONETTI (Onofrio), publiciste et critique.
SINCLAIR (miss Catherine), femme de lettres.
SOMMA (Antonio), auteur dramatique.
STELZIG (J.-A.), homme de lettres.
SULZER (David), peintre.
SZALAY (Ladislas DE), journaliste et historien.
TASTET (Tyrtée), homme de lettres.
TAYLOR (Isaac), homme de lettres.
TCHERNETZOF, paysagiste.
THOMANDER (Johann-Heinrich), homme de lettres.
TRIGOURIEFF (Apollon), homme de lettres.
TROLLOPE (Mme Teodosia), femme de lettres.
TROYON, peintre.
UNGEWITTER (K.), architecte.
VADÉ (Mme), artiste dramatique.
VALENTINO, musicien.
VALETTE (Charles), homme de lettres.
VALSECHI (Pietro-Bagatti), peintre sur émail et sur verre.
VERNER, artiste dramatique.
VERT, journaliste.
VÉZIAN (Michel), artiste dramatique.
VIARD (Jules), homme de lettres.
VIAU, littérateur.
VIEL-CASTEL (le comte Horace DE), homme de lettres.
VILLA, dit Carlo Negrini, artiste lyrique.
WALLACK (James W.), artiste dramatique.
WASS (John), compositeur.
WIERTZ (Antoine-Joseph), peintre.
WITHUYS, poëte.
WOOD (mistress), connue sous le nom de miss Paton, cantatrice.
WONTWORTH DILKE (Charles), journaliste.

Digitized by Google

INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'Académie française a tenu, le 4 août 1865, sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Sainte-Beuve, directeur.

La séance a été ouverte par le rapport du secrétaire perpétuel sur les concours.

Voici le programme des prix décernés :

PRIX DE POÉSIE.

L'Académie a décidé que le prix de poésie de 1865, ayant pour sujet : *Vercingétorix,* ne serait pas décerné.

Une mention très-honorable, à laquelle est attribuée une médaille de 1,000 fr. prélevée sur la valeur du prix, a été accordée à la pièce de vers inscrite sous le n° 97, portant pour épigraphe :

Vercingétorix avait trop de patriotisme pour devoir son élévation à l'avilissement de son pays, trop de fierté pour l'accepter des mains de l'étranger.

(AMÉDÉE THIERRY, *Histoire des Gaulois.*)

dont l'auteur est M. Delphis de la Cour.

PRIX DESTINÉS AUX OUVRAGES LES PLUS UTILES AUX MŒURS.

L'Académie française a distribué trois prix de 2,500 fr. : A M. Fustel de Coulanges, auteur d'un ouvrage intitulé *la Cité antique*, étude sur le culte, le droit, les institutions de la Grèce et de Rome, 1 vol. in-8°; à M. E. Caro, auteur d'un ouvrage intitulé *l'Idée de Dieu et ses nouveaux Critiques,* 1 vol. in-8°; à M. C. Martha, auteur de l'ouvrage intitulé *les Moralistes sous l'empire romain,* philosophes et poëtes, 1 vol. in-8°.

Deux médailles de 2,000 fr. : A M. le comte de Champagny, auteur d'un ouvrage intitulé *les Antonins*, 3 vol. in-8°; à M. Antoine Campaux, pour le recueil de ses poésies intitulé *les Legs de Marc-Antoine,* 1 vol. in-8°.

Trois médailles de 1,500 fr. : A M. l'abbé Eugène Bernard, auteur d'un ouvrage intitulé *les Voyages de saint Jérôme,* sa vie, ses œuvres, son influence, 1 vol. in-8°; à M. L. Crouslé, auteur d'un ouvrage intitulé *Lessing et le goût français en Allemagne*, 1 vol. in-8°; à M. Michel Masson, auteur d'un ouvrage intitulé *la Gerbée, contes à lire en famille,* 1 volume in-12.

Digitized by Google

PRIX EXTRAORDINAIRE PROVENANT DES LIBÉRALITÉS DE M. DE MONTYON.

L'Académie française avait proposé pour sujet d'un prix de trois mille francs, à décerner en 1863, la question suivante :

« De la nécessité de concilier, dans l'histoire critique des lettres, le senti-
» ment perfectionné du goût et les principes de la tradition avec les recherches
» érudites et l'intelligence historique du génie divers des peuples. »

Elle ne décerna pas le prix et maintint la question au concours, pour 1865.

En 1865, l'Académie a décidé de nouveau qu'il n'y avait pas lieu de décerner le prix, mais elle a accordé des mentions honorables à deux Mémoires distingués par elle dans le concours.

L'un, inscrit sous le n° 1, porte pour épigraphe :

> Ἐν Ὀλυμπίασιν οὐχ οἱ κάλλιστοι καὶ ἰσχυρότατοι στεφανοῦνται ἀλλ' ἀγωνιζόμενοι... τούτων γὰρ τινες νικῶνται.
>
> (ARISTOTE, *Eth. Nic.*, I. 1, c. 9.)

dont l'auteur est M. Ed. Chaignet, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers.

L'autre, inscrit sous le n° 4, porte pour épigraphe :

> Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable,

dont l'auteur est M. Albert Desjardins, agrégé à la Faculté de droit de Nancy.

L'Académie a décidé aussi qu'une médaille de mille francs, prise sur la valeur du prix, serait attribuée à chacune des deux mentions.

PRIX FONDÉ PAR M. LE BARON GOBERT.

Ce prix, conformément à l'intention expresse du testateur, se compose des neuf dixièmes du revenu total qu'il a légué à l'Académie, l'autre dixième étant réservé pour l'écrit sur l'*Histoire de France* qui aura le plus approché du prix.

L'Académie a décerné cette année le grand prix de la fondation Gobert à M. Trognon, pour les quatre premiers volumes de son ouvrage intitulé *Histoire de France*, in-8°.

Elle a décerné le second prix de la même fondation à M. Théophile Lavallée, auteur d'un ouvrage intitulé *les Frontières de la France*, 1 vol. in-12.

PRIX FONDÉ PAR M. BORDIN.

L'Académie, par une décision spéciale, avait décidé en 1864 que le prix de la fondation Bordin ne serait pas décerné. La somme de 3,000 fr., valeur de ce prix, ayant été mise en réserve, l'Académie pouvait cette année disposer de deux prix.

Elle a décidé que le prix de trois mille francs, affecté à l'année 1864, serait partagé en 1865 entre M. Rosseeuw Saint-Hilaire, pour le tome IXe de l'*His-*

Digitized by Google

toire d'Espagne, 1 vol, in 8°; et M. J. Bonnet, auteur des ouvrages suivants : *Récits du XVIe siècle*, etc., *Aonio Paleario, Étude sur la Réforme*, etc., *Olympia Morata*, 3 vol. in-12.

L'Académie a décidé également que le prix de trois mille francs, affecté à l'année 1865, serait partagé entre M. Fallex, pour sa *Traduction en vers d'Aristophane*, et M. Edélestan du Méril, auteur d'un ouvrage intitulé *Histoire de la Comédie*, 1 vol. in-8°.

PRIX FONDÉ PAR M. LAMBERT.

Par décision de l'Académie, la récompense honorifique fondée par feu M. Lambert, pour rémunération de travaux littéraires, a été décernée, cette année, à M. Edouard Plouvier, auteur dramatique.

Programme des prix proposés.

PRIX D'ÉLOQUENCE POUR 1866.

L'Académie rappelle qu'elle a proposé, pour sujet d'un prix d'éloquence à décerner en 1866, une *Etude sur Saint-Evremond*.

Les ouvrages envoyés à ce concours seront reçus jusqu'au 15 février 1866. *Ce terme est de rigueur*. Ils doivent parvenir *francs de port*.

PRIX DE L'OUVRAGE LE PLUS UTILE AUX MOEURS.

Ce prix peut être accordé à tout ouvrage publié par un Français, *Dans le cours des années* 1864 *et* 1865, et recommandable par un caractère d'élévation morale et d'utilité publique.

Deux exemplaires de chaque ouvrage présenté pour le concours devront être adressés, *francs de port*, avant le 15 décembre 1865, au secrétariat de l'Institut. *Ce terme est de rigueur*.

PRIX EXTRAORDINAIRE POUR 1866.

L'Académie, toujours préoccupée du désir d'aider à l'étude générale de notre langue en provoquant à des études partielles de cette langue chez nos grands écrivains, souhaiterait qu'il fût fait sur madame de Sévigné le même travail qu'elle a demandé précédemment, dans des concours ouverts en 1844 et en 1857, sur Molière et sur Corneille.

Elle propose, en conséquence, pour sujet d'un prix extraordinaire de littérature qui sera décerné en 1866, un *Lexique de la langue et du style de madame de Sévigné*.

La nature et l'importance du sujet proposé s'expliquent trop d'elles-mêmes pour qu'on doive y insister. La langue de madame de Sévigné, c'est spéciale-

ment celle du monde, du commerce ordinaire; mais telle que l'avait faite, à une époque mémorable, le progrès de la politesse sociale et du développement littéraire; ajoutons, avec ce cachet particulier que lui imprimaient, sous la main d'une femme, rivale inattendue des plus heureux génies, le naturel passionné des sentiments et des idées, la souplesse d'une pensée tour à tour affectueuse ou maligne, haute ou familière, grave ou enjouée, une imagination enfin que tout excitait et qui prêtait à tout de l'intérêt et de la vie.

Etudier à ce point de vue, dans sa longue durée, qui embrasse une notable partie du dix-septième siècle, de 1648 à 1696, l'admirable correspondance de madame de Sévigné; y choisir, en se conformant au texte récemment rétabli par la critique, en suivant dans ses citations l'ordre chronologique des lettres, les expressions et les tours propres à notre langue, qu'un si heureux emploi semble avoir rendus plus français encore; caractériser, dans un travail à part, introduction du *Lexique*, cette originale manière d'user d'un fonds commun à tous, voilà la tâche nouvelle à laquelle l'Académie convie les philologues curieux surtout de notre langue et de son histoire.

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de *quatre mille francs*.

Les ouvrages envoyés à ce concours devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er mai 1866, *terme de rigueur*.

PRIX FONDÉS PAR FEU M. LE BARON GOBERT.

A partir du 1er janvier 1866, l'Académie s'occupera de l'examen annuel relatif aux prix fondés par feu M. le baron Gobert pour *le morceau le plus éloquent d'histoire de France*, et pour *celui dont le mérite en approchera le plus*.

L'Académie comprendra dans cet examen les ouvrages *nouveaux* sur l'histoire de France, qui auront paru depuis le 1er janvier 1865. Les concurrents devront déposer au secrétariat de l'Institut trois exemplaires de leur ouvrage avant le 1er janvier 1866.

Les ouvrages précédemment couronnés conserveront les *prix* annuels, d'après la volonté expresse du testateur, jusqu'à déclaration de meilleurs ouvrages.

PRIX FONDÉ PAR FEU M. LE COMTE DE MAILLÉ-LATOUR-LANDRY.

Le prix institué par feu M. le comte de Maillé-Latour-Landry en faveur d'un écrivain ou d'un artiste sera, dans les conditions de la fondation, décerné par l'Académie, en 1866, à l'écrivain dont le talent, déjà remarquable, méritera d'être encouragé à suivre la carrière des lettres.

PRIX FONDÉ PAR FEU M. BORDIN.

La fondation annuelle de *trois mille francs* instituée par feu M. Bordin, et dont l'emploi, sous la forme d'un prix unique, a eu lieu pour la première fois en 1856, sera spécialement consacrée à encourager la haute littérature.

Digitized by Google

Soit que l'Académie dispose de ce prix en faveur d'un ouvrage publié dans les deux années ou dans l'année précédente, et remarquable, quels qu'en soient l'objet ou la forme, par l'étendue des connaissances littéraires et le talent d'écrire;

Soit que, dans d'autres cas préalablement annoncés, l'Académie ait jugé convenable de proposer le sujet même du prix par la mise au concours d'une question d'histoire ou de critique littéraire empruntée soit à l'antiquité, soit aux temps modernes;

Pour la prochaine application du prix, en 1866, l'Académie statuera exclusivement par l'examen comparatif des ouvrages imprimés dans les deux années précédentes, qui lui paraîtraient rentrer dans les conditions indiquées ci-dessus, et dont l'envoi, à trois exemplaires, lui aurait été adressé par les auteurs avant le 1er janvier 1866.

PRIX FONDÉ PAR FEU M. LAMBERT.

L'Académie a décidé que le revenu annuel de cette fondation serait, dans les limites de la pensée du testateur, convenablement affecté, chaque année, à tout homme de lettres, ou veuve d'homme de lettres, auxquels il serait juste de donner une marque d'intérêt public.

PRIX FONDÉ PAR FEU M. ACHILLE-EDMOND HALPHEN.

L'Académie décernera, pour la troisième fois, en 1866, le prix triennal de *quinze cents francs*, fondé par feu M. Achille-Edmond Halphen, et se composant des arrérages de trois années d'une rente de *cinq cents francs*, pour être attribué à l'auteur de l'ouvrage que, selon les termes de l'acte de fondations, *l'Académie jugera à la fois le plus remarquable, au point de vue littéraire ou historique, et le plus digne, au point de vue moral.*

Les ouvrages adressés pour ce concours devront être envoyés avant le 1er janvier 1866. Les concurrents devront en déposer trois exemplaires au secrétariat de l'Institut.

CONDITIONS POUR TOUS LES CONCOURS DE L'ACADÉMIE.

Les ouvrages manuscrits destinés à concourir aux divers prix devront être déposés ou adressés, *francs de port*, au secrétariat de l'Institut, avant le terme prescrit, et porter chacun une épigraphe, ou devise, qui sera répétée dans un billet cacheté joint à l'ouvrage, et contenant le nom de l'auteur, qui ne doit pas se faire connaître. Si quelque concurrent manquait à cette dernière condition, son ouvrage serait exclu du concours.

Les concurrents sont prévenus que l'Académie ne rendra aucun des manuscrits qui auront été envoyés aux concours; mais les auteurs auront la liberté d'en faire prendre des copies, s'ils en ont besoin.

LA FÊTE SÉCULAIRE DE DANTE.

Le *Moniteur* a publié sur cette fête intéressante des correspondances et une relation de M. Jules Amigues qui en rendent la physionomie d'une façon aussi attrayante que complète; l'espace dont nous disposons ne nous permet pas d'en donner une reproduction *in extenso*, mais nous croirions manquer à nos lecteurs si nous ne mettions pas au moins sous leurs yeux un résumé des détails les plus remarquables de la grande solennité italienne.

La fête séculaire de Dante a été ouverte, dès le 13 mai 1865, par l'inauguration des deux expositions dantesque et du moyen âge, réunies au palais du Bargello.

Vers midi, le roi, accompagné du baron Natoli, ministre de l'instruction publique; du comte Nigra, ministre de la maison royale; de son premier aide de camp, le général Rossi; du lieutenant général Cucchiari et d'un nombreux personnel militaire, s'est rendu au palais, où l'attendaient le président du conseil provincial, comte de Cambray-Digny, et les comités des deux expositions dantesque et du moyen âge, présidés, le premier par le professeur Auguste Conti, l'autre par le marquis de Brême. Un certain nombre d'invités de distinction assistaient à la cérémonie. Parmi eux on remarquait MM. Mézières, Hippeau et Hillebrand, délégués du ministère de l'instruction publique et de l'Université de France.

Dès que l'assemblée s'est trouvée réunie dans la grande salle de l'exposition dantesque, au premier étage du palais, et avant même le discours d'inauguration, M. le comte de Cambray-Digny a offert au roi, au nom du conseil provincial, et en souvenir des fêtes de Dante, une fort belle épée en fer ciselé, œuvre d'un jeune artiste nommé Guidi di Pescia. Sur la lame de cette épée on lit ces paroles : *Dante au premier roi d'Italie.* La poignée, où sont représentées diverses scènes de l'enfer et du purgatoire, se termine par les deux figures réunies de Dante et de Béatrix, qui forment l'allégorie du paradis.

Après quoi, M. Auguste Conti, dans un court mais substantiel discours, s'est attaché à faire ressortir le sens national des fêtes florentines, et, en ce qui concerne spécialement l'exposition, l'utilité de réunir pour un temps sous l'œil investigateur de la science archéologique ces monuments du moyen âge, et surtout ces précieux manuscrits dont l'examen comparatif peut fournir d'utiles lumières aux admirateurs et aux commentateurs du divin poëme, pourvu que la collection en puisse être pendant quelque temps livrée, sous certaines réserves et précautions, aux études respectueuses du public littéraire.

Le discours terminé, tous les assistants ont été invités à s'inscrire sur un registre qui restera déposé, en commémoration de cette solennité, dans les archives de la bibliothèque nationale (Magliabechiana). Le roi a ensuite visité

Digitized by Google

MAISON NATALE DE DANTE.

Digitized by Google

avec intérêt les diverses salles des deux expositions. Dans l'exposition dantesque, son attention a été spécialement attirée par un manuscrit qui contient le relevé de l'armée florentine telle qu'elle était lors de la bataille de Campaldino, à laquelle Dante prit part. Le nom du poëte, *Durante Aldighieri*, figure sur ces registres de la milice républicaine.

Dans l'exposition du moyen âge, le roi a retrouvé avec une satisfaction visible, et qu'il a d'ailleurs hautement exprimée, le livre des *Statuts* de la ville de Turin. Sa Majesté a fort admiré les magnifiques collections d'armes envoyées par MM. Stibbert, le marquis Panciatichi Ximénès, Toscanelli, Spence et de la Roche-Pouchin, et s'est arrêtée à manier l'épée de Dante di Castiglione, qui rappelle, entre autres exploits, un duel fameux dans les annales florentines, lequel eut lieu en 1530, lors du siége de Florence par les Impériaux, entre François Martelli, du parti communal, et Jean Bandini, qui avait passé dans le camp assiégeant. Dante di Castiglione, second de Martelli dans ce duel, y vainquit et tua le second de Bandini, Bettino Aldobrandini.

L'inauguration des expositions est la seule solennité qui ait marqué la journée du 13.

C'était le 14 la grande journée de la fête.

Dès six heures du matin, les rues, pavoisées, ornées de tentures et de fleurs, étaient encombrées de monde. On ne voyait partout que voitures, escouades de gardes nationaux, groupes escortant des bannières, piétons en habit noir et cravate blanche, le tout convergeant par mille voies diverses vers la place Santo-Spirito, où était le rendez-vous officiel de toutes les députations, et d'où le cortége devait se diriger vers Santa-Croce.

Vers sept heures et demie, c'était un merveilleux spectacle que celui de cette place où flottaient, sous un radieux soleil, les bannières et étendards innombrables envoyés par les communes et les provinces italiennes. On remarquait les riches bannières offertes par les villes de Milan et de Bergame; mais, par-dessus tout, le gonfalon de Gênes, d'argent à la croix de gueules, escorté de deux hérauts vêtus de noir et en grand manteau rouge, portant l'un une masse, l'autre une trompette.

Vers neuf heures et demie le défilé a commencé. La foule, répartie en haies le long des rues et autour des places, était considérable et joyeuse sans tumulte. Les fenêtres, où il n'y avait pas une place vide, étaient ornées partout de fleurs et de tentures modestes aux maisons bourgeoises, splendides aux palais, et dont les couleurs, un peu amorties par l'âge, s'harmoniaient merveilleusement avec la teinte sombre des édifices.

En tête du cortége marchaient les représentants de la presse italienne; venaient ensuite l'association des artistes dramatiques, et, par ordre alphabétique, la série des députations des diverses provinces.

A la place marquée pour Rome, on voit la bannière du comité national romain, garnie d'une cravate de crêpe noir.

Turin, Trapani et l'Ombrie (Umbria) terminent la série alphabétique. Puis viennent diverses députations des gardes nationales, d'associations ouvrières, littéraires, artistiques ou politiques. On remarque parmi les bannières symbo-

liques celle de l'association émancipatrice du clergé, portée par une main napolitaine et escortée de deux ecclésiastiques.

Mais l'attention publique se porte principalement sur quatre bannières en deuil qui marchent côte à côte, et sur lesquelles on lit les noms des quatre provinces italiennes par la langue, mais qui ne font point partie du royaume : Rome, Venise, Trieste et Istrie.

Le dernier rang du cortége, c'est-à-dire la place d'honneur, est réservé aux étrangers. Le nombre en est moins considérable que l'on ne s'y attendait; et le drapeau tricolore qui marche devant eux, seul drapeau du cortége qui ne soit pas italien, exprime le caractère éminemment sympathique et collectif de la pensée française. Partout sur son passage la foule l'accueille avec des applaudissements.

Parmi les inscriptions sans nombre qu'on lit dans des cartouches ou des trophées le long des rues où passe le cortége, nous en citerons quelques-unes dans lesquelles semble s'exprimer plus spécialement soit le génie local, soit l'esprit de la fête.

Sur la place même de Santo-Spirito, au point précis d'où part le cortége, on lit :

Sur cette place
Eut lieu le commencement de cette terrible sédition
Dite le Tumulte des *ciompi* (cardeurs),
Lorsqu'en 1378 le menu peuple, s'étant levé en armes,
Renversa le gouvernement et créa gonfalonier de justice,
Pour réformer l'Etat,
Un Michel de Lando, cardeur de laine.

On sait que cette célèbre sédition des *ciompi*, malgré son origine toute populaire, ne demeura point inféconde, parce que son chef sut la modérer.

On n'ignore pas davantage que les formes et les modes expressifs du blason furent promptement adoptés, malgré leur origine aristocratique, par le génie plastique de l'Italie, et spécialement des Florentins. Aussi voit-on sur cette même place les armes ou gonfalons des compagnies de guerre qui se formèrent à la suite de ce mouvement : l'une de gueules à la croix d'or, la seconde d'or au dragon de sinople, la troisième d'argent aux verges de sable, la quatrième de gueules semées de coquilles d'or.

Sur le pont de la Sainte-Trinité flottent les armes des quatre quartiers de la milice citoyenne, la croix d'or de Santa-Croce, le temple de Saint-Jean, le soleil de Sainte-Marie-Nouvelle, la colombe d'or aux rayons d'argent de Santo-Spirito.

A droite et à gauche, à l'entrée de la rue, les deux étendards guelfe et gibelin. A la colonne qui orne la place et supporte la statue de porphyre de la justice sont attachées quatre bannières, dont chacune fut successivement celle de Florence : 1° coupé d'argent et de gueules, symbole de la réunion de Florence et de Fiesole en 1010; 2° d'argent à la croix de gueules, enseigne choisie par Jean della Bella, premier gonfalonier de la république, en 1292; 3° d'azur, portant en bande, écrit en lettres d'or, le mot *Libertas*, devise des anciens

Digitized by Google

prieurs; 4° enfin l'écusson d'Anjou, d'azur fleurdelisé d'or, au lambel de cinq pendants de gueules, adopté en 1267, et à propos duquel Savonarole, partisan de l'alliance française, disait que « les lys avec les lys ne pouvaient manquer de fleurir ». Le symbole primitif de Florence, en effet, c'était la fleur de lis. Elle l'a repris aujourd'hui, et porte d'argent à la fleur de lis de gueules.

Sur la place Santa-Trinità, les deux municipalités réunies de Florence et Ravenne sortent du palais de ville et viennent se joindre au cortége. Sous la fleur de lis se rangent autour du gonfalonier, vêtu de sa longue toge en soie jaune mat et à parements pourpre, les prieurs, avec leur toge noire et leur toque fourrée d'hermine. Sous l'étendard de Ravenne (parti d'or et de gueules aux lions de l'un en l'autre affrontés et supportant un pin de sinople brochant sur le tout), marche, parmi les conseillers, un descendant de Dante, le comte Sarego Alighieri.

On passe devant le palais Strozzi, tout paré de tentures soie et or, et suivant les rues Tornabuoni et Cerretani, toujours pavoisées et bordées d'une foule applaudissante, on arrive à la place du Dôme et du Baptistère, où l'on passe entre les deux monuments. A la droite du Baptistère on lit :

Si la perversité des hommes et des temps
Frustra ton doux et constant désir
De recevoir le laurier mérité
Dans ce Saint-Jean,
Où tu fus fait ensemble chrétien et Dante,
Florence, avec toute l'Italie,
Ceint aujourd'hui ton front vénéré
D'une couronne bien plus précieuse,
Témoignage solennel
De l'apaisement des colères d'un peuple
Qui avait fait la patrie de la douleur et des larmes
De cette terre qui prodigua aux autres
Les joies et les bienfaits
D'une civilisation célèbre dans l'histoire.

A gauche, au-dessus de la grande porte de la cathédrale, un cartouche, qui forme comme le point d'attache d'un vaste développement de draperies, renferme l'inscription suivante :

La république florentine,
Émule de la Grèce et de Rome,
Décrétait, en l'an 1294,
Cette merveille de l'art,
Ce temple
Consacré à Dieu et à la patrie,
Et dont trois siècles de tyrannie splendide
Ne suffisaient point ensuite à décorer le front.

Frères,
Unis en un seul vouloir,
Au nom du divin Alighieri,

Digitized by Google

Par l'œuvre de la liberté et de la foi,
Jurons d'accomplir
La rédemption de l'Italie.

On salue en passant la pierre de Dante. Un peu plus loin, près du Canto dei Pazzi, flotte le pennon des Portinari, la famille de Béatrix : d'or, à la porte fortifiée de sable, supportée par deux griffons de même.

Tout auprès, est fixée au mur cette légende :

O vous, qui passez par la voie d'amour,
Tournez un regard vers les murailles
Où naquit, en avril 1266,
Béatrix Portinari.
Première et pure flamme
Où s'embrasa le génie
Du divin poëte,
Dante Alighieri.

Enfin, à un angle de la via del Diluvio, au moment de déboucher sur la place Santa-Croce, un trophée d'armes monumental arrête la vue. Au-dessous on lit :

Ordonnée dans la paix,
Brave et forte dans la guerre,
Après avoir acheté par le sang les premières victoires,
L'armée italienne
Emplit de joie l'âme
Du grand et divin poëte,
Qui gémit sur l'Italie esclave.

Sur le soubassement sont écrits les noms de Goito, Curtatone, Varese, San-Martino, Magenta, Montebello, Palestro.

On arrive sur la place Santa-Croce. L'amphithéâtre est déjà rempli; toutes les fenêtres sont parées, joyeuses et vivantes; les toits environnants surchargés de curieux.

C'est au centre du vaste parallélogramme que forme la place, et dans l'axe de l'église, que s'élève la statue de Dante, œuvre du sculpteur ravennais Henri Pazzi. Au moment où le cortége se range sur la place, elle est encore recouverte d'un voile.

Lorsque tout le monde est arrivé, une fusée partie du toit de Santa-Croce donne le signal. Neuf coups de canon retentissent. Au bout de quelques minutes, le roi paraît, entouré de son état-major, et s'avance, au milieu de l'enthousiasme public, jusque devant le fauteuil qui lui a été préparé sous un pavillon ouvert, au centre de l'hémicycle. Le gonfalonier va au-devant de lui et prononce une courte allocution où il s'attache à marquer le sens politique de la fête. A peine a-t-il prononcé les derniers mots que le voile de la statue glisse brusquement à terre, et la figure colossale de Dante apparaît à la foule étonnée.

Digitized by Google

Le monument entier a douze mètres de hauteur environ; la statue seule mesure plus de cinq mètres et demi. De la main droite, rejetée un peu en arrière, elle tient un livre, le poëme immortel. La main gauche, relevant les plis du manteau, se serre contre la poitrine qu'elle semble comprimer. L'expression du visage et de l'attitude est celle d'un dédain irrité. L'artiste s'est manifestement inspiré du célèbre tercet :

« Ahi! serva Italia! di dolore ostello..., »

et c'est assurément une pensée intelligente que de s'être ainsi attaché à rendre la préoccupation patriotique qui domine l'œuvre et la vie du poëte, sans tenir compte des événements ultérieurs qui eussent pu atténuer ses tristesses ou ses colères. Il faut qu'une grande individualité soit dans son effigie ce qu'elle a été dans l'histoire.

Après un instant accordé à l'examen de la statue, la parole a été reprise par un ecclésiastique, l'éminent professeur Giuliani ; son discours, très-bref, a été très-goûté. Ensuite de quoi, le notaire de la commune est venu dresser acte, par-devant le roi, du contrat par lequel la société promotrice du monument à Dante, représentée par son président, M. Paganucci, remet à la commune de Florence, représentée par son gonfalonier, M. de Cambray-Digny, la statue du poëte, qu'elle s'engage à faire terminer ultérieurement ; la commune, de son côté, s'oblige à faire exécuter le piédestal et entretenir la statue à perpétuité.

Une symphonie avec chœurs, exécutée par un nombreux orchestre établi sur le parvis de l'église, a clos la cérémonie ; et la foule rassemblée sur la place est allée se joindre au flot qui remplissait toutes les rues.

Dans la journée, il y a eu fête populaire dans les prairies que borde la promenade, demi-élégante, demi-agreste des *cascine*. Le bon peuple florentin et les villageois, accourus des environs, prenaient leurs ébats sur le foin vert coupé de la veille, tout autour des musiques de la banlieue, postées çà et là dans les prés, tandis que de l'autre côté des haies circulaient le long des allées, à cheval ou en voiture, toutes les élégances de la fashion.

C'était là véritablement, dans toute l'acception du mot, une fête populaire, une de ces fêtes où tout le monde est heureux et où nul n'envie la joie des autres, une fête fraternelle de la pensée humaine.

A la nuit tombante, on a vu des *cascine* se dessiner à l'horizon en ligne de feu, la voûte colossale du Dôme, les arcades du palais Pitti, la tour aérienne du palais Vieux. C'était l'illumination qui commençait. La foule, en peu d'instants, est rentrée dans la ville, où chaque place était transformée en un orchestre, chaque monument en un foyer de flammes. Sur les collines, les villages, les *villas*, les maisons de campagne, s'associaient aux réjouissances de la métropole, et jusqu'à une heure avancée, la vallée tout entière n'a été que chants et lumières, mélodie et rayonnements, comme l'œuvre du divin génie qu'elle célébrait.

La journée du lundi fut consacrée surtout aux assemblées littéraires. Dans les heures de la matinée, il y eut *académie*, c'est-à-dire réunion de personnes lettrées, dans une salle du théâtre Pagliano. La séance fut ouverte par

Digitized by Google

la lecture de pièces de vers ou de prose. On donna le pas aux compositions envoyées par les dames, c'est-à-dire aux stances de madame Francesca Luti et aux sonnets de madame Laura Mancini.

M. Andrea Maffei, membre de la commission littéraire des fêtes et président de la séance académique, servit d'interprète aux muses absentes et lut aussi une de ses compositions.

L'artiste dramatique Rossi, l'interprète le plus applaudi de Shakespeare en Italie, fit entendre une pièce de vers dont il était auteur, et recueillit beaucoup d'applaudissements. Rossi, l'un des grands artistes de l'Italie, est encore un jeune homme : sa figure est sympathique au public, qui ne manque jamais de l'applaudir dès son apparition sur l'estrade. Il est de l'école nouvelle, et cherche les effets plutôt dans l'étude de la passion réelle que dans l'observation des traditions de l'art dramatique. Il diffère en ce point capital de son émule Salvini, plus âgé que lui, très-aimé aussi, mais plus académique.

Ensuite vinrent des chœurs chantés par une nombreuse troupe de jeunes filles, appartenant à une institution de bienfaisance. Elles n'étaient point en uniforme, mais vêtues avec assez d'élégance et d'une tenue extrêmement convenable. Elles chantèrent à grand orchestre le *Retour de Dante à Florence*. Je me borne à constater que ces exercices musicaux ont fait grand plaisir, et que le public a fait répéter certain finale d'un accent religieux et d'une harmonie pleine de majesté.

Madame Adélaïde Ristori parut ensuite et fut saluée de vifs applaudissements.

M. Foucher de Careil prit la parole, comme l'un des représentants les plus autorisés de l'esprit français. Il rappela les liens qui unissent les deux nations, il insista sur les rapports d'origine de leur littérature respective, félicita Florence d'avoir produit tant de grands génies, et surtout celui qu'on fêtait présentement; il fit des vœux pour la prospérité de l'Italie, prononça les noms de Magenta et de Solferino, et salua l'alliance perpétuelle de la France et de l'Italie. Il y eut alors un moment d'enthousiasme général ; les dames agitèrent leurs mouchoirs, les hommes leurs chapeaux, et l'auditoire fit entendre à plusieurs reprises le cri de *Vive la France!* à tel point que nos compatriotes, assis sur une banquette séparée et fort en vue, se levèrent et répondirent par le cri de *Vive l'Italie!*

On dépouilla ensuite plusieurs télégrammes venant de divers pays qui s'associaient de loin à la fête. Il y en avait de Venise, de Padoue, de l'Istrie, du Tyrol, contrées qui, sans appartenir au cadre politique du royaume italien, lui sont du moins unies par la langue et par la communauté des traditions littéraires.

Pour clore la séance, une souscription fut proposée pour faire revenir d'Angleterre les cendres d'Ugo Foscolo, l'un des interprètes les plus éminents et les plus accrédités de *la Divine Comédie*. Un peu plus tard, le public se pressait aux Cascines, où avaient lieu des courses de chevaux. On donne le nom de *Cascines* (les Chalets) à la grande promenade ombragée qui s'étend à l'ouest de la ville, sur la rive droite de l'Arno.

De vastes prairies, situées entre la série des allées et le chemin de fer de

Bologne, servent de champs de course. Le roi y vint en voiture de gala. La foule était immense et pressée.

Les gentlemen-riders coururent ce qu'on nomme ici le prix des dames. Les trois vainqueurs vinrent passer sous l'estrade royale, et, après avoir salué Sa Majesté, se réunirent devant la loge des dames pour recevoir de leurs mains le prix de la course. M. le lieutenant F. Martini, montant *Liberty*, reçut, outre les sommes réglées d'avance, une tasse d'argent ciselé contenant une montre et une chaîne d'or avec médaillon; M. le lieutenant S. Martini, montant *Colonell*, une chaîne d'or avec médaillon; et enfin M. le lieutenant comte Brandolini, montant *Palestro*, et arrivé le troisième, une belle cravache. Ce furent madame la princesse Strozzi et madame la marquise Guadagni, qui remirent, au nom de leurs compagnes, les prix aux trois vainqueurs.

La soirée du lundi fut remplie par un bal donné aux étrangers par les membres du casino ou cercle Borghèse.

Le mardi, dernier jour des fêtes, la foule semblait plus nombreuse encore, pour assister, le soir, à un bal populaire, et d'abord aux tableaux vivants qui devaient représenter, au théâtre Grogliano, les plus beaux épisodes de *la Divine Comédie.*

Les tableaux vivants plaisent beaucoup en Italie. Un peintre dispose une scène; il y place ses personnages dans des attitudes et des costumes voulus, la toile se lève, et le public admire en silence; bientôt après, un *lecteur* fait entendre les vers, la composition qui se rapportent au tableau. C'est ainsi que furent représentés *Farinata degli Uberti, Ugolino, Francesca da Rimini la Pia*, et l'*Arrivée au purgatoire*. Madame Ristori, les acteurs Rossi et Salvini ont dit les vers de Dante avec beaucoup de charme ou d'énergie, suivant les sujets.

Mais la portion la plus singulière de la fête a été ce *ritrovo popolare* (soirée populaire), comme s'exprimait l'affiche de M. le gonfalonier. La galerie des Uffizi est trop connue pour qu'il soit besoin de la décrire.

Le péristyle de Vasari avait été orné de tentures, de glaces, de bannières, d'une fontaine illuminée; un double orchestre situé à l'extrémité du côté du quai devait animer les danses.

Dès le coucher du soleil, une foule énorme, vêtue très-décemment, se massa sur la place de la Seigneurie et tous les abords des Uffizi. Lorsque les galeries furent illuminées, toutes les consignes se trouvèrent forcées en un moment, sans trop grande résistance, et il n'y eut plus moyen d'user de sévérité. L'immense local fut rapidement rempli, à tel point que la circulation y était fort difficile. Les musiques jouaient en vain, il n'était guère possible de danser. Vers onze heures, il se forma quelques groupes, et la fête continua toute la nuit sans le moindre désordre.

Digitized by Google

INAUGURATION DU BUSTE DE WATTEAU

A NOGENT-SUR-MARNE.

Le 15 octobre a eu lieu à Nogent-sur-Marne, près de Vincennes, l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Watteau et placé sur son tombeau. Le buste, plus grand que nature, est en beau marbre d'une blancheur éclatante, et dû au ciseau de M. Louis Auvray.

A onze heures, une brillante réunion d'invités de la presse et du monde des arts, unis aux autorités de la localité, s'acheminaient en cortége vers l'église où fut chantée une messe composée par M. Casténier, premier prix du Conservatoire.

A la sortie de l'église, le monument, placé à l'entrée, fut découvert aux applaudissements de la nombreuse assistance. Après quelques paroles de M. le marquis de Perreuse, maire de Nogent, de M. Arsène Houssaye, inspecteur général des beaux-arts, et de M. P.-B. Fournier, président de la Société des beaux-arts, on a vu s'avancer un modeste artisan auquel l'émotion ne permit de prononcer que quelques paroles : c'était M. Watteau, petit-neveu du grand peintre, qui venait remercier l'assemblée de l'hommage qu'elle rendait à la mémoire de son grand-oncle.

L'émotion était réelle à ce moment, et nombre de personnes se sont approchées de M. Watteau et lui ont affectueusement serré la main.

Voici le discours prononcé par M. Arsène Houssaye :

« Tout a été dit et bien dit sur Watteau. Mais puisque M. le marquis de Perreuse m'y invite, je vais tenter de dire encore quelques mots :

» Je croyais saluer une statue, et je ne trouve qu'un buste.

» Il y a en France des amateurs qui donnent 25,000 francs d'une toile de ce peintre charmant et charmeur; il y en a d'autres qui l'admirent dans les musées ou par les gravures, sans pouvoir payer une de ses œuvres. Ceux-là sont les vrais amis de Watteau, ceux-là ont leur nom inscrit sur ce monument, parce qu'ils ont songé à lui le jour où il a fallu payer le marbre. Les premiers n'ont pensé à Watteau que dans leur orgueil; ils n'ont pas apporté leur obole au souvenir consacré du peintre qui est la joie de leur galerie. Ils sont deux fois absents à cette fête : — Il y a des absents qui ont deux fois tort.

» Je sais une fort belle légende sur Jésus mendiant. Jésus descend sur la terre; il s'habille en pauvre, il va frapper à la porte d'un riche qui avait dans son palais des christs en argent et en ivoire, des Nativités et des Mises au tombeau sur fond d'or, en un mot, toutes les merveilles de l'art chrétien.

» Jésus lui demanda l'aumône. — « Paresseux, lui dit le riche, passe ton chemin. »

» Jésus alla frapper non loin de là, à la porte d'une pauvre femme qui filait

Digitized by Google

du chanvre pour gagner sa vie : elle ouvrit avec joie ; elle alluma des sarments de vigne, et donna à Jésus son pain et son vin.

» Tout à coup elle sentit briller une auréole à son front. — « Pourquoi ce miracle ? demanda-t-elle au mendiant. — C'est que tu t'appelles la Charité, » répondit Jésus.

» Pour élever un monument à Watteau, vous avez frappé à toutes les portes: dirai-je que celles qui se sont ouvertes sont surtout celles de la pauvre femme qui file du chanvre?

» C'est l'histoire du monument de Greuze, qui n'a appelé aucun des amateurs. Ceux qui ont des Greuze et des Watteau s'imaginent sans doute que c'est encore le meilleur hommage qui leur soit rendu.

» Je ne salue qu'un buste, mais ce buste est du marbre le plus précieux, non pas seulement parce que nous le devons à madame la princesse Mathilde, mais parce qu'il est travaillé avec beaucoup de talent, au nom de ceux qui aiment profondément Watteau.

» J'aurais dû souscrire le premier, car j'ai, le premier, demandé dans *L'Artiste* qu'une statue fût élevée à Watteau, une statue à Greuze, une statue à Prudhon, il y a bien longtemps de cela. L'Institut ne jurait que par l'ombre — les ombres de David.

» Les artistes, éblouis par les mirages de l'Orient, égarés dans les palais nocturnes du moyen âge, se moquaient des merveilles de Watteau du haut des Pyramides et de la tour de Nesle. Les Anglais venaient acheter sous nos yeux une *Fête galante* pour quelques louis. J'osai acheter un jour pour moins que rien un panneau de carrosse où Watteau avait peint les miracles du printemps. C'était le carrosse de madame de Parabère. On se moqua de moi, hormis Léon Gozlan que je cherche des yeux, car lui aussi fut un ami de Watteau quand Watteau était de mode. — Le lendemain, j'allai plus loin : dans ma folie j'écrivis dans la *Revue de Paris* que Watteau était un grand peintre, — un grand peintre dans l'école française. En ce temps-là, on donnait encore raison à David, qui avait dit d'une *Fête galante* de Watteau : « Otez-moi ces poupées de devant les yeux ! » comme Louis XIV avait dit des *Buveurs* de Téniers : « Otez-moi ces magots ! » Louis XIV avait peut-être regardé Téniers, mais David n'avait pas regardé Watteau.

» Watteau est né de Watteau. Le premier tableau qu'il étudia fut une *Troupe de comédiens errants :* un tableau vivant comme les siens. Avant lui, qui donc avait trouvé ces enchantements et ces féeries? Qui donc avait le secret de ces romans magiques et de ces décamérons adorables ? Où est le point de départ ? Où est la tradition ?

» Watteau avait-il traversé la comédie de Shakspeare? les concerts de Giorgione ? le roman de Boccace ? l'opéra de Lulli et de Quinault? avait-il donc ouvert les portes d'or des Élysées ? la comédie italienne l'avait-elle initié à toutes les fêtes de Tempé? les soupers de la Régence, au foyer de l'Opéra quand quelque danseuse vêtue en Hébé lui versait dans la coupe des réveils les perles du vin de Champagne, lui donnaient-ils la force d'escalader l'Olympe un jour de mascarade ?

Digitized by Google

» Oui, Watteau a créé son monde comme le plus grand peintre. Il s'est embarqué pour l'île des voluptés et il a abordé au rivage en criant : — Terre et ciel. — C'est le monde des chercheurs d'amour, c'est le paradis retrouvé, c'est le pays de l'impossible. Et pourtant cette belle comédie ne se passe pas dans le bleu ; le soleil la frappe et la caresse de ses plus lumineux rayons; ces beaux rires sont humains ; ces robes des Indes dessinent le sein sans empêcher le cœur de battre ; ces adorables Célimènes ont appris dans leurs miroirs de Venise l'art de la grâce attractive, elles savent toutes les poses de masques et poétiques, c'est le poëme de la séduction, mais ce sont toujours des femmes. Jamais on n'a chanté sur un plus doux rhythme la poésie des nonchalances et des ondulations, des grâces et des coquetteries. Toutes ces fraîches imaginations, toutes ces riantes rêveries, tous ces miracles de la palette, toutes ces féeries du pinceau qui sont à la fois les gaietés et les mélancolies des vingt ans, Watteau les a trouvés en lui, parce que là où il y a un peintre, il y a un poëte.

» Watteau est une renommée profondément française. Il est du terroir de Molière. Les jours de désœuvrement, où la couleur se refroidit au bout du pinceau, où le soleil de l'esprit ne peut percer la nuée, Watteau allait rire au *Médecin malgré lui* ou pleurer au *Misanthrope*. Je ne doute pas qu'il n'ait compris la profondeur de Molière. Il y a entre Molière et lui plus d'un trait de famille; *Alceste* lui ressemble par plus d'un sentiment. Tous les deux, le peintre et le poëte, ont créé leur comédie, — leur immortelle comédie sans souci des poétiques consacrées; ils ont osé être Français quand tout le monde était Grec ou Romain. Et si l'on passe des grands traits de physionomie au caractère plus intime, on remarque que, maladifs tous les deux, ils ont vaillamment raillé les médecins. Le jour de sa mort, Molière jouait le *Malade imaginaire;* le jour de sa mort, Watteau terminait ce célèbre tableau où il représenta un mourant dans la robe de chambre du *Malade imaginaire*, mettant le pied sur le bord d'un tombeau, au milieu de toute la Faculté en habit de cérémonie.

» Oui, Molière, le philosophe Molière, aurait reconnu Watteau pour un cadet de famille, qui joue souvent à l'enfant prodigue, mais qui garde sa race en courant les aventures romanesques.

» Ceux qui ne voient pas au fond des choses disent de Watteau que c'est un peintre d'opéra, que c'est le mensonge dans l'art. Mais Watteau est le peintre de la nature, mais Watteau est la vérité dans l'art comme ses maîtres Rubens et Véronèse. C'est la nature à ses jours de fête, mais ce n'est pas la nature endimanchée.

» Je salue donc Watteau au nom de l'art et au nom de la vérité, et je remercie tous ceux qui ont perpétué son souvenir dans ce beau pays où il a voulu mourir. Je remercie particulièrement le maréchal Vaillant, ministre des beaux-arts, d'avoir consacré ce monument par sa présence. »

Ce discours a été accueilli par les applaudissements sympathiques des assistants.

ROSA BONHEUR.

SALON DE 1865.

Dans une revue sommaire, telle que la comporte notre almanach, notre unique souci a été de résumer en très-peu de mots l'opinion du public et des critiques les plus autorisés. Nous eussions voulu ne point faire d'omissions; mais le moyen? Il est même probable que, parmi les œuvres méritantes, nous en aurons oublié plus d'une; nous prions ceux de MM. les exposants qui pourraient se croire lésés de nous pardonner cet oubli tout à fait involontaire.

PEINTURE HISTORIQUE ET MYTHOLOGIQUE. — *Saint Sébastien*, par M. Ribot : Vigueur de coloris qui rappelle les chefs-d'œuvre de Ribeira.

Charge de l'artillerie de la garde à Traktir, par M. Schreyer : Énergie remarquable, mise en scène émouvante.

Le prêtre Skarga à la diète de Cracovie, par M. Matejko : Détails savants, ensemble grandiose.

Digitized by Google

Débarquement des puritains dans l'Amérique du Nord, par M. Gisbert : Bonne composition, dessin correct, de la couleur et de la lumière.

Œdipe fuyant, soutenu par sa fille, la colère des dieux, par M. Bonnat : De la grandeur, du sentiment; Antigone touchante, Œdipe vigoureusement modelé.

Frédégonde rendant visite à Prétextat, par M. Alma-Tadema : S'il n'y a de remarquable dans cette toile que la figure de Frédégonde, on peut dire qu'elle vaut, à elle seule, tout un bon tableau.

Réception des ambassadeurs siamois à Fontainebleau, par M. Gérôme : Où se retrouvent les grandes qualités de l'artiste, quoique gênées par les exigences d'un programme officiel.

L'impératrice Joséphine avant le sacre, par M. Viger-Duvignau : Exécution et composition également gracieuses.

Cuirassiers au passage du chemin creux, par M. Bellangé : Composition à laquelle il ne manquerait rien, si l'on voyait l'ennemi contre lequel les cuirassiers s'escriment avec tant d'ardeur.

Diane chassant l'Amour, par M. Paul Baudry : Inférieur en mérite à la *Charlotte Corday*, qui a fait la réputation de cet artiste.

La communion des apôtres, par M. Delaunay : Œuvre dans laquelle disparaissent quelques défauts devant des qualités supérieures.

La chaste Susanne, par M. Henner : Lignes suaves, coloris harmonieux.

L'enlèvement d'Amymoné, par M. Giacometti : Œuvre distinguée.

Jason et Médée, par M. Moreau; *Le jeune homme et la mort*, par le même : Dessin parfait, modelé énergique, couleur harmonieuse; la vie et le drame malheureusement remplacés par la science et la recherche.

Argus endormi par Mercure, par M. Michel : Composition heureuse.

La lutte de Jacob avec l'Ange, par M. Louis Leloir : Manière énergique et sobre.

PORTRAITS. — Portrait de l'*Empereur*, par M. Cabanel : Grande fermeté de dessin, variété harmonieuse de nuances.

Autre portrait, par le même : Finesse très-remarquable et merveilleuse élégance.

Un beau portrait, par M. Robert Fleury.

Un excellent portrait de femme, par M. Bouguereau.

Un bon portrait, par M. Larivière.

Un charmant portrait de femme, par madame Henriette Brown.

Un très-bon portrait de M. Anatole de la Forge, par M. Bonnegrâce.

Un beau portrait de dame âgée, par M. Ange Tissier.

Un joli portrait de jeune femme, par M. Vidal.

Portrait de jeune femme, par M. Reither : Peinture délicate, accessoires d'un coloris éblouissant.

Un charmant portrait de vicomtesse, par M. Pérignon.

Un beau portrait de femme, par M. Giacometti.

Un ravissant portrait de jeune fille, par M. Lépaulle.

PAYSAGES. — *Le lac de Némi, — Le matin,* par M. Corot : Deux œuvres charmantes. « M. Corot, a dit un de nos meilleurs critiques, M. Félix Deriège, a gardé jusqu'à un certain point les traditions du paysage historique, mais en se rapprochant de la nature, en donnant à un genre tout de convention, à des fictions surannées, un caractère d'actualité et de réalité charmant. » Ce n'est qu'après de nombreux tours de scrutin que le jury a préféré pour la médaille d'honneur M. Cabanel à M. Corot.

Nouvelles fouilles de Pompéi, par M. Français : Scène d'une physionomie antique, où l'artiste a réuni toutes les qualités de son talent si bien connu.

Chasse à la faisanderie de Compiègne, par M. Janet-Lange : Facture habile.

Procession à Genazano, par M. Oswald Achenbach : Lumineuse, fleurie, parfumée.

La fin de la journée, par M. Adolphe Breton : Une des toiles les plus goûtées du Salon, et qui mérite son succès.

Vue du parc de Saint-Cloud, — Un effet de lune, par M. Daubigny : Deux toiles faisant contraste; dans la première, on voit la nature taillée, peignée, costumée à la Louis XIV ; elle est, dans la seconde, gracieuse, naïve et vaporeuse.

Vue de Rome, prise des bords du Tibre, par M. Anastasi : Peinture brillante, lumineuse.

Vue prise à Rancray, par M. Bavoux : Bonne composition, ensemble harmonieux.

Rocher dans les communaux de Rix, par M. Appian : Beau paysage, composition savante.

Le bourg de Crack et l'étang de Perray, par M. Allongé : Peinture vraie, élégante; grande finesse de nuances.

Vieux moulin à Guildo, par M. Blin : Peinture gracieuse et d'un bon style.

La Cressonnière de Veules, par M. César de Cock : Peinture vivante et radieuse, ainsi que la *Cour de ferme*, du même artiste.

Les vapeurs du soir, par M. Chintreuil : Joli paysage.

Vue prise dans l'électorat de Hesse, par M. Arnz : Toile toute petite et charmante.

Vue prise dans la haute Hongrie, par M. Joseph Brunner : Paysage d'un aspect attrayant.

Le retour des champs à Saracinesco, par M. Clère : Grande originalité locale; effets pittoresques.

Et rose, elle a vécu, par M. Compte-Calix : Paysage gracieux, coquet, pimpant.

La chasse au héron, par M. Eugène Fromentin : Scène algérienne rendue avec verve.

Le chemin creux, par M. Daubigny fils, qui marche dignement sur les traces de son père.

Les bords de la Creuse, par M. Constant : Bel effet de soleil.

Digitized by Google

ZOUAVES APRÈS LE COMBAT.

Digitized by Google

L'étang de Saint-Hubert, par M. Léon Flahaut : Joli effet de soleil couchant.

Parc dans le Nivernais, par M. Hanoteau : Charmant paysage.

Petite marine à Sorrente, — *Vue de Rome*, par M. Harpignies : Peinture harmonieuse et vraie.

Une caravane, par M. Huguet : Bon dessin, couleur énergique.

Le château de Pierrefonds restauré, — *Panorama de la ville d'Edimbourg*, par M. Justin Ouvrié : Beaux paysages.

Paysage sur les bords de l'Yvette, par M. Lambinet : Toile ravissante.

Vue prise dans les bois du Fourneau, par M. Legentile : Bonne étude.

Matinée de septembre à Douarnenez, par M. Lansyer : Un des bons tableaux du Salon.

Paysage, auquel son auteur, M. Lacroix, n'a point donné de nom, et qui n'en est pas moins un excellent paysage.

Environs de Précy-sur-Oise, par M. Pelouse : Peinture fine et harmonieuse.

Les pâtres bretons en hiver, par mademoiselle Doutreleau : Beaucoup de sentiment et de poésie.

Venise, par M. Ziem : Peinture brillante.

On peut adresser le même éloge à la *Venise* de M. Rosier.

N'oublions pas de mentionner les beaux paysages de MM. Dauzats, Baifourier, Cibot, Cortès, Gosselin, Marois, Wild, non plus qu'une marine de M. Ponson : *Vue prise à l'Attaque, près de Marseille.*

PEINTURE DE GENRE. — *La répétition*, par M. Ribot : Œuvre magistrale.

Intérieurs, par M. Navlet : Pleins de charme et d'illusion.

La fête des Rois en Alsace, par M. Gustave Brion : Ravissante scène d'intérieur.

Scène de jeu, par M. Brillouin : Un des chefs-d'œuvre de la peinture microscopique.

Visite à la veuve, par M. Baugniet : Physionomies expressives ; œuvre intéressante.

Joseph le nègre, par M. Adolphe Brune : Sobriété de couleur, fermeté de dessin ; étude excellente.

M. Proudhon et sa famille en 1853, par M. Courbet : Tableau réaliste, un des moins réussis de ce chef d'école.

Le loto, — *le château de cartes*, par M. Chaplin : Velours, soie et lumière.

Sortie des pensionnaires, par M. John Brown : Composition gracieuse.

La lecture après le repas, par M. Castiglione : Esprit, richesse de couleur, finesse de dessin.

Un café à Galata, par M. Théodore Frère : Harmonie, variété, observation.

La fête de Noël, par M. Dieffenbach : Scène charmante devant laquelle on rit et on est ému.

Moines à l'étude, par M. Gide : Figures bien groupées.

La bonne aventure, par M. Dehodencq : Belle composition, peinture large.

Le paralytique, — *Le laboureur et ses enfants*, par M. Duverger : Petits tableaux d'une naïveté pleine de charme.

Les amateurs de bouquins, par M. Hillemacher : Naturel et gaieté, composition délicieuse.

La prière à Constantinople, par M. Gérôme : Scène remplie de poésie, admirablement rendue et avec une merveilleuse pureté de coloris.

La brouille, par M. Jean Desbrosses : Joli tableau, qui promet un peintre distingué.

L'absolution du péché véniel, par M. Heilbuth, — *Un cardinal romain montant dans son carrosse*, par le même : Beaucoup d'esprit et de finesse.

Louis XIII et sa cour, par M. Holtzapffel : Petite toile remarquable sous le rapport du dessin, de la perspective et de la couleur.

L'empire de l'Amour, par M. Louis Hudel : Véritable miniature d'une exécution très-soignée.

La jeune fille endormie, par M. Jules Lefebvre : Dessin précis, touche légère, petit chef-d'œuvre de vérité.

La jeune mère, par M. Merle : Joli et gracieux tableau.

Pensierosa, par M. Charles Landelle : Belle et mélancolique figure.

Un jour de fête en basse Bretagne, — *Le meunier, son fils et l'âne*, par M. Adolphe Leleux : Peinture habile.

La leçon de dessin, par M. Armand Leleux : Composition spirituelle, touche légère.

Le collier de perles, par M. Mérino : Facture originale.

Suites d'une querelle de jeu, par M. Meissonnier : D'une grande beauté.

Départ pour le baptême, par M. Plassan : Grâce, élégance, composition charmante.

Un courtier et des paysans wurtembergeois, par M. Benjamin Vautier : Bien observé, bien composé, et d'une bonne couleur.

Les dentellières d'Asnières-sur-Oise, par M. Paul Soyer : Charmant tableau d'une couleur vigoureuse.

Le fruit défendu, par M. Toulmouche : Beaucoup de grâce; exécution un peu maniérée.

Les cinq sens, par M. Schlesinger : Cinq toiles ravissantes.

Une batterie de tambours des grenadiers de la garde, par M. Regamey : Peinture énergique.

L'enterrement en Crimée, par M. Protais : Scène d'une poésie touchante.

Citons encore deux *Intérieurs de cuisine*, par MM. Volon et Philippe Rousseau;

L'*Eglise de Sainte-Marie de Belem*, qui a fourni à M. Van Moer le sujet d'un splendide tableau;

Et *Un intérieur d'écurie*, où M. Van Kruyck a su réunir le style, la solidité et l'ampleur.

Digitized by Google

NATURE MORTE. — Les tableaux vraiment remarquables de MM. Monginot et Blaise Desgoffe, de mesdames Euphémie Muraton et Eléonore Escallier, sont ceux qui, dans ce genre, ont le plus justement captivé l'attention des connaisseurs.

FRUITS ET FLEURS. — On a beaucoup admiré les délicieux tableaux de fleurs de M. Reignier et de madame Céline de Saint-Albin, et *le Panier de raisins renversé*, par M. Prévots, dont on a loué surtout le coloris plein de vigueur et d'éclat.

ANIMAUX. — Les suffrages du public n'ont manqué ni aux *Taureaux passant un bac*, par M. Otto Weber, ni aux *Chiens d'arrêt se désaltérant au retour de la chasse*, par M. Léon Viardot.

PASTELS. — MM. Galbrund, Gratia, Constant Brochard, Bassompierre-Sewrin, Zuber-Buhler, Borione, Cœdès, Muraton, Giraud, mesdemoiselles Marie de Lage, Augrand-Campenon, mesdames Desrivières, Coeffier, Delcambre ont exposé de très-beaux portraits; on a remarqué un joli tableau de M. Huas : *le Baiser*, et une allégorie pleine de verve satirique de M. Junker.

MINIATURES. — Trois miniaturistes ont principalement fixé les regards des amateurs : ce sont mademoiselle Eugénie Morin, mademoiselle Wilhelmine Bost, M. Thomasic.

DESSINS. — Nous mentionnerons parmi les dessins : un beau portrait aux trois crayons, par M. de Rudder; le portrait de *Rossini*, par M. Dieudonné; une belle tête d'étude, par madame la princesse Mathilde; un ravissant médaillon, de M. Jean Reignier; l'*Enfant prodigue*, par M. Bida; *Brunehild arrivant à Metz comme épouse de Siegbert*, par M. de Beckerath; une *Procession païenne se rendant au cirque*, par M. Joseph Navlet; *Napoléon Ier dans la forêt de Hanau*, par M. Guéry; *Eudore et Velléda*, par M. Allongé; *Cernay, effet du matin*, par M. Cassagne; et les *Chasseurs*, de M. Chouppe.

GRAVURES, LITHOGRAPHIES. — La gravure a fourni un honorable contingent; nous signalerons comme des œuvres vraiment remarquables : les *Vieux ormes du champ du Puits, à Marsy*, par mademoiselle Alexandrine Mathieu; le *Nouveau pont Neuf*, par M. Maxime Lalanne; l'*Ancien pont Neuf*, par M. Potémont; la *Cour intérieure du château de Blois*, et la *Lanterne du château de Chambord*, par M. de Rochebrune; le portrait de *Van Dyck*, par M. Bertinot; *Judith emportant la tête d'Holopherne*, par M. Ruben; la *Veille des noces*, par M. Varin; le *Saltimbanque*, par M. Paul Girardet; la *Leçon de lecture*, par M. Thirion; *Chez la jeune veuve*, par M. Frédéric Vogel; la *Vierge au baldaquin*, par M. Fosella; la *Susanne au bain*, par M. Thévenin; l'*Hémicycle du palais des Beaux-Arts*, par M. Louis Chapon.

Digitized by Google

MM. Auguste Lemoine, Laurens, Pirodon, Emile Lassalle, Sirony, Soulangé-Teissier, Alexandre Collette, Raunheim, Gilbert, ont dignement soutenu l'honneur de la lithographie.

EMAUX, PORCELAINES, FAÏENCES. — Nous signalerons deux merveilleux émaux de M. Popelin et de M. Charles Lepec; des émaux très remarquables de mesdemoiselles Lescuyot, Marguerite Buret, Elise Maussion; les faïences de MM. Michel Bouquet et Ulysse de Blois.

SCULPTURE.

La Science, — la Jurisprudence : Deux belles statues, par M. Gumery.

Chanteur florentin au quinzième siècle, par M. Paul Dubois : Œuvre hors ligne.

Samson lançant les renards dans les blés des Philistins, par M. Jules Blanchard : Sculpture énergique.

Cérès ranimant Triptolème, par M. Louis Cugnot : Style élevé, sans recherche ni manière.

Les Présents de Bacchus, par M. Doublenard : Groupe plein de mouvement et de grâce.

Poésie pastorale : Groupe charmant, par M. Schrœder.

Le Petit buveur, par M. Moreau-Vauthier : bronze correctement modelé.

Diénécès mourant aux Thermopytes : Très-belle étude, par M. le Père.

Aristophane, par M. François Moreau : Energie, grâce, caractère bien compris.

Une gracieuse et jolie *Dévideuse,* par M. Jules Salmson.

Prisonnier livré aux bêtes, par M. Jacquemart : Originalité et verve.

Jeune mère : Groupe élégant, par M. le Bourg.

Un *Gladiateur blessé,* d'une expression parfaite, par M. Oudiné.

Un beau plâtre de M. de Vercy : *Dieu fait bien tout ce qu'il fait.*

Vercingétorix, par M. Millet : Œuvre remarquable, qui figure aujourd'hui sur le plateau d'Alise-Sainte-Reine en Bourgogne.

Charlemagne, par M. Armand le Véel : De la hardiesse et une grande facilité d'exécution.

Le *Maréchal Sérurier,* par M. Doublemard : Œuvre distinguée; simplicité et noblesse dans l'attitude.

Jacob-Rodrigues Péreire, enseignant la parole à un sourd-muet, en 1750, par M. Chatrousse : Beau groupe, physionomies vraies et bien senties.

Les mêmes qualités se retrouvent dans un groupe de M. Félix Martin : *Saint François de Sales instruisant un jeune sourd-muet.*

Mademoiselle Mars dans le rôle de Célimène, par M. Jules Thomas : Pose admirable, draperies chatoyantes.

François Arago : Bronze magnifique, par M. Oliva.

La Chaste Susanne, — Dom Calmet, par M. Watrinelle : Deux œuvres où se révèlent beaucoup de goût et de talent.

Digitized by Google

UE COLOSSALE DE VERCINGÉTORIX.

Digitized by Google

Au milieu de ces richesses, dont la sculpture s'était montrée moins prodigue dans les précédentes expositions, on a encore admiré de très-beaux bustes :

Une bonne femme de Franche-Comté, par M. Just Becquet;

Une tête de Gorgone, par M. Marcello;

Gluck, par M. Lescorné;

Delacroix, par M. Carrier-Belleuse;

M. Ferdinand Lesseps, par M. Auguste Arnaud;

De remarquables terres cuites, par MM. le Bourg, Halou, Robinet;

Enfin, de belles sculptures d'animaux : *le Lion du Sahara*, par M. Caïn; — *la Perdrix et sa couvée surprises par une belette*, par M. Arson; — *les Taureaux*, de M. Isidore Bonheur; — *le Cheval libre*, de M. Vidal; — *la Mort du chevreuil*, par M. Passage.

Voici, pour le Salon de 1865, la liste des récompenses accordées par le jury :

MÉDAILLE D'HONNEUR. — M. Alexandre Cabanel, peintre.

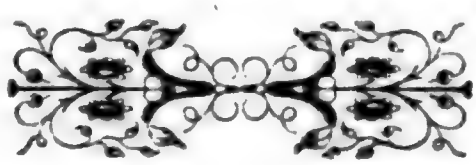
MÉDAILLE D'HONNEUR. — M. Paul Dubois, statuaire.

MÉDAILLES. — *Section de peinture, dessins, etc.* — MM. Auguste Anastasi, Francis Blin, Jean-Baptiste Blin, Jacob-Emile-Edouard Brandon, Louis-Georges Brillouin, John-Lewis Brown, Charles Chaplin, Alfred Dehodencq, Jules Delaunay, Théophile Duverger, François Ehrmann, Auguste Feyen-Perrin, Charles Frère, Alphonse Galbrun, Félix Giacometti, Théophile Gide, Antonio Giobert, Charles Gosselin, Gustave Guillaumé, Jean-Jacques Henner, Jules Héreau, Edouard Imer, Louis Lambert, Emmanuel Lansyer, Jules Lefebvre, Henri Lévi, Jean Matejko, madame la princesse Mathilde, MM. Charles Michel, Gustave Moreau, Louis Mouchet, Claudius Popelin, Paul Protais, Joseph Ranvier, Théodule Ribot, Auguste Schenck, Adolphe Schreyer, Charles Sellier, Benjamin Vautier, Antoine Vollon, Otto von Thoren.

Section de sculpture et gravure en médaille. — MM. Isidore Bonheur, Charles Capellaro, Henri Chapu, Emile Chatrousse, Louis Cugnot, Charles Gauthier, Alfred Jacquemard, Alfred Lepère, François Moreau, Augustin Moreau-Vauthier, Louis Roubaud, Jean-Jules Salmson, Ferdinand Taluet, François Truphème, Camille de Tercy.

Section d'architecture. — MM. Georges Coquart, Pierre Deperthes, Joseph Huot, Auguste-Maurice Ouradou, Félix Thomas, Emile Vaudremer.

Section de gravure et lithographie. — MM. Gustave Bertinat, Jean-Baptiste Meunier, Jean-Baptiste Poncet, Octave de Rochebrune, Eugène Varin, Frédéric Vogel, Achille Gilbert, lithographe; Auguste Lemoine, lithographe.



CHANTEUR FLORENTIN AU XVe SIÈCLE

Digitized by Google

LE PONT DE SABLE.

Un architecte distingué, auquel nous donnerons le nom de Préval, passant un jour dans une rue dont on relevait le pavé, s'arrêta devant un monceau de sable sur lequel jouait un petit garçon de onze à douze ans. Le jeu qui paraissait absorber complétement l'attention de cet enfant n'avait en lui-même rien de bien extraordinaire; il faisait un pont, et nous en avons tous fait plus ou moins, au collége, avec le sable de la cour des récréations. Mais ce qui avait attiré les regards de M. Préval, c'était le caractère original et grandiose de l'architecture de ce pont, la grâce, la légèreté et en même temps la hardiesse des arches, qui étaient au nombre de sept ou huit; il y avait dans ce frêle édifice tous les indices d'une conception riche et d'une grande prévoyance, une admirable pratique jointe à la plus savante théorie. M. Préval était confondu, surtout en se rendant compte de l'âge de l'enfant et en examinant les haillons dont il était couvert; il s'approcha et lui frappa doucement sur l'épaule :

— Qui t'a appris à faire ce pont, mon petit ami ?

L'enfant leva la tête et répondit avec un certain air de fierté :

— Personne, monsieur; c'est moi qui viens de l'imaginer tout à l'heure.

— Mais tu en avais construit sans doute beaucoup d'autres auparavant, et si tu es parvenu à exécuter celui-ci, ce n'est qu'après bien des essais ?

— Mon Dieu, non; il me passe une idée par la tête, je me mets à l'ouvrage, et j'ai fini tout de suite, je ne recommence jamais; seulement, quand je trouve du sable, c'est un pont que je bâtis; c'est une maison, quand je trouve des pierres.... Et tenez, voilà, contre le mur, la maison que j'ai faite avant mon pont.

M. Préval regarda du côté que lui désignait l'enfant et ne fut pas moins émerveillé de ce second prodige; cependant il se permit quelques observations critiques, demandant, entre autres choses, comment, avec une pareille distribution, il serait possible de loger plusieurs ménages.

— Des ménages! repartit vivement le petit architecte avec un air d'indignation qui allait parfaitement à sa figure aussi mutine que jolie, est-ce que je fais des maisons pour les bourgeois? Apprenez, monsieur, que je ne bâtis que des palais.

— Mille pardons, monsieur l'artiste, reprit en souriant M. Préval; je n'ai pas eu l'intention de vous offenser; j'ai cru que vingt années de travaux et d'expériences me donnaient le droit de vous dire mon opinion.

— C'est donc votre état d'être architecte ?

— Mais, oui.

— Vous êtes heureux ! ce n'est pas moi qui aurai jamais cette chance-là.

— Pourquoi ?

— Parce que papa et maman sont morts, et que ma vieille tante, la ravau-

Digitized by Google

deuse, qui a déjà bien de la peine à gagner de quoi se nourrir, attend avec impatience que j'aie fait ma première communion, pour me mettre mousse dans la marine du roi.

— Comment te nommes-tu ?

— Victor L...

— Eh bien! Victor, que dirais-tu si je te proposais de venir demeurer chez moi et d'étudier sous ma direction pour être architecte?

— J'accepterais tout de suite, et vous n'en seriez point fâché, parce que je vous aimerais bien et que je serais un bon travailleur.

— Conduis-moi donc à l'instant chez ta tante la ravaudeuse.

Victor s'était levé, mais il n'osait se mettre en marche, et, s'imaginant que M. Préval voulait s'amuser à ses dépens, il le regardait avec hésitation et défiance.

— Qu'attends-tu? C'est sérieusement que je te parle.

Et comme le ton de M. Préval ne permettait plus le doute, Victor se mit à gambader et à faire sauter joyeusement en l'air le petit bonnet de laine qui lui servait de coiffure; il fallut un troisième avertissement pour le décider à prendre le chemin de la maison où demeurait sa tante.

Pour arranger une affaire qui convenait à toutes les parties, il n'était pas besoin de faire une grande dépense de temps ni d'éloquence; cinq minutes suffirent à M. Préval pour instruire la tante de ses intentions et obtenir son assentiment; quant à Victor, il embrassait tour à tour les deux contractants, promettant à son bienfaiteur de lui être soumis et dévoué comme à un père, et à la bonne vieille de se hâter de faire fortune, afin de lui venir en aide dans ses derniers jours; mais, comme il n'était guère probable que la fortune de son neveu vînt à temps, quelque célérité qu'il mît à l'acquérir, M. Préval acquitta par avance, au moyen d'une petite pension, la dette de son protégé.

Victor, à partir de ce moment, se vit donc installé chez M. Préval, qui, bien loin d'avoir à se repentir de sa générosité, trouva chaque jour de nouveaux motifs de s'en applaudir. En peu de temps, notre jeune constructeur de ponts de sable devint un des meilleurs élèves du célèbre architecte, et il justifia la prédilection de son maître, non-seulement par le développement rapide de ses facultés, mais encore en manifestant à son égard des sentiments tels qu'un père n'aurait pu les désirer plus vifs ni plus dévoués chez son fils.

Dix années se passèrent, pendant lesquelles Victor ne démentit pas un seul instant les espérances qu'il avait données; il aidait M. Préval dans tous ses travaux, le suppléait même quelquefois, et dans les plus importants; on avait en lui la même confiance qu'en son maître; peut-être le lui préférait-on en certaines circonstances, parce qu'il avait, grâce à sa jeunesse, une activité et une hardiesse de conception que l'âge commençait à éteindre chez M. Préval. La douceur et l'égalité de son caractère, sa gaieté franche et communicative, son obligeance et sa modestie ne contribuaient pas moins que son talent à lui gagner des amis et des protecteurs; il pouvait, à vingt-deux ans, sans témérité, se lancer seul dans la carrière, et tout portait à croire qu'il y eût fourni une course aussi brillante que rapide; mais, attaché à M. Préval par une reconnaissance sans bornes, il se trouvait heureux de faire tourner à la gloire de son

maître les talents qu'il devait à ses bienfaits, et l'idée ne lui venait même pas qu'il fût temps de les exploiter au profit de sa propre réputation.

Cependant il se fit tout à coup, sans cause apparente, un grand changement dans la conduite et dans les manières de Victor; son zèle se transforma en découragement, son activité en indolence; lui, qui était l'âme de tous les plaisirs, de toutes les fêtes dans la maison, on le vit devenir sombre, rêveur, et rechercher la solitude; la pâleur remplaça sur ses joues le frais et brillant coloris de la santé; ses yeux se creusèrent; enfin on put remarquer en très-peu de temps chez lui tous les symptômes d'une profonde altération morale et physique. M. Préval, vivement alarmé, l'interrogea plusieurs fois, sans pouvoir obtenir une réponse satisfaisante. Evidemment, cette subite métamorphose tenait à une affection morale, et cette affection devait être bien puissante pour avoir produit une désorganisation si grande et si prompte; mais comment en reconnaître la nature et la source? M. Préval se perdait en conjectures et n'y pouvait rien comprendre; il ne pouvait non plus se résoudre à laisser dépérir et s'éteindre ainsi l'élève qu'il chérissait à l'égal d'un fils; décidé à lui arracher son secret, pour le sauver ensuite, à quelque prix que ce fût, il monta un matin dans la chambre de Victor et se disposa à employer tous les moyens, depuis la douceur jusqu'à la sévérité, depuis la prière jusqu'à la menace. Mais Victor n'était point chez lui, et son lit, qui n'était pas défait, attestait suffisamment qu'il avait découché; M. Préval, surpris, cherchait l'explication d'un fait qui se produisait pour la première fois, lorsqu'une lettre, posée sur la cheminée, frappa sa vue; elle était à son adresse; il l'ouvrit et s'empressa de la lire.

« Mon bienfaiteur, — écrivait Victor, j'ai usé toutes mes forces à lutter contre un sentiment qu'il m'est impossible de dominer; rester chez vous un jour de plus, ce serait me condamner à mourir; je n'y saurais supporter la vue continuelle d'un trésor à la possession duquel il ne m'est pas permis d'aspirer.... Oh! non, jamais il ne peut, il ne doit m'appartenir; vous en êtes trop fier pour le confier à un malheureux que votre charité seule a tiré de l'abjection, et pour essayer de vous le ravir, je sens que la reconnaissance parle trop haut à mon cœur. Adieu donc : ne m'accusez pas d'ingratitude, et si vous daignez m'accorder quelquefois une pensée, priez le ciel qu'il me donne la force de travailler et de chercher dans la gloire une diversion à ma douleur. »

Le mystère était enfin expliqué, et nos lecteurs en auront aisément la clef, lorsque nous leur dirons que M. Préval avait une fille de dix-huit ans, et que Mathilde, — c'était son nom, — avait été si heureusement douée par la nature, qu'on ne savait ce qu'il fallait le plus admirer en elle de sa beauté ou de sa bonté, de ses talents ou de sa modestie.

— Quelle tête folle! s'écria le vieillard, lorsqu'il eut achevé de lire la lettre de Victor; mais quel cœur honnête et loyal! Il était digne de ce que j'ai fait pour lui.

Après quelques recherches, on découvrit que le jeune architecte était parti pour l'Italie; il fut impossible de savoir dans quelle ville il avait fixé sa résidence.

« Allons, pensa M. Préval, si quelque chose peut adoucir sa peine, c'est assurément le spectacle des merveilles répandues sur cette terre classique des beaux-arts. Fasse le ciel qu'il y trouve une prompte guérison, car je n'ai jamais compris, comme à présent, à quel point il m'est cher; et je ne saurais me faire à l'idée de supporter longtemps son absence! »

Il y avait six mois environ que Victor s'était expatrié, lorsqu'il se présenta pour Mathilde un excellent parti; lord D..., fils d'un pair d'Angleterre, la vit dans un bal, et s'éprit pour elle d'un subit amour; huit jours ne s'étaient pas écoulés qu'il écrivait à M. Préval pour lui demander la main de sa fille. Une pareille recherche eût dépassé les prévisions d'un père plus ambitieux que M. Préval; aussi fut-il ébloui et s'empressa-t-il d'annoncer à Mathilde cette faveur inespérée de la fortune. Mais, à sa grande surprise, elle l'écouta sans manifester la moindre émotion, et lorsqu'il eut fini, elle lui répondit d'un ton ferme quoique respectueux :

« Mon bon père, je suis reconnaissante de la joie que vous inspire une démarche où vous voyez un présage de bonheur pour moi; croyez que j'éprouve le plus grand regret de ne pouvoir partager votre opinion en cette circonstance; cependant si vous exigez que j'accepte l'offre de lord D..., je suis prête à vous obéir; mais permettez-moi d'abord de vous rappeler une promesse que vous m'avez faite bien souvent.

— Laquelle, ma fille? demanda M. Préval, de plus en plus étonné.

— Celle de consulter mon inclination et de ne jamais employer la contrainte dans l'accomplissement d'un acte aussi important pour moi que celui de mon mariage.

— Et cette promesse, je la tiendrai, ma fille; ce que je désire avant tout, c'est de te voir heureuse. Mais, je l'avoue, en venant mettre sous tes yeux un avenir aussi magnifique, j'étais loin de m'attendre à ta résistance; j'ai encore l'espoir que tu réfléchiras, et que ta détermination n'est pas irrévocable.

— Toutes mes réflexions sont faites, mon père, et je puis vous assurer que je ne changerai point de sentiment.

— Tu ne refuseras pas, au moins, de me faire connaître tes motifs, car enfin je ne vois, moi, aucune objection possible à l'alliance qui nous est proposée; lord D... est jeune, bien fait, d'une physionomie aussi agréable que distinguée; sa fortune est immense; son rang est si élevé que, s'il n'avait daigné lui-même abaisser son regard jusqu'à nous, jamais nous n'eussions osé porter le nôtre jusqu'à lui...

— Sans doute, mon père, interrompit Mathilde, si je pouvais être heureuse par l'amour-propre ou par l'ambition, je n'hésiterais pas un moment à conformer mes désirs aux vôtres; mais qu'importe que l'ambition et l'amour-propre soient satisfaits, si le cœur ne doit pas l'être?

— Je comprends : tu n'as point d'amour pour lord D...; je ne t'en fais pas un reproche, mon enfant; tu le connais à peine. Aussi rassure-toi; je n'entends point arriver à une brusque conclusion; tu auras tout le temps d'étudier ce jeune Anglais, et j'ai la conviction qu'en se faisant mieux apprécier il ne tardera pas à triompher de ton indifférence.

— Jamais, mon père.

— Alors, mon enfant, c'est que ton cœur a déjà fait un choix?

— Oui, mon père.

— Et ce choix est un secret pour moi! N'ai-je donc plus ta confiance?

— Mon père, ne m'interrogez pas davantage; je vous conjure. Je vous affligerais doublement : celui que j'aime n'a ni position, ni fortune, et fussiez-vous prêt à lui tendre la main pour l'élever jusqu'à vous, je n'en serais pas plus heureuse; il ne m'aime pas, lui, mon père; oh! non! s'il m'avait aimée, il ne serait pas parti, il ne nous eût pas caché le lieu de sa retraite.

Ces paroles de Mathilde furent un trait de lumière pour M. Préval; il jugea prudent de rompre un entretien qui ne pouvait, dans un aucun sens, amener un heureux résultat. Seulement il promit à sa fille de ne plus lui parler de mariage, ni avec lord D..., ni avec aucun autre, et celle-ci l'en remercia avec les plus vifs transports de reconnaissance, protestant que son unique désir était de ne le point quitter et de lui consacrer exclusivement ses pensées et son amour.

Deux ans plus tard, les choses avaient bien changé de face dans la maison de M. Préval; ce n'étaient plus ces vastes appartements, ces nombreux domestiques, ces fréquentes réceptions, ce luxe, ce mouvement, cette animation qui naissent de la richesse; le vieillard et sa fille occupaient un petit logement dont le mobilier n'était remarquable que par son extrême simplicité; ils avaient pour tout domestique une femme de ménage, et leur porte ne s'ouvrait qu'à de très-rares visiteurs : les amis ont souvent ce genre de sensibilité, qu'ils fuient le spectacle de la misère chez ceux dont ils encensèrent autrefois l'opulence.

M. Préval était complétement ruiné; la banqueroute d'un notaire avait englouti toute sa fortune; plus jeune, il n'eût point désespéré peut-être de réparer ce désastre; mais son âge ne lui permettait plus de travailler, et d'ailleurs il avait, depuis plus d'une année, cessé d'exercer sa profession; il se serait trouvé absolument sans ressources, si le gouvernement, prenant en considération ses longs et honorables services, n'était venu à son aide en lui accordant une modique pension.

Le père et la fille, sinon tout à fait heureux comme au temps de leur splendeur, du moins consolés par les doux épanchements d'une mutuelle affection, vivaient donc pour ainsi dire isolés, lorsqu'un jour on leur annonça la visite d'un inconnu. Au même instant, un grand et beau jeune homme de vingt-cinq ans, décoré de plusieurs ordres étrangers, parut à l'entrée de la petite salle où M. Préval partageait avec sa fille un modeste repas. Mathilde rougit et pâlit.

« Monsieur Victor! s'écria-t-elle dans un trouble inexprimable.

— Victor! mon cher Victor!... fit M. Préval, en pressant contre son cœur le jeune homme qui s'était précipité dans ses bras.

— Oui, mon bienfaiteur, mon père, oui, c'est moi qui, ayant appris vos malheurs, me suis empressé d'accourir y mettre fin. Je suis riche à présent et j'ai une position. Quelques travaux exécutés en Italie, sous l'inspiration de vos leçons, m'ont valu la faveur d'un prince ami des arts; titres et richesses, sa main libérale a prodigué toutes les récompenses pour encourager mes efforts,

et m'attacher à sa personne. Venez donc avec moi, venez prendre possession d'une fortune qui vous appartient, puisqu'elle est votre ouvrage.

— Dieu me garde, mon ami, répondit M. Préval, d'abuser de ce noble élan de ta reconnaissance! Va, poursuis sans entraves la carrière où tu as fait un si beau début; je m'enorgueillirai de tes succès; ce sera ma plus douce récompense; mais nous te portons un intérêt trop sincère, ma fille et moi, pour accepter ton offre, au risque de compromettre ton avenir.

— Mon avenir! je n'en ai, je n'en veux point d'autre que de vous voir heureux... Ce serait le compromettre, dites-vous que de venir avec moi? Ah! si vous le vouliez, si le cœur de mademoiselle ne s'y opposait pas, vous pourriez l'assurer au contraire; car cet amour qui m'a fait fuir, loin de s'éteindre, a grandi; c'est lui qui a doublé mon énergie et mes forces; c'est par lui que je me suis fait un nom; et ce nom, je ne l'ai obtenu qu'afin d'acquérir le droit de vous dire en vous l'offrant : le jugez-vous digne d'être porté par votre fille?

— Victor, répliqua M. Préval avec attendrissement, tu étais il y a trois ans pauvre et ignoré; en t'éloignant de moi, tu t'es montré généreux. Aujourd'hui, c'est à moi que sont dévolues l'obscurité et la misère; puis-je me montrer moins généreux que toi?

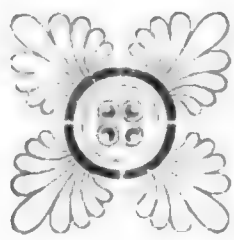
— Mon père, il ne vous appartient plus de me refuser, interrompit Victor... C'est votre réponse que j'attends, mademoiselle, ajouta-t-il en tournant vers Mathilde un regard suppliant.

— J'accepte, répondit Mathilde en lui tendant la main, oui, monsieur Victor, j'accepte... et sans scrupule, mon père, continua-t-elle en souriant à M. Préval, car j'aurais accepté de même il y a trois ans, s'il avait eu assez de confiance en nous pour nous révéler son secret.

Après cet aveu de sa fille, la résistance n'était plus possible à M. Préval; il se rendit donc, et avec d'autant meilleure grâce que cette union, depuis qu'il connaissait les sentiments de Mathilde, n'avait cessé d'être intérieurement le plus cher de ses vœux.

Le mariage fut célébré dans l'église de l'Assomption: au sortir de la cérémonie, Victor disait à son beau-père, en jetant un regard plein d'orgueil sur sa jeune et belle épouse :

« C'est pourtant par un *pont de sable* que je suis arrivé à la conquête de ce précieux trésor! »



Digitized by Google

INTÉRIEUR DU PRÆTORIUM.

Digitized by Google

CÉRAMIQUE.

I

Les Grecs du temps de Socrate appelaient *Céramique* deux quartiers d'Athènes bâtis sur l'emplacement d'anciennes fabriques de poteries. Hésiode faisait manger les dieux de l'Olympe dans de la vaisselle plate forgée par Vulcain, et emplissait de liqueurs divines des coupes en verre faites sans doute à Memphis dans le temple de Phtha.

Ce mot Céramique, qui remonte aux origines de la civilisation antique, est devenu d'un usage si fréquent qu'on est sûr d'être compris en l'employant dans la plus sombre et la plus sale des boutiques de la rue de Lappe. L'Auvergnat hirsute et poudreux, le plus rusé brocanteur de l'hôtel des ventes ne lisent pas le grec, mais ils le parlent.

L'art de faire des vases en terre nous vient probablement, comme nos sciences dans l'origine, la philosophie et les religions, de l'Orient au commencement de la première époque historique; les rapports fréquents des Perses et des Egyptiens, et un peu plus tard de ces derniers avec les habitants du Pont-Euxin et de la Grande-Grèce firent pénétrer en Europe, avec tous les autres arts, celui de potier. Les villes de Thralles, d'Erythrée, de Cumes et de Cos étaient renommées pour leurs fabriques de vases de terre. Déjà, à l'époque de la guerre entre Lacédémone et Athènes, la fabrication des poteries peintes et recouvertes de vernis au feu était arrivée à un degré de perfection assez remarquable, ainsi qu'en témoignent quelques-uns des vases découverts près du bourg de Mistra, sur l'emplacement de Sparte, et les nombreuses mosaïques et carreaux trouvés à Athènes et sur l'emplacement des villes quasi légendaires de la Grèce par l'ancien consul de France à Athènes, le savant archéologue Fauvel, qui, par parenthèse, a eu la mauvaise fortune d'être traité légèrement par Chateaubriand et mal par lord Byron.

En Italie, les vases les plus estimés, les faïences, *vasa fictilia*, étaient fabriqués à Samos et à Aretium. Du temps de Numa, on institua en l'honneur des potiers un septième collége, *collegium figulorum*.

C'est à cette époque qu'il faut faire remonter le goût des tessons raccommodés; les vases sigiens étaient faits avec des morceaux d'autres vases brisés incorporés dans une pâte de chaux. Les procédés des Etrusques, colonie pélagienne, avaient avec ceux des Grecs une origine commune; le mode de fabrication, la forme et l'art des décorateurs révèlent l'Orient.

Ce fut dans les dernières années de la république, au triomphe de Pompée, qu'on vit figurer pour la première fois ces vases murrhins, si célèbres. Néron en paya un soixante et dix talents, environ 720,000 francs de notre monnaie. Etait-ce de la porcelaine de Chine, ou des vases taillés dans des morceaux de jaspe, ou d'onyx, ou d'obsidienne? Toutes ces opinions sont plus que hasardées. Suivant un érudit, dans lequel nous avons un peu pillé ce qui précède, M. Ferdinand Hœfer, les vases murrhins n'auraient été autre chose que des vases de cristal opaque; les raisons qu'il donne me paraissent convaincantes.

II

Jusqu'au quatorzième siècle, les procédés de fabrication des poteries ornées de sujets et vernies au feu fut perdu en Italie, et, peu après, complétement ignoré dans le reste de l'Europe occidentale. La Grèce avait fini de jeter ses derniers feux à Alexandrie, et le Bas-Empire couvrait le monde de sa honte; le procédé servile remplaçait l'art des fantaisistes admirables de la Grèce et de l'Italie des premiers âges : c'était le temps des courses en char, le règne des cochers verts et des cochers jaunes, il y avait des factions de carrossiers et de maquignons.

La première trace qu'on retrouve d'une fabrication originale date de la moitié du quatorzième siècle, et le premier échantillon, une poterie connue sous le nom de vase de l'Alhambra; à cette époque les Arabes fabriquaient à Malaga ces belles poteries à tons dorés, que nous désignons sous le nom de faïences hispano-arabes. Disons, en passant, que l'habileté de nos fabricants fournit déjà aux amateurs de bric-à-brac des plats, des pots et des buires d'*origine* hispano-arabe, qui font l'admiration des archéologues et des connaisseurs. C'est, je crois, le P. Echeverria qui, le premier, révéla l'existence, dans ses *Paseos por Grenada*, des trois merveilleux vases, dont il ne reste plus qu'un seul que les Espagnols ont fini par placer sous la galerie de la cour des Myrthes dans l'Alhambra; les autres ont été émiettés à coups de marteau par les touristes anglais, qui veulent absolument posséder des fragments de chefs-d'œuvre sur leurs étagères. Si nous étions partisan de sévères punitions, nous serions impitoyable pour ces abominables Vandales qui mettent leur orgueil à mutiler une splendeur pour témoigner de leur passage. Lord Elgin a défiguré le Parthénon, ses compatriotes grattent les monuments; si on les laissait faire, ils emporteraient pièce à pièce le Colisée, le château de Heidelberg et l'Alhambra.

III

Ces vases naïfs, charmants, et souvent d'un art admirable et raffiné, furent, à différentes époques, fabriqués dans l'intérieur de l'Espagne mauresque et sur tout le littoral européen de la Méditerranée; au quatorzième siècle, à Malaga, puis à Mayorque, Minorque, Naples, Venise, Milan, Urbino, Faënza, Pesaro, etc.; enfin, plus tard, avec des modifications et une infériorité marquée,

au moins dans l'ornementation, à Marseille, Rouen, Nevers, Moustier, etc.

En 1345, les faïenciers arabes revêtaient de carreaux, *azulejos*, les murs de ce merveilleux Alhambra, qui est resté l'expression la plus complète du seul art qui ait eu une originalité absolue après les monuments de l'Inde et de la Grèce. La civilisation n'a su que copier en dénaturant, sans rien créer dans les arts plastiques qui lui soit propre.

Ce furent des Pisans qui rapportèrent de Mayorque dans leur patrie les procédés qui servirent à fabriquer les faïences qu'on a appelées majoliques, sans doute à cause du lieu de leur origine.

Un peu plus tard, au quinzième siècle, la fabrique de Manisès produisait ces faïences, illustrées d'admirables peintures par Lucca della Robbia, et qui sont restées parmi les plus rares et les plus précieux échantillons de cet art d'un autre temps. Le Louvre et Cluny possèdent de ce peintre et sculpteur plusieurs plats, entre autres une Vierge à l'Enfant Jésus, le martyre de sainte Catherine d'Alexandrie, un buste d'homme exécuté en ronde bosse, etc. Cette famille des Lucca della Robbia, outre les peintures exquises dont elle ornait ses faïences, fit faire un grand pas à la fabrication en employant des oxydes et des substances métalliques, non plus, comme les Maures, des pâtes colorées appliquées par un simple collage, mais en les recouvrant d'un vernis durci au feu. Ils se servaient d'antimoine pour le jaune, de cobalt pour le bleu, d'un sel de cuivre pour le vert, et de manganèse pour le violet. La couleur rouge fut découverte plus tard par le maestro Georgio.

La tradition raconte que Raphaël lui-même ne dédaignait pas de descendre jusqu'au rôle modeste de peintre d'assiettes. Il est inutile d'ajouter que cette histoire est plus qu'apocryphe. Dans tous les cas, des maîtres habiles transportèrent ses cartons sur des faïences, dont quelques-unes sont venues jusqu'à nous.

Parmi les plus habiles peintres faïenciers qui suivirent de près les traces des Lucca della Robbia on cite : Castel Duranto, Orazio, Fontana, d'Urbin et Flaminio son frère, Pesaro, Torenzo, Batista Franco, Urbin, Guido, Durantino, Francisco Zanto, Taddeo Zucaro et Batista Franco; ces deux derniers peignirent un service complet pour Charles-Quint.

Dans cette série de peintres et de faïenciers, dont nous sommes, à regret, limité par l'espace, obligé de faire une simple et insipide nomenclature, n'oublions pas notre Bernard de Palissy, qui fut, en même temps qu'un des artistes de la Renaissance, un savant distingué.

Un peu plus tard, on fabriquait, sous le règne de Henri II, ces faïences d'Oiron, dont il reste soixante-sept pièces admirables.

Nous ne parlerons pas des fabriques du dix-huitième siècle; on ne peut pas plus comparer les faïences françaises de cette époque aux faïences italiennes du seizième siècle, qu'on ne peut comparer le verre taillé à la glyptique du bon temps. L'art de cette époque fausse, fardée, poudrée, malsaine, s'était mis au niveau des paniers de la Pompadour. On faisait de jolies choses, le temps des grandes œuvres était passé; on sentait venir l'orage qui devait emporter un vieux monde décrépit, briser les plats et les couronnes.

Digitized by Google

IV

On a souvent confondu la porcelaine avec les faïences proprement dites; on commet encore quelquefois cette erreur.

Toutes les pâtes céramiques ont pour base un silicate d'alumine, auquel on ajoute ce qu'on appelle une substance dégraissante, soit du silex, du sable, du quartz, du feldspath, de la craie, etc., etc.; ce mélange, sous l'influence de la chaleur, forme une pâte homogène.

La chaux, la magnésie ou l'oxyde de fer, ajoutés à la substance principale, composée de silicate d'alumine, donnent une masse qui, soumise à l'action du feu, éprouve un commencement de fusion. Les porcelaines, qui ressemblent davantage au verre par la nature de leur composition, contiennent une certaine proportion de soude ou de potasse.

Pour la décoration des poteries on emploie :

Les couleurs vitrifiables;

Les matières terreuses fixées par un fondant, on les appelle englobes;

Enfin, les lustres métalliques.

Les couleurs capables de résister sans s'altérer à la température nécessaire pour les vernis et les émaux sont appelées couleurs au grand feu. Celles qui sont altérées par cette température sont nommées couleurs de mouffle ou de réverbère.

L'ancien directeu rde la fabrique de Sèvres, M. Brongniart, dans un important ouvrage sur les arts céramiques modernes, divise les poteries en sept classes :

1re classe, terres cuites, comprenant les briques, les carreaux, les tuiles, etc.;
2e classe, poteries communes;
3e classe, faïences communes ou italiennes;
4e classe, faïences fines ou anglaises;
5e classe, grès céramique ou poteries de grès;
6e classe, porcelaines dures ou chinoises;
7e classe, porcelaine tendre ou française.

Cette nomenclature n'a rapport, bien entendu, qu'à la fabrication des faïences modernes, où l'art n'entre pour rien; nous la donnons comme complément de ce qui précède et incidemment.

Nous terminerons ici cette très-courte et très-incomplète étude d'un art perdu, dont il ne nous reste plus maintenant qu'à conserver soigneusement les fragiles échantillons venus jusqu'à nous, à travers des hasards sans nombre et l'indifférence de leurs premiers possesseurs.

PROSPER THIAUCOURT,
Réparateur d'objets d'art, rue de Trévise, 36.

VARIÉTÉS.

UN PATRE CAMPINOIS.

Le hasard se sert parfois de singuliers moyens pour fixer la vocation de l'homme; le trait suivant rapporté par le *Nord* en fournit un nouvel exemple :

« En 1858 fut amené à Anvers un petit bonhomme de paysan campinois, âgé d'une dizaine d'années, et porteur de quelques dessins les plus baroques, les plus fantastiques du monde. Les parents du jeune homme, pauvres paysans, le destinaient naturellement au labeur de la terre, et déjà il les aidait aux travaux des champs, autant que son jeune âge le permettait; mais le bambin s'acquittait mal de sa besogne et cherchait constamment à se procurer du papier et un crayon; puis, il se passionnait à copier tout ce qu'il voyait, une vache, un arbre, un saint, etc., et conservait soigneusement sa collection. Malgré les corrections et les punitions que l'artiste en herbe recevait de ses parents, il tint ferme, poussé par une passion irrésistible. Un jour sa mère vint en ville et parla à sa fille, qui était en service à Anvers, de la *paresse* de son frère cadet, qui ne voulait pas travailler et passait tout son temps à copier un tas de figures sur le papier. Enfin, il poussait les choses si loin, qu'au lieu de mener paître la vache, il l'attachait à un arbre dans un endroit du bois où il croyait n'être vu de personne, et là, il passait des heures entières à dessiner la bête dans toutes les positions, et puis il la ramenait à l'étable, le ventre vide! En présence de ces méfaits mis à la charge du mauvais garnement, les deux pauvres femmes de se lamenter au plus fort. Le bruit parvint aux oreilles des gens de la maison chez qui la sœur se trouvait en service, et, par curiosité, ils demandèrent à voir les dessins faits par le jeune vaurien. Ces dessins, quoiqu'ils prêtassent à rire, à cause de leur caractère primitif, n'en furent pas moins jugés très-favorablement, et il fut décidé qu'on ferait venir le petit dessinateur pour le faire étudier à l'Académie. M. Teichman, alors gouverneur d'Anvers et grand protecteur des arts, ainsi que M. Thielens, son secrétaire, après avoir vu les dessins et leur auteur, décidèrent qu'il fallait développer de si heureuses dispositions, et c'est grâce à l'aide et à la recommandation de ces messieurs que le jeune Campinois fut reçu et protégé par M. de Keyser, directeur de l'Académie. Sept années se sont écoulées depuis cette époque, et le petit paysan, qui n'avait pas la moindre instruction, est devenu M. Charles Ooms, premier prix d'excellence à l'Académie royale d'Anvers. L'histoire du jeune Ooms est celle de M. de Keyser, directeur de l'Académie. M. de Keyser a été berger dans les Polders. »

ORIGINE DES FAUTEUILS ACADÉMIQUES.

Peu de gens connaissent l'origine des fauteuils académiques. Au 17e siècle l'usage des fauteuils n'était pas commun, et les académiciens siégeaient sur de

Digitized by Google

simples chaises; mais le cardinal d'Estrées étant devenu très-infirme et ne pouvant plus demeurer longtemps assis sur un siége aussi peu confortable, il demanda au roi Louis XIV la permission de se faire apporter un fauteuil. Soit qu'il voulût témoigner sa considération pour l'Académie, soit qu'il agît simplement avec cette galanterie qui le caractérisait, soit enfin qu'il prévît des réclamations et qu'il voulût les éviter, le roi ordonna qu'on prendrait dans le garde-meuble non pas un fauteuil, mais quarante fauteuils dont les quarante membres deviendraient les titulaires. C'est ce que nous apprennent les *Pièces intéressantes pour servir à l'histoire de la littérature,* publiées par la Place.

COMPOSITION DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Au moment où nous nous occupons de cet almanach, l'Académie française est au grand complet. Les quarante fauteuils sont occupés tous, grâce aux deux dernières élections si vivement disputées. Voici la liste de nos quarante immortels dans l'ordre de leur réception au palais de l'Institut, avec l'année de leur naissance et de leur âge, exact à quelques mois près, au commencement de l'année 1865 :

1. M. Villemain, 1790, soixante-quinze ans. — 2. M. Lebrun, 1785, quatre-vingts ans. — 3. M. de Barante, 1782, quatre-vingt-trois ans. — 4. M. de Lamartine, 1790, soixante-quinze ans. — 5. M. de Ségur, 1780, quatre-vingt-cinq ans. — 6. M. de Pongerville, 1792, soixante-treize ans. — 7. M. Cousin, 1792, soixante-treize ans. — 8. M. Viennet, 1777, quatre-vingt-huit ans. — 9. M. Dupin, 1783, quatre-vingt-deux ans. — 10. M. Thiers, 1798, soixante-huit ans. — 11. M. Guizot, 1787, soixante-dix-huit ans. — 12. M. Mignet, 1796, soixante-neuf ans. — 13. M. Flourens, 1794, soixante et onze ans. — 14. M. Hugo, 1802, soixante trois ans. — 15. M. Patin, 1793, soixante-douze ans. — 16. M. Saint-Marc Girardin, 1801, soixante-quatre ans. — 17. M. Sainte-Beuve, 1804, soixante et un ans. — 18. M. Mérimée, 1803, soixante-deux ans. — 19. M. Vitet, 1802, soixante-trois ans. — 20. M. de Rémusat, 1797, soixante-huit ans. — 21. M. Empis, 1790, soixante-quinze ans. — 22. M. de Noailles, 1802, soixante-trois ans. — 23. M. Nisard, 1806, cinquante-neuf ans. — 24. M. de Montalembert, 1810, cinquante-cinq ans. — 25. M. Berryer, 1790, soixante-quinze ans. — 26. M. Dupanloup, 1802, soixante-trois ans. — 27. M. de Sacy, 1801, soixante-quatre ans. — 28. M. Legouvé, 1807, cinquante-huit ans. — 29. M. le duc de Broglie, 1789, soixante-seize ans. — 30. M. Ponsard, 1814, cinquante et un ans. — 31. M. de Falloux, 1811, cinquante-quatre ans. — 32. M. Augier, 1820, quarante-cinq ans. — 33. M. de Laprade, 1812, cinquante-deux ans. — 34. M. Sandeau, 1810, cinquante-cinq ans. — 35. M. le prince de Broglie, 1821, quarante-quatre ans. — 36. M. Feuillet, 1822, quarante-trois ans. — 37. M. de Carné, 1804, soixante et un ans. — 38. M. Dufaure, 1798, soixante-sept ans. — 39. M. Doucet, 1812, cinquante-trois ans. — 40. M. Prévost-Paradol, 1829, trente-six ans.

Digitized by Google

INVENTION DU VÉLIN.

L'invention du vélin ou parchemin remonte au 3e siècle avant l'ère chrétienne. Les Ptolémées d'Egypte, successeurs d'Alexandre, jaloux de la splendeur de la bibliothèque de Pergame, qui menaçait d'éclipser la bibliothèque d'Alexandrie, avaient interdit l'exportation du papyrus. Attale, roi de Pergame, l'un des plus grands bibliophiles de l'époque, fit alors (287) fabriquer les premières feuilles de vélin; aussi la ville de Pergame a-t-elle donné son nom au parchemin, *pergamenum*.

En 1400 les livres (inutile d'ajouter manuscrits) se vendaient de 250 fr. à 750 fr. l'exemplaire. Le premier livre imprimé est une édition de la Vulgate, 1462; on se servait alors de caractères en bois; le nom d'*incunables* a été donné aux livres imprimés jusqu'en 1520. Le second livre imprimé est le *De Officiis* de Cicéron. L'impression des livres classiques en Russie ne remonte qu'au 18e siècle; une édition de Cornelius Nepos fut publiée à Moscou le 29 avril 1725.

NÉRON.

Une actrice de Boston possède un superbe chien d'une intelligence hors ligne. La bonté et la douceur de ce quadrupède l'ont fait admettre dans les coulisses pendant les représentations. Il reste gravement assis, mais sa belle tête a des mouvements gracieux quand le jeu des acteurs lui plaît, et ses yeux de vif argent suivent avec amour tous les gestes de sa maîtresse. Une ou deux fois, quand retentissaient les bravos de la salle, Néron s'est permis un léger cri de joie, qui n'était ni aboiement, ni hurlement, mais quelque chose de doux et de quasi musical. Hors ces deux velléités bien pardonnables à son enthousiasme, les plus sévères n'avaient rien à lui reprocher comme décence et comme bonne tenue.

Un jour, on jouait un drame à grand fracas, un de ces drames où l'on voit du poison, des poignards, des scènes de malédictions terribles. C'était la première fois que l'on jouait une telle pièce sur le théâtre où se fait souvent applaudir et rappeler madame Trois-Etoiles, la maîtresse du beau et intelligent Néron.

Or, vers la fin du cinquième acte, l'assassin du drame eut à se précipiter sur la belle actrice et à la poignarder sans miséricorde. Au moment terrible, l'actrice, qui jouait en conscience, roulait des yeux effrayés et laissait voir sur son visage tous les signes de la terreur dont elle devait être saisie. Bref, quand le coup fatal atteignit la poitrine de sa chère maîtresse, Néron, qui suivait tous les mouvements de la scène d'un regard de plus en plus courroucé, s'élança sur le meurtrier, qu'il étreignit à la gorge et qu'il renversa privé de sentiment. A cette vue, les actrices s'enfuirent, les acteurs se précipitèrent au secours de leur camarade, les exécutants de l'orchestre sautèrent sur la scène, les curieux des coulisses et le menu personnel du théâtre arrivèrent à la course, et le tapage fut à son comble.

Quelques cris ayant été poussés du milieu de la cohue, le parterre se leva en

Digitized by Google

masse pour se ruer sur les planches, et la police accourut pour rétablir l'ordre. C'était un tohu-bohu indescriptible. Plusieurs personnes avaient été mordues, les mieux partagés criaient le plus fort, et la maîtresse du chien était enfin venue à bout d'arracher son défenseur du champ de bataille.

Peu à peu le désordre cessa pour faire place au calme après cette tempête. Néron, ayant enfin reconnu son erreur, allait de l'un à l'autre, remuant son panache, léchant toutes les mains et semblant demander pardon de sa sottise. Mais il ne fut plus admis dans les coulisses.

UN EFFET NOUVEAU.

On jouait une pièce en cinq actes.

Pendant le dernier entr'acte, un figurant fait une chute dans l'escalier. On le relève inanimé. Quelqu'un court vers le régisseur :

— Monsieur, monsieur, un tel est mort!

Coupart tire sa montre, regarde l'heure et s'écrie :

— Mort? mais il a encore le cinquième acte à jouer!

Une autre fois, c'était à la répétition générale d'une féerie qui devait passer le jour même; Grassot, qui jouait un sylphe, était enlevé au plafond par je ne sais quel truc. Tout à coup, les ficelles qui le tenaient suspendu s'embrouillèrent; un nœud se fait; Grassot se trouve pendu.

Il râlait.

— Eh bien! s'écria le père Coupart, si ça marche comme ça ce soir!...

STATUE ÉLEVÉE A DOM CALMET DANS LA VILLE DE COMMERCY.

Le dimanche 8 janvier 1865, a eu lieu à Commercy l'inauguration de la statue que la ville de Commercy et les départements de l'ancienne Lorraine ont élevée à dom Calmet, le savant historien de cette province. Le ministre de l'instruction publique s'était fait représenter à cette cérémonie par M. Charles Jourdain, membre de l'Institut et chef de division au ministère. Quatre discours ont été prononcés : par M. Jourdain, par M. Paul Lenglé, sous-préfet de l'arrondissement de Commercy, par M. Claverie, maire de la ville, et par M. l'abbé Tripier, curé de la paroisse.

M. Jourdain s'est exprimé en ces termes :

Messieurs, je remercie S. Exc. le ministre de l'instruction publique d'avoir daigné me choisir pour le représenter dans cette fête de l'érudition. Je me sens heureux et fier d'être appelé à joindre le faible tribut de ma parole aux hommages que l'arrondissement de Commercy et la Lorraine entière décernent en ce jour à l'un de leurs enfants les plus illustres, dont la renommée a rejailli sur les lettres françaises.

Dans cette galerie d'hommes éminents par la piété, la science et la vertu que l'ordre de Saint-Benoît a donnés à la religion et à la patrie, dom Calmet occupe sans contredit un des premiers rangs. Nul ne s'est consacré avec plus de dévouement à ces travaux de patiente investigation qui ne supposent pas et qui

Digitized by Google

ne donnent pas le génie, mais sans lesquels, dans le domaine de la critique et de l'histoire, le génie lui-même ne saurait fonder aucune œuvre durable.

Il possédait au plus haut degré deux genres d'aptitude et de savoir qu'on trouve rarement réunis, je veux dire la connaissance des langues et celle de nos antiquités nationales.

Comme interprète des saintes Écritures, ses volumineux commentaires sont encore consultés avec fruit par les plus doctes.

Comme historien de la Lorraine, qui, mieux que vous, messieurs, pourrait apprécier les trésors de science qu'il avait amassés, sans autre ambition que d'épargner la fatigue et d'adoucir les aspérités de la route à ceux qui viendraient après lui? Quand on considère le nombre et l'étendue des ouvrages que la double vocation de dom Calmet lui fit entreprendre et qu'il a tous achevés, la pensée demeure confondue, que, même dans l'espace d'une carrière de plus de quatre-vingts ans, même avec le concours d'auxiliaires nombreux, un seul homme ait pu accomplir de pareils travaux, dont une faible partie semblerait suffire pour occuper de nos jours l'existence la plus laborieuse. Vous le dirai-je, cependant, messieurs, le prodigieux savoir de dom Calmet et la juste célébrité qu'il a obtenue de son vivant m'étonneraient moins, s'il eût vécu dans un siècle religieux, favorable aux inspirations de la piété et aux labeurs solitaires du cloître. Ce qui me frappe surtout, ce qui me paraît la démonstration la plus glorieuse pour lui et pour vous des qualités éminentes de son esprit et de la valeur durable de ses œuvres, c'est qu'étant venu à une époque de scepticisme, lorsque le souffle violent de l'incrédulité emportait les saintes croyances de nos pères, cet humble moine a forcé le respect, et j'allais dire l'admiration des adversaires du christianisme. Il a été visité dans son abbaye de Senones, qui d'entre vous l'ignore? par Voltaire lui-même, et l'auteur de *Zaïre*, dans tout l'éclat de son génie, s'est senti subjugué par les vertus modestes et l'érudition incomparable de celui qu'il appelait un nouveau *Varron*.

Le nom de dom Calmet vivra dans la mémoire de tous les amis de la religion et de la science; mais à vous, messieurs, ses compatriotes, il appartenait de l'honorer par un témoignage particulier de la vénération qu'il vous inspire. Vous avez noblement acquitté cette dette du patriotisme. S. Exc. M. le ministre de l'instruction publique vous en remercie par ma voix, et je m'estime heureux de vous apporter, en son nom, l'expression la plus cordiale de sa sympathie et de sa gratitude.

Vous habitez une contrée que j'oserai dire privilégiée, à laquelle n'a manqué aucune des gloires que peut souhaiter une nation, ni l'héroïsme chrétien, ni la renommée militaire, ni les jouissances pacifiques de la littérature et des arts; mais de tous les dons qui vous ont été libéralement départis, un des plus précieux, croyez-le bien, c'est le sentiment qui vous attache aux vieux souvenirs de cette province, c'est le soin touchant, ingénieux, infatigable que vous mettez à les recueillir et à réclamer pour vos grands hommes l'estime, la reconnaissance, l'admiration même dont vous donnez les premiers l'exemple. Est-il un pays qui veille avec plus d'amour que la Lorraine sur ses gloires domestiques? Vous les

Digitized by Google

regardez comme un dépôt sacré que les siècles vous ont légué et que vous devez transmettre intact à vos descendants. Grâces vous en soient rendues!

C'est l'honneur, c'est le devoir de toute société d'environner d'un culte pieux la mémoire de ceux qui l'ont servie; elle apprend par là aux générations naissantes à s'élever au-dessus des convoitises vulgaires et à tenir les regards fixés sur la postérité qui leur tiendra compte un jour du bien qu'elles auront fait, des œuvres grandes ou utiles qu'elles auront laissées, comme signe de leur passage sur cette terre.

Continuez donc, messieurs, à vous montrer les gardiens fidèles des souvenirs de votre pays et de la renommée de ses grands hommes. Réparez, autant que vous le pourrez, les ruines anciennes, élevez des monuments nouveaux, développez vos musées; tirez de la poussière des archives les documents qui auraient échappé à vos historiens; pour tout dire, travaillez, comme vous l'avez fait jusqu'ici, avec une généreuse ardeur à honorer vos aïeux et à renouer la chaîne des temps et des traditions. Dans cette œuvre patriotique, vous serez soutenus par l'approbation de vos concitoyens des autres départements, et vous acquerrez de nouveaux titres à l'estime et à la bienveillance du gouvernement de l'Empereur, auguste héritier et protecteur vigilant de toutes les gloires de la France!

LE CŒUR DE VOLTAIRE.

A la mort de Voltaire, à la suite de l'autopsie du corps, son cœur en fut extrait, le 31 mai 1778, par l'ordre du marquis de Villette, dans l'hôtel duquel Voltaire était descendu à son retour à Paris et chez qui il mourut. L'ami, l'admirateur du grand écrivain voulut que ce cœur fût sauvé de la destruction produite par la mort, et il fut mis dans un vase de métal, baignant dans une préparation chimique propre à en perpétuer la conservation.

Après que fut intervenue la loi du 30 mai 1791, qui ordonna que « les cendres de Voltaire seraient transférées dans l'église Sainte-Geneviève, où elles recevraient les honneurs décernés aux grands hommes », quand cette loi fut exécutée, le 11 juillet suivant, le cortége officiel qui traversait Paris s'arrêta devant l'hôtel de M. de Villette, au coin de la rue de Beaune et du quai Voltaire, et *le Moniteur* du 13 juillet constate que cette station eut lieu parce que le cœur de Voltaire s'y trouvait.

Peu après, le cœur de Voltaire fut transporté au château de Villette, arrondissement de Pont-Sainte-Maxence (Oise), où il a reposé depuis et a été gardé avec vénération.

Mais le marquis de Villette, sa veuve et son fils sont morts, et leurs héritiers ayant regardé comme un devoir de rendre ce dépôt à l'Etat, leur représentant, M. Léon Duval, membre de l'ordre des avocats de la cour impériale de Paris, a fait demander les ordres de l'Empereur, qui a voulu qu'un asile national fût donné dans la Bibliothèque impériale au cœur de Voltaire, pour qu'il appartînt désormais à la France, comme l'a voulu la loi du 30 mai 1791.

En conséquence des ordres de Sa Majesté, le vendredi 16 décembre 1864, S. Exc. M. Duruy, ministre de l'instruction publique, s'étant transporté à la

Digitized by Google

Bibliothèque impériale, en présence de l'administrateur général de cet établissement, accompagné des membres du comité consultatif, a reçu des mains de M. Léon Duval le cœur de Voltaire enfermé dans un récipient en métal doré sur lequel sont écrits ces mots : « *Le cœur de Voltaire, mort à Paris le XXX may MDCCLXXVIII,* » a déclaré prendre possession de ce précieux dépôt, et a arrêté qu'il serait provisoirement conservé avec le respect que commandent les restes mortels de ce grand homme, dans le local le mieux gardé de la Bibliothèque impériale, c'est-à-dire à son département des médailles, jusqu'au moment où l'état d'avancement des travaux permettra de l'installer définitivement entre les départements des manuscrits et des imprimés, au premier étage de la rotonde qui se trouve à la jonction des rues de Richelieu et Neuve-des-Petits-Champs, pièce qui sera disposée à l'effet de recevoir, avec le cœur de Voltaire, l'original de sa statue par Houdon, les médailles frappées en son honneur et les correspondances manuscrites et œuvres imprimées de l'immortel écrivain.

Procès-verbal a été dressé de cette remise et de cette réception.

TOUS LES ARTISTES NE SE MANGENT PAS ENTRE EUX.

Un jeune peintre ayant été frappé de paralysie, quelques-uns de ses confrères ont résolu de lui venir en aide en exécutant un certain nombre de tableaux et de dessins qui ont été vendus à son profit à l'hôtel de la rue Drouot. La vente a produit environ 15,000 francs. Quatre tableaux offerts par M. Corot ont été payés 2,086 francs; un Daubigny, 375 francs; un Bonnat, 340 francs; un Brandon, 200 francs; un Jungkind, 150 francs; un Levy, 230 francs; un Protais, 215 fr.; un Philippoteaux, 155 fr.; un Salmon, 205 fr.; etc, etc. C'est là un acte de bonne confraternité que nous ne pouvions passer sous silence.

APLOMB D'UN TÉNOR.

S'il est des comédiens à qui l'aplomb fait défaut, il en est d'autres qui pèchent par l'excès contraire. Il y a quelque temps, on représentait les *Mousquetaires de la Reine* sur le théâtre d'une ville de province. Les deux ténors étaient en scène. Voilà qu'au moment où l'un des deux artistes chantait, un sifflet, suivi de plusieurs autres, retentit dans la salle. L'artiste sifflé se tourne vers son camarade, lui serre la main d'un air de commisération et lui dit : « Ah ! mon pauvre ami, vraiment, tu n'as pas de chance ! » On juge de la stupéfaction de celui-ci et des rires que provoqua dans la salle l'aplomb du chanteur sifflé, qui pourtant acheva son rôle d'une façon moins mauvaise qu'on ne s'y serait attendu.

UN ÉPISODE DE LA VIE DU PRINCE DE TALLEYRAND.

J'ai parfois rencontré, disait Talleyrand, de tout petits obstacles qui m'ont rendu le plus malheureux homme du monde. A mon premier voyage à Londres, mon premier soin fut de rencontrer M. Fox, afin de causer avec ce grand

Digitized by Google

homme, causeur excellent, disait-on, comme il était un grand orateur. Plus d'une fois déjà M. Fox, qui avait promis de venir en maison tierce, avait manqué de parole, et la difficulté ne faisait qu'agrandir ma passion de l'entendre et de le voir; à la fin il est bien convenu que M. Fox dîne avec nous, chez un membre du Parlement, M. Stove. A l'heure dite il arrive, attiré qu'il était par madame de Genlis, l'une des invitées, qui était fort à la mode à Londres aux derniers jours de la Révolution. Fox amenait avec lui Sheridan; l'un et l'autre, ils paraissaient de très-bonne humeur. — Bon, me disais-je, au lieu d'un, j'en aurai deux, et déjà j'étais tout oreilles, quand nous vîmes entrer un beau jeune homme élevé dans la pension de Bradwood; ce jeune homme était le portrait vivant de M. Fox, son père naturel. A son aspect, M. Fox interrompant la conversation commencée: — Ah! vous voilà, s'écria-t-il, soyez le bienvenu!... Hélas! ce bel enfant de l'amour était sourd et muet; on le fit asseoir à table, en face de son père, et le père et l'enfant, très-heureux, causaient ensemble à la façon de deux sourds-muets; ils riaient, ils disaient mille choses qu'on ne pouvait entendre, oublieux de tout le reste. Or, de son côté, Sheridan, très-versé dans la pantomime, en sa qualité d'auteur dramatique, interrogeait à la fois le père et le fils, en gestes éloquents qu'ils comprenaient parfaitement. Tout le dîner se passa dans les questions et dans les réponses silencieuses de ces trois sourds qui s'entendaient si bien, pendant que madame de Genlis, attifée à la dernière mode, *à la Paméla,* des larmes dans les yeux et dans la voix, déchirait Voltaire à belles dents et portait aux nues, qui le croirait? les *Contes moraux* de Marmontel!

« Pensez donc si je fus désappointé, disait M. de Talleyrand, d'entendre à haute voix roucouler madame de Genlis, pendant que les deux plus grands orateurs de l'Angleterre se parlaient du bout des doigts! »

LA MADONNA DI LORETO.

Une découverte des plus intéressantes est celle d'un tableau original de Raphaël Sanzio d'Urbino, connu sous le nom de la *Madonna di Loreto,* et égaré depuis longtemps. Cette peinture a été achetée à Mantoue, chez un brocanteur, par M. Tortella, habitant Vérone, Porta-Nuova, n° 2305. Le tableau était couvert d'une épaisse couche crasseuse, de sorte qu'on ne pouvait remarquer les belles lignes de la composition; en le nettoyant, on constata que cette croûte s'enlevait facilement, ce qui fit supposer à M. Tortella que l'on avait enduit à dessein la peinture.

Effectivement, le nettoyage achevé, on aperçut un tableau d'une admirable beauté et qui fut jugé par plusieurs connaisseurs comme un original de Raphaël. Le professeur Blaas, dont les services et la profonde connaissance en œuvres d'art sont généralement connus, soumit le tableau à un examen minutieux dans tous ses détails, et conclut en déclarant non-seulement que c'était un original de Raphaël, mais encore un produit de la plus belle manière de ce grand artiste, et que la peinture était en outre bien conservée. Ce tableau a trois pieds de largeur, quatre de hauteur.

Digitized by Google

LE POETE ET LE NÉGOCIANT.

L'un des trois grands poëtes de ce siècle, Alfred de Musset, s'était retiré dans une ville de province afin d'y vivre en paix et d'y rêver tout à l'aise. Un jour qu'il se trouvait dans un des bons salons de la ville, un négociant très-riche, voyant ce jeune homme élégant, bien tenu, tout semblable au jeune Apollon chez Admète, eut la curiosité de savoir l'état de sa fortune.

— Il faut, monsieur, disait le négociant, que vous ayez de grosses rentes?

— Pas un sou de rente, monsieur, répliqua le poëte.

— Alors vous avez une grande terre, une maison, pignon sur rue?

— Pas un mètre de terrain, et j'habite une maison qui n'est pas à moi.

— Une place alors!

— Absolument rien.

— Comment donc faites-vous pour vivre?

— Oh bien, quand j'ai besoin d'argent, j'écris deux ou trois cents vers sur un papier, ou je fais un conte, et voilà de quoi vivre pour toute une année.

— Ici, monsieur, chez nous, pour gagner sa vie, il faut faire quelque chose, reprit l'utilitaire en faisant le gros dos....

Et le poëte lui fit un beau salut.

LA TROMPETTE DE JÉRICHO.

M. Drouet est l'auteur d'une belle statue de Géricault, plus grande que nature, qui dénote une grande puissance de conception.

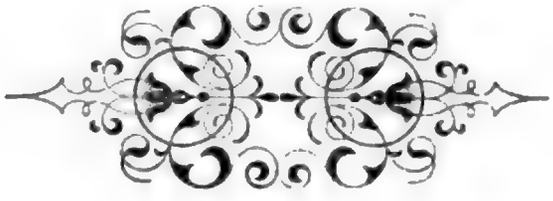
Cette statue est restée longtemps exposée à Rouen, dans la ville natale de Géricault, qui, paraît-il, n'est pas trop connu de ses compatriotes.

— Quelle est cette statue? demandait une dame notable de l'endroit à un personnage qui l'accompagnait.

— C'est celle de Géricault, fut-il répondu.

La dame avait conservé un vague souvenir de l'histoire sainte et de la prise de *Jéricho* par les Israélites au son des trompettes.

— Vous me permettrez d'en douter, répliqua-t-elle; *il n'a pas de trompette!*



Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pages

CALENDRIER. 2

ARTICLES PRINCIPAUX DE L'ANNUAIRE. 6

HISTOIRE LITTÉRAIRE ET DRAMATIQUE DE L'ANNÉE, par M. **JULES JANIN** (gravure) 7

NÉCROLOGIE (gravure). 37

TABLE NÉCROLOGIQUE. 43

INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE. 47

LA FÊTE SÉCULAIRE DE DANTE (gravure) 52

INAUGURATION DE LA STATUE DE WATTEAU 61

SALON DE 1865 (gravure) 64

LE PONT DE SABLE, par MOLÉRI 76

CÉRAMIQUE, par Prosper THIAUCOURT 83

VARIÉTÉS 87

- UN PATRE CAMPINOIS 87
- ORIGINE DES FAUTEUILS ACADÉMIQUES. 87
- COMPOSITION DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE 88
- INVENTION DU VÉLIN 89
- NÉRON. 89
- UN EFFET NOUVEAU. 90
- STATUE ÉLEVÉE A DOM CALMET DANS LA VILLE DE COMMERCY . . . 90
- LE CŒUR DE VOLTAIRE. 92
- TOUS LES ARTISTES NE SE MANGENT PAS ENTRE EUX 93
- APLOMB D'UN TÉNOR 93
- UN ÉPISODE DE LA VIE DU PRINCE DE TALLEYRAND 93
- LA MADONNA DI LORETO 94
- LE POETE ET LE NÉGOCIANT. 95
- LA TROMPETTE DE JÉRICHO 95

TABLE DES MATIÈRES. 96

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, RUE GARANCIÈRE, 8.

PAGNERRE, libraire-éditeur, à Paris, rue de Seine, 18

CATALOGUE ANALYTIQUE & MÉTHODIQUE

LES OUVRAGES ANNONCÉS SUR CE CATALOGUE SONT EXPÉDIÉS *franco*, CONTRE ENVOI DU PRIX PAR LETTRE AFFRANCHIE.

CRITIQUE

Anthologie satirique : Le mal que les Poëtes ont dit des Femmes, par P.-J. MARTIN et LARCHER. 1 vol. in-18 jésus ..... 3 fr.

Les bonnes Bêtises, par P.-J. MARTIN, 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.

BROCHURES PAR EUGÈNE PELLETAN

Le Droit de parler, 2e édition. in-8..... 1 fr.

La Comédie italienne, 2e édition in-8..... ... . 1 fr.

La tragédie italienne. 1 fr.

Les Fêtes de l'intelligence. in-8 ..... 1 fr.

Adresse au roi Coton. 1 fr.

Le Crime. in-8..... 1 fr.

Le 31 mai. 2e édition. in-8. 1 fr.

L'Ombre de 89. in-8... 1 fr.

Le Termite. in-8..... 1 fr.

Discours d'un député. 1 fr.

La Charte du foyer. in-8. 1 fr.

Qui perd gagne. in-8.. 1 fr.

Les Treize. in-8..... 1 fr.

Ce qu'on a dit du mariage et du célibat, par LARCHER et P.-J. JULIEN, 1 volume in-18 jésus ..... 3 fr.

Discours sur l'Enseignement des Filles, par CARNOT. in-32..... ..... 10 c.

Edgar Quinet, sa vie et son œuvre, par CH.-L. CHASSIN. 1 vol. in-18..... 3 fr. 50

Enseignement de la Médecine (1830-1848), par Victor COUSIN. 1 vol. in-18 jésus. 3 fr. 50

Entretiens d'un Vieillard, par Th. DUFOUR, ancien constituant. 1 joli vol. in-18... 1 fr.

Études sur l'Éducation professionnelle en France, par Ph. POMPÉE. 1 vol. in-18 jésus..... 3 fr. 50

L'Esprit de tout le monde, par P.-J. MARTIN. 1 vol. in-18 jésus..... ..... 3 fr.

Les Femmes jugées par les bonnes langues, par LARCHER et L. JULIEN. 1 volume in-18 jésus ..... 3 fr.

Les Femmes jugées par les méchantes langues, par L. MARTIN et LARCHER, 1 vol. in-18 jésus..... 3 fr.

Les Femmes peintes par elles-mêmes, par LARCHER et P.-J. MARTIN. 1 vol. in-18. 3 fr.

Les Grèves, par H. LENEVEUX. 2e édition..... 50 c.

Heures de travail, par PELLETAN. 2 volumes in-8.. 7 fr.

Digitized by Google

Histoire de l'Art dramatique en France, par Théophile GAUTIER. 6 vol. in-18 jésus. Le volume..... 3 fr.

Histoire de mes idées. — 1815 et 1840. — Avertissement au pays. — La France et la Sainte-Alliance en Portugal. — Œuvres diverses, par Édgar QUINET, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

Les Hommes jugés par les Femmes, par LARCHER et P.-J. MARTIN, 1 vol. in-18... 3 fr.

Instruction primaire et secondaire (1830-1848), par Victor COUSIN. 2 vol. in-18 jésus..... 7 fr.

Musique et musiciens, par COMETTANT. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

La Nouvelle Babylone, par Eugène PELLETAN. 2e édition, 1 vol. in-8..... 3 fr. 50
— 3e édition. 1 vol. in-18... 3 fr.

Les Petites joies de la vie humaine, par Jules VIARD. 1 vol. in-18 jésus..... 3 fr.

Petites Tribulations de la vie humaine, par J.-P. MARTIN, 1 vol. in-18 jésus.... 3 fr.

Profils et grimaces, par Auguste VACQUERIE, 5e édition. 1 fort volume in-8..... 6 fr.
— 6e édition, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

Question Parisienne, par Ferdinand DE LASTEYRIE. 1 fr.

Silhouette de la Révolution, par Mario PROTH. 64 pages in-8..... 1 fr.

Sottises et Scandales du temps présent, par Benjamin GASTINEAU. 1 vol. in-18 jésus. 2 fr.

Les Trésors de l'art à Manchester, par Charles BLANC. 1 vol. in-18 jésus..... 2 fr.

HISTOIRE

Le Barreau au XIXe Siècle, par M. O. PINARD, conseiller à la Cour impériale de Paris. 2 beaux volumes in-8..... 7 fr.

Bibliothèque utile, 37 volumes publiés, 60 c. le volume de 192 pages. (Pour les détails, voir le catalogue général).

Décadence de la Monarchie française, par PELLETAN 3e édition, considérablement augmentée. 1 vol. in-8..... 5 fr.

Dix ans de prison au Mont Saint-Michel et à la citadelle de Doullens, par Martin BERNARD. 1 volume in-18 jésus..... 2 fr. 50

Les Enfants du travail (Agricol Perdiguier), par Alexandre D'ENGLEHEM. In-18... 50 c.

Abraham Lincoln, par D'ENGLEHEM. 3 livraisons, in-18, la livraison..... 25 c.

Épisode de la Révolution de 1848. L'IMPOT DES QUARANTE-CINQ CENTIMES, par GARNIER-PAGÈS. 1 volume in-18... 1 fr. 50

L'Église et les Philosophes au XVIIIe Siècle, par P. LANFREY. 2e édit. 1 vol.. 3 fr. 50

La Famille. — La Mère, par Eugène PELLETAN. 3e édition. 1 vol. in-8..... 5 fr.

Le Génie de la Révolution.
— I. **Les Élections de 1789**, par Ch.-L. CHASSIN. 1 volume in-8..... 3 fr. 50
— in-18..... 3 fr.
— II. **Les Cahiers de 1789. — La Liberté individuelle. — La Liberté religieuse.** 1 vol. in-8..... 3 fr. 50
— in-18..... 3 fr.

Histoire des Arabes et des Mores d'Espagne, par M. L. VIARDOT, membre de l'Académie espagnole. 2 vol. in-8.... 7 fr.

Digitized by Google

L'Histoire à l'audience, par M. O. Pinard, conseiller à la Cour impériale de Paris. 1 fort volume in-8..... 3 fr. 50

Histoire des Cabinets de l'Europe, pendant le Consulat et l'Empire, écrite avec les documents réunis aux archives des affaires étrangères, 1800-1815, par M. Armand Lefèvre, ambassadeur de France à Berlin. 3 vol. in-8. Les tomes 1 et 2 sont épuisés. Le tome 3 se vend séparément..... . . 7 fr. 50

Histoire des Constituants, par A. de Lamartine. 4 vol. in-8 cavalier, le volume..... 5 fr.

Histoire de dix ans. — 1830 à 1840, par M. Louis Blanc. 9e édition, illustrée de 25 magnifiques gravures sur acier, 12 sujets des principaux événements, d'après Jeanron, et 13 portraits. 5 vol. in-8. Le volume.... 4 fr.

Histoire des Girondins, par A. de Lamartine, 8e édition. 6 vol. in-18 jésus vélin.. 12 fr.

Histoire de huit ans.—1840 à 1848. par Élias Regnault. Belle édition illustrée de 14 gravures et portraits sur acier. 3 vol. in-8. Le volume..... 4 fr.

Histoire de l'Inde depuis son origine jusqu'à nos jours, par M. de Jancigny, ex-aide de camp du roi d'Oude, ex-envoyé en Chine et aux Indes. 1 vol. in-18..... 3 fr.

Histoire Nationale de France. — par Amédée Gouet.

T. 1er **Gaulois et Franks.** 1 beau volume in-8..... 5 fr.

T. 2. **Temps féodaux.** 1 beau volume in-8..... 5 fr.

T. 3. **Tiers-État.** 1 beau volume in-8..... 5 fr.

Histoire du règne de Louis-Philippe Ier, par F. Rittiez. 3 volumes in-8. Chaque volume se vend séparément..... 5 fr.

Histoire de la Restauration, par A. de Lamartine. 8 vol. in-8 cavalier, 32 portraits-vignettes sur acier..... 40 fr.

— 8 vol. in-18 jésus, le vol. 2 fr.

Histoire de la Révolution française, par Louis Blanc, ouvrage terminé. 12 beaux volumes in-8. — Prix de chaque volume ..... 5 fr.

Histoire de la Révolution de 1848, par Garnier-Pagès: 1° la Révolution de 1848 en Europe. 3 vol.; 2° Chute de la royauté, 1 vol.; 3° 24 février 1848, 1 vol.; 4° République, Gouvernement provisoire, 3 vol. Chaque vol. in-8 cavalier..... 6 fr.

Histoire des Trois Journées de Février 1848, par Eugène Pelletan. 1 vol. in-8... 1 fr. 50

Histoire de la Turquie, par M. A. de Lamartine. 8 vol. in-8 cavalier. Le volume..... 5 fr.

Histoire Politique de la Révolution de Hongrie, 1847-1849, par Daniel Iranyi et Charles-Louis Chassin. 2 beaux volumes in-8..... 10 fr.

L'Italie, par F. Arnaud (de l'Ariége). 2 beaux vol. in-8.. 7 fr.

Jean de Hunyad, récit du xve siècle, précédé de la **Hongrie,** son génie et sa mission, étude historique, par Charles-Louis Chassin. 2e édition. 1 volume in-8..... 3 fr. 50

Les Jésuites jugés par les Rois, les Evêques et les Papes. Nouvelle histoire de l'extinction de l'ordre, écrite sur les documents originaux, suivie de **Histoire de Dmitri,** Etude sur la situation des serfs en Russie, par M. Louis Viardot. 1 vol. in-18 jésus..... 2 fr.

Lorenzo Benoni. *Mémoires d'un réfugié italien,* par J. Ruffini, traduit par O. Sachot. 1 vol. in-18..... 3 fr. 50

Marnix de Sainte-Aldegonde. — La Grèce moderne et ses Rapports avec l'antiquité, par Edgar Quinet. 1 vol. in-18... 3 fr. 50

Mémoires de Lorenzo D'Aponte, poëte vénitien, collaborateur de Mozart, traduits de l'italien par M.-C.-D. de la Chavanne, et précédés d'une lettre de M. A. de Lamartine. 1 beau vol. in-8 sur pap. de luxe. 3 fr. 50

Mémoires sur Carnot, par son fils, ornés du portrait de Carnot, ouvrage terminé, 2 volumes in-8 cavalier, divisés en quatre parties; chaque partie 3 fr. 50. L'ouvrage complet..... 14 fr.

Les Miettes de l'Histoire, par Auguste Vacquerie, 3e édition, 1 vol. in-18 jésus. 3 fr. 50

— 4e édition, 1 volume in-8. 6 fr.

Origines de la Démocratie, la France au moyen âge, par F. Morin. 1 vol. in-8. 3 fr. 50

— in-18..... 3 fr.

Souvenirs de Béranger, par Eugène Noel. 1 volume in-32 jésus..... 75 c.

LITTÉRATURE

Les Confidences, par A. de Lamartine. 1 volume in-18. 2 fr.

Les Contemplations, par Victor Hugo. 2 beaux vol. in-8 cavalier vélin..... 12 fr.

Les Crépuscules, par Paul Nibelle. 1 vol. in-18.. 3 fr. 50

Fables de Pierre Lachambaudie. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. 1 vol in-18..... 3 fr. 50

Graziella, par A. de Lamartine. Magnifique édition in-4, ornée de nombreux dessins par Alfred de Curzon. 1 beau volume élégamment cartonné..... 25 fr.

— Édition populaire, 1 vol. in-18 jésus..... 1 fr.

Nouvelles Confidences, par A. de Lamartine. 1 vol. in-18 jésus..... 1 fr. 50

Poésies de A. de Lamartine. Chaque volume. 3 fr. 50
Méditations poétiques. 1 vol. — Nouvelles Méditations. 1 vol. — Harmonies poétiques. 1 vol. — Recueillements poétiques. 1 vol.—Jocelyn. 1 vol—Chute d'un Ange. 1 vol.

Poésies d'Eusèbe de Salles. 1 vol. in-18.. ..... 3 fr.

Prométhée. — Napoléon. — Les Esclaves, par Edgar Quinet. 1 vol. in-18 jés. 3 fr. 50

Raphaël. Pages de la vingtième année, par A. de Lamartine. 1 vol. in-18..... 1 fr.

PHILOSOPHIE

Ahasvérus. — Les Tablettes du Juif errant, par Edgar Quinet. 1 vol. in-18..... 3 fr. 50

Blaise Pascal, par Victor Cousin. 1 vol. in-18..... 3 fr. 50

Le Christianisme et la Révolution française. Examen de la *Vie de Jésus-Christ*, par Strauss. — Philosophie de l'histoire de France, par Edgar Quinet. 1 vol. in-18..... 3 fr. 50

Des Droits naturels de tout individu vivant en société, par Lasteyrie. 1 vol. in-18..... 3 fr. 50

Faits de l'esprit humain. — Philosophie, par M. D.-J.-F. de Magalhaens, traduit du portugais, par N.-P. Chanselle. 1 v. in-8..... 5 fr.

Génie des religions. — De l'Origine des dieux, par Edgar Quinet. 1 vol. in-18 jésus..... 3 fr. 50

Digitized by Google

Hugues de Saint-Victor, nouvel examen de l'édition de ses Œuvres par M. Hauréau. 1 vol. in-8..... 3 fr. 50

Jacqueline Pascal, par Victor Cousin. 1 vol. in-18. . 3 fr. 50

Les Jésuites. — L'Ultramontanisme. — Introduction à la Philosophie de l'histoire de l'humanité, par Edgar Quinet. 1 vol. in-18..... 3 fr. 50

Les Lois de Dieu et l'Esprit moderne. — Issue aux contradictions humaines, par M. Charles Richard, ancien élève de l'Ecole polytechnique, 2e édit. 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

Mélanges littéraires, — *Fourier, Donnat, Madame de Longueville, Kant, Santa-Rosa,* par Vict. Cousin. 1 v. in-18. 3 fr. 50

Le Monde marche, par Eugène Pelletan; 2e édit. 1 vol. in-18 jésus..... 1 fr. 50

Œuvres choisies du docteur Louis Cruveilhier. 1 vol. in-18 jésus. . ..... 3 fr.

Profession de foi du XIXe siècle, par Eugène Pelletan, 5e édition. 1 vol. in-8. 3 fr. 50
— 6e édition. 1 vol. in-18.. 3 fr.

Les Révolutions inévitables, dans le globe et l'humanité, par Charles Richard. 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

Sentences de Sextius, philosophe pythagoricien, par Lasteyrie. 1 v. in-18 jésus. 3 fr. 50

POLITIQUE. — SCIENCES SOCIALES

L'art. 757. — Application de l'algèbre au Code civil, par Eugène Catalan. In-8..... 50 c.

Biographie des journalistes, *Histoire des Journaux;* contenant l'histoire politique, littéraire, industrielle, pittoresque et anecdotique de chaque journal publié à Paris, et la biographie de ses rédacteurs, par Edm. Texier. 1 vol. in-18. 2 fr.

Devoirs du suffrage universel, par Eugène Delattre. 1 beau vol. in-18 jésus... 2 fr.

Dictionnaire politique. — Encyclopédie de la science et du langage politiques, par les notabilités de la presse et du parlement, avec une introduction par Garnier-Pagès aîné, publié par Eugène Duclerc et Pagnerre. 6e édition. 1 fort vol. in-8 grand jésus, de près de 1,000 pages à deux col., contenant plus de 2,000 articles..... 15 fr.

Les Droits de l'homme, par E. Pelletan. 1 v. in-8. 3 fr. 50

Entretiens de village, par Cormenin. 9e édition, illustrée de 40 jolies gravures; ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. in-18 jésus..... 1 fr. 50

L'Europe et la Russie, par H. Lamarche (du *Siècle*). 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

Fragments politiques et littéraires, par Ludwig Boerne 1 vol in-32, orné du portrait de l'auteur. ..... 1 fr. 50

La France et l'Angleterre, par J. Cordier. 1 v. in-8. 3 fr. 50

Histoire de l'esprit public en France, par M. Alexis Dumesnil. 2e édit. 1 vol. in-8. 5 fr.

Initiation à la philosophie de la liberté, par Charles Lemaire, ancien préfet. 2 vol. in-8..... 7 fr.

Des Légistes, et de leur influence au XIIe et au XIIIe siècle, par F.-E. Lefèvre, avocat à la Cour impériale. 1 volume in-8..... 1 fr. 50

Manuel électoral. — Guide pratique pour les élections au Corps législatif, aux conseils généraux et d'arrondissement, et aux conseils municipaux, par J.-J. Clamagéran, Am. Dréo, Em. Durier, J. Ferry, Ch. Floquet, avocats à la Cour impériale de Paris; Hérisson et F. Hérold,

Digitized by Google

avocats au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation. 5e édit. 1 vol. in-32 jésus..... 50 c.

Des Monts-de-piété et des banques de prêts sur gage, en France et dans les divers États de l'Europe, par A. Blaize, ancien directeur du Mont-de-Piété de Paris. 2 forts volumes grand in-8..... 15 fr.

Les Orateurs de la Grande-Bretagne, depuis Charles Ier jusqu'à nos jours, par H. Lalouel, avec une lettre de M. de Cormenin. 1 fort v. in-8. 3 fr. 50

De l'Organisation de la république, depuis Moïse jusqu'à nos jours, par Auguste Billiard, ancien conseiller d'Etat. 1 vol. in-8..... 3 fr. 50

Organisation de la juridiction civile en France de 1789 a 1810, par Albert Martin, avocat à la Cour impériale de Paris. In-8..... 1 fr. 50

La politique et les religions. — *Etudes d'un Journaliste*, par H. Lamarche (du *Siècle*). 1 vol in-18 ..... 3 fr. 50

La Presse libre selon les principes de 1789, par Ch.-L. Chassin. 1 v. in-8.. 2 fr.

La province, ce qu'elle est, ce qu'elle doit être, par Elias Regnault. 1 beau volume in-8..... 3 fr. 50

Les Révolutions d'Italie, par Edgar Quinet. 1 volume in-18..... 3 fr. 50

Le Secret du peuple de Paris, par A. Corbon. 1 beau vol. in-8..... 5 fr.
— In-18..... 3 fr. 50

Le Siècle maudit, par Alexis Dumesnil. 1 vol. in-8.... 4 fr.

La Souveraineté du peuple, *Essai sur l'esprit de la Révolution*, par M. Paul de Flotte, ancien représentant. 1 beau vol. in-8..... 3 fr. 50

ROMAN. — NOUVELLES

Les Amours d'un poëte, par Paulin Niboyet (Fortunio), précédées d'une introduction par madame la comtesse Dash. 1 volume in-8..... 3 fr. 50

Fièvres du jour. — La Famille Guillaume.— L'Institutrice. — Un vieux Lion, par Molèri. 1 vol. in-18 jésus..... 2 fr. 50

Jérusalem délivrée, par Le Tasse, traduction par le prince le Brun. 1 vol. in-18.. 2 fr. 50

Jocelyn, par A. de Lamartine. Magnifique édition, grand in-8 jésus, ornée d'un très-grand nombre de vignettes et de grandes compositions hors texte. 1 volume..... 10 fr.

Lucy Vernon, par Rocquain. 1 vol. in-18 jésus..... 2 fr. 50

Les Misérables, par Victor Hugo. 10 vol. in-18 jésus. Le volume..... ..... 3 fr. 50

Les Morts inconnus. — Le Pasteur du désert, par Eugène Pelletan. 2e édition. 1 vol. in-18 jésus..... 1 fr. 50

La Naissance d'une ville, par Eugène Pelletan. 1 volume in-8..... 3 fr. 50

Œuvres de Fenimore Cooper, traduites par Defauconpret. — Nouvelle édition illustrée. 30 vol. in-8. Le volume.. 3 fr.

Œuvres de Walter Scott, traduites par Defauconpret. — Nouvelle édition illustrée. 30 volumes in-8. Le volume... 3 fr.

Petits drames bourgeois. Etudes de mœurs, par Molèri. 1 vol. in-18 jésus..... 3 fr. 50

Le Portefeuille d'un journaliste. — Romans et Nouvelles, par Hippolyte Lucas. 1 v. in-18 jésus..... 3 fr. 50

Les Rois philosophes, par Eug. Pelletan. 1 v. in-8. 3 fr. 50

Digitized by Google

La Sœur Jeanne, par Saint-Germain-Leduc. 1 volume in-18 jésus..... 2 fr. 50

Le Tailleur de pierres de Saint-Point, par M. A. de Lamartine. Récit villageois. 1 vol. in-8 cavalier..... 4 fr.

La Traite des blanches, par Molèri 1 v. in-18 jésus. 2 fr. 50

Le vicaire de Wackefield, par Goldsmith, traduct. par Ch. Nodier. 1 v. in-18 jésus. 1 fr. 50

THÉATRE

Les Funérailles de l'honneur, par Auguste Vacquerie. 1 vol. in-18, grand jésus. 2 fr.

Jean Baudry, comédie en quatre actes et en prose, par Auguste Vacquerie. 1 vol. in-18, grand jésus..... 2 fr.

Les Misérables. — Drame, par Charles Hugo. 1 vol. in-8. 4 fr. In-18..... 2 fr.

Œuvres complètes de Will. Shakespeare, traduction nouvelle par François-Victor Hugo, avec une introduction par Victor Hugo. Chaque volume, format in-8, contenant, en outre des pièces, une introduction, des notes et un appendice, se vend séparément..... 3 fr. 50

Souvent homme varie, par Auguste Vacquerie. 1 vol. in-18 grand jésus..... 1 fr. 50

Théâtre de Paul Meurice. — Etudes et copies. *Hamlet*, *Falstaff*, *Paroles*. 1 vol. in-18, grand jésus..... 2 fr. 50

Seize sujets de **Hamlet**, dessinés et lithographiés par Eugène Delacroix. (Epreuves sur papier de Chine)..... 40 fr.

VOYAGES

Aventures de guerre au temps de la République et du Consulat, par M. A. Moreau de Jonnès, membre de l'Institut. 2 vol. in-8. Chaque vol. 3 fr. 50

Les civilisations inconnues, par Oscar Comettant. 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

Henri le Chancelier.— Etude sur l'Amérique centrale, par M. Joseph Sue. 1 vol in-18..... 2 fr.

Mystères de la Russie, par Fr. Lacroix. 2e édition. 1 vol. in-18 jésus..... 1 fr. 50

La Normandie inconnue, par M. François-Victor Hugo. 1 vol. in-8..... 3 fr. 50

Le Nouveau monde, scènes de la vie américaine, par Oscar Comettant. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

Pérégrinations en Orient ou Voyage en Egypte, Syrie, Palestine, Turquie, Grèce, etc., par M. Eusèbe de Sallès. 2 tomes en un fort volume..... 3 fr. 50

Les Roumains. — Allemagne et Italie. — Mélanges, par Edgar Quinet. 1 v. in-18 jésus. 3 fr. 50

Trois ans aux Etats-Unis. — Etude des mœurs et coutumes américaines, par Oscar Comettant. 2e éd. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

La Turquie contemporaine, par Charles Rolland, ancien représentant. 1 vol. in-8. 3 fr. 50

Mes Vacances en Espagne. — De l'Histoire de la poésie. — Des Epopées françaises inédites du XIIe siècle, par Edgar Quinet. 1 vol. in-18 jésus..... 3 fr. 50

Voyage en Orient, par A. de Lamartine. 2 volumes in-18 jésus..... 7 fr.

Voyage sentimental, par Sterne. 1 v. in-18 jésus. 1 fr. 50

Digitized by Google

AUGUSTE VACQUERIE

PROFILS ET GRIMACES

5e édition. 1 vol. in-8°..... 6 fr.
6e édition. 1 vol. in-18..... ..... 3 fr. 50 c.

TABLE DES MATIÈRES

I. L'île romantique.
II. Tu admires, donc tu n'imites pas.
III. Les talents modestes.
IV. Le théâtre.
V. La capitale du drame.
VI. Le mélodrame.
VII. La tragédie.
VIII. La comédie.
IX. Les remous.
X. Les barbiers des tigres.
XI. Les Jumeaux.
XII. Sujets comiques.
XIII. Tout est dans tout.
XIV. Contre l'ennui.
XV. Une paire de bottes.
XVI. Le style-pensée.
XVII. Un sentier professeur de littérature.
XVIII. Le passé.
XIX. L'avenir.
XX. Antigone.
XXI. Don Juan.
XXII. Marion de Lorme.
XXIII. Ruy Blas.
XXIV. Alfred de Musset.
XXV. Tas de critiques.
XXVI. La critique.
XXVII. Les acteurs. (Lettre de l'Association. — Réponse de l'auteur.)
XXVIII. Mademoiselle.
XXIX. Le dessous de la tragédie.
XXX. Frédérick Lemaître.
XXXI. Madame Dorval.
XXXII. La première représentation de *Tragaldabas*.
XXXIII. Prospérité des lettres.
XXXIV. L'enseignement littéraire.
XXXV. L'Institut.
XXXVI. L'idée-action.
XXXVII. L'art pour l'art.
XXXVIII. L'utilité de la beauté.
XXXIX. La danse des roses.
XL. Reproche aux comètes.
XLI. Pascal.
XLII. Don Quichotte.
XLIII. Les femmes savantes.
XLIV. L'athéisme de Diderot.

A ERNEST LEFÈVRE

Hauteville-House.
Le bon Samaritain des crapauds.
Pitié pour le couteau de la guillotine.
La vie de la mort
Collaboration de l'auteur et d'une île.
Les Entiers.
La société cellulaire.
Réconciliation de Pascal avec Diderot.

Paris. — Typ. PILLET fils aîné, 5, rue des Grands-Augustins

Digitized by Google

ARMAYACHA

A MARTYRS.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

THEATRE

DE LA JEUNESSE

PARIS — IMPRIMERIE DE CHAIX
RUE DES BONS-ENFANTS, 30
NOUVELLE-ORLÉANS — CHEZ BOUCHER

Digitized by Google

15e ANNÉE. ALMANACH 1867

DE LA LITTÉRATURE

DU

THÉATRE

ET DES BEAUX-ARTS,

CONTENANT

LE SALON DE 1866,

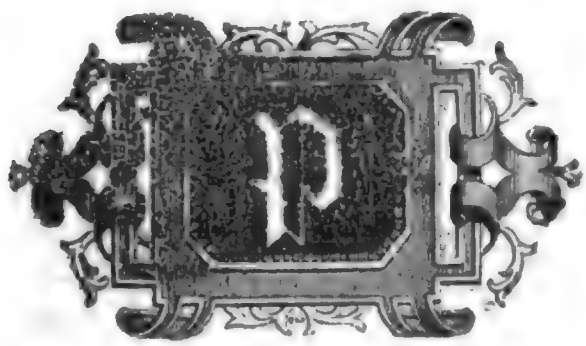
ARTICLES LITTÉRAIRES, — NÉCROLOGIE DES ÉCRIVAINS ET ARTISTES MORTS DANS LE COURS DE L'ANNÉE, — ACADÉMIE, — ANECDOTES DU THÉATRE, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS, ETC., ETC.;

PRÉCÉDÉ D'UNE

HISTOIRE LITTÉRAIRE ET DRAMATIQUE DE L'ANNÉE

PAR M. JULES JANIN.

ILLUSTRÉ DE VIGNETTES ET PORTRAITS.



PARIS.

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, 18.

LE VERSEAU.

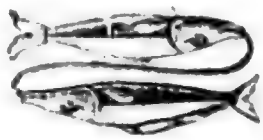
JANVIER a 31 jours.

La lune commence le 6 janvier et finit le 4 février.

Les jours croissent de 23 m. le mat. et de 43 m. le soir.
Le 15, 8 heures 38 minutes de jour, 15 heures 27 minutes de nuit.

1 mardi.	CIRCONCISION.
2 mercr.	s. Basile, évêque.
3 jeudi.	s^e Geneviève.
4 vendr.	s. Rigobert.
5 samedi.	s^e Amélie.
6 DIM.	EPIPHANIE.
7 lundi.	s. Théodore.
8 mardi.	s. Lucien.
9 mercr.	s. Julien.
10 jeudi.	s. Guillaume.
11 vendr.	s^e Hortense.
12 samedi.	s^e Césarine.
13 DIM.	Bapt. de N. S.
14 lundi.	s. Hilaire.
15 mardi.	s. Maur.
16 mercr.	s. Marcelin.
17 jeudi.	s. Antoine.
18 vendr.	C. s. Pierre à Rome.
19 samedi.	s. Sulpice.
20 DIM.	s. Sébastien.
21 lundi.	s^e Agnès.
22 mardi.	s. Vincent.
23 mercr.	s. Ildefonse.
24 jeudi.	s. Babylas.
25 vendr.	Conv. s. Paul.
26 samedi.	s^e Paule.
27 DIM.	s^e Angélique.
28 lundi.	s. Charlemagne.
29 mardi.	s. Franç de Sales.
30 mercr.	s^e Martine.
31 jeudi.	s^e Marcelle.

● N. L. le 6, à 0 h. 39 m. du matin.
☽ P. Q. le 13, à 4 h. 43 m. du soir.
○ P. L. le 20, à 7 h. 45 m. du matin.
☾ D. Q. le 27, à 2 h. 57 m. du soir.



LES POISSONS.

FÉVRIER a 28 jours.

La lune commence le 5 février et finit le 5 mars.

Les jours croissent de 48 m. le mat. et de 45 m. le soir.
Le 15, 10 heures 10 minutes de jour, 13 heures 50 minutes de nuit.

1 vendr.	s. Ignace.
2 samedi.	*Purification.*
3 DIM.	s. Blaise.
4 lundi.	s. Gilbert.
5 mardi.	s^e Agathe.
6 mercr.	s. Wast.
7 jeudi.	s. Amand.
8 vendr.	s. Jean de Matha.
9 samedi.	s^e Apolline.
10 DIM.	s^e Scholastique.
11 lundi.	s^e Euphrosine.
12 mardi.	s^e Eulalie.
13 mercr.	s. Polyeucte.
14 jeudi.	s. Valentin.
15 vendr.	s. Onésime.
16 samedi.	s. Sylvain.
17 DIM.	*Septuagésime.*
18 lundi.	s. Siméon.
19 mardi.	s. Gabriel.
20 mercr.	s. Eucher.
21 jeudi.	s. Pepin.
22 vendr.	Ch. de s. P^re à Ant.
23 samedi.	s^e Isabelle.
24 DIM.	*Sexagésime.*
25 lundi.	s. Taraise.
26 mardi.	s. Alexis.
27 mercr.	s^e Honorine.
28 jeudi.	s. Romain.

● N. L. le 4, à 6 h. 25 m. du soir.
☽ P. Q. le 12, à 1 h. 49 m. du matin.
○ P. L. le 18, à 7 h. 50 m. du soir.
☾ D. Q. le 26, à 11 h. 42 m. du matin.

LE BÉLIER.

MARS a 31 jours.

La lune commence le 6 mars et finit le 4 avril.

Les jours croissent de 1 h. 3 min. le matin et de 47 m. le soir.
Le 15, 11 heures 47 min. de jour, 12 heures 13 minutes de nuit.

1 vendr.	s. Aubin.
2 samedi.	s. Simplice.
3 DIM.	*Quinquagésime.*
4 lundi.	s. Casimir.
5 mardi.	*Mardi gras.*
6 mercr.	*Cendres.*
7 jeudi.	s^e Perpétue.
8 vendr.	s. Jean de Dieu.
9 samedi.	s^e Françoise.
10 DIM.	40 Martyrs. *Quad.*
11 lundi.	s. Constantin.
12 mardi.	s. Maximin.
13 mercr.	s^e Mathilde. Q. T.
14 jeudi.	s^e Euphrasie.
15 vendr.	s. Abraham.
16 samedi.	s^e Gertrude.
17 DIM.	*Reminiscere.*
18 lundi.	s. Alexandre.
19 mardi.	s. Joseph.
20 mercr.	s. Joachim.
21 jeudi.	s. Benoît.
22 vendr.	s. Octave.
23 samedi.	s. Victor.
24 DIM.	s Gabriel *Oculi.*
25 lundi.	*Annonciation.*
26 mardi.	s. Ludger.
27 mercr.	s^e Lydie.
28 jeudi.	*Mi-Carême.*
29 vendr.	s. Eustase.
30 samedi.	s^e Amédée.
31 DIM.	s^e Cornelie. *Lætare*

● N. L. le 6, à 9 h. 47 m. du matin.
☽ P. Q. le 13, à 8 h. 57 m. du matin.
○ P. L. le 20, à 3 h. 4 m. du matin.
☾ D. Q. le 28, à 7 h. 55 m. du matin.

Digitized by Google

LE TAUREAU.

AVRIL a 30 jours.

La lune commence le 5 avril et finit le 3 mai.

Les jours croissent de 57 m. le mat. et de 43 m. le soir.
Le 15, 13 heures 37 min. de jour, 10 heures 23 minutes de nuit.

1 lundi.	s. Hugues.
2 mardi.	s. François de P.
3 mercr.	s. Richard.
4 jeudi.	s. Ambroise.
5 vendr.	s^e Irène.
6 samedi.	s. Célestin.
7 DIM.	*Passion.*
8 lundi.	s. Gauthier.
9 mardi.	s^e Marie Egypt.
10 mercr.	s^e Azélie.
11 jeudi.	s. Léon.
12 vendr.	s. Jules.
13 samedi.	s. Marcellin.
14 DIM.	*Rameaux.*
15 lundi.	s. Paterne.
16 mardi.	s. Fructueux.
17 mercr.	s. Anicet.
18 jeudi.	s. Parfait.
19 vendr.	*Vendredi saint.*
20 samedi.	s^e Emma.
21 DIM.	PAQUES.
22 lundi.	s^e Opportune.
23 mardi.	s. Georges.
24 mercr.	s. Robert.
25 jeudi.	s. Marc.
26 vendr.	s. Clet.
27 samedi.	s. Anthime.
28 DIM.	*Quasimodo.*
29 lundi.	s. Antoine.
30 mardi.	s. Eutrope.

● N. L. le 4, à 10 h. 13 m. du soir.
☽ P. Q. le 11, à 3 h. 19 m. du soir.
○ P. L. le 18, à 11 h. 15 m. du soir.
☾ D. Q. le 27, à 2 h. 10 m. du matin.

LES GÉMEAUX.

MAI a 31 jours.

La lune commence le 3 mai et finit le 2 juin.

Les jours croissent de 39 m. le mat. et de 39 m. le soir.
Le 15, 15 heures 11 min. de jour, 8 heures 49 minutes de nuit.

1 mercr.	s. Philippe, s. Jac.
2 jeudi.	s. Athanase.
3 vendr.	s. Antonin.
4 samedi.	s^e Monique.
5 DIM.	s. Augustin.
6 lundi.	s. Jean P. Lat.
7 mardi.	s. Auguste.
8 mercr.	s. Désiré.
9 jeudi.	s. Isidore.
10 vendr.	s. Gordien.
11 samedi.	s. Mamert.
12 DIM.	s. Pancrace.
13 lundi.	s. Servais.
14 mardi.	s. Erambert.
15 mercr.	s^e Delphine.
16 jeudi.	s. Honoré.
17 vendr.	s. Pascal.
18 samedi.	s. Eric.
19 DIM.	s. Yves.
20 lundi.	s. Bernard.
21 mardi.	s^e Virginie.
22 mercr.	s^e Julie.
23 jeudi.	s. Didier.
24 vendr.	s^e Jeanne.
25 samedi.	s. Urbain.
26 DIM.	s. Olivier.
27 lundi.	*Rogations.*
28 mardi.	s. Germain.
29 mercr.	s. Maximin.
30 jeudi.	ASCENSION.
31 vendr.	s^e Perrine.

● N. L. le 4, à 7 h. 50 m. du matin.
☽ P. Q. le 10, à 10 h. 14 m. du soir.
○ P. L. le 18, à 2 h. 2 m. du soir.
☾ D. Q. le 26, à 5 h. 31 m. du soir.

L'ÉCREVISSE.

JUIN a 30 jours.

La lune commence le 3 juin et finit le 1er juillet.

Les j. cr. jusqu'au 20 de 6 m. le mat. et de 14 m. le soir.
Le 15, 16 heures 5 minutes de jour, 7 heures 55 minutes de nuit.

1 samedi.	s. Pamphile.
2 DIM.	s. Pothin.
3 lundi.	s^e Clotilde.
4 mardi.	s. Quirin.
5 mercr.	s. Boniface.
6 jeudi.	s^e Pauline.
7 vendr.	s. Prime.
8 samedi.	s. Médard. *V. j.*
9 DIM.	PENTECÔTE.
10 lundi.	s. Landri.
11 mardi.	s. Barnabé.
12 mercr.	s^e Olympe. Q. T.
13 jeudi.	s. Antoine de Pad.
14 vendr.	s. Elysée.
15 sam.	s. Modeste.
16 DIM.	*Trinité.*
17 lundi.	s^e Laure.
18 mardi.	s^e Marine.
19 mercr.	s^e Aline.
20 jeudi.	FÊTE-DIEU.
21 vendr.	s. Alban.
22 samedi.	s. Paulin.
23 DIM.	s. Félix.
24 lundi.	s. *Jean-Baptiste.*
25 mardi.	s. Prosper.
26 mercr.	s. Babolein.
27 jeudi.	s^e Adèle.
28 vendr.	s. Irénée.
29 samedi.	s. Pierre, s. Paul.
30 DIM.	s. Bertrand.

● N. L. le 2, à 3 h. 21 m. du soir.
☽ P. Q. le 9, à 6 h. 47 m. du matin.
○ P. L. le 17, à 5 h. 4 m. du matin.
☾ D. Q. le 25, à 5 h. 37 m. du matin.

LE LION.

JUILLET a 31 jours.

La lune commence le 2 juillet et finit le 30 juillet.

Les jours décroiss. de 32 m. le mat. et de 28 m. le soir.

Le 15, 15 heures 43 min. de jour, 8 heures 17 minutes de nuit.

1 lundi.	s. Martial.
2 mardi.	Visitat. de N.-D.
3 mercr.	s. Anatole.
4 jeudi.	s^e Berthe.
5 vendr.	s^e Zoé, martyre.
6 samedi.	s. Tranquille.
7 DIM.	s. Procope.
8 lundi.	s. Aquila.
9 mardi.	s. Cyrille.
10 mercr.	s^e Félicité.
11 jeudi.	Transl. s. Benoît.
12 vendr.	s. Gualbert.
13 samedi.	s. Eugène.
14 DIM.	s. Bonaventure.
15 lundi.	s. Henri.
16 mardi.	Notre-Dame M. C.
17 mercr.	s. Alexis.
18 jeudi.	s. Clair.
19 vendr.	s. Vincent de Paul.
20 samedi.	s^e Marguerite.
21 DIM.	s. Félicien.
22 lundi.	s^e Madeleine.
23 mardi.	s. Apollinaire.
24 mercr.	s^e Christine.
25 jeudi.	s. Jacq. s. Christ.
26 vendr.	Tr. de s. Marcel.
27 samedi.	s^e Nathalie.
28 DIM.	s^e Anne.
29 lundi.	s^e Marthe.
30 mardi.	s. Ours.
31 mercr.	s. Germain l'Aux.

● N. L. le 1er, à 9 h. 58 m. s.
☽ P. Q. le 8, à 5 h. 41 m. du soir.
○ P. L. le 16, à 8 h. 5 m. du soir.
☾ D. Q. le 24, à 2 h. 42 m. s.
● N. L. le 31, à 4 h. 53 m. du matin.

LA VIERGE.

AOUT a 31 jours.

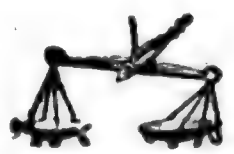
La lune commence le 31 juillet et finit le 29 août.

Les jours décroiss. de 43 m. le mat. et de 55 m. le soir.

Le 15, 14 heures 20 min. de jour, 9 heures 39 minutes de nuit.

1 jeudi.	s. Pierre ès liens.
2 vendr.	s^e Alphonsine.
3 samedi.	Inv. s. Etienne.
4 DIM.	s. Dominique.
5 lundi.	s. Abel.
6 mardi.	Transfig. de N.-S.
7 mercr.	s. Gaëtan.
8 jeudi.	s. Justin.
9 vendr.	s. Florent.
10 samedi.	s. Laurent.
11 DIM.	s^e Susanne.
12 lundi.	s^e Claire.
13 mardi.	s. Hippolyte.
14 mercr.	s. Alfred. *V. j.*
15 jeudi.	ASSOMPTION.
16 vendr.	s. Roch.
17 samedi.	s. Mammès.
18 DIM.	s^e Hélène.
19 lundi.	s. Louis, évêque.
20 mardi.	s. Bernard.
21 mercr.	s. Privat.
22 jeudi.	s. Symphorien.
23 vendr.	s. Sidoine.
24 samedi.	s. Barthélemy.
25 DIM.	s. Louis, roi.
26 lundi.	s. Zéphirin.
27 mardi.	s. Césaire.
28 mercr.	s. Gustave.
29 jeudi.	s. Méry.
30 vendr.	s. Fiacre.
31 samedi.	s. Ovide.

☽ P. Q. le 7, à 7 h. 18 m. du matin.
○ P. L. le 15, à 10 h. 47 m. du matin.
☾ D. Q. le 22, à 9 h. 31 m. du soir.
● N. L. le 29, à 1 h. 14 m. du soir.



LA BALANCE.

SEPTEMBRE a 30 jours.

La lune commence le 30 août et finit le 27 septembre.

Les jours décroiss. de 43 m. le mat. et de 1 h. 2 m. le soir.

Le 15, 12 heures 35 min. de jour, 11 heures 25 minutes de nuit.

1 DIM.	s. Leu, s. Gilles.
2 lundi.	s. Lazare.
3 mardi.	s. Grégoire le Gr.
4 mercr.	s^e Rosalie.
5 jeudi.	s. Bertin.
6 vendr.	s^e Eve.
7 samedi.	s. Cloud.
8 DIM.	*Nativité.*
9 lundi.	s. Omer, évêque.
10 mardi.	s^e Pulchérie.
11 mercr.	s. Hyacinthe.
12 jeudi.	s. Raphaël.
13 vendr.	s. Aimé.
14 samedi.	Exalt. s^e Croix.
15 DIM.	s. Nicomède.
16 lundi.	s^e Lucie.
17 mardi.	s. Lambert.
18 mercr.	s. Jean Chrys. Q. T.
19 jeudi.	s. Janvier.
20 vendr.	s. Eustache.
21 samedi.	s. Matthieu.
22 DIM.	s. Maurice.
23 lundi.	s. Constant.
24 mardi.	s. Germer.
25 mercr.	s. Firmin.
26 jeudi.	s^e Justine.
27 vendr.	s. Côme, s. Damien
28 samedi.	s. Céran.
29 DIM.	s. Michel, arch.
30 lundi.	s. Jérôme.

☽ P. Q. le 5, à 11 h. 41 m. du soir.
○ P. L. le 14, à 0 h. 43 m. du matin.
☾ D. Q. le 21, à 3 h. 18 m. du matin.
● N. L. le 27, à 11 h. 51 m. du soir.

Digitized by Google

LE SCORPION.

OCTOBRE a 31 jours.

La lune commence le 28 septembre et finit le 27 octobre.

Les jours décroiss. de 48 m. le mat. et de 59 m. le soir.
Le 15, 10 heures 48 min. de jour, 13 heures 12 minutes de nuit.

1 mardi.	s. Remi, évêque.
2 mercr.	ss. Anges gardiens.
3 jeudi.	s. Denis l'Aréopag.
4 vendr.	s. Franç. d'Assise.
5 samedi.	s^e Flavie.
6 DIM.	s. Bruno.
7 lundi.	s. Serge.
8 mardi.	s^e Brigitte.
9 mercr.	s. Denis, évêque.
10 jeudi.	s. François Borgia.
11 vendr.	s. Venant.
12 samedi.	s. Wilfrid.
13 DIM.	s. Edouard.
14 lundi.	s. Calixte.
15 mardi.	s^e Thérèse.
16 mercr.	s. Léopold.
17 jeudi.	s^e Estelle.
18 vendr.	s. Luc, évangéliste.
19 samedi.	s. Amable.
20 DIM	s^e Cléopâtre.
21 lundi.	s^e Ursule.
22 mardi.	s. Mellon.
23 mercr.	s. Hilarion.
24 jeudi.	s. Magloire.
25 vendr.	s. Crépin, s. Crép.
26 samedi.	s. Rustique.
27 DIM.	s. Frumence, év.
28 lundi.	s. Simon, s. Jude.
29 mardi.	s. Narcisse.
30 mercr.	s. Lucain.
31 jeudi.	s. Quentin. *V. j.*

☽ P. Q. le 5, à 6 h. 27 m. du soir.
☺ P. L. le 13, à 1 h. 33 m. du soir.
☾ D. Q. le 20, à 9 h. 26 m. du matin.
● N. L. le 27, à 1 h. 12 m. du soir.

LE SAGITTAIRE.

NOVEMBRE a 30 jours.

La lune commence le 28 octobre et finit le 25 novembre.

Les jours décroiss. de 46 m. le mat. et de 35 m. le soir.
Le 15, 9 heures 7 minutes de jour, 14 heures 53 minutes de nuit.

1 vendr.	TOUSSAINT.
2 samedi.	Trépassés.
3 DIM.	s. Marcel.
4 lundi.	s. Charles.
5 mardi.	s^e Bertilde.
6 mercr.	s. Léonard.
7 jeudi.	s. Ernest.
8 vendr.	s^es Reliques.
9 samedi.	s. Mathurin.
10 DIM.	s. Juste.
11 lundi.	s. Martin.
12 mardi.	s. René, évêque.
13 mercr.	s. Brice, évêque.
14 jeudi.	s. Achille.
15 vendr.	s. Léopold.
16 samedi.	s. Edme.
17 DIM.	s. Malo.
18 lundi.	s. Mandé.
19 mardi.	s^e Elisabeth.
20 mercr.	s. Edmond.
21 jeudi.	Prés. de la Vierge.
22 vendr.	s^e Cécile.
23 samedi.	s. Clément.
24 DIM.	s^e Flore.
25 lundi.	s^e Catherine.
26 mardi.	s^e Victorine.
27 mercr.	s^e Ollette.
28 jeudi.	s. Sosthène.
29 vendr.	s. Saturnin.
30 samedi.	s. André.

☽ P. Q. le 4, à 2 h. 37 m. du soir.
☺ P. L. le 12, à 1 h. 19 m. du matin.
☾ D. Q. le 18, à 5 h. 15 m. du soir
● N. L. le 26, à 5 h. 20 m. du matin.

LE CAPRICORNE.

DÉCEMBRE a 31 jours.

La lune commence le 26 novembre et finit le 25 décembre.

Les jours décroiss. de 23 m. le mat. et de 4 m. le soir.
Le 15, 8 heures 13 minutes de jour, 15 heures 47 minutes de nuit.

1 DIM.	s. Eloi. *Avent.*
2 lundi.	s^e Aurélie.
3 mardi.	s. Franç. Xavier.
4 mercr.	s^e Barbe.
5 jeudi.	s. Sabas, abbé.
6 vendr.	s. Nicolas.
7 samedi.	s. Léonce.
8 DIM.	*Conception.*
9 lundi.	s^e Léocadie.
10 mardi.	s^e Eulalie.
11 mercr.	s. Daniel.
12 jeudi.	s. Valeri.
13 vendr.	s^e Luce, v.
14 samedi.	s. Nicaise.
15 DIM.	s. Mesmin.
16 lundi.	s^e Adélaïde.
17 mardi.	s^e Yolande.
18 mercr.	s. Gratien. Q. T.
19 jeudi.	s. Meurice.
20 vendr.	s. Philogone.
21 samedi.	s. Thomas.
22 DIM.	s. Honorat.
23 lundi.	s^e Victoire.
24 mardi.	s^e Delphine. *V. j.*
25 mercr.	NOEL.
26 jeudi.	s. Etienne.
27 vendr.	s. Jean, apôtre.
28 samedi.	ss. Innocents.
29 DIM.	s. Trophime.
30 lundi.	s^e Colombe.
31 mardi.	s. Sylvestre.

☽ P. Q. le 4, à 10 h. 30 m. du matin.
☺ P. L. le 11, à 0 h. 19 m. du soir.
☾ D. Q. le 18, à 3 h. 44 m. du matin.
● N. L. le 25, à 11 h. 48 m. du soir.

Digitized by Google

ARTICLES PRINCIPAUX

DE L'ANNUAIRE POUR L'ANNÉE 1867.

Année de la période Julienne.	6580
Depuis la première Olympiade d'Iphitus jusqu'en juillet.	2643
De la fondation de Rome selon Varron (mars).	2620
De l'époque de Nabonassar depuis février.	2644
De la naissance de Jésus-Christ.	1867

L'année 1283 des Turcs a commencé le 16 mai 1866, et finit le 4 mai 1867.

Comput ecclésiastique.

Nombre d'or en 1867.	6
Épacte.	XXV
Cycle solaire.	28
Indiction romaine.	10
Lettre dominicale.	F.

Quatre-Temps.

Les 13, 15 et 16 mars.
Les 12, 14 et 15 juin.
Les 18, 20 et 21 septembre.
Les 18, 20 et 21 décembre.

Fêtes annuelles et mobiles.

La Septuagésime.	17 février.	LA PENTECOTE.	9 juin.
Les Cendres.	6 mars.	*La Trinité*.	16 juin.
PAQUES.	21 avril.	LA FÊTE-DIEU	20 juin.
Les Rogations. . . .	27, 28 et 29 mai.	*L'Avent*.	1er décembre.
L'ASCENSION.	30 mai.		

Saisons.

Le PRINTEMPS commencera le 21 mars, à 1 heure 55 minutes du mat. *Équinoxe*.
L'ÉTÉ commencera le 21 juin, à 10 heures 28 minutes du soir.
L'AUTOMNE commencera le 23 septembre, à 0 heures 51 minutes du soir. *Équin*.
L'HIVER commencera le 22 décembre, à 6 heures 56 minutes du matin.

Éclipses.

Le 16 mars 1867, ÉCLIPSE ANNULAIRE DE SOLEIL, en partie visible à Paris.
Le 20 mars 1867, ÉCLIPSE PARTIELLE DE LUNE, invisible à Paris.
Le 27 avril 1869, ÉCLIPSE TOTALE DE SOLEIL, invisible à Paris.
Les 13 et 14 septembre 1867, ÉCLIPSE PARTIELLE DE LUNE, en partie visible à Paris.

HISTOIRE

LITTÉRAIRE ET DRAMATIQUE

DE L'ANNÉE.

LE THÉATRE EN 1866.

Cette année encore (une fois que la déclamation est déchaînée elle ne s'arrête plus), des mécontents, des esprits farouches, des vertus indignées s'en iront, çà et là, dans les écoles, dans le Sénat, au Corps législatif, répétant en faux bourdon : O temps! ô mœurs! tout est perdu! l'art dramatique est perdu; l'art dramatique est en pleine corruption; le théâtre est une caverne, ou tout au moins une immense orgie... On n'en finirait pas si l'on voulait relever toutes les clameurs. Laissons-les dire, et reprenons le fil de notre histoire.

En ce moment, le feuilleton est tout glorieux; il triomphe et se réjouit. L'un des hommes les plus graves de la littérature francaise, esprit austère et grand écrivain, M. de Sacy, dans une séance du Sénat où déjà quelques-uns de messieurs les sénateurs jetaient le drap mortuaire au nez de la tragédie : Arrêtez, s'est écrié M. de Sacy, elle n'est pas morte; elle a produit ses chefs-d'œuvre, il est vrai, mais elle en veut produire encore. — « Que veulent dire ces applaudissements qui chaque soir se font entendre à l'œuvre éloquente du noble et courageux poëte dont l'âme, au dire des meilleurs critiques, a quelque chose du génie de Corneille? Le triomphe de l'auteur du *Lion amoureux* n'est-il pas celui de l'ancien répertoire? et faudrait il interrompre les succès de sa pièce pour jouer médiocrement dans une salle déserte *Horace* ou *Mithridate?...* »

Notez que la pétition était double. On demandait, d'une part, que les chefs-d'œuvre du répertoire fussent représentés plus souvent qu'ils ne le sont aujourd'hui; on demandait, d'autre part, que toute pièce en vers, uniquement parce qu'elle était écrite en vers, fût reçue a belles baise-mains et jouée aussitôt que faire se pourrait. L'étrange accident! La belle recommandation! On eût accepté la pièce en vers sans la lire... Et si vous saviez, chez nous, l'impopularité de la chose rimée! Il n'y a pas longtemps, une jeune personne (à coup sûr je ne l'aurais pas épousée) allait avec sa mère pour louer une loge au Théâtre-Français. On jouait les *Femmes savantes*, et la fillette, en lisant l'affiche : Ah! maman, c'est en vers! s'écria-t-elle. Et voilà ces dames qui courent encore,

Digitized by Google

heureuses de n'avoir pas rencontré la *Belle Hélène* ou *Orphée aux enfers* sur leur chemin. Lisez et relisez les jeunes poëtes, s'écrie un vieillard qui ne sait pas lire!... On dirait, à l'entendre, que les chefs-d'œuvre inondent le portique des théâtres. A peine si l'on trouve en dix ans une belle œuvre. Un jour que lord Byron avait accepté la mission de régénérer le théâtre anglais, il se mit à parcourir avec un sien ami deux ou trois cents douzaines de manuscrits entassés dans les combles du théâtre, ils ne trouvèrent pas une scène, une seule, qui méritât l'honneur d'une lecture. Ah! c'est bientôt dit : Lisez les manuscrits! laissez venir à vous les poëtes au biberon! Donnez-moi d'abord des manuscrits lisibles! Mais on n'en finirait pas avec cette querelle d'Allemands; il y a trente ans qu'elle était dans toute sa violence. En ce temps-là déjà la Chambre des Députés et la Chambre des Pairs étaient invoquées au plus fort de ces disputes, où elles n'avaient que faire, par des poëtes impuissants ou vieillis, grands faiseurs de complaintes, auxquels nos hommes d'Etat ne savaient que répondre. Au nom du goût, de la morale publique et du roi Louis XIV, au nom des vieux amateurs, des vieux comédiens, des vieux critiques, lui-même, il y a quarante ans (déjà!), le roi de France était supplié de venir en aide à la tragédie expirante : « O Sire! délivrez-nous de ces nouveaux venus qui parlent une langue étrange et que le peuple écoute! Ayez pitié, Sire, des écrivains restés fidèles aux vers alexandrins, à la coupe heureuse des cinq actes, à la triple unité! » Mais le roi Charles X, qui était un bel esprit, bienveillant et charmant, répondit qu'il y avait dans ce monde une république où il n'avait que sa voix comme il n'avait que sa place au parterre. La réponse du roi de France est restée consignée dans toutes les rhétoriques modernes. Il y avait autrefois parmi ces députés qui votaient chaque année la subvention des théâtres royaux, certains faiseurs de tragédies qui croyaient plaider *pour leur maison* lorsqu'ils votaient la subvention du théâtre. Ils voulaient, ils exigeaient, c'était leur condition *sine quâ non*, une tragédie en cinq actes, en rimes très-riches; chaque vers ayant sa césure :

Et le vers sur le vers n'osant plus enjamber.

Ils en furent pour leur courte honte et pour leur imprudente pétition que l'art dramatique a consignée dans ses fastes.

Réjouissons-nous cependant que l'année 1866 ait eu cette réponse formidable à faire aux mécontents : Pour quoi donc, messieurs, prenez-vous le *Lion amoureux*, digne adjoint à la *Lucrèce*, à l'*Agnès de Méranie*, à la *Charlotte Corday* de M. Ponsard? Vaillant poëte, inspiré de la muse antique, on lui comptera, dans l'avenir, l'impérissable honneur d'avoir retrouvé les antiques sentiers qui, depuis tantôt trois mille ans, sur les traces des Grecs, Eschyle, Euripide et Sophocle, conduisaient les âmes choisies à la pitié, à la passion, à la douleur. L'auteur de *Lucrèce* avait vingt ans, il vivait inconnu, sur les bords du Rhône, son fleuve natal, étudiant et rêvant, lorsqu'un beau jour il put se dire, à la façon d'André Chénier, frappant sa jeune tête qui va tomber : *Il y a pourtant quelque chose là!* Ce *quelque chose* éternel, c'était l'inspiration, c'était le beau style, et ce coup d'œil prophétique à travers les actions

Digitized by Google

humaines et les siècles qui ne sont plus. Le souffle et l'inspiration étaient venus à ce jeune homme, au printemps de ses jours, comme le chant vient à l'oiseau, la plainte au ruisseau, le grondement au grand fleuve et la lumière à l'étoile. Un dieu seul fait les poëtes. Heureux les hommes doués du génie, et plus heureux ceux qui savent en profiter! Il faut la constance et le courage, avec l'étude, un grand recueillement, un grand silence et le respect de l'avenir : l'auteur de *Lucrèce* avait tous ces dons naturels. Il avait choisi pour son maître absolu, l'illustre auteur du *Cid* et de *Cinna;* il parlait fièrement son langage; il frappait, lui aussi, d'une main puissante aux portes du palais des Césars. A l'inspiration il unissait la prudence, et se répétait chaque matin, en songeant aux grandes aventures qu'il allait courir, que *la roche Tarpéienne est près du Capitole.* Ainsi, tout d'abord, fut surmonté l'obstacle, et la première fois que ce nouveau venu s'en vint offrir au théâtre un manuscrit dont chacun se méfiait, il se dit à lui-même qu'il entrait dans sa maison, et qu'il foulait son propre domaine :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!
Qu'avec ravissement je revois ce séjour!

Bientôt, après la première hésitation, le théâtre, de son côté, reconnut le poëte et salua sa poésie. Nous étions depuis trop longtemps privés de cette langue éclatante et sérieuse, pour ne point lui prêter une oreille attentive, et, sitôt que la grande Lucrèce et Junius Brutus se montrèrent à nos yeux charmés, chacun les salua comme on salue une illustre espérance et le meilleur de ses souvenirs. En ce temps-là, comme aujourd'hui, après le *Lion amoureux*, tout Paris était en fête et célébrait sa nouvelle conquête. En vingt-quatre heures, ce nom nouveau était devenu un ancien nom. Il appartenait, désormais, à nos annales littéraires; il ne pouvait plus mourir. Tout Paris pleurait et se passionnait à cette antique histoire; si souvent racontée, elle semblait toute nouvelle dans les vers du poëte nouveau.

Les œuvres suivantes, dignes sœurs de la *Lucrèce,* agrandirent le succès primitif. La comédie était docile au nouveau poëte, et de même que l'auteur du *Cid* avait écrit *le Menteur,* l'auteur d'*Agnès de Méranie* écrivit *l'Honneur et l'argent.* Cet homme est tout d'une pièce. Il tient à son idée et la pousse hardiment aussi loin qu'elle peut aller. *Charlotte Corday,* œuvre admirable, amenait inévitablement *le Lion amoureux.* C'était la défense après l'accusation. Au milieu de l'horreur universelle, il s'agissait de démontrer que la terreur n'avait pas étouffé, dans cette nation, les grands sentiments du cœur de l'homme, et qu'après les mauvais jours, les meurtres sans excuse et sans pardon, l'heure clémente était venue en rapportant l'espérance et le courage au milieu de ce peuple éperdu, désespéré. On l'a dit avec justice, il n'y eut jamais d'heure plus favorable et mieux choisie entre toutes les heures de l'histoire moderne, que cette fin de la Terreur. On eût dit tout d'un coup une nation ressuscitée au bruit des échafauds croulant de toutes parts. La douce lumière entrait enfin dans ces ténèbres sanglantes, les portes des prisons s'ouvraient d'elles-mêmes, et laissaient échapper leurs victimes. O Dieu de miséri-

Digitized by Google

corde et de paix! les vaincus et les vainqueurs ne songeaient plus qu'au bonheur de la vie, et déjà les belles passions de la jeunesse, oubliées trop longtemps, se reconnaissent dans ces beaux lieux où tout chante, où le sourire est tendre, où la parole est polie, où l'on se retrouve, où l'on se reconnaît avec de si charmants transports.

Une femme, en ce moment, était reine par l'intelligence, par le courage et la beauté. Elle s'appelait madame Tallien. Du fond de la prison des Carmes, où elle était enfermée avec la comtesse de Beauharnais, veuve d'un mari mort sur l'échafaud, madame Tallien avait exigé la chute de Robespierre, et Robespierre était tombé, par son ordre, autant que sous la haine et l'exécration publique. Aussitôt qu'elle fut libre, et qu'elle entendit son nom prononcé comme un nom de délivrance, madame Tallien ouvrit, à l'extrémité du Cours-la-Reine et dans une assez pauvre maison, un salon très-vaste, et ce salon fut bientôt rempli de tous les hommes et de toutes les femmes qui comptaient sur l'avenir. Dans cette ruine qui vient de disparaître sous le marteau des démolisseurs, se réunissaient les généraux, les orateurs, les magistrats, les comtesses, les marquises et les maréchales de la France nouvelle. Encore un peu de temps, chacun de ces hommes sera mis à sa place, et dans l'emploi qui lui convient, par ce jeune homme au pâle visage, à la démarche incertaine, timide courtisan de madame de Beauharnais... Cet homme, avant peu, sera le premier Consul et bientôt l'Empereur. A peine il se montre dans la pièce de M. Ponsard, et l'on ne comprend pas qu'un pareil hôte ait laissé si peu de trace de son passage. On ne pouvait guère, cependant, oublier ce terrible passager dans le salon de madame Tallien.

Parmi les hommes (le drame ici commence, et nous entrons dans la fiction de M. Ponsard) que cette intelligente madame Tallien voulait attirer dans son cercle et convertir aux idées nouvelles, il y avait un conventionnel, grand orateur, vaillant capitaine, Humbert (c'est le nom que lui donne le poëte), et la conquête d'un pareil homme n'était pas à dédaigner. Le conventionnel Humbert, Dieu soit loué! n'est pas un régicide; il n'a versé le sang qu'à la frontière, à la pointe de son épée, et l'échafaud n'a rien à reprocher à ce brave. Ainsi, le poëte accepte et nous fait accepter volontiers l'austérité et les vertus du citoyen Humbert. Dans cette comédie, Humbert va représenter le côté utile et grandiose de la Révolution française. Oui, mais en même temps le sincère et loyal poëte va nous montrer, dans sa grâce et dans sa beauté, l'un des plus parfaits échantillons de la race ancienne, une aristocrate, une marquise, venue en droite ligne du salon de la reine, à Versailles, la jeune et belle marquise de Maupas. Son mari est mort sur l'échafaud, la Révolution a confisqué tous ses biens, son père est émigré. Elle-même, elle revient de l'exil, où elle a vécu comme ont vécu tant d'autres proscrits de sa caste, honorablement, pauvrement. Ceci soit dit à la louange de ces Français persécutés : ils n'ont tendu la main à personne, ils ont vécu de leur travail, ils ont mangé leur pain à la sueur de leur front, et s'ils ont monté *l'escalier de l'étranger* (c'est un mot du vieux Dante), ils l'ont monté pour échanger le pain de chaque jour contre un service. Ainsi, madame la duchesse de Montmorency repassait le linge des dames

Digitized by Google

de Londres; la duchesse de Biron lavait leurs dentelles; Chateaubriand donnait des leçons de français; le marquis de Lauzun des leçons d'escrime. Eh bien, la marquise de Maupas, ne vous déplaise :

Lavait les gobelets aux environs du Mein.

Voilà ce qu'elle raconte au conventionnel Humbert, sans rancune et sans reproche. Il est vrai qu'elle a vingt ans, qu'elle est belle, et que tout lui sourit à cette heure. Elle a bien tremblé quelque peu sur le seuil de l'antre où se tient le lion, mais, d'un coup d'œil, elle a jugé qu'il n'était pas si terrible, et qu'avec un sourire, il serait à ses pieds. On s'entend si bien de jeunesse à jeunesse! et sitôt qu'elle voit le lion attentif à son discours, la belle aristocrate, de raconter à plaisir les aventures de son exil.

Moi-même, à l'échafaud je dérobais ma tête,
Et, ma bourse vidée, il me fallut enfin
Travailler, mendier, ou bien mourir de faim.
C'est le premier parti que je préférai prendre;
Et, comme je n'avais ni le loisir d'attendre,
Ni l'espoir de trouver des travaux à mon gré,
J'acceptai tout d'abord ceux que je rencontrai.

HUMBERT.

Vous, servante! ô barbare hôtelier! âme vile!
Osais-tu bien meurtrir dans une œuvre servile
Ces délicates mains faites pour commander,
Et que de tout affront leur blancheur doit garder!
Bourreau!

LA MARQUISE.

Là! calmez-vous; de pires catastrophes
M'avaient fait sur ce point des esprits philosophes.
Le pays était beau, l'air pur; un gai bosquet
Donnait à notre auberge un petit air coquet;
Une vigne grimpait sur la muraille blanche,
Et ces bons Allemands, accoudés sur la planche,
De leurs yeux rêveurs, pleins d'étonnements naïfs,
Admiraient ma tournure et mes mouvements vifs.
Parfois, en me voyant de gros souliers chaussée,
Avec un tablier sur ma jupe troussée,
Il me semblait, devant un public diverti,
Jouer, pour mon plaisir, un rôle travesti.
Et puis j'avais l'orgueil tout nouveau de me dire
Que je gagnais ma vie et savais me suffire.
(*En souriant.*)
Sous cet accoutrement, le sang des châtelains
Offusquait-il encor des yeux républicains?
Purifiée ainsi de tout notre ancien faste,
De tout vain préjugé, de tout orgueil de caste,
Puis-je espérer d'avoir sur vous les mêmes droits
Que celles qui vivaient de l'œuvre de leurs doigts,

Digitized by Google

D'être votre payse au même titre qu'elles,
Et que le cabaret absoudra les tourelles?

Ainsi, bien vite, ils s'entendent l'un l'autre; il n'y a déjà plus d'aristocrate, il n'y a plus de conventionnel. Mais votre étonnement cessera quand vous saurez que l'un et l'autre, Humbert et la marquise de Maupas, sont deux enfants du même village. Elle était riche, il était pauvre; elle était la fille du seigneur, il était le fils du vassal; enfants, ils se rencontraient sur la lisière du bois, ils jouaient dans les jardins du château. Si la damoiselle prêtait des livres au petit pâtre, en revanche, il lui prêtait son bras pour passer le ruisseau. Deux beaux enfants, au cœur candide, aux yeux clairs, deux fleurs épanouies sous le même soleil, ont bientôt franchi toutes les distances, et voilà comment maître Humbert et la jeune marquise ont fait si vite une si grande amitié. Donc vous viendrez, disait la marquise; on vous attend chez madame Tallien :

Vous manqueriez seul, et sur vous je compte,
Si le succès demande une mesure prompte.
L'effet d'un oui final dit par vous, puritain,
Sur nos gens à demi séduits, sera certain.
Il faut que vous veniez.

Au second acte, arrive, en toute hâte chez madame Tallien, l'heureuse et triomphante marquise :

LA MARQUISE.

Vous le verrez entrer ici dans un moment.

MADAME TALLIEN.

Dites-moi : c'est un ogre?

LA MARQUISE.

Eh! non.

MADAME TALLIEN.

Mais il est gauche,
Grossier, lourd, mal vêtu, comme ceux que j'embauche,
(*Elle montre du doigt quelques-uns de ses invités.*)
Et qui, groupés là-bas en un troupeau serré,
Forment comme un camp sombre auprès du camp doré.
C'est ma ménagerie, où j'ai double besogne :
Le paon y fait la roue auprès de l'ours qui grogne.
Notre homme, n'est-ce pas? est dans les ours?

LA MARQUISE.

Un peu;
Et pourtant non, pas trop. Il s'exprime avec feu,
Et cette âme qu'il met à sa façon de dire
Le sauve d'être gauche et de prêter à rire.

Cette fois, la voilà prise à son tour. Le lion ne fait plus peur à la dame; elle le tient en laisse; elle comprend que ce jeune homme appartient à sa beauté! Mais hélas! les salons se remplissent, la causerie tourne à la politique, et les

vainqueurs de ce matin insultent à leurs maîtres de la veille. Humbert, patient d'abord, s'efforce en vain de ne pas écouter ces paroles malsonnantes à son oreille. Il finit par se mêler à cette conversation menaçante, et, dans l'accent même d'Alceste accusant Célimène, il s'explique en ces termes d'un langage excellent :

D'ailleurs, madame,
Ces monstres sont encore enfants au fond de l'âme;
Et, sous leur âpre écorce et leur rigidité,
Ils ont des profondeurs de sensibilité;
On y peut aisément remuer la tendresse,
Et, pour se jouer d'eux, il faut bien peu d'adresse!

Et lorsque enfin sa modération est épuisée, et que l'esprit ardent de la Montagne a reparu dans cet homme indigné, alors, enfin, nous arrivons à cette interjection magnifique, à cette colère semblable au volcan qui lance à la fois la fumée et la flamme, à ce grand cri dont l'écho a fait palpiter tous les cœurs :

La Convention peut, comme l'ancien Romain,
Sur l'autel attesté posant sa forte main,
Répondre fièrement, alors qu'on l'injurie :
« Je jure que, tel jour, j'ai sauvé la patrie! »

C'est superbe et voisin du sublime. On le sait d'un bout de la France à l'autre, ce passage éloquent, et nous sommes les premiers à l'accepter, à condition que, tout à l'heure, les vaincus, les spoliés, les terrifiés auront leur tour.

Attendons le troisième acte, il sera la revanche éclatante de l'objurgation du conventionnel Humbert. Madame de Maupas boude en ce moment le lion qui a trop rugi. Elle l'a exilé de sa présence. En vain il prie, il supplie, il écrit des lettres tendres et dévouées, on ne veut pas le voir, on ne veut pas l'entendre. Et pourtant la jeune femme est touchée; elle a déjà pardonné dans son cœur cette violence.

Est-ce orgueil féminin de vaincre un révolté,
Et d'entrer la première en un cœur indompté?
Le fait est qu'il m'occupe et m'attache, et que j'aime
A lire mieux que lui dans le fond de lui-même.
J'observe en souriant ses mouvements naïfs
Dont nul ne se dérobe à mes yeux attentifs.
Cette étude est pour moi, quand je n'ai rien à faire,
Une distraction : voilà toute l'affaire.

Elle aussi, la voilà vaincue, et comme, en effet, ils se valent l'un l'autre, et qu'ils sont, celui-ci et celle-là, bien dignes d'une tendresse si naturelle en ces jeunes cœurs, nous faisons tous des vœux pour qu'ils finissent par s'entendre :

LA MARQUISE.

Êtes-vous bien confus?

HUMBERT.

Oui, madame.
Je suis ce qu'il vous plaît que je sois.

LA MARQUISE.

Ainsi donc
Vous sentez votre faute et demandez pardon.

HUMBERT.

Je sens que je ne puis vivre avec votre haine.

Voilà, vraiment, comment parle une honnête passion. Plus le jeune homme était terrible avant d'avoir rencontré son dompteur, plus il est tendre et charmant sous la main qui le dompte et le sourire qui le récompense. On n'a pas assez remarqué la très-belle scène où la marquise demande au jeune conventionnel le salut d'un émigré, son fiancé. La vie et la mort de ce rival sont entre les mains d'Humbert; d'un mot, il peut le perdre ou le sauver. Rude épreuve! il en sortira, soyez-en sûrs, comme un homme d'honneur... il sauvera son rival.

LA MARQUISE.

Et je vous le demande en grâce, avec ferveur,
Pour son salut et pour la gloire du sauveur.

HUMBERT.

Vous l'aimez?

LA MARQUISE.

Il se peut. Admettez que je l'aime.
Qu'importe! sauvez-le par respect pour vous-même.

HUMBERT.

Et vous l'épouserez?

LA MARQUISE *le regardant fixement.*

Oui. — Mais de mon cœur exclus,
En le laissant périr vous me perdrez bien plus.
Songez, si vous m'aimez, que de votre conduite
Dépendra mon estime augmentée ou détruite,
Que votre attachement, selon qu'il doit agir,
Va me glorifier ou me faire rougir,
Et qu'il peut être doux, ne m'ayant pas pour femme,
De me laisser du moins quelque regret dans l'âme.

Plus que jamais elle commande. Humbert, plein de furie et d'amour, obéit à sa chère maîtresse. Il donnerait la terre et le ciel, pour payer ce moment de bonheur suprême. O les malheureux! Elle et lui, ils ont compté sans l'homme absent, le seigneur, le royaliste, et, pour tout dire en un mot, le père et le gentilhomme. Il arrive, il regarde, il écoute. Aux premiers mots de la marquise, il pâlit, et dans l'accent du vieux Lusignan quand il apprend que Zaïre, sa fille, aime un fils de Mahomet, le vieillard, se redressant de toute sa hauteur et de toute la force de son orgueil, s'écrie dans un langage à la Corneille :

Qu'entends-je! Où sommes-nous? Est-ce bien là ma fille?
La peste populaire est-elle en ma famille?
Se peut-il qu'à ce point vous ayez méconnu
Ce que vous vous deviez et ce qui m'était dû?

Digitized by Google

Faut-il que, surpassant la fortune ennemie,
Ma fille à nos revers ajoute l'infamie!
— Ah! malheureuse enfant! je ne vous parle pas
De tout ce que ce choix a d'ignoble et de bas :
Briser notre blason, et traîner dans la boue
Les portraits des aïeux souffletés sur la joue;
Donner pour héritiere à tous ces fiers barons
Une madame Humbert, bru de leurs vignerons;
Vous, le dernier rameau de cette souche illustre,
Sur leur arbre héraldique enter le nom d'un rustre!
Ce n'est un crime au moins qu'envers notre maison,
Et ce n'est pas encor la pire trahison :
Le comble de l'horreur et de l'ignominie,
Envers notre parti, c'est votre félonie,
C'est d'avoir déserté des vaincus aux vainqueurs,
Et du camp des martyrs au camp des égorgeurs!
Oubliez-vous quel fleuve, entre vous et ces hommes,
Coule chargé du sang des meilleurs gentilshommes,
Du sang de votre époux qui mourut pour sa foi,
Et pour dire bien plus, du sang de votre roi?

A ce cri formidable et voisin de la malédiction paternelle, a répondu la conscience de tout l'auditoire. On applaudit, chaque soir, le gentilhomme autant que le conventionnel. Les esprits sont suspendus, les âmes sont partagées. Justice est faite : à chacun sa part dans l'estime et dans les respects de cette génération innocente des crimes de ses pères, et qui n'en veut savoir que l'héroïsme et les douleurs.

Nous n'irons pas plus loin; le reste appartient à la passion pure, et tout le quatrième acte est consacré aux peines, aux amours, aux repentirs, aux combats de ces deux jeunes gens, Humbert et la marquise. Et cependant nous rendrons cet honneur à la jeune femme : elle a précieusement conservé l'honneur de sa race, elle agit en chrétienne, en fille noble, elle obéit à la volonté paternelle. Elle obéit, non pas sans déchirement et sans larmes; mais enfin le devoir l'emporte, et dans cette âme bien trempée, il est plus fort que l'amour.

Le dénoûment se passe en Vendée, après Quiberon, dans ce vaste champ, couvert de funérailles, qui porte encore le nom de *Champ des Martyrs*. Ici, manquent les grands noms de la Vendée; à peine on entrevoit les douleurs de la fidèle et courageuse Bretagne. Un voile est habilement jeté sur les misères de cette guerre plus que civile. Il le fallait. L'intérêt de l'œuvre, heureusement, était autre part. Enfin nous dirons, avec une louange sincère, que le dernier mot de cette élégie appartient au vicomte de Vaugris, le jeune royaliste qui va mourir : Vive le roi! c'est le dernier cri du jeune héros, et les soldats de la république victorieuse de s'incliner devant ce condamné de la fatalité :

Toujours légers! la mort ne peut les rendre graves.
N'importe : ils meurent bien; ce sont aussi des braves.

Encore une fois, convenez que le moment était mal choisi pour tant s'api-

Digitized by Google

toyer sur la ruine et la mort de la tragédie, à l'instant même où ce vigoureux génie entrait, tout armé, dans l'arène immortelle, et triomphait, par l'intime émotion, par l'intérêt, par la douleur. Dans tout le cours de cette année, on n'entendit parler que du *Lion amoureux*. C'était toute une révélation. Les vieillards récitaient l'énergique objurgation du jeune Humbert; les jeunes gens et les jeunes femmes savaient par cœur le quatrième acte. Enfin, c'était à qui témoignerait pour le *Lion amoureux* de son zèle à l'entendre et de son admiration.

Si l'on ne parlait dans les cercles intelligents que du succès matériel, de la curiosité populaire, des salles remplies et de la longue durée d'une œuvre où se mêlent et se confondent toutes les passions les plus vulgaires de la vie humaine, le *Lion amoureux* céderait la place à la *Famille Benoîton*. C'est une comédie impossible.... Elle a duré toute une année, et c'est six mois de trop. Mais voilà la différence entre le succès de M. Ponsard et le succès de M. Sardou : tant qu'il y aura chez nous ce qui s'appelle un théâtre français, le *Lion amoureux* sera mis et remis en grand honneur. Tous les dix ans, les neveux de nos neveux iront sourire à la marquise de Maupas; ils applaudiront aux amours du jeune Humbert. Désormais, cette illustre conquête est parfaite. On y retrouvera, non pas sans orgueil, la plus belle langue unie aux plus beaux sentiments. Tout au rebours, la *Famille Benoîton;* une fois l'œuvre épuisée, et quand la satiété sera venue, la curiosité publique passera soudain à des comédies plus nouvelles, et la *Famille Benoîton* ira rejoindre au fond des abîmes, tant de succès fameux dont nous parlons encore, et dont nous ne voudrions pas entendre un seul acte jusqu'à la fin. Ainsi chaque œuvre a sa récompense. A toi, toute une année! A moi, tout un siècle! Elle était morte dès le premier jour, cette exécrable famille des Benoîton, où la leçon est un coup de pied quelque part. Pourquoi vous la raconter? Vous la savez par cœur. Vous les voyez d'ici, tous ces monstres mariés, à marier, les vieillards, les hommes faits, les enfants, tous pervers, tous pervertis à la dernière mode. On songe ici beaucoup moins à ce qui vient du cœur, de l'intelligence et des bons sentiments, qu'aux belles confections des couturières, des tailleurs et des marchandes de modes. Ils donneraient Voltaire, et Jean-Jacques, et Racine, et Corneille et Lafontaine, avec Homère et Virgile par-dessus le marché, pour un bibelot de la rue Vivienne. Pas un personnage ici présent, homme ou femme, qui ne se rue en linge, en habits, en falbalas, en poudre de riz, en vermillon, en chaînettes, épingles, cachemires, jupes plates, peignoirs flottants. Toute une encyclopédie à l'usage des coureuses d'aventures autour du lac du bois de Boulogne. Ils ont dénaturé même la géométrie; ils ont donné aux chiffres une apparence scélérate : « As-tu assez tripoté sur mes pauvres Lyon, papa? » Quelle famille! Tous coquins et coquines abrutis par l'argent. Et pendant trois cents jours, ces Benoîton mâles et femelles ont été l'occupation, l'admiration, disons mieux, l'imitation des badauds de Paris, de la province et des quatre parties du monde. Des Américains ont quitté la bataille pour admirer de plus près ces Benoîton leurs frères. C'est affaire à M. Sardou de rencontrer, dans son cerveau de fer, des héros de cette qualité, des héroïnes

Digitized by Google

de cet acabit. Tête féconde, infatigable esprit, et nous ne serions pas étonné qu'il en fût encore à ses commencements.

A peine avions-nous enterré la *Famille Benoîton*, nous avons vu venir, sur un théâtre autorisé par les plus grands succès de l'art dramatique moderne, au Gymnase même, une satire excellente intitulée : *Nos bons villageois.* Si les paysans de Balzac, le père Fourchaud, le Tonsard et le fameux Rigou sont des assassins, les villageois de M. Sardou sont espions, délateurs et capables de tous les petits crimes non prévus par le Code pénal. Tout ce qu'ils touchent, ils le souillent; tout ce qu'ils disent, est mensonge. Floupire est l'ambitieux, Tétillard est l'avare, un certain Grinchu représente la calomnie, et vous pouvez croire, aussitôt que ces trois drôles s'attachent à quelque bonne renommée, qu'elle ne saurait résister à leur bave, à leur morsure. Et pourtant, la chose est si bien faite, avec tant d'esprit et de bonne humeur, que l'on rit, malgré soi, de la conjuration de ces misérables, tant l'on est sûr, en fin de compte, que la jeunesse avec l'honneur, la fidélité et le bon droit, l'emporteront sur les tristes embûches de ces Talleyrand de village. On n'insiste pas sur cette comédie. Elle représente, pour notre almanach, le dernier succès de l'année 1866, mais un succès très-franc, très-net, très-accepté, très-applaudi.

Un autre esprit, très-habile et très-habitué à réussir, M. Émile Augier, digne enfant de la Comédie, a livré cette année une assez grande bataille. Il avait fait une pièce ayant nom : *la Contagion* (le titre est formidable). Il la destinait naturellement au Théâtre-Français; mais le théâtre appartenant pour l'heure présente au *Lion amoureux*, l'auteur de *la Contagion* porta sa pièce au théâtre de l'Odéon. On savait à l'avance que l'auteur, revenant sur ses pas, allait prendre à partie une dernière fois les mauvais exemples, les mauvaises mœurs, l'intrigue à tous les étages, avec cette vivacité gouailleuse qui rit en mordant, qui mord en riant. L'auteur est un esprit qu'on aime. Il y a du sel et de l'épigramme en diable au fond de ses colères innocentes; on y reconnaît une plume avec art taillée et trempée à plaisir dans un fiel sans envie. Il les hait d'instinct, le cuistre et le faquin, le coquin et la bégueule. Il s'affranchit, volontiers, de cette exquise urbanité si gênante aussitôt que l'on se met à critiquer les mœurs de son temps. Celui là aussi, il sait où l'on plante *ces chardons fleuris que se jettent les enfants à la tête pour célébrer le mois de mai :* c'est un mot de Shakspeare. Il se servait souvent de ces chardons fleuris.

Dans cette *Contagion*, nous voyons tout d'abord un bonhomme au désespoir d'avoir mis au monde une contrefaçon de Fanfan Benoîton. Nous voyons ensuite la sœur de ce petit Benoîton, qui, pour être une femme à la mode, appelle à son aide une certaine Navarette... Navarette de pas grand'chose et de rien du tout. Cette petite dame, assez dangereuse, est liée avec le fameux baron d'Estrigaud, homme à tout faire et même une bonne action, pour peu qu'elle lui rapporte un bon pourboire. Très-heureusement, la Navarette et le d'Estrigaud, qui représenteraient à eux deux une armée de coquins, finissent par se brouiller, et par cette brèche entrent enfin la justice et le châtiment.

Le premier jour de la *Contagion*, le public fut distrait, quinteux, difficile

à suivre. On ne savait où le prendre. Et comme l'auteur, Dieu merci, n'est pas un admirateur de son propre génie, il advint que M. Emile Augier se remit au travail et rapporta un cinquième acte tout nouveau, dans lequel il mettait en action ce qu'il avait montré en récit au cinquième acte de la première comédie. On assistait, cette fois, au châtiment du d'Estrigaud, rejeté par Navarette. On a trouvé, généralement, que ce cinquième acte était meilleur que l'autre. Il est vrai qu'il venait trop tard. Les curieux garderont précieusement ces deux cinquièmes actes, où ils retrouveront la fécondité, la verve et l'esprit d'un écrivain qui tient si bien sa place au premier rang des beaux esprits de ce temps-ci.

Tels sont les trois grands morceaux de l'année, et celui-là serait un idiot qui dirait que cette année est un *fruit sec*, pour parler comme messieurs les élèves de l'Ecole polytechnique. Après ces trois œuvres, il en est d'autres qui méritent qu'on s'en souvienne. Justement, voici les *Fruits secs* au théâtre des Variétés. Le titre était bon, l'œuvre était écrite avec soin ; l'auteur, qui ne s'était pas nommé, s'appelait M. Dumanoir, cet aimable inventeur à qui le théâtre moderne est redevable des œuvres les plus charmantes : *la Semaine des amours* pour commencer, *le Camp des bourgeois* pour finir. M. Dumanoir se tenait quelque peu à l'écart des inventeurs vulgaires. Il écrivait à ses heures, au gré de l'inspiration. Il prenait son temps pour bien faire, il aimait la belle parole, et quand on verra quelque jour ses œuvres complètes réunies dans un tome élégant, on comprendra, beaucoup mieux que nous ne saurions le dire, à quel degré d'estime et d'honneur s'était élevé ce galant homme. Il est mort simplement et sans bruit, trouvant qu'il avait été bien jugé. Ses confrères le regretteront longtemps, ses amis l'ont pleuré. C'est une belle image.

Héloïse Paranquet, au Gymnase dramatique, représente un conte à dormir debout, et pourtant ce conte est une histoire. Un homme avait un manuscrit dont il ne savait que faire; il le dépose incognito chez le portier du théâtre. O bonheur! la pièce est lue *hic et nunc*. Lue, elle est corrigée; aussitôt corrigée, on la joue : elle réussit. L'un des auteurs, le premier, celui qui se cache, est bientôt découvert : c'est M. Durantin. Soudain l'étonnement cesse, et pendant trois mois la fille d'*Héloïse Paranquet* tient le monde attentif à ses larmes, à sa piété filiale, à ses douleurs.

Le Tourbillon, à ce même théâtre du Gymnase, est une action de la même famille. On y retrouve un peu moins que Navarette, c'est à-dire une torpille en plein exercice. Celle-ci a nom Solanges. Elle doit être la fille de la vieille Marco, et pour le moins la cousine d'Héloïse Paranquet.

La fille Solanges, la dernière héritière de toutes ces torpilles, a rencontré dans un chemin de fer le nouvel enfant prodigue, à peine échappé aux tendresses de la maison paternelle. Il s'appelle Lucien de Saulves, et s'en vient chercher à Paris cet amour tout fait dont parlait lord Bolyngbroke à S. M. Louis XV. « Milord, disait le roi, vous êtes venu faire l'amour à Paris? — Non, Sire, je l'achète tout fait! » Ce petit Lucien ne sait pas le premier mot des dangers qui l'attendent. En dix minutes le baron Lazare, qui joue en cette occasion le

Digitized by Google

rôle « du lion empaillé », montrerait au *prodigue* Lucien tous ces piéges. Par exemple, qu'est devenu le jeune Sirley? Il a joué, il a perdu, il n'a pas payé, il est *exécuté*. Et Valbreuse? Il a encore plus mal fini; il a épousé une danseuse du corps de ballet. Et Léoville? Tué en duel. Et Montlignon? Il s'est pendu au bois de Boulogne, non loin du lac où chaque jour les dames du lac, en grand habit, vont chercher tout au moins un dîner qu'elles ne trouvent pas toujours. Triste chose! Et si vous interrogiez encore, on vous dirait : Le bel Arthur, qui se promenait dans les calèches de ces dames, Arthur est au bagne, et M. Friz, son ami, finira plus mal encore, si les présages ne sont pas menteurs. Voilà ce qu'on pourrait dire au nouvel *enfant prodigue*, le jeune Lucien de Saulves, s'il donnait à ses amis le temps de lui crier : Casse-cou! Mais quoi? Mademoiselle Solanges est irrésistible; elle a conquis d'un coup d'œil ce petit jeune homme; elle ne le quittera plus qu'elle n'en ait fait un *décavé* des jeux de l'amour et du hasard, tout semblable au lion empaillé nommé le baron Lazare. Hélas! disait le baron Lazare en son patois, *je n'ai plus que quinze cents francs de rente!* A ce cri funeste on se rappelle, et malgré soi, l'enthousiasme et la joie, en pleine liberté, de ce jeune homme amoureux dans *le Père de famille*, de Diderot : « J'ai douze cents livres de rente! » c'est-à-dire une fortune! Avec ces douze cents livres, l'heureux Dorval était le maître absolu de sa personne. Il pouvait être un poëte, un écrivain, un honnête amoureux des honnêtes femmes. Douze cents livres de rente pour le jeune Dorval, c'est la gloire... elles sont le châtiment du baron Lazare. Hélas! que les temps sont changés! Nous sommes pauvres de tant de choses; nos pères étaient riches de si peu!

De son côté, le théâtre de la Porte-Saint-Martin, sa féerie étant enfin épuisée, et la *Biche au Bois* ayant dit son dernier mot, avait imaginé un très-grand drame, intitulé *les Chanteurs ambulants*, et tout d'abord on espérait une œuvre abondante en émotions de toutes espèces. On eût appelé ces Chanteurs ambulants *les Misérables*, on eût dit juste, on eût dit vrai. L'héroïne appartenait à cette race, enfant douloureuse de la danse et des chansons, dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Enfant sans père, enfant sans mère, elle était née au beau milieu du Paris qui pleure, au fond des abîmes, sur les terrains vagues qui n'appartiennent à personne, la fange au premier occupant. La langue même que parlait cette infortunée était une langue morte, honteuse, infime, un argot... Mais, voyez la chance! Au moment où le public s'abandonnait à la curiosité, à l'intérêt d'un pareil malheur, soudain il ne veut pas en entendre davantage. Il s'impatiente, il s'irrite; il attendait les *Bohémiens* de Béranger, on lui donne : *la Boulangère a des écus, la Bourbonnaise* et *Mirliton*. Cette fois il était à bout de patience, et d'une main indignée, il raya les chanteurs de la rue du catalogue des vivants. Puis le théâtre se remit à l'œuvre. Il rêvait le succès d'une nouvelle féerie, et... patatras... si bien que *les Parisiens à Londres* représentent le plus beau naufrage de l'année.

Mieux inspiré, mieux conseillé, l'Ambigu-Comique a rencontré *le Mangeur de fer*, drame en cinq actes, de M. Edouard Plouvier.

Digitized by Google

On rencontre en toutes les grandes cités, et particulièrement dans la ville de Paris, au-dessous de la population, un résidu de gens sans aveu, à ce point, que souvent la justice elle-même ne parvient pas à leur en arracher un : écumeurs d'aventures, chasseurs d'expédients, chimistes de l'espèce escroc, remettant chaque matin la vie au creuset; toutes les formes du haillon et toutes les manières de le porter, les fruits secs de l'improbité, les existences en banqueroute, les consciences qui ont déposé leur bilan; race abjecte et multiple: ceux qui ont avorté dans l'escalade et le bris de clôture (les grands faiseurs d'effractions planant et restant au sommet), les ouvriers et les ouvrières du mal, les drôles et les drôlesses, les scrupules déchirés et les coudes percés, les coquins aboutis à l'indigence, les méchants mal récompensés, les vaincus du duel social. Qui donc encore? à savoir les pleutres de l'ambition, les gagne-petit du crime, les gueux, dans la double et lamentable acception du mot! Tout le bas étage de la corruption et de l'infirmité morale, autant d'âmes jetées au coin de la borne, où passe, avec un bruit de tombereau, le coup de balai de la police. Ces voieries contiennent surtout la pire espèce des repris de justice : ivrognes, délateurs, calomniateurs en chambre et biographes; les maris qui vendent leur femme; les marquis trichant au jeu, les cartes biseautées, les dés pipés, les proxénètes de la rue, et les petits voleurs; le vol n'y dépasse point le filou. C'est plutôt l'écume et le crachat de la société que son vomissement. Le truand, oui; le brigand, peut-être! Il ne faudrait pas s'y fier. Ce dernier étage des bohèmes a parfois (c'est son orgueil!) des extrémités scélérates. En jetant le filet sur *l'Epi-scié*, la police a pris Lacenaire! Les gîtes de ces *réfractaires* admettent toute chose. Une fois sur les pentes on a beau faire, on tombe en ce tas d'ordures. C'est inévitable. Il n'y a pas de Dieu là dedans, pas de lumière. Un certain attrait de la fange et de la réprobation! Passez vite, ou sinon vous êtes pis que mort, vous êtes éclaboussé.

Notez bien, quand il s'agit de ces protervies humaines, que la cage est digne de l'oiseau... Cage obscure, oiseau de nuit. Ils habitent des cavernes, entre quatre murailles hautes comme des tours : maison borgne et soleil abject, le *soleil rouge*. Autour de ces puits se dresse une façon de bagne où se pelotonnent, à la façon des rats dans l'égout, sur une litière de fumier, des dessous de bottes éculées, des orteils passant par des trous de souliers, et force talons nus, des pieds humides, à l'*assa fœtida;* ça ronfle et ça dort sans songer au réveil. Le nom de ces haillons? Les inconnus! *L'inconnu* sans foi ni loi! sans feu ni lieu! Détresse et fièvre! abandon! lividité! ténèbres! confusions! enfantements! le pêle-mêle accouplé au chaos! D'où sortent ces larves? De la hotte immonde du Destin!

Pour tout dire, dans *le Mangeur de fer* et *les Chanteurs de la rue*, le fond était le même. On traversait le même abîme, on clapotait dans le même univers de fange, dans le Paris noir. Mais M. Plouvier, plus heureux que M. Amédée Roland, qui pourtant est un poëte, avait jeté dans ces rues de Paris un drame intéressant, une histoire lugubre mêlée d'idylle, où la jeunesse et le meurtre, l'élégie et la malédiction accomplissaient leur chef-d'œuvre. Dans cette histoire du Mangeur de fer, il y avait des cris de joie et de pro-

Digitized by Google

fondes terreurs. On y voyait la danse et la fête des voleurs, et lorsque enfin *le Mangeur de fer* ne peut plus résister à l'évidence, il courbe la tête ; il est vaincu, il va payer sa peine définitive. Hélas ! la jeune fille est expirante. Elle meurt ! On la pleure, et voilà ce qu'il fallait démontrer.

Henriette Maréchal peut compter parmi les fautes du Théâtre-Français. Non pas que les deux auteurs, MM. Edmond et Jules de Goncourt, ces deux frères, dans le bel âge de la poésie et de l'invention, n'aient pas tout à fait mérité l'honneur qu'on voulait leur faire, mais, pour leur coup d'essai, ils ont manqué de prudence. Ils ont irrité le populaire; ils se sont moqués du bourgeois, et le bourgeois leur a rendu leur moquerie en beaux et bons coups de sifflet. Le sifflet était injuste et malséant. Un certain Croquemitaine de vingt-quatre heures, appelé *Pipe-en-Bois*, n'a rien voulu entendre de ce dialogue étincelant. Affaire de rire. Heureusement que MM. de Goncourt ont déjà pris leur revanche. Ils sont revenus aux livres, où ils sont maîtres, où rien ne les gêne, où ils défient Pipe-en-Bois et sa séquelle.

Un théâtre malheureux qui méritait de vivre et qui n'a pas vécu, le théâtre Beaumarchais, nous a donné *la Bande Noire*, un drame en cinq actes de MM. Michel Delaporte et Paul Foucher. *Donner !* est le mot propre. On n'a jamais pu décider la foule à traverser le boulevard. Elle a ses habitudes, elle y tient; elle ne veut s'amuser que de ce côté-ci, et non pas de ce côté-là. C'est absurde, injuste, odieux; mais qu'y faire? C'est le Destin.

Lui-même, Alexandre Dumas, le victorieux à qui rien ne résiste et n'a résisté, c'est en vain qu'il a fait représenter un drame emprunté à l'un de ses romans : *Gabrielle Lambert*. Rarement il avait réuni dans une suite plus funeste un monceau d'émotions plus abominables; il avait monté sa pièce avec le plus grand soin, il y comptait comme il eût compté sur *Mademoiselle de Belle-Isle*.... A peine on entrait dans cette nouvelle Trézènes, que déjà l'orage amoncelé tombait sur le nouveau drame. Orage du cœur, ce n'était pas une goutte de votre pluie! Au milieu du tumulte arrivait l'ironie, et le poëte se demandait : pour qui donc messieurs de l'Ambigu le prenaient ce soir-là? — Suis-je, en effet, se disait-il, le maître ancien, le philosophe écouté, le poëte applaudi de la foule? Il faut que l'on m'ait changé moi-même en nourrice !... Et véritablement, ce peuple est sans pitié de briser de sa main brutale et bête un jouet si brillant, si charmant et si rare! Il sifflait, oublieux que cet homme appartenait à l'espèce la plus rare des inventeurs. Celui-là que vous ne voulez plus entendre, il écrivait, leste et vivant, sur les thèmes périlleux, comme un oiseau qui chante, négligent de l'abîme ou du serpent au pied de l'arbre, habile au drame, inépuisable dans le récit, des miracles de curiosité. Il touchait volontiers à toutes choses, à l'Italie, au moyen âge, à Louis XIV, à la Grèce elle-même, à ce qu'il y a de plus funeste et de plus brillant dans les annales du genre humain. Le drame et le livre étaient également ouverts à ce Guillaume le Conquérant, qui ne savait pas de bornes à sa fantaisie... et maintenant ils l'insultent! En vain il exige, à la fin de l'œuvre, que le nom d'Alexandre Dumas soit jeté à haute voix dans ce tumulte abominable.... A ce grand nom, qui devait soulever tant de repentirs, le tumulte redouble et ne saurait

Digitized by Google

aller plus loin. — Je vous ajourne à cent jours d'ici, disait Dumas.... Sa pièce était supprimée à la septième représentation!

Les *Parasites*, drame en cinq actes de M. Rasetti, ont été composés avec cette parole de Lycurgue : *les vieux garçons iront les pieds nus;* avec cette menace de Solon : *le célibataire sera chassé de tous les emplois.* Mais le public de l'Odéon a trouvé que la démonstration de M. Rasetti était un peu longue, et que son parasite é ait trop peu semblable à celui de l'antiquité. Très-souvent la pièce longue est un fléau. La pièce en cinq actes est d'un succès difficile. Un petit acte est si joli! Ça va si vite et si bien quand c'est bien fait! Ainsi, *la Consigne est de ronfler*, au Palais-Royal, égaye encore un public content de peu, heureux de tout. — *Barbe-Bleue*, en trois petits actes, amusait tout un peuple après cent représentations, et ses couplets se chantent encore sur la musique d'Offenbach.

Ma première femme est morte,
Et que le diable m'emporte
Si j'ai jamais su comment (*bis*);
La deuxième et la troisième,
Je les pleure également (*bis*).
La cinquième m'était chère,
Mais, la semaine dernière,
A mon grand étonnement (*bis*),
Sans aucun motif plausible,
Les trois Parques, c'est horrible!
L'ont cueillie en un moment (*bis*).
Je suis Barbe-Bleue, ô gué!
Jamais veuf ne fut plus gai!

LES SOLDATS.

Il est Barbe-Bleue, ô gué,
Jamais veuf ne fut plus gai!

La Foire aux grotesques, improvisation charmante de ces deux bons compagnons MM. Véron et Rochefort, tout remplis de joie et de jeunesse et des heureux contentements du bel esprit populaire, on la chante encore :

Quelques-uns s'en vont au bois
Fair' du chic et d'la poussière.
Ils ont des coupés au mois
Et mang' deux sous d' pomm's de terre...
Beaucoup de blague et peu d'or!
Leur poitrine nous étale
Sous des chaîn's en similor
Des consciences en chrysocale.
C'est la boutique à quat' sous.
A quat' sous.
Y en a d' vieux, de laids, de fous!
Tous nos grotesqu's sont à quat' sous.

La Foire aux grotesques c'est beaucoup mieux que *le Pays des chansonnettes* de MM. Grangé et Lambert Thiboust. Sans doute ils auront voulu

se faire pardonner par un excès de gaieté leur fameux drame intitulé *la Bergère d'Ivry*. C'est une longue histoire abominable. A ce propos, cependant, les curieux se sont rappelé une anecdote qui ne doit pas mourir. Le jour des assises, quand l'assassin de la bergère d'Ivry s'en vint devant ses juges raconter lui-même le meurtre qui l'amenait là, se tenaient derrière les juges deux hommes considérables, celui ci par son titre et celui là par son génie. A savoir : lord Grandville, ambassadeur de Sa Majesté Britannique, et le plus grand homme d'État de l'Angleterre en ce temps là, M. Canning. Eh bien, ce George Canning, fils de la célèbre comédienne qui jouait le rôle de Jane Shore à côté de Garrick, cet ami de Sheridan qui fut son maître en éloquence, ce terrible ennemi de la révolution française, que M. Pitt lui-même était forcé de modérer, M. Canning, qui eut le courage et l'audace d'excuser, dans un discours public, le bombardement de Copenhague et l'embrasement de la flotte danoise, en dépit de l'universelle réprobation, cet homme à qui rien ne semblait impossible, habile à tout défendre, audacieux à tout maintenir et qui semblait défier l'impopularité elle-même, après tant de grandes affaires, tant de projets célèbres et funestes, tant de discussions qui tenaient de si près à l'honneur de la Couronne, il était là, dans la salle de nos assises, prêtant une oreille attentive à l'histoire de la belle Henriette. Il fut moins ému le jour de son duel avec son ami lord Castelreagh. On eût dit que son âme entière appartenait à ces tristes amours, et lorsque enfin il comprit que ce jeune homme, assassin de sa maîtresse, était condamné à la peine infamante, éternelle, ô la chose étrange, inattendue, incroyable, on vit pleurer M. Canning! Il ne pleurait guère, cependant; au contraire, il riait volontiers, témoin le jour où, se moquant de M. Brougham, il le comparait à un poëte de son temps qui se plaignait des plagiaires, « et telle était la folie de cet amour-propre, disait M. Canning, que ce poëte, assistant à la scène des trois sorcières de *Macbeth*, au moment où le tonnerre tombe : Eh! s'écria-t-il, voilà mon coup de tonnerre! » On dit même que M. Canning fut quelque peu honteux d'avoir pleuré aux malheurs de la belle Henriette.... Il avait tort de s'en défendre : on n'est pas fâché de rencontrer parfois un homme sous l'habit d'un premier ministre!

Nous avons gardé pour bien finir la très-jolie histoire de *Pierre Gringoire*, en belle prose, racontée au Théâtre-Français par un vrai poëte appelé Théodore de Banville. M. Théodore de Banville empruntait (c'était son droit de confraternité) son aimable héros au premier chapitre de *Notre-Dame de Paris*.

« Gringoire était de ces esprits élevés et fermes, modérés et calmes, qui savent toujours se tenir au milieu de tout (*stare in dimidio rerum*), et qui sont pleins de raison et de libérale philosophie, tout en faisant état de cardinaux. Race précieuse et jamais interrompue de philosophes auxquels la sagesse, comme une autre Ariane, semble avoir donné une pelote de fil qu'ils s'en vont dévidant depuis le commencement du monde à travers le labyrinthe des choses humaines. »

Certes, on ne pouvait pas mieux parler; mais, l'instant d'après, voilà, dans les sentiers obscurs du Paris fangeux, ce *philosophe*, oublieux du *fil d'Ariane*, maître Gringoire, allant tout pensif à la suite d'une Égyptienne,

en pleines ténèbres, à demi mort de froid et de faim, comme un pleutre. Hélas! la triste image! ah! le pauvre malheureux! Il a vendu sa dernière chemise la semaine passée! Et le voilà qui, sans le vouloir, s'engouffre en cette *cour des miracles* et dans cette immense confusion d'hommes, de bêtes et d'enfants; un monde inconnu, difforme, inouï et parlant une langue étrange! En ce moment, le poëte est perdu; il est entré dans le royaume d'Argot sans être argotier; il a violé les priviléges de messieurs les truands de la bonne ville : — « Allons, l'ami, partage gaiement tes guenilles à ces demoiselles! Je vais te faire pendre, et tu leur donneras ta bourse pour boire! » Ceci est, sans appel, l'arrêt de Clopin Trouillefou... Et comme le malheureux Gringoire a déjà la corde au cou, Clopin Trouillefou, le grand justicier, adresse aux *dames* une suprême invocation : — « Quelqu'une, parmi vous, est-elle décidée à donner sa main à ce pauvre hère? Holà! qu'en dites-vous! Colette la charonne! Elisabeth Trouvain! Simone Jodouyne! Marie Piedebout! Thonne la longue! Bérarde Fanouel! Michelle Genaille! Claude Ronge-Oreille! Mathurine Girozou! Holà! Isabeau la Thierrye! Venez et voyez! Un homme pour rien! Qui en veut? »

Vaine annonce! Aux yeux de ces dames, il est trop chétif, le pauvre hère! une souquenille usée; une cape absente; un chapeau volé. Pas un denier parisis. Enfin, que vous dirai-je? il est trop grêle, il n'est bon qu'à être pendu. En ce moment critique apparaît la Esmeralda, éblouissante et charmante; et voyant cet homme au bout de la corde : — « Oh! moi, dit-elle, je le prends! » C'est ainsi, dans la comédie et dans le poëme, que Pierre Gringoire est sauvé.

Un mot du ballet. Le ballet touche à la comédie. Il sait rire; il est ami de la douce gaieté, des folâtres amours, ami de la joie et de la chanson. Avec le *Roi d'Ivetot*, l'Opéra, bien conseillé, composait naguère un ballet pour une belle danseuse, mademoiselle Salviani.

Il était un roi d'Yvetot,
Peu connu dans l'histoire...
Se levant tard, se couchant tôt...

Voilà tout. A moins qu'on ne dise un mot des tristes revues : *Zut au berger! Bu qui s'avance! Ous qu'est mon fusil! Que c'est comme un bouquet de fleurs!* Ces choses-là vivent et meurent le même jour, et c'est du temps perdu d'en parler quand elles sont mortes. Effaçons aussi des souvenirs malséants les ballets aux trois cents femmes. Il n'y aurait pas assez de chlore, assez de fumigations, assez de chaux vive pour nettoyer ces coulisses d'Augias. Ces misérables exhibitions, Dieu merci, ne tiennent en rien au présent, non plus qu'à l'avenir de l'art dramatique. Honte aux trois cents femmes! Honneur à la femme unique, à condition que cette femme unique aura nom mademoiselle Mars, mademoiselle Rachel, madame Rose Chéri, mademoiselle Taglioni; une coquette, une soubrette, une ingénue, en voilà tant qu'il en faut pour suffire au génie, à l'esprit, à l'invention des plus grands poëtes. Elles ont pour armes l'éventail; un rien les pare, une fleur suffit à leur grâce innocente. Elles vont à l'aise et gentiment de la salle au salon, et, s'il faut

PROVOST.

d by Google

marcher dans la rue, elles n'iront pas dire : Ah! le soleil, le hâle ou le froid du soir! La moindre de ces dames, au beau rire, excelle à nous raconter le jeu des passions, les bonheurs de la jeunesse et l'esprit des choses qui se portent bien. Elles ont la décence et le bon sens; la nudité les effraye autant que la grande parure; on les regarde, on les aime, on les suit; et, chemin faisant, pas de piége et pas d'obstacles. Depuis tantôt deux mille ans, ces trois ou quatre dames de la belle et bonne compagnie ont suffi au délassement, à l'éducation des nations les plus illustres. Rien au delà; vous eussiez annoncé aux jeunes gens des premiers jours du grand siècle une cohorte, une cohue, une exposition de trois cents femmes, soudain le dernier clerc de procureur eût pris la fuite en retirant ses quinze sous du contrôle. Il n'y a rien de mieux, disait un vieux comédien à un jeune seigneur qui cherchait un cœur à l'unisson de son cœur, pour se reconnaître aux choses de l'amour, que d'être assidu à notre spectacle. C'est seulement chez nous, quand tant de belles personnes sont attentives aux plus belles scènes de la comédie ou de la tragédie, que vous pourrez reconnaître à certains signes si la dame, ici présente, est facile à toucher, si elle est douée d'une imagination tendre et d'un esprit sage, si elle résiste à un honnête amour... et le vieux comédien tirait de tout ceci la conclusion : que tout l'art d'aimer était contenu dans les quatre murailles de sa comédie. Ainsi pensait le bon comédien Provost que le théâtre a perdu cette année. Il honorait de toutes ses forces ce grand art auquel il avait voué toute sa vie et qui lui avait coûté bien des peines; ami du chef-d'œuvre, il l'avait suivi pas à pas dans ses difficiles sentiers, et le chef-d'œuvre, à son tour, l'avait adopté à tel point qu'ils semblaient inséparables. Alors quelle ressemblance ineffable du comédien avec ces grands vieux êtres de la naissante comédie : il s'appelait Chrysale, Orgon, George Dandin; il était l'Harpagon aux mains crochues; il était Arnolphe; il portait vaillamment la grande livrée et le vieil habit bourgeois, l'habit de ces hommes bien étoffés, de bon sens, et cependant ridicules par un certain côté que pas un mortel n'évite ici-bas. Puis tout d'un coup, comme il étudiait ce caractère admirablement tracé par un peintre habile et savant dans les secrets du cœur humain, le vieux M. de La Seigli re, Provost est mort. Il est mort comme il avait vécu, entouré de l'estime publique, et ces belles œuvres éternelles, éternellement reconnaissantes pour quiconque en a retrouvé la vie et l'accent, l'ont accompagné jusqu'à son tombeau.

LES POËMES.

A tout seigneur, tout honneur! Laissons passer la poésie, et surtout n'essayons pas de donner un numéro d'ordre à ces chers et charmants esprits qui se plaisent encore à célébrer les mystères de l'âme humaine. Voici, pour bien commencer, des vers de M. de Puymaigre : *Heures perdues, heures d'autrefois :*

Où sont-elles ces matinées,
Adonnées

A polir des essais divers?
Ces veilles où l'esprit s'agite
A la suite
D'un roman, d'un conte, d'un vers?

M. Léon Grandet, digne élève d'Alfred de Musset, qu'il suit de très-près sans doute, a publié : *Donaniel*, tout un poëme, une suite de belles aventures bien racontées, bien relevées. Son héros est fils de don Juan et d'une chanteuse des rues. Laissez passer la jeunesse, et vous trouverez dans cette histoire de Donaniel des vers frais, amoureux, ingénieux, charmants :

O neige des glaciers, fontaines jaillissantes,
Éclair qui fend la nue en un ciel étouffant,
Calice inexploré des douces fleurs naissantes,
Êtes-vous aussi purs que cette chaste enfant?
Premier rayon tremblant que nous jette l'aurore,
Vent frais et parfumé qui viens du mont lointain,
Flottants nuages d'or dont le soir se colore,
Oiseau qui viens de naître à ton premier matin!
O toutes les candeurs du ciel et de la terre,
Vague senteur des bois que chasse un jour d'été,
Astres d'or qui brillez là-haut pleins de mystère,
Tous, avez vous gardé, sans que rien ne l'altère,
Comme cette enfant-là, votre virginité?

M. Alfred Silvestre, un ami de George Sand, qui le recommande au lecteur, avec quelle grâce! M. Silvestre va chanter sa belle chanson!

Je sais que ma jeunesse est morte
Et n'espère plus son retour.
Le cercueil a passé la porte :
— Je n'ai de regret que l'Amour.

Dans le marbre, ma main plus forte
Sculpte les fleurs de mon cerveau,
Mille rêves de toute sorte!
— Je n'ai de souci que le Beau.

Je ne sais où le temps m'emporte,
Mais sans plainte je le suivrai.
Nul ne sait son chemin. — Qu'importe
A qui n'a d'espoir que le Vrai?

M. Charles Joliet est un bel esprit, habile au rire, heureux au pleurer. Il passe assez volontiers de la tombe au berceau, de la fillette innocente aux mauvaises filles du bois de Boulogne. Nous aimons sa note attendrie. Ainsi, dans le petit drame que voici :

La mère est morte. L'enfant pleure
Abandonné dans son berceau;
Le père, seul en la demeure,
Veille à la lueur d'un flambeau.

« Petit, viens faire ta prière. »
Et, le posant sur ses genoux,
Il dit en regardant la mère :
« Seigneur, ayez pitié de nous ! »

Dans ses *Pages intimes*, M. Eugène Manuel a rencontré le véritable accent de la jeunesse et de l'amour. On dirait qu'il s'est enivré à ta douce fontaine, ô Blandusie ! et que ton doux murmure est resté dans ses vers :

A travers bois ma source fuit;
Elle est humble et fait peu de bruit;
Mais elle est pure : on y peut boire.

Oui, mais s'il faut élever une voix généreuse en l'honneur des esprits fidèles et des cœurs dévoués, s'il faut vouer aux gémonies les lâches prêteurs de serment, les amis de la force et les faiseurs de cantiques, notre homme est prêt. Ecoutez cette véhémente objurgation :

Philinte a triomphé : l'indulgence nous tue!
Nous ne savons plus dire, en nos lâches détours,
A la femme sans cœur qu'elle se prostitue,
A l'écrivain sans foi qu'il se vend tous les jours!

Le riche a son encens, le valet sa statue!
La molle périphrase affadit nos discours;
Et la mâle franchise, autrefois court vêtue,
S'enveloppe d'un voile aux sinueux contours!

On dirait qu'en autrui chacun se justifie!
Le vice souriant, l'insolence bouffie,
Ont la parole haute et bravent tout sermon.

Certes, l'Académie est un bon juge; elle a couronné les *Pages intimes* de M. Eugène Manuel.

M. Mérat, s'il eût tenu le pinceau comme il tient la plume, eût été un charmant paysagiste ; Corot et Troyon l'auraient appelé leur confrère. Il voit la nature en toutes ses beautés, il la contemple, il l'aime, il la raconte. Il sait le chant de tous les oiseaux, il sait le nom de toutes les fleurs. Ne dirait-on pas que Louis Cabat écrivait, dans un sentier normand, les beaux vers que voici :

Les merles remuaient dans les branches lavées,
Et, pleine d'eau, la fleur des cimes élevées,
La digitale svelte au flanc du granit bleu
Faisait étincéler ses clochettes de feu.
Le bois farouche avait des feuilles irisées;
Un éblouissement d'éclairs et de rosées
Passait dans les circuits du long chemin vermeil :
Et l'on sentait sécher la montagne au soleil.

Cette fois, je vous présente André Lefèvre, un jeune homme inspiré de Virgile et de Théocrite, qui sait par cœur les *Feuilles d'automne* et les

Digitized by Google

Contemplations. Encore enfant, il a vécu parmi les nymphes et les sylvains; le dieu Pan lui apprit à jouer de la flûte, et le faune aux pieds légers le conduisit sur les pentes verdoyantes du Taygète. Il s'est enivré de bonne heure à la source divine où la Muse a lavé ses pieds charmants. Théocrite était son maître, et Virgile était son dieu. S'il rencontre en passant Arioste et Tasse, Armide et Danaé, soudain, le voilà qui s'arrête, oublieux de Corinne et de Pholoë. Souventes fois, Néobule et Glycère, la tête couronnée de verveine, ont invité ce jeune homme aspirant aux honneurs poétiques. Déjà même il en sait plus long qu'on n'en sait à son âge. Il vous dira les mystères du printemps, les secrets de l'automne et les beautés de l'hiver. Il sait le rhythme et la chanson du mois d'avril :

Le soleil descendait alors que nous allions.
Une vieille rentrait de sa hotte chargée;
Et l'ombre de la roue à plaisir allongée
Figurait sur la route un profil sans rayons.

Dans les sillons des champs, fantasque silhouette,
Mon corps défiguré n'avait plus rien d'humain.
L'épaule s'arrêtait sur le bord du chemin;
Le fossé coupait l'ombre et dédoublait ma tête.

Plus d'un poëte écrit aussi bien; il en est peu qui rencontrent de si vives sympathies. A peine avions-nous lu ces deux recueils de M. André Lefèvre, la *Lyre intime* et la *Flûte de Pan*, nous étions les amis de sa jeunesse et de ses amours. Nous nous inquiétions des moindres accidents de sa vie à l'aventure, heureux de son bonheur, affligés de sa tristesse, espérant s'il espère, et chantant avec lui l'*Hosannah in excelsis!* de Marguerite ou de Niobé. C'est un grand plaisir dont nous nous privons trop souvent : lire avec soin un recueil de beaux vers, pleins de faute et de charme; assister à cette fête intime, écouter la belle sérénade, et s'enivrer, sur le seuil de l'Elysée, aux suaves parfums de la rose ou du lotus. En effet, ces doux poëmes vous représentent un mélange exquis d'aujourd'hui et d'autrefois; la beauté est de ce matin, la chanson remonte aux premiers jours de Diane et d'Apollon, avant que cette voix attristée, attristante, se fît entendre au fleuve, à l'océan, à la forêt, à l'étoile : *Pan est mort!* C'est à-dire, ô misère! ils sont morts, tous les dieux de l'*Odyssée* et de l'*Enéide!* Elles sont mortes à jamais les nymphes et les beautés célébrées par Théocrite et niées par Lucrèce. O deuil ineffable! séparation dont la poésie éternelle a senti le contre-coup! Mais quoi! Nous en retrouvons quelques accents dans ces cantiques, agréables à Vesta, à Minerve, au jeune Adonis, à Phœbé, à Jupiter.

Gerbes déliées, par M. Louis Goujon.... Le volume est charmant; il sort des presses de Louis Perrin; il exhale une douce odeur de campagnes et de vignobles. O la belle et bonne maison, la maison de ce poëte heureux!

Elle est fraîche, jolie, odorante et joyeuse;
Entre ses brins touffus les jeunes fleurs des champs
Montrent leur corolle soyeuse,
Et tous les rossignols la bercent par leurs chants.

Digitized by Google

Dans les mêmes sentiers pleins de fleurs et de gazouillements, assis sur le penchant de la prairie, Emile Blémont chante à l'écho muet ses contes et sa féerie. — Alexis de Chabre, un jeune homme (on les reconnaît toujours), se moque agréablement des vieux garçons, et célèbre à ravir les jeunes filles. M. Octave Feuillet recommande au lecteur *les Boutades* de M. Alexis de Chabre, et voici ce qui s'appelle un bon passe-port. Un petit livre intitulé *Virginité*, avec une garde en papier rose, et le titre encadré dans un nid de lis et de fauvettes, mérite un regard des jeunes lectrices. On y sent l'âme et le cœur d'un vrai poëte à son aurore, et tant de chansons rapportées après une lente promenade au pays de l'idéal.

Il nous vient en droite ligne des terres chaudes, d'Haïti même, ce brûlant recueil : *les Primevères*, par M. Segux Villevaleix. M. Sainte-Beuve a dit quelque part avec sa bonne grâce accoutumée : « Une pensée dans un sonnet, c'est une goutte d'essence dans un vase de cristal. » M. Segux Villevaleix a souvent rencontré la pensée et l'essence précieuse. Il a même écrit le *Roman d'une goutte d'eau*. Que de belles choses il a rencontrées dans les eaux claires et sur le bord des fontaines! Soudain, au milieu de sa joie, on rencontre une élégie, et voilà ce qui fait le charme et l'agrément de ce recueil, où l'on ne saurait reprocher à l'auteur que d'avoir trop d'esprit.

Une préface de M. Emile de la Bédollière recommande aux lecteurs : *les Rayons et les Fleurs*, de M. Jules Bandon. C'est un mélange heureux de fable et de botanique. La fleur joue un rôle sérieux parmi ces chansons. On dirait que l'auteur s'est méfié de lui-même lorsqu'il retraçait l'image de la rose, de la pâquerette et du lis. « Je vous ai lu, écrivait M. Victor Hugo à M. Jules Bandon, comme un passant qui cueille une fleur. »

Framès, par Camille Delthil, est tout simplement une histoire d'amour. Cela commence un peu comme la satire où le poëte de Juvénal prend congé de la ville éternelle. M. Delthil évidemment a lu les maîtres; il sait l'air et la chanson de l'an de grâce 1830. Il a porté plus d'une fois, dans les orgies parisiennes, l'épée et le manteau de don Juan.

M. Adolphe Michel nous convoque à ses rayonnements. C'est un grand mot facile à comprendre, si le poëte n'a que seize ans. Rayonnements! c'est-à-dire en bloc : le rossignol, avril, l'hirondelle et le charmant duo : l'étoile et la rose.... Il y a longtemps que le dialogue a commencé.

De son côté, M. Laurent publie un livre intitulé *France et Bretagne*, et si quelque peu de politique inattendue en ces beaux vers ne s'était pas glissé parmi ces élégies et ces chansons, nous ne saurions trop reconnaître et leur grâce et leur saveur.

M. Saint-Amand, qui porte un nom bien porté dans l'ancienne poésie, est un poëte de la veille. On le reconnaît à sa marche en zigzag. Il va de la république au tombeau d'Eucharis, des tables tournantes à son collègue Galopin. Ce n'est pas nous qui voudrions le suivre. Il y a trop de caprice et de fantaisie dans son allure.

Un grand intérêt se rattache à la publication du *Parnasse contemporain*. Là, vous trouverez, réunis dans un ordre excellent, nos poëtes favoris, nos

poëtes de tous les jours : Théophile Gautier, Théodore de Banville, Armand Renaud, Auguste Chatillon, Auguste Villiers de l'Isle-Adam. On y cherche en vain le nom rare et charmant de M. de Laprade. Où donc avait-il sa pensée et son caprice, l'éditeur du *Parnasse contemporain,* lorsqu'il se privait, de gaieté de cœur, d'un si rare ornement?

Nous avons lu, et nous garderons parmi nos livres bien-aimés : *les airs de flûte sur des motifs graves*, par M. Ernest Prarond. Celui-là est un rêveur plein de sourires. Il se moque agréablement, et quand il pique, on ne saurait s'en fâcher, tant il y va de main leste et de bonne grâce. Il a rencontré, suspendue à quelque rosier fleuri, la flûte de Pan, son camarade, et, sans façon, il a pris la flûte. Écoutez, elle résonne encore sous son doigt mélodieux. Il chante en l'honneur de ses amis, parfois même en souvenir de sa maîtresse, uniquement pour le bonheur de chanter. A ces charmants accords, vous voyez accourir le faune à l'oreille aiguë, et la muse aux pieds charmants. C'est un grand bonheur, nous l'avouons, de trouver son nom parmi les honnêtes gens auxquels ce livre est adressé. C'est un grand sujet d'orgueil pour l'écrivain à qui ce livre est dédié. Pensez donc à sa surprise, à son contentement, si peu habitué qu'il est à la récompense! Ainsi, soyez le bien remercié, maître Ernest Prarond le joueur de flûte, qui nous faites ces doux loisirs.

C'est encore à M. Victor Hugo que reviennent, cette année, les honneurs poétiques. *Les Chansons des rues et des bois* représentent un grand accès de joie. On dirait que le poëte a voulu faire l'école buissonnière et jeter par-dessus les moulins sa couronne de lierre. Il est gai, il est content; il écrit son cantique à Jeanne seule, et la flûte de Pan n'a jamais accompagné une plus douce et plus vive chanson :

Ces lieux sont purs, tu les complètes.
Ce bois, loin des sentiers battus,
Semble avoir fait des violettes,
Jeanne, avec toutes tes vertus.

L'aurore ressemble à ton âge;
Jeanne, il existe sous les cieux
On ne sait quel doux voisinage
Des bons cœurs avec les beaux lieux...

Quelques-uns, parmi les sages...., les trop sages, ont reproché au grand poëte un instant de folie, oubliant que les dieux mêmes, dans l'Iliade, au sommet de l'Ida, rient à voir boiter Vulcain. Surtout la famille Benoîton s'est fâchée à ces chants alternés de bonne grâce et de bonne humeur. Ils ne comprenaient pas cette permission de dix heures que ce brave homme s'était donnée à lui-même. Ah fi! tant rire et s'amuser des chansons de la rue et des concerts au fond des bois!

J'ai connu dans mon enfance un cheval de dragon; il était à Waterloo et fut ramené trois fois sur l'ennemi par le maréchal Ney. Après la grande défaite, un Cosaque avait caché ce héros, qu'il avait volé, dans un petit vallon plein d'herbe fraîche et cherchait à le vendre à vil prix. Des mineurs qui passaient

par là descendirent, la nuit, le cheval dans une mine de houille, et le Cosaque le chercha le lendemain comme Cérès a cherché Proserpine. Une roue attendait ce vétéran de la grosse cavalerie; il la tournait toute l'année en rêvant à la gloire, au tumulte, à la bataille, au hennissement immense. Il vivait seul, loin des champs, sous des voûtes impénétrables au soleil. Seulement, une fois chaque année, à Pâques, la charité de ses compagnons les mineurs le ramenait à la douce lumière du jour. Bonté divine! il revoyait le soleil, il s'ébattait dans l'herbe épaisse, il reconnaissait le murmure et le courant du ruisseau, il admirait les jeunes cavales dans les champs; c'était un rêve! Au bout de quatre ou cinq ans de cette longue misère et de cette joie, un lundi de Pâques, comme on le voulait redescendre en ces abîmes, il expira doucement, content de mourir sous le rayon d'en haut. Nous l'appelions *Waterloo;* il mangeait dans nos mains, et nous l'avons pleuré.

Voici tantôt quarante ans que je racontais à l'auteur des *Odes et Ballades* cette historiette; il l'écoutait avec plus d'intérêt, certes, et de curiosité que l'histoire d'Atrée et de Thyeste; il s'en est souvenu dans ses *Chansons de la rue et des bois.* Quand donc il met *Pégase au vert,* il se souvient de notre ami *Waterloo.*

Je le tirais vers la prairie
Où l'aube, qui vient s'y poser,
Fait naître l'églogue attendrie
Entre le rire et le baiser.

Mettons, s'il vous plaît, dans une place à part, un jeune homme et presqu'un enfant, le digne fils de notre éloquent et bienveillant confrère, M. Louis Jourdan. C'était un poëte; il est mort en chantant ses premières chansons. Tel, ce jeune combattant de l'*Iliade : Il tomba, rit et mourut.* A plusieurs reprises, nous avions tenté cette louange funèbre et nous étions arrêté par la sincérité même de nos regrets. Mais voici que le condisciple et l'ami du jeune Prosper Jourdan, M. Jules Claretie, inspiré, lui aussi, de toutes les muses de la parole, nous vient en aide, et c'est à lui que nous empruntons la louange du jeune homme enlevé si vite à la tendresse ineffable de son père, de sa mère, et de tous les siens :

« Il avait débuté, voilà quatre ans, par un petit chef-d'œuvre de forme et de sentiment, *Rosine et Rosette,* un conte en vers, une rêverie, une tristesse, un cri. Que de charme et que de douleur déjà! Prosper Jourdan avait vingt-deux ans alors. Il n'avait pas vingt-six ans quand la mort est venue le prendre, au mois de mai dernier. Sur ses cahiers de notes, au crayon, on a trouvé ces lignes attristées : « *Le* 1er *mai* 1840 — *époque à laquelle je pouvais encore espérer ne jamais venir au monde.....* »

« Les mains pieuses de son père, celles de sa mère et de son frère, ont aujourd'hui réuni les fragments que le cher poëte a laissés. Des contes, des poésies diverses, des observations sur les hommes et les choses, une ébauche de roman, de l'esprit à revendre, du cœur à prodiguer. Il n'est pas, ce livre posthume, destiné au public, et les seuls amis y pourront aller rechercher

Digitized by Google

celui qu'ils ont perdu. Il ne s'achète pas, — on le donne, — et sur la première page, comme sur une tombe, on lit ce nom : *Prosper Jourdan.* Et tout ce que cette âme a rêvé de beau, tout ce que cet esprit a observé de juste pendant les douze années de sa vie de poëte — 1854-1866 — nous le retrouvons là : amour, doute, ironie, enthousiasme, désespoir et foi, — tout ce que nous portons nous-mêmes en nous d'hésitations et de luttes.

« En parlant de ces souffrances d'autrefois — petits malheurs de collégien, — il s'écriait, Prosper Jourdan :

Où sont-ils, mes chagrins d'enfant,
Grandes peines vite oubliées,
Aux larmes si vite essuyées,
Que je riais en même temps?

» Oui, mais n'avait-il pas adorablement écrit lui-même, un jour, à propos d'un de ces *petits malheurs : « Les malheurs, c'est comme les diamants; si petit que cela soit, c'est toujours quelque chose. »*

» J'avais perdu de vue mon compagnon de classes, en ces dernières années, je le savais en Algérie, à Mont-Riant, là-bas, rêvant, bayant aux étoiles de la Mitidja, et je comptais bien le retrouver un jour, causer, faire un avenir de notre passé. Non. Il était dit que je ne le reverrais pas. Mais je puis du moins joindre ma douleur à celle de ses parents, de ses amis, et remercier M. Louis Jourdan, qui me rend, en m'adressant ce livre, le camarade que je n'ai plus, — ce fils qu'il retrouvera lui-même tout entier dans ces pages émues que je relirai bien souvent. »

HISTOIRE ET ROMAN.

Ceux qui vont déclamant contre les prosateurs, comme ils vont déclamant contre les poëtes, ceux-là sont également injustes. Dans ce double travail, l'esprit humain ne se repose guère, l'imagination ne prend pas de vacances; historien, poëte ou romancier, chacun meurt à la peine. Écoutez-les tous, les uns et les autres, ils vous diront : Je suis fatigué, je me reposerai demain. Ce demain-là, jamais n'arrive. Hier encore, M. Viennet, le lutteur le plus courageux de la pléiade française, esprit viril, imagination puissante, écrivait, en deux tomes in-8°, l'*Histoire de la puissance pontificale,* et les esprits les mieux habitués aux découvertes patientes, s'étonnaient que cet illustre octogénaire eût réuni, dans un si gros livre, à tant d'éloquence, un fonds si rare et si curieux. — A la même heure, un des plus jeunes collègues de M. Viennet, M. Albert de Broglie, publiait les tomes V et VI de la célèbre *Histoire de l'Eglise et de l'Empire romain au quatrième siècle.* Dans ces deux nouveaux tomes, qui contiennent les règnes de Valentinien et de Théodose, l'auteur a raconté, en véritable héritier de tant d'évêques et de maréchaux de France, la bataille d'Andrinople. Œuvre imposante et magnifique, écrite avec un art parfait, une intelligence profonde, et, nous dirions presque, toutes les

Digitized by Google

vertus du politique. Cette histoire est un monument que l'on ne pourra bien juger que dans l'ensemble.

On ne sait pas assez, de nos jours, la suite excellente de tous ces travaux qui vont au même but, sans que les auteurs se soient entendus pour les entreprendre. *L'Oratoire de France aux dix-septième et dix-neuvième siècles,* par le révérend Père Adolphe Perraud, prêtre de l'Oratoire, professeur d'histoire ecclésiastique en Sorbonne, a charmé tous les amis des lettres savantes. Avec quelle joie ils voyaient ressusciter soudain cet ordre excellent et célèbre, à qui la France et l'Eglise sont redevables de tant de chefs-d'œuvre et de tant d'éloquence; Mallebranche et Massillon étaient Pères de l'Oratoire. Le dix-septième siècle eut l'honneur de fonder cette illustre école supprimée en 1790; elle retrouve aujourd'hui une vie inespérée, et nous saluons, avec un respect incontestable, ces grands noms relevés par tant de mérites : Philippe de Néri, Pierre de Bérulle, et les Pères Lejeune, Lami, Thomassin, sans oublier Mascaron, cet exemple austère d'éloquence et de simplicité.

Nous placerions volontiers sur le même rang que cette *Histoire de l'Oratoire,* un livre ingénieux : *Jacques de Sainte-Beuve,* docteur en Sorbonne et professeur royal. Dans ce livre, écrit à la façon du *Père* Monteil, le lecteur studieux rencontrera les détails les plus curieux sur le premier jansénisme. Il verra comment vivait, au milieu du dix-septième siècle, un vénérable docteur de Sorbonne. Il habitait dans la rue Pavé une maison à porte cochère, dont la voûte pouvait abriter un petit carrosse. La rue était célèbre en ce temps-là, et messieurs les gamins de Paris l'appelaient, on ne sait pourquoi, *la rue Pavé-d'Andouilles.* Ainsi, dans tout le courant de cette aimable lecture, nous devons reconnaître un brave homme, un esprit simple et courageux, un théologien de la première force, qui savait résister à Bossuet lui-même, et, que dis-je? à la marquise de Sablé. Bref, c'est un beau livre et plein d'intérêt.

Dans la grande histoire, on a remarqué *le Jules César en Gaule,* par M. Jacques Maissiat. C'est un érudit élevé à la grande école du respect des aïeux! L'histoire des Gaulois au temps de César n'est pas seulement l'histoire de nos aïeux, c'est la nôtre! Ainsi parle en son discours Jacques Maissiat, tout pénétré de sa tâche, et l'accomplissant sans hâte, avec le calme et la simplicité du véritable historien. Ce beau livre est, à cette heure, dans toutes les mains intelligentes. Il commence en l'an de Rome 364, quand les Gaulois, nos glorieux pères, s'emparent de Rome et du Capitole, où, pendant sept mois de suite, ils sont les maîtres. Fait d'armes inouï, qui laissa dans le souvenir des Romains une trace à ce point profonde, que l'action de la loi romaine, qui dispensait du service militaire les vieillards et les prêtres, était suspendue dans le cas d'une invasion gauloise : *Gallis venientibus,* disait Juvénal. C'est ainsi que dans le moyen âge, aux prières publiques, le prêtre ajoutait : *Délivrez-nous, Seigneur, de la fureur des Normands!* A la terreur romaine, les Gaulois nos pères avaient gagné un respect qui se montre encore dans les livres de Jules César. Malheureusement, le travail de M. Jacques Maissiat s'arrête à l'invasion de la Gaule celtique, et nous attendons le tome deuxième de ce magnifique récit.

L'Introduction générale à l'Histoire de France, par M. Victor Duruy,

est une excellente introduction à l'étude de notre histoire. M. Duruy est un esprit pratique, ami de la clarté, et qui comprend que l'on étudie avec soin le théâtre où pendant tant de siècles va s'agiter un si grand peuple. Et de même que dans l'histoire de Jacques Sainte-Beuve, on trouve un intérêt dans la description des lieux que ce brave homme habitait, à plus forte raison si l'on s'inquiète avec M. Duruy (disciple en ceci du philosophe Herder, admirablement traduit et commenté par le philosophe Edgard Quinet) de la formation du sol qu'on appelle aujourd'hui la France, et celui-là aura soin de bien connaître le territoire, avant de savoir les événements et les hommes qui l'ont illustré. Cette fois M. Victor Duruy, l'historien, s'est fait géologue; il nous dit les vallées, les montagnes, les deux mers, les diverses provinces, le courant des fleuves et le cours des rivières. Et comme avant d'écrire ce grand chapitre de l'histoire naturelle, il savait par cœur l'histoire politique, il a fait une digne introduction à cette histoire de France qu'il rêve encore et qu'il fera quelque jour : *pendent opera interrupta....*

M. Pierre Clément, couronné par l'Institut, nous a raconté *la Police sous le roi Louis XIV*, à savoir par quelle suite de révélations, de châtiments, de perfidies et de violences, les maîtres de cette époque, Colbert, le chancelier Séguier, La Reynie, d'Argenson, Pontchartrain, ont dominé de leur génie, et souvent de leur fureur, ce peuple de Paris destiné à renverser la Bastille.

Un peu plus tard, l'infatigable historien-poëte appelé Michelet, poursuivant sans reproche et sans peur le cours de ses châtiments et de ses justices, a pris à partie un tyran nommé le roi Louis XV, et le dernier, Dieu soit loué! des représentants de la monarchie absolue. Avec un grand courage digne de son caractère, cet historien revient sur ces hontes mêlées à tant de grandeurs.

« Dans la honteuse éclipse de l'autorité souveraine, on admire d'autant plus la souveraineté de l'esprit. » (Page 333.)

» En 1748, paraît l'*Esprit des lois.*

» En 1749, l'*Histoire naturelle* de Buffon, sa *Théorie de la terre*, qui le mènera en trente ans aux *Epoques de la nature.*

» De 1753 à 1757, l'*Essai sur les mœurs.*

» En même temps, s'entassait l'*Encyclopédie*, « la conspiration victo- » rieuse de l'esprit humain ».

Voltaire et Diderot, dans cette action publique, jouent un beau rôle, tout rempli d'ironie et de bonté. Un jour, un jeune homme apporte à Voltaire une satire contre lui : « Je n'ai point de pain, dit-il avec un cynisme naïf par manière d'excuse; j'ai pensé que vous me donneriez quelques écus. — Hélas! monsieur, quel triste métier!... Mais vous pouvez tirer de ceci un meilleur parti. M. le duc d'Orléans, retiré à Sainte-Geneviève, me fait l'honneur de me haïr. Dédiez-lui ce livre, et qu'on le relie à ses armes. Vous en aurez quelque secours. — Monsieur, l'épître m'embarrasse. — Asseyez-vous là, je vais vous la faire. » Le prince donna vingt-cinq louis.

Diderot se prodigue, se gaspille, se répand en mille ruisseaux, qui fécon-

Digitized by Google

dent tout ce qui l'entoure. Il inaugure la critique inspirée et des arts et de toute chose.

« Cherchons le cœur du dix-huitième siècle, dit M. Michelet. Il est double : Voltaire, Diderot. — Voltaire garda très-nette l'*unité* de la vie divine; Diderot, sa *multiplicité*. Tous deux sentirent fortement Dieu. — Tous deux furent très-unis par l'idée identique qu'ils eurent de la justice. » Il est fâcheux que M. Michelet, qni est un véritable écrivain, ait supprimé dans son style et dans son discours ces liaisons par lesquelles une phrase se rattache à l'autre phrase, et qui donne l'unité aux plus beaux livres. Peut-être a-t-il voulu faire un tour de force; il a grand tort; il en était exempt par sa science et son talent.

Que de livres nous oublions! Mais il faut aller vite, et puis il en est tant qui se recommandent par eux-mêmes! *Le Travail!* Un livre excellent du philosophe orateur M. Jules Simon; son nouveau livre est le digne pendant du traité célèbre intitulé *le Devoir*. Se fier au travail et lui demander l'honnête pain de chaque jour, obéir aux lois strictes du devoir, c'est-à-dire rester dans la justice, ô mes amis! voilà tout le secret de la vie honnête et sans remords.

En même temps que M. Jules Simon, son digne confrère, Eugène Pelletan, âme austère et convaincue, a raconté, dans un livre qui en est déjà à sa deuxième édition, la grâce et les bienfaits de la mère de famille. On sait comme il a toujours bien parlé de la providence du toit domestique, et comme il sait la faire adorer.

Nous devons aussi une mention au zèle, au mérite, au talent de M. Amédée Gouët. Celui-là, aussi, est un travailleur sans relâche et qui prendrait volontiers pour sa devise : *Impendere vero*. Son *Histoire nationale de France* s'est augmentée d'un tome trois, dans lequel se retrouve, en ses moindres détails, marchant, d'un pas lent mais sûr, ce tiers état qui se sent attiré invinciblement par la révolution de 1789. Quel spectacle admirable, et comme on comprend qu'une fois en route pour la liberté, le genre humain ne s'arrêtera pas!

Les Méditations sur la religion chrétienne, par M. Guizot, examinant « l'authenticité des saints livres, les causes premières de la fondation du christianisme, et la grande crise religieuse (au seizième siècle) divisant l'Eglise chrétienne et partageant l'Europe entre le protestantisme et le catholicisme ». On dirait volontiers du célèbre historien, qu'il est rempli de son sujet. Ces Méditations religieuses accompagnent dignement *les Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*. Le tome VIIe a paru cette année, et dans ces pages, tout empreintes de sa prévoyance, il raconte la Grèce et l'Orient de 1842 à 1847. En lisant ces belles pages, les hommes les plus instruits s'étonnent de tant de choses qui leur ont échappé ou dont ils n'avaient pas gardé le souvenir.

Dans les sentiers de l'histoire plusieurs travaux se rencontrent, qui certes valent la peine d'être étudiés (1).

---

(1) Les titres seuls de ces travaux excellents, qui signalent l'ardeur intelligente de la province, composeraient un tome entier. En voici quelques-uns :

Carte statistique de l'instruction primaire en France, par M. J. Manier. — *La*

Digitized by Google

L'Ile de Sardaigne, par Auguste Boulier, est le récit d'un simple voyageur curieux, mais sans enthousiasme. Aller, venir, voir et raconter, nous montrer le paysage et ses habitants : traverser le marché et les rues, se promener dans les faubourgs, s'attarder au bord des fontaines, et, s'il fait mauvais temps dans la cité, s'inquiéter des origines, comparer la Sardaigne espagnole à la Sardaigne piémontaise ; ainsi ce livre est composé jour par jour, sans beaucoup d'art, sans un instant d'ennui.

Le livre que voici : *Voyage en Chine et en Mongolie*, de M. et de madame de Bourboulon, publié par M. Achille Poussielgue, est un livre de la même famille, et le sommaire de ce livre-ci servirait volontiers de sommaire à ce livre-là. M. Poussielgue a ce grand mérite : il est gai; rarement il se fâche, et pour un rien il se met à rire. Or c'est un grand bonheur, quand on voyage, d'échapper à la déclamation.

Si vous rencontrez un petit livre intitulé *le Siége de Iotapata*, par M. Auguste Parent, ne le quittez pas sans l'avoir lu ; vous y verrez comment la grande armée romaine, commandée par Vespasien, Titus et Trajan, fut arrêtée pendant quarante jours sous les murs de cette bicoque d'Iotapata. Je crois que M. Auguste Parent est un Belge ; il en démontrerait, pour la netteté, au meilleur écrivain de notre nation.

Parlons maintenant de la grande affaire, à savoir : *l'Affaire Clémenceau*, racontée en façon de mémoire à consulter, par M. Alexandre Dumas fils. C'est un livre intéressant, rare et curieux d'un bout à l'autre. On y respire une suave odeur de jeunesse, et l'on marche en pleine réalité. Voilà bien les passions de la fin d'un siècle où tout s'épuise, et voilà bien leur vrai langage. Ah ! quand le temps aura passé sur les dernières années de ce triomphant dix-neuvième siècle, nos héritiers (pour les flatter, appelons-les nos successeurs), s'ils veulent se reconnaître en toutes ces agitations de l'esprit et des sens, qui ne nous laissent ni paix ni trêve, ils liront *l'Affaire Clémenceau*, et dans cette suite de portraits et d'images, dans ce pêle-mêle ardent d'aventures incroyables, dans ces rêves, dans ces furies, ils ressentiront une grande pitié, mêlée à la plus vive admiration, pour les jours et les œuvres de leurs pères. Cette affaire Clémenceau a porté à son zénith le nom du digne fils d'Alexandre Dumas. Désormais, la lutte à qui sera roi ? est posée entre M. Edmond About et M. Alexandre Dumas fils. Observateurs l'un et l'autre, et très-déliés, de la nature humaine, écrivains très-exacts et très-adroits, ils tiennent la France

---

France sous Louis XV (1715-1774), par M. Alphonse Jobez, ancien représentant, 2 vol. in-8°. — *Mémoire sur l'Angoumois*, par Jean Gervais, lieutenant criminel au présidial d'Angoulême, publié pour la première fois, d'après le manuscrit de la bibliothèque impériale, par M. Babinet de Rencogne, archiviste de la Charente, un gros vol. in-8°. — *Revue de l'Aunis et de la Saintonge*, 3e année. — *Mirabeau devant le bailliage de Pontarlier*, par M. Jules Pothé, petit in-12. — *Monographie topographique, historique et statistique de Thoré (Loir-et-Cher)*, par M. A.-L. de Rochambeau, de la Société historique du Vendômois, un vol. in-8°. — *La tour de Jeanne d'Arc à Rouen et la souscription nationale.*

Digitized by Google

attentive même à leurs paradoxes. On disait naguère qu'ils écrivaient ensemble tout un livre... ils auraient tort. Pourquoi s'y mettre à deux quand on peut écrire chacun de son côté? Ce serait réduire nos plaisirs de moitié!

Moins solennels, mais chacun se recommandant par sa grâce et sa simplicité, voici venir de petits romans courts et bien faits, que l'on retrouve assez volontiers sur la table du salon, dans la saison clémente, à l'heure où l'on se plaît à quelque livre intéressant, mais sans fatigue. On le prend, on le laisse, on le reprend; c'est toute une fête. Ainsi les petits contes de M. Camille Dutripon : *Lilie et Martinet*, la *Tante Capitaine* et *Madame Dubois* sont vraiment de jolis petits contes. — *Entre chien et loup*, de M. A. de Pontmartin, représente une fiction très-savante, abondante en curiosités, en surprises, en belle humeur. M. de Pontmartin est un écrivain plein de respect pour son ouvrage. Il prend son heure et son jour pour bien écrire, et rien ne l'étonne et rien ne l'arrête. On l'aime, on l'honore, on fait bien. — Que c'est joli! *Marie aux yeux bleus* et *la Femme qui s'ennuie*, un double livre de madame la marquise de Lagrange. Elle est femme à laisser dix ans dans son secrétaire un livre écrit au courant de la plume, et le retrouvant par hasard, elle juge avec autant de fermeté que si c'était le livre d'une voisine. Ils ont comme cela des rencontres heureuses, dans cette maison de Caumont-Laforce. Ils aiment les livres, en se rappelant qu'un livre a servi de bouclier au jeune Caumont-Laforce le jour de la Saint-Barthélemy. Naguère encore, ils ont rencontré dans les papiers de leur maison ces charmantes lettres de Laurette de Malboissière, une aimable cousine, ingénieuse, élégante, et qui savait écrire, en se jouant, les plus charmantes comédies. Elles ont obtenu et mérité un grand succès ces lettres de la jeune Laurette; mais nous leur préférons de beaucoup cette admirable étude historique de madame la comtesse d'Armaillé : *Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV*. Madame la comtesse d'Armaillé est de bonne race historique. Elle est la digne fille d'un père également habile à tenir la plume et l'épée, et rencontrant dans son chemin cette innocente et vaillante princesse Catherine de Bourbon, elle l'adopte, elle la fait sienne.

Enfin, telle est la justice de cette excellente historienne, que pendant tout le cours de son livre on cherche en vain à quelle religion elle appartient. C'est seulement au dernier chapitre, au moment où disparaît, sans laisser d'enfants, dans un tombeau qui s'est perdu, la fille de Jeanne d'Albret, la propre sœur de Henri IV, que sa digne historienne entre en grande pitié de la voir persister jusqu'à la mort dans les croyances de sa jeunesse. Hélas! dit-elle... Puis elle explique, avec l'autorité de son rare esprit, que sans nul doute la princesse Catherine fût morte catholique si elle eût rencontré un convertisseur digne d'elle, un Bossuet, par exemple. Non certes, elle n'eût pas résisté au grand écrivain de l'*Histoire des variations*, au rude jouteur qui réduisit au silence l'éloquent ministre Jurieu. L'évêque de Condom, qui sera plus tard l'évêque de Meaux, eût dompté Catherine de Bourbon, comme il a dompté M. de Turenne. Il faut à ces grandes âmes des âmes dignes d'elles, et des prédicateurs dignes de leur esprit.

Une réflexion nous tente à la fin d'une si belle histoire. En songeant à ce roi

Digitized by Google

Henri IV, si terrible et si violent pour cette aimable sœur, sacrifiée impitoyablement à la nécessité de l'Etat; à l'aspect de cette princesse de Bourbon qui se dévoue, et parmi tant de ruines et de débris ne veut sauver que son âme et la liberté de sa conscience, on se demande : Où donc ai-je entrevu ces deux majestés? Vous les avez rencontrées dans les tragédies de Corneille, un esprit à la taille de tous les penseurs, de tous les poëtes du seizième siècle.

Et que serai-je?

NICOMÈDE.

Roi.
Reprenez-en, seigneur, l'auguste caractère.
Un véritable roi n'est ni mari ni père.
Il regarde son trône et rien de plus. Régnez;
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.

Et quelle femme aussi, plus semblable à Cornélie que la princesse Catherine de Bourbon :

Fille des Scipions, épouse de Pompée,
Veuve du jeune Crasse, et pour te dire plus,
Romaine... Mon courage est encore au-dessus!

Ah! quand les femmes bien élevées veulent écrire, elles ont un grand avantage sur les écrivains. Elles ont vu si jeunes tant de choses! Elles en ont tant deviné! Ames attentives, esprits généreux, promptes à l'admiration, de bon exemple et de bon conseil. Quel meilleur et plus sympathique écrivain que madame de Gasparin, racontant les exploits, les découvertes, les curiosités de *la Bande du Jura?* Je placerais volontiers à côté de ces charmants livres un nouveau livre de madame Victorine Rostand : *les Sarrasins, l'Epée et le soc,* moitié prose et moitié vers. La dame est savante et jeune encore; elle vit dans les champs, et sa recherche, aux heures de loisir, est tout entière pour sa province bien-aimée. Elle est aussi la voisine de M. de Lamartine. Enfant, elle a vu souvent passer le grand poëte sous ses yeux éblouis; on dirait qu'elle a gardé le charme et l'enchantement des *Méditations poétiques.* Mais quoi! il faut en finir. J'en suis fâché pour M. Louis Dépret, racontant *les Amours du Nord et du Midi* — pour mon confrère Emmanuel Gonzalès, racontant *les Amours du Vert-Galant* sur l'air connu :

Vive Henri-Quatre,
Vive le Vert-Galant...

sans compter *la Grève des amoureux* de Camille Périer, qui doit être un romancier portant *un suivez-moi, jeune homme.*

Eh! qui donc parlera de ce chapitre consolant après les soucis de terreur aux aspects si divers : *Notre-Dame de Thermidor,* qui n'est autre que cette aimable et vaillante madame Tallien telle que l'entrevit dans un jour de victoire, et renouant d'une main délicate l'avenir au temps présent, le grand poëte Ponsard? Il l'eût faite immortelle, si cette aimable immortalité n'eût pas commencé le lendemain du 7 thermidor.

Digitized by Google

Lui-même, après nous avoir donné la chanson de la rue et des bois, Victor Hugo, roi du poëme et roi du roman, nous a donné *les Travailleurs de la mer*, que l'on prendrait pour la suite du cinquième livre de l'Odyssée. Ah! que de verve et de génie il a répandus sur cette histoire impitoyable, où la fillette est un tyran, où l'amoureux est un martyr! Comme il nous a tenus émus, attentifs et charmés à ce grand drame où l'Océan joue un si grand rôle, où chaque flot qui monte est un traître, où l'espérance est un mensonge. Eh bien, nous ne parlerons pas, comme il en faudrait parler, des *Travailleurs de la mer*.

Nous signalerons, en revanche, et la revanche ne déplaira pas au poëte, le digne accomplissement de la tâche éloquente que s'était imposée le jeune François-Victor Hugo, quand il voulait payer à l'Angleterre une hospitalité dont l'Angleterre un jour sera fière à bon droit. Non-seulement il a traduit et publié les œuvres célèbres, retentissantes, immortelles de Shakspeare, mais encore il a voulu les compléter en réunissant dans un tome nouveau les œuvres apocryphes de son poëte bien-aimé. L'un de nos critiques les plus écoutés, M. Listener, a très-bien expliqué par quelles suites de travaux le jeune traducteur est arrivé à ce complément indispensable, et nous ne saurions mieux faire que de céder la parole à M. Listener :

« Fidèle à la promesse qu'il a faite de nous donner les œuvres complètes de Shakespeare, M. François-Victor Hugo vient de publier un premier volume de pièces apocryphes attribuées au poëte. Ce volume est précédé d'une introduction qui est un travail de critique extrêmement remarquable; le laborieux traducteur cède un instant la place au critique, au savant, au philologue, et si l'on peut dire, à l'historien littéraire.

Ceci est un travail entièrement neuf, qui n'avait encore été tenté par aucun des précédents traducteurs français, et dont les commentateurs anglais et allemands n'avaient jusqu'ici fourni que des éléments épars, incomplets et souvent contradictoires.

Ce n'est rien moins que l'histoire analytique et critique des publications nombreuses et diverses des œuvres de Shakespeare, depuis les éditions partielles et tronquées de quelques-unes de ses pièces parues de son vivant, jusqu'à la grande édition donnée par Heminge et Condell, en 1623, c'est-à-dire sept ans après la mort de leur glorieux camarade, et depuis cette époque jusqu'à nos jours, en signalant les œuvres attribuées successivement à Shakespeare, acceptées par les uns avec un pieux enthousiasme, rejetées et condamnées par les autres avec indignation au nom même de la gloire du poëte.

Cette enquête, rendue aussi délicate que difficile en raison même de l'abondance des documents accumulés depuis deux siècles, des investigations de toutes sortes se combattant entre elles et des documents contradictoires, M. François-Victor Hugo vient de la tenter et de l'amener à bonne fin, suivant nous, avec un talent et une conscience qui témoignent à la fois de l'érudition du traducteur et de la sagacité du critique.

Résumons aussi brièvement que possible ce travail, d'après les données fournies par M. François-Victor Hugo et les conclusions qu'il en tire. Shakespeare,

Digitized by Google

venu fort jeune à Londres, commence à travailler pour le théâtre vers 1584 ou 1585; en 1604, il quitte la capitale pour se retirer à Stratford, où il meurt en 1616, à l'âge de 52 ans, le 24 avril, jour anniversaire de sa naissance, n'ayant pas cessé jusqu'au dernier jour de sa vie d'écrire, puisque de sa retraite, au dire du révérend John Ward, jusqu'à l'époque de sa mort, il s'était engagé à envoyer à ses anciens associés et camarades du Globe et de Blackfriars, deux pièces chaque année. Voyons maintenant ce qu'il a produit pendant cette longue et laborieuse carrière d'au moins trente ans.

A sa mort, 14 seulement de ses pièces non contestées avaient été livrées à l'impression, à savoir : 12 de 1597 à 1604, et 2 de 1604 à 1616.

En 1623, Heminge et Condell, en les réimprimant dans leur grande édition in-folio, y en ajoutèrent vingt et une autres, ce qui portait à 35 l'œuvre authentique du maître. M. François-Victor Hugo, tout en discutant les droits et surtout la capacité des éditeurs, pour une publication de cette importance, signale les négligences, les omissions et les étranges erreurs commises par ces deux acteurs, dont l'un exploitait un fonds d'épicerie, et chez qui, par malheur, la bonne intention ne pouvait suppléer aux connaissances qu'exigeait une semblable tâche. Sachons-leur gré toutefois de leur entreprise; sans eux, peut-être plus d'un de ces chefs-d'œuvre, sinon tous, eussent été perdus pour la postérité. Mais ces 35 pièces, comédies, pièces historiques et tragédies de M. W. Shakespeare, publiées conformément aux vraies copies originales, forment-elles l'œuvre complète du poëte et représentent-elles son labeur de trente-deux années?

Il est permis d'en douter, d'après les renseignements contemporains et les recherches postérieures.

Déjà en 1598, Francis Meere, énumérant les œuvres alors connues de Shakespeare, signale parmi elles une comédie : « Peines d'amour gagnées », sans doute la contre-partie de « Peines d'amour perdues », et qui n'a jamais été retrouvée.

Un sieur Warbur, héraut d'armes du comté de Sommeret, avait recueilli des manuscrits d'œuvres dramatiques des auteurs contemporains d'Elisabeth et de Jacques Ier. Ces manucrits, au nombre de 53, furent détruits, moins trois, par la négligence du possesseur, et l'ignorance de son cuisinier qui s'en servit pour envelopper des pâtés. Dans la liste de ces œuvres perdues, on comptait un « Duc Humphrey » par Shakespeare, et une pièce par W. Shakespeare, sans autre indication : Sont-ce deux pièces inédites et inconnues? C'est ce qu'on ne peut aujourd'hui décider.

Parmi les pièces de Fletcher, non imprimées, on cite encore une « Histoire de Cardenio », faite en collaboration avec Shakespeare. Et on attribue en outre à ce dernier, sur la foi des enregistrements de libraires au « Stationner Hall » deux autres pièces également perdues : une « Histoire du roi Etienne » et « Iphis et Yante » ou un « Mariage sans mari ». Voici donc, à tort ou à raison, six œuvres attribuées à l'auteur d'*Hamlet* par la tradition, et qui n'existent plus aujourd'hui.

Mais ce n'est pas tout : en dehors des pièces reconnues pour lui appartenir,

Digitized by Google

et qui s'élèvent à trente-cinq, ainsi que nous l'avons dit plus haut, M. François-Victor Hugo en compte jusqu'à seize imprimées et publiées soit du vivant même de Shakespeare, sous son nom ou du moins avec ses initiales, soit depuis sa mort, et qui lui sont attribuées par les libraires ou les éditeurs, et comme telles enregistrées au « Stationner Hall ».

De ces seize, sept furent réunies, dès 1664, par l'éditeur Cheswinde, aux trente-cinq comprises dans l'édition de 1623, et jusqu'en 1735 elles firent partie des œuvres complètes de Shakespeare. Les autres parurent à part; mais toutes, sauf « Périclès », furent rejetées par la plupart des commentateurs, comme n'appartenant pas au répertoire shakespearien.

Voici les titres de ces seize pièces :

Les « Deux nobles parents », — la « Naissance de Merlin », — « Locrine », — la « Puritaine ou la Veuve de Watling street », — « Lord Thomas Cromwell, sir John Oldcastle » (première partie), — le « Prodigue de Londres », — une « Tragédie dans l'Yorkshire », — « Périclès », — le « Joyeux Diable d'Edmonton-Mucedorus », — la « Belle Emma », — « Edouard III », — « Arden de Feversham », — « George-à-Green », — et « Albumazar ».

Parmi elles, plusieurs ont été revendiquées et restituées à leurs auteurs véritables ou du moins probables; ainsi « Sir John Oldcastle » est rendu à la collaboration d'Anthony Munday, de Michel Drayton, de Robert Wilson et de Richard Hatway, auxquels il faut ajouter Thomas Dekker, qui y fit en 1602 des additions suivant l'usage de l'époque. Le « Joyeux diable d'Edmonston » est attribué à Michel Drayton ou à Tony Brewer.

Albumazar, qui date de 1614, appartenait à un certain Tomkis ou Tomkins, et enfin *George-à-Green,* depuis une quarantaine d'années, est restitué, avec toutes les apparences de la certitude, à Robert Greene.

Si la critique anglaise répudie toutes ces pièces, la critique allemande les reconnaît au contraire non-seulement comme appartenant à Shakespeare, mais comme dignes au moins en grande partie de lui appartenir. Entre ces deux opinions si complétement opposées, M. François-Victor Hugo s'adresse à la critique française pour « prononcer en dernier ressort dans ce débat littéraire... » C'est à elle, dit-il, que j'en appelle ici humblement... Entre les seize » drames attribués au maître, il en est quatre dont après mûr examen j'ai cru » reconnaître l'origine shakespearienne. Je présente aujourd'hui ces quatre » drames à la haute critique de France et je la conjure solennellement de rendre » leurs titres de noblesse à ces enfants perdus du génie, dont j'ose me faire » devant elle l'interprète et l'avocat : « Une tragédie dans l'Yorkshire », « Les » deux nobles parents », « Edouard III », « Arden de Feversham ».

M. François-Victor Hugo a donc traduit, sous la qualification d'apocryphes, ces quatre pièces auxquelles il ajoute *Titus Andronicus* et *Périclès,* qui depuis longtemps sont admises parmi l'œuvre déclaré authentique du maître et qu'à ce titre déjà les précédentes traductions n'avaient pas cru devoir omettre.

Le premier volume, seul encore publié, contient : « Titus Andronicus, Une » tragédie dans l'Yorkshire et Les deux nobles parents. »

Digitized by Google

C'est-à-dire trois pièces diverses de ton, de caractère et de couleur.

Nous ne dirons que peu de chose de « Titus Andronicus, » elle est connue de tous les lecteurs de Shakespeare; c'est une épouvantable tragédie qui résume en elle seule presque toutes les scènes horribles et sanglantes qu'offrent la plupart des œuvres contemporaines; à ce titre, elle pourrait être signée de Marlowe, de Kid ou de Chettle : mais elle est acquise à Shakespeare et il y a chose jugée.

« Une tragédie dans l'Yorkshire » est un drame bourgeois presque aussi terrible dans sa contexture sommaire : un gentilhomme qui a joué et perdu sa fortune et celle de ses enfants égorge ces derniers pour les soustraire à la misère, blesse sa femme, et ne recouvre la conscience de ses crimes qu'en face du châtiment. C'est la mise à la scène d'un événement contemporain. La traduction de cette pièce, qui est plutôt une esquisse qu'une œuvre complète, a déjà paru en 1859, dans les numéros 2 et 3 de la « Gazette de Grimm », petite publication périodique éphémère.

Ce drame est généralement attribué à Shakespeare; disons cependant que M. Payne-Collier, dans son « Décaméron poétique » publié en 1820, a prétendu que cet ouvrage devait être de Thomas Nash; la raison qu'il en donne, indépendamment de la ressemblance du style, c'est qu'on y rencontre deux vers appartenant à une pièce de Nash insérée dans son « Pierce Penny less, » imprimée en 1593 et citée par G. Harvey trois ans plus tôt. Et il ajoute : « Est-il » possible qu'un autre écrivain se serait aventuré à prendre textuellement deux » vers d'un auteur aussi populaire que Nash sans croire que Nash ne saurait » pas les revendiquer lui-même? » Cependant M. Payne-Collier paraît avoir changé d'opinion, car dix ans plus tard, dans ses « Annales du théâtre », il passe en revue les œuvres de Nash sans faire mention de ce drame.

Enfin l'œuvre la plus remarquable du volume est sans contredit « Les deux nobles parents », composée en société avec Fletcher et imprimée avec leurs deux noms en 1634, c'est-à-dire plusieurs années après leur mort. Cette pièce est empruntée à un conte du vieux Chaucer, qui avait déjà inspiré une pièce sur le même sujet, « Palamon et Arcyte, » jouée en 1566 devant la reine Elisabeth. Elle offre des scènes émouvantes, une peinture des passions et une variété de caractères qui ne sont pas indignes de Shakespeare, et de l'un de ses élèves les plus élégants et les plus ingénieux.

M. François-Victor Hugo restitue à chacun de ses illustres collaborateurs la part qui leur appartient dans l'œuvre commune : ainsi le premier acte et le dénoûment, c'est-à-dire l'exposition et la conclusion, plus deux scènes aux troisième et quatrième actes, ont dû être écrites par Shakespeare : quant au fait de la collaboration elle-même, une tradition du dix-septième siècle veut que Shakespeare aurait laissé inachevé le manuscrit des « Deux nobles parents », et qu'après sa mort, à la demande des comédiens, il aurait été complété par Fletcher; c'était sans doute l'une de ces deux pièces que le grand poëte s'était engagé à écrire chaque année.

M. Ernest Lafond, qui a entrepris une traduction des œuvres principales des « Contemporains de Shakespeare », a, dans le volume consacré à Ben Johnson

Digitized by Google

et Fletcher, déjà traduit cette pièce sous le titre « Des deux nobles cousins », mais sans y joindre le prologue et l'épilogue que M. François-Victor Hugo s'est gardé d'omettre.

Le prochain volume contiendra « Périclès, Edouard III et Arden de Feversham » : nous n'avons pas à discuter le choix fait par le traducteur, nous l'approuvons au contraire, et d'après nos propres études nous le croyons conforme à la vraisemblance non moins qu'à la vérité; mais nous regrettons que sur ce terrain, dont les limites sont loin d'être rigoureusement fixées, il ait cru devoir se restreindre et ne pas donner aussi la légitimation dans ses « apocryphes » à quelques autres œuvres, qui placées dans des conditions à peu près analogues, se recommandent à la curiosité et à l'intérêt des admirateurs du grand poëte, par la variété des sujets ou la peinture des mœurs, telles, notamment, par exemple, que « La Puritaine, Le Prodigue de Londres, Locrine ou lord Thomas Cromwell ». Il suffirait d'ajouter un volume aux deux annoncés, et nous pensons que personne ne s'en plaindrait; si la gloire de Shakespeare n'a rien à gagner personnellement à ces restitutions, il n'en est peut-être pas de même pour l'étude du vieux théâtre anglais, encore si peu connu en France malgré de récents travaux, et pourtant si curieux et si intéressant.

Pour bien terminer ce qui est bien commencé, nous avons là plusieurs petits romans qui se lisent en moins d'une heure, et qui nous consolent et qui nous reposent de ces épopées bourgeoises, en trente volumes, publiées en quatre ou cinq années. Les esprits délicats s'arrangent mal de ces tours de Babel. Ils se contentent volontiers d'une nouvelle écrite avec art, dans un style alerte et plein de goût : *l'Heure du berger,* par M. Emmanuel Gonzalès; *l'Amour et la Musique,* par M. Moléri; *les Romans microscopiques,* de l'habile et très-heureux écrivain M. Charles Joliet, vous représentent, à eux trois, une vingtaine de petites compositions pleines de jeunesse, et de toutes les vertus de la jeunesse. D'abord, on en lit une, et l'autre, et l'autre, et toujours, jusqu'à la fin du tome, et chaque lecteur redit son histoire, et voilà comme on est populaire, en quelques feuilles d'impression.

JULES JANIN.

P. S. Ici encore, l'éditeur interviendra pour remplir une lacune de l'*Almanach littéraire.* Aux livres dont M. Jules Janin a parlé, il faudrait ajouter la troisième édition de sa traduction d'Horace, *le Talisman,* un volume in-18; *Béranger et son temps,* deux petits tomes in-16; enfin, un petit traité à l'usage des bibliophiles, dont M. Louis Ratisbonne a si bien parlé :

« *L'Amour des Livres.* Nous ne voulons qu'annoncer cet opuscule, qui vaut mieux pourtant que maint gros ouvrage. Ce petit livre de soixante pages, signé Jules Janin, publié par Miard, imprimé en caractères elzeviriens, tiré en vélin à trois cents exemplaires, est dédié à un jeune et intelligent bibliophile, M. Georges Moreau-Chaslon. Il peut servir de guide excellent à tous ceux qui, touchés de cette passion des beaux livres, entreprendront d'élever, volume par volume, sous leur toit paisible, cette construction de plaisance et de gloire, cet édifice charmant : une bibliothèque. Monument de gloire, une

Digitized by Google

bibliothèque n'en est-elle pas un? Et les colonnes de bronze forgées avec les canons pris sur l'ennemi, composées surtout de sang et de larmes, valent-elles ce monument illustre fait avec les trophées de l'esprit humain?

» Notre collaborateur et ami Jules Janin n'a jamais rien écrit de plus achevé que ces courtes pages. C'est un morceau cicéronien en langue française, où le traducteur d'Horace a mis sa main la plus coquette et aussi le meilleur de son cœur. Il a lui-même passé au milieu des livres sa belle vie honnête et réglée. Sa bibliothèque est renommée. Il y a réuni à loisir, une à une, de nombreuses raretés, si les deux mots peuvent se joindre. Et ces vieux livres dans leur antique costume, Aldes et Elzeviers, et ces ouvrages contemporains dans leurs beaux habits brodés par Capé, Petit, Beauzonnet, chargés de dédicaces amicales ou reconnaissantes, d'autographes de prix, de dessins originaux, ils ont été, ils sont encore les meilleurs témoins de l'écrivain. Ils sourient, sur leurs rayons de chêne, à cette existence studieuse et indépendante, qui n'a connu d'autre joug que le travail, et dont le travail, avec l'estime des honnêtes gens, est la seule récompense. Ce n'est pas Jules Janin qui vendra ces chers livres pour profiter de la plus-value. Il enseigne au contraire dans *l'Amour des Livres,* après l'art de les conquérir, celui de les conserver.

» « Une femme est là, dit-il, en parlant de ses livres à lui, jeune, vaillante » et forte qui gardera par piété conjugale, honneur de son toit désert, ces his- » toriens, ces poëtes, ces amis; et quand la vieillesse à son tour appesantira » cette main charmante, ô mon Dieu, laissez-lui la force d'ouvrir encore cette » humble fortune, où revivra pour un temps si court le souvenir du fidèle écri- » vain qui l'entoura, comme il eût fait pour sa reine, de son dévouement, de » sa reconnaissance et de ses respects! »

» Que dites-vous de cette note attendrie, de cette larme tombée au milieu de pages enjouées comme il les écrit d'ordinaire? Il a réalisé le rêve d'un ancien : une maison pleine de livres, un jardin plein de fleurs! Et pourtant il chante aussi son *Lacrymæ rerum;* mais, à la manière de son Horace, il sourit en pleurant, et ses larmes mêmes sont couleur de rose. »

NÉCROLOGIE.

La mort a frappé bien des coups terribles, à commencer par la reine des Français, Marie-Amélie, une providence ici-bas, une sainte là-haut.

Les poëtes ont perdu Méry, qui vivait de leur vie et les encourageait de ses louanges. Il était né à la fin du dernier siècle, et sitôt qu'il put écrire, il écrivit en vers faciles et charmants des satires, des épigrammes et bientôt un poëme intitulé *Napoléon en Egypte.* Il eut l'honneur de saluer, dans son exil, la propre mère de l'exilé de Sainte-Hélène, et cette visite auguste lui devait naturellement inspirer ses plus beaux vers. Du matin au soir et du soir au matin, pour peu qu'il rencontrât un auditoire au niveau de son esprit, il prodiguait, comme autrefois Diderot lui-même, les trésors de sa parole animée et charmante. Ah! le bel esprit! le charmant causeur! C'était merveille de voir Méry soudain

s'agiter et par gestes, autant que par la parole, animer toutes sortes d'histoires qu'il oubliait, le malheureux! sitôt qu'il les avait inventées. Mais ce qu'il n'oubliait pas, c'était une belle page aussitôt qu'il l'avait lue. Il savait par cœur, dites-moi comment? Horace et Virgile, et Tacite? Au besoin, il récitait une oraison funèbre de Bossuet. Un jour de l'été de 1863, comme il visitait à Salzbach le lieu funeste où tomba M. de Turenne, il se mit à raconter toute la bataille. Il nous montra M. de Saint-Hilaire, le lieutenant général, disant à son fils qui le voyait blessé : *Ce n'est pas moi, mon fils, qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme.* Il récita l'admirable page de madame de Sévigné. Il démontrait la guerre, il nous la faisait toucher du doigt; peu s'en fallait qu'on n'entendît, hélas! le gémissement des champs de bataille éternellement renouvelés. Puis, tout d'un coup, voilà Méry se souvenant de l'oraison funèbre de Fléchier, la plus belle chose qu'il ait faite; après avoir récité ce grand passage : « Enfin, messieurs, qu'est-ce qu'une armée?... » il arrive au moment où l'orateur chrétien raconte à son auditoire comment le héros est tombé :

« N'attendez pas de moi que je décrive une scène tragique, que je vous montre ce grand homme étendu sur ses propres trophées, que je fasse crier son sang, comme celui d'Abel; que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion et de la patrie éplorées. Dans les pertes vulgaires, on surprend, avec ces artifices de langage, la pitié des auditeurs. »

On l'écoutait bouche béante, et l'auditoire se prit à pleurer. Il savait par cœur les trois discours de Cicéron contre Verrès; il savait toute la *Catilinaire.* Comme il voyageait à Naples, il visita, naturellement, le tombeau de Virgile, et il récita d'une voix touchante, en guise d'oraison funèbre, tout le deuxième livre de l'*Enéide.* Anglais et Français se pressaient pour l'entendre; ou bien, si sa mémoire était en défaut, il inventait prestement un passage inédit de quelque poëte inconnu. Les plus savants le croyaient sur parole. Ah! c'était une riche nature, et quand il s'était bien dépensé en petite monnaie, il rentrait dans son repos. Pour un empire, en ces moments de bien-être, il n'eût consenti à toucher une plume. Alors il dormait, ou bien il jouait; trop riche et trop heureux eût-il été, s'il se fût contenté des échecs et du whist, qu'il jouait dans la perfection. Un beau jeu, bien joué avec talent et sang-froid par un galant homme, en ses moments de loisir, exige une assez grande intelligence. On a vu des joueurs d'échecs que les échecs faisaient célèbres. Mais les jeux de société ne suffisaient pas à l'activité du charmant poëte. Il aimait surtout les jeux de hasard. Que de belles journées il a perdues autour d'un tapis vert, cherchant à dominer le hasard, qui le terrassait toujours! Quelle fortune il a laissée entre les mains des croupiers! Et puis, quand il avait tout perdu, il redemandait au travail de quoi jouer encore. Il n'y a pas si longtemps que ce vieillard, car il était vieux avant l'âge, avait retiré des mains du prêteur d'argent un bel encrier que lui avait offert un journal dont il avait été le sauveur. Cet encrier représentait les principales héroïnes des romans de Méry; il y tenait, comme on tient à une récompense bien méritée, et pourtant il l'avait mis en gage pour payer une dette de jeu. Même quand la dette fut payée, il advint que, le détenteur refusant de rendre le gage, Méry plaida *pour son encrier,*

Digitized by Google

comme autrefois Cicéron pour *sa maison*. Dans cette aimable plaidoirie, où il obtint gain de cause, « Ah! messieurs, disait-il, félicitez-moi d'être un joueur! Si je n'avais pas aimé le jeu, ou s'il m'avait bien traité, j'aurais été toute ma vie un paresseux. Eh bien, le jeu m'a réveillé; le jeu était ma dixième muse.... » Ami Méry, quand vous plaidiez ainsi, vous faisiez encore un para-

MÉRY.

doxe, un suprême paradoxe! La véritable inspiration vient à l'écrivain d'une vie heureuse et bien ordonnée. Admirez et contemplez, sans aller plus loin, les grands poëtes français. Voyez-les vivre : ils vivent doucement, simplement. Despréaux passe, en son jardin d'Auteuil, sous ses vieux ombrages, les meilleurs moments de sa vie. Ecoutez La Fontaine, il vous dira que le rêve éveillé fait tout son contentement. Montaigne se plaisait à chevaucher bien assis sur

Digitized by Google

un bon cheval. Jean Racine, oublieux de *Phèdre* et de *Mithridate*, jouait à la procession avec ses enfants, et comme un jour le prince de Conti l'invitait à dîner : « Monseigneur, disait-il, j'ai rapporté de Versailles une grosse carpe, et je la dois manger avec ma femme et mes enfants. Que Votre Altesse Royale m'invite un autre jour ! »

Non, non, le jeu n'est pas une excuse. Il faut garder son encrier, quand on a l'honneur d'être un écrivain ; sa charrue, si l'on est un laboureur. Qui que nous soyons, bourgeois ou soldats, gardons précieusement nos armes et nos outils ! Méry le savait bien, lorsqu'il réclamait son encrier avec tant d'instance. Hélas ! il est mort sans avoir retrouvé ce bon camarade, et sa dernière action fut justement d'écrire un *bon* à l'adresse du détenteur.

M. d'Argaud, le fidèle et courageux ami de Lamartine, avait à peine achevé sa belle histoire de la reine *Elisabeth d'Angleterre*, digne pendant de son histoire de *Marie Stuart*, que la mort le vint prendre et le jeta dans le tombeau, sans qu'il eût le temps de savoir le succès de son livre. Il mourut vite et bien, comme un homme d'honneur, qui laisse après soi une bonne renommée. Et pourtant il laissait ici-bas, pour le pleurer, une aimable épouse, une compagne ; il la laissait privée de la lumière du jour, pauvre et seule. Il croyait à la Providence, et cette croyance a soutenu ce brave homme au milieu de tant de traverses, accomplissant la tâche rigoureuse de chaque jour.

Deux auteurs dramatiques, qui certes étaient loin d'être nés à la même heure : l'auteur du *Jeune mari*, M. Mazères, qui avait eu l'honneur de partager avec M. Scribe la popularité du théâtre contemporain, et M. Martin, un jeune homme, un nouveau venu, plein de la première espérance et des premiers contentements d'un jeune esprit qui se réveille en toute espèce d'abondance et de bonne humeur, M. Mazères et M. Martin sont morts à six mois de distance, et nous ne voudrions pas laisser perdre cette éloquente page, à propos de ces dernières funérailles. Ecoutez ; ceci est du bel et bon Théophile Gautier :

« Edouard Martin, un brave et spirituel garçon, aimé de tous, vient de partir pour un voyage plus long que l'expédition au pôle Nord, et il n'en reviendra pas. Son âme l'avait devancé, et ce n'est guère que son corps qui vient de mourir. Déjà depuis longtemps les aberrations lui troublaient la vue, et de sa vue elles étaient passées à son cerveau. C'était cependant une nature bonne, joyeuse, sympathique, et qui ne semblait pas demander à la vie plus qu'elle ne peut donner. On eût pu croire E. Martin heureux. Ses vaudevilles pleins de gaieté, de finesse, d'observation et de bonne humeur, risquaient souvent d'être des comédies, témoin *le Voyage de M. Perrichon*. On jouait partout les pièces où il avait collaboré. Le Théâtre-Français lui avait ouvert ses portes, et il y fit représenter, sous le titre de *Moi*, une comédie où il peignait l'égoïste, et dont l'honorable succès eût dû satisfaire sa légitime ambition. Mais il y a sous le rire beaucoup de mélancolie. L'esprit s'inquiète d'une situation comique à trouver comme d'un grand poëme, et le cœur peut prendre une noire tristesse de quelque défaillance ou de quelque fatigue intellectuelle.

On croit la source tarie, parce qu'un caillou l'obstrue ce jour-là, et qu'elle

Digitized by Google

ne remplit pas la coupe qu'on lui présente. De là d'amers désespoirs, de secrètes angoisses, de sombres retours sur soi-même, masqués d'un faux air d'insouciance. Tout le monde n'a pas l'amour-propre de l'archevêque de Grenade, et n'a pas besoin d'un Gil-Blas pour l'avertir qu'il baisse. Les gens de lettres, quoi qu'on en pense, se disent ces choses-là tout seuls, et bien durement et avec beaucoup d'injustice parfois. C'est le souci perpétuel de chacun de nous, petit ou grand, illustre ou obscur : nous en mourons tous un peu. Édouard Martin avait la voix d'un timbre exactement semblable au nôtre, et quand nous étions ensemble, il était difficile de distinguer lequel de nous deux parlait. Cette coïncidence avait existé aussi avec Gérard de Nerval, et il se plaisait à faire remarquer ce détail. Hélas! nos deux Sosies de voix ne sont plus; ils sont morts l'un et l'autre d'une mort triste; mais, comme dit Henri Heine « ne te hâte pas de t'attendrir sur leur sort, car qui sait la fin que le destin te réserve? »

Nous empruntons encore à M. Théophile Gautier les pages touchantes dans lesquelles il raconte la vie et la mort de Léon Gozlan, la plus grande perte que la littérature ait faite cette année. Le lecteur sera bientôt gagné par l'intime émotion... « Rendons à cette mémoire les honneurs qui lui sont dus; tressons-lui avec quelques lignes de feuilleton une couronne de jaunes immortelles. Ils commencent à être rares les survivants de cette phalange autrefois si serrée qui s'était formée vers 1830, et que reliaient autour du drapeau romantique les mêmes sympathies, les mêmes admirations, les mêmes rêves de rénovation littéraire. A des instants de plus en plus rapprochés, une balle invisible siffle, et un vide se fait dans les rangs, vide qui ne sera pas rempli, car qui se soucie aujourd'hui des idées dont nous étions enflammés jusqu'à la folie? La génération nouvelle a ses amours, ses haines, ses préoccupations, ses affaires, comme c'est son droit, et ne regarde pas souvent en arrière : elle marche confusément vers l'avenir, vers l'inconnu, et nous autres, nous restons là, avec nos dieux oubliés, sur le champ de bataille, à compter nos morts gisant parmi quelques momies classiques pourfendues jadis à grands coups d'estoc. L'heure est triste, le jour descend et la nuit va venir. Du soleil on n'aperçoit plus qu'un mince fragment de disque échancré par la silhouette noire des affûts brisés. Notre armée est, non pas vaincue, mais décimée, et les soldats qui sont encore debout se regardent avec inquiétude, voyant leur petit nombre... » *On bat le rappel là-haut,* disait de son côté un des confrères de M. Théophile Gautier.

» Dans sa jeunesse, il possédait au plus haut degré la beauté du juif d'Orient : — nous ignorons s'il était israélite de fait ou de descendance. — Il avait la tête un peu grande peut-être pour sa taille, mais d'une correction parfaite; un nez légèrement aquilin, des yeux noirs à paupière souple et large, d'où s'échappaient des flamboiements de lumière; des cheveux fins, lustrés, brillants, d'un noir de jais et qui, comme ceux des Maltais, se tordaient naturellement en petites spirales; un teint olivâtre, uni, coloré d'un chaud hâle méridional; il était Phocéen comme Méry, comme Guinot, comme Amédée Achard, comme tant d'autres, qui ont su faire honneur aux lettres et à leur ville natale. Il était très-élégant, très-soigné et recherché dans son costume.

Digitized by Google

Les poëtes et les écrivains d'alors avaient tous une veine de dandysme : Alfred de Musset imitait Byron et surtout Brummel; Roger de Beauvoir, Balzac même par boutades, se piquaient d'être aussi bien mis que le comte d'Orsay; et, si l'on n'écrivait pas avec des manchettes de dentelles comme Buffon, au moins on mettait des gants paille ou gris-perle après avoir fait de la copie.

. . . . . .

La qualité dominante du talent de Léon Gozlan était l'esprit, non pas un esprit d'improvisateur comme celui de Méry, mais un esprit taillé à facettes, coupant sur toutes ses carres comme un diamant, et ce diamant lui a suffi pour écrire son nom sur cette glace banale où tant de visages viennent se regarder sans laisser trace. Personne n'a fait mieux que lui la nouvelle à la main, l'article de petit journal. Ses critiques étaient comme ces stylets vénitiens à lame de cristal qui se brisaient dans la plaie, mais dont les manches n'en étaient pas moins des chefs-d'œuvre de ciselure et d'orfévrerie.

Ce n'était là sans doute qu'un des côtés de cette nature si bien douée; mais, avant toute chose, Gozlan éblouissait par un petillement d'étincelles de toutes les nuances. Car son esprit n'était pas incolore comme celui des gens purement spirituels à la façon de Voltaire, de Chamfort et de Stendhal; il s'y mêlait beaucoup d'imagination, de poésie et de pittoresque. Ce n'était pas à développer quelque lieu commun de bon sens que Léon Gozlan employait cet esprit, mais bien à soutenir quelque incroyable paradoxe, auquel il finissait par donner toutes les apparences du vrai par la subtilité des déductions et l'appropriation de détails confirmatifs de la donnée primitivement fausse. Il n'eut dans ce genre, qui rappelle les exercices des sophistes grecs, d'autre rival que Méry. Ces jeux de la pensée demandent toute la souplesse d'organisation des Méridionaux.

Si notre mémoire ne nous trompe, le début de Gozlan dans le livre fut un roman intitulé *les Intimes*, d'un style chaud et passionné, qui fut lu avidement. *Le Médecin du Pecq, les Nuits du Père la Chaise, Aristide Froissard*, et d'autres romans, prouvèrent que Gozlan n'avait pas seulement de l'esprit, mais qu'il savait écrire un ouvrage de longue haleine, intéressant, rempli de piquantes observations et de peintures curieuses. Nous avouons pourtant que ce que nous préférons de lui, ce sont trois petites nouvelles, des chefs-d'œuvre, des diamants de la plus belle eau, sertis dans la plus fine monture : *la Frédérique*, histoire d'une tasse en porcelaine de Saxe; *Rog*, où l'on raconte les malheurs d'un chien; *le Croup*, où l'on voit la mort d'un enfant, et que nous n'avons jamais pu lire que la poitrine oppressée, la gorge étranglée de sanglots, et les yeux pleins de larmes. Gozlan excelle aussi dans les contes orientaux. Son style alors ressemble à ces vitrines de la Compagnie des Indes aux expositions universelles : l'or, l'argent, les perles, les diamants, les saphirs, les paillons, les ailes de scarabée y luisent sur le fond disparu du brocart et du cachemire. Il fait aussi très-bien la marine, témoin l'*Histoire des cent trente femmes*. Mais ce n'est là que la moitié de cette vie littéraire. Gozlan eut toujours des aspirations vers le théâtre, contrairement à la plupart des romantiques, qui préféraient donner leur spectacle dans un fauteuil à le produire sur

Digitized by Google

la scène après les mutilations demandées par les directeurs et les concessions nécessaires faites aux philistins du parterre et des loges. Il s'obstina et fit bien.

LÉON GOZLAN.

La Main droite et la Main gauche fut un des grands succès de l'Odéon et prouva, malgré l'opinion des charpentiers dramatiques, qu'un romancier pouvait faire une pièce. Son répertoire est assez nombreux, et une petite pièce,

Digitized by Google

Une Tempête dans un verre d'eau, paraît souvent sur l'affiche du Théâtre-Français.

Le Lion empaillé fut joyeusement accueilli aux Variétés. Mais, quoiqu'il ait obtenu de véritables et fructueux succès sur diverses scènes, nous aimons mieux le Gozlan du livre et du journal que celui du théâtre. Il était de sa nature ce qu'on appelle dans le jargon moderne un paroxyste, c'est-à-dire un tempérament poussant tout au paroxysme et à l'outrance, le paradoxe, la fantaisie, le style, la couleur, l'esprit. Il trouvait tout froid, tout plat, tout insipide et sans relief, et, avec une énergie incroyable, il haussait le diapason naturel des choses et écrivait sur des portées impossibles pour tout autre.

M. Roger de Beauvoir, lui aussi, par sa naissance, appartenait au cycle heureux de 1830; il se distinguait par le tapage et le bruit de sa prose et de ses vers écrits au hasard, et plus voisins de la mode que de la littérature. Il s'est beaucoup agité pour faire assez peu. Il laissera peu de chose, et son souvenir confirmera cette parole de l'Écriture : *Malheur à ceux qui rient.* Pour s'être approché trop près de lord Byron, M. Roger de Beauvoir est tombé, sans trop de profit pour sa renommée, au fond des abîmes, où du moins lord Byron aura trouvé tant de misères et tant de gloire. A trente ans, lord Byron (c'est pourtant lui, poëte à talons rouges, qui a donné l'éveil à tant de *juvenilia*, aujourd'hui recouverts d'un crêpe!) écrivait ces vers désespérés : « Le poëte est mort en moi! Où était la flamme à peine est la cendre! mon cœur a perdu sa jeunesse, et de mon front dépouillé sont tombés mes cheveux noirs! » Quand il chante ainsi, lord Byron chante en poëte amateur... Ne dirait-on pas d'une plainte écrite par le poëte que nous pleurons? Lui aussi, M. Roger de Beauvoir, si vous le dégagez de sa *Légende* (un mot de M. Albéric Second), il a cruellement regretté les heures clémentes et peu mondaines, les heures sans bruit à l'abri des passions et de leur violence. Ouvrez ses dernières chansons, plus d'un refrain touche au remords; il pleure, avec des larmes secrètes qui se font jour malgré lui, ces gaietés sans motifs, cet enjouement sans frein, ce luxe d'un instant, ces plaisirs d'une heure, et la charmante vanité du beau langage où tout est sonore et vide. A quoi bon ces belles manières? Que nous font, un pied dans le tombeau, ces victoires d'un ruban et le triomphe éphémère d'une frêle broderie sur un lambeau de gaze? O malheureux! que je te plains! Te voilà brisant ton front épuisé contre ce labyrinthe écroulé des succès et des divertissements frivoles! Mais le moyen, quand on fut applaudi de si bonne heure, et de si bonne heure enivré des parfums compromettants de la vie à l'abandon, de ne pas obéir au vent qui souffle, aux bruits lascifs de la lyre invisible, à ce besoin de mouvement, de feu, d'ironie et de plaisir? C'est pourquoi nous devons plaindre, et du fond de nos cœurs, ces victimes joyeuses du plus abominable de tous les arts : l'art de tuer les années sous le refrain des chansonnettes; l'art de se mentir à soi-même, en semant de fleurs le précipice où l'on tombe. O malheur sans rémission, pour une créature intelligente et bien née entre toutes, de s'éblouir jusqu'aux ténèbres de ce phosphore incertain que l'on prend pour le grand jour! Et puis soudain disparaître dans les poussières de ses romans, dans les cendres de ses odes galantes, dans le néant de sa

Digitized by Google

comédie! Etre englouti au moment où l'on essaye encore un dernier rire à la façon du fantôme entraînant Don Juan dans ses trappes, et pour *De profundis* entendre au milieu de ces débris la chanson de *Manfred* : « Adieu, race légère! Un long adieu! l'heure fatale a sonné. Voilà bien le lac sombre de l'oubli, agité par des orages que vous ne pouvez maîtriser. Adieu! dans ces eaux froides, l'imagination, votre souveraine, vous a précédés; elle ne vous a pas attendus longtemps!... »

Quinze ans avant sa mort (il est mort sérieusement, avec courage et sans orgueil, un prêtre a fermé ces yeux pleins d'une flamme amortie) Roger de Beauvoir, dans un de ces moments de sévérité avec soi-même, qui arrivent inévitablement sans qu'on les cherche, écrivait ces vers déjà désespérés :

Ainsi, perdu de vice en vice,
Seigneur, avec eux j'ai marché,
Sans que ton glaive de justice
Jusqu'à cette heure m'ait touché!

Mais aux jours marqués tu te venges
En amenant à notre lit
La chaîne des impurs archanges
Quand le jour décroît et pâlit.

Comme une troupe possédée,
Ils troublent tout de leur fureur.
On entend leur voix saccadée
Rire, en criant : *Malheur! malheur!*

Ils n'ont plus de fard au visage,
Plus de broderie au chapeau;
Ils ont congédié leur page,
Et le soufre a jauni leur peau.

Et quand sous leur souffle tout ploie,
Tout s'émeut, vous seul, ô Seigneur!
Nous empêchez d'être la proie
De ces fils de votre fureur!

Enfin, pour ne rien oublier même dans les plus humbles de ces êtres à part, qui sont nés pour distraire, un instant, les peuples de leurs ennuis, nous avons aussi perdu une femme illustre, qui s'est éteinte en silence et dans la solitude. A peine on sait qu'elle est morte, et déjà le monde a cessé d'en parler. Il est ainsi fait, le monde. Il est oublieux, il est ingrat! Qui que tu sois, voilà ton histoire, à moins que l'on ne te compte au premier rang des scélérats fameux! Pourtant cette femme avait été célèbre entre toutes les héroïnes de ce grand siècle; elle avait salué de ses premiers pas la Révolution française; elle avait marché sur la pointe des vents, sur la tête des peuples. Sa devise était : *Quò non ascendam?* Des armées entières l'avaient applaudie; elle allait volontiers dans le nuage, et, voisine du soleil, elle le contemplait face à face. Elle a porté fièrement toutes les couronnes, et on la voyait monter dans sa pourpre, la tête

Digitized by Google

couronnée de palmes, les mains pleines de foudres ou de lauriers, et les pieds dans les sandales d'or! Vie étrange, éclatante, à nulle autre pareille! Des périls à blanchir vos cheveux si vous n'aviez que vingt ans; des accidents à vous briser vingt fois; un courage à toute épreuve; une lutte énergique avec le jeune Phaéton conduisant le char du soleil; tant de fleuves franchis à pied sec, tant de remparts dominés d'une hauteur inaccessible; elles-mêmes, les tours de Notre-Dame de Paris humiliées par cette victorieuse, voilà la plus légère part de cette existence illustre et courageuse, et si nous voulions tout vous dire, ô mes amis, vous ne nous croiriez pas!

Cette femme était mieux que la victoire; elle en était l'annonce et le présage. Elle jouait de l'arc-en-ciel comme un enfant de son cerceau; tous les vents favorables enflaient sa légère écharpe : on eût dit la jeune Iris qui jette au frais matin les roses de sa corbeille! Et non-seulement la France et l'Italie ont salué cette Altesse; elle a fait son entrée à Vienne à la suite, et que dis-je? au-dessus de l'Empereur. Le Kremlin s'est incliné devant elle; elle a défié les Pyramides, qui n'ont pas accepté son défi. Que de belles heures elle a passées à côté des étoiles! comme elle a méprisé le mont Blanc! Un jour même, elle a relevé d'un nœud charmant ses cheveux flottants sur ses belles épaules; la mer de glace était son miroir! Et quand ce fantôme aérien redescendait sur la terre, on entendait l'éclat des tempêtes mêlé au bruit des tambours... Pourtant la voilà morte. Le Vieux de la Montagne et moi nous sommes seuls à la pleurer.

Au moins l'avez-vous nommée et la reconnaissez-vous? Demandez à votre aïeul, il vous dira : C'est juste et c'est vrai! telle était, de mon temps, quand j'étais jeune, à la suite du général Bonaparte, madame Saqui la triomphante, la renommée aux pieds d'airain, aux ailes d'or!

Si nous cherchions encore, hélas! nous trouverions une mort bien funeste, un suicide, un malheureux succombant sous les douleurs de l'hôpital, M. Charles Barbara, l'auteur de ce drame émouvant : *l'Assassinat du Pont-Rouge.* O malheureuse république des lettres!

JULES JANIN.

Les beaux-arts ont été, comme chaque année, cruellement éprouvés en 1866. Parmi les pertes qui ont vivement affligé la grande famille des artistes, nous mettrons en première ligne celle de notre célèbre peintre de batailles, Bellangé. Né à Paris, le 17 janvier 1800, il s'était, dès l'enfance, passionné pour les scènes militaires. Ce fut dans l'atelier de Gros qu'il fit ses études. On a de lui un grand nombre de tableaux qui sont autant de pages de nos glorieuses annales : le *Retour de l'île d'Elbe,* l'*Entrée des Français à Mons,* le *Lendemain de la bataille de Jemmapes,* la *Bataille de Fleurus,* le *Passage du Mincio,* le *Combat de Landsberg,* le *Combat d'Audertecht,* la *Prise de la lunette Saint-Laurent,* la *Bataille de Wagram, Un épisode de la bataille de Friedland,* la *Prise du Téniah de Mouzaïa,* les *Cuirassiers au passage du chemin creux,* etc., etc. Le musée de Versailles possède deux de ses toiles : les *Batailles de la Corogne* et *d'Ocaña.* — La

Digitized by Google

Bataille de l'Alma, un des cinq tableaux envoyés par Bellangé à l'Exposition

BELLANGÉ.

universelle de 1855, est une de ses pages les plus importantes. Une médaille de deuxième classe avait été décernée à Bellangé à la suite de cette Exposition; il était décoré depuis 1834.

TABLE NÉCROLOGIQUE.

Abeken (B.-R.), homme de lettres.
Adami (H.-I.), critique musical.
Aix (F.), homme de lettres.
Albert, chorégraphe.
Albert (Arthur-Albert-Thierry), artiste et auteur dramatique.
Albert (E.), compositeur pianiste.
Alburtis, journaliste.
Allan-Caradori (Mme), cantatrice.
Andélew (Mme), femme de lettres.
Anderson (Nils), peintre.
Anschutz (H.), artiste dramatique.

Digitized by Google

Anschutz (Mme veuve E.), artiste dramatique.
Appiani (Andréa), dit le Jeune, peintre.
Arbutnoth, journaliste.
Ardouin (Alexis-Beaubrun), journaliste.
Arendt, historien.
Arnaud (Camille), journaliste.
Arnault (Mme), femme de lettres.
Arsénief, homme de lettres.
Auff, journaliste.
Augienne (J.-B.), journaliste.
Aurel, journaliste.
Aytoun (William-Edmonstone), homme de lettres.
Bach, poëte.
Badiali (Cesare), artiste lyrique.
Bailleux, homme de lettres.
Baldastricca Tolomei, peintre.
Ballanqué, artiste lyrique.
Barbe (Ph.), journaliste.
Barbizet, dessinateur.
Baugmarten (Von), journaliste.
Bavari (Erminia), artiste lyrique.
Bède (Philippe), journaliste.
Beisson (Honoré-Joseph), graveur.
Bellangé (Joseph-Louis-Hippolyte), peintre.
Berthet (Jules), homme de lettres.
Bertin (Maurice), journaliste.
Binant, journaliste.
Blin (François), peintre.
Boissard de Boisdenier (C.-F.), artiste et écrivain.
Borelle (Eugène), maître de chapelle.
Boyer (Louis), auteur dramatique.
Bréhat (Alfred-Guézennec de), homme de lettres.
Bremer (Mlle Frédérique), femme de lettres.
Breuil (A.), homme de lettres.
Briol (Marcel), homme de lettres.
Brochaus, journaliste.
Buchez, historien.
Bully (Édouard-Roger de), dit Roger de Beauvoir, homme de lettres.
Burkinshaw (mistress), artiste dramatique.
Callaut, musicien.
Cardani (Salvina), artiste dramatique.
Carfort (de), journaliste.
Carmouche (Jenny-Vertpré Mme), artiste dramatique.
Cathrall (William), journaliste.
Cavedoni (Celestino), historien.
Chapmau, poëte.
Chastaing (Marius), journaliste.
Chaumont, artiste dramatique.
Clapisson, compositeur.
Collignon (l'abbé), homme de lettres.
Comte (Achille), homme de lettres.
Comte-Borchard (Mme), artiste lyrique.
Cournet (Aimé), homme de lettres.
Craik (George-Lillie), homme de lettres.
Dacosta, clarinettiste.
Dandely (Mlle Mathilde), dite vicomtesse de Lerchy, femme de lettres.
Dargaud (J.-M.), homme de lettres.
Darondeau, compositeur.
David, homme de lettres.
Dawison (Begumil), artiste dramatique.
Defauconpret, homme de lettres.
Defossé, journaliste.
Delhaise (Nicolas), compositeur et instrumentiste.
Deltombe (Mme), artiste dramatique.
Denne-Baron, artiste et homme de lettres.
Deslandes (Paulin), auteur dramatique.
Desmichels (Ovide-Chrysanthe), homme de lettres.
Desportes (Auguste), auteur dramatique.
Dien, graveur.
Drummond (William-Hamilton), poëte.
Dubois (Amédée), compositeur.
Dudley Costello, journaliste.
Dumanoir (Philippe-François-Pinel), auteur dramatique.
Dumoulin, journaliste.
Dupeuty (Charles), auteur dramatique.
Dupin aîné, membre de l'Académie française.
Durand, journaliste.
Duseigneur, statuaire.
Dutilleux (Henri-Joseph-Constant), peintre.
Easthope (sir John), journaliste.
Eastlague, peintre.
Egressy (Gabriel), artiste dramatique.
Ehlers (Mlle), danseuse.
Elb, journaliste.
Engelbach, journaliste.
Ernst (Henri), violoniste.
Euberg (Lers-Magnus), historien.

Digitized by Google

FLOCON, journaliste.
FORCHHAMMOR, homme de lettres.
FORTIN (Charles), peintre.
FOUQUEUR DE TIERCEVILLE, peintre.
FRASEY-BERTHELIER, artiste dramatique.
FRÉNEIX (Mlle), artiste dramatique.
FROELICH (Emmanuel-Abraham), poëte.
GARTHWAITHE, journaliste.
GASKEL (mistress), femme de lettres.
GASTINEL (Henri), journaliste.
GAZAL (José), flûtiste.
GÉNAST (E.), artiste dramatique.
GHERARDI (Giuseppe), homme de lettres.
GIBSON (John), sculpteur.
GIRAUD (Octave), journaliste.
GIUGLINI (Antonio), artiste lyrique.
GOURDIN (Narcisse), artiste lyrique.
GRASSAU (Mme), artiste dramatique.
GREIVE, compositeur.
GRESSIN-DUMOULIN, journaliste.
GRISY (E.-X. DE), peintre.
GROZELLIER (A. DE), journaliste.
GUERRA Y GOMEZ (Mathias), journaliste.
GUEST (le docteur), homme de lettres.
GUY (Émile), architecte.
HALIBURTON (Thomas-Chandler), homme de lettres.
HANSET (Jean), peintre.
HARVEY (William), graveur.
HEIM (François-Joseph), peintre.
HEISS, journaliste.
HÉQUET (Gustave), homme de lettres.
HERZ (Charles), musicien.
HILDRETH (Richard), homme de lettres.
HIRIART (Émile), journaliste.
HOZ (DE LA), journaliste.
HUART (Louis), journaliste.
HUBERT VAN HOVE, peintre.
HURTER-AMANN (Frédéric DE), historien.
HUS, maître de ballet.
JALEY, statuaire.
JASPER-HARDING, journaliste.
JULLIEN (C.-E.), journaliste.
KAMIENSKI (Henri), historien.
KIESEWETTER (W.), peintre.
KREIPL (Joseph), compositeur.
LOEFFLER, peintre.
LANE, journaliste.
LANGENBUCH, compositeur
LAPOMMERAYE (Victor BERDALLE DE), musicien.
LEBOEUF, sculpteur.
LEBORNE, compositeur.
LEBRETON, dessinateur.
LEGA (Giuseppe), journaliste.
LÉON, peintre.
LETELLIER, musicien.
LINLEY (Georges), poëte et musicien.
LINO SORI Y BALDOVI (J.), journaliste.
LOPEZ DE MENDESA, homme de lettres.
LOWE (James), journaliste.
MACCHI (Mme Cecilia), femme de lettres.
MAGNIANT (Henri), sculpteur.
MAHONY (Francis), journaliste.
MAITLAND (Samuel-Reffey), homme de lettres.
MALBOUSQUET, homme de lettres.
MALITOURNE (Armand), homme de lettres.
MALMSTROM, poëte.
MALPAGA, journaliste.
MANCEAU, graveur.
MANZANO (Victor), peintre.
MARCELLO (Marco-Marcelliano), poëte et compositeur.
MARLOW (Mme), cantatrice.
MARQUET (Aimé), peintre.
MARS (V. DE), journaliste.
MARTIN (Édouard), auteur dramatique.
MARTINI (Pietro), historien.
MATHES (Mlle), artiste dramatique.
MATTON, littérateur.
MAZÈRES, auteur dramatique.
MEER (Charles VAN), peintre.
MEINDON, historien.
MÉLESVILLE (Duveyrier), auteur dramatique.
MENOU (Antony DE), homme de lettres.
MERCADIER aîné, graveur.
MÉRY (Joseph), poëte.
MEYER (Louis), peintre.
MIKAÏLOF, poëte.
MILDNER, musicien.
MINAZZI (James), dessinateur.
MOHR, chef de musique.
MOLLER, littérateur.
MONTIGNY, violoncelliste.
MONVAL (Léon-Joseph STOCKLY, dit), artiste dramatique.

Digitized by Google

MORATEL, journaliste.
MORÈRE (Jules), homme de lettres.
MORIN (Mme), née Louise Lebrun, artiste lyrique.
MORTON, homme de lettres.
MURET (Théodore DE), homme de lettres.
NANTEUIL-LEBOEUF (François), sculpteur.
NEAGLE, peintre.
NESLER, musicien.
NOELLY (Mlle), artiste dramatique.
NOSEDA (Gustavo-Adolfo), compositeur.
NOUGUIER, homme de lettres.
PACINI, compositeur.
PANIAGUA (Canobio), compositeur.
PARNELL, architecte.
PEACOCK (Thomas-Love), homme de lettres.
PELLETIER, artiste dramatique.
PEON (Baltazar), journaliste, historien.
PERELLO (Luigi), compositeur.
PIERI (Gaspare), artiste dramatique.
PIERRON (Eugène), artiste et auteur dramatique.
PIETTE (A.-L.), musicien.
PIOT (Antony), peintre.
POLUJANSKI (Alexandre), homme de lettres.
PONCHARD (Jean-Frédéric-Auguste), artiste lyrique.
PONTET (Casimir), musicien.
POTIER (Julien), peintre.
PRÉVOST, peintre.
PROU, peintre.
PROVOST, artiste dramatique.
QUÉRARD, bibliographe.
REGLI (Francesco), homme de lettres.
REVELIÈRE, journaliste.
RICHARDSON, journaliste.
RIESSAUX (Félix), artiste dramatique.
RIVIÈRE (Adèle), artiste dramatique.
ROUGET (Adrien), artiste dramatique.
ROUVIÈRE, artiste dramatique.
ROVERE (Agostino), artiste lyrique.
RUCKERT (Frédéric), poëte.
RYBICKI, musicien.
RZEWUSKI (Henri), homme de lettres.
SAINT-AUBIN (Charles-Bernard DE), homme de lettres.
SALLARD (Mme), artiste lyrique.
SANDRICK-CALTERMOLE (Élisa), pianiste.
SAQUI (Mme), née Lalanne, acrobate.
SAUVEN (Franz), journaliste.
SCHALLER (Nicolas), harpiste.
SCHIRMER, peintre.
SCHLOSSER (Mlle), danseuse.
SCHNEWANN, journaliste.
SCHOTEL (P.-J.), peintre.
SEATON (William Winston), journaliste.
SERRURE, peintre.
SEYFRIED, journaliste.
SHARP (Nathaniel), journaliste.
SIMÉON, journaliste.
SMITH (Mme Egerton), journaliste.
TAVERNIER (Louis DE), journaliste.
THIMÉCOUR (Auguste Latil DE), journaliste.
TORRIJOS (Manuel), homme de lettres.
TUCKER (E.), journaliste.
TUROTTI (Felice), historien.
ULM, musicien.
VALERIO (Lorenzo), journaliste.
VALREY (Mme Max), femme de lettres.
VEGA Y CARDENAS (Ventura DE LA), homme de lettres.
VEILLAT (Just), journaliste.
VELVA (Elizardo), homme de lettres.
VILLANIE (Angelo), compositeur.
VILLENEUVE (DE), peintre.
VOÏART (Élise), femme de lettres.
VOISIN (Frédéric), auteur dramatique.
VOLMAR, peintre et sculpteur.
WACHSMUTH (Wilhelm), historien.
WAILLY (Jules-A. DE), auteur dramatique.
WALDMULLER (Ferdinand), peintre.
WALKER, homme de lettres.
WALLACE (Vincent), compositeur.
WARD (Jules), compositeur.
WATELET (Louis-Étienne), peintre.
WHEWELL (William), homme de lettres.
WIGLEY (Georges), journaliste.
WILLIOT (Auguste), peintre.
WINTER (Berardo), artiste lyrique.
WISSAN, musicien.
WISWIEWSKI, historien.
WOLF (Ferdinand), homme de lettres.
WOLFSOHN (W.), auteur dramatique.
WORSLEY (Philippe Stanhope), homme de lettres.
ZAHLBERG (Charles), pianiste.

BEAUX-ARTS.

EXPOSITION DES ARTISTES VIVANTS EN 1866.

Un règlement du 27 octobre 1865, modifiant les règlements précédents, portait, entre autres dispositions, celles qui suivent :

CHAPITRE III.

DES RÉCOMPENSES.

ARTICLE 22. Le jury désignera les artistes qui se sont rendus dignes des médailles à décerner.

ART. 23. Ces médailles seront d'une seule espèce, de la valeur de 400 francs, sauf ce qui est spécifié à l'article 26.

ART. 24. Les propositions du jury ne pourront dépasser :

Pour la section de peinture, dessins, etc. . . .	40	médailles.
Pour la section de sculpture, gravures en médailles.	15	—
Pour la section d'architecture.	6	—
Pour la section de gravure et de lithographie. . .	8	—

Il ne sera plus fait de rappels de médailles ni accordé de mentions honorables.

ART. 25. Nul artiste ne pourra obtenir la médaille plus de trois fois en chaque section. Seront considérés comme hors de concours pour les médailles les artistes qui ont obtenu soit l'ancienne médaille de 1re classe, soit l'ancienne médaille de 2e classe suivie d'un rappel, soit l'ancienne médaille de 3e classe deux fois rappelée, soit la médaille nouvelle trois fois répétée.

ART. 26. Deux médailles d'honneur de la valeur de 4,000 fr. chacune pourront être accordées aux auteurs des deux œuvres les plus éminentes du Salon ; et ces médailles exceptionnelles seront décernées par le vote de tous les artistes exposants ayant obtenu une médaille aux précédents Salons. Les artistes seront appelés à émettre ce vote pendant la période du remaniement habituel du Salon.

ART. 27. Les récompenses seront distribuées en une séance solennelle, qui sera fixée ultérieurement, et les œuvres récompensées seront, lors du remaniement du Salon, désignées au public par des cartels.

L'Etat consacre à l'acquisition d'œuvres exposées une somme équivalente au produit des entrées.

Digitized by Google

Les articles 25, 26 et 27 ont été modifiés comme il suit par un nouveau règlement du 22 août 1866 :

ART. 25. Nul artiste ne pourra obtenir la médaille plus de trois fois en chaque section. Seront considérés comme hors de concours, pour les médailles, les artistes qui auront obtenu soit l'ancienne médaille de 1re classe, soit l'ancienne médaille de 2e classe, précédée de l'ancienne médaille de 3e classe, ou suivie d'un rappel, soit l'ancienne médaille de 3e classe deux fois rappelée, soit, la médaille nouvelle trois fois répétée.

ART. 26. Deux médailles d'honneur, de la valeur de 4,000 francs chacune, pourront être accordées par le jury aux auteurs des deux œuvres les plus éminentes du Salon.

ART. 27. Les récompenses seront distribuées en une séance solennelle, qui sera fixée ultérieurement, et les œuvres récompensées seront, lors du remaniement du Salon, désignées au public par des cartels.

L'État consacre à l'acquisition d'œuvres exposées une somme équivalente au produit des entrées.

DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES

Aux artistes exposants du Salon de 1866 *et aux élèves de l'École impériale des Beaux-Arts.*

La solennité annuelle de la distribution des récompenses aux artistes désignés à la suite de l'Exposition de 1866, aux élèves de l'Ecole des Beaux-Arts lauréats du grand prix de Rome et aux autres élèves de l'Ecole qui ont obtenu des médailles dans les concours de l'année, a eu lieu le 14 août, à une heure. Le grand salon carré du Louvre avait été disposé pour cette circonstance. Comme les années précédentes, l'estrade d'honneur était appuyée au grand panneau dont le centre est occupé par l'*Assomption* de Murillo, en face des *Noces de Cana* de Paul Véronèse.

S. Exc. le maréchal Vaillant, ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts, a présidé la cérémonie. Il était accompagné de M. Alphonse Gauthier, conseiller d'État, secrétaire général du ministère, de M. le lieutenant-colonel Monrival, son aide de camp, et de M. Delacharme, chef de son cabinet.

Le ministre, à son arrivée au Louvre, a été reçu par M. le comte de Nieuwerkerke, sénateur, surintendant des Beaux-Arts, assisté de M. Guillaume, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, de M. Tournois, chef de bureau des Beaux-Arts, de MM. les inspecteurs généraux des Beaux-Arts, et de M. le marquis de Chennevière, conservateur adjoint au musée du Louvre, chargé du service des expositions.

MM. les membres du jury de l'Exposition, ceux du jury de l'Ecole des Beaux-Arts, les membres du conseil supérieur et les professeurs de l'Ecole, ainsi que les fonctionnaires supérieurs du ministère de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts, se sont placés à droite et à gauche de l'estrade d'honneur.

Digitized by Google

La séance ayant été déclarée ouverte par M. le surintendant des Beaux-Arts, S. Exc. le maréchal Vaillant a prononcé le discours suivant :

Messieurs,

Bien que la solennité qui nous réunit aujourd'hui soit pour nous tous un jour de fête, permettez que d'abord mes paroles s'adressent aux artistes aimés et honorés qui nous ont quittés depuis un an.

L'année dernière, à pareil jour, j'étais heureux de remettre entre les mains d'un homme de talent, du statuaire Nanteuil, la croix d'officier de la Légion d'honneur. En le voyant porter avec tant de jeunesse encore et de fermeté les fatigues du travail ajoutées à celles de l'âge, nous étions loin de prévoir que cette séance annuelle, qui lui était chère comme à tous les artistes, était la dernière où il devait venir se mêler à la foule de ses jeunes rivaux. Mais la mort a de ces rigueurs! elle ravit aux honneurs, au légitime repos dont ils allaient jouir, les hommes qui ont traversé sans être atteints les épreuves les plus rudes de leur vie de luttes et d'action.

Si nos regrets, en de telles circonstances, sont douloureux, que d'amertume ne s'y ajoute-t-il pas lorsque nous voyons la maladie et bientôt la mort frapper en pleine vie, en pleine force, des artistes qui, aux leçons d'une précoce expérience, pouvaient joindre longtemps encore les leçons de l'exemple! C'est un deuil sans compensation qui nous atteint alors, c'est un deuil pareil que nous a laissé la mort de Troyon.

Troyon occupait dans la jeune école française une place à part. Nul plus que lui ne fut épris des réalités de la nature, et nul ne fut moins *réaliste* dans le sens étroit du mot. Par la direction de ses études, il semblait avoir circonscrit son talent dans une spécialité; il paraissait vouloir se borner à douer de la vie de l'art les animaux domestiques, humbles et courageux compagnons du travail de l'homme. Mais voyez ses toiles; si, dans ses compositions, il accorde la première place au cheval de labour, au bœuf patient et robuste, aux vaches fécondes, il sait avec un tel sentiment de la vie générale les mettre en action ou au repos, dans le milieu qui leur est familier et qui leur convient; il les anime, et il anime la campagne, le ciel, la ferme autour d'eux avec tant d'art qu'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer en lui, ou du grand peintre d'animaux, émule des Paul Potter, des Jean Fyt, ou du grand paysagiste émule des Berghem et des Ruysdael.

Nous avons encore à déplorer la perte d'Hippolyte Bellangé, dont l'infatigable talent a créé tant d'œuvres brillantes et populaires. Né à Paris, en 1800, Hippolyte Bellangé était de cette génération qui grandit au bruit des victoires impériales, qui apprit à lire dans les bulletins de la Grande Armée, et qui, dès l'âge le plus tendre, se préparait à prendre part aux luttes héroïques dont les récits enflammaient tous les cœurs. Déçu par les événements dans ses projets, Bellangé voulut au moins retracer par le pinceau la vie qu'il avait rêvée pour lui-même; il ne se borna pas à glorifier le génie guerrier de nos soldats, leur esprit militaire si noble et si généreux, il reproduisit encore les mœurs, le caractère et les sentiments de ces ouvriers et de ces paysans qui, du jour

au lendemain, quittant l'atelier ou la charrue, couraient à l'ennemi et se transformaient en héros. Son dernier tableau a été consacré à honorer l'héroïsme de la garde à Waterloo. Témoin de cette journée néfaste, j'ai retrouvé dans cette composition inachevée un des plus cruels souvenirs de ma vie; je vois encore sur ce champ de bataille dévasté nos derniers soldats debout, combattant autour du drapeau, et affirmant par leur fière contenance que ce jour-là encore l'honneur survivait à la fortune; heureusement, il a été donné à Bellangé de voir avant de mourir les victoires du second Empire : Sébastopol, Magenta et Solférino ont fait oublier à l'artiste et au citoyen les malheurs qui avaient affligé sa jeunesse.

Après avoir rendu à la mémoire de trois artistes célèbres à divers titres le légitime hommage de nos éloges et de nos regrets, j'ai hâte, messieurs, de porter mes regards sur le présent qui offre tant de consolations, sur l'avenir qui offre tant d'espérances.

Jeunes élèves de l'Ecole des Beaux-Arts, celui qui a inauguré les nombreuses améliorations apportées à vos études a reçu de l'Empereur la récompense si justement méritée par ses travaux et par ses services; nommé directeur de l'Académie de France à Rome, M. Robert Fleury continuera ce qu'il avait si bien commencé parmi nous, et les lauréats de vos concours vont retrouver en Italie le maître illustre qui a présidé à leurs premiers essais. Son successeur s'était désigné par son mérite, et il nous inspire la même confiance. Sous l'habile direction de M. Guillaume, vos progrès méritent tous nos éloges, et vos derniers travaux témoignent hautement de l'excellence de l'enseignement qui vous est donné.

Suivez donc la bonne voie dans laquelle vous êtes entrés, et bientôt vous viendrez concourir avec vos aînés pour ces récompenses que je vais avoir le plaisir de leur remettre et qui consacrent des réputations dignement acquises.

Cependant, il faut le reconnaître, quoique les œuvres exposées aient été aussi nombreuses que par le passé, quoique le niveau général se soit même très-sensiblement élevé, le Salon de cette année n'a pas eu son éclat habituel. Mais, hâtons-nous de le dire, ce temps d'arrêt ne saurait nous inspirer aucune crainte. L'école française nous a semblé se recueillir, réserver ses forces, et plusieurs, parmi les plus renommés d'entre vous, sont restés sans doute occupés dans leurs ateliers à mettre la dernière main aux ouvrages qu'ils destinent aux concours plus importants qui doivent s'ouvrir l'année prochaine.

En vous tenant ce langage, j'use, messieurs, du droit que vous m'avez toujours donné de vous parler avec une entière franchise. Les artistes qui, comme vous, ont fait leurs preuves, aiment, je n'en doute pas, que les solennités qui les rassemblent soient plutôt une occasion d'utiles conseils que de vaines paroles.

Vous avez, du reste, reconnu vous-mêmes cette infériorité relative du Salon, puisque, appelés à décerner les deux médailles d'honneur, vous avez décidé par vos votes qu'il n'y avait pas lieu d'accorder cette année ces récompenses exceptionnelles.

En remettant à tous ceux qui avaient élu le jury des récompenses le soin de désigner directement les auteurs des deux œuvres les plus méritantes, l'administration avait voulu élargir autant que possible le cercle des juges, et assurer plus d'autorité aux décisions à intervenir : mais les abstentions d'un grand nombre d'entre vous, les divergences et les hésitations des votes exprimés, ont paru démontrer qu'il vous était difficile de prendre la responsabilité d'un arrêt souverain vis-à-vis de ceux d'entre vous qui pouvaient aspirer aux grandes médailles, et qui étaient en même temps des concurrents et des juges.

Il est juste de tenir compte des scrupules que vous avez manifestés; le règlement sera modifié sur ce point pour l'Exposition de l'année prochaine, et le jury des récompenses aura comme précédemment la faculté de décerner les deux grandes médailles; quant à ce jury, il sera composé : pour un tiers, de membres de l'Académie des Beaux-Arts; pour un tiers, de membres élus par vos suffrages; et pour le dernier tiers, de membres désignés par l'administration.

Dans la pensée du gouvernement de l'Empereur, l'institution des expositions annuelles est le meilleur des encouragements pour les artistes, puisqu'elle appelle incessamment sur leurs travaux l'attention et l'intérêt publics; aussi l'Empereur a-t-il décidé, vous le savez, qu'il ne serait pas fait d'exception à la règle établie même pour l'année de l'Exposition universelle; ce serait d'ailleurs une erreur de croire que les deux expositions puissent faire double emploi, car, il ne faut pas s'y tromper, le concours international de 1867 s'applique à toutes les œuvres exécutées depuis le 1er janvier 1855, c'est-à-dire pendant une période de douze années : et d'un autre côté l'emplacement réservé aux beaux-arts dans le palais du Champ de Mars n'étant pas illimité, les travaux récents rencontreront dans les travaux anciens une concurrence redoutable; vous le voyez, messieurs, le Salon de 1867 conserve toute son utilité.

Préparez-vous donc aux grandes solennités de l'année prochaine : heureuse et fière de l'influence que la haute sagesse de son souverain exerce dans les conseils de l'Europe, la France va fêter en même temps le retour de la paix féconde et la reprise générale du travail : représentants de l'école française, vous vous rappellerez que le monde des arts tout entier a les yeux fixés sur les œuvres de cette école, et vous voudrez ajouter de nouveaux fleurons à sa glorieuse couronne.

— L'auditoire, à plusieurs reprises, a manifesté par ses acclamations la profonde émotion que lui causait l'hommage rendu par le ministre aux hommes éminents dont la mort récente est un deuil pour les arts. Les passages de ce discours relatifs à Hippolyte Bellangé ont particulièrement impressionné l'assistance. Par une coïncidence vraiment touchante, l'éloge du dernier peintre contemporain des hauts faits de la Grande Armée se trouvait être prononcé par un des glorieux officiers des guerres du premier Empire. La seconde partie de ce discours a vivement intéressé le public des artistes, et ils ont témoigné par les plus vifs applaudissements leur reconnaissance pour une administration dont la sollicitude pour leurs intérêts est toujours en éveil. Après le discours

Digitized by Google

du maréchal, M. Guillaume, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, a pris la parole en ces termes :

Monsieur le maréchal,

Il est impossible de méconnaître le caractère de cette solennité. Elle réunit dans une pensée commune et ceux qui s'avancent avec ardeur dans la carrière des arts et ceux qui en sont l'espoir pour récompenser les plus dignes; elle est la fête de la partie militante de l'école française. Mais les hommes qui ne séparent point dans leur cœur l'amour de l'art de celui de leur pays et le souci du progrès d'avec une tendre sollicitude pour la jeunesse se plaisent davantage à y voir un hommage que l'Etat veut rendre aux études. En effet, il appartient à une grande nation de les fonder et de les maintenir; c'est le devoir de la jeunesse studieuse de s'en montrer digne. Appelé depuis peu de temps par une haute faveur à diriger l'Ecole impériale des Beaux-Arts, je suis heureux, en parlant en son nom, de pouvoir dire cependant qu'elle est en mesure de répondre à ce que l'on attend d'elle; je le fais librement, puisque l'honneur doit en revenir aux maîtres éminents qui enseignent dans son sein, ainsi qu'à mon prédécesseur.

Je ne veux pas devancer le rapport qui est présenté chaque année à Votre Excellence et qui embrasse tous les détails de notre organisation intérieure et de nos travaux. Pour justifier la pensée que je viens d'émettre, il me suffira de signaler en peu de mots le développement régulier que reçoit, dans ce grand établissement, l'enseignement des différentes branches de l'art appuyé sur l'étude des sciences et sur celle de l'histoire, et d'indiquer ensuite les fruits récents qu'il vient de porter.

Il faut d'abord le constater avec une satisfaction sincère : les élèves de l'Ecole des Beaux-Arts ne se laissent point entraîner à des spéculations stériles. Un sentiment énergique autant que légitime les attache à leurs ateliers, et ils s'adonnent avec une ardente prédilection aux travaux qu'ils comportent. Là, en effet, le commerce des chefs-d'œuvre de l'antiquité classique, l'amour vrai de la nature et le patient labeur de l'exécution les attirent et les captivent. Là aussi ils resserrent chaque jour les liens qui les unissent à des professeurs aussi attentifs à entretenir les traditions qu'à diriger chacun dans sa voie.

Mais d'autres études les réclament également. On ne saurait trop le répéter à propos de l'éducation : si indépendant que soit l'art dans son principe, les facultés dont il dérive le plus directement ne sont pas isolées dans l'esprit humain. Pour arriver à l'idéal, aucune partie de l'intelligence n'est inutile et oisive; autrement les conceptions les plus hautes de l'artiste ne seraient que le produit d'un être imparfait.

Pour exceller dans la composition et dans l'exécution, on ne peut ignorer les conditions de l'ordre matériel, parce qu'elles sont la loi féconde des choses. Dans un temps comme le nôtre, les problèmes que présente la pratique seraient insolubles pour celui qui ne posséderait point avec une critique éclairée la connaissance des monuments et des faits.

Les cours réglementaires professés à l'Ecole répondent à cet objet défini;

Digitized by Google

des cours facultatifs autorisés par Votre Excellence sont venus étendre, sans le fermer, le cercle logique de l'enseignement. Et, en même temps que nos collections d'objets d'art reçoivent un accroissement qui doit les rendre uniques, notre bibliothèque, qui s'enrichit, accuse, par une statistique de chaque jour, un nombre croissant de lecteurs. L'Ecole impériale des Beaux-Arts présente ainsi le cadre d'une éducation hautement morale; préoccupée à la fois et de la production de l'artiste et de l'homme qui réside en lui, elle satisfait à la véritable idée du progrès.

L'activité que font naître ces exercices combinés est grande, Monsieur le maréchal. Elle emporte souvent nos élèves au delà de la sphère de nos concours : nous ne saurions le regretter. Plusieurs d'entre eux ont vu leurs ouvrages admis à l'exposition de cette année; quelques-uns ont eu l'honneur d'y remporter des récompenses. Celles que nous décernons cependant n'ont point été dédaignées. Loin de là, dans l'intérieur de l'Ecole toutes nos médailles ont été disputées avec une ardeur qui, dans différents genres et souvent dans les spécialités les plus ardues, ont produit de brillants résultats. Ces prix nombreux entretiennent l'esprit de la lutte et l'habitude de l'effort; offerts à une jeunesse sérieuse, ils justifient le principe des concours en rendant palpable le lien profond qui unit les récompenses au mérite qui se rend digne d'elles.

Mais cet exposé serait incomplet, Monsieur le maréchal, si je n'ajoutais que de haut et sous mille formes s'étend sur nos élèves l'inépuisable munificence de l'administration. Enfin, ce tableau perdrait de sa signification si, après avoir montré que l'Ecole justifie ce que l'Etat fait pour elle, je ne disais que plus l'Etat lui-même se montre désintéressé dans l'enseignement de l'art, plus il reconnaît qu'il répond à un besoin fondamental, et davantage il proclame la valeur des principes d'ordre intellectuel à l'aide desquels notre génie national plus que tout autre reflète le pur génie de l'humanité.

Tels sont les liens qui unissent l'art et l'Etat. L'Ecole se fonde sur sa protection pour espérer de grandir encore. Nos élèves, en possession de ressources immenses que les générations qui les ont précédés leur envient, porteront chaque jour dans leurs travaux la liberté d'esprit qui convient aux enfants d'un grand pays. Instruits par l'histoire que les productions des artistes sont des monuments aussi importants que les œuvres des écrivains, ils s'efforceront de produire des ouvrages qui, à défaut de documents écrits, soient des textes où l'avenir puisse lire les annales d'un temps digne de toutes les gloires, parce qu'il veut se montrer dans l'éducation prodigue de tous les bienfaits.

— On a proclamé ensuite les récompenses dans l'ordre suivant :

D'abord les médailles de l'Ecole des Beaux-Arts; les grands prix de peinture, sculpture, architecture, les médailles accordées aux artistes à la suite du Salon de 1866, et les nominations dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur.

Chacun des élèves et des artistes proclamés est venu à l'appel de son nom recevoir sa récompense des mains du ministre au bruit des applaudissements et des acclamations de l'assistance.

Digitized by Google

Voici la liste de ces récompenses.

MÉDAILLES ACCORDÉES PAR LE JURY.

Section de peinture, dessins, etc.

MM. Anker (Albert), Baader (Louis-Marie), Bellay (Paul-Alphonse), Berthon (Nicolas), Blin (Francis), décédé; Braquemond (Félix), Breton (Emile-Adelard), Brown (John-Lewis), Claude (Jean-Maxime), de Coninck (Pierre), Didier (Jules), Duran (Carolus), Faruffini (Federico), Feyen (Eugène), Giacomotti (Félix-Henri), Gide (Théophile), Glaize (Pierre-Paul-Léon), Harpignies (Henri), Henner (Jean-Jacques), Humbert (Ferdinand), Jourdan (Adolphe), Lambert (Louis-Eugène), Lecomte-Dunouy (Jules-Jean-Antoine), Lévy (Emile), Marchal (Charles), Masure (Jules), Meissonier (Jean-Charles), Mercadé (Benito), Meyer (Alfred), Meyerheim (Paul), Nazon (François-Henri), Robert-Fleury (Tony), Roybet (Ferdinand), Saal (Georges), Sain (Edouard-Alexandre), Saintain (Jules-Emile), Thirion (Eugène-Romain), Tissot (James), Ulmann (Benjamin), Vautier (Benjamin).

Section de sculpture et gravure en médailles.

MM. Blanchard (Jules), Cambos (Jules), Capellaro (Charles-Romain), Carrier-Belleuse (Albert-Ernest), Chapu (Henri), Conny (Julien-Edouard, baron de), Delaplanche (Eugène), Demaille (Louis), Feugères des Forts (Emile), Gauthier (Charles), Leroux (Frédéric-Etienne), Perrey (Léon), Roubaud (Louis-Auguste), Sanson (Justin-Chrysostome), Vauthier-Galle (André).

Section d'architecture.

MM. Baudry (Ambroise), Charrier (Arsène), Hust (Joseph-Henri), Lameire (Charles-Joseph), Pascal (Jean-Louis), Therin (Eugène).

Section de gravure et lithographie.

MM. Chapon (Léon-Louis), Flameng (Léopold), Haussoullier (W.), Jacquemard (Jules-Ferdinand), Lalaune (Maxime), Massard (Léopold), Raab (J.-L.), Veyrassat (Jules-Jacques).

Ont été nommés chevaliers de la Légion d'honneur :

Artistes français.

MM. Busson (Charles), peintre; Gide (Théophile), peintre; Merle (Hugues), peintre; Carpeaux (Jean-Baptiste), statuaire; Gruyère (Th.-Charles), statuaire; Merley (Louis), graveur en médailles; Girard (F.-Alexis), graveur en taille douce.

Artistes étrangers.

MM. Girardet (Édouard), graveur; Schlesinger (Henri), peintre.

Ministère de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts.

SURINTENDANCE DES BEAUX-ARTS.

École impériale et spéciale des Beaux-Arts.

Distribution des médailles obtenues dans les concours d'émulation de l'Ecole par les élèves peintres, sculpteurs et architectes du 1er octobre 1865 au 14 août 1866.

SECTION DE PEINTURE ET SCULPTURE.

CONCOURS SEMESTRIEL D'OCTOBRE 1865.

Grande figure peinte.

1re médaille : M. Duval (Eugène), né à la Villette (Seine), élève de MM. Pils et Leloir. — M. Chabot, de Nantua (Ain), élève de M. Gérôme.

CONCOURS SEMESTRIEL D'AVRIL 1866.

1re médaille : M. Noël, de Paris (Seine), élève de MM. Guillaume, Cavelier et Lequesne. — M. Morice, de Nîmes (Gard), élève de M. Jouffroy.

CONCOURS DE MÉDAILLES D'APRÈS NATURE.

Figures dessinées.

2e médaille : M. Klagmann, de Paris, élève de M. Cabanel. — M. Laporte (Marcellin), de Saint-Geniès (Aveyron), élève de M. Cabanel. — M. Boilvin, de Metz (Moselle), élève de M. Pils. — M. Patrouillard, de Saint-Quentin (Aisne), élève de MM. Gérôme et Yvon.

3e médaille : M. Chauvet, de Charonne (Seine), élève de M. Pils. — M. Philippoteaux, de Paris, élève de MM. Cabanel, Yvon, Cogniet. — M. Charles (Hippolyte), d'Essoyes (Aube), élève de M. Cabanel. — M. Dupuy (Albéric), de Bergerac (Dordogne), élève de M. Gérôme. — M. Kanitzer, de Haueneberstein (grand-duché de Bade), élève de MM. Yvon et Farochon.

Figures modelées.

2e médaille : M. Hermant (René), de Châlons-sur-Marne, élève de M. Dumont.

3e médaille : M. Dujardin, de Paris, élève de M. Dumont. — M. Berthet, de Dijon (Côte-d'Or), élève de M. Jouffroy. — M. Plaza, de Renca (Chili), élève de M. Jouffroy. — M. Lenoir (Alfred), de Paris, élève de M. Guillaume. — M. Thiévon, de Lagnieu (Ain), élève de M. Jouffroy. — M. Hiolle, de Valenciennes (Nord), élève de M. Jouffroy. — M. Idrac, de Toulouse (Haute-Garonne), élève de MM. Guillaume et Cavelier.

Digitized by Google

CONCOURS DE MÉDAILLES D'APRÈS L'ANTIQUE.

Figures dessinées.

2e médaille : M. Mathieu, de Saint-Jean-de-Foz (Hérault), élève de MM. Cabanel et Cogniet.

3e médaille : M. Gonzalez, de Cadix (Espagne), élève de MM. Pils et Yvon. — M. Gaudefroy, de Gentilly (Seine), élève de MM. Cabanel, Yvon et Cogniet. — M. Patrouillard, de Saint-Quentin (Aisne), déjà nommé, élève de MM. Gérôme et Yvon. — M. Devos, de Bailleul (Nord), élève de MM. Cabanel et Yvon. — M. Betselère, de Bayonne (Basses-Pyrénées), élève de MM. Cabanel et Yvon.

Figures modelées.

2e médaille : M. Mousry, d'Onnaing (Nord), élève de MM. Jouffroy et Lemaire. — M. Berthet, de Dijon (Côte-d'Or), élève de M. Jouffroy.

3e médaille : M. Charles (Alfred), de Saint-Martin-Boulogne (Pas-de-Calais), élève de M. Dumont. — M. Hexamer, de Paris, élève de M. Dumont. — M. Ringel, d'Illzach (Haut-Rhin), élève de M. Jouffroy. — M. Demouzon, de Montmédy (Meuse), élève de MM. Dumont et Thomas.

CONCOURS DE COMPOSITION.

Peinture.

Périclès et Aspasie visitant l'atelier de Phidias.

2e médaille : M. Blanc (Joseph), de Montmartre (Seine), élève de MM. Cabanel et Bin.

3e médaille : M. Vimont, de Paris, élève de MM. Cabanel et Maillot.

Le comte Ugolin et ses trois fils en prison.

2e médaille : M. Vimont, de Paris, déjà nommé, élève de MM. Cabanel et Maillot.

3e médaille : M. Charles (Hippolyte), d'Essoyes (Aube), déjà nommé, élève de M. Cabanel. — M. Mathieu, de Saint-Jean-de-Foz (Hérault), déjà nommé, élève de M. Cabanel.

Sculpture.

Diane surprise au bain par Actéon.

3e médaille : M. Serres, de Gaillac (Tarn), élève de M. Moreau.

Anacréon improvisant sur sa lyre, inspiré par l'Amour (ronde-bosse).

2e médaille : M. Martin (Félix), de Neuilly (Seine), élève de MM. Duret, Guillaume et Cavelier.

3e médaille : M. Berthet, de Dijon (Côte-d'Or), déjà nommé, élève de M. Jouffroy. — M. Hiolle, de Valenciennes (Nord), déjà nommé, élève de M. Jouffroy.

Digitized by Google

CONCOURS DE PERSPECTIVE.

Médaille : M. Pétiau, de Saint-Amand (Nord), élève de M. Pils. — M. Rapin, de Noroy-le-Bourg (Haute-Saône), élève de M. Gérôme.

CONCOURS D'ANATOMIE.

Médaille : M. Peinte, de Cambrai (Nord), élève de MM. Guillaume et Cavelier. — M. Porcheron, de Paris, élève de M. Pils. — M. Roty, de Paris, élève de M. Dumont.

CONCOURS DE LA TÊTE D'EXPRESSION.

(Fondation de M. de Caylus.)

Peinture. — Prix : M. Cot, de Bédarrieux (Hérault), élève de M. Cabanel.
Mention : M. Leyendecker (Paul), de Paris, élève de M. Gérôme.
Sculpture. — Prix : M. Croisy, de Fagnon (Ardennes), élève de MM. Dumont et Gumery.
Mention : M. Charles (Alfred), de Saint-Martin-Boulogne (Pas-de-Calais), élève de M. Dumont. — M. Germain (Jean-Baptiste), de Fismes (Marne), élève de MM. Dumont et Gumery.

CONCOURS DE LA DEMI-FIGURE PEINTE, DIT DU TORSE.

(Fondation de M. de La Tour.)

Prix : M. Mathieu, de Saint-Jean-de-Foz (Hérault), déjà nommé, élève de MM. Cabanel et Cogniet.
Mention : M. Bourgeois (Urbain), de Nevers (Nièvre), élève de MM. Cabanel et Flandrin.

SECTION D'ARCHITECTURE.

Seconde classe.

CONCOURS SPÉCIAUX : MÉDAILLES SPÉCIALES.

Construction.

Géométrie descriptive : M. Bapaume, de Paris, élève de M. Daumet. — M. Thomas, de Marseille (Bouches-du-Rhône), élève de M. Paccard. — M. Geyler, d'Epernay (Marne), élève de M. Daumet. — M. Papinot, de Bèze (Côte-d'Or), élève de M. Questel. — M. Benoist, de Sceaux (Seine), élève de M. Questel. — M. Homberg, de Nice (Alpes-Maritimes), élève de M. Huchard. — M. Leretz, de Nantes (Loire-Inférieure), élève de M. Questel. — M. Cottreau, de Paris, élève de M. Daumet. — M. Gérard (Albert), de Mons (Belgique), élève de M. Paccard.
Emploi du fer : M. Boudoy, de Saint-Didier-au-Mont-d'Or (Rhône), élève de MM. Garnier et André. — M. Naples, de Paris, élève de MM. Laisné et Millet.

Digitized by Google

Emploi du bois : M. Mazier, de Laigle (Orne), élève de M. Constant Dufeux. — M. Brion, de Goxwiller (Bas-Rhin), élève de M. André.

Construction générale : M. Bourmancé, de Paris, élève de M. Questel. — M. Boudoy, de Saint-Didier-au-Mont-d'Or (Rhône), déjà nommé, élève de MM. Garnier et André.

Perspective : M. Desseaux, de la Chapelle (Seine), élève de M. Guénepin. — M. Clopet, de Paris, élève de M. Daumet. — M. Barth, de Schiltigheim (Bas-Rhin), élève de M. André. — M. Durand-Germer, de Montpellier (Hérault), élève de M. Laisné.

PRIX MULLER-SOEHNÉE.

Ce prix, accordé à l'élève de la seconde classe d'architecture qui a obtenu le plus de valeurs de récompenses depuis le 1er janvier jusqu'au 31 décembre de la même année, a été remporté, en 1865, par M. Boudoy, déjà nommé, élève de MM. André et Garnier.

Concours de composition d'ornement et d'ajustement créé en 1857, auquel est affecté le prix fondé en 1857, sous le nom de Prix de l'élève Auguste-Joseph Rougevin.

Un plafond de l'Opéra.

1re médaille : M. Bénard (Emile), de Goderville (Seine-Inférieure), élève de M. Paccard.

1re médaille (réservée en 1865) : M. Batigny, de Valenciennes (Nord), élève de MM. Le Bas et Ginain.

2e médaille : M. Villebesseyx, de Paris (Seine), élève de M. Lefuel.

Mention : M. Julien, de Paris (Seine), élève de M. Paccard. — M. Coquet, de Lyon (Rhône), élève de M. Questel. — M. Arnold, de Lille (Nord), élève de M. André. — M. Dionis du Séjour, d'Auxerre (Yonne), élève de MM. Le Bas et Ginain. — M. Rigault, de Paris (Seine), élève de MM. Le Bas et Ginain. — M. André, de Lyon (Rhône), élève de M. Questel. — M. Vionnois, de Dijon (Côte-d'Or), élève de MM. Le Bas et Ginain. — M. Paumier, d'Étampes (Seine-et-Oise), élève de M. Louvet.

En conséquence, le prix de 600 francs, affecté par M. Rougevin à la 1re médaille, est décerné à M. Bénard (Emile), élève de M. Paccard.

Ce prix, ayant été réservé en 1865, a pu être décerné deux fois cette année. Il est accordé à M. Batigny, élève de MM. Le Bas et Ginain.

Le prix de 400 francs affecté à la 2e médaille est décerné à M. Villebesseyx, élève de M. Lefuel.

Première classe.

CONCOURS DE COMPOSITION EN ARCHITECTURE SUR ESQUISSES.

Une salle de billard.

2es médailles : M. André (Gaspard), de Lyon (Rhône), élève de M. Questel. — M. Roux (François), de Valence (Drôme), élève de M. Questel.

Une porte de cimetière.

M. Raulin, de Paris, élève de M. Questel.

Un maître-autel.

M. André (Gaspard), de Lyon (Rhône), déjà nommé, élève de M. Questel. — M. Mayeux (Henri), de Paris, élève de MM. Paccard et Guénepin.

Une porte de ville de guerre.

M. Raulin, de Paris, déjà nommé, élève de M. Questel. — M. Petit (Albert), de Versailles (Seine-et-Oise), élève de M. Questel.

CONCOURS DE COMPOSITION EN ARCHITECTURE SUR PROJETS RENDUS.

Un établissement de bains de mer.

2es médailles : M. Scellie, de Meudon (Seine-et-Oise), élève de MM. Le Bas et Ginain. — M. Petit (Albert), de Versailles (Seine-et-Oise), déjà nommé, élève de M. Questel. — M. Batigny, de Valenciennes (Nord), élève de MM. Le Bas et Ginain.

Un château d'eau et des bains publics.

2es médailles : M. Brémont, de Paris (Seine), déjà nommé, élève de M. C. Dufeux. — M. Drouyn, de Bordeaux (Gironde), élève de M. Questel. — M. Petit (Albert), de Versailles (Seine-et-Oise), déjà nommé, élève de M. Questel.

Une guinguette.

1re médaille : M. Raulin, de Paris (Seine), déjà nommé, élève de M. Questel.
2e médaille : M. Leflon, de Douai (Nord), élève de MM. Le Bas et Ginain.

Un palais de justice.

2es médailles : M. Raulin, de Paris (Seine), déjà nommé, élève de M. Questel. — M. Charpentier, de Paris (Seine), élève de MM. C. Dufeux et Questel.

Grandes médailles d'émulation de 1866, *accordées aux élèves qui comptent le plus de valeurs de récompenses obtenues dans le courant de l'année scolaire.*

En peinture.

La grande médaille a été obtenue, *ex æquo*, par M. Glaize (Pierre-Paul-Léon), né à Paris, le 3 février 1842, élève de MM. Gérôme et Glaize, et M. Blanc (Paul-Joseph), né à Montmartre, le 25 janvier 1846, élève de MM. Cabanel et Bin.

Digitized by Google

En sculpture.

La grande médaille a été obtenue par M. Cassagne (Jean-Henri), né à Toulouse (Haute-Garonne), le 16 février 1842, élève de M. Jouffroy.

En architecture.

La grande médaille a été obtenue par M. Batigny (Jules-Louis), né à Valenciennes (Nord), le 18 mai 1838, élève de MM. Le Bas et Ginain.

PRIX ABEL BLOUET.

Ce prix, de la valeur de 1,000 francs, est décerné, chaque année, selon l'intention exprimée par feu Abel Blouet, architecte, à l'élève de la 1re classe de la section d'architecture qui a obtenu le plus de valeurs depuis son entrée à l'école.

Il est obtenu, en 1866, par M. Raulin, de Paris, élève de M. Questel.

GRANDS PRIX DE L'ANNÉE 1866.

Peinture.

Grand prix : M. Regnault (Alexandre-Georges-Henry), né à Paris, le 30 octobre 1843, élève de MM. Cabanel et Lamothe.

1er accessit : M. Glaize (Pierre-Paul-Léon), né à Paris, le 3 février 1842, élève de MM. Gérôme et Glaize.

2e accessit : M. Blanc (Paul-Joseph), né à Montmartre, le 25 janvier 1846, élève de MM. Cabanel et Bin.

3e accessit : M. Blanchard (Edouard-Théophile), né à Paris, le 18 avril 1844, élève de MM. Cabanel et Picot.

Sculpture.

Grand prix : Néant.

1er accessit : M. Cassagne (Jean-Henry), né à Toulouse (Haute-Garonne), le 16 février 1842, élève de M. Jouffroy.

2e accessit : M. Fourquet (Léon-Charles), né à Saint-Forget (Seine-et-Oise), le 20 décembre 1841, élève de M. Jouffroy.

Architecture.

Grand prix : M. Pascal (Jean-Louis), né à Paris, le 14 juin 1837, élève de M. Questel.

1er accessit : M. Batigny (Jules-Louis), né à Valenciennes (Nord), le 18 mai 1838, élève de MM. Le Bas et Ginain.

2e accessit : M. Bénard (Henri-Jean-Emile), né à Goderville (Seine-Inférieure), le 23 juin 1844, élève de M. Paccard.

Digitized by Google

Gravure en taille-douce.

Grand prix : M. Laguillermie (Auguste-Frédéric), né à Paris (Seine), le 27 mars 1841, élève de M. Flameng.

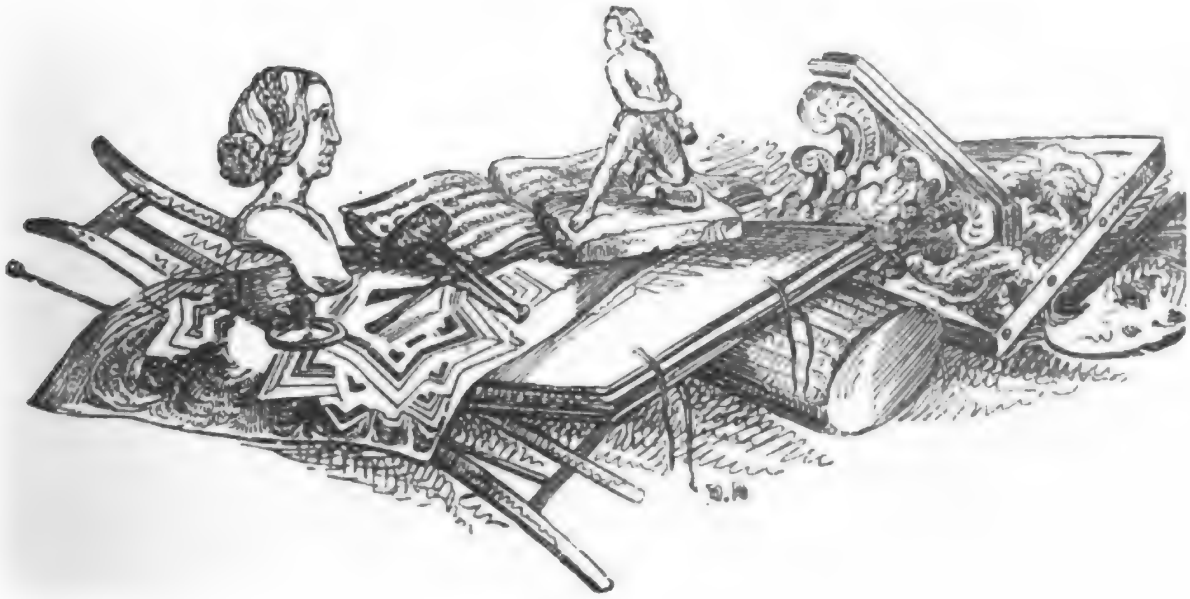
Prix (réservé en 1864) : M. Jacquet (Jules), né à Paris, le 1er décembre 1841, élève de MM. Henriquel-Dupont fils et Læmlein.

Accessit : M. Waltner (Charles-Albert), né à Paris, le 24 mars 1846, élève de MM. Henriquel-Dupont, Gérôme et Martinet.

Gravure en médailles et pierres fines.

Grand prix : M. Degeorge (Charles-Jean-Marie), né à Lyon (Rhône), le 31 mars 1837, élève de MM. Jouffroy, Duret, Flandrin et Chabot.

Accessit ; M. Bion (Laurent-Paul), né à Paris, le 20 mai 1845, élève de MM. Jouffroy, Farochon, Mantagny.



Digitized by Google

INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE.

Séance publique annuelle des cinq Académies,
présidée par M. de Lavergne,
président de l'Académie des sciences morales et politiques.

Mardi 14 août 1866 a eu lieu la séance publique annuelle des cinq Académies.

Après avoir ouvert la séance par un discours résumant les travaux des Académies et les quelques modifications qui ont eu lieu dans leur sein pendant l'année, M. de Lavergne, de l'Académie des sciences morales et politiques, président actuel des cinq Académies, a présenté le rapport de la commission chargée de décerner le prix de linguistique, dit *Prix Volney*.

La commission avait annoncé, pour le concours de 1866, qu'elle accorderait un prix consistant en une médaille d'or de la valeur de 1,200 fr. à l'ouvrage de philologie comparée qui lui en paraîtrait le plus digne parmi ceux qui lui seraient adressés.

Cinq ouvrages imprimés ou manuscrits ont été envoyés au concours.

N° I. — *Dictionnaire étymologique des mots de la langue française dérivés de l'arabe, du persan ou du turc, avec leurs analogues grecs, latins, espagnols, portugais et italiens;* par M. A.-P. Pihan, ancien

Digitized by Google

prote de la typographie orientale à l'Imprimerie impériale; 1 vol. in-8°, Paris, 1866.

N° II. — *Grand dictionnaire de la langue latine,* sur un nouveau plan, par le Dr Guill. Freund, traduit de l'allemand en français, revu sur les textes et considérablement augmenté d'après les travaux lexicographiques et épigraphiques les plus récents, français et étrangers, par M. N. Theil, professeur au lycée impérial de Saint-Louis; 3 vol. in-4°, Paris, 1858-1865.

N° III. — *Supplément du Dictionnaire des synonymes de la langue française,* par M. Lafaye, professeur de philosophie et doyen de la faculté des lettres d'Aix; 1 vol. in-8°, Paris, 1865.

N° IV. — *Grammaire comparée des langues indo-européennes,* comprenant le sanscrit, le zend, l'arménien, le grec, le latin, le lithuanien, l'ancien slave, le gothique et l'allemand; par M. François Bopp, traduite sur la 2e édition et précédée d'une introduction, par M. Michel Bréal, chargé du cours de grammaire comparée au Collége de France; t. Ier, 1 vol. in-8°, Paris, 1866.

N° V. — *Alphabet européen, ou Étude théorique des éléments des langues européennes;* manuscrit anonyme.

La commission décerne le prix à la *Grammaire comparée des langues indo-européennes,* par M. François Bopp, ouvrage consacré par l'estime du monde savant, et qu'on peut regarder comme le monument le plus solide et le plus imposant qu'on ait élevé jusqu'ici à la science du langage, comme l'ensemble le plus complet de recherches et d'études sur les rapports qu'offrent entre eux, quant à la forme et à la formation des mots, les idiomes indo-européens.

La commission accorde des mentions très-honorables :

1° Au *Grand dictionnaire de la langue latine,* par M. Freund, traduit en français par M. Theil;

2° Au *Supplément du Dictionnaire des synonymes de la langue française,* par M. Lafaye. C'est le complément d'un ouvrage honoré deux fois du prix Volney, en 1841 et en 1858, et il se recommande par les mêmes mérites.

Ensuite M. Egger, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a lu un travail sur une renaissance des lettres grecques et latines au dix-neuvième siècle.

Après cet orateur, M. Lefuel, de l'Académie des beaux-arts, a lu quelques *Considérations sur les principes et l'histoire du bas-relief* œuvre de M. Guillaume, de l'Académie des beaux-arts.

M. Levêque, de l'Académie des sciences morales et politiques, a pris ensuite la parole pour retracer les *Rivalités et concours des professeurs publics au quatrième siècle.*

Enfin la séance a été terminée par la lecture de *Galilée,* fragment dramatique en vers, de M. Ponsard, lu par M. Legouvé.

Digitized by Google

UN ARTISTE COMMANDITÉ.

Je rentrais à Paris après une absence de quelques jours, lorsque, en traversant une rue étroite, je fus obligé de me ranger de côté pour laisser le passage libre à un corbillard. Parmi les personnes qui faisaient partie du convoi, je reconnus un de mes meilleurs amis, Gaston D..., peintre paysagiste, qui, déjà, commençait à asseoir les fondements de la réputation brillante et méritée dont il jouit aujourd'hui. Comme je n'avais pas vu Gaston depuis fort longtemps, je m'empressai d'aller lui serrer la main. Après un premier échange d'amitiés, où nous mîmes toute la discrétion qu'exigeait la circonstance, il me dit :

— Tu as accepté mon invitation, n'est-ce pas? Je compte sur toi, ce soir, à six heures.

— De quelle invitation parles-tu?

— Parbleu! d'une invitation à dîner; je réunis aujourd'hui tous mes amis, et, comme le meilleur et le plus ancien, je tiens essentiellement à ce que tu ne me fasses pas défaut.

J'expliquai à mon ami que, parti depuis une semaine, je n'étais pas encore rentré chez moi, et que, par conséquent, je n'avais aucune connaissance de l'invitation dont il s'agissait.

— Eh bien, répondit Gaston, tiens-la pour valable, quoique tu ne l'aies pas lue, et surtout sois exact... Mais, j'y songe, as-tu disposé de ta journée?

— Mon Dieu, non.

— Alors, je ne te laisse pas aller; donne-moi le bras; je m'empare de toi jusqu'à la nuit.

Rien ne m'appelait ailleurs; je passai mon bras sous celui de Gaston, et je suivis le convoi.

— Tu vas m'apprendre au moins à qui le hasard de ta rencontre me fait rendre le pieux devoir d'un dernier accompagnement.

— Volontiers; mais ici le nom n'est rien, l'histoire est tout; cette histoire est d'ailleurs assez longue, et comme tu n'es pas le seul à qui j'aie le dessein de la raconter, je te prierai de prendre patience jusqu'à l'heure du dîner.

Je me résignai sans peine; d'abord l'heure du dîner n'était pas très-éloignée, et puis Gaston, qui choisissait justement ce jour-là pour une réunion d'amis, ne me paraissait pas bien gravement intéressé dans la triste cérémonie à laquelle j'assistais.

Digitized by Google

Cependant, le ton mystérieux qu'il avait pris pour me répondre ne laissa pas de m'intriguer un peu; j'eus même occasion de faire deux ou trois remarques qui éveillèrent assez vivement ma curiosité. Ainsi, lorsque, le cercueil ayant été descendu dans la fosse, tout le monde se fut retiré, Gaston resta, les yeux fixés sur les fossoyeurs, comme pour compter les pelletées de terre qui allaient former une suprême et infranchissable barrière entre le mort et le vivant; ce fut seulement après avoir vu tomber la dernière pelletée qu'il se retira en poussant un profond soupir; et ce soupir, que rien, dans sa physionomie, n'annonçait être un symptôme de douleur, semblait plutôt le résultat d'une libre dilatation des poumons succédant à une respiration longtemps comprimée.

En effet, Gaston, m'entraînant hors du cimetière, se mit à marcher aussi leste que si ses épaules, écrasées sous un poids énorme, venaient d'être tout à coup déchargées de leur fardeau. Nous rejoignîmes en quelques minutes un homme qui avait, comme nous, fait partie du cortége, et que nous accompagnâmes jusque chez lui. Cet homme, qu'un écusson de cuivre appliqué à sa porte me fit reconnaître pour un huissier, remit des papiers à Gaston, en souriant d'un air d'intelligence. Gaston serra précieusement les papiers dans son portefeuille. Nous descendîmes; nous fîmes sur le boulevard un tour de promenade, durant lequel mon ami paraissait aspirer l'air par tous les pores et avec délices. Enfin, six heures sonnèrent; nous arrivâmes chez Gaston, dont la femme, jeune et jolie blonde, qui tenait par la main un petit garçon de trois ans, aussi blond et aussi joli qu'elle, nous introduisit dans un salon où nous attendaient une vingtaine de joyeux convives.

On se mit à table; une gaieté folle régna pendant toute la durée du repas; et celui qui se montra le plus gai, le plus entraînant, le plus fou, ce fut Gaston. Cependant, au dessert, il prit un air sérieux, réfléchi, et nous dit d'une voix presque solennelle : — Mes chers amis, en vous réunissant aujourd'hui chez moi, mon but n'a pas été uniquement de me livrer au plaisir que je suis toujours sûr de trouver au milieu de vous; sans vous en douter, vous êtes venus m'aider à célébrer la circonstance la plus importante de ma vie.

Digitized by Google

— C'est-à-dire, interrompit un des convives, que nous fêtons l'anniversaire de ta naissance.

Tout le monde se mit à rire; le mot fut trouvé ravissant.

— Tu n'y es pas, répondit Gaston; il y a quelque chose de plus important que de naître, c'est d'être heureux lorsqu'on est né.

— Alors, s'écria un second, c'est au dieu d'hymen que nos libations s'adressent, et nous sommes ici en l'honneur de l'anniversaire de ton mariage.

La femme de mon ami remercia par un gracieux sourire.

— S'il était question d'anniversaire, reprit Gaston, celui-là serait assurément pour moi la plus belle occasion de manifester ma joie et mon bonheur; mais il s'agit d'un événement tout récemment accompli. Enfin, je ne veux pas vous tenir plus longtemps en suspens; si nous nous réjouissons aujourd'hui, c'est parce qu'un homme est mort avant-hier.

Nous nous regardâmes tous avec stupéfaction.

— Oh ! ne vous hâtez point dans votre jugement, continua Gaston; si avant-hier cet homme n'était point mort, je serais mort hier; si je n'avais pas suivi son convoi ce matin, ce serait le mien que demain vous auriez à suivre. Mais ne fatiguez point votre esprit à chercher le mot de cette énigme; je vais vous le donner moi-même, si vous voulez me prêter quelques moments d'attention.

Alors Gaston commença le récit suivant, que nous écoutâmes dans un recueillement profond :

« Lorsque j'arrivai, il y a dix ans, à Paris, j'étais comme tous les jeunes gens que l'amour des arts attire vers ce grand centre de la civilisation ; je brisais avec joie les chaînes entravantes du passé, j'avais peu de souci du présent,

et l'avenir m'apparaissait tout étincelant de gloire et de fortune. Ce qui m'inspirait tant de confiance, ce n'était certainement ni la petite malle qui renfermait mon modeste trousseau, ni la bourse de cuir qu'arrondissaient fort peu

Digitized by Google

quelques pièces d'or tirées de l'épargne de ma bonne vieille grand'mère; mais j'apportais dans mon bagage un chevalet, des pinceaux, une palette, et surtout ce qui constitue le débarqué de province, une foi robuste dans mon talent. Je n'avais qu'une peur : c'était de débuter par un chef-d'œuvre et de me trouver, dans un nouveau pays, assailli d'envieux et d'ennemis, avant d'avoir eu le temps de m'y créer des amis et des protecteurs. Vous avez tous fait ce rêve-là, et vous savez comment il se dénoue pour l'ordinaire. Trois années s'étaient écoulées que Paris ne s'était pas le moins du monde ému de ma présence; j'avais fait une vingtaine de *tableaux de maître*, qui étaient allés, l'un après l'autre, s'engloutir dans l'obscure boutique d'un marchand de bric-à-brac : heureux de calmer, au moyen de ces douloureux sacrifices, l'impatience de mon hôte, qui me trouvait bien lent à devenir membre de l'Institut. Le doute commençait à poindre dans mon esprit; le découragement n'était pas loin; cependant, chaque fois que mes yeux paternels s'arrêtaient sur une œuvre nouvellement terminée, je ne pouvais m'empêcher de répéter avec conviction le mot d'André Chénier :

» Et pourtant il y a là quelque chose !

» Puis je m'adressais cette question :

» — Que faut-il donc faire pour réussir ?

» — C'est justement ce que je viens vous apprendre, me répondit-on un jour que probablement je m'étais fait cette interrogation à haute voix.

» Je fus d'abord tenté de croire à l'apparition de quelque bon génie; mais, en me retournant, je reconnus que c'était tout simplement mon marchand de bric-à-brac qui venait d'entrer.

» — J'arrive à propos, à ce qu'il me semble, et, d'après les paroles qui vous sont échappées, vous devez être dans les meilleures dispositions pour conclure le marché que j'ai à vous proposer.

» Je présentai un siége à mon visiteur, et j'ouvris mes oreilles aussi grandes que possible.

» — Mon cher monsieur Gaston, reprit Samuel, — c'était le nom de mon marchand de bric-à-brac, — pour obtenir une bonne récolte de blé, il faut deux choses : du blé et un bon cultivateur. Eh bien ! pour faire moisson d'argent, deux choses sont également nécessaires : de l'argent et du talent. Mais si ces deux choses réunies représentent la force, la puissance, la fécondité, séparées, elles sont stériles; avec de l'argent sans talent, on reste au même point, on végète; avec du talent sans argent, on va tout droit à l'hôpital. C'est ce qui nous arrive à tous deux : j'ai quelque vingt mille francs qui me condamnent à une assez maigre chère; vous peignez de charmants paysages dont vous ne parvenez pas même à solder les couleurs et la toile. La route que nous suivons l'un et l'autre est donc une mauvaise route, et je viens vous faire la proposition d'en changer.

» Mon attention redoublait à chaque parole de Samuel : il formula ses conclusions en ces termes :

» — Associons-nous ; mettons en commun votre talent et mon argent ; nous partagerons les bénéfices.

Digitized by Google

» Je bondis sur ma chaise; mais je réprimai aussitôt cet élan de joie, et je regardai Samuel fixement pour m'assurer que je n'étais point le jouet d'une mauvaise plaisanterie.

» — Rien n'est plus sérieux, mon cher monsieur Gaston; je me connais un peu en tableaux, et je sais à quoi m'en tenir sur votre mérite; je crois donc l'affaire aussi bonne pour moi que pour vous. Seulement, comme, de votre côté, il n'y a aucune chance de perte, et que, du mien, il y a un enjeu réel, positif, vous me permettrez de stipuler quelques mesures de précaution, afin d'égaliser la balance?

» — Comment donc! m'écriai-je; mais c'est trop juste, et je souscris, les yeux fermés, à toutes les mesures que vous jugerez nécessaires.

» Samuel ne me fit pas languir; les articles de notre acte de société furent convenus et arrêtés, séance tenante. Vingt-quatre mille francs seraient mis en dépôt, dès le lendemain, chez un notaire chargé de m'en compter mille tous les mois. — Les tableaux que je ferais seraient, sans exception, vendus par l'entremise de Samuel, qui n'aurait à verser entre mes mains que la moitié du produit. — Comme garantie de ma bonne foi et de mon assiduité au travail, je souscrirais, à l'ordre de Samuel, pour une somme de soixante mille francs, des lettres de change à vue, dont il se réservait de faire usage dans le cas où

Digitized by Google

je contreviendrais au traité. — Enfin, comme notre association devait être rompue par la mort de l'un des contractants, les lettres de change seraient déposées chez un huissier qui aurait mission de m'en faire la remise, dans le cas où la mort de Samuel précéderait la mienne, ou, si le contraire avait lieu, de les anéantir, afin que Samuel ne pût s'en servir contre mes héritiers.

» Telles furent les bases de notre alliance; je signai sans hésiter; j'aurais signé cent fois pis; je me voyais au terme de la lutte!

» Samuel avait raison : ce qui m'avait manqué pour réussir, c'était de l'argent. Possesseur de ce talisman irrésistible, je vis soudain le chemin aride et rocailleux où j'épuisais mes forces se transformer en un joli sentier doux au marcher et tout bordé de fleurs. J'eus un atelier confortable, et je pus, sans rougir, donner mon adresse aux plus riches amateurs. Ma garde-robe, soigneusement entretenue, renouvelée aux époques convenables, me permit de me présenter dans le monde. Je me fis, aux moments opportuns, l'amphitryon des hauts et puissants seigneurs de la critique, dont la plume reconnaissante acquitta la dette en feuilletons hyperboliques. Enfin, il s'opéra dans mon travail un changement miraculeux : ce n'était plus cette touche inégale, heurtée, rapide, qui est la trop fidèle interprète des cris d'un estomac en souffrance; mes tableaux, conçus dans la quiétude d'un esprit dégagé des soucis matériels, se revêtaient d'un coloris frais et riant comme ma pensée; et ma verve était d'autant plus féconde, que je n'avais plus, pour la stimuler, d'autre aiguillon que l'ambition du succès.

» La première année fut une série de mois et de jours heureux; une mère n'a pas pour son dernier enfant plus de prévenances, de petits soins, de tendres sollicitudes, que Samuel en avait pour moi; comme il s'ingéniait à étudier mes goûts, à devancer mes désirs! Il n'est point de démarches pénibles, de sacrifices difficiles auxquels il ne se fût résigné pour m'épargner un chagrin, une simple contrariété.

» Je fis une maladie; Samuel passa quinze nuits de suite à mon chevet; il ne cessa de me veiller que le jour où il me vit, frais et dispos, le visage vermeil, reprendre gaiement ma palette et mes pinceaux.

» Un étourdi me chercha querelle; Samuel réclama comme un droit la corvée d'être mon témoin; soit raisonnement, soit exhortations, soit menaces, il fit si bien, qu'il obligea mon adversaire à m'adresser des excuses : il m'a depuis avoué que si le duel avait été inévitable il m'eût enfermé pour aller se battre à ma place.

» Enfin Samuel venait tous les jours s'installer des heures entières auprès de mon chevalet; son regard, attaché sur la toile, suivait avec une attention scrupuleuse chacun des capricieux mouvements de mon pinceau. A mesure qu'un de mes tableaux touchait à sa fin, je voyais sa figure s'épanouir; il m'encourageait de la voix et du geste, il se fût écrié volontiers avec le poëte : *Macte animo, generose puer!...* mais Samuel ne savait pas le latin.

» A l'ouverture de l'Exposition, deux de mes paysages obtinrent une place d'honneur dans le salon carré. Ce jour-là, il y eut gala chez mon associé; je fus, comme on le pense bien, le héros de la fête : si je n'avais puisé un redou-

Digitized by Google

blement de forces dans la joie du triomphe, je serais mort infailliblement, étouffé par les embrassements de Samuel et de sa digne moitié; il n'y eut pas jusqu'aux petits Samuel qui ne se mirent de la partie.

» Grâce à la baguette d'or que m'avait mise à la main la plus inconsidérée des signatures, je voyais donc se changer en réalité tous les beaux rêves de mon adolescence! La foule s'arrêtait devant mes tableaux, les journaux avaient dans toutes leurs colonnes une place pour mon nom et pour mon éloge; un de ces amateurs pour qui vogue et talent sont synonymes acheta mes toiles le double de ce qu'elles valaient, et j'obtins une commande du gouvernement. Aussi mon cœur était-il palpitant de reconnaissance pour Samuel; je voyais en lui mon ami, mon bienfaiteur, mon bon ange; je n'aurais pas eu pour mon père plus d'amour, plus de vénération.

» Hélas! j'avais commencé par l'âge d'or, l'âge de fer ne devait pas tarder; ou, pour parler un langage plus en harmonie avec celui de mon associé : la poire était mûre, on allait la cueillir.

» Apre au gain, préoccupé, comme tous les spéculateurs, par la crainte de laisser s'épuiser une bonne veine avant d'en avoir tiré tout le résultat possible, Samuel ne se donna pas même la peine de ménager mes susceptibilités au moyen d'une adroite transition. Sous la peau de l'agneau percèrent brusquement les griffes du tigre.

» — Allons, me disait-il, de l'ardeur, du zèle! Les lauriers sur lesquels on dort se flétrissent vite; le public est prompt à oublier; rappelons-nous souvent à son souvenir. Si nous produisons peu, l'envie nous accusera d'impuissance. Les commandes arrivent en foule, ne mécontentons pas des protecteurs qui deviendraient des ennemis. Chaque jour perdu dans la jeunesse, c'est un jour de verve et peut-être un chef-d'œuvre de moins.

» Et Samuel, constamment armé de ces raisonnements et de mille autres semblables, venait m'éveiller avant le jour pour me conduire à mon atelier; il gémissait de ma lenteur à m'habiller ; il s'impatientait en comptant les minutes que j'employais à préparer mes pinceaux, à faire ma palette. Si je m'arrêtais un instant pour reprendre haleine, il regardait l'heure à sa montre :

» — Jamais, s'écriait-il, ce tableau ne sera livré à l'époque convenue.

» A table il prétendait que les heures des repas devaient être employées à manger et non à causer :

» — Encore, ajoutait-il, doit-on manger modérément, sous peine d'avoir la digestion lourde et d'être incapable de faire un bon travail.

» Quant au café, il n'y regardait pas, au contraire; il me le servait en quantité, et d'une force à me brûler le sang :

» — A la bonne heure, disait-il, voilà qui nous tiendra éveillé et nous montera l'imagination.

» Témoignais-je le désir d'aller rafraîchir mes idées, en respirant une heure ou deux l'air de la campagne, il n'était sorte de moyens oratoires qu'il ne mît en œuvre pour m'en dissuader; si j'insistais :

» — Eh bien! répondait-il en cédant de mauvaise grâce, qu'au moins cette

Digitized by Google

journée ne soit pas complétement infructueuse; munissez-vous de votre album et de vos crayons; vous ferez des croquis.

» Le joug devenait intolérable; j'essayai de le secouer. Alors Samuel leva tout à fait le masque; de l'insinuation il passa nettement à la menace :

» — Nous avons fait un traité, s'écria-t-il, rouge de colère, les conditions en seront remplies; n'oubliez pas que j'ai en mon pouvoir de quoi vous y contraindre.

» Il y avait longtemps que les lettres de change étaient sorties de ma mémoire; elles m'apparurent en ce moment comme une nouvelle tête de Méduse, et je restai pétrifié.

» Nos rôles étaient tracés désormais; j'étais le nègre; Samuel avait en main le fouet du planteur.

» Ce serait une histoire bien longue, et qui vous navrerait l'âme, si je vous racontais en détail mes souffrances à partir de cet instant. Sous le regard de cet homme avide jusqu'à la férocité, ma main acquérait une activité fiévreuse; les tableaux se succédaient sur mon chevalet avec une rapidité féerique; j'osais

à peine prendre le temps de respirer. Si mon bras retombait un moment, alourdi par la fatigue, mes oreilles entendaient soudain crier sur ses gonds la porte d'un cabanon de Clichy, et tout aussitôt mon pinceau recommençait à se tordre frénétiquement sur la toile. Quand venait le soir, j'étais harassé, brisé; je me jetais, à moitié déshabillé, sur mon lit, où je dormais d'un sommeil de

Digitized by Google

plomb, jusqu'à ce que la terrible voix de Samuel vînt me sortir de ma léthargie, avec cet invariable cri :

» — Debout! le soleil se lève.

» Je vécus ainsi deux années, la tête courbée sous la verge d'airain de cet homme; je voyais la gloire me sourire, et j'étais indifférent à la gloire; la fortune en me comblant alimentait la cupidité de mon bourreau, je détestais la fortune; et pourtant je brossais avec autant d'ardeur que si fortune et gloire avaient été le but de mes efforts; que dis-je? avec plus d'ardeur encore, car j'avais pour m'aiguillonner le plus irrésistible des stimulants, le stimulant de la peur.

» Cependant, au milieu de ce ciel si sombre, une étoile parut et vint dorer mes tristes jours du reflet de sa lueur bienfaisante : j'aimai Valérie... »

Nos regards se portèrent sur la femme de Gaston; une larme d'attendrissement s'était échappée de sa paupière et coulait lentement sur sa joue; elle tendit la main à son mari, qui la serra avec amour. Gaston, après un moment de silence, continua son récit :

« Vous croirez difficilement, mes amis, à la scène que je vais vous raconter, et pourtant, si je suis inexact, c'est que je l'aurai plutôt affaiblie qu'exagérée. Un matin que Samuel venait de m'éveiller brutalement, selon son usage, je remarquai dans sa physionomie plus de dureté encore que de coutume :

» — Hier, vous avez été absent toute l'après-midi?

» — C'est vrai, lui répondis-je en essayant de donner de l'assurance à ma voix.

» — Depuis huit jours, il vous arrive de quitter fréquemment votre atelier, de rester dehors plusieurs heures de suite?

» — C'est encore vrai.

» — Je me plais à croire que vous avez eu de puissants motifs d'agir de la sorte?

» — De très-puissants en effet : j'aime une jeune personne; mon ambition est d'obtenir sa main; ce n'est pas en restant dans mon atelier du matin au soir que j'y parviendrai.

» — Ce n'est pas une nécessité pour vous, ce me semble; pour moi, ce serait un dommage; je vous invite à y renoncer.

» — Renoncer à Valérie! Jamais!

» — J'y compte pourtant, et pour peu que vous réfléchissiez...

» — Point de raisonnements, s'il vous plaît; je suis fermement résolu à n'en écouter aucun.

» — Soit; je ne parlerai pas; j'agirai.

» Et il me tourna le dos, après m'avoir lancé un regard furieux. Je saisis toute la portée de la menace; Samuel venait de suspendre encore une fois sur ma tête l'épée de Damoclès. Je l'arrêtai vivement par le bras; je descendis au ton de la prière; je lui dis tout ce que mon amour put me suggérer de paroles attendrissantes; son visage demeura impassible. Je voulus prendre l'engagement de travailler la nuit :

» — Le travail fait aux lumières ne vaut rien, me répliqua-t-il froidement.

Digitized by Google

» Je pleurai, je me désespérai, je m'humiliai jusqu'à tomber à ses genoux.

» — Eh bien! dit-il en fixant sur moi son œil fauve où perçait une joie cupide, écoutez-moi; votre douleur me touche; je ne veux pas votre malheur après tout; peut-être trouverons-nous un moyen de nous arranger.

» Je l'aurais embrassé pour l'espoir qu'il me mettait au cœur.

» Vous ne disconviendrez pas, poursuivit-il du ton d'un homme qui traite une affaire, que cette fantaisie de mariage qui vous a passé par l'esprit ne porte un grave préjudice à mes intérêts. Pendant que vous faites votre cour, nos pinceaux se reposent, et les couleurs sèchent sur notre palette; nous avons de nombreuses commandes dont une bonne partie demeure en souffrance. De là, deux inconvénients dont les résultats sont également désastreux : nos bénéfices éprouvent dès à présent une diminution notable, et nous éloignons, dans l'avenir, les personnes qui nous ont honorés de leur confiance. Si cet état de choses devait être passager, je pourrais, tout en murmurant, patienter et faire acte de complaisance; mais, soyez de bonne foi, et voyons ensemble où nous conduira le fol amour dont vous êtes entiché. Je ne vous parlerai point des préoccupations de toute nature qui assiégent un homme sur le point de se marier, des formalités à remplir, des intérêts à débattre, à régler avec une nouvelle famille, du choix de la corbeille, de la signature du contrat, des invitations, de la cérémonie nuptiale : toutes choses entraînant une perte de temps considérable, mais dont le terme est connu. La ruine — car c'est à la ruine que vous nous conduisez, — n'est pas dans les préliminaires, elle est dans les suites de votre mariage, lesquelles n'auront d'autre terme que celui de votre existence.

» — Pour le coup, je ne vous comprends plus.

» — C'est pourtant assez clair. De deux choses l'une : vous épousez par amour ou par intérêt...

» — Par amour, Samuel; ne vous ai-je pas dit que j'adorais Valérie?

» — C'est bien pis encore; une femme que vous aimez! mais, mon cher ami, voilà une occupation de toutes les heures, de toutes les minutes! Vos journées y passeront tout entières.

» — Sans doute, ma femme sera ma pensée la plus chère; je n'aurai d'autre but que de lui plaire, d'autre souci que de la rendre heureuse; mais croyez-vous que mon ardeur au travail en sera moindre? Elle doublera, Samuel; je ferai des miracles.

» — Vous ne ferez pas celui d'arrêter le temps pendant vos tendres entretiens, vos adorations, vos promenades sentimentales; et vous n'avez pas, j'imagine, la prétention de croire qu'après votre mariage les jours auront plus de vingt-quatre heures?... Je ne suppose pas non plus qu'une union stérile soit entrée dans vos prévisions; vous me paraissez très-capable d'avoir deux, trois enfants, une demi-douzaine peut-être; n'en eussiez-vous qu'un, voilà un surcroît incalculable d'occupations et de soucis. L'enfant est-il bien portant? on le caresse, on le promène; est-il malade? on s'inquiète, on se désole, on ne s'en rapporte qu'à soi du soin de remplir les prescriptions du médecin. Or, je ne

Digitized by Google

sache pas qu'il soit facile d'avoir la palette à la main lorsqu'on soigne un enfant ou qu'on le fait danser sur ses genoux.

» — Vous avez un cœur de pierre, Samuel.

» — Non ; j'ai l'esprit du calcul. Je ne saurais donc, moi qui n'ai point sur les yeux le bandeau de l'amour, envisager les choses, comme vous, au point de vue de l'optimisme, et je crois vous avoir suffisamment fait apprécier le tort qui résultera pour moi de votre mariage. Cependant, par égard pour votre faiblesse, et afin de vous prouver que, dans le fond, je ne suis pas intraitable, je consens à transiger : vous continuerez de faire la cour à votre future, vous vous marierez, vous aurez même des enfants, si bon vous semble ; mais notre acte de société subira une modification : au lieu de moitié, j'aurai trois quarts dans les bénéfices.

» — Y songez-vous ? m'écriai-je révolté ; une pareille proposition, au moment où mes charges vont s'accroître !

» — Ce sera votre faute et non la mienne, me répondit-il froidement. Pensez mûrement à ce que je viens de vous dire ; je vous accorde une heure pour prendre un parti.

» Samuel me représentait l'image d'un voleur qui, mettant le pistolet sous la gorge d'un passant, après lui avoir crié *la bourse ou la vie!* l'inviterait courtoisement à faire ses réflexions. Je fis ce que ferait tout passant en pareille conjoncture ; je déliai les cordons de ma bourse, c'est-à-dire que, sans même profiter de l'heure qui m'était donnée par Samuel, je me hâtai de me débarrasser de lui, en signant tout ce qu'il voulut. »

A cet endroit du récit de Gaston, il sortit de la bouche des convives un cri unanime d'indignation contre Samuel. Valérie tenait attaché sur son mari son regard brillant de tendresse et de reconnaissance ; c'était la première fois que se déroulait à ses yeux cette vie de douleurs et de sacrifices dont l'amour conjugal lui avait fait jusqu'alors un généreux mystère.

Gaston poursuivit :

« — Vous supposez sans doute, mes amis, qu'après cette nouvelle et énorme concession, je recouvrai du moins le repos, la paix, la liberté ; détrompez-vous. Habile à tirer parti de toutes les circonstances, le spéculateur Samuel n'avait eu d'autre but que de rendre plus fécond à son profit le marché qui m'enchaînait. De la liberté, du repos, grand Dieu ! Mais à peine m'eut-il fait tomber dans le piége, à l'aide de ce leurre, que je me vis de nouveau surveillé, sermonné, gourmandé. Jamais, disait-il, un mariage n'avait subi autant de délais que le mien ; je fus contraint d'en précipiter l'accomplissement. J'osai parler de lune de miel ; il en fixa la durée à trois jours. Que vous dirai-je ? Esclave autant et plus peut-être qu'auparavant, j'ai traîné ma chaîne quatre ans encore, dévorant mes chagrins en silence, me composant un visage heureux et gai devant ma femme. Pourquoi l'aurais-je affligée, cette bonne Valérie, si joyeuse des éloges donnés à mes travaux, si confiante dans mon avenir, en lui dévoilant une réalité désespérante, un mal sans remède ? Oui, sans remède ; car je n'avais qu'un moyen de briser le joug, c'était de payer ces maudites lettres de change ; et comment réunir soixante mille francs ? Valérie

Digitized by Google

m'avait apporté en dot plus d'amour que de fortune, et si la part que m'avait laissée Samuel nous faisait vivre dans une certaine aisance, elle ne me donnait guère la possibilité de faire des économies.

» Enfin, il y a deux jours, Samuel vint dès le matin dans mon atelier, comme c'était son habitude. Je me préparai à exécuter un projet que, depuis longtemps, je roulais dans mon esprit : c'était, après avoir obtenu un nom, une vogue, en flattant le goût et les idées du public, de tenter une de ces grandes pages qui mettent un sceau durable à la réputation d'un artiste, un de ces tableaux qui ne sont point un objet de commerce, mais qu'on lègue à la postérité ; j'avais soif d'une gloire légitimement acquise ; le moment me semblait venu d'imposer silence à l'envie qui se vengeait de mes succès, en soufflant à toutes les oreilles que j'étais un homme de métier et rien de plus.

» Ma toile était donc sur le chevalet, et m'inspirant de la pensée d'un avenir honorable en même temps que brillant, je jetais avec enthousiasme les traits principaux de mon esquisse.

» — Qu'est-ce que cela? demanda Samuel; une commande que je ne connais pas?

» — Ce n'est point une commande, lui répondis-je.

» Et comme j'étais dans le feu de la composition, je m'exaltai en lui expliquant mon projet; il m'écouta jusqu'au bout avec un visage de glace :

» — Voilà, certes, une idée merveilleuse! dit-il après que j'eus fini de parler, pauvre fou!

» Le mouvement d'épaules dont il accompagna cette exclamation me fit monter au front le rouge de la colère.

» — Vous doutez de moi? m'écriai-je.

» — Pas le moins du monde; si vous faites ce tableau, je vous vois, avant deux ans, membre de l'Institut.

» — Eh bien?

» — Mais vous ne le ferez pas.

» — Pourquoi?

» — Parce que je suis là pour m'y opposer.

» — Vous?

» — Parbleu! Je vous laisserai peut-être consacrer à un seul tableau le temps que vous mettriez à en faire vingt!

» — Mais....

» — Si l'on pouvait vendre un tableau vingt fois, je ne dis pas....

» — Toujours les mêmes raisons!

» — Je n'en connais pas de meilleures.

» — Ne pourrai-je donc une seule fois vous parler de gloire sans que vous me répondiez argent?

» — Mon cher, l'argent, c'est une maison dont on est le propriétaire, une table bien servie, une voiture, des chevaux, des domestiques, en un mot, toutes les jouissances; la gloire, c'est, pendant la vie, l'oubli, le mépris, la misère, et après la mort, un peu de bruit sur une tombe. L'argent, c'est la

Digitized by Google

proie, la gloire, c'est l'ombre ; et je vous jure que, moi vivant, vous ne lâcherez pas l'une pour courir après l'autre.

» La discussion une fois placée sur ce terrain, il n'y avait plus de transaction possible entre le spéculateur et l'artiste. La querelle s'échauffa ; elle devint violente, terrible ; Samuel, blêmissant et rougissant tour à tour, sortit en proférant son éternelle menace ; il était au bas de l'escalier, que, d'une voix stridente et l'œil étincelant de fureur, je le poursuivais encore du défi de la mettre à exécution.

» Resté seul, je ne recouvrai pas tout d'abord mon sang-froid ; ma rage s'exhala longtemps en imprécations de toute nature. Cependant mes forces s'épuisèrent et la réaction commença. La réflexion succédant au délire, je me mis à envisager ma position sous son jour véritable. Point de terme moyen ; le choix entre deux extrêmes : céder ou me laisser traîner en prison. J'avais comblé la mesure des concessions ; ma patience, mon courage étaient à bout ; la vie, telle que je la subissais depuis six ans, était une horrible torture que je prolongeais, que j'empirais en cédant ; j'étais résolu à ne point céder. Mais la prison ! c'est-à-dire la carrière brusquement fermée devant moi, l'avenir perdu, la misère pour ma femme et pour mon enfant !... Non, non, jamais !... Et pas une issue pour échapper à cette alternative !

» Je m'enfermai dans mon atelier ; j'y passai le reste du jour, enfoncé dans les plus sombres rêveries ; j'y restai la nuit entière, en proie à une agitation fiévreuse qui tenait du délire. Une pensée sinistre s'était glissée dans mon esprit, faible d'abord et repoussée avec horreur, bientôt rappelée par le désespoir, fortifiée par l'isolement, tenace, impérieuse, dominante !... Au milieu de cette lutte ma raison s'était égarée. Le retour du jour, qui d'ordinaire exerce sur l'homme une bienfaisante influence, loin de calmer mes sens, vint offrir un nouvel aliment à mon irritation ; mon regard tomba sur mes pistolets pendus à la muraille ; vingt fois j'essayai de l'en détourner, vingt fois il y revint attiré par une force invincible ; enfin, je me levai, j'allai décrocher l'un d'eux que je chargeai.... Dieu sait jusqu'où j'aurais poussé la folie, lorsque, au bruit de quelques coups frappés à ma porte, je me sentis comme réveillé en sursaut. C'était le concierge qui m'apportait une lettre de faire part.... Non, mes amis, jamais, dans quelque situation que vous vous trouviez, vous n'éprouverez ce que je ressentis à la lecture de cette lettre.... La liberté, le bonheur, la fortune, la gloire, ma femme, mon enfant, la vie, tout cela m'était rendu, tout cela je venais de le voir dans une seule phrase : Samuel était mort ! Samuel, sorti furieux de chez moi, avait été foudroyé par l'apoplexie ! »

Gaston, ayant cessé de parler, promena son regard de convive en convive ; ma foi, dût cet aveu nous faire accuser de férocité, nous étions tous aussi soulagés et joyeux que notre ami, et pas une voix ne s'éleva pour prononcer l'éloge funèbre du marchand de bric-à-brac.

— Je comprends maintenant, dis-je à Gaston ; le convoi que tu m'as fait suivre ce matin, c'était celui de Samuel....

— Précisément.

Digitized by Google

— Les papiers que t'a remis l'huissier chez lequel je t'ai accompagné, ce sont les fameuses lettres de change....

— Celles qui devaient devenir nulles par sa mort ou la mienne, les voici.

— Bien, je comprends encore; mais je ne m'explique pas aussi bien ce scrupule vraiment filial avec lequel tu es resté le dernier de tous près de la fosse, regardant tomber les dernières pelletées de terre sur le cercueil de ton persécuteur?

— Ah! mon ami, repartit Gaston, c'était la frayeur qui me clouait à cette place; on parle tant de morts apparentes, de gens qu'on enterrait et qui sont revenus! Je tenais à être sûr de mon fait.

MOLÉRI.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

LES STATUES DE LA FAÇADE DES TUILERIES
SUR LA COUR DU CARROUSEL.

L'aile méridionale du pavillon de Flore, aux Tuileries, est enfin dégagée des échafaudages qui en dissimulaient la riche ornementation.

Sur la façade de la cour des Tuileries, les statues, au nombre de trente-six, auxquelles des niches étaient préparées au rez-de-chaussée et au premier étage, ont été mises en place.

Ces statues sont en pierre. Quelques-unes ont figuré au dernier Salon et sont déjà connues du public. En voici la désignation, en se dirigeant de l'extrémité de l'aile récemment terminée vers le nouveau pavillon de Flore, et en continuant sur la partie de ce pavillon en retour du vieux palais.

Rez-de-chaussée.		*Premier étage.*	
Flûteur	MM. Lévêque.	Terpsychore	MM. Millet.
Laboureur	Iguel (Charles).	Abondance	Prouha.
Guerrier grec	Gruyère.	Minerve	Maillet.
Guerrier étrusque	—	Cérès	Chatrousse.
Frondeur	Forgeot.	Nymphe	Salmson.
Lutteur	Marcelin.	Naïade	—
Castor	Petit.	Pandore	Pollet.
Pollux	—	Psyché	—
Méléagre	Travaux.	Baigneuse	Cabet.
Adonis	Allasseur.	Pêcheuse	—
Vendangeur	Denécheau.	Hébé	Oudiné.
Guerrier romain	Robinet.	Daphné	—
Guerrier franc	—	Melpomène	Crauk.
Mercure	Chambard.	Euterpe	—
Pêcheur	Chevalier.	Erigone	Schœnewerk.
Berger	—	Circé	—
		Amazone	Klagmann.
		Vénus	Loison.
		Clio	Soitoux.
		Erato	—

LA PREMIÈRE PENDULE DE SCRIBE.

M. Anne raconte, dans ses souvenirs qu'il intitule *le Temps passé,* une charmante et presque touchante anecdote dont M. Scribe est le héros.

Digitized by Google

Né en 1791, M. Scribe donna sa première pièce à l'âge de vingt ans, *les Dervis*, et son collaborateur fut M. Germain Delavigne, frère de Casimir. Cette pièce, œuvre de deux débutants, qui faisaient leurs premiers pas dans la carrière, était ingénieuse, spirituelle, mais n'avait pas cette habileté de conception que le plus fécond et le plus habile des auteurs de ce siècle déploya plus tard. Cependant elle réussit. Geoffroy consacra à cette bluette quelques lignes flatteuses qui encouragèrent les jeunes auteurs.

Mais on ne vit pas de gloire. Le bénéfice fut mince, car M. Scribe, me racontant dans une conversation intime l'histoire de sa vie, me dit un jour :

— Ma première pièce m'a rapporté 125 francs. Plus tard, j'ai eu une année de 125,000 francs, et j'ai mis ces deux années en regard l'une de l'autre, pour montrer d'où j'étais parti et où j'étais arrivé.

Ces 125 francs, produit d'un premier début, ne pouvaient, ajoutait M. Scribe, me donner ce que je désirais le plus au monde... c'était une pendule. Je n'en avais pas, et ma préoccupation était de savoir comment je pourrais satisfaire mon désir. Enfin, ce jour arriva, et aussitôt que le précieux meuble fut placé sur ma cheminée, je m'enfermai chez moi, et je passai ma journée à contempler, à admirer ma conquête, et surtout à la faire sonner. La sonnerie allait toujours, et j'aurais oublié de dîner, si mon estomac ne s'était réveillé et n'avait réclamé. J'ai eu d'autres moments de bonheur dans ma vie, mais je n'ai jamais été aussi heureux que ce jour-là.

SERVANDONI ET LA VIANDE EN CARÊME.

Nous avons trouvé les faits qui suivent dans les *varia* toujours si curieux de la *Revue des Provinces :*

« Au siècle dernier, la vente de la viande en carême était défendue de la façon la plus expresse, la plus rigoureuse. C'était un ordre qu'on ne pouvait braver qu'à l'abri des hôtels les plus privilégiés, tels que ceux des Rohan et des Latrémouille, par exemple ; encore, le droit de visite y était-il permis aux commissaires, et, par suite, en cas d'infraction, le droit de confiscation de la viande saisie s'y exerçait pleinement, comme ailleurs, au profit de l'Hôtel-Dieu.

» Les plus puissants regimbaient, menaçaient même ; mais le plus souvent en pure perte. Il ne fallait pas être moins que M. le comte de Sommery, premier écuyer de la duchesse de Berri, pour faire reculer les officiers de l'Hôtel-Dieu. Il leur fit savoir par lettre, au nom de la duchesse, que, « si quelqu'un avait l'insolence de visiter chez elle, il n'en sortiroit que par les fenestres ! » et l'administration se le tint pour dit ; mais il faut ajouter qu'on était sous la Régence, et que la duchesse de Berri était fille du Régent.

» Quelques-uns pensaient qu'en dressant leur étal dans l'enceinte d'une maison royale, le privilége de vente leur serait acquis. Ce qui était arrivé en 1559, à un nommé Gardy, qui avait ouvert ainsi une loge de boucher dans l'enclos même des Tuileries, aurait dû pourtant les mettre en garde. Il fut pris, mené au Châtelet, jugé, et, par une sentence du 28 avril, condamné à figurer au carcan, devant la prison, « avec une fressure de veau pendue au col ».

Digitized by Google

» Servandoni fut mieux avisé ; quoique, pour ce qu'il avait à faire, il exerçât non plus dans le jardin, mais dans le palais même des Tuileries, et quoiqu'il eût à se servir non de chair morte, mais de chair vivante, et que, par conséquent, il échappât ainsi davantage aux prétentions du carême, il fut assez prudent pour postuler une dispense de l'administration de l'Hôtel-Dieu, et assez puissant pour l'obtenir.

» Voici en quelle circonstance :

» Il avait organisé au théâtre des Tuileries, dans l'ancienne salle des Machines, construite pour Molière, des représentations à grand spectacle, où il faisait surtout rage de pièces mythologiques avec fêtes, cérémonies et sacrifices. Pour ceux-ci, il fallait des victimes aussi grasses que possible, même en temps d'abstinence. C'est ce qui l'obligea de demander la dispense dont nous parlons pour une grande tragédie-opéra que Lefranc de Pompignan et Brassac lui avaient composée en 1750, et qui n'avait pu être prête avant le carême.

» L'Hôtel-Dieu, par bonheur, fut bon prince ; la mythologie du nouvel opéra, grâce à sa permission, put avoir son sacrifice. La pièce qui en fait foi se trouve gravement à sa date dans les archives hospitalières. En voici la mention d'après l'*Inventaire*, publié récemment : « Autorisation accordée par » les administrateurs de l'Hôtel-Dieu au chevalier Servandoni, peintre et archi- » tecte des bâtiments du roi, d'acheter une génisse et un veau pour servir de » victimes dans les représentations de l'*Histoire de Léandre et Héro*, » données au grand théâtre du Palais des Tuileries. »

» L'Hôtel-Dieu, qui relevait de l'église, devait bien cette petite faveur à l'artiste qui, vers le même temps, cessa d'être directeur du spectacle pour se faire l'architecte de Saint-Sulpice. »

ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX.

Décidément la littérature n'est pas aussi affaissée qu'elle en a l'air. Voici l'inventaire de l'Académie des Jeux Floraux pour le concours de 1866 :

12 odes, 32 poëmes, 47 épîtres, 3 discours en vers, 3 églogues, 39 idylles, 102 élégies, 21 ballades, 159 fables, 69 sonnets, 21 hymnes, 2 discours en prose, 195 pièces diverses.

— Qui est-ce qui peut faire toutes ces machines-là ? disait un négociant en lisant cette nomenclature.

— Des gens sans place, répondit son voisin ; *les affaires* vont si mal !

UN PEUPLIER CONVERTI EN JOURNAL.

Un superbe peuplier a servi en Amérique à l'impression de toute l'édition d'un journal du soir.

Mais le fait demande à être expliqué.

Une société en commandite s'est instituée à Philadelphie pour la fabrication du papier de bois. Cette société, qui a déjà établi une usine sur les bords du Schuylkill, produit en moyenne vingt-cinq tonnes de marchandise par jour.

Digitized by Google

Dernièrement, plusieurs membres du Congrès de Washington, des savants et des hommes de lettres ont visité les travaux de la nouvelle compagnie, et c'est en leur présence qu'on a abattu le peuplier en question pour le convertir dans l'espace de cinq heures en papier et pour le faire immédiatement servir à l'impression du *North American Gazette.*

Heureux Américains! après avoir lu leurs journaux, ils pourront se chauffer avec.

MILLEVOYE COMMIS LIBRAIRE.

Le poëte Millevoye, contraint par la misère, avait dû accepter l'emploi de commis dans une librairie. Un jour son patron le surprit en train de lire dans la boutique, et lui jeta cette malédiction : Tu lis tes livres, misérable! tu ne seras jamais libraire.

PERSONNAGES D'UN DRAME DE MOISSY.

A propos des ridicules indications de personnages dans certains mélodrames, M. Nestor Roqueplan cite, dans son feuilleton du *Constitutionnel,* la distribution d'un drame de M. de Moissy, la *Vraie mère,* qu'il a eu la bonne fortune de retrouver.

La voici textuelle :

Madame Félibien, accouchée depuis sept mois et nourrissant son enfant.

M. Félibien, son mari, négociant.

Madame de Villepreux, sa sœur, femme enceinte et presque à terme.

M. de Villepreux, son mari.

Madame des Aulnes, femme d'un marchand de draps, relevée de couches depuis neuf mois et demi.

L'enfant de madame Félibien, âgé de sept mois.

L'enfant de madame des Aulnes, âgé de dix mois.

Madame Londais, sage-femme.

Madame Léveillé, garde de femmes en couches.

LES GANTS DE Mme DELRIEU.

Delrieu, raconte M. Charles Maurice, dans son *Histoire du Théâtre,* descendu de l'encoignure des premières loges, où il va savourer le bonheur de *se voir passer,* entre (au balcon), regarde sa femme, assise sur la seconde banquette, et lui fait toutes sortes de signes de mécontentement. Elle, qui voulait admirer et soutenir jusqu'au dernier vers de la pièce, continuait à battre des mains, tout en regardant son époux d'un air étonné. Et Delrieu de paraître de plus en plus en colère. Enfin, le rideau baissé, sa femme vint à lui, en disant :

— Mais qu'as-tu? Tu ne voyais donc pas comme j'applaudissais?

— Oui, sans doute, répondit-il sans se calmer; mais, malheureuse, tu avais des gants!

Digitized by Google

LA MAISON DE CORNEILLE.

Parmi les souvenirs qu'évoque la *Gazette des Tribunaux*, en faisant l'historique des rues expropriées pour le dégagement des abords du Théâtre-Français, nous citerons celui-ci :

On lit sur la façade de la maison portant le n° 18 de la rue d'Argenteuil l'inscription suivante sur une table de marbre noir :

Le grand Corneille est mort dans cette maison
le 1er octobre 1684.

Et au bas :

Érigée en 1826.

C'est en 1826 seulement, en effet, que l'on a découvert que notre premier poëte tragique est mort rue d'Argenteuil.

On a placé une autre inscription commémorative dans la cour de la maison, avec un buste de Corneille, et sur une couronne de laurier, un peu plus haut que ce buste, on lit ces mots : *Le Cid* — 1636.

Il est à remarquer que Corneille habitait le quartier le plus nouveau de Paris, celui auquel il fait allusion dans ces vers du *Menteur* onze ans après la destruction de la porte Saint-Honoré :

Paris semble à nos yeux un pays de romans;
J'y croyais ce matin voir une isle enchantée,
Je la laissai déserte et la trouve habitée.
Quelque *Amphion* nouveau, sans l'aide des maçons,
En superbes palais a changé ces buissons.

A cette époque, le cardinal de Richelieu avait commencé à renoncer à une rivalité et à une jalousie ridicules, et l'auteur lui sait gré d'avoir oublié que :

Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

Mais cette recrudescence de bonne volonté à l'endroit du poëte ne put effacer de sa mémoire les persécutions dont il avait été l'objet; aussi disait-il après la mort de Richelieu :

Qu'on parle mal ou bien du fameux cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien.
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

C'est aussi au commencement de la rue d'Argenteuil qu'était située l'échoppe du savetier chez lequel le grand Corneille, quelques jours avant sa mort, descendant lentement cette rue, se rendait, dit-on, pour faire raccommoder sa chaussure.

Dangeau, qui se prétendait le protecteur des gens de lettres, et auquel Boileau a dédié l'*Epître sur la noblesse*, dit à propos de cette mort, dans son *Journal de la cour de Louis XIV* : « Le bonhomme Corneille est mort hier; il était un des plus habiles de notre temps à faire des comédies. » Oraison

Digitized by Google

funèbre digne de la légèreté d'un courtisan à une époque où, il est juste toutefois de le reconnaître, les Chapelain n'étaient pas seuls à toucher des pensions.

UN FONCTIONNAIRE MALHEUREUX.

Le malin Picard, le spirituel Andrieux et le bon Colin d'Harleville, ces trois amis comme il n'y en a plus guère de nos jours dans la république des lettres, furent visités un beau matin par un de leurs anciens camarades qui s'était lancé dans la carrière des emplois publics et qui y avait fait son chemin : il était préfet.

Dès que nos trois auteurs dramatiques et le fonctionnaire se furent embrassés, ils s'interrogèrent mutuellement sur leur position. Picard, Colin et Andrieux ayant parlé de leurs travaux incessants, de leurs espérances souvent déçues, enfin de leur profession difficile, mais chère : — « Ah! mes bons amis! » s'exclama le préfet, « que vous êtes heureux, vous autres! les arts, les muses... et puis le repos, la liberté; tandis que moi, les soucis, les chagrins... et la chaîne, toujours la chaîne au cou... voilà ma rude carrière! »

A peine l'homme en place les eut-il quittés, que Colin, le naïf Colin, se recueille un moment, puis il dit à Picard et à Andrieux : — « Ah çà! mais, j'avais cru jusqu'ici qu'on pouvait donner sa démission de préfet. »

Nous avons emprunté cette anecdote à M. Etienne Arago, le spirituel feuilletoniste de l'*Avenir national*.

NOVERRE.

Dans une fête donnée, il y a cent deux ans, au fameux comte de Bonneval devenu pacha, il y eut un entr'acte assez long; l'admiration a souvent besoin de repos; le pacha semblait fatigué de toutes ces fêtes, et M. Noverre, un grand maître de ballet, mit à profit l'occasion pour raconter à Son Excellence quelques-unes des merveilles de son art. M. Noverre, en son genre, était un grand artiste; il avait longtemps étudié, disait-il, avant de composer ses différents groupes, les batailles d'Alexandre peintes par Lebrun, et les batailles de Louis XIV par Van der Meulen. Il s'était inspiré de cette quantité prodigieuse de combattants, vaincus ou vainqueurs, se partageant également les regards, mais sans oublier un seul instant qu'Alexandre et Louis le Grand sont les sujets principaux de ces vastes compositions.

— Monseigneur, ajoutait Noverre, il y a dans notre art de grands dangers : la cabriole et l'entrechat; la légèreté d'esprit pour une danseuse est un défaut non moins grand que l'absence de logique. Honte aussi aux coiffures gigantesques, hostiles aux justes proportions d'un beau corps, et je me vante à bon droit d'avoir le premier supprimé l'usage abominable de ces paniers si funestes à la grâce et à la beauté des contours!

Il démontrait en même temps qu'un ballet était un poëme, un drame, et que drame et poëme exigeaient une âme ardente, un cœur sensible.

— Ah! monseigneur, vous allez voir danser la Guimard, comme elle danse!

Digitized by Google

OFFICE POLYTECHNIQUE ET ADMINISTRATIF.

RETOUCHES DE STYLE scientifique, industriel, dramatique, épistolaire. — **CORRECTION,** pureté grammaticale, clarté, élégance, concision. — **RÉDACTIONS** littéraires, scientifiques, administratives, commerciales. Pétitions, réclames, mémoires, articles de publicité, discours. — **COPIES** rapides, élégantes. — **ÉCRITURES** de luxe, missels illustrés, généalogies. — **RECHERCHES** littéraires, scientifiques dans les bibliothèques ; travaux héraldiques. — **TRADUCTIONS** officielles en toutes langues, commerce, sciences, actes de l'état civil pour mariages. — **DESSINS** de plans de machines. — **BREVETS D'INVENTION** en tous pays. — **EMPLOYÉS** pour le dehors, à l'heure, à la journée ou au mois. — **AUTOGRAPHIES,** écrits ou dessins quelconques. — **PROJETS EN TOUT GENRE,** chemins de fer, travaux d'irrigation, constructions civiles, machines avec devis, séries de prix. — **DIRECTION DE TOUS TRAVAUX DE LA COMPÉTENCE D'UN INGÉNIEUR,** surveillance, règlements, et contentieux.

Ancienne maison **PALIS.**

V. PROU, *ingénieur civil,* DIRECTEUR, 15, *place de la Bourse, à* **PARIS.**

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
CALENDRIER	2
ARTICLES PRINCIPAUX DE L'ANNUAIRE.	6
HISTOIRE LITTÉRAIRE ET DRAMATIQUE DE L'ANNÉE, par M. **JULES JANIN**	7
PROVOST (gravure)	25
NÉCROLOGIE, par M. **J. JANIN.**	45
MÉRY (gravure)	47
LÉON GOZLAN (gravure).	51
BELLANGÉ (gravure)	55
TABLE NÉCROLOGIQUE	55
BEAUX-ARTS. Exposition des artistes vivants en 1866.	59
INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE.	74
UN ARTISTE COMMANDITÉ, par MOLÉRI	76
VARIÉTÉS	90
LES STATUES DE LA FAÇADE DES TUILERIES SUR LA COUR DU CARROUSEL	90
LA PREMIÈRE PENDULE DE SCRIBE	90
SERVANDONI ET LA VIANDE EN CARÊME	91
ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX.	92
UN PEUPLIER CONVERTI EN JOURNAL	92
MILLEVOYE COMMIS LIBRAIRE.	93
PERSONNAGES D'UN DRAME DE MOISSY	93
LES GANTS DE Mme DELRIEU.	93
LA MAISON DE CORNEILLE.	94
UN FONCTIONNAIRE MALHEUREUX	95
NOVERRE	95
TABLE DES MATIÈRES	9

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, RUE GARANCIÈRE, 8.

Digitized by Google

Digitized by Google

PAGNESSE.

[illegible] **Mathieu** (de la **Drôme**), [illegible] par les [illegible] scientifiques et littéraires, orné de vignettes [illegible] 1 volume in-16. 50 c.

[illegible] **lunatique.** [illegible] illustré de 2[illegible] gravures. 50 c.

[illegible] **comique**, *pittoresque*, *drôlatique*, [illegible] et [illegible], rédigé par MM. [illegible], Henry Monnier, C. Caragod, Louis Leroy, Jules Moinaux, Pierre Veron, [illegible], et illustré de 150 vignettes [illegible] par **CHAM** et Darjou. 1 vol. in-32 [illegible] 50 c.

[illegible] **prophétique, pittoresque et utile.** 1 vol. in-32 de 192 pages, orné de [illegible], et contenant un article de M. [illegible] (de l'Institut). 50 c.

[illegible] **astrologique**, *astronomique*, *physique*, *antique*, etc. 1 vol. in-16, illustré de [illegible] avec une jolie couverture coloriée. 50 c.

[illegible] du **Charivari.** 1 vol. in-16, illustré de belles gravures. 50 c.

[illegible] de la **bonne cuisine et de la Maîtresse de maison.** 1 vol. in-16, illustré [illegible] gravures et d'une jolie couverture [illegible]. 50 c.

[illegible] **pour rire**, entièrement illustré par CHAM. 1 volume in-16. 50 c.

[illegible] **Gigogne**, **almanach des Enfants.** 1 volume in-16 jésus, orné de très-jolies [illegible] tirées avec luxe. 50 c.

[illegible] des **Dames et des Demoiselles.** 1 vol. in-16 jésus avec un grand nombre de [illegible] gravures. 50 c.

[illegible] du **Jardinier.** 1 vol. in-16, orné de jolies gravures. 50 c.

[illegible] du **Cultivateur.** 1 vol. in-16, orné de jolies gravures. 50 c.

[illegible] du **Fumeur et du Priseur.** 1 joli vol. in-16, orné de nombreuses vignettes. 50 c.

[illegible] du **Marin et de la France maritime.** In-16. 50 c.

[illegible] de l'**Univers illustré.** 1 vol. in-8°, illustré de magnifiques gravures. 50 c.

[illegible] **impérial.** 1 vol. in-32, illustré par MM. Horace Vernet, Beaucé et Staal. 50 c.

[illegible] du **parfait Vigneron.** 1 vol. in-16. 50 c.

[illegible] de **France.** 1 volume in-16. 50 c.

[illegible] de **Béranger.** 1 joli vol. in-32. 50 c.

[illegible] du **Voleur illustré.** 1 vol. in-4°. 50 c.

[illegible] d'**illustrations modernes.** 1 vol. in-4°, doré sur tranche, illustré d'un grand [illegible] de très-belles vignettes gravées par les meilleurs artistes. 75 c.

[illegible] des **foires de France.** 1 vol. in-16. 75 c.

[illegible]**astro**, almanach illustré. Histoire des spectres. Causeries scientifiques, par **Robin**. [illegible] in-4°, orné de nombreuses gravures. 1 fr.

[illegible] **Annuaire de l'Illustration.** 1 vol. grand in-8°, doré sur tranche, illustré d'un [illegible] nombre de très-belles vignettes gravées par les meilleurs artistes. 1 fr.

[illegible] **Mathieu** (de la **Drôme**), la science à la portée de tous, orné de jolies vignettes. [illegible] grand in-18. 1 fr.

ALMANACHS LIÉGEOIS ET NORMANDS A DIVERS PRIX.

[illegible] ET PETITS LIVRES ILLUSTRÉS POUR ENFANTS.

Digitized by Google

Digitized by Google

PAGINE [illegible]

[illegible] **Mathieu de la Drôme**, [illegible] par les [illegible] et littéraires, orné de vignettes par les [illegible] 1 volume in-16. 50 c.

[illegible] **lunatique.** [illegible] illustré de 2[illegible] gravures. 50 c.

[illegible] **comique**, *pittoresque*, *drôlatique*, [illegible] et *charivarique*, rédigé par MM. [illegible] Henry Monnier, C. Caraguel, Louis Lerey, Jules Moinaux, Pierre Veron, [illegible] Raymond, et illustré de 150 vignettes comiques par **CHAM** et Darjou. 1 vol. in-32 [illegible] pages. [illegible] c.

[illegible] **prophétique, pittoresque et utile.** 1 vol. in-32 de 192 pages, orné de [illegible] et contenant un article de M. [illegible] (de l'Institut). 50 c.

[illegible] **astrologique**, *astronomique*, *physique*, *critique*, etc. 1 vol. in-16, illustré de [illegible], avec une jolie couverture coloriée. 50 c.

[illegible] **du Charivari.** 1 vol. in-16, illustré de belles gravures. 50 c.

[illegible] **de la bonne cuisine et de la Maîtresse de maison.** 1 vol. in-16, illustré [illegible] gravures et d'une jolie couverture coloriée. 50 c.

[illegible] **pour rire**, entièrement illustré par Cirym. 1 volume in-16. 50 c.

[illegible] **Gigogne, almanach des Enfants.** 1 volume in-16 jésus, orné de très-jolies [illegible] tirées avec luxe. 50 c.

[illegible] **des Dames et des Demoiselles.** 1 vol. in-16 jésus avec un grand nombre de [illegible] gravures. 50 c.

[illegible] **du Jardinier.** 1 vol. in-16, orné de jolies gravures. 50 c.

[illegible] **du Cultivateur.** 1 vol. in-16, orné de jolies gravures. 50 c.

[illegible] **du Fumeur et du Priseur.** 1 joli vol. in-16, orné de nombreuses vignettes. 50 c.

[illegible] **du Marin et de la France maritime.** in-16. 50 c.

[illegible] **de l'Univers illustré.** 1 vol. in-8°, illustré de magnifiques gravures. 50 c.

[illegible] **impérial.** 1 vol. in-32, illustré par MM. Horace Vernet, Beaucé et Staal. 50 c.

[illegible] **du parfait Vigneron.** 1 vol. in-16. 50 c.

[illegible] **de France.** 1 volume in-16. 50 c.

[illegible] **de Béranger.** 1 joli vol. in-32. 50 c.

[illegible] **du Voleur illustré.** 1 vol. in-4°. 50 c.

[illegible] **d'illustrations modernes.** 1 vol. in-4°, doré sur tranche, illustré d'un grand [illegible] de très-belles vignettes gravées par les meilleurs artistes. 75 c.

[illegible] **des foires de France.** 1 vol. in-16. 75 c.

[illegible] **astro**, almanach illustré. Histoire des spectres. Causeries scientifiques, par Robin. [illegible] in-4°, orné de nombreuses gravures. 1 fr.

[illegible] **Annuaire de l'Illustration.** 1 vol. grand in-8°, doré sur tranche, illustré d'un [illegible] nombre de très-belles vignettes gravées par les meilleurs artistes. 1 fr.

[illegible] **Mathieu (de la Drôme)**, la science à la portée du tous, orné de jolies vignettes [illegible] grand in-18. 1 fr.

ALMANACHS LIÉGEOIS ET NORMANDS À DIVERS PRIX

[illegible] ET PETITS LIVRES ILLUSTRÉS POUR ENFANTS

Digitized by Google

Digitized by Google

PAGNERRE.

[illegible] **Mathieu** (de la Drôme), [illegible] par les sommités scientifiques et littéraires, orné de vignettes [illegible] 1 volume in-16. 50 c.

[illegible] **lunatique.** Indice illustré de 255 gravures. 50 c.

[illegible] **comique**, *pittoresque*, *drôlatique*, [illegible] *et* [illegible], rédigé par MM. [illegible] Henry Monnier, C. Caraguel, Louis Leroy, Jules Moinaux, Pierre Voren, [illegible] Bremond, et illustré de 150 vignettes comiques par **CHAM** et Darjou. 1 vol. in-32 [illegible] 50 c.

[illegible] **prophétique, pittoresque et utile.** 1 vol. in-32 de 192 pages, orné de [illegible], et contenant un article de M. Babinet (de l'Institut). 50 c.

[illegible] **astrologique**, *astronomique*, *physique*, *astrique*, etc. 1 vol. in-16, illustré de [illegible], avec une jolie couverture coloriée. 50 c.

[illegible] **du Charivari.** 1 vol. in-16, illustré de belles gravures. 50 c.

[illegible] **de la bonne cuisine et de la Maîtresse de maison.** 1 vol. in-16, illustré [illegible] gravures et d'une jolie couverture coloriée. 50 c.

[illegible] **pour rire**, entièrement illustré par CHAM. 1 volume in-16. 50 c.

[illegible] **Gigogne**, **almanach des Enfants.** 1 volume in-16 jésus, orné de très-jolies [illegible] avec luxe. 50 c.

[illegible] **des Dames et des Demoiselles.** 1 vol. in-16 jésus avec un grand nombre de [illegible] gravures. 50 c.

[illegible] **du Jardinier.** 1 vol. in-16, orné de jolies gravures. 50 c.

[illegible] **du Cultivateur.** 1 vol. in-16, orné de jolies gravures. 50 c.

[illegible] **du Fumeur et du Priseur.** 1 joli vol. in-16, orné de nombreuses vignettes. 50 c.

[illegible] **du Marin et de la France maritime.** In-16. 50 c.

[illegible] **de l'Univers illustré.** 1 vol. in-8°, illustré de magnifiques gravures. 50 c.

[illegible] **impérial.** 1 vol. in-32, illustré par MM. Horace Vernet, Beaucé et Staal. 50 c.

[illegible] **du parfait Vigneron.** 1 vol. in-16. 50 c.

[illegible] **de France.** 1 volume in-16. 50 c.

[illegible] **de Béranger.** 1 joli vol. in-32. 50 c.

[illegible] **du Voleur illustré.** 1 vol. in-4°. 50 c.

[illegible] **d'illustrations modernes.** 1 vol. in-4°, doré sur tranche, illustré d'un grand [illegible] de très-belles vignettes gravées par les meilleurs artistes. 75 c.

[illegible] **des foires de France.** 1 vol. in-16. 75 c.

[illegible] **astro**, almanach illustré. Histoire des spectres. Causeries scientifiques, par Robin. [illegible] grand in-4°, orné de nombreuses gravures. 1 fr.

[illegible] **Annuaire de l'Illustration.** 1 vol. grand in-8°, doré sur tranche, illustré d'un [illegible] de très-belles vignettes gravées par les meilleurs artistes. 1 fr.

[illegible] **Mathieu** (de la Drôme), la science à la portée du tous, orné de jolies vignettes [illegible] grand in-18. 1 fr.

ALMANACHS LIÉGEOIS ET NORMANDS A DIVERS PRIX

[illegible] ET PETITS LIVRES ILLUSTRÉS POUR ENFANTS

Digitized by Google

Digitized by Google

PAGE [illegible]

[illegible] **Mathieu de la Drôme**, [illegible] par les sommités [illegible] et littéraires, orné de vignettes par les [illegible]. 1 volume in-16. 50 c.

[illegible] **hinatique**. In-8°, illustré de 2[illegible] gravures. 50 c.

[illegible] **comique**, *pittoresque*, *drôlatique*, *[illegible]*, rédigé par MM. L. [illegible], Henry Monnier, C. Caraguel, Louis Leroy, Jules Moinaux, Pierre Véron, [illegible], et illustré de 150 vignettes comiques par **Cham** et Darjou. 1 vol. in-32 [illegible] 50 c.

[illegible] **prophétique, pittoresque et utile**. 1 vol. in-32 de 192 pages, orné de [illegible], et contenant un article de M. Babinet (de l'Institut). 50 c.

[illegible] **astrologique**, *astronomique*, *physique*, *[illegible]*, etc. 1 vol. in-16, illustré de [illegible], avec une jolie couverture coloriée. 50 c.

[illegible] **du Charivari**. 1 vol. in-16, illustré de belles gravures. 50 c.

[illegible] **de la bonne cuisine et de la Maîtresse de maison**. 1 vol. in-16, illustré [illegible] gravures et d'une jolie couverture [illegible]. 50 c.

[illegible] **pour rire**, entièrement illustré par Cham. 1 volume in-16. 50 c.

[illegible] **Gigogne**, **almanach des Enfants**. 1 volume in-16 jésus, orné de très-jolies [illegible] avec luxe. 50 c.

[illegible] **des Dames et des Demoiselles**. 1 vol. in-16 jésus avec un grand nombre de [illegible] gravures. 50 c.

[illegible] **du Jardinier**. 1 vol. in-16, orné de jolies gravures. 50 c.

[illegible] **du Cultivateur**. 1 vol. in-16, orné de jolies gravures. 50 c.

[illegible] **du Fumeur et du Priseur**. 1 joli vol. in-16, orné de nombreuses vignettes. 50 c.

[illegible] **du Marin et de la France maritime**. In-16. 50 c.

[illegible] **de l'Univers illustré**. 1 vol. in-8°, illustré de magnifiques gravures. 50 c.

[illegible] **Almanach impérial**. 1 vol. in-32, illustré par MM. Horace Vernet, Beaucé et Staal. 50 c.

[illegible] **du parfait Vigneron**. 1 vol. in-16. 50 c.

[illegible] **de France**. 1 volume in-16. 50 c.

[illegible] **de Béranger**. 1 joli vol. in-32. 50 c.

[illegible] **du Voleur illustré**. 1 vol. in-4°. 50 c.

[illegible] **d'illustrations modernes**. 1 vol. in-4°, doré sur tranche, illustré d'un grand [illegible] de très-belles vignettes gravées par les meilleurs artistes. 75 c.

[illegible] **des foires de France**. 1 vol. in-16. 75 c.

[illegible] **astro**, almanach illustré. Histoire des spectres. Causeries scientifiques, par Robin. [illegible] in-4°, orné de nombreuses gravures. 1 fr.

[illegible] **Annuaire de l'Illustration**. 1 vol. grand in-8°, doré sur tranche, illustré d'un [illegible] nombre de très-belles vignettes gravées par les meilleurs artistes. 1 fr.

[illegible] **Mathieu (de la Drôme)**, la science à la portée du tous, orné de jolies vignettes [illegible] grand in-18. 1 fr.

ALMANACHS LIÉGEOIS ET NORMANDS A DIVERS PRIX.

[illegible] ET PETITS LIVRES ILLUSTRÉS POUR ENFANTS.

Digitized by Google

Digitized by Google

PAGNANCE, [illegible]

[illegible] **Mathieu de la Drôme**, [illegible] par les sommités scientifiques et littéraires, orné de vignettes par les [illegible] artistes. 1 volume in-16. 50 c.

[illegible] **lunatique.** In-8°, illustré de 255 gravures. 50 c.

[illegible] **comique**, *pittoresque*, *drolatique*, *critique* et *charivarique*, rédigé par MM. [illegible] Henry Monnier, C. Caraguel, Louis Leroy, Jules Moinaux, Pierre Veron, [illegible] Bremond, et illustré de 150 vignettes comiques par **CHAM** et Darjou. 1 vol. in-32 [illegible] pages. 50 c.

[illegible] **prophétique, pittoresque et utile.** 1 vol. in-32 de 192 pages, orné de [illegible], et contenant un article de M. Babinet (de l'Institut). 50 c.

[illegible] **astrologique**, *astronomique*, *physique*, *cultivique*, etc. 1 vol. in-16, illustré de [illegible] avec une jolie couverture coloriée. 50 c.

[illegible] **du Charivari.** 1 vol. in-16, illustré de belles gravures. 50 c.

[illegible] **de la bonne cuisine et de la Maîtresse de maison.** 1 vol. in-16, illustré [illegible] gravures et d'une jolie couverture coloriée. 50 c.

[illegible] **pour rire**, entièrement illustré par CHAM. 1 volume in-16. 50 c.

[illegible] **Gigogne**, **almanach des Enfants.** 1 volume in-16 jésus, orné de très-jolies [illegible] avec luxe. 50 c.

[illegible] **des Dames et des Demoiselles.** 1 vol. in-16 jésus avec un grand nombre de [illegible] gravures. 50 c.

[illegible] **du Jardinier.** 1 vol. in-16, orné de jolies gravures. 50 c.

[illegible] **du Cultivateur.** 1 vol. in-16, orné de jolies gravures. 50 c.

[illegible] **du Fumeur et du Priseur.** 1 joli vol. in-16, orné de nombreuses vignettes. 50 c.

[illegible] **du Marin et de la France maritime.** In-16. 50 c.

[illegible] **de l'Univers illustré.** 1 vol. in-8°, illustré de magnifiques gravures. 50 c.

[illegible] **impérial.** 1 vol. in-32, illustré par MM. Horace Vernet, Beaucé et Staal. 50 c.

[illegible] **du parfait Vigneron.** 1 vol. in-16. 50 c.

[illegible] **de France.** 1 volume in-16. 50 c.

[illegible] **de Béranger.** 1 joli vol. in-32. 50 c.

[illegible] **du Voleur illustré.** 1 vol. in-4°. 50 c.

[illegible] **d'illustrations modernes.** 1 vol. in-4°, doré sur tranche, illustré d'un grand [illegible] de très-belles vignettes gravées par les meilleurs artistes. 75 c.

[illegible] **des foires de France.** 1 vol. in-16. 75 c.

[illegible] **stro**, almanach illustré. Histoire des spectres, Causeries scientifiques, par Robin. [illegible] in-4°, orné de nombreuses gravures. 1 fr.

[illegible] **Annuaire de l'Illustration.** 1 vol. grand in-8°, doré sur tranche, illustré d'un [illegible] de très-belles vignettes gravées par les meilleurs artistes. 1 fr.

[illegible] **Mathieu (de la Drôme)**, la science à la portée du tous, orné de jolies vignettes. [illegible] grand in-18. 1 fr.

ALMANACHS LIÉGEOIS ET NORMANDS A DIVERS PRIX.

[illegible] ET PETITS LIVRES ILLUSTRÉS POUR ENFANTS.

Digitized by Google

Digitized by Google

16e ANNÉE. ALMANACH. AUX-ARTS. 3

DE LA LITTÉRATURE

DU

THÉATRE

ET DES BEAUX-ARTS,

CONTENANT

LE SALON DE 1867,

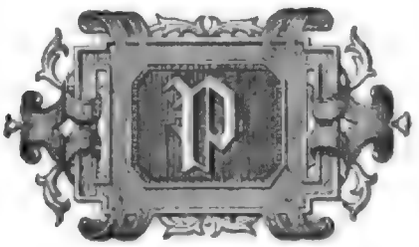
ARTICLES LITTÉRAIRES, — NÉCROLOGIE DES ÉCRIVAINS ET ARTISTES MORTS DANS LE COURS DE L'ANNÉE, — ACADÉMIE, — ANECDOTES DU THÉATRE, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS, ETC., ETC.;

PRÉCÉDÉ D'UNE

HISTOIRE LITTÉRAIRE ET DRAMATIQUE DE L'ANNÉE

PAR M. JULES JANIN.

ILLUSTRÉ DE VIGNETTES ET PORTRAITS.

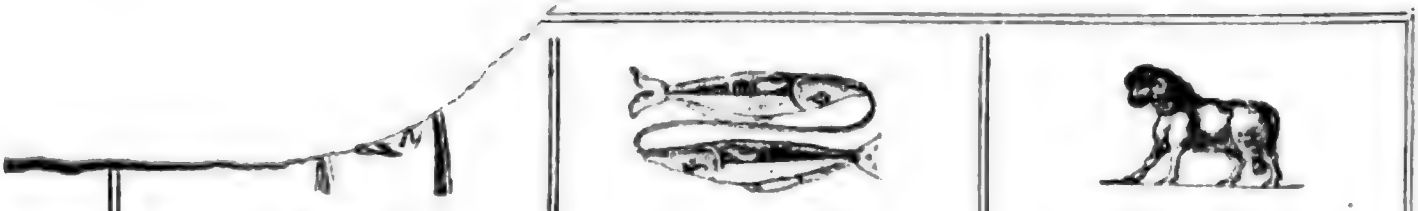


PARIS.

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, 18.

Digitized by Google



LE VERSEAU. | LES POISSONS. | LE BÉLIER.

JANVIER a 31 jours.

La lune commence le 25 décembre et finit le 23 janvier.

Les jours croissent de 22 m. le mat. et de 43 m. le soir.
Le 15, 8 heures 32 minutes de jour, 15 heures 28 minutes de nuit.

1 mercr.	CIRCONCISION.
2 jeudi.	s. Basile, évêque.
3 vendr.	se Geneviève.
4 samedi.	s. Rigobert.
5 DIM.	se Amélie.
6 lundi.	EPIPHANIE.
7 mardi.	s. Théodore.
8 mercr.	s. Lucien.
9 jeudi.	s. Julien.
10 vendr.	s. Guillaume.
11 samedi.	se Hortense.
12 DIM.	se Césarine.
13 lundi.	Bapt. de N. S.
14 mardi.	s. Hilaire.
15 mercr.	s. Maur.
16 jeudi.	s. Marcelin.
17 vendr.	s. Antoine.
18 samedi.	C. s. Pierre à Rome.
19 DIM.	s. Sulpice.
20 lundi.	s. Sébastien.
21 mardi.	se Agnès.
22 mercr.	s. Vincent.
23 jeudi.	s. Ildefonse.
24 vendr.	s. Babylas.
25 samedi.	Conv. s. Paul.
26 DIM.	se Paule.
27 lundi.	se Angélique.
28 mardi.	s. Charlemagne.
29 mercr.	s. Franç. de Sales.
30 jeudi.	se Martine.
31 vendr.	se Marcelle.

☽ P. Q. le 3, à 4 h. 12 m. du matin.
☺ P. L. le 9, à 11 h. 2 m. du soir.
☾ D. Q. le 16, à 5 h. 13 m. du soir.
● N. L. le 24, à 7 h. 28 m. du soir.

FÉVRIER a 29 jours.

La lune commence le 24 janvier et finit le 22 février.

Les jours croissent de 48 m. le mat. et de 47 m. le soir.
Le 15, 10 heures 8 minutes de jour, 13 heures 52 minutes de nuit.

1 samedi.	s. Ignace.
2 DIM.	*Purification.*
3 lundi.	s. Blaise.
4 mardi.	s. Gilbert.
5 mercr.	se Agathe.
6 jeudi.	s. Wast.
7 vendr.	s. Amand.
8 samedi.	s. Jean de Matha.
9 DIM.	*Septuagésime.*
10 lundi.	se Scholastique.
11 mardi.	se Euphrosine.
12 mercr.	se Eulalie.
13 jeudi.	s. Polyeucte.
14 vendr.	s. Valentin.
15 samedi.	s. Onésime.
16 DIM.	*Sexagésime.*
17 lundi.	se Marianne.
18 mardi.	s. Siméon.
19 mercr.	s. Gabriel.
20 jeudi.	s. Eucher.
21 vendr.	s. Pepin.
22 samedi.	Ch. de s. Pre à Ant.
23 DIM.	*Quinquagésime.*
24 lundi.	s. Mathias.
25 mardi.	*Mardi gras.*
26 mercr.	*Cendres.*
27 jeudi.	s. Alexis.
28 vendr.	se Honorine.
29 samedi.	s. Romain.

☽ P. Q. le 1er, à 6 h. 25 m. du soir.
☺ P. L. le 8, à 9 h. 45 m. du matin.
☾ D. Q. le 15, à 9 h. 26 m. du matin.
● N. L. le 23, à 2 h. 30 m. du soir.

MARS a 31 jours.

La lune commence le 23 février et finit le 23 mars.

Les jours croissent de 1 h. 3 min. le matin et de 47 m. le soir.
Le 15, 11 heures 47 min. de jour, 12 heures 13 minutes de nuit.

1 DIM.	*Quadragésime.*
2 lundi.	s. Simplice.
3 mardi.	se Cunégonde.
4 mercr.	s. Casimir. Q. T.
5 jeudi.	s. Drausin.
6 vendr.	se Colette.
7 samedi.	se Perpétue.
8 DIM.	*Reminiscere.*
9 lundi.	40 Martyrs.
10 mardi.	s. Blanchard.
11 mercr.	s. Constantin.
12 jeudi.	s. Grégoire.
13 vendr.	se Mathilde.
14 samedi.	se Euphrasie.
15 DIM.	s. Lubin. *Oculi.*
16 lundi.	s. Cyriaque.
17 mardi.	se Gertrude.
18 mercr.	s. Alexandre.
19 jeudi.	s. Joseph. *Mi-car.*
20 vendr.	s. Joachim.
21 samedi.	s. Benoît.
22 DIM.	*Lætare.*
23 lundi.	s. Victor.
24 mardi.	s. Gabriel.
25 mercr.	*Annonciation.*
26 jeudi.	s. Ludger.
27 vendr.	se Lydie.
28 samedi.	s. Eustase.
29 DIM.	*Passion.*
30 lundi.	se Amédée.
31 mardi.	se Cornélie.

☽ P. Q. le 2, à 4 h. 58 m. du matin.
☺ P. L. le 8, à 8 h. 32 m. s.
☾ D. Q. le 16, à 3 h. 38 m. du matin.
● N. L. le 24, à 7 h. 8 m. du matin.
☽ P. Q. le 31, à 0 h. 35 m. s.

LE TAUREAU.

AVRIL a 30 jours.

La lune commence le 24 mars et finit le 21 avril.

Les jours croissent de 57 m. le mat. et de 44 m. le soir.
Le 15, 13 heures 39 min. de jour, 10 heures 24 minutes de nuit.

1 mercr.	s. Hugues.
2 jeudi.	s. François de P.
3 vendr.	s. Richard.
4 samedi.	s. Ambroise.
5 DIM.	*Rameaux.*
6 lundi.	s. Célestin.
7 mardi.	s^e Irène.
8 mercr.	s. Gauthier.
9 jeudi.	s^e Marie Egypt.
10 vendr.	*Vendredi saint.*
11 samedi.	s. Léon.
12 DIM.	PAQUES.
13 lundi.	s. Marcellin.
14 mardi.	s^e Azélie.
15 mercr.	s. Paterne.
16 jeudi.	s. Fructueux.
17 vendr.	s. Anicet.
18 samedi.	s. Parfait.
19 DIM.	*Quasimodo.*
20 lundi.	s^e Emma.
21 mardi.	s. Anselme.
22 mercr.	s^e Opportune.
23 jeudi.	s. Georges.
24 vendr.	s. Robert.
25 samedi.	s. Marc.
26 DIM.	s. Clet.
27 lundi.	s. Anthime.
28 mardi.	s^e Prudence.
29 mercr.	s. Antoine.
30 jeudi.	s. Eutrope.

P. L. le 7, à 7 h. 26 m. du matin.
D. Q. le 14, à 10 h. 44 m. du soir.
N. L. le 22, à 8 h. 29 m. du soir.
P. Q. le 29, à 6 h. 27 m. du soir.

LES GÉMEAUX.

MAI a 31 jours.

La lune commence le 22 avril et finit le 21 mai.

Les jours croissent de 39 m. le mat. et de 39 m. le soir.
Le 15, 15 heures 13 min. de jour, 8 heures 41 minutes de nuit.

1 vendr.	s. Philippe, s. Jac.
2 samedi.	s. Athanase.
3 DIM.	s. Antonin.
4 lundi.	s^e Monique.
5 mardi.	s. Augustin.
6 mercr.	s. Jean P. Lat.
7 jeudi.	s. Auguste.
8 vendr.	s. Désiré.
9 samedi.	s. Isidore.
10 DIM.	s. Gordien.
11 lundi.	s. Mamert.
12 mardi.	s. Pancrace.
13 mercr.	s. Servais.
14 jeudi.	s. Erambert.
15 vendr.	s^e Delphine.
16 samedi.	s. Honoré.
17 DIM.	s. Pascal.
18 lundi.	*Rogations.*
19 mardi.	s. Yves.
20 mercr.	s. Bernard.
21 jeudi.	ASCENSION.
22 vendr.	s^e Julie.
23 samedi.	s. Didier.
24 DIM.	s^e Jeanne.
25 lundi.	s. Urbain.
26 mardi.	s. Olivier.
27 mercr.	s. Hildevert.
28 jeudi.	s. Germain.
29 vendr.	s. Maximin.
30 samedi.	s^e Pétronille. *V. j.*
31 DIM.	PENTECÔTE.

P. L. le 6, à 6 h. 46 m. du soir.
D. Q. le 14, à 5 h. 24 m. du soir.
N. L. le 22, à 6 h. 45 m. du matin.
P. Q. le 28, à 11 h. 51 m. du soir.

L'ÉCREVISSE.

JUIN a 30 jours.

La lune commence le 22 mai et finit le 19 juin.

Les j. cr. jusqu'au 23 de 6 m. le mat. et de 13 m. le soir.
Le 15, 16 heures 5 minutes de jour, 7 heures 55 minutes de nuit.

1 lundi.	s. Pamphile.
2 mardi.	s. Pothin.
3 mercr.	s^e Clotilde. Q. T.
4 jeudi.	s. Quirin.
5 vendr.	s. Boniface.
6 samedi.	s^e Pauline.
7 DIM.	*Trinité.*
8 lundi.	s. Médard.
9 mardi.	s^e Pélagie.
10 mercr.	s. Landri.
11 jeudi.	FÊTE-DIEU.
12 vendr.	s^e Olympe.
13 sam.	s. Antoine de Pad.
14 DIM.	s. Elysée.
15 lundi.	s. Modeste.
16 mardi.	s. Cyr.
17 mercr.	s^e Laure.
18 jeudi.	s^e Marine.
19 vendr.	s^e Aline.
20 samedi.	s. Gervais.
21 DIM.	s. Alban.
22 lundi.	s. Paulin.
23 mardi.	s. Félix.
24 mercr.	s. *Jean-Baptiste.*
25 jeudi.	s. Prosper.
26 vendr.	s. Babolein.
27 samedi.	s^e Adèle.
28 DIM.	s. Irénée.
29 lundi.	s. Pierre, s. Paul.
30 mardi.	s. Bertrand.

P. L. le 5, à 7 h. 4 m. du matin.
D. Q. le 13, à 10 h. 23 m. du matin.
N. L. le 20, à 2 h. 54 m. du soir.
P. Q. le 27, à 6 h. 0 m. du matin.

Digitized by Google

LE LION.

JUILLET a 31 jours.

La lune commence le 20 juin et finit le 18 juillet.

Les jours décroiss. de 32 m. le mat. et de 28 m. le soir.
Le 15, 15 heures 44 min. de jour, 8 heures 16 minutes de nuit.

1 mercr.	s. Martial.
2 jeudi.	Visitat. de N.-D.
3 vendr.	s. Anatole.
4 samedi.	s^e Berthe.
5 Dim.	s^e Zoé, martyre.
6 lundi.	s. Tranquille.
7 mardi.	s. Procope.
8 mercr.	s. Aquila.
9 jeudi.	s. Cyrille.
10 vendr.	s^e Félicité.
11 samedi.	Transl. s. Benoît.
12 Dim.	s. Gualbert.
13 lundi.	s. Eugène.
14 mardi.	s. Bonaventure.
15 mercr.	s. Henri.
16 jeudi.	Notre-Dame M. C.
17 vendr.	s. Alexis.
18 samedi.	s. Clair.
19 Dim.	s. Vincent de Paul.
20 lundi.	s^e Marguerite.
21 mardi.	s. Félicien.
22 mercr.	s^e Madeleine.
23 jeudi.	s. Apollinaire.
24 vendr.	s^e Christine. *V.*
25 samedi.	s. Jacq. s. Christ.
26 Dim.	Tr. de s. Marcel.
27 lundi.	s^e Nathalie.
28 mardi.	s^e Anne.
29 mercr.	s^e Marthe.
30 jeudi.	s. Ours.
31 vendr.	s. Germain l'Aux.

☽ P. L. le 4, à 8 h. 49 m. du soir.
☾ D. Q. le 13, à 0 h. 50 m. du matin.
● N. L. le 19, à 10 h. 6 m. du soir.
☽ P. Q. le 26, à 2 h. 1 m. du soir.

LA VIERGE.

AOUT a 31 jours.

La lune commence le 19 juillet et finit le 17 août.

Les jours décroiss. de 43 m. le mat. et de 55 m. le soir.
Le 15, 14 heures 21 min. de jour, 9 heures 39 minutes de nuit.

1 samedi.	s. Pierre ès liens.
2 Dim.	s^e Alphonsine.
3 lundi.	Inv. s. Etienne.
4 mardi.	s. Dominique.
5 mercr.	s. Abel.
6 jeudi.	Transfig. de N.-S.
7 vendr.	s. Gaëtan.
8 samedi.	s. Justin.
9 Dim.	s. Florent.
10 lundi.	s. Laurent.
11 mardi.	s^e Susanne.
12 mercr.	s^e Claire.
13 jeudi.	s. Hippolyte.
14 vendr.	s. Alfred. *Vig. j.*
15 samedi.	Assomption.
16 Dim.	s. Roch.
17 lundi.	s. Mammès.
18 mardi.	s^e Hélène.
19 mercr.	s. Louis, évêque.
20 jeudi.	s. Bernard.
21 vendr.	s. Privat.
22 samedi.	s. Symphorien.
23 Dim.	s. Sidoine.
24 lundi.	s. Barthélemy.
25 mardi.	s. Louis, roi.
26 mercr.	s. Zéphirin.
27 jeudi.	s. Césaire.
28 vendr.	s. Gustave.
29 samedi.	s. Merry.
30 Dim.	s. Fiacre.
31 lundi.	s. Ovide.

☽ P. L. le 3, à 0 h. 1 m. du soir.
☾ D. Q. le 11, à 0 h. 38 m. du soir.
● N. L. le 18, à 5 h. 21 m. du matin.
☽ P. Q. le 25, à 0 h. 56 m. du matin.

LA BALANCE.

SEPTEMBRE a 30 jours.

La lune commence le 18 août et finit le 15 septembre.

Les jours décroiss. de 43 m. le mat. et de 1 h. 2 m. le soir.
Le 15, 12 heures 37 min. de jour, 11 heures 23 minutes de nuit.

1 mardi.	s. Leu, s. Gilles.
2 mercr.	s. Lazare.
3 jeudi.	s. Grégoire le Gr.
4 vendr.	s^e Rosalie.
5 samedi.	s. Bertin.
6 Dim.	s^e Eve.
7 lundi.	s. Cloud.
8 mardi.	*Nativité.*
9 mercr.	s. Omer, évêque.
10 jeudi.	s^e Pulchérie.
11 vendr.	s. Hyacinthe.
12 samedi.	s. Raphaël.
13 Dim.	s. Aimé.
14 lundi.	Exalt. s^e Croix.
15 mardi.	s. Nicomède.
16 mercr.	s^e Lucie. Q. T.
17 jeudi.	s. Lambert.
18 vendr.	s. Jean Chrys.
19 samedi.	s. Janvier.
20 Dim.	s. Eustache.
21 lundi.	s. Matthieu.
22 mardi.	s. Maurice.
23 mercr.	s. Constant.
24 jeudi.	s. Germer.
25 vendr.	s. Firmin.
26 samedi.	s^e Justine.
27 Dim.	s. Côme, s. Damien
28 lundi.	s. Céran.
29 mardi.	s. Michel, arch.
30 mercr.	s. Jérôme.

☽ P. L. le 2, à 4 h. 7 m. du matin.
☾ D. Q. le 9, à 10 h. 13 m. du soir.
● N. L. le 16, à 1 h. 29 m. du soir.
☽ P. Q. le 23, à 3 h. 31 m. du soir.

LE SCORPION.

OCTOBRE a 31 jours.

La lune commence le 16 septembre et finit le 14 octobre.

Les jours décroiss. de 47 m. le mat. et de 59 m. le soir.
Le 15, 10 heures 47 min. de jour, 13 heures 13 minutes de nuit.

1 jeudi.	s. Remi, évêque.
2 vendr.	ss. Anges gardiens.
3 samedi.	s. Denis l'Aréopag.
4 Dim.	s. Franç. d'Assise.
5 lundi.	se Flavie.
6 mardi.	s. Bruno.
7 mercr.	s. Serge.
8 jeudi.	se Brigitte.
9 vendr.	s. Denis, évêque.
10 samedi.	s. François Borgia.
11 Dim.	s. Venant.
12 lundi.	s. Wilfrid.
13 mardi.	s. Edouard.
14 mercr.	s. Calixte.
15 jeudi.	se Thérèse.
16 vendr.	s. Léopold.
17 samedi.	se Estelle.
18 Dim.	s. Luc, évangéliste.
19 lundi.	s. Amable.
20 mardi.	se Cléopâtre.
21 mercr.	se Ursule.
22 jeudi.	s. Mellon.
23 vendr.	s. Hilarion.
24 samedi.	s. Magloire.
25 Dim.	s. Crépin, s. Crép.
26 lundi.	s. Rustique.
27 mardi.	s. Frumence, év. *V.*
28 mercr.	s. Simon, s. Jude.
29 jeudi.	s. Narcisse.
30 vendr.	s. Lucain.
31 samedi.	s. Quentin. *V. j.*

☽ P. L. le 1er, à 8 h. 7 m. s.
☾ D. Q. le 9, à 6 h. 23 m. du matin.
● N. L. le 15, à 11 h. 11 m. s.
☽ P. Q. le 23, à 9 h. 52 m. du matin.
☽ P. L. le 31, à 11 h. 10 m. du matin.

LE SAGITTAIRE.

NOVEMBRE a 30 jours.

La lune commence le 15 octobre et finit le 13 novembre.

Les jours décroiss. de 45 m. le mat. et de 35 m. le soir.
Le 15, 9 heures 7 minutes de jour, 14 heures 53 minutes de nuit.

1 Dim.	Toussaint.
2 lundi.	Trépassés.
3 mardi.	s. Marcel.
4 mercr.	s. Charles.
5 jeudi.	se Bertilde.
6 vendr.	s. Léonard.
7 samedi.	s. Ernest.
8 Dim.	ses Reliques.
9 lundi.	s. Mathurin.
10 mardi.	s. Juste.
11 mercr.	s. Martin.
12 jeudi.	s. René, évêque.
13 vendr.	s. Brice, évêque.
14 samedi.	s. Achille.
15 Dim.	s. Léopold.
16 lundi.	s. Edme.
17 mardi.	s. Malo.
18 mercr.	s. Mandé.
19 jeudi.	se Elisabeth.
20 vendr.	s. Edmond.
21 samedi.	Prés. de la Vierge.
22 Dim.	se Cécile.
23 lundi.	s. Clément.
24 mardi.	se Flore.
25 mercr.	se Catherine.
26 jeudi.	se Victorine.
27 vendr.	se Odette.
28 samedi.	s. Sosthène.
29 Dim.	s. Saturnin. *Avent.*
30 lundi.	s. André.

☾ D. Q. le 7, à 1 h. 56 m. du soir.
● N. L. le 14, à 11 h. 5 m. du matin.
☽ P. Q. le 22, à 6 h. 56 m. du matin.
☽ P. L. le 30, à 1 h. 10 m. du matin.

LE CAPRICORNE.

DÉCEMBRE a 31 jours.

La lune commence le 14 novembre et finit le 13 décembre.

Les jours décroiss. de 22 m. le mat. et de 4 m. le soir.
Le 15, 8 heures 13 minutes de jour, 15 heures 47 minutes de nuit.

1 mardi.	s. Eloi.
2 mercr.	se Aurélie.
3 jeudi.	s. Franç. Xavier.
4 vendr.	se Barbe.
5 samedi.	s. Sabas, abbé.
6 Dim.	s. Nicolas.
7 lundi.	s. Léonce.
8 mardi.	*Conception.*
9 mercr.	se Léocadie.
10 jeudi.	se Eulalie.
11 vendr.	s. Daniel.
12 samedi.	s. Valeri.
13 Dim.	se Luce, v.
14 lundi.	s. Nicaise.
15 mardi.	s. Mesmin.
16 mercr.	se Adélaïde. Q. T.
17 jeudi.	se Yolande.
18 vendr.	s. Gratien.
19 samedi.	s. Meurice.
20 Dim.	s. Philogone.
21 lundi.	s. Thomas.
22 mardi.	s. Honorat.
23 mercr.	se Victoire.
24 jeudi.	se Delphine. *V. j.*
25 vendr.	NOEL.
26 samedi.	s. Etienne.
27 Dim.	s. Jean, apôtre.
28 lundi.	ss. Innocents.
29 mardi.	s. Trophime.
30 mercr.	se Colombe.
31 jeudi.	s. Sylvestre.

☾ D. Q. le 6, à 9 h. 43 m. du soir.
● N. L. le 14, à 1 h. 43 m. du matin.
☽ P. Q. le 22, à 4 h. 37 m. du matin.
☽ P. L. le 29, à 1 h. 57 m. du soir.

Digitized by Google

ARTICLES PRINCIPAUX

DE L'ANNUAIRE POUR L'ANNÉE 1868.

Année de la période Julienne.	6581
Depuis la première Olympiade d'Iphitus jusqu'en juillet.	2644
De la fondation de Rome selon Varron (mars).	2621
De l'époque de Nabonassar depuis février.	2615
De la naissance de Jésus-Christ.	1868

L'année 1284 des Turcs a commencé le 5 mai 1867, et finit le 23 avril 1868.

Comput ecclésiastique.

Nombre d'or en 1868.	7
Épacte.	VI
Cycle solaire.	1
Indiction romaine.	11
Lettre dominicale.	ED.

Quatre-Temps.

Les 4, 6 et 7 mars.
Les 3, 5 et 6 juin.
Les 16, 18 et 19 septembre.
Les 16, 18 et 19 décembre.

Fêtes annuelles et mobiles.

La Septuagésime.	9 février.
Les Cendres.	26 février.
PAQUES.	12 avril.
Les Rogations. . . .	18, 19 et 20 mai.
L'ASCENSION.	21 mai.
LA PENTECOTE.	31 mai.
La Trinité.	7 juin.
LA FÊTE-DIEU	11 juin.
L'Avent.	29 novembre.

Saisons.

Le Printemps commencera le 20 mars, à 7 heures 53 minutes du mat. *Équinoxe.*
L'Été commencera le 21 juin, à 4 heures 18 minutes du matin.
L'Automne commencera le 22 septembre, à 6 heures 40 minutes du soir. *Équin.*
L'Hiver commencera le 21 décembre, à 0 heure 37 minutes du soir.

Éclipses.

Le 23 février 1868, ÉCLIPSE ANNULAIRE DE SOLEIL, en partie visible à Paris.

Le 18 août 1868, ÉCLIPSE TOTALE DE SOLEIL, invisible à Paris.

Le 5 novembre 1868, PASSAGE DE MERCURE sur le disque du soleil, en partie visible à Paris.

Digitized by Google

HISTOIRE

LITTÉRAIRE ET DRAMATIQUE

DE L'ANNÉE.

LE THÉATRE EN 1867.

Voici déjà la quinzième année (on disait que c'était hier, tant se ressemblent les œuvres de l'esprit!) que feu M. Pagnerre, l'ancien secrétaire du gouvernement provisoire, homme à bon droit honoré, honorable, avait voulu compléter ses éditions populaires de tant d'almanachs qui traitaient de toutes choses, par la publication de l'*Almanach de la Littérature et des Beaux-Arts.* C'est pourquoi il s'était adressé à un écrivain qui avait fait ses preuves de fidélité, et celui-ci, très-obéissant à la tâche une fois acceptée, avait fait au préalable à M. Pagnerre toutes sortes de remontrances. Il disait que si le plus grand intérêt s'attache aux publications usuelles de chaque jour; si l'on rencontre inévitablement des amateurs de jardins, d'histoire naturelle, et des curieux pour tous ces petits arts utiles : la ferme et la cuisine, l'almanach des petites filles et des jeunes garçons, l'almanach pour rire, et le roi de tous les gens habiles à lire couramment sur la terre et dans le ciel, le vénérable et toujours nouveau Mathieu Lænsberg, beaucoup moindre était le nombre des honnêtes gens qui s'inquiètent, au bout d'une année, au moment où toute nouveauté est épuisée, des produits de l'art dramatique. Ils n'ont que faire, après ce bruit d'un jour, de la tragédie et du drame; ils ne savent plus guère que les titres de la comédie et du vaudeville; ils ont oublié le nom des comédiennes et des comédiens. Celle-ci a perdu la voix, celui-là est devenu obèse; plus d'un est mort, le reste a disparu. Ce n'est vraiment pas la peine de les consigner dans un livre, si petit qu'il soit.

Quant à remettre au jour les élégies, les romans, les chansons, les nouvelles de feu l'année, à quoi bon? pourquoi faire? Il y a si peu de gens qui les ont lus, et, parmi ceux-là, si peu qui s'en souviennent! Telles étaient nos principales objections, mais le très-habile et savant libraire eut réponse à tous nos doutes. Il n'avait pas, disait-il, la prétention qu'un almanach pour les lettrés eût jamais le succès de l'almanach des modistes ou des tailleurs, mais il ne voulait pas que tout fût perdu dans le travail lettré d'une année. Au contraire, il affirmait qu'avec un peu de zèle et de soin l'on trouverait parmi tant d'ef-

forts de belles et bonnes choses à recueillir, et qu'elles resteraient comme un échantillon souvent heureux de l'esprit d'autrefois. On ne retrouverait, disait-il encore, en tous ces petits livres, qu'une page, un souvenir, un couplet, un sentiment, une date, un portrait, même abrupt, l'éditeur et le lecteur seraient assez payés. Sur quoi nous avons tout de suite entrepris l'*Almanach de la Littérature*, et M. Pagnerre, avant de mourir de cette mort prématurée et terrible, affirmait que nous avions parfaitement compris son idée, et qu'il n'en voulait pas davantage. Il mourut au commencement de la troisième année. Il laissait à son digne fils, avec l'héritage de sa constance et de sa dignité personnelles, un bon exemple à suivre, et tant de beaux livres à publier, moins pour le gain que pour l'honneur de les avoir mis au jour. Ces esprits très-nets, ces âmes vaillantes, forment d'ordinaire des âmes et des esprits à leur image. Ainsi le jeune héritier de M. Pagnerre, héritier de ses labeurs et de son nom, très-jeune encore et déjà très-versé dans ce jeu terrible et charmant de la librairie, où tant de fortunes et tant de consciences sont engagées, continua tout simplement à marcher dans les sentiers de son père. Il en avait l'intelligence et les nobles instincts; il en avait le courage. Il était né fidèle aux traditions de sa maison; mais la force et bientôt la santé, plus tard la vie, ont manqué au jeune éditeur de Shakspeare et de Victor Hugo. Frappé d'un mal sans nom, et grâce aux tendresses infinies d'une mère et d'une sœur, il s'est défendu longtemps contre une immense agonie. Il tenait à son innocente jeunesse, il ne voulait pas mourir avant d'avoir accompli toute sa tâche ici-bas. Le voilà mort de la même maladie, et presque à la même heure, sous laquelle ont succombé ces deux grandes forces morales, le docteur Trousseau et le poëte François Ponsard. Qu'ils ont souffert, et comme ils se sont débattus tous les trois !

Maintenant, quel sera le destin des petits livres qui portaient si loin le nom des deux Pagnerre? On ne peut rien dire encore; mais ce que nous savons, pour notre part, c'est que cette honnête librairie est bien décidée à continuer l'œuvre entière du père et du fils.

Ceci dit, nous commencerons, selon l'usage, par le théâtre. Eh! que disons-nous? du théâtre de l'Odéon. A peine, en effet, notre histoire annuelle allait paraître, que déjà l'Odéon représentait, de MM. Edouard Foussier et Jules Barbier : *le Maître de la Maison*. Ce maître est un parasite, un coquin, pire encore, un tyran. Il gouverne absolument la femme, et par la femme, il tient le mari, les enfants, le passé et l'avenir de ces malheureux. Depuis tantôt dix années, ce triste maître opprime à plaisir la maison de M. Dubourg, et ce brave homme est là, courbant la tête, sous le joug de ce vieil artiste impuissant, qui ne se plaît qu'aux tabagies. A la fin cependant, quand il s'agit de marier la jeune Henriette Dubourg, un véritable artiste vient en aide à ces malheureux, et chasse le tyran de la maison. Tout ce drame a vécu six belles semaines, autant que peut vivre une chose peu nouvelle. Ouvrez, s'il vous plaît, les *Caractères* de Labruyère, où toute comédie abonde en traits ineffaçables, et vous y trouverez ce portrait d'une vérité si terrible :

« Une femme est aisée à gouverner, pourvu que ce soit un homme qui s'en

Digitized by Google

donne la peine : il est le maître absolu de la dame; il cultive son esprit et sa mémoire, fixe et détermine sa religion; il entreprend même de régler son cœur : elle n'approuve et ne désapprouve, ne loue et ne condamne qu'après avoir consulté ses yeux et son visage ; il est le dépositaire de sa joie et de son chagrin, de ses désirs, de ses jalousies, de ses haines et de ses amours; il la fait rompre avec ses galants; il la brouille et la réconcilie avec son mari, et il profite des interrègnes. Il prend soin de ses affaires; il s'ingère de la loger, de la meubler, et il ordonne son équipage : on le voit avec elle dans son carrosse, dans les rues d'une ville et aux promenades, ainsi que dans son banc à un sermon et dans sa loge à la comédie ; il fait avec elle les mêmes visites, il l'accompagne au bain, aux eaux, dans les voyages; il a le plus commode appartement chez elle à la campagne. Il vieillit sans déchoir de son autorité; un peu d'esprit et beaucoup de temps à perdre lui suffisent pour la conserver ; les enfants, les héritiers, la bru, la nièce, les domestiques, tout en dépend. Il a commencé par se faire estimer; il finit par se faire craindre... Cet ami si ancien, si nécessaire, meurt sans qu'on le pleure, et la femme dont il était le tyran hérite, par sa mort, de la liberté. »

Mieux encore eût valu pour nos auteurs conserver le tyran de Labruyère, que d'inventer ce tyran de tabagie. Il est trop près du dégoût. N'en parlons plus.

Au même genre appartient le drame de l'Ambigu-Comique : *les Amours de Paris*, sept grands actes signés de M. Dennery et d'un jeune homme aujourd'hui mort, M. Lambert Thiboust, esprit léger, content de vivre, qui a répandu sur ce fond triste la bonne grâce avec le bel esprit; si bien que le théâtre est double : ici les peines, d'autre part les plaisirs.

Plaisirs d'amour ne durent qu'un instant;
Peines d'amour durent toute la vie.

Certes on avait grand besoin d'un peu de jeunesse en ce vieux drame, où l'auteur triste, à savoir M. Dennery, avait entassé les plus vieux usages sur les plus vieux habits, et les rencontres les plus impossibles dans les endroits les moins habités, au milieu des plaines de Montrouge, à Mont-Souris, boue en hiver, poussière en été, rien qui vaille, et tout périssait en vingt-quatre heures, sans ce peu d'esprit et de gaieté du jeune Lambert Thiboust. C'est ainsi qu'un brin de serpolet fait passer souvent le morceau le plus difficile.

La Reine Cotillon est une pièce assez mal faite et taillée en plein drap dans la même étoffe. Cotillon III, disait le grand Frédéric, et c'est justement de Cotillon III que le drame s'est emparé. Madame du Barry! on n'en finira jamais avec cette infante. Elle tient dans ses mains oisives les dernières destinées de la monarchie française. Elle règne à Versailles sur M. le Dauphin lui-même, elle commande à Voltaire, elle a pour son caissier l'abbé Terray, le duc de Richelieu pour son chevalier d'honneur, le duc de Tresmes pour son sapajou. En même temps, que de bruit, de chansons, de menaces, de danses et de danseuses pour célébrer dignement cette fin d'un monde!... Et tout finit par un immense abandon! Tant pis pour les ouvrages de l'esprit où l'esprit

Digitized by Google

manque : on les regarde à peine, et bientôt l'on n'en parle plus. *Hic jacet totus!* dans l'almanach de l'an passé.

Au contraire, il n'est rien qui soit impossible à la véritable invention. Certes M. Sardou n'a pas toujours été heureux, mais sitôt qu'il est sur un bon terrain et qu'il y va d'un pas léger, comme il marche! Aux derniers jours du mois d'octobre 1866 apparaissaient *Nos bons Villageois* dans les jardins du Gymnase dramatique. Pensez donc au succès de ces deux ou trois charmants tableaux d'une honnête et sincère gaieté! — « Avez-vous un garçon? » demande au bourgeois Morisseau une agréable fillette ayant nom la Mariotte. Et Morisseau de répondre : « Si c'est un garçon? je me le demande. » Et chacun de rire, et soudain le proverbe, accepté, de courir par la ville entière. En même temps, quelle haine vigoureuse pour le tyran campagnard, pour le Machiavel de village, et pour ces maîtres de la maison : l'épicier, le tailleur, le taupier, surtout les Grinchu père et fils!... On se le demande en effet, si le malheureux Morisseau peut vivre en ce *pandæmonium* de tous les vices voisins du crime! Enfin on a beaucoup admiré, c'était justice, la scène désespérée où le jeune Morisseau, traqué comme une bête fauve par ces misérables paysans, en est réduit, voulant sauver l'honneur de sa maîtresse, à déclarer qu'il s'est introduit dans le château pour y voler les diamants de la dame du logis. *C'était roide* (encore un proverbe, mais celui-là n'appartient pas à M. Sardou, il revient au jeune Alexandre Dumas).

Et pendant que *Nos bons Villageois* s'emparaient pendant six mois de l'attention publique, un vrai poëte, appelé M. Louis Bouilhet, disciple inspiré du drame en vers de M. Victor Hugo, nous donnait *la Conjuration d'Amboise.*

Cette fois, *la Conjuration d'Amboise* (on se souvient que les *conjurés* voulaient remplacer, dans la tutelle du roi François II, le catholique duc de Guise par le protestant prince de Condé, de la maison de Bourbon) sert de prétexte à un drame intéressant et curieux. Ne cherchez pas en tout ceci beaucoup d'histoire; en revanche, vous y trouverez beaucoup d'intérêt et de passion. Le roi François II, Valois dégénéré de cette race auguste des Valois qui touche à sa fin pour faire place au roi de Navarre, alternera, s'il vous plaît, avec les amours du prince de Condé et les malheurs de la jeune comtesse de Brisson. Cette fois encore nous allons retrouver, d'un bout du drame à l'autre, et non pas sans plaisir, un poëte animé de toutes les ardeurs poétiques, cherchant sa forme et ne la trouvant pas toujours.

Le premier acte de *la Conjuration d'Amboise* se passe au beau milieu du château d'Amboise, sous cette heureuse contrée aimée du ciel et de toutes les féeries, aux bords de cette Loire abondante en souvenirs de gloire et d'amour. Quel ensemble plus merveilleux et plus solennel de nobles dames, de grands capitaines et de châteaux forts! Chinon, Plessis-lez-Tours, Chenonceaux, Chambord, Champigny! c'est-à-dire Agnès Sorel, Elisabeth de France, Coligny, Condé, les Guise, les Montmorency, Diane de Poitiers, Anne de Bretagne, Marie Stuart, Madame de Montespan, François Ier avec toutes les splendeurs de la Renaissance! Quel poëte ou quel historien donnera jamais une idée approchante de ces emblèmes, images, couronnes, amours, de ces grandes réunions politiques, de ces conspirations où les têtes les plus illustres servaient d'enjeu?

Digitized by Google

J'entendais un jour l'excellent restaurateur du château d'Amboise, M. Duban, l'architecte, nous raconter son travail et sa peine à rendre à la douce lumière ces ruines, ces ténèbres, ce chaos, ces débris. Ni guide, ni souvenir, ni témoin, ni témoignage qui servît à se reconnaître en ce palais anéanti où la malédiction même avait posé ses tabernacles. Comment donc se retrouver en ces poussières? où retrouver la chambre des reines, le cabinet des rois, la salle des Parlements, le corridor des assassins? O dédales! et l'architecte était perdu dans ces détours! Cependant, à force de patience, il releva, du fond de ses oubliettes au sommet de ses tours, ce fameux château d'Amboise. Là, nous disait-il, se tenaient les officiers subalternes, les huissiers, les archers, les sergents à masse et les hérauts d'armes; plus loin, attendant le bon plaisir du maître, arrivaient les chapelains, les maîtres des requêtes, les chambellans, les chevaliers de l'Ordre et le grand écuyer, qui laissaient le pas aux cardinaux. Dans ce fouillis de choses tombées, anéanties, poudreuses, Duban, l'architecte, a retrouvé ces chiffres effacés, ces blasons déchirés, ces armoiries éteintes, ces fleurons, ces carrousels, ces devises, ces royautés vouées à l'oubli.

De tous ces détails, M. Bouilhet, avec un peu moins de hâte, eût fait le profit de sa poésie, et l'on s'étonne qu'il se soit si peu servi de ces splendeurs d'autrefois. Il eût si bien raconté, s'il l'eût voulu, les habitants de ces demeures toutes pleines de fête et de terreur! Mais on dirait qu'il appartient tout entier à ce prince aimable et charmant, un vrai héros de roman, M. le prince de Condé, le premier qui eut l'honneur de porter ce nom si glorieux dans nos annales. Le prince de Condé est attendu par ses complices dans le carrefour d'une forêt, et nous trouvons, cette fois encore, que le lieu est mal choisi pour nous représenter cette levée de boucliers qui remplira bientôt d'incertitude et d'épouvante le Maine et la Touraine, le Saumurois, le Poitou et la Bretagne. Y pensez-vous? renfermer en un si petit espace un événement que la Loire et la Vienne, la Mayenne et la Sarthe raconteront de Beaujeu à Brissac, de la Flèche aux Ponts-de-Cé, de Châteauneuf à Condé?

Demandez d'où ils viennent, à ces conspirateurs pacifiques? Ils viennent de Montrevaux, de Montfaucon, de Florent-le-Vieil et de Fontevrault; ils viennent de partout pour prendre leur part dans la grande affaire, et nous trouvons qu'ils tiennent trop peu de place. Il est vrai que la conspiration ne les occupe guère; ils vont fourrageant dans tous les châteaux d'alentour, et chemin faisant, faute de mieux, ils arrêtent une jeune femme assez semblable à *Madame de Montarcy*. L'une et l'autre elles sont du même âge; elles mourront avec la même grâce et, disons tout, d'une mort sans nécessité; ce sont les deux sœurs. Vous avez déjà compris que le prince de Condé sera le héros du nouveau drame. Il a déjà fait bien des passions dans le drame et dans le roman; il était naguère le héros d'un charmant livre, écrit par une plume éloquente, *Isabelle de Luxeuil*, et vous ne sauriez croire à quel point on s'intéresse à ces jeunes et belles amours. Brantôme a fait le portrait de ce premier prince de Condé: « Il étoit de petite taille, aussi vigoureux et adroit aux armes autant qu'homme de France. Il étoit d'accointance aimable, et c'étoit un proverbe: Dieu nous garde de la douce et gentille façon du prince de Condé! Il aimoit, en véritable Bour-

Digitized by Google

bon qu'il étoit, la femme d'autrui autant que la sienne; au demeurant si discret, qu'on l'appeloit le Capitaine Muet. Sitôt que la conspiration fut découverte, il sortit par la porte Huguenaude, et s'enfuit à toute bride, « et croyait-on que sans la mort du roi François II, il eût été bel et bien sentencié. » Il en fallait certes beaucoup moins pour que ce héros fût aimé de la dame inconnue. Or, ce double amour compose un très-beau dénoûment à cette histoire de la conjuration d'Amboise. Il a rendu, par son beau style, les absurdités presque vraisemblables. On l'écoute, aussitôt que l'on cesse un instant de s'intéresser aux brièves amours du jeune prince de Condé. Ainsi vont, sans se nuire, à travers tant d'obstacles, le poëte et l'historien.

Le grand succès de M. Louis Bouilhet a fait plaisir à tout le monde, hormis les impuissants, les envieux, les esprits nés mécontents, qui ne sauraient admirer les belles choses qu'ils n'ont pas faites. Le drame a ses bons villageois, lui aussi; il a ses Grinchu fils et père; en bonne critique autant qu'en bonne morale, on ne s'inquiète pas des Grinchu, tout au plus si l'on en peut rire. Aussi bien les deux joyeux auteurs des *Thugs à Paris*, qui représentaient une belle et bonne revue, ont mis à l'index les Grinchu de toute espèce. Ils ont raconté comment les Thugs, une espèce d'assassins toute particulière, arrivent à Paris, le couteau entre les dents, pour égorger *Rocambole*. Or, pendant que Rocambole sauve le moule de son bonnet, nous traversons les caves de la Banque de France, le concert des Champs-Elysées, l'aquarium, le chapeau-assiette, et les *travailleurs de la mer*. Nous rencontrons *Nos bons Villageois, l'Affaire Clémenceau*, voire la *Conjuration d'Amboise*, et chacun s'en donne à cœur joie. Enfin, tant pis pour qui se fâche contre une innocente revue; il ne trouvera pas dans tout l'orchestre une bonne âme pour le plaindre.

On te siffle... ô malheureux! prends garde à toi, tu vas traverser *la Revue!* On t'applaudit... prends garde à *la Revue!* As-tu, par hasard, un grand nez?... vite une chiquenaude à ton grand nez; à moins que tu ne préfères un coup de poing sur ton petit œil. Pendant trois jolis actes, te voilà seul contre tous, ou, ce qui revient au même, les voilà tous contre toi seul. Tu ris? ils rient plus fort! Tu te fâches? ils vont crier de leur grosse voix: « Tu te fâches, Jupiter, donc tu as tort! « Rien ne les gêne et rien ne les retient. Une fois dans leurs palissades, on y reste. Un ancien s'écriait: *Respect à la plume!* (Cet ancien n'était rien moins que Cicéron lui-même.) Ils en veulent surtout à la plume. Au reste, il y a déjà bien longtemps que la plume est exposée à tous les vents de l'infortune. Pas plus tard que ce matin, nous lisions dans une lettre inédite de Piron, grand faiseur de parodies: « De qui voulez-vous qu'on rie, et savez-vous rien de plus amusant? D'Olivet bientôt nous donnera des ouvrages d'agrément; Crébillon pond sur ses vieux œufs; Gresset dort sur son petit fagot de myrte; la Chaussée sur ses lauriers roses; le seigneur léger de Fortoiseau (Destouches) sur la plume des oies de sa basse-cour; Voltaire sur les épines; Fréron rame sur les galères du roi. »

Fréron est de trop; comme aussi, dans ces *Thugs*, d'une gaieté si vive, et parfois trop vive, on a bien fait d'effacer la scène où l'on se moquait (pourquoi donc s'en moquer?) des écrivains qui naguère, par la bise et le froid du matin,

Digitized by Google

s'exposaient de gaieté de cœur à se tuer d'un coup d'épée. Au contraire, il faudrait honorer ces rencontres entre gens honorables. Ces bons écrivains! parce qu'ils tiennent à merveille une plume de fer, ils se figurent qu'ils sauront se mettre en garde. Au fait, plus mon ferrailleur est inhabile, et plus il faudrait lui savoir bon gré de son courage. Où donc trouvez-vous de quoi rire, quand il revient, par une lugubre matinée, de ces bois sombres, l'œil droit plein de sang, et touché de si près que c'est miracle si l'œil est intact? Pour moi, je m'incline et je suis fier de cette héroïque maladresse, honorable pour tous nos frères du lundi.

Puisque nous sommes en train de rire, eh bien, rions. Rions du *Passé de M. Jouane*, autrement dit Alexandre Chaunar, l'un des héros de *la Vie de Bohème*. Il s'est retiré dans sa maison, le bon Chaunar; il est devenu ce qui s'appelle un homme sérieux, que dis-je? un épicier. Mais dans sa retraite il rêve au bonheur d'autrefois; il entend chanter Marcel et Musette; il se plaît aux gaietés de Rodolphe et de Phénice. Et si grande est la tentation, qu'il finit par y succomber.

Entendez-vous, cependant, cette étrange nouvelle, et la dernière de l'art dramatique en 1866?

On dit, et sans horreur je ne puis le redire...

qu'au théâtre du Vaudeville ils ont sifflé la pièce nouvelle de M. Sardou : *Maison neuve*, et qu'ils l'ont traitée à la façon des *Diables noirs*. *Maison neuve*, en effet, représente une grande imprudence. On y cherchait, mais en vain, l'habile esprit qui sait trouver, même à l'invraisemblance, une certaine vérité. C'est fait trop vite, avec trop d'éléments disparates. On y met en présence, et sans précaution, le commerçant d'hier qui veut vivre et dépenser, le commerçant d'autrefois, habile et sage, et qui dort sur sa réserve. C'est encore la vieille histoire : la femme au bal, le mari aux courses de Chantilly, le caissier au baccarat, la maison ouverte à toutes les entreprises du voisin. Un bal inutile mène à la ruine de ces deux imprudents qui vont à leur perte en dansant. Et pour terminer dignement cette suite incroyable d'imprudences et de maladresses, un abîme à franchir, si vaste et si profond qu'il eût fait reculer M. Léotard.

Voici donc ce fossé. Il fait nuit; Claire est seule en son logis dévasté; elle vient d'apprendre enfin, mais trop tard, que son mari logeait là-haut, sur sa tête, une demoiselle de la petite vertu, et voilà notre imprudente, au milieu de cette ruine, qui ne songe qu'à se venger avec le comte, son voisin, des misérables et coûteuses amours de ce mari imbécile. Amour, invincible amour! s'écriait le chœur de Sophocle dans l'*Antigone*, tu pousses au crime l'esprit des hommes les plus honnêtes! Mais ici ce n'est pas l'amour qui va pousser madame Claire; c'est la vengeance... et le vague plaisir d'un voyage en Italie aux frais de ce voisin du balcon. Quelle sotte! Endormie en plein bal, nous l'avons vue qui faisait des agaceries à M. le comte; et maintenant, quand on annonce pour demain matin que le *Bouton d'or* aura suspendu ses payements et que la banqueroute va remplacer cet éclat d'un jour, savez-vous ce

Digitized by Google

que fait la dame? Elle écrit à cet homme qu'elle connaît à peine : « Arrivez et partons! » Sur quoi le comte arrive, et maintenant, prenons garde au fossé... M. le comte est gris. Sur l'entrefaite, il a bu trop de vin de Champagne, et, le malheureux! il se rend à ce rendez-vous d'une si belle et si rare beauté comme il irait chez *la Dame aux camélias*. Évidemment il s'est trompé d'étage. Il eût été mieux reçu là-haut; la demoiselle l'eût trouvé charmant. Mais la dame ici présente, quand elle a flairé cet homme crapuleux, elle se sent prise d'un immense dégoût de sa faute à peine commencée. Elle ne dira pas, non certes, avec notre ami Pantagruel : « Combien l'odeur du vin est plus friant, riant, priant, plus céleste et plus délicieux que d'huile... » Au contraire, elle crierait volontiers : A la garde! Ah! maintenant que la voilà seule avec cet amoureux qui bégaye, elle se sent perdue. En vain, entre deux hoquets, elle le menace, elle le supplie : O monstre! ô mes amours! Il est ivre, il n'entendra rien, ni personne. Au moins Saint-Preux, quand il a trop bu, ne va pas cuver son vin chez Julie.

Alors voilà la triste Claire, éperdue à ce point qu'elle ne sait plus ce qu'elle dit et ce qu'elle fait, qui propose à cet ivrogne un verre d'eau dans lequel elle a jeté dix gouttes de laudanum de *Rousseau*, dix fois plus violent que le laudanum de Sydenham. Il boit, il tombe. On espère au moins qu'il va ronfler... pas un bruit, pas un souffle, il est mort. En ce moment, René, le mari, le commissaire de police avec son secrétaire (on les a déjà vus, ces commissaires, dans *Nos bons Villageois*), frappent à la porte de cet aimable boudoir, et la jeune femme, aussi chancelante que si elle avait soupé avec son fameux comte, le cache en toute hâte. Elle ouvre enfin à la justice, à son mari, à M. le secrétaire, et tout le reste de la scène est consacré à nous faire espérer et craindre à la fois que ces trois messieurs découvrent, oui ou non, le pot aux roses, disons mieux, le cadavre du Lovelace enfoui dans les vignes du Seigneur. Quand ils ont bien fureté dans la chambre et dans les papiers du commerçant René, comme si c'était là qu'il fallait chercher le caissier disparu, le commissaire et monsieur son commis vont se coucher. René voulait rester à la maison, mais sa femme y résiste; elle veut être un instant seule, et la voilà qui disparaît par le balcon, traînant le cadavre...

Agnès et le corps mort se sont sauvés ensemble.

Que dites-vous de cette fosse à franchir? Mais le public s'est défendu, et, somme toute, il n'a pas voulu sauter ce pas difficile; quoi d'étonnant? La violence a ses jours de défaite; l'excès est tout rempli de dangers. Trop vous écrase; avec le peu de chose on est content. Ces grands cris, ces grands gestes nous laissent froids.

Pour compléter la ruine et le désastre de *Maison neuve*, est arrivé le cinquième acte; il est tout semblable aux contes écrits pour l'enfance : *Il y avait une fois*. Bref, tout était perdu, tout est sauvé. Grâce au crédit de *la Vieille Cocarde*, *Bouton d'or* a payé ses échéances à bureau ouvert; la Bourse, que l'on croyait terrible, est restée unie et calme comme un petit lac d'un jardin de Montmartre, orné de poissons rouges. Que disons-nous? le

Digitized by Google

caissier fugitif est arrêté, muni, qui l'eût pensé? de toutes les valeurs. Quant à M. le comte, on lui a fait boire tant de café noir, qu'il a digéré tout le laudanum de *Rousseau*. Donc, miracles sur miracles! *Bouton d'or* a vécu ce que vivent les roses. Nous retrouvons avec délices la grande caisse et le vieux grognard de caissier de *la Vieille Cocarde*. O bonheur! le billet de Claire à son ivrogne est déchiré; Claire est sauvée, et, tout heureuse, elle retourne à son comptoir. M. Genevoix et sa famille, et ses bonnes ganaches d'amis, vont déjeuner, très-contents de leur matinée, et tout finit par la chanson de M. Jourdain:

Allons donc nous mettre à table, et qu'on fasse venir les musiciens.

Une œuvre élégante et fluette, écrite dans le plus beau langage de la meilleure compagnie, a pour titre : *le Cas de conscience*. A chaque ligne, à chaque intention, vous reconnaissez la grâce et le tact de M. Octave Feuillet. Ces choses-là ont besoin d'être racontées très-simplement; l'intelligence et le goût du lecteur font le reste.

Raoul de Savigny a quitté Paris depuis environ dix-huit ans; ce qu'il est devenu, pas un ne saurait le dire. Il est tombé, le malheureux, dans les abîmes du mariage libre. Il a suivi, dans les sentiers moroses, la femme d'un autre homme, et, l'infortunée, elle est morte un beau jour en disant ce qu'elles disent toutes ; « Qui m'eût proposé une pareille vie, hélas! je me serais pendue! » Et pourtant M. de Savigny ne l'a pas quittée; elle est morte en le bénissant.

Ce n'est pas tout : la dame a laissé un témoignage innocent de ses tristes amours, une enfant; maintenant que la fillette est déjà dans son avril, son père adultérin cherche un refuge à sa jeunesse, et c'est pourquoi il s'en vient trouver la propre cousine de cette enfant sans père et sans mère. « Qui vous empêcherait, dit-il à son ami de la Morlière, maintenant, ta femme et toi, de vous montrer généreux, de recueillir mademoiselle de Thémines, qui est, après tout, votre cousine germaine, de lui donner dans votre maison un asile honorable qui la réhabiliterait à demi aux yeux du monde? Chez vous, quelque jour, un honnête homme viendrait vous la demander et la pauvre enfant serait sauvée. Elle est charmante et vous ferait honneur. Pour moi, vous me rendriez un service qui me toucherait jusqu'à l'âme. »

Rien n'est plus simple, au premier abord; mais la dame est tout à fait une dame sérieuse. Elle n'a point pardonné au séducteur de sa cousine le scandale de sa maison; elle hait d'instinct ce don Juan de Savigny; elle sait à peine si la femme expirée a laissé un enfant. Bref la dame est d'un abord difficile, et quand elle entend parler d'une adoption, d'un patronage, et qu'elle se voit priée en fin de compte de couvrir les fautes de sa parente, elle reste implacable. « Non, dit-elle, on ne saurait pardonner à celle qui trahit tous ses devoirs pour un homme à bonnes fortunes, pour un vainqueur banal, pour Raoul de Savigny. » Elle en est là, très-mécontente et toujours ravaudant sa tapisserie; hélas! toute la soie bleue est épuisée; il faut renoncer pour ce

Digitized by Google

soir à cette fleur d'iris qui venait si bien sous ses doigts charmants; pas de soie violette, est-ce possible?

LA COMTESSE, *absorbée et fourrageant toujours dans sa corbeille.*

Quelle contrariété!

RAOUL, *qui s'est approché du métier, à droite.*

Madame, je ne suis ici qu'un étranger... mais puisque le hasard me rend témoin de votre embarras... si je pouvais vous offrir l'ombre d'un service?

LA COMTESSE, *toujours au fond.*

Comment, monsieur?

RAOUL.

Me permettez-vous de hasarder un timide conseil?

LA COMTESSE, *préoccupée.*

Un conseil? quel conseil?

RAOUL.

Si vous remplaciez votre fleur d'iris par une autre fleur qui ne fût pas violette?

O caprice du cœur humain! justement parce qu'il a trouvé le moyen de se passer de ce brin de soie et qu'il a dessiné sur le canevas de la dame une fleur jaune à feuilles vertes qui fera tout aussi bien que l'iris, cet homme abhorré commence à trouver grâce aux yeux de la Parisienne! Evidemment il n'est pas tout à fait coupable, et le monde pardonnera à la jeune femme ici présente si elle ouvre enfin son cœur et sa maison à sa jeune cousine : « Elle viendra, j'y consens, j'en ferai ma fille, à la condition que vous me la laisserez tout entière! — Accepté! » dit le comte, et le voilà écrivant d'une main tremblante sa propre déchéance de tous ses titres paternels. Pendant qu'il écrit, la belle rigoriste, épiant les angoisses de ce malheureux, se sent touchée jusqu'au fond de l'âme.

LA COMTESSE.

Monsieur, le monde dira ce qu'il voudra, mais vous faites bravement votre devoir... Je ferai le mien de même... Allez me chercher votre fille! (*Elle déchire la lettre.*)

Voilà tout? — Voilà tout! Ce n'est rien, mais c'est charmant!

Viennent ensuite à ce même Théâtre-Français, *les Roses jaunes*, une comédie en vers bien faits, par M. Alphonse Karr.

On n'apprendra rien à personne en disant à tout le monde à quel point M. Alphonse Karr est un homme intelligent et d'un talent très-élevé. Parti l'un des derniers de la grande école de 1830, il s'est arrêté plus d'une fois dans son chemin, tantôt sur les bords de l'Océan, à quelque rivage inventé par sa fantaisie, un autre jour dans un grand jardin qu'on eût dit planté par les

fées. Pêcheur ce matin, jardinier ce soir, rêveur toujours, promenant çà et là

> Le conte à moitié fait que rêve son esprit,
> Pour l'achever aux champs avec l'odeur des plaines
> Et l'ombre du nuage et le bruit des fontaines.

Romancier, et l'un des meilleurs, maître Alphonse Karr devint un certain temps le moraliste et le censeur de nos petits vices de chaque jour. Il unissait l'ironie à l'indulgence; il riait que c'était une fête, il mordait que c'était un plaisir. Sa colère était peu méchante; il avait des mépris approuvés de tous les honnêtes gens. Il revenait sans cesse à la solitude, au silence, à toutes les choses qu'il aimait; c'est pourquoi, bien avant l'heure, il prit congé une fois pour toutes de la ville et des révolutions. Mais dans la ville même il a laissé sa trace et son nom; les lettrés, ses confrères, ont gardé fidèlement son souvenir. Absent, chacun le salue. Interrogez les lectrices d'autrefois, quand elles avaient vingt ans et se contentaient, les bonnes créatures, d'un conte amoureux, tout rempli de jeunesse et de passion : « Alphonse Karr, diront-elles, en voilà un qui nous a fait bien pleurer et qui nous rendait bien malheureuses! » Pas une, après celui-là, n'a consenti à toucher de ses mains blanches ces affreux romans en quarante ou cinquante volumes qui vont durer toute une année. — Ah! fi! une seule matinée au mois de mai nous suffisait à lire, au chant des fauvettes, *Sous les tilleuls* ou *le Chemin le plus court.*

Parmi ces œuvres exquises que l'âge emporte et que l'on garde au fond de son âme comme on garderait le portrait de sa première maîtresse, il y avait un petit conte en deux pages : *la Rose jaune.* Hélas! c'était à peine une historiette, à peine une élégie au bruit alterné d'une flûte champêtre; eh bien, cela faisait une charmante idylle. O la chose étrange! il s'agissait de deux amoureux de soixante ans; l'amoureuse en cheveux blancs, l'amoureux dévoré par la goutte, et les voilà qui peu à peu se reconnaissent et se souviennent. Il avait vingt ans; elle en avait seize. Ils s'étaient juré, que dis-je? ils s'étaient promis de s'aimer toujours. Mais le jeune homme est forcé de s'embarquer pour une île au delà des mers. Avant de s'embarquer, il écrit à sa fiancée : « Attends-moi! » Puis la lettre est cachée au fond d'un bouquet de ces belles roses grimpantes qui couvraient naguère de leur feuillage et de leurs fleurs le pavillon de ce rivage d'Etretat qu'Alphonse Karr a découvert. Toute la plage, il l'aurait eue en ce temps-là pour cent écus. A ce compte il serait aujourd'hui le roi de l'océan Pacifique. Il est resté pauvre au milieu des fortunes qu'il a faites, et je ne suis pas bien sûr que son jardin, dans le poétique Etretat, ne soit pas couvert de maisons à l'usage des Junies et Susannes édentées du théâtre contemporain.

Tout au moins, si les maçons avaient respecté la rose jaune! Or il advint que le bouquet fut un messager infidèle. Elle pleura sans songer au secret caché sous les fleurs. Depuis quarante ans elle a conservé ces roses sans parfum, et jugez de sa peine en retrouvant si tard les adieux de ce jeune amoureux dans ce billet de faire part des amours qui ne sont plus.

Digitized by Google

Vous verrez que le romancier, en relisant cette histoire printanière, aura, lui aussi, regretté la grâce et le parfum des beaux jours, et voilà comme il a fait de son conte une agréable comédie. Or, cette fois, notre heureux prosateur a tenté doublement une fortune inconnue : il écrit en vers sa comédie, et les lecteurs distraits qui n'ont pas remarqué tant de beaux vers semés çà et là dans sa prose élégante comme autant de coquelicots dans les blés, ceux-là seulement s'étonneront de la césure et de la rime et de tout l'agencement de la comédie en vers. Quant à nous, puisque aussi bien vous savez la chanson de la *Rose jaune*, il nous plaît de recueillir ces bribes charmantes d'un écrivain également habile à parler la double langue. Dans cet acte unique, il a réuni son petit monde en son village d'Etretat par un beau jour d'automne, et si l'orchestre du Théâtre-Français avait eu par hasard un peu d'esprit, sa ritournelle eût répété la douce chanson : *Et l'on revient toujours à ses premiers amours.*

L'automne! que c'est beau! riche soir de l'année!
Des splendeurs du couchant la nature est ornée!
La pourpre teint la vigne et l'or les marronniers.

Arrive ensuite un cantique à la jeunesse, le cantique éternel. L'auteur des *Guêpes*, qui ne s'est jamais gêné, ne se gêne guère pour dire à nos petits messieurs qu'il les trouve odieux, et pis que cela, ridicules :

Cet air de gravité, commandé par la mode,
Pour masquer la sottise est tout à fait commode;
D'ailleurs, à vingt-cinq ans, cupide, ambitieux,
Aujourd'hui le jeune homme est vraiment sérieux;
L'amour, le dévouement, les sublimes folies,
La gaieté, le printemps, il les jette aux orties.
Voit-on un homme aimable et doucement joyeux,
On dit : « Comme il est jeune! il faut qu'il soit bien vieux! »

Le poëte, ici, s'est bien gardé de mettre en scène un de ces vilains petits messieurs, l'opprobre du temps présent, le fléau de l'avenir. On les hue aujourd'hui; leurs neveux, j'en ai bien peur, les maudiront plus tard. En revanche il fait agir et parler d'une façon charmante une fillette au cœur tendre, à l'esprit doucement éveillé, et qui se plaint, en son patois, de rencontrer un amoureux trop timide :

Je veux croire qu'il dit de très-charmantes choses,
Sur mon compte, à la lune, aux nuages, aux roses;
Sur mes attraits, l'écho, le ruisseau du vallon,
L'herbe que j'ai foulée en doivent savoir long.

Et plus loin, quand elle a fait, mais en vain, les premiers pas :

On voit bien quand un homme a quelque chose à dire;
Et quand il n'ose pas, rougit, pâlit, soupire,
Sans être bien savante et bien subtile, on sait,
Faute de ce qu'il dit, au moins tout ce qu'il tait.

L'auditoire, attentif à ces choses charmantes, les a bien écoutées sans trop les applaudir. Il n'en voulait rien perdre, et d'ailleurs il avait affaire à des comédiens mal dressés qui en mangeaient la moitié. Après cette grande louange de la vingtième année, on écoute en effet, non pas sans tristesse et sans un certain charme, un éloge attendri des braves qui ne sont plus jeunes :

Les vieux sont des amis qui s'en vont, et qu'il faut
Conduire avec un peu de tendre politesse.

De son côté, le vieillard (l'homme aux roses fanées) cherche en son cœur les plus tendres pardons pour ses années déclinantes, et facilement on lui pardonne son vieil âge en faveur de sa bonté :

Vieillesse... âge maudit,
.... Si l'on n'était heureux par le bonheur d'autrui,
Du fauteuil où le cloue une goutte barbare,
Le vieux chasseur podagre adore entendre encor,
Au loin dans la forêt, éclater la fanfare
Des limiers découplés, des piqueurs et du cor.

Quoi de plus charmant aussi que cet emploi des derniers jours de la vie et de ces biens passagers que, Dieu merci, nous ne saurions emporter avec nous?

Je vous crois riche, et moi ma petite fortune
Nous fait vivre assez bien; — des miettes du repas,
Je fais, bon an, mal an, mes cinq ou six ingrats.
. . . . . .
Être riche est facile et simple. — Le bien-être
Suffit. — Ce qui ruine est de vouloir paraître.

De son côté, la vieille dame, en son renouveau de bonheur, a retrouvé dans les roses jaunes un peu de l'ancien parfum, et la voilà qui nous avertit de prendre garde à nous :

Je dois vous prévenir que ce soir j'ai vingt ans.
Je ne prends pas les gens en traître. — Qu'on se gare.

Vraiment on croirait entendre une élégie à la Fontenelle :

Il naissait mille amours : ce temps les favorise.

Eh bien! qu'en dites-vous? Cet homme, à son premier essai, a-t-il vraiment rencontré le style et l'accent de la comédie écrite en bons et beaux vers? Retrouvez-vous en tout ceci notre ancien Alphonse Karr, le beau rire et la chanson des jeunes années?

Encore une citation, je vous prie. Il serait fâcheux de laisser dans l'oubli l'explication de ces deux amoureux de la rose jaune, après une éclipse de quarante ans :

Causons à cœur ouvert, parlons avec franchise,
Nettoyons les vitraux de la vieille maison,

Digitized by Google

Rouvrons-les au soleil de la verte saison ;
Qu'il vienne réveiller, dans nos âmes glacées,
Nos jeunes sentiments sous nos vieilles pensées...

Ainsi le théâtre vit surtout de surprises. Alphonse Karr s'est là-bas, tout au loin, vautré dans ses fleurs, s'enivrant de silence et de solitude, et voilà que tout d'un coup on nous donne une comédie ingénieuse et charmante d'Alphonse Karr.... Le jeune Alexandre Dumas voyage on ne sait où avec sa maîtresse, la réputation, et voici soudain qu'on annonce au Gymnase dramatique une espèce de révolution : *les Idées de madame Aubray*. Madame Aubray est presque un philosophe. Elle ressent au fond de son âme ingénue un vrai penchant pour la jeunesse, et pour peu qu'on se repente, elle a bientôt pardonné, même les fautes qui semblent impardonnables. Un beau jour madame Aubray rencontre en son chemin une jeune femme ayant nom Jeannine, et tenant par sa main blanche un bel enfant qui l'appelle sa mère. A l'aspect de la mère et de l'enfant, madame Aubray se sent touchée, et son *idée* est de rendre à Jeannine un peu de la position qu'elle a perdue. En ce moment le dialogue est tout; c'est pourquoi nous vous donnons ce petit bout de dialogue entre Jeannine et madame Aubray :

MADAME AUBRAY.

Vous n'avez que cet enfant?

JEANNINE.

Oui, madame.

MADAME AUBRAY.

Vous l'avez eu bien jeune?

JEANNINE.

A dix-sept ans.

MADAME AUBRAY.

Comment vos parents vous ont-ils mariée sitôt?

JEANNINE.

Nous étions pauvres...

MADAME AUBRAY.

Vous avez fait ce qu'on appelle un beau mariage?

JEANNINE.

Oui, madame, c'est cela.

MADAME AUBRAY.

Le petit commence à travailler?

JEANNINE.

Il lit un peu.

MADAME AUBRAY.

C'est son père qui fera son éducation?

JEANNINE.

Il n'a plus de père.

MADAME AUBRAY.

Eh quoi! si jeune, vous êtes veuve?

Digitized by Google

JEANNINE.

Oui, madame.

MADAME AUBRAY.

Pas depuis longtemps?

JEANNINE.

Depuis deux ans déjà.

MADAME AUBRAY.

Comme moi.

JEANNINE.

Comme vous, madame?

MADAME AUBRAY.

Je veux dire comme je l'ai été moi-même, à l'âge que vous avez aujourd'hui. Mais au moins vous avez une famille qui veille sur vous?

JEANNINE.

Non, madame, mes parents sont morts.

MADAME AUBRAY.

Et du côté de votre mari?

JEANNINE.

Personne.

MADAME AUBRAY.

Toute seule, alors?

JEANNINE.

Toute seule... Mon enfant m'occupe beaucoup.

MADAME AUBRAY.

Vous ne songez pas à vous remarier?

JEANNINE.

Non, madame, je me consacre à mon fils.

MADAME AUBRAY.

Voilà qui est bien.

Un peu plus tard, Jeannine a dit tout son secret à madame Aubray, et celle-ci ne voit pas d'obstacle à la réhabilitation de Jeannine. Un homme injuste a perdu mademoiselle Jeannine, un homme innocent lui rendra la réputation qui lui manque. Ainsi tout va bien pour la fille-mère; mais quand madame Aubray finit par comprendre que le sauveur de Jeannine, et le père adoptif de son enfant, n'est autre que le jeune Aubray lui-même, ah! maintenant, la voilà qui change d'*idée* et qui s'écrie : Oh! pour mon fils, c'est autre chose! En vain le fils est entré plus qu'il ne faudrait dans les *idées* de sa mère, madame Aubray résiste et pleure enfin quand elle voit le jeune homme en proie au paradoxe maternel. Cette nouvelle comédie est l'une des plus habiles dont se vante, à bon droit, le jeune Alexandre Dumas. Il prodigue à pleines mains l'idée et le paradoxe. Il invente, chemin faisant, les définitions les plus inattendues. Celle-ci, par exemple : la définition de *la ligne*. Elle est en deçà du *chien*, au-dessus du *chic*; elle a beaucoup mieux que *le flon*; elle a, comme

Digitized by Google

on dit aujourd'hui dans le beau langage imagé : elle a *la ligne*. Et si vous ne savez pas ce que c'est que *la ligne*, on va vous l'apprendre. Une dame, au pas léger, passe, et d'un coup d'œil vous avez deviné *la ligne*. Elle marche, elle s'arrête, elle pleure, elle sourit, toutes choses au gré de *la ligne*. Un coup de vent soulève autour de la dame sa robe et son jupon, et pendant que les autres femmes, de leurs mains effarées, en poussant de petits cris de paon, rabaissent leurs jupons qui se relèvent toujours, la dame aux mouvements corrects méprise en son chemin l'insulte de ce vent de bise, hostile aux gens mal tournés. *La ligne*, elle ne craint ni le vent, ni le passant, ni le manant, ni le seigneur, ni même le curieux. Si cette courtisane idiote mal faite avait eu, l'autre soir, pour deux sous de *ligne*, elle n'eût pas montré au rabais un pied plat surmonté d'un genou cagneux. *La ligne* eût tout favorisé, tout caché en le laissant voir. *Galatée* avait *la ligne*, et Virgile l'a su bien dire. Il y avait à la cour de Louis XIV une dame entre toutes considérable, et son confesseur, qui en savait beaucoup moins long que le jeune Alexandre Dumas, avait cependant le sentiment exquis de *la ligne*. En vain elle disait : « Mais voyez donc, mon Père, on n'est pas vêtue avec plus de simplicité que moi ! — Toujours est-il, répondait le confesseur fâché, que vous laissez tomber, ma fille, autour de vous un tas de chiffons qui n'ont encore que trop bon air ! » Je crois bien, il s'agissait de la dame aux beaux jupons, elle-même, madame de Maintenon. Mais où diable, me direz-vous, *la ligne* allait-elle se nicher?

Si la pièce nouvelle a duré moins que d'habitude, il faut s'en prendre à l'Exposition universelle. Elle a jeté sur nos théâtres les plus lettrés je ne sais quelle ombre et quel patois mortel aux œuvres délicates. *Les Idées de madame Aubray*, racontées à ce public des forges, des métiers, des ateliers, des hauts fourneaux, produisaient à nos esprits attristés l'effet d'un bel oiseau dans la main d'un enfant. Parlez-nous, pour ces grands connaisseurs, dont quelques-uns étaient si haut placés, des plaisanteries les plus vulgaires, ornées d'une musique ornement de la rue et délices du carrefour. Parlez-nous de *la Vie parisienne*, de *la Biche au bois*, de *la Grande-duchesse de Gérolstein*, de *Barbe-Bleue* ou de *Cendrillon*. Montrez-nous des femmes mal faites et peu vêtues, voilà ce qu'il faut aux amateurs éclairés de l'Europe; ils ne savent pas de meilleur dialogue, ils ne chantent pas de plus belles chansons. On a vu, du fond des déserts, la flamme électrique apporter à Paris l'ordre insensé de remettre au grand jour des balivernes dont les cochers de fiacre et les rhétoriciens ne voulaient plus. *La Grande-duchesse de Gérolstein* est une grande part de notre art dramatique. Elle a tenu la foule européenne attentive à son charme, et les plus grands hommes dans l'art de plaire aux nations, Beaumarchais, Meyerbeer, Rossini lui-même, n'ont jamais réussi à l'accomplissement de tant de félicités théâtrales. C'est la loi, la loi plus forte que le bon sens, plus puissante que le bon goût. Rien à faire. Acceptons l'usage, et le laissons passer. Dans chaque siècle on retrouverait ces instincts douloureux. Puis enfin, grâce à Dieu, le nuage au loin se dissipe, et la clarté reparaît.

Nous ne voulons pas oublier dans la liste de cette année, à l'Ambigu-Comique, le dernier refuge des émotions violentes et des curiosités insatiables, deux grandes

Digitized by Google

compositions : *la Duchesse de Montemayor* et *le Juge de Munich*, deux drames dont chacun est en cinq actes pour le moins. Le premier drame appartenait à feu Léon Gozlan, qui était, de son vivant, un esprit redoutable et redouté. Il marchait non loin d'Eugène Süe et de Frédéric Soulié..... deux ombres. Il excellait tout ensemble à raconter les plus légères palpitations des jeunes cœurs, et les meurtres les plus abominables de ce monde à part que M. Vidocq appelait si bien *les Argonautes de la navigation dormante*, ivres du vin de la rue Verdelet, empiffrés du bœuf de la rue Guénégaud. C'est justement dans les révélations de Vidocq, dans ces livres abominables tachés de suif et de sang, que Léon Gozlan, qui tenait de si près par ses duchesses au marquis de Marivaux, avait emprunté son dernier drame. Et plusieurs se demandaient si véritablement le théâtre était dans son droit lorsqu'il racontait, au nom d'un mort, ces surprises et ces douleurs.

Au premier acte, la duchesse de Montemayor se promène au milieu de la fête que donnent, à Saint-Germain, sur la terrasse enchantée, MM. les gardes du corps du roi pour célébrer la prise du Trocadero. C'est encore un des souvenirs de M. de Chateaubriand. Il n'eût pas donné *la Guerre d'Espagne* pour son livre des *Martyrs*, tant ces grands esprits connaissent peu leurs plus belles œuvres. Sur cette terrasse de Saint-Germain, madame la duchesse a rencontré son amoureux, son fiancé, M. de Clavières, et, bien contente, elle rentre avec sa confidente Inès dans l'hôtel qu'elle habite au beau milieu de Paris. Au second acte, il advient que M. le duc de Montemayor, un parent du docteur Bartholo, se sent pris d'une immense jalousie. Il sait, à n'en pas douter, que la duchesse a rencontré M. de Clavières, et cependant il interroge, il cherche...

Curiosité d'apprendre
Ce qu'on ne voudrait pas savoir.

Or, c'est justement parce que *ses mépris sont connus* que madame la duchesse aurait bien fait de se méfier de la ruse antique et tout espagnole, à savoir la feinte absence du mari. Une grande d'Espagne, et mieux encore, une femme bien élevée, aura lu de bonne heure le roman et les *Nouvelles* de Cervantes, et de bonne heure elle a su l'histoire du *Curieux impertinent*. M. le duc de Montemayor a beau nous dire qu'il part pour Londres, où l'appelle M. l'ambassadeur de Ferdinand VII..., nous ne croyons pas un mot de ce départ, et madame la duchesse eût bien fait de se tenir sur ses gardes meurtrières. Il est vrai que l'amour a tant de violence! A minuit donc, l'irrésistible amoureux, M. de Clavières, arrive, et le voilà qui parle avec tant de grâce et de passion : « Je vous aime et vous m'avez aimé! j'étais votre heureux fiancé! vous aviez juré de me suivre à l'autel, laissez-moi vous contempler une dernière fois! » Bref, toute une scène où l'on dirait que le souffle Hugo a soufflé son incendie, et plus ces deux jeunes gens sont sur le point de s'entendre, et plus terrible est la scène, quand le jeune homme, au désespoir de quitter sa maîtresse, expire et tombe inanimé dans ses bras. En ce moment, que faire et que devenir? A l'aide! au secours! sauvez-moi! sauvez-moi! je suis perdue!

Digitized by Google

Ah! c'est un grand délire, une douleur abominable, une immense pitié.

Tant le vrai talent sait tirer parti de toutes choses. On retrouvait ici la situation périlleuse de *Maison neuve*, mais arrangée à la façon d'un maître, et la scène sifflée au Vaudeville était acceptée à l'Ambigu. Mais quoi! déjà *la Duchesse de Montemayor* est oubliée... on jouera longtemps *la Tempête dans un verre d'eau*, de ce même Léon Gozlan.

Maxwel ou le Juge de Munich, par M. Jules Barbier, vous représente un de ces héros de la justice implacable qui plus d'une fois se sont trompés cruellement. Maxwel, caché dans sa maison au moment où un malheureux condamné par sa sentence monte à l'échafaud, Maxwel se trouble, il hésite; il se demande, en effet, si le meurtrier était vraiment un meurtrier. Cependant il adopte le fils du condamné... le condamné est innocent; le vrai coupable est le comte de Rutten, le propre frère de Maxwel. Ce misérable Rutten a tué, au premier acte, le comte d'Asfeld et laissé périr le malheureux Butler. S'il a disparu pendant quinze ans dans la guerre d'Amérique, où le général Lafayette a joué ce beau rôle héroïque et libéral qui le place au premier rang des hommes de la Révolution française, c'était pour vendre aux Anglais le secret des Américains. Si les diamants de Cécilia ont été volés il y a huit jours, c'est Rutten qui les a volés et vendus à l'usurier Waldeck. Ce vol de diamants remplit le troisième acte, et l'interrogatoire de Cécilia par le juge Maxwel est une scène des plus dramatiques et du plus terrible accent.

Le quatrième acte est digne des inventeurs les plus habiles. Cécilia, la fille de Butler, a reconnu son frère, et l'un et l'autre, enfants perdus et déshonorés, ils vont se cacher dans la cabane du pendu. Blottis à ce foyer sans feu, mais plein des plus tendres souvenirs, les deux jeunes gens s'encouragent et se consolent l'un l'autre. Ils sont bien à plaindre, et Cécilia est bien malheureuse! Arrive en ce moment le docteur Goulden. Le docteur Goulden a retrouvé tantôt, dans les cendres de la maison du pendu, un couteau à lame d'or; sur ce couteau la rouille, et, disons pire, le sang a laissé son empreinte! Ainsi, d'inductions en inductions, nous arrivons à ce problème : avec ce couteau fut assassiné, il y a quinze ans, chez la Mariani, une fille de proie et de bombance, une véritable demoiselle *Cachemire* (c'est le nom du nouveau roman d'un nouveau et charmant écrivain, M. Jules Claretie), le comte d'Asfeld. Maintenant jetez les yeux sur ce misérable Rutten qui vient d'entrer dans la maison du pendu; rien qu'à la façon dont il regarde, épouvanté, cette lame oxydée par le sang, chacun se dit : C'est lui, voilà le meurtrier!

Cinquième et dernier acte. — Mais quoi! nous voulons cette fois arriver à l'évidence. Absolument il nous faut tout le mystère de l'assassin Rutten. C'est pourquoi le docteur Goulden exige que Cécilia donne encore une grande fête. Elle y consent, à condition que ce soit la dernière. Alors, dans ces riches salons, d'une somptuosité digne des miracles et des excès de l'argent comme on nous les raconte chaque jour, apparaît une dernière fois cette illustre beauté, le sourire au dehors, l'enfer dans son âme. Elle attend la vengeance, et lorsque enfin l'innocence de son père sera bien démontrée, aussitôt Cécilia prendra congé du luxe et des tourments de sa vie. Ici se rencontre une scène étrange,

Digitized by Google

et la scène était des plus dangereuses. Le docteur Goulden, grand partisan des sciences nouvelles, a fait de Cécilia une *voyante*. Elle voit, elle comprend. Plongée en ce sommeil magnétique, elle explique à l'auditoire attentif le meurtre et le vol du fameux Rutten; désormais le crime est clair comme le jour.

Tout le reste appartient à l'infortuné juge Maxwel. La douleur morale a brisé cette âme superbe; il dirait volontiers, comme autrefois le père de famille de Diderot : « O ma peine! hélas! j'en ai tout ce que j'en peux porter! » Mais lorsque l'on vient annoncer à ce malheureux que l'assassin de Butler est connu, le voilà qui ressuscite au nom de la justice et qui semble renaître un instant : « Nous, Maxwel... , nous citons à comparaître devant nous Rutten-Maxwel, prévenu d'assassinat sur la personne du comte d'Asfeld... » Il n'en peut pas dire davantage, il tombe en prononçant le nom de son frère, victime jusqu'à la fin de son amour pour la justice. C'est un beau dénoûment, d'une action très-intéressante.

Le théâtre du Vaudeville avait fait à l'avance un grand tapage avec *les Brebis gateuses*, comédie en quatre actes de M. Théodore Barrière. Hélas ! *les Brebis gateuses* ont eu le sort de *Maison neuve*. Elles manquaient non pas d'esprit, non pas de talent, elles manquaient de vie et de vérité. Où l'on cherchait des hommes et des femmes, on trouvait des mannequins et des poupées. Avant tout, il faut à la comédie des hommes réels et des femmes vivantes; c'est tout au plus si les comédiens de bois suffisent au théâtre de Guignol. *Les Brebis gateuses* sont représentées par les femmes que l'on trouve aux bains de mer et dans les hôtels garnis. Ces dames, assez mal fagotées, s'en allaient glapissant toutes sortes de mauvaises morales et donnant toutes sortes de mauvais exemples. L'ennui eut bientôt fait justice des idées saugrenues de ces amazones, et malgré certaines qualités d'esprit, tout disparut dans les sables mouvants de l'Océan. La critique ne saurait trop rappeler aux faiseurs de drames et de comédies que la clarté est la condition nécessaire; aussitôt qu'elle manque, adieu l'art, le talent, l'intérêt, la curiosité.

Certes M. Paul Meurice est un habile inventeur. Depuis longtemps il a fait ses preuves, mais cette fois, dans *la Vie nouvelle*, à force de côtoyer l'impossible, il est tombé dans les abîmes sans fond. Le titre même de sa pièce est une énigme. On y voit tout d'abord une misérable fille, opprobre de son sexe, opposée à la belle et poétique Paula Vernon. Elle aimait le jeune Raymond, elle était sa fiancée... il s'est noyé dans les fanges, et maintenant le voilà qui veut renaître, et qui redevient, dites-nous comment, un grand artiste. En vain l'auteur a déployé toutes les ressources de son rare esprit, le public n'a pas voulu croire à tous ces miracles, et Raymond le ressuscité est mort une seconde fois.

Ces derniers jours de l'année dramatique appartenaient naturellement à des hommes d'une autre taille, à des poëtes considérables par le génie et par le style, à François Ponsard, à Victor Hugo. Déjà nous pressentions le retour d'*Hernani;* nous entendions au loin, à travers l'Océan frémissant, le bruit de ces grandes passions dans leur habit poétique. En même temps, nous savions que François Ponsard, l'auteur de *Lucrèce* et du *Lion amoureux*,

Digitized by Google

frappé d'un mal sans pitié, sans ressources, essayait de charmer sa peine en racontant à son peuple le travail, la découverte et le supplice de *Galitée*. Il avait composé ce nouveau drame en l'honneur des grandes idées par lesquelles se manifeste une fois par siècle quelqu'un de ces génies qui laissent après eux une trace immortelle. Sous ce rapport, *Galitée* est une étude admirable des mystères de là-haut et des ignorances d'ici-bas. La gloire au sein des étoiles, l'humiliation sur la terre, voilà de quelles passions ce grand drame est composé. Jamais peut-être le poëte excellent que nous avons perdu n'a trouvé dans son âme une inspiration meilleure, et pas un de nous, pour peu qu'il soit resté l'ami de la chose austère et grande, écrite dans le style ardent du poëme de *Lucrèce* et des plus beaux passages des *Géorgiques* de Virgile, ne saurait résister à l'entraînement du monologue où Galilée, interrogeant la splendeur des cieux, révélée par lui seul, s'abandonne à sa juste extase :

Il est plus beau pour l'homme, infime créature,
De saisir les secrets voilés par la nature
Et d'oser embrasser dans sa conception
L'universelle loi de la création,
Que d'être, comme au jour d'un vaniteux mensonge,
Roi d'une illusion et possesseur d'un songe.
Centre ignorant d'un tout qu'il croyait fait pour lui,
Et que par la pensée il conquiert aujourd'hui.

. . . . . .

Mais, astre souverain, centre de tous ces mondes,
Par delà ton empire aux limites profondes,
Des milliers de soleils, si nombreux, si touffus
Qu'on ne peut les compter dans leurs groupes confus,
Prolongent, comme toi, leurs immenses cratères,
Font mouvoir, comme toi, des mondes planétaires,
Qui tournent autour d'eux, qui composent leur cour,
Et tiennent de leur roi la chaleur et le jour.
Certes vous êtes mieux que des lampes nocturnes
Qu'allumeraient pour nous des veilleurs taciturnes,
Innombrables lueurs, étoiles qui poudrez
De votre sable d'or les chemins azurés ;
Chez vous palpite aussi la vie universelle,
Grands foyers, où notre œil ne voit qu'une étincelle.

. . . . . .

Allez, persécuteurs, lancez vos anathèmes !
Je suis religieux beaucoup plus que vous-mêmes.
Dieu, que vous invoquez, mieux que vous je le sers :
Ce petit tas de boue est pour vous l'univers ;
Pour moi, sur tous les points l'œuvre divine éclate ;
Vous la rétrécissez, et moi, je la dilate ;
Comme on mettait des rois au char triomphateur,
Je mets des univers aux pieds du Créateur.

Savez-vous, je vous prie, un commentaire plus magnifique de l'intime

émotion du favori de la muse quand il vient de gravir des hauteurs défendues aux simples mortels?

> . . . . . *Graviter commotus et alto*
> *Prospiciens.*

Or, plus la découverte était grande, et plus le philosophe était menacé qui donnait cet éclatant démenti aux croyances du saint-office. Ils ne pouvaient pas supporter, ces juges terribles, ce démenti donné à Josué arrêtant le soleil, que Galilée avait montré immobile.

En vain il résistait au terrible appel du saint-office, il faut obéir. Cette loi funeste est la plus forte; elle est au-dessus de la liberté, au-dessus de l'étoile. Obéissance et résignation! Courbe la tête, fier Sicambre! Et tous les amis de Galilée, et sa femme, et sa fille, à genoux, l'invoquent en le priant de racheter sa vie à tout prix. La torture morale est à son comble; ils sont bien malheureux, et je les plains sincèrement les spectateurs injustes qui ne seraient pas touchés de la douleur profonde et des angoisses de ce grand homme! O misère! abdiquer son génie aux pieds de ces juges sauvages, implorer leur miséricorde, et, les mains jointes, se courber sous leur pardon sans pitié! Nous avons vu rarement un plus douloureux spectacle; il n'y eut jamais, que je sache, à nos yeux pleins de larmes, un pauvre malheureux inventeur (*pauperculus*, disait M. de Thou) plus humilié, plus abattu, plus éperdu, plus misérable! Au milieu du spasme et des sanglots, nous prêtons une oreille attentive, et voici ce que nous entendons :

> J'ai comme eux ma maîtresse, et j'ai ma royauté :
> La science! J'adore à genoux sa beauté,
> Et vous pouvez juger de quel coup l'on me tue,
> Quand on veut, Dieu puissant, que je la prostitue!
> Comment, l'ayant vouée à ce public affront,
> Oserai-je paraître et relever le front?
> Et dans quelle impudeur trouverai-je l'audace
> D'aborder désormais mes disciples en face?
> « Le voilà, diront-ils, celui qui lâchement
> Renia sa croyance et son enseignement,
> Et qui, pour prolonger d'un jour son agonie,
> Souilla ses cheveux blancs de cette félonie!
> Le voilà l'apostat qui, des faveurs d'en haut
> Tenant la vérité, vend ce sacré dépôt!
> Par la honte attachée au gardien qui déserte,
> Il détruit tout l'honneur qu'obtint sa découverte.
> Va te cacher, vieillard, de qui les derniers ans
> Enseignent le parjure infâme aux jeunes gens! »

A chaque parole, à chaque sanglot, on dirait que l'infortuné descend plus profondément dans l'abîme. Il n'est plus un homme, il est une chose; il n'est plus un esprit, il est un condamné... un ver... un dieu! On dirait Orphée au milieu des âmes infernales. En ce moment, le silence est plus éloquent même

Digitized by Google

que la poésie. Indignés et charmés, nous nous étonnons et nous demeurons confondus jusqu'à l'épouvante d'un si terrible et si palpitant malheur.

On ne dira jamais la vive impression du premier soir sur tous ces esprits animés de l'amour de la justice, et dans ces cœurs pénétrés de la grandeur des vérités que niait le saint-office. En vain les hypercritiques faisaient obstacle au succès de *Galilée*, ils déclamaient dans le désert. Et le poëte, en proie au mal qui le dévorait, trouva du moins cette allégeance, et s'endormit une heure au bruit de ces chers applaudissements. Peu d'instants avant sa mort, François Ponsard parlait encore de *Galilée*. En même temps il entendit, sans envie, au contraire avec une grande joie, le retour triomphant d'*Hernani* et de Victor Hugo dans ce Théâtre-Français si longtemps veuf de son absence. O bonheur! Toutes ces portes fermées sont ouvertes. *Hernani* reparaît dans ces murailles qui semblaient avoir oublié ces passions et ces douleurs. *Hernani*, c'est le poëte entier, superbe, obsédé par le trop-plein de son génie. Il commande, on obéit; il marche, on le suit. Il est resté le même et n'a pas daigné corriger une seule de ses paroles qui soulevaient jadis tant de murmures. En fin de compte, *Hernani* reste un drame admirable, un pêle-mêle éloquent (non moins que le *Cid* peut-être) des sentiments les plus héroïques et les plus tendres. Avec quelle habileté prodigieuse le poëte arrange à plaisir l'insolente témérité d'Hernani, coupable au premier chef contre le vieux seigneur qui l'abrite, et l'insultant dans sa propre maison! Mais soudain tout se relève et se pardonne au désespoir d'Hernani, lorsqu'il apprend l'enlèvement de doña Sol. Cette fois sa colère est juste et nous la comprenons tous :

Vieillard stupide! il l'aime.

Averti par tant de murmures, M. Hugo avait corrigé ainsi :

Oh! qu'as-tu fait? il l'aime...

Le nouveau parterre a corrigé violemment la correction du poëte; ainsi le poëte est vaincu dans son triomphe. — Encore une fois, il n'y a rien à reprendre au cinquième acte d'*Hernani*. Sitôt que les deux ou trois jeunes plaisantins ont disparu de la fête, nous appartenons à ce dénoûment admirable. Il n'y a rien de plus terrible et de plus charmant, c'est une chose accomplie, impérissable... à condition que vous effacerez au plus vite ces tristes variantes. Prenez garde à séparer, même un instant, ces deux mariés qui vont mourir. Que vient faire ici la CASSETTE d'Hernani, qui n'a jamais eu qu'une gibecière? Écoutons, la mort approche aux sons lointains du cor. Dans ces accents d'une mélodie inexprimable, on retrouve un souvenir lointain de l'admirable scène entre Roméo et Juliette, quand l'alouette va chanter, quand chante encore le rossignol du côté de Vérone. O comble de la passion! misère éternelle de l'amour! Entendez-vous dans le lointain cette triste fanfare? Hélas! le vieillard se venge, et voilà ses deux victimes qui vont rejoindre, dans leurs ténèbres éclairées, les deux amants, Paolo et Francesca.

Fatalité! s'écrie Ruy Gomez. *Fatalité!* c'est le mot d'ordre de *Notre-Dame de Paris.*

Quelle voix divine et touchante c'était pourtant, dans cet abîme, mademoiselle Mars récitant ces beaux vers :

Calme-toi. — Je suis mieux. — Vers des clartés nouvelles
Nous allons, tout à l'heure, ensemble ouvrir nos ailes.
Partons, d'un vol égal, vers un monde meilleur.
Un baiser seulement, un baiser!

RUY GOMEZ.

O douleur!

Cette éloquente résurrection, saluée avec tant d'ardeur, tiendra pendant six mois tout ce peuple attentif. Ces grands vers, d'une grâce infinie, ont soulevé des transports unanimes, une joie immense, et rien ne saurait se comparer à la fête de ce retour inespéré. C'est beaucoup. C'est tout peut-être. Il n'est pas un seul cœur généreux, pas un esprit reconnaissant qui ne soit content de ce drame éclatant d'une beauté toujours nouvelle qui nous revient de l'autre côté de l'Océan. — « Quant à moi, mon cher Atticus, le véritable jour de ma naissance fut le jour où je revins de l'exil (1) ! »

A ce grand drame, arrêtons, s'il vous plaît, l'année dramatique. *Hernani* doit suffire à la passion, à la curiosité de Paris, non pas ce Paris de l'Exposition universelle, ignorant de toutes les choses de l'esprit, uniquement occupé du métier, de la machine et du travail de la vapeur, mais le Parisien de la quintessence, ami dévoué du poëte et du romancier, du philosophe et de l'historien : celui-là donnerait tout le bois, tout le fer du Champ de Mars, pour un beau tableau, pour un beau dessin, pour une page écrite avec art. C'est le goût qui le veut ainsi, le goût de peu de gens choisis dans la foule. Et pensez-vous, disait Despréaux, que j'aie étudié toute ma vie, afin d'avoir le goût de tout le monde? Il disait juste, il disait vrai. Son maître Horace avait dit avant lui : Je me contente assez volontiers de peu de lecteurs.

POÉSIE.

Nous mettrons, s'il vous plaît, les poëtes dans un ordre à part. Aimés jusqu'à la passion, par certains lecteurs qui s'enchantent volontiers au bruit harmonieux des paroles sonores (et nous sommes de ceux-là), les poëtes rencontrent dans leurs sentiers les plus charmants des obstacles infinis. La triste exclamation de cette jeune demoiselle lisant l'affiche du Théâtre-Français :

---

(1) Eum diem quo ab exilio reversus sum, natalem meum appello.

Ah, maman, c'est en vers! retentira bien longtemps aux oreilles peu charmées des jeunes disciples de Lamartine et de Victor Hugo. *C'est en vers!* c'est-à-dire : Allons-nous-en loin d'ici; prenons garde à ces faiseurs de poëmes, qui tout au plus nous enseignent ce qui se passe au fond de l'âme humaine, et toutes sortes de mystères inutiles à savoir. Tant l'inquiétude est grande à ce seul mot : *La poésie.* Or, quand nos lecteurs sauront bien que ce chapitre appartient aux enfants de la Muse, ils seront les maîtres de passer outre, ou de lire avec respect le nom de ces enchanteurs.

Ils sont encore très-nombreux cette année, et la critique n'a guère que l'embarras du choix.

Memini, c'est-à-dire, en bon français, *Je me souviens,* tel est le titre des poésies de M. Eugène Bazin. Il raconte agréablement l'histoire des oiseaux d'Ibycus, et lorsque enfin il a bien fait, comme on dit, l'école buissonnière, il revient doucement au foyer paternel :

On rentre doucement sur les pas de sa mère,
Et l'on revient finir où l'on a commencé.

M. Fridolin Werm a publié dans le grand format in-octavo les amours de sa jeunesse. Ils sont tous les mêmes, ces rêveurs de la vingtième année! On trouvera dans le livre de celui-ci de très-habiles imitations de Burnes, de lord Byron, de Thomas Moore, de l'infortuné poëte Chelley. *L'Alouette* est un morceau plein de grâce et qu'on apprendrait volontiers par cœur.

Les Heures de tristesse, par Louis Morin Pons, imprimées à Lyon par l'habile imprimeur Louis Perrin, nous montrent dans tout son jour un digne élève des faiseurs de sonnets, l'honneur de la poésie au quinzième siècle. En vain les révolutions ont passé dans la poésie, elles ont respecté le sonnet. Ceux-ci sont écrits dans les plus beaux jours de la jeunesse :

Il est des jours bénis de séve et de jeunesse,
Où l'homme heureux de vivre est pressé de jouir,
Craint que le temps ne manque aux rêves qu'il caresse,
Et trouve qu'une vie est peu pour son désir!

M. André Theuriet, qui est un paysagiste, nous conduit du pas léger de l'été dans le chemin des bois, les bois de son pays :

Aux bois! aux bois de mon pays
  Dont on voit les sombres lignes,
Futaie épaisse ou clair taillis,
  Bleuir au-dessus des vignes...

M. Médéric Charot est un paysan; il vous le dira lui-même. Il n'a pas quitté les grèves natales; il a gardé la vie et l'accent du village; à travers ces champs d'avoine, il a composé sa *première gerbe,* et la voilà, exhalant une douce odeur de thym et de serpolet.

M. Alphonse Baudouin se plaît dans les ruines. Il contemple avec bonheur

les choses du temps passé. Il s'adresse au vieux Dante; il a même une pièce intitulée *Inter cadavera!* Rassurez-vous; ce sont les cadavres de quelques vieux chênes que la foudre a frappés. Avec un peu moins d'effort, M. Alphonse Baudouin eût beaucoup mieux réussi.

Nous aimons assez *les Tendresses humaines*, poésies de M. Aloux. Tout ce qui plaît aux regards, toutes les visions du rêve et les chansons de l'amour, voilà ce nouveau livre. On ne saurait trop définir la grâce intime enfermée en ces vers, pleins de vie et de couleur.

La Légende rustique est tout un poëme, et, dans ce poëme, M. Charles-Robineau Bertrand a versé toute son âme. Il n'écrit pas au hasard de l'inspiration; le vent qui souffle n'a rien à voir dans ces récits du mois de mai. Simples amours, drame ingénu, fragments, vous allez ainsi d'une page à l'autre, et quand le livre est achevé, vous trouvez qu'il est bien court.

Ne vous fiez pas à ce titre ingénieux : *les Sonnets de la mariée.* En ces sonnets bien tournés se cache un drame. On croit sourire, on finit par pleurer, quand la mort répète à son tour le refrain de ces sonnets :

La mariée! elle est charmante...

Un jeune étudiant, sans nul doute, il a nom Winoc Jacquemin, publie à son tour les *Sonnets à Ninon.* C'est un peu vif. M. de Parny lui-même n'a pas mieux raconté les violences de l'amour. Sonnets à Ninon tant que vous voudrez, nous ne les ferons pas lire à la jeune Lucile, à la petite Marie, au jeune Arthur. Ninon en sait trop long pour de jeunes ignorants qui se contentent d'une innocente poésie.

Un ferme esprit, nommé Jean Durandeau, qui ne craint pas le bruit et le tapage, écrit un poëme intitulé *le Doute.* Au second chant, nous voyons *le cadavre et la foule*, et puis cela finit par le suicide. Tous les *doutes* finissent ainsi, quand ils ne finissent pas plus mal. *Le Doute* est un poëme intéressant. Les notes après le poëme attirent le lecteur. Il y a vraiment bien de l'esprit dans ces histoires, et bien du cœur.

Larmes et sourires, par M. Dé Robert : en poésie, c'est même chose. On sourit au départ, on pleure au retour. *Le Printemps, la Forêt, les Bulles de savon,* il n'en faut pas davantage à ces doux faiseurs de chansons.

Je préfère, et de beaucoup, aux *Larmes et sourires, le Scherzo* de M. Paul Gaudin. Celui-là sait rire et chanter. La vie et l'esprit circulent à flots dans ces vers printaniers. *Gelidum nemus,* disait Horace, et Théocrite l'avait dit avant lui. Ce *Scherzo* est écrit en pleine campagne, aux senteurs du foin nouveau; tantôt la douce nuit et tantôt le chaud rayon. Nous rencontrons, chemin faisant, *la Tavernière, le Cyclope, Gallus et Lycoris,* cette lumière. Tibulle est ici, Properce n'est pas loin; le jeune homme a rencontré la nymphe Salmacis, et le voilà tout joyeux. Je le crois bien : il a tout lu, il sait tout; il invente, il se souvient; il a toutes sortes de chansons, plus amoureuse celle-ci que celle-là :

Digitized by Google

Et ce soir-là, dans ma chambrette,
Au coin du feu,
L'âme perdue, ô ma brunette,
Dans ton œil bleu,
Je filais un brin d'amourette...

Du fond des mines de San-Francisco, un simple mineur, mais très-habile à trouver l'or nouveau dans la veine la plus pauvre, M. Pierre Cauwet, a publié ses poésies, et les poésies de Pierre Cauwet ont été imprimées à San-Francisco même, par un très-habile imprimeur. Ce M. Cauwet célèbre à sa façon les jeunes filles qu'il a rencontrées dans les jardins, sous le soleil, à la douce lumière. L'Europe a tant de charme aux yeux de l'homme enfoui dans les entrailles de la terre! Toutefois, ne plaignons pas trop ce faiseur de poésies. Aussitôt que sa tâche est achevée, il se met à célébrer les bonheurs du grand jour; vautré dans l'herbe, il va d'extase en extase, heureux et ravi de ces enchantements.

M. Paul Verlaine, auteur des *Poëmes saturniens*, nous met l'esprit à la torture. Il aura lu, en courant, les odes de Ronsard, il les copie, il les imite; il ne serait pas fâché qu'on le prît pour un Indien en belle humeur. L'auteur des *Poëmes saturniens* s'amuse, et s'inquiète assez peu d'amuser son lecteur :

Le Souvenir avec le Crépuscule
Rougeoie et tremble à l'ardent horizon
De l'Espérance en flamme qui recule
Et s'agrandit ainsi qu'une cloison
Mystérieuse où mainte floraison
— Dahlia, lys, tulipe et renoncule —
S'élance autour d'un treillis et circule...

Quand il voudra se prendre au sérieux et ne pas tant copier M. Beaudelaire, on pourra lire avec un certain plaisir l'étrange effort de M. Paul Verlaine.

Au contraire, on est à l'aise avec *les Chimères* de M. Albert Mérat. Il a mérité les honneurs que décerne chaque année au mieux faisant l'Académie française.

Arrivent après lui, et dans son sillon : *les Rimes neuves et vieilles* de M. Armand Sylvestre; *Ciel, rue et foyer* de M. Xavier de Ricard; *les Lèvres closes*, par M. Léon Dierx; *le Reliquaire*, par M. François Coppée; *les Epreuves*, par M. Sully Prudhomme.

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses...

L'un des meilleurs poëtes de cette année, Achille Millien, écrit à la jeunesse une adresse éloquente. Aimons le travail, dit-il, et combattons pour la liberté : *Sursum corda!* Haut les cœurs, et n'ayons que de belles amours!

Et toi, poëte, au fond des calmes solitudes
Où tu chantes le ciel serein,
Précurseur du tumulte et des inquiétudes,
Parfois arrive un bruit d'airain.

Quand tu berces ton rêve au gré des molles brises,
Sous ton abri de liserons,
Entends-tu le signal des grandes entreprises
Et la fanfare des clairons?
Entends-tu la clameur du lutteur magnanime
Qui s'est armé pour le combat?
Ne sens-tu pas déjà ton ardeur qui s'anime,
Ne sens-tu pas ton cœur qui bat?

Salut, soldats du droit, affamés de lumière,
Poursuivants de la vérité,
Champions qu'ont choisis, pour lever leur bannière,
La justice et la liberté!
Que ne suis-je, ô héros, la voix fière et sonore
Qui vous appelle et vous conduit,
Le clairon vigilant qui vous mène à l'aurore
Dans les ténèbres de la nuit!...
Allez! Et que jamais par un appât vulgaire
Vos courages ne soient surpris;
Placez toujours le but de votre sainte guerre
Plus haut qu'un succès à tout prix.

Certes, voilà de la belle et bonne poésie, et bien digne qu'on la place à côté des plus beaux vers.

M. Louis de Liveron nous a donné des poëmes en prose : *Attila*, *la Fille de Jephté*, *la Chanson d'Arthur* que chantait Falstaff quand il était en pointe de vin, *Rachel et Lia*, *la Rose des eaux*. La poésie est au fond de ces grands rêves, mais toujours nous serons hostile aux poëtes dédaigneux de la forme et de l'accent du vers français.

Ces deux gros tomes in-dix-huit vous représentent, traduits très-habilement *en vers français*... et bien tournés, *le Don Juan* de Byron. Le traducteur-poëte a gardé l'anonyme. Il n'a pas voulu d'autre récompense que le bonheur d'écrire, et de donner à qui l'écoute un fidèle écho de la raillerie infatigable du grand poëte à qui l'Angleterre a gardé si longtemps rancune. On trouvera plus tard, dans le cabinet des curieux, ce poëme de *Don Juan* traduit en vers français.

Quant aux *Exilés* de Théodore de Banville, ils ont conquis tous les suffrages. Théodore de Banville est un poëte accepté de tout le monde. Il est moderne, il est antique; il célèbre en ses vers ces merveilleuses beautés : Omphale, Ariane, Antiope, Andromède, Hélène, et Cléopâtre enfin, lorsqu'elle emporte en un coin de sa galère Antoine et sa fortune. On dirait que le poëte l'a vue assise et rêvant aux pieds du sphinx.

Et tout finit par des chansons, disait Beaumarchais; nous disons, nous : Tout finit par *le Poëme de la mort*, un tome en grand in-octavo, que dédie Amédée Rolland à son ami Murger :

Et c'est sur un tombeau que j'acquitte ma dette.

On reste épouvanté et charmé tout ensemble à la joie, aux tristesses, au murmure incessant de ces poésies de l'aurore et du couchant, de la matinée et de l'heure du midi. On se demande en même temps par quelle abnégation profonde et quel dévouement inespéré à la muse immortelle tant de jeunes gens, d'hommes faits, de vieillards, oublieux des choses d'ici-bas, ont mis au jour un si grand nombre de sonnets, d'élégies, de cantiques et de chansons. C'est le génie et le bonheur, c'est la gloire et l'orgueil de cette nation; que rien n'y fasse obstacle à la sainte, à la grande poésie! Elle vit d'elle-même, et, dédaigneuse, elle suit son chemin à travers l'industrie. Elle ne donnerait pas sa solitude et son loisir pour toutes les couronnes prodiguées de nos jours au forgeron, au ciseleur, à l'orfévre, au métier.

LIVRES.

Plusieurs grands livres ont signalé le travail littéraire de cette année, et voici que cette fois encore le traducteur de Shakspeare, un livre accepté, apparaît au premier rang des publications de ce temps-ci. Un très-bon critique, expert dans toutes les choses du théâtre, M. Listener, a très-bien parlé du nouveau Shakspeare, et nous ne saurions mieux faire que d'emprunter un passage de cette habile critique :

« M. François-Victor Hugo, poursuivant la publication des œuvres complètes de Shakspeare, vient de faire paraître le troisième volume des Apocryphes, c'est-à-dire des pièces attribuées au grand poëte par la tradition, admises ou rejetées tour à tour, suivant le caprice ou l'opinion de ses nombreux commentateurs.

» Déjà un premier volume, paru vers le milieu de l'année dernière, contenait trois drames : *Titus Andronicus, les Deux nobles parents* et *Une tragédie dans l'Yorkshire*. Nous en avons parlé avec détail en relevant, d'après le savant traducteur, les motifs pour lesquels on devait rendre à Shakspeare la paternité de ces œuvres, sans doute d'inégale valeur entre elles, mais portant toutes, au moins dans quelques-unes de leurs parties, la marque de leur glorieux auteur.

» Dans le volume dont nous avons à nous occuper aujourd'hui, trois nouvelles pièces viennent à leur tour prendre rang parmi ce répertoire : *Périclès, Édouard III* et *Arden de Feversham*, à savoir : un drame légendaire, une tragédie historique et une tragédie bourgeoise, comme on disait au dernier siècle, ou un drame intime, pour employer l'expression actuelle. »

Voici, enfin, la conclusion très-juste et très-vraie de ce morceau plein de justesse et de justice :

« En terminant, M. François-Victor Hugo, fidèle jusqu'au scrupule à l'entier accomplissement de ce monument élevé à la gloire de Shakspeare, annonce dans un *post-scriptum* que, sur l'invitation cordiale d'un grand nombre de critiques à poursuivre sa tâche et à compléter par de nouvelles révélations cette

Digitized by Google

curieuse enquête sur le *Pseudo-Shakspeare*, il cède à des vœux aussi pressants, en publiant dans un troisième et dernier volume quatre pièces jusqu'ici inédites en France; ces pièces, que la tradition a longtemps attribuées à l'auteur d'*Hamlet*, sont : *la Tragédie du roi Locrine, fils aîné de Brutus; — la Vie et la mort de Thomas, lord Cromwell; — le Prodigue de Londres; — la Puritaine, ou la Veuve de Watling street.*

» Nous applaudissons de toutes nos forces à cette détermination du consciencieux traducteur, à laquelle nous serions fier d'avoir peut-être contribué pour notre très-modeste part par nos désirs exprimés dans nos précédents articles sur ce gigantesque travail. Nous l'en remercions au nom de tous ceux qui ont encore le respect des grandes œuvres et des nobles travaux dans leur acception la plus élevée. »

Un jeune homme... un enfant, dans un beau mouvement d'inspiration et dans un livre ingénieux, nous a raconté la vie et le travail du grand sculpteur athénien, Apelles, un artiste excellent, dont le nom est partout, dont l'histoire est si peu de chose. Il faut être un jeune homme, enivré des bonheurs de la vingtième année et d'un esprit charmant, pour deviner tant de mystères et raconter tant de miracles. M. Henri Houssaye n'eût écrit que le seul chapitre intitulé *le Tour de Grèce d'Apelles, à Smyrne, en Élide, à Rhodes et dans Alexandrie*, il mériterait une louange que nous lui accordons bien volontiers.

Le grand travail du savant M. Théodore Mommsen, cette histoire romaine habilement et dignement traduite par M. Alexandre, conseiller à la Cour impériale de Paris, sera terminé avant la fin de l'année. Dans ce tome cinquième (et voilà que nous revenons par un détour à l'histoire d'Apelles et de la statuaire athénienne), le célèbre professeur de l'Allemagne a parfaitement indiqué les progrès inévitables du génie athénien aussitôt que le sénat romain fut maître absolu dans les affaires humaines. M. Théodore Mommsen, on le voit, n'est pas de ces esprits maladroits qui se refusent la gloire et le bonheur de jeter quelques fleurs brillantes sur ces énormes colosses de l'antiquité. Élevé à la brillante école de Tite-Live, il sait prêter, au besoin, à ses héros une parole éloquente; il ne craint pas d'entrer dans les détails de cette histoire aux vastes projets, et cependant combien il en évite! Occupé de Caton, il a trop peu parlé de Marius, ce sauvage et ce rustique, un des plus grands ennemis du siècle de Périclès. Un jour qu'on le voulait conduire au théâtre où les Romains étaient appelés par une pièce de Livius Andronicus : — « Par Jupiter! disait-il, qu'irais-je faire en ce théâtre athénien, moi qui ne sais pas un mot de grec? » Tout au rebours, Sylla, son rival, qui fut appelé *l'heureux*, parce qu'il eut l'honneur de respecter la cité de Minerve : — « Ce n'est pas moi, disait-il, qui voudrais renverser de fond en comble la ville capitale de la renommée et l'écho glorieux qui donne la gloire. »

Au lieu même et dans le village où Marius avait vu le jour, naquit un Grec nommé Cicéron. Disciple éloquent des grandes écoles, son premier soin fut de traduire à son usage les leçons des maîtres de la rhétorique, et sa première ambition (il est vrai qu'il était bien jeune alors) fut de monter dans la chaire

alcyonante de Démosthènes. Mais quand il se vit sur ces hauteurs formidables, entouré des descendants de Miltiade et de Cimon, il eut peur. — « Athéniens, disait-il, dans quelle langue voulez-vous que je vous parle? » (Sans doute il espérait que par politesse on lui dirait : « Parlez dans votre langue au rude accent. ») Les Athéniens répondirent: — « En grec! parle en grec! nous t'écoutons. » Alors, appelant à lui tout son courage, il parla, non pas certes dans la langue immense de Démosthènes, mais dans le beau langage d'Aspasie elle-même, quand elle faisait l'éloge des citoyens morts pour la patrie. Il parla si bien, avec tant de grâce et dans un choix de paroles que Théophraste (moins l'accent) n'eût pas désavouées, qu'il descendit de cette imposante tribune au milieu de l'applaudissement unanime. Un seul Athénien, le philosophe Apollodore, assis sur ces marches sacrées, se cachait la tête de son manteau. Cicéron, d'un geste plein de respect, découvrit la tête du vieillard, et celui-ci, fondant en larmes : — « O mon fils, dit-il, je pleure sur le sort d'Athènes! elle avait gardé, de toutes ses couronnes, la seule couronne de l'éloquence, et voici que tu l'emportes dans son forum. »

M. Amédée Gouet est un historien tout rempli des passions de l'histoire. Il ne faut pas demander à ce jeune esprit l'indifférence ; il obéit aux colères les plus généreuses. Pour l'intrépide écrivain, la vérité est une muse, et ce n'est pas celui-là qui désertera jamais les grands principes en faveur de la curiosité banale et de l'intérêt vulgaire. Ainsi, chaque année il accomplit la tâche utile et sérieuse qu'il s'est imposée; plus il avance, et plus on l'écoute, et mieux on le suit. L'*Histoire nationale de France* de M. Amédée Gouet en est à son quatrième tome. On jugera plus tard le livre entier dans son ensemble, et l'on finira par rencontrer une de ces œuvres excellentes sur lesquelles l'histoire a bien le droit d'inscrire son *Exegi monumentum.*

Un livre historique, ou peu s'en faut, mais très-ingénieux et vraiment écrit de main de maître... on ne s'étonnera pas si nous indiquons les *Nouveaux mémoires d'un bourgeois de Paris.* Chacun sait que ce bourgeois de Paris est un bel esprit très-droit et très-adroit, sachant bien vivre et bien parler. C'est un écrivain qui sait cacher, sous une apparence bienveillante, une exquise ironie; il se moque agréablement et de telle façon, que plus d'une fois le moqué a remercié le moqueur. Ce nouveau tome est tout rempli du double intérêt des choses présentes et des révolutions de la veille. Il explique dans une mesure parfaite la veille et le lendemain du nouvel Empire, et l'on comprend, sans que l'auteur en dise un seul mot, qu'il est vraiment un témoin oculaire. Ainsi M. le docteur Véron (mort cette année) a mérité sans le vouloir, sans le savoir peut-être, une place assez considérable parmi ces écrivains de Mémoires que la grande histoire finit toujours par consulter.

Grands dieux ! que de beaux petits livres nous passerons forcément sous silence ! des romans amoureux, charmants, terribles ; le rire à côté des larmes, et la haine allant du même pas que l'amour ! *Le Chasseur d'hommes*, par M. Emmanuel Gonzalès, — *la Terre promise,* par M. Moléri, représentent deux fictions attachantes, bien qu'elles soient différentes, celle-ci de celle-là. M. Moléri est un véritable enfant de la comédie. Il excelle à sous-entendre une

Digitized by Google

suite d'idées très-ingénieuses, enveloppées de malice et de bonne humeur.

Voici tout à coup ce fameux livre intitulé *l'Infâme*, une des grandes hardiesses de cet habile écrivain, M. Edmond About. C'est un vrai primesautier, qui ne s'est jamais troublé de rien, et qui n'a tremblé devant personne. Tout lui convient, tout lui sert ; il fait d'un chiffon une émeute, et d'un brin d'herbe une odyssée. Aussitôt qu'il a nommé son personnage, il le montre et le fait parler, tantôt dans la charge et tantôt dans la simplicité la plus charmante. Absolument il faut partager ses haines, ses tendresses, ses mépris, ses amours. Esprit rare et curieux, dans le plus beau moment de la force et de l'invention.

Ce nouveau venu, M. Jules Claretie, est un bel esprit distingué, mais très-jeune, un esprit qui va parfois trop loin. Etre en deçà ou au delà du but, la faute est la même. Or *Mademoiselle Cachemire* est une création d'un accent trop vrai pour être ému. Nous suivons très-volontiers le romancier dans sa peinture abominable des plus mauvaises mœurs; nous l'écoutons sans trop de remords, racontant les misères, les hontes, les lâchetés de la jeunesse dorée. Enfin nous applaudissons au châtiment qu'il impose aux complices de mademoiselle Cachemire... il est vrai, mais une action plus simple, un peu moins de tapage et des gaietés plus naturelles conviendraient beaucoup mieux, selon nous, au vrai mérite, au vrai talent de ce jeune homme. Un peu d'indulgence et de charité va si bien à la vingtième année, et l'on reste affligé quand, cherchant un beau rire, on n'entend que les grognements du vieux Caton.

La Chasse à l'idéal de M. Amédée Achard est un de ces beaux livres où se montrent à plaisir l'indulgence et la beauté d'un sage esprit revenu des colères de ce bas monde. Amédée Achard est un romancier charmant. Il ne va pas de surprise en surprise, au contraire, il se plaît au détail, et s'il est dans la grande route, il y reste, oublieux ou négligent du chemin de traverse.

On a voulu lire aussi *le Rachat du passé*, par M. Charles Deslys; — *le Grand œuvre*, de M. Victor Cherbuliez, très-voisin des choses surnaturelles. Il se plaît dans le mystère, et l'on n'est jamais plus charmé

> Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé
> D'un secret très-caché la vérité connue
> Change tout, donne à tout une face inconnue.

N'oublions pas les romans pacifiques des deux amis Erckmann-Chatrian. Leur roman de cette année, intitulé *le Blocus*, a partagé la popularité de leurs premiers livres; même plus d'un lecteur a préféré *le Blocus* à *Waterloo* : « Quand on me disait : il y a pourtant une justice, un droit, une vérité ! la mode était de répondre en souriant : Je ne comprends pas ! et l'on passait pour *un homme d'esprit... qui fera son chemin...* Nous risquions tous d'être tués pour des choses... sur lesquelles on n'avait pas demandé notre avis... Les hommes sont faits pour aller, venir, parler, écrire, se raconter les nouvelles, et lorsque vous leur ôtez cela, le reste n'est plus qu'un dégoût. Les gouvernements ne veulent pas comprendre cette chose si simple; ils se croient plus forts en empêchant les gens de vivre à leur aise, et finissent par ennuyer tout le monde. »

Digitized by Google

Parlez-nous de ces bons livres qui font détester la guerre et qui font aimer la paix. Parlez-nous des récits de M. Louis Enault, éloquent historien de *l'Amérique centrale et méridionale.* Il écrit, comme on sait, pour l'adolescence, et les jeunes gens des deux sexes marcheront volontiers à la suite de l'aimable voyageur, à travers les richesses, les passions, les espérances, les travaux et les fables du nouveau monde et de ces vastes régions dont Christophe Colomb fut l'inventeur. M. Louis Enault, du Mexique au nord, de la Patagonie au sud, rencontrant dix-sept Etats, empires ou républiques, nous en dira les révolutions, les produits, les mœurs, les grands fleuves arrosant et fertilisant le territoire de l'Amérique naissante. Il nous dira surtout l'empire du Mexique entouré de nuages et la confédération des cinq petites républiques du centre américain. C'est une histoire à lire; elle est écrite avec beaucoup d'élégance et de clarté. Justice à tous, admiration pour l'œuvre de Dieu, grande pitié pour l'œuvre et l'attentat des hommes. Il y aura, soyez-en sûrs, plus d'un père de famille qui voudra lire ce beau livre aussitôt que son fils en aura contemplé les images.

L'admirable écrivain des *Horizons prochains*, madame de Gasparin, la belle âme et le noble cœur, a publié son voyage en Orient, et ce voyage est un beau livre. Ah! la vive sympathie et l'heureuse admiration! Pas un mot qui n'apporte une espérance, une grâce, un enseignement, un bon conseil!

De son côté, la digne fille d'Alexandre Dumas nous a raconté, dans un jour de doute et d'hiver, un drame à ce point terrible et violent, que le père eût hésité peut-être à contre-signer le roman de sa fille.

Un charmant livre intitulé *la Jeunesse de Voltaire,* par M. Gustave Desnoireterres, réunit à l'intérêt du roman le charme ingénu de l'histoire. Voltaire et le dix-huitième siècle sont là tout entiers, brillant de la même lumière, entourés du même intérêt. Cette histoire que nous pensions si bien savoir, M. Desnoireterres nous en dit tout le secret. Voltaire eût dit volontiers, s'il avait pu lire un si beau livre : « Admirez le récit de mes jeunes travaux et de mes beaux jours! » Malheureusement ce récit, qui commence dans le salon de mademoiselle de Lenclos, s'arrête au succès de *Zaïre,* et pour cette fois nous n'irons pas plus loin.

Pour bien finir, nous emprunterons au poëte Louis Ratisbonne un beau récit du nouveau poëme de Frédéric Mistral : *Calendau*, l'auteur de *Mireille.* Ecoutez donc ce portrait d'un poëte par un poëte : *Arcades ambo!*

« Je n'ai pas envie de revenir, pour en rabattre, sur les louanges que j'ai prodiguées dans le temps à *Mireille*, et j'en ai à donner de nouvelles, de tout cœur, à *Calendau.* Mais alors déjà, et à propos de cette tentative de poésie provençale, je faisais des réserves sur lesquelles il est plus important encore d'insister aujourd'hui, en présence des illusions que le succès peut faire naître ou entretenir. En effet, quoiqu'il l'ait tentée avec le plus d'éclat, l'entreprise de M. Mistral n'est pas une entreprise isolée. Il serait injuste d'oublier ceux qui, avec lui, ont réveillé les échos poétiques de la Provence, les noms (et j'en passe) de Roumanille, de Trussy, d'Aubanel, l'auteur de *la Grenade entr'ouverte,* recueil de chants tendres et passionnés, dont M. Mistral, en m'annon-

çant le volume, me disait avec un superbe qui sentait aussi sa Provence : « Vous y verrez comment nous aimons, nous autres, dans notre Midi. » Si on les oubliait, les poëtes provençaux auraient soin de ne pas s'oublier eux-mêmes. Ils sont une phalange dont tous les membres, unis entre eux, ont formé comme une société d'admiration mutuelle. Ils se nomment *Félibres*. Ils ont pris ce nom dans je ne sais quelle vieille légende où le mot s'applique aux docteurs qui conversaient avec Jésus enfant. Cherchant une dénomination particulière pour se distinguer des anciens *troubaires*, ce titre de *félibres* leur a paru bon, et ils l'ont adopté. Ils publient chaque année une sorte d'almanach poétique tout entier écrit en patois provençal; c'est là que leurs enthousiasmes se rencontrent et qu'ils échangent entre eux l'encens cher aux poëtes. C'est là que sont célébrés les œuvres et gestes de M. Mistral, dont le succès les a électrisés et qu'ils ont reconnu pour leur chef; c'est là, quand l'auteur de *Mireille* revient de Paris, qu'on y raconte avec orgueil les *trionfles* de Mistral.

Il n'y aurait rien à dire à cela, et tout au plus pourrait-on sourire de ce qu'il y a d'ingénu et d'excessif dans ces manifestations, si derrière les succès particuliers, « triomphes » même, si l'on veut, les *félibres* ne poursuivaient un autre triomphe plus général et impossible, celui d'une langue périmée, de cette langue romane qui, au beau temps même des *tensons* et des *sirventes*, n'arriva jamais à son point de perfection, détrônée qu'elle fut de bonne heure par l'italien de Dante et de Pétrarque, et ensevelie par l'idiome qui devait devenir la langue française dans les vers de Corneille, dans la prose de Pascal et de Bossuet. Depuis cette époque, le vieux roman a nécessairement dégénéré ; il s'est déformé, il est devenu patois. Si diamant il y a, c'est un diamant bien difficile à sortir de sa cangue. Croire à une résurrection triomphale du parler roman, voilà l'illusion. Ils l'ont, cette illusion, les docteurs de la loi poétique en Provence ; ils l'ont même au point que la langue nationale est l'objet de leurs attaques sourdes ou déclarées. Heureusement elle peut les braver. Aimer sa province, la petite patrie dans la grande, c'est bien, pourvu que l'amour n'aille pas jusqu'à l'égarement et à la chimère. Décentralisons, soit ; mais gardons-nous du provincialisme. La Durance ne revient pas en arrière après qu'elle s'est jetée dans le Rhône, et la Provence ne s'arrachera pas davantage du sein de la France, où s'est absorbé avec elle son idiome recouvert par tant de productions de génie. Sans doute la langue nationale, en s'éloignant de ses sources, a perdu bien des qualités de naïveté, de grâce et de vigueur, et l'on trouve dans les dialectes de ses différentes provinces, surtout dans ceux de la Provence et du Languedoc, des tours énergiques et pittoresques qui manquent au français, des vocables agréablement raucisonants, et d'autres mots comme enduits de miel et faits exprès pour la poésie. En revanche, on sait ce qui manque à ces dialectes bariolés qui diffèrent de ville en ville ; ils n'ont pas la correction, la noblesse, l'urbanité, caractères de notre langue française, langue sérieuse qui répugne aux molles afféteries et aux mignardises. Elle est un peu pauvre ; c'est une gueuse fière, disait Voltaire, à qui il faut faire l'aumône malgré elle, et plus propre, on peut en convenir, à la prose qu'à la poésie ; mais elle a suffi

pourtant à Racine et à André Chénier ; et Lamartine, Victor Hugo et quelques autres en ont tiré un assez bon parti. Au surplus, la raison de la domination assurée pour longtemps au français sur le provençal, le languedocien, le breton, le flamand, n'est pas seulement dans sa supériorité ; la raison, on le sent bien, c'est qu'elle est la langue nationale et ne peut cesser de régner à moins d'une dissolution de la France.

Écrivez donc en provençal, si bon vous semble ; que votre poésie y prenne des facilités que le français vous refuse : l'hiatus, les terminaisons identiques du singulier et du pluriel, et d'autres libertés. Essayez, si vous pouvez, de vous élever au pur roman, en faisant entrer les vieux mots de la langue d'oc dans le parler courant, corruption dédaignée de la langue mère. Mais si vous voulez que vos vers, admirés dans votre province, éveillent au dehors un écho, en attendant cette victoire et ce rétablissement de la langue d'oc et de l'accent de Marseille, traduisez, vous ferez bien, votre poésie en français.

M. Mistral n'a pas attendu notre conseil. Malgré le cri de guerre qu'il pousse dans *Calendau :* « Langue d'amour, s'il est des fats et des bâtards, tu auras à ton côté les mâles du terroir, et tant que le mistral farouche bramera dans les rochers ombrageux, nous te défendrons à boulets rouges, car c'est toi la patrie et toi la liberté ! » malgré ce défi, il a eu soin d'écrire pour les « Franciots » une version en prose française de *Çalendau*, comme il l'avait fait en publiant *Mireille*. Cette traduction *à la vitre*, c'est-à-dire en regard du texte et calquée sur lui, nous a permis de lire et de goûter deux beaux poëmes qui, sans elle, eussent été pour nous lettre close. Je me suis même laissé dire que cette version, nécessaire pour nous, n'est pas tout à fait inutile aux lecteurs de Marseille et d'Avignon. Ils eussent été embarrassés quelquefois du sens exact de certains mots de ce néo-provençal recherché, trié, et habillé un peu à la mode antique de Bertrand de Born. »

Quand donc il a bien expliqué que *Calendal*, son héros, humble pêcheur dans la petite ville de Cassis, s'est fait aimer d'une jeune personne mariée à un chef de brigands, et que le jeune amoureux finit par châtier le mari de sa maîtresse, il advient que le traducteur de *Dante* se met à traduire en bon français cette histoire en patois, et nous trouvons, nous, que la traduction de Louis Ratisbonne est une éloquente chose :

La cuve est pleine : adieu vendange!
Et voilà comme — grâce étrange! —
Humble pêcheur d'anchois, un enfant du pays,
Pour être l'homme de Provence
Le plus vaillant entre Arle et Vence,
Devint prince de la Jouvence,
Possesseur d'Estérelle et consul de Cassis!

Il a traduit aussi l'admirable incendie où le chef des brigands se précipite et meurt, au grand contentement de sa jeune épouse, qui pleure en ces mots l'antique forêt :

Digitized by Google

Que vous insectes, vers de terre,
Pour le moindre intérêt en guerre,
Que vous vous déchiriez, cela se comprend bien.
Vivre, pour vous, c'est lourde peine.
Tout vous égare : amour et haine;
L'homme n'a pas assez d'haleine
Pour aspirer l'air libre et le bonheur serein!

Mais eux, les fiers arbres des cimes,
Eux qui, sereins, calmes, sublimes,
Malgré les quatre vents conservent leurs fronts hauts,
Sur qui pèsent des siècles d'âge
Moins que des oiseaux de passage,
Et que le temps qui vous ravage
Fait, en les vieillissant, et plus fiers et plus beaux;

Eux, les orgues de la nature,
Qu'à pleine voix la bise dure
Fait chanter gravement; eux, opulents et bons,
Qui versent la fraîcheur et l'ombre
Depuis tant de siècles sans nombre;
Eux, belle chevelure sombre
De la terre, et parrains des sources sur les monts,

Laissez-les vivre! car, sans trêve,
Dans leurs troncs court à flot la séve.
Ils sont les fils aimés qu'on ne veut pas quitter,
La joie et la gloire éternelle
De la nourrice universelle;
Laissez-les vivre! et sous son aile
Vous abritant aussi, Nature va chanter!...

P. S. Le grand succès de l'année appartient sans conteste à l'illustre roman de M. Octave Feuillet : *Monsieur de Camors.*

NÉCROLOGIE.

Cette année encore la mort a fait de grands ravages dans le rang des lettres, des poëtes, des penseurs et des grands artistes. C'est la mauvaise part de notre humble tâche. Il nous faut raconter ces ruines, ces douleurs, ce triste abandon des plus grandes espérances. Du moins que chacun ait sa part, selon l'ordre accepté par la mort même dans ces pages funèbres.

GAVARNI.

Le premier que nous rencontrons sur le chemin du cimetière était un esprit charmant, un satirique en belle humeur, un faiseur de comédies : il s'appelait Gavarni. Il avait la sincère prodigalité des artistes féconds que rien n'étonne. Il allait dans son œuvre à la façon de ces enfants lestes et bien faits qui vont du même pas à la descente, à la montée. Il était volontiers la bonne humeur

des esprits les plus moroses, le contentement des regards les plus austères, la joie et la fête des oisifs. En deux coups de crayon il avait écrit sa comédie, en deux coups de crayon il nous montrait ses comédiens.

Or, les comédiens de Gavarni sont des hommes véritables. Ils marchent sans se douter qu'on les suit; ils passent sans se douter qu'on les regarde, ils parlent, et pas un n'a l'air d'imaginer qu'on l'écoute. Ils sont naïvement bêtes, malins, glorieux, gourmands, paresseux, flâneurs, fripons, lâches, flatteurs, prêteurs de serments, faiseurs de cantates, stupides, vaniteux, frivoles, gobe-mouches, délateurs, hypocrites, déclamateurs, brutes et raffinés; donc vous voyez que ce ne sont pas des comédiens... ce sont des hommes.

D'un autre côté, les femmes de Gavarni, mais elles sont rares, sont des comédiennes, justement parce qu'elles sont des femmes. Il a commencé par nous les montrer charmantes, en pleine vie, en pleine santé. Des cheveux, en veux-tu? Des dentelles? en voilà! Même quand elles sont dégradées et tombées, le peintre compatissant prend souci de ces restes précieux, et ce n'est que plus tard qu'il les livre à l'abîme. A coup sûr les femmes de Gavarni lui ont demandé beaucoup plus de patience et d'observation que les hommes. L'homme, il le sait par cœur; la femme, il l'étudie, et plus il l'étudie, et plus il trouve en effet que son nom véritable est *mystère!* Un autre jour, las d'interroger le sphinx, il s'amuse à contempler les enfants, et, bien qu'il les aime et qu'il commence assez souvent par chanter leurs louanges, il finit toujours par les montrer aussi repoussants que de vrais hommes.

Qui n'a souri et frémi tout ensemble à l'aspect de ces enfants plus cruels que les bourreaux de Tibère et de Néron :

Frappe-le de façon qu'il se sente mourir.

Que de trahisons sur ces frais visages, de mensonges dans ces doux regards! Quelle délation, souvent irréparable, dans ces paroles emmiellées à sa lèvre ignorante, que l'enfant jette à son père avec un accent tendre et câlin! Les *Enfants terribles* ont été l'épouvante de notre siècle. Gavarni excelle à pêle-mêler ce qui étonne à ce qui fait peur, le charme au dégoût, les bruits de l'abîme à la chanson.

Dans l'œuvre de Gavarni, bien plus que dans toutes nos comédies, si souvent faites et refaites (sans compter les comédies bêtes et repoussantes), les moralistes à venir retrouveront des types restés célèbres, mais disparus. Que disons-nous? les lieux mêmes habités par ces races antédiluviennes, les Toboso de l'étudiant et de la grisette, hélas! les voilà qui tombent. Le quartier latin s'en va, cédant la place à des maisons fabuleuses; le Luxembourg, voici le maçon qui le traverse, effrayant et chassant devant lui linottes et pinsons. Qui se souviendra dans vingt ans du carnaval enjoué, tout paré, tout radieux, tout brodé de Gavarni? Il avait fait de l'Opéra du grand Musard, que nous portions en triomphe, une Venise au temps des doges. Il avait dessiné des costumes à rendre jalouses toutes les danseuses de l'Orient. Cette fois encore il avait répandu sur la pierre enchantée une grâce, un brio, des folies, avec tant de paroles qui riaient toutes seules et tant de fantaisies que les poëtes eux-mêmes,

Digitized by Google

et le plus exquis de tous (dans ses *Contes d'Espagne et d'Italie*), avaient l'esprit de saisir au passage. Hélas! le dernier bal masqué tel que l'avait rêvé Gavarni est mort depuis vingt ans! La sorcière a remplacé la fée; elle est brisée à jamais la baguette d'or qui faisait pour toute une nuit de la Phrynée vulgaire, une marquise des petits appartements. L'engueulement a chassé la vive parole : amis, n'approchez pas de ces fantômes, vous trouveriez sous ce masque une tête de mort! Pour tout dire, il était temps que Gavarni disparût de ce bas monde; il n'avait plus à représenter que des tristesses, plus à raconter que des misères, plus rien à voir que des laideurs.

Comme il prévoyait (cet imprévoyant) que ces œuvres seraient dispersées et que la collection complète en serait impossible, il l'avait faite avec le plus grand zèle. On la retrouvera chez lui en très-bon ordre; on dit même qu'il en avait recueilli quatre exemplaires des plus complets! Voilà ce qui s'appelle une oraison funèbre! Et maintenant s'il fallait un titre à l'œuvre entière de Gavarni, certes nous n'irions pas loin pour le chercher; nous l'emprunterions à M. de Balzac : *la Comédie humaine*, tome II.

COUSIN.

Le nom seul de M. Cousin rappelle à l'esprit le plus inattentif l'un des plus habiles orateurs du dix-neuvième siècle. On eût dit, à l'entendre, que la nature, en le créant, avait longtemps hésité : un poëte? un philosophe? Ainsi le jeune Victor Cousin devait tenir, par les plus vives ressources de l'imagination, à la plus belle poésie, et par l'attrait infini de l'étude et de la logique, à toutes les hauteurs de la philosophie. Il était devenu, sans le vouloir peut-être, un disciple enchanté de Platon. De très-bonne heure il s'était enivré aux sources fécondes. Il connaissait la cité de Minerve aussi bien que Cicéron lui-même, et vous eût raconté, dans leurs moindres détails, ces savantes écoles : le Lycée et le Portique. Il entendait encore, après tant de siècles, retentir à ses oreilles charmées les leçons des grands philosophes, et, semblable à l'abeille errante qui compose son miel de toutes les fleurs, il accomplissait à son tour toute une philosophie. Il savait choisir. Il excellait à composer ses leçons de toutes ces sagesses si diverses, et le monde enchanté créait, pour lui plaire, un mot nouveau : *la philosophie éclectique*. Heureux jeune homme! il acceptait, et surtout il faisait accepter toutes ces révolutions de la philosophie aux esprits les plus rebelles. Il effaçait d'un trait de plume, et comme en se jouant, les enseignements de ses prédécesseurs, s'inquiétant aussi peu de M. de Condorcet que de M. de Condillac. « Laissons parler le poëte, » disaient les philosophes avec un doux sourire. « Écoutons le philosophe, » se disaient les poëtes. « Tant pis pour les anciens! » s'écriait la génération nouvelle. A son tour, la génération qui disparaissait dans le nuage éprouvait un vif sentiment de curiosité. Cependant le jeune professeur passait, leste et léger, entre les deux abîmes, et chacun d'applaudir tant de courage et de bel esprit. Dans sa chaire éloquente, il disait tout ce qu'il voulait dire et même un peu plus. C'est un fait, ses maîtres eux-mêmes applaudissaient à son indépendance, et le plus

Digitized by Google

sérieux de tous, M. de la Romiguière, âme austère, esprit charmant, écrivain du premier ordre, acceptait, non pas sans contrainte, un enseignement tout rempli d'invraisemblances et d'obstacles impossibles à franchir, pour peu que le jeune professeur fût revenu sur ses pas.

L'art d'écrire était pour M. Cousin une passion qui n'a fait que grandir. Il se préoccupe évidemment beaucoup moins du sens que de la forme excellente de son discours. Il corrige, il refait, il n'est jamais content de son œuvre. Instruire et plaire, à la bonne heure... Avant tout, il veut plaire. Quand sa philosophie eut dit tout ce qu'elle avait à dire, et renoncé à la lutte éternelle, il choisit, pour les parer de toutes les grâces de sa parole, une suite de beautés célèbres, qui furent tour à tour l'inquiétude et l'ornement de la cour de France. Il devint pour elles un père attentif et parfois même un chaste amoureux. Il ne savait rien de plus rare et de plus charmant que ces filles adoptives de sa saine et ferme vieillesse. Assez peu tolérant pour qui lui manquait d'égards, c'était un motif de plus pour ne jamais pardonner au rustre assez hardi pour manquer de respect à madame la duchesse de Longueville, dont il avait fait sa souveraine. Il s'entourait volontiers de ces douces images. Il les achetait à tout prix, à condition qu'elles fussent belles. Il en avait fait l'ornement le plus précieux de sa maison et de ce cabinet plein des livres les plus rares et les mieux choisis, dont se soient enorgueillis nos plus habiles et plus délicats amateurs.

Un autre artiste aussi grand peut-être, M. Ingres, est mort le même jour que M. Cousin.

M. INGRES.

M. Ingres était le chef honorable, honoré, sans rival, de la grande peinture au dix-neuvième siècle.

Il naquit à Montauban, au mois de septembre 1781; lui-même il a raconté en peu de mots le calme et la douceur de ses premières années : « J'ai été élevé, disait-il, dans le crayon rouge; mon père, musicien et peintre, me destinait à la peinture, tout en m'enseignant la musique comme un passe-temps. Cet excellent homme, après m'avoir remis un grand portefeuille qui contenait trois ou quatre cents estampes d'après Raphaël, le Corrége, Rubens, Téniers, Watteau et Boucher, — il y avait de tout, — me donna pour maître M. Roques, élève de Vien, à Toulouse. J'exécutai sur le théâtre de cette ville un *concerto* de violon de Viotti, en 1793, à l'époque de la mort du roi. Mes progrès en peinture furent rapides. Une copie de la *Vierge à la Chaise*, rapportée d'Italie par mon maître, fit tomber le voile de mes yeux; Raphaël m'était révélé. Cette impression a beaucoup agi sur ma vocation et rempli ma vie. Ingres est aujourd'hui ce que le petit Ingres était à douze ans. »

Pour cet illustre ami de la forme et de l'idéale beauté, il n'y avait qu'un maître, à savoir : le divin Raphaël. Un jour qu'il parlait de Raphaël, il disait : *Cet homme!...* Et comme il voyait l'étonnement sur tous les visages : « Et, reprit-il, je ne suis pas sûr que Raphaël soit un homme. » En tout cas, Raphaël était le dieu de M. Ingres, et jusqu'à la fin de sa vie M. Ingres est resté fidèle à

Digitized by Google

son culte. Ame austère, esprit qui n'allait pas au delà des choses les plus simples, intelligence immense; un talent plein de réserve, une conduite exemplaire. Il entra dans la vie au milieu de toutes les excitations de la pauvreté la plus sévère, et de bonne heure il sut mettre à profit les rudes enseignements de cette nourrice avare. Il eut faim, il eut soif; il porta fièrement les haillons de l'enfance. Il était petit et vulgaire, et l'heure était loin où les hommes intelligents baisseraient les yeux, par modestie ou par respect, devant ce regard énergique et tout semblable au diamant noir.

Aux premiers jours du présent siècle, en dépit des pronostics de son maître, Ingres obtenait le second prix du concours. L'année suivante, il remportait le premier prix, *le prix de Rome.* Il attendit cinq ans avant qu'il lui fût permis, faute d'argent, de rejoindre enfin les chefs-d'œuvre du Vatican, les merveilles de l'art antique, Phidias à côté de Raphaël, l'antiquité non loin de la Renaissance. Alors, enfin, il entrevit toute sa destinée, il eut le secret de sa vocation.

Mlle GEORGES.

Par un des plus mauvais jours du mois de janvier, le passant qui par fortune eût traversé les hauteurs du Trocadero eût rencontré, conduite à sa dernière demeure par M. Alexandre Dumas lui-même, la plus étonnante artiste du dix-neuvième siècle, mademoiselle Georges Weymer. On ne savait plus son âge; on se souvenait seulement qu'elle avait débuté en 1804, aux premiers jours de l'Empire, et que la ville entière partageait son admiration entre mademoiselle Georges et mademoiselle Duchesnois. La beauté suprême de mademoiselle Georges aurait bien vite décidé la victoire, si son esprit inconstant ne l'eût pas conduite au fond de la Russie, à Moscou même, où l'empereur Alexandre lui fit dresser un théâtre à la hauteur du théâtre qu'elle abandonnait. Mais à peine elle s'emparait de ces nouveaux domaines de son imagination, à peine elle entrait dans ces palais dressés avec tant de hâte afin d'abriter sa majesté d'un jour, soudain voici du côté de la Bérésina furieuse, à travers ces neiges sanglantes, par le froid, par l'hiver, par le bruit du canon et le hennissement des chevaux du roi Murat, par la grosse cavalerie du maréchal Ney qui devait tout sauver, voici retentir un bruit immense, une rumeur à faire tomber les étoiles : — L'Empereur! l'Empereur et la grande armée! Elle marche, elle arrive; ils sont devant Moscou, la ville sainte; on a vu dans le Kremlin le maréchal des logis de l'Empereur.

Alors quelle épouvante, et cette fois quelle terreur de la Clytemnestre et de l'Agrippine fugitive! Il ne serait pas étonnant qu'elle eût pensé (tant la comédienne est un être à part que rien n'étonne) que la grande armée accourait tout exprès pour ramener au bercail la comédienne errante. Une seconde fois elle prit la fuite; on retrouva ses affiches sur les murailles de Moscou, et dans sa fuite elle put voir le reflet de l'incendie où s'abîmait, sauvée, la capitale de l'ancienne Russie. Un autre souvenir de cette expédition, c'est ce fameux décret de Moscou, une charte comique, la seule chose qui revint entière de ces neiges, de ces flammes, de ces tombeaux.

Digitized by Google

Soit qu'elle fût née ainsi ou que le spectacle effrayant des ruines qu'elle avait traversées l'eût endurcie à la façon des vieux soldats dont elle avait foulé les traces, on ne saurait nier que cette femme était une femme vaillante. Elle a pendant vingt ans mené cette vie à l'abandon, allant d'un peuple à l'autre, et traversant toutes ces nations parmi lesquelles elle fut plus d'une fois la barbare; elle ne cessa pas un seul jour de raconter aux étrangers ces grandes histoires qui remontent au berceau de la tragédie. Elle allait, indifférente à toute chose, hormis au bonheur d'être applaudie et d'être belle, à travers les cités superbes et les plus humbles villages, tantôt sur un théâtre orné de peintures et plein de lumière, en belle et grande compagnie, et le plus souvent sur des tréteaux à peine éclairés de quelque lampe fumeuse. Quel que fût le lieu de la scène, c'était toujours, du côté de la tragédienne, la même ardeur, le même talent, un grand zèle à bien faire, un profond désouci des grandeurs d'autrefois. Que d'accidents lui sont arrivés qui mériteraient que l'on s'en souvînt! Comme elle représentait, en Crimée, une tragédie de Racine, *Iphigénie*, empruntée à ce maître excellent, le magnanime Euripide, un de ces rêveurs dont la grandeur ne saurait être surpassée et qui contemplent l'humanité tout entière avec les yeux d'un père, un Grec, qui assistait à cette représentation, fit remarquer à la tragédienne que, sur l'emplacement même où s'élevait son théâtre improvisé, la véritable Iphigénie avait offert sa tête innocente au couteau de Calchas : — Répandez l'eau lustrale, invoquez Diane heureuse autour de ses autels, ne songez pas à moi, mais chantons ensemble de nos voix unies les louanges de la déesse! O vous, Mycènes, Argos, soleil, douce lumière de Jupiter, je vous dis un adieu éternel! »

Le nouvel art dramatique, après l'an de grâce 1830, a sauvé mademoiselle Georges; avec une nouvelle jeunesse il lui a donné une gloire inattendue. Intelligente et superbe, elle n'hésita pas un instant, et pendant que le Théâtre-Français s'efforçait de sauver ses autels et ses dieux, elle accomplit soudain ces grands sacrifices, et la voilà prêtant une oreille attentive et charmée aux œuvres fabuleuses des poëtes nouveaux. Victor Hugo fut accepté par cette intrépide avec autant d'ardeur que Racine et Corneille; elle accepta d'Alexandre Dumas sa seconde œuvre, et peut-être de toutes la plus formidable : *Christine à Fontainebleau;* elle entra, la tête haute, dans cette caverne appelée *la Tour de Nesle;* elle a joué *la Maréchale d'Ancre*, un des fantômes d'Alfred de Vigny. Les poëtes nouveaux, rencontrant, au milieu des clameurs de la foule d'en haut et des violences du peuple d'en bas, cette éloquente, intrépide, qui s'inspirait si volontiers de ces passions nouvelles et parlait dans son véritable accent cette langue énergique où les fureurs de la politique et de l'amour passaient trop souvent avant la grammaire, acceptèrent avec joie... il faut tout dire, avec orgueil, cette admirable associée au nouvel hennissement poétique. Alors quel empressement à la suivre en ses nouveaux sentiers, et quel bonheur de l'entendre! Victor Hugo écrivit pour mademoiselle Georges *Marie Tudor* et *Lucrèce Borgia*, deux mémoires exécrables dont elle fit deux mémoires impérissables. Il y a dans *Marie Tudor* un passage où le geôlier dit à Jeanne : « Silence! c'est la lionne qui guette! » On ne voyait

Digitized by Google

pas la comédienne, elle était loin de nous, il nous semblait que nous l'entendions rugir ! Elle guette encore à cette heure où la voilà dans son monument tout entière! Et vous la rappelez-vous aussi au dernier acte de *Lucrèce Borgia :* « Sur mon âme, vous m'avez donné un bal à Venise; je vous rends un souper à Ferrare; fêtes pour fêtes, messeigneurs! » Voilà le texte; et cependant, par un effet de son génie, elle ajoutait : Hein ! Et ce *hein*, impossible à prononcer, représentait tout un drame. Ils étaient vraiment condamnés, ces malheureux, et vraiment morts, après ce supplément de sentence.

Comme aussi l'on ne saurait l'oublier dans *la Tour de Neste*, cette histoire d'horreurs et de ténèbres, l'un des épouvantements de ce siècle. Ah ! qu'elle y fut terrible et désespérée! Avec quelle ardeur elle se précipitait dans cette abominable mêlée où le hasard est le seul Dieu, où la force est le seul droit! Qui nous dira jamais par quel miracle et quelle intuition elle avait trouvé si vite et si bien le geste et l'accent de ces œuvres étranges, si contraires à tout ce qui avait été l'objet de son étude et de son culte ? Fille de la tradition par les œuvres anciennes, elle est devenue à son tour la tradition du nouveau drame, et, par son exemple et par les souvenirs qu'elle a laissés, elle enseignera désormais aux nouveaux venus les sentiers qui conduisent aux domaines romantiques. Il faut lire, aux préfaces de Victor Hugo, l'admiration du poëte : « Elle réunit, disait-il, au degré le plus rare, les qualités diverses et quelquefois même opposées que son rôle exige... Elle est sublime comme Hécube et touchante comme Desdémone. » En effet, elle a touché aux grandeurs de Shakspeare; elle fut un jour lady Macbeth; il y eut des spectateurs qui la prirent pour miss Smithson.

M. D'ORTIGUE ET M. FÉLIX MORNAND.

Les deux morts que voici ont rencontré deux bons écrivains, de ceux-là qui disent beaucoup de choses en peu de mots.

Une nombreuse assistance, composée en grande partie d'hommes de lettres, s'était réunie aujourd'hui à la Maison municipale de santé du faubourg Saint-Denis pour rendre les derniers devoirs à un écrivain distingué, M. Félix Mornand.

M. Félix Mornand était digne à tous égards des sympathies et des regrets qui ont entouré son cercueil. On l'estimait pour ses convictions fermes, sa vie laborieuse et son réel talent, on l'aimait pour son commerce affable et son cœur excellent. Il a collaboré à divers journaux; il n'a jamais soutenu qu'une seule cause, la cause libérale, qui n'avait pas de partisan plus dévoué, plus honnête, plus désintéressé. Il a écrit aussi quelques livres, esquisses de mœurs, impressions de voyages, d'une plume aisée et spirituelle. Nous avons rendu compte ici même, dans le temps, d'un intéressant volume de lui : *la Vie arabe.* Il en a publié un autre plein d'intéressants détails sous ce titre : *Une Visite à Garibaldi.* Beaucoup de travail et beaucoup de peine jusqu'à la maladie qui l'emporte, maladie spéciale faite de pauvreté et de chagrin, voilà

souvent la vie de l'homme de lettres. Ainsi a vécu et fini Félix Mornand. Il n'aura pas eu d'autre récompense que ce funèbre concours autour de sa tombe, juste honneur qui a fait resplendir du moins son humble convoi.

Louis RATISBONNE.

Nous avons la douleur d'annoncer la perte que nous venons de faire d'un de nos collaborateurs et de nos amis, M. Joseph-Louis d'Ortigue, décédé hier presque subitement dans sa soixante-cinquième année de son âge. Rien ne pouvait faire présager une fin si prochaine. Il y a bien peu de jours encore, M. d'Ortigue était au milieu de nous, causant avec cette bonhomie spirituelle et cette gaieté douce qui peignaient son âme et l'auraient fait aimer de ceux même qui ne l'auraient pas connu autrement. Nous nous sommes dit, hélas! au revoir, et nous ne le reverrons plus, cet excellent ami! Sans doute le coup qui nous l'a ravi était déjà porté.

Tous ceux qui lisent notre feuilleton musical savent quel goût M. d'Ortigue apportait dans sa critique, quelle science profonde et quel amour passionné pour son art. Classique par principe, mais bienveillant par nature, M. d'Ortigue savait démêler dans les choses même auxquelles il ne pouvait donner une approbation sans réserve, la moindre lueur, la moindre espérance de talent; il applaudissait ingénument au succès, s'affligeait des revers, et, tout en restant attaché, pour sa part, aux sévères doctrines de l'art pur, de l'art éternel, il ne craignait pas d'être de son siècle dans l'appréciation des œuvres contemporaines. Le classique se faisait romantique au besoin, pour être juste et bon envers tout le monde.

Cette bienveillance et cette équité étaient naturelles à M. d'Ortigue. Il en portait les principes dans son âme, si bonne et si généreuse. Tout ce qui était beau, élevé, touchant, éveillait sa sympathie et résonnait, pour ainsi dire, dans son cœur. La candeur et l'esprit brillaient dans sa conversation et la rendaient aussi aimable que piquante. Il était impossible, en un mot, de voir et d'entendre M. d'Ortigue sans se sentir aussitôt attiré vers lui et sans devenir son ami.

Nous reviendrons sur l'écrivain et sur le musicien; aujourd'hui, nous ne voulons caractériser l'ami que nous avons perdu si cruellement que par ce mot qui sera dans la bouche de tout le monde : M. d'Ortigue était le plus droit, le plus gracieux et le meilleur des hommes! Quiconque l'a connu partagera la douleur de sa veuve et de ses enfants. En le perdant, sa famille perd tout. M. d'Ortigue ne leur laisse guère que le souvenir du bonheur dont il les a fait jouir pendant sa vie et l'inconsolable regret de sa perte. S. DE SACY.

M. LAMBERT THIBOUST.

Tout à l'heure, au rang des morts célèbres et des faiseurs de chefs-d'œuvre nous trouverons l'auteur de *Lucrèce* et du *Lion amoureux*, François Ponsard, mais nous gardons celui-là pour l'achèvement de cette oraison funèbre. Il a précédé de fort peu de jours dans sa tombe, ouverte avant l'heure, un jeune homme appelé Lambert Thiboust. Il était encore dans tout l'éclat de la jeunesse, heureux de vivre, et si content de mettre à profit les rares qualités d'un

Digitized by Google

esprit sans lassitude et qui ne connaissait pas le repos. Il allait, çà et là, tout courant dans la ville, entassant sur sa tête joyeuse toutes les fêtes d'une invention inépuisable. Il savait également rire et pleurer. Même dans ses larmes il y avait une certaine joie, et dans son épouvante une grande ironie. On le reconnaissait facilement à ses cheveux noirs, à ses yeux pleins de feu, à cette impatiente et belliqueuse ardeur que donnent aux jeunes gens l'impromptu, le hasard, le succès, un brin de folie et de cette ivresse ingénieuse à saisir toute chose au passage. Il n'y a pas d'année, depuis tantôt quinze ans, où l'on ne retrouve en quelque rencontre heureuse ce jeune primesautier, sans méthode et sans art, que rien n'arrête et pour qui rien n'est impossible. Il improvisait volontiers des choses charmantes, mais passagères, et sitôt que l'une était morte, il en faisait une autre avec la rapidité de la joie. Et notez bien que tout ne mourait pas sous les mains du faiseur de chansons : *Paris qui dort, les Souvenirs de jeunesse* et *l'Amour, qué qu'c'est que ça?* ça vit encore. Il a composé, avec son digne ami Théodore Barrière, *les Filles de marbre* et *les Femmes qui pleurent*, deux vraies comédies. Il écrivait *le Quart de monde*, et balançait, pour ainsi dire, le succès du *Demi-monde*. Il évoquait, dans un vaudeville étincelant, les chansons de Béranger : *Lisette* et *le Vieux drapeau, Gothon* et *la Sainte Alliance*, et le poëte lui-même parut charmé de se voir ainsi renaître avec tant d'atticisme et de bonne humeur : « Mes amis, disait Voltaire en parlant de Despréaux, ne disons pas de mal de Nicolas, *ça porte malheur.* » Nous dirions, nous aussi : « Mes enfants, respectons Béranger, ça porte bonheur. Mes enfants, honorons la gloire et la modestie, entourons de nos respects cet homme excellent et généreux, nous ne trouverons pas mieux dans tout ce siècle. »

Ainsi, pendant quinze années, de 1850 à 1866, pas plus loin, Lambert Thiboust a représenté la jeunesse au théâtre, avec cette gaieté qui ajoute un bouquet au vin de Chio, un bon sel aux mets les plus vulgaires... et tout d'un coup, comme il revenait à pied de son théâtre à son jardin, sur les confins de la ville, il meurt, frappé d'une mort soudaine. Tel ce jeune héros troyen dans le champ de bataille : « *Il tomba, rit et mourut.* » Voilà ce qui s'appelle une belle mort, à peine un moment pour dire adieu aux gens qu'on aime, et puis s'envelopper, en guise de linceul, dans le manteau de sa jeunesse. « *Holà!* disait Montaigne à ce propos, *ce n'est pas la mort que je crains, c'est le mourir.* » Ici la mort est douce; elle entoure de ses tendresses le jeune homme désigné. Quand il arrive au bord du fossé, tout est dit, rien à faire et peu à souffrir. Pourquoi donc s'étonner si les amis de ce jeune homme ont été douloureusement frappés de cette mort soudaine? Ils étaient vraiment de la même famille; ils appartenaient, gais et contents de leur sort, à l'improvisation de chaque jour. Comme ils gagnaient honorablement leur vie, et ne demandaient rien aux puissants de ce monde, heureux et fiers de tout devoir à l'esprit qui leur était départi, chacun les honorait pour ce travail qui faisait plaisir à tant de gens, et ne gênait que les vanités ridicules. Donc, laissons-les pleurer paisiblement ces compagnons du travail à l'aventure, et surtout applaudissons à ce beau présent d'un ami à son ami qui vient de mou-

Digitized by Google

rir. Que donner en effet à ce jeune homme enfoui dans le cercueil? Quel présent lui faire, agréable et plus consolant qu'un tombeau? Cercueil léger sous une terre légère, on ne veut pas t'appesantir sous le poids des marbres! On ne va pas te surcharger des longues épithètes de l'oraison funèbre : une simple couronne et quelques noms amis. Récompense bien méritée, et les anciens et les nouveaux salueront également ce dernier rendez-vous du beau rire empreint d'ironie et parfois de sages leçons. Quelquefois même un tombeau représente ici-bas l'unique récompense du mort caché sous ce frais gazon. Qui donc voudrait, je le demande ici, arracher du tombeau de Mürger, du Mürger de *la Vie de bohème*, l'élégante et frêle statue où le sculpteur bien inspiré a représenté la belle déesse de la Jeunesse, portant à sa lèvre innocente une coupe où les plus douces larmes sont mêlées à l'écume petillante du vin d'Aï? Les anciens, nos maîtres, — il y faut toujours revenir, — n'ont jamais manqué à la pitié, au respect mérité des jeunes morts. L'Anthologie en est pleine, et l'on dirait que plus la jeunesse est proche encore, et plus grande est la louange funèbre. Vous souvient-il des inscriptions de Théocrite en l'honneur de Daphnis et d'Eurymédon? Il a chanté le poëte Hipponax mort à vingt ans. Il a célébré le jeune Thyrcis. Il nous a laissé la description de la statue en l'honneur du jeune artiste Nicias : « Elle est faite d'un bois qui garde encore son écorce. Elle habite un lieu sacré. Du sein des roches ardues où grimpe une vigne sauvage, s'échappe un ruisseau limpide ombragé de myrtes et de lauriers. Le merle printanier remplit l'écho de ses modulations, auxquelles répond le rossignol caché dans les bois. »

FRANÇOIS PONSARD.

Le huitième jour du mois de juillet 1867, est mort à Passy, dans la maison d'un ami qui le pleure, un des plus grands poëtes et des plus durables du présent siècle, François Ponsard. Hélas! il y avait déjà plus de trois années (ce qui représente un terrible espace au milieu des plus cruelles douleurs) que l'illustre auteur de *Lucrèce*, d'*Agnès de Méranie*, de *Charlotte Corday*, naguère encore du *Lion amoureux* et de *Galilée*, avait ressenti les premières douleurs d'un mal inexorable et sans pitié. D'abord, il résista de toutes ses forces. Pendant dix-huit mois, il garda pour lui seul le secret de ce mal affreux, et lorsque enfin le malheureux s'avoua vaincu par ces tortures abominables, son premier soin, au milieu de ses accès les plus forcenés, fut de cacher sa peine à sa jeune femme, à ses amis, à tous les gens qui l'entouraient. Et comme un jour quelqu'un lui reprochait cette incroyable réserve et, pour ainsi dire, cette honte inexplicable : « Ah! vous ne savez pas quelle humiliation j'éprouve à me montrer dans ces angoisses! »

C'était là son projet, virilement accompli : ne pas laisser à sa chère femme, à son petit enfant de trois ans, un trop amer souvenir. Il les laissait approcher de son lit seulement quand il pouvait sourire. Dans les plus cruelles occasions, il s'efforçait de rester calme et serein, et quand par malheur la fièvre était plus forte que sa volonté, il se cachait comme un malfaiteur. Nous

Digitized by Google

VIRCHOW.

disons : *sa volonté*, il faut dire encore : *son génie*. De l'un et de l'autre il a donné des preuves souveraines : la première en composant le *Lion amoureux*, cet immense et charmant écho des châtiments et des grandeurs de la Révolution française; la seconde preuve en écrivant, dans toutes les affres de ces douleurs toujours grandissantes, la fière et poétique élégie en l'honneur de *Galilée*, à la fois vaincu et victorieux : vainqueur par l'idée, et vaincu par la force. On se rappellera longtemps les vertus, c'est le mot de ce grand troisième acte, et la triomphante humiliation de ce grand homme, historien légitime des plus hautes constellations du ciel.

Eh bien, telle était la souffrance, en ce moment funeste et glorieux, de Ponsard en proie à toutes les tortures, qu'il n'eut pas la force d'ouvrir les trois billets que lui adressa, à la fin de chacun de ces trois actes, son camarade et son confrère Emile Augier.

Pour peu que l'on porte au fond de soi-même un sentiment d'orgueil, cet invincible orgueil de l'artiste qui ne veut pas mourir avant de savoir le cri du héros : *Nous avons vaincu à Marathon!* on pourra imaginer quelle était cette immense douleur. Le malheureux poëte était couché sur son lit funèbre, et la force lui avait manqué pour ouvrir la triple annonce de son succès suprême!

Il est mort content de *Galilée*, et reconnaissant du *Lion amoureux*. C'était justice.

On rencontrerait bien peu de poëtes, chez nous surtout, qui aient soulevé ces applaudissements frénétiques, ces louanges unanimes et qui marchaient plus vite que le drame applaudi. L'auteur était absent, mais il n'était pas si loin qu'il ne pût entendre un écho de ce bruit charmant que fait la grande foule en son enthousiasme.

Hélas! ce fut le dernier beau moment, que disons-nous? le dernier moment supportable de cette existence en proie aux plus cruels supplices. Il rentra dans son logis plein de solitude et de silence, et désormais il voulut être seul pour lutter contre cette mort implacable. On l'entendait gémir dans l'ombre, on comptait ses heures par ses sanglots; même aux instants de son silence et de son repos, on se sentait saisi d'épouvante en songeant que le cri suprême allait recommencer. Rien n'y faisait : ni les tendresses les plus chères, ni les soins de la science la plus inquiète et la plus dévouée; il avait la mort à sa droite, il l'avait à sa gauche, elle était présente à ses yeux éblouis de tant de tortures réunies.

Voilà comme il a passé ses dernières nuits, ses derniers jours, dans le sanglot et dans les horreurs d'une agonie intelligente; on eût dit que la douleur avait reçu ce commandement : *Frappe-le de façon qu'il se sente mourir*. Puis enfin, le dieu sévère, prenant ce misérable en pitié, l'arrachait aux mains de l'anéantissement, et rendait la liberté à cette âme immortelle, dont l'écho ne saurait mourir.

Ceux-là qui, de près ou de loin, ont assisté à ce débat suprême, ceux-là seuls rendraient un compte exact de ces gémissements et de ces larmes. Ceux-là seuls qui l'ont entendu raconteront ce cri formidable et la mort de cet

Digitized by Google

athlète resté debout. O mort, qu'as-tu fait de ton aiguillon? tombeau, garde bien les lambeaux de ce martyr; postérité, souviens-toi de ce poëte ami des grandes vertus, protecteur des grands courages, tout rempli de pitié, de zèle et de passion pour la victime des tyrans, pour l'innocence et la croyance des martyrs.

Sitôt qu'il fut mort, on eût dit que la cruauté divine était apaisée. En ce moment, soudain reparurent la grâce et la sérénité de ce doux visage. Il retrouva le sourire oublié; le soleil levant se montra dans la chambre funèbre; on entendit sous les rideaux, disons mieux, sous ses linceuls, le chant de l'oiseau matinal; le petit jardin, qui lui plaisait à voir parfois, devint tout radieux. Déjà le mal avait disparu, la mort clémente avait fermé ces yeux brûlés par la fièvre. Il ne restait plus de toutes ces douleurs que les larmes des amis, la gloire présente et l'immortalité dans l'avenir.

Les obsèques de l'illustre et courageux poëte avaient amené dans cette humble maison et dans le petit jardin de Passy la foule attristée, intelligente, des meilleurs poëtes, des bons écrivains et des bons artistes dont Paris se glorifie à bon droit. Les funérailles étaient conduites par M. Villemain lui-même. Deux discours ont été prononcés sur cette tombe ouverte avant l'heure, par M. Cuvillier-Fleury, l'éloquent chancelier de l'Académie française, et par M. Édouard Thierry, le digne administrateur du Théâtre-Français. L'un et l'autre, au nom du théâtre et des belles-lettres, ont rendu toute justice au mérite, au caractère, au talent du grand poëte, qui devait célébrer si dignement la gloire et la liberté.

JULES JANIN.

P. S. Une place encore au dernier mort : M. Charles Baudelaire.

Aujourd'hui, un cortége d'écrivains et d'artistes conduisait à sa dernière demeure un poëte d'un vrai talent, d'un caractère indépendant et fort honorable, M. Charles Baudelaire, traducteur d'Edgar Poë, l'auteur des *Paradis artificiels* et des *Fleurs du mal,* poésies qui furent l'objet de poursuites judiciaires, et qui sont dignes pourtant d'être conservées et même étudiées, pour le mérite plus qu'ordinaire de la forme et le travail d'art raffiné de l'écrivain. Par quel caprice réfléchi ou par quelle déviation d'esprit involontaire le poëte qui vient de mourir a-t-il cherché le fond de sa poésie, je ne veux pas dire comme lui, dans le mal, mais dans l'étrange et dans l'horrible? Était-ce pour contraindre l'indifférence et forcer l'attention à tout prix? La froide et savante ciselure des vers, qui contraste avec l'outrance des sensations décrites, incline à le croire. Et pourtant, si l'on en juge, hélas! par la triste fin de l'artiste, il n'était que trop sincère dans son inspiration délirante. Cette belle intelligence, à la recherche de l'inouï, avait fini par sombrer dans le vide; un jour le poëte ne devait pas revenir du ciel malsain et sans rayons qu'il demandait d'aventure au haschisch et à l'opium; son esprit avait chaviré et s'était abîmé pour toujours dans ces « paradis artificiels » dont il était si curieux et qu'il avait analysés avec une subtile pénétration. Que n'avait-il cherché plus souvent l'extase du beau et du bien, où le vrai poëte monte si facilement?

Digitized by Google

Les fleurs qu'il a trouvées dans son paradis, et qu'il a appelées témérairement les *Fleurs du mal*, sont des fleurs pareilles à ce paradis; ce sont des fleurs artificielles. Quelques-unes sont admirablement découpées et brillent d'un éclat métallique, mais cet éclat factice n'est pas la vie. Elles rappellent le rameau magique que Robert le Diable arrache à la tombe de sa mère sous l'influence des nonnes pécheresses; il peut produire quelques prestiges, mais c'est en vain que celui qui l'a cueilli se promet, de sa hardiesse impie, la puissance sur les âmes et l'immortalité. Et cependant, supérieurement doué, l'auteur des *Fleurs du mal* aurait pu dire le mot de Néron en quittant le monde : *Qualis artifex pereo!* C'était un véritable artiste, et des plus rares. M. Baudelaire était à peine âgé de quarante-six ans. LOUIS RATISBONNE.

TABLE NÉCROLOGIQUE.

ALINGOIST (Charles), homme de lettres.
ALISON (Archibald), historien.
ANGELROTH (Grégoire-André), musicien.
ARMAND, artiste dramatique.
AYRAUD-DEGEORGE, journaliste.
BACHE, artiste dramatique.
BARANTE (baron DE), historien.
BARBARA (Charles), homme de lettres.
BARRERA (Mme DE), femme de lettres.
BATAILLE (Aimé), artiste lyrique.
BECKMANN (Frédéric), artiste dramatique.
BELLOC (Jean-Hilaire), peintre.
BENGRAFF (Mlle), artiste lyrique.
BENNET, caricaturiste.
BÉREND (Michel), journaliste.
BERNARD (Louise), pianiste.
BISCHOFF (L.), critique musical.
BJURSTEN (H.), poëte.
BLOT (Eugène), journaliste.
BOILAY, journaliste.
BOULANGER (Louis), peintre.
BOURLA (Pierre-Bruno), architecte.
BRASCASSAT (Jacques-Raymond), peintre.
BRODIE (Alexandre), sculpteur.
BRUTON (James), poëte.
CALDERON (don Séraphin-Estebanez), homme de lettres.
CAMERONI (Angelo), sculpteur.
CARRIÈRE (V.), journaliste.
CEMPINI (Leopoldo), journaliste.
CHATENAY (Mlle), danseuse.
CHATTERLY-SIMON (Louise), artiste lyrique.
CHAUBEL (Charles), homme de lettres.
CHAUVIN (Victor), journaliste.
CLARKSON-STANFIELD, peintre.
COLBRUN, artiste dramatique.
CORMENIN (Louis DE), homme de lettres.
CORNÉLIUS (Pierre de), peintre.
COTEN (Joseph), journaliste.
COUSIN (Victor), homme de lettres.
COUTURE (Louis), journaliste.
COUVELY, peintre.
CRAPELET (A.), peintre.
CUMMICUS (miss), femme de lettres.
CUYPER (Nicolas DE), historien.
DANDELY, traducteur.
DAVID, artiste dramatique.
DELVAU (Alfred), homme de lettres.
DEMERSSEMANN (Jules), musicien.
DESCHAMPS (Hilaire), peintre.
DESMICHEL, homme de lettres.
DUFLOT (Joachim), auteur dramatique.
DUFOUR (Théophile), littérateur.
DUFRÊNE, musicien.
DUNBAR (David), sculpteur.
DUPORT (Paul), auteur dramatique.
DUVEYRIER (Charles), homme de lettres.
FITZ-JAMES (Lætitia), artiste dramatique.
FLAVITZSKY (Constantin), peintre.
FONSECA (Joseph DE), littérateur.

Digitized by Google

Fraticelli (Pietro), homme de lettres.
Freidereick Lallemand, peintre.
Gaita, journaliste.
Galitzin (le prince Nicolas), compositeur et homme de lettres.
Galoppe d'Onquaire, homme de lettres.
Garneau (Fr.-X.), historien.
Gassier (Mme), cantatrice.
Gavarni (Sulpice-Paul Chevalier, dit), dessinateur.
Gay (Charles), journaliste.
Geeps (Alexandre), graveur.
Geneau (Mlle Louise), peintre.
Giniez, architecte.
Giorgetti (Ferdinando), musicien.
Godard (Alfred), pianiste compositeur.
Gray (Paul), dessinateur.
Grün (Alphonse), journaliste.
Guesde (Mathieu), journaliste.
Gulmer, journaliste.
Guttinguer (Ulrich), littérateur.
Hamon (Louis), journaliste.
Harboville, homme de lettres.
Haron Romain, architecte.
Hauf, homme de lettres.
Haumann (Adolphe), journaliste.
Hédouin de Pont-Lussan, homme de lettres.
Hellmann (Christian), violoncelliste.
Hittorf, architecte.
Ingres (Jean-Dominique-Auguste), peintre.
Jobert, journaliste.
Jourdan (G.), homme de lettres.
Julien (Anthelme), dessinateur.
Kaliwoda, maître de chapelle.
Kauffmann (Frédéric), musicien.
Klagmann (Jules), sculpteur.
Kraushaan (Otto), compositeur.
Lacomblet, historien.
Larochelle-Lacarelle (baron de), homme de lettres.
Le Bas, architecte.
Lebel, artiste dramatique.
Leicester-Buckingham, auteur dramatique.
Lenné, architecte.
Léonhardt, maître de chapelle.
Liechtenstein (la princesse Friedrich), née Lowe, artiste lyrique.
Mac Culloch, peintre.
Mac Seeby, journaliste.
Mahoney (Francis), homme de lettres.
Maillot, compositeur.
Malbousquet, homme de lettres.
Mangeon (Édouard), maître de chapelle.
Martini (le comte Célestin), journaliste.
Masson (Mlle), cantatrice.
Mélicoq (de la Fons-), historien.
Mellon (Alfred), compositeur.
Menhold (F.-J.), journaliste.
Moglia (Domenico), peintre.
Molteni (Giuseppe), peintre.
Montbeau (Gaston de), auteur dramatique.
Moreau (C.-H.), journaliste.
Morel, sculpteur.
Newbald (Thomas), journaliste.
Noelly (Mlle), artiste dramatique.
Paris (Aimé), musicien.
Perpont (John), homme de lettres.
Persiani (Mme), artiste lyrique.
Philipp (John), peintre.
Polo (Auguste), journaliste.
Ponsard (François), auteur dramatique.
Prat (A.-T. du), historien.
Quantinet (Auguste), architecte.
Quesnet, peintre.
Quillet (Mme), femme de lettres.
Ramsay (David), peintre.
Rein (Gabriel), historien.
Remy (Héliodore), journaliste.
Replat (Jacques), poëte et journaliste.
Rey (Étienne), peintre.
Rivière, journaliste.
Roller (Jean), peintre.
Rosenthal, sculpteur.
Rossignol (Léon), journaliste.
Sarti (Cesare), artiste lyrique.
Schnaiter (Camille), journaliste
Scrivaneck, organiste.
Seminel (Auguste), journaliste.
Servais père, violoniste.
Servais, violoncelliste.
Smart (Alexandre), poëte.
Sontar (Robert), journaliste.
Souza (P. de), homme de lettres.
Strauss (Joseph), maître de chapelle.
Strike (Robert), architecte.
Stuart (Georges), musicien.
Taddei (Luigi), artiste dramatique.
Tardieu (Amand-Louis), journaliste.

TAYLOR (Mary), artiste dramatique.
TENNYSON (Septimus), poëte.
TÊTE-DOUX (Paul), journaliste.
THIBOUST (Lambert), auteur dramatique.
THIERRY (Joseph), peintre.
THOMAS (Georges-Sébastien), maître de chapelle.
TOURNEUX (Eugène), paysagiste.
TRIÉBERT (Charles), musicien.
TRIMOLET, peintre.
TROYON (Frédéric), historien.
VEGA (Jose Guttierez DE LA), peintre.
VERDELLET, artiste dramatique.
VLEESCHOUVER (L.), journaliste.
WALTER (A.), homme de lettres.
WEYMER (Marguerite-Georges), dite Mlle GEORGES, artiste dramatique.
WILLEMIN (Charles), journaliste.
WILLIS (M.-P.), journaliste.
WORSLEY (Stanhope), homme de lettres.
ZANDOMENIGHI (Pietro), sculpteur.
ZWORSKI, poëte et journaliste.

BEAUX-ARTS.

EXPOSITION DES ARTISTES VIVANTS EN 1867.

DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES

Aux artistes exposants du Salon de 1867 et aux élèves de l'École impériale des Beaux-Arts.

La distribution des récompenses accordées aux artistes à la suite de l'Exposition annuelle de 1867 au palais des Champs-Elysées, aux élèves de l'Ecole des beaux-arts, lauréats du grand prix de Rome, et aux autres élèves de l'Ecole qui ont obtenu des médailles dans les concours de l'année, a eu lieu le 13 août, à une heure.

Le grand salon carré du Louvre avait été disposé pour cette solennité. L'estrade d'honneur, appuyée au grand panneau dont le centre est occupé par l'*Assomption* de Murillo, faisait face au tableau des *Noces de Cana*, par Paul Véronèse.

S. Exc. le maréchal Vaillant, ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts, présidait la cérémonie. Il était accompagné de M. Alphonse Gautier, conseiller d'Etat, secrétaire général du ministère, et de M. Delacharme, chef de son cabinet.

Le ministre, à son arrivée au Louvre, a été reçu par M. le comte de Nieuwerkerke, sénateur, surintendant des beaux-arts, assisté de M. Tournois, chef de la division des beaux-arts; de M. Guillaume, membre de l'Institut, directeur de l'Ecole des beaux-arts; de MM. les inspecteurs généraux des beaux-arts, et de M. le marquis de Chennevières, conservateur au musée du Louvre, chargé du service des expositions.

MM. les membres du jury de l'Exposition, ceux du jury de l'Ecole des beaux-arts, les membres du conseil supérieur et les professeurs de l'Ecole, ainsi que les fonctionnaires supérieurs des musées impériaux et de la Maison de l'Empereur et des beaux-arts, se sont placés à droite et à gauche de l'estrade d'honneur.

M. le surintendant des beaux-arts ayant déclaré la séance ouverte, S. Exc. le maréchal Vaillant a prononcé le discours suivant :

« Messieurs,

« Préparez-vous aux grandes solennités de l'année prochaine », vous disais-je il y a aujourd'hui un an, dans cette même enceinte, à cette même place. « Représentants de l'Ecole française, vous vous rappellerez que le monde des arts tout entier a les yeux fixés sur les œuvres de cette Ecole, et vous voudrez ajouter de nouveaux fleurons à sa glorieuse couronne. »

» Je ne me trompais pas en vous parlant ainsi, et je ne vous trompais pas non plus, Messieurs. Les grandes solennités que je vous annonçais alors ont fait mieux que de répondre à notre attente; elles l'ont surpassée, et depuis quatre mois il est donné à la France d'offrir à ses innombrables hôtes le plus beau, je ne crains pas de dire le plus merveilleux de tous les spectacles.

» Partout à la fois, dans toutes les conditions, sous toutes les formes, les arts de tous les pays et de tous les temps auront eu cette année l'occasion et l'honneur de se faire admirer dans la capitale de notre cher pays, devenue pour un jour la capitale de l'univers.

» Tandis que les œuvres modernes, produites depuis douze ans, occupaient une si belle place dans l'Exposition du Champ de Mars, premier attrait de tous les voyageurs, objet principal de toutes les curiosités, le Salon de 1867 réunissait, comme d'habitude, vos derniers ouvrages dans une exposition particulière, et si, comme nous l'avions ici même envisagé ensemble et d'avance, sans illusion, mais sans crainte, les travaux récents ont rencontré dans les travaux anciens une concurrence redoutable, ils n'ont pas pour cela passé inaperçus et inestimés. Bien qu'entraîné ailleurs par un courant naturel et irrésistible, le public s'est détourné avec plaisir pour vous accorder une bonne part de son intérêt et de son admiration, et je vais à l'instant consacrer ses suffrages en proclamant le nom des vainqueurs.

» Jamais, en réalité, je n'ai constaté une moyenne de talents plus forte et plus élevée qu'au Salon de 1867; la comparaison seule aurait pu vous causer quelque inquiétude, et cette comparaison vous eût profité encore, car c'est vous-mêmes qui du Champ de Mars faisiez concurrence aux Champs-Elysées.

» Loin de moi, Messieurs, la pensée injuste de déprécier en rien les œuvres que de grands artistes dont le talent n'appartient pas à la France ont envoyées à notre concours international. Elles sont encore là pour témoigner contre ceux qui ne leur rendraient pas hommage; mais je ne puis oublier qu'avec l'impartialité la plus honorable vos rivaux eux-mêmes ont par leurs libres suffrages constaté la supériorité de l'art français.

» Une vaine satisfaction d'amour-propre ne sera pas pour vous le seul résultat de ces rapprochements et de ces comparaisons avec les écoles étrangères; vous leur devrez par-dessus tout l'heureuse occasion d'études nouvelles et d'utiles enseignements. Là où tant d'esprits frivoles n'auront vu peut-être

qu'un spectacle agréable, vous, Messieurs, vous avez trouvé déjà des secrets inconnus, des conseils et des exemples profitables. Au même moment et dans un même lieu, ces musées de l'art contemporain, qu'il vous eût été difficile d'aller visiter tour à tour, à grands frais et à de grandes distances, se sont réunis près de vous comme pour votre instruction.

» Ainsi, Messieurs, vous êtes environnés d'exemples qui vous arrivent à la fois de l'étranger comme de la France, de vos émules comme de vos maîtres, des anciens comme des modernes, enfin des morts eux-mêmes plus encore que des vivants.

» Le nombre de ces glorieux morts, de ces conseillers de la jeunesse, s'est bien douloureusement accru pour nous cette année.

» Depuis douze ans, Brascassat avait cessé d'exposer ses tableaux; mais personne n'avait oublié l'auteur du *Combat de taureaux*. Sa réputation était fondée sur la connaissance profonde de la structure, du geste et des mœurs de nos animaux domestiques; il les aimait et les avait observés avec une telle passion, qu'il semble avoir réussi parfois à pénétrer et à rendre les mystérieuses lueurs qui couvent dans les limbes de leur intelligence. Ses dessins comme ses tableaux sont eux-mêmes des œuvres d'art achevées, et leur grand nombre suffirait à légitimer aux yeux de la postérité le renom de cet excellent artiste dans un genre qu'il avait singulièrement élevé et ennobli.

» Je ne dirai jamais qu'il y a des deuils plus cruels les uns que les autres, et je le dirai moins encore au moment où je viens déplorer avec vous la perte d'un véritable artiste, que j'ai personnellement connu et aimé; mais quand l'art français a perdu son doyen, comment ne pas déplorer amèrement la mort de celui qui fut et qui restera l'une des plus grandes, l'une des plus pures gloires de l'école moderne?

» Je ne vous redirai pas la vie si féconde de M. Ingres, cette longue existence si gravement, si noblement employée! Vous la connaissez tous, et vous l'avez méditée. Vous avez admiré, à l'égal des productions de son pinceau, la foi sublime qu'il avait en son art, cette foi d'un autre âge qui le soutint, plein de confiance et de sérénité, à travers les épreuves aussi rudes que prolongées de la première moitié de sa carrière. Quelle leçon pour la jeunesse si impatiente de nos jours! Les trente années qui séparent ses débuts de son entrée à l'Institut se passent pour Ingres dans une obscurité complète, et déjà cependant il avait créé la plupart de ces chefs-d'œuvre qui ont rallié depuis toutes les admirations. Tout à coup la lumière de son génie dissipe les ténèbres, perce cette nuit désespérante pour l'artiste qui avait en lui la conscience de sa supériorité : toutes les caresses de la fortune l'enveloppent aussitôt; tous les succès se lèvent, pour ainsi dire, sous ses pas; tous les honneurs que d'autres poursuivent vont d'eux-mêmes au-devant de lui; les plus flatteuses distinctions le recherchent, et, par une faveur exceptionnelle, par une auguste préférence, l'une des plus hautes dignités de l'Empire l'attend au sénat! Mais cette âme fortement trempée n'en est point amollie. Dans sa puissante volonté, le maître continue sa tâche jusqu'à son dernier jour, et il meurt en contemplation devant l'idéal de beauté qu'il avait conçu dans l'atelier de David, renouvelé dans son

Digitized by Google

culte pour Raphaël, poursuivi lui-même et réalisé dans ses œuvres immortelles.

» Ces belles œuvres, disséminées peut-être pour toujours, nous les avons revues naguère, rassemblées une dernière fois par des mains fidèles. Dans un moment consacré à tant d'expositions diverses, elles aussi, Messieurs, ont tenu leurs assises publiques et en sont sorties à leur gloire, mieux connues et plus admirées.

» Jeunes élèves de l'Ecole des beaux-arts, la vie d'un pareil maître est un enseignement pour vous, comme ses ouvrages sont vos modèles. Les aïeux s'en vont, mais ils ne nous quittent pas sans avoir légué leurs secrets et leurs exemples à ceux qui furent jadis leurs enfants et qui sont maintenant vos pères. Si j'avais le tort de l'oublier, mais je ne l'oublie pas, vous me rappelleriez à ce propos qu'hier encore votre cher directeur, que je suis heureux de voir ici près de moi, obtenait de la justice de ses rivaux une de ces grandes médailles dont la France est fière d'avoir mérité la meilleure part. Ainsi se renoue incessamment la chaîne glorieuse par laquelle le présent rattache l'avenir au passé.

» Ami et protecteur des arts, l'Empereur regrette avec nous ceux qui ont terminé leur tâche; il sourit avec bienveillance à ceux qui commencent la leur, et son intérêt, sa sympathie, ses encouragements sont assurés à tous ceux qui, travaillant avec ardeur, sont devenus ce que vous deviendrez un jour par les mêmes efforts, des hommes de talent. A ceux-là, Messieurs, je rappelle en finissant que c'est bientôt, que c'est en 1869 que sera décerné pour la première fois le grand prix que l'Empereur a voulu accorder, sur sa liste civile, à la plus belle œuvre produite dans un espace de cinq années. Un but nouveau vous est donc offert, une voie nouvelle s'ouvre devant vous; les concours succèdent aux expositions, et nul de vous ne manquera, j'espère, au rendez-vous des artistes français donné par le souverain de la France. »

Les acclamations de l'assistance ont à plusieurs reprises interrompu ce discours et témoigné du vif intérêt qu'elle prenait aux paroles du ministre, constatant l'éclat et la supériorité de nos diverses expositions en cette année mémorable, rendant hommage à la mémoire des artistes illustres dont les arts portent le deuil récent, faisant appel enfin à toutes les énergies, en prévision du prochain concours ouvert pour le grand prix de l'Empereur.

Après le discours du maréchal, M. Guillaume, directeur de l'Ecole des beaux-arts, a pris la parole en ces termes :

« Monsieur le maréchal,

» En venant vous entretenir de l'Ecole des beaux-arts, je n'ai point à redouter que mon sujet soit indifférent ou qu'il semble aujourd'hui trop modeste. Cette institution, si bien assurée de votre bienveillance, est chère à tous les artistes qui se pressent ici, parce que la plupart d'entre eux lui doivent leurs premières études; son développement et sa prospérité intéressent l'honneur de notre pays. Les points de comparaison fournis par l'Exposition universelle et les nouveaux concours que l'avenir peut nous réserver donnent une grande

Digitized by Google

importance à tout ce qui tient à l'éducation, et nulle circonstance n'est plus convenable pour en parler que cette réunion de famille qui fixe notre attention sur notre art national et rassemble autour de vous avec nos élèves ses plus honorables représentants.

» Il faut le dire, Monsieur le maréchal, les idées sur lesquelles repose l'enseignement des beaux-arts ont de plus en plus besoin d'être rationnellement établies; et jamais il n'a été plus nécessaire de les ordonner et d'en tirer des applications rigoureuses. Car s'il existe chez les gens du monde un préjugé qui les porte à reléguer tout ce qui touche à l'art dans le domaine de l'agrément et à méconnaître sa dignité; si l'appât des travaux lucratifs, les recherches de la manière ou des procédés égarent quelques vocations en déplaçant le but auquel elles devraient aspirer, nous rencontrons un danger pressant dans les doctrines qui, pour l'éducation même, tendent à tout rapporter au sentiment, qui érigent en principe l'indépendance absolue de l'individu, dénient aux chefs-d'œuvre leur caractère universel, et qui tendent directement à détruire l'autorité de l'enseignement et de la critique.

» Ce sera toujours la mission de toute éducation véritable de maintenir l'idée d'une tradition : réclamer les droits de toutes nos facultés sera toujours le devoir de ceux qui professent que l'intelligence est un faisceau indissoluble. Bien que reconnaissant dans l'art la haute valeur de l'individualité, ils ne cesseront de dire que l'intervention de la raison est nécessaire pour soumettre les conceptions de l'imagination aux lois d'ordre et d'harmonie qui fixent les œuvres et les font durer. Sans craindre de compromettre l'originalité des élèves, ils s'efforceront de mettre sous leurs yeux les productions dans lesquelles le consentement de tous les temps reconnaît l'expression la plus parfaite du génie humain. Toujours enfin l'État, soucieux de la justice et de sa propre gloire, s'intéressera à cette tâche, lui donnera par son initiative et son intervention soutenue un caractère public, et proclamera par là cette grande vérité que l'idée du beau est un élément constitutif de l'intelligence, un besoin pour la société, et que c'est un devoir de ménager à l'art, au milieu des autres institutions, une place, un développement régulier, des encouragements désintéressés.

» L'École impériale des beaux-arts est appelée à entretenir et à transmettre le fonds de connaissances impersonnelles, d'idées générales, de pratiques indispensables sans lesquelles l'expression ferait défaut à la pensée. Ces moyens de communication sont nécessaires, et ils le sont aux plus grands génies, qui doivent au moins savoir notre langue pour se faire comprendre et nous élever jusqu'à eux. Comment ne pas le reconnaître? C'est à des sciences que l'art emprunte la raison et la loi des formes qu'il emploie; ce sont des sciences, et des sciences certaines, l'anatomie, la perspective, la construction, l'histoire, qui mettent au service des esprits les plus originaux tous ces moyens d'exécution et de contrôle qu'on ne possède jamais assez pleinement, sans lesquels il n'y a pas de maîtres dignes de ce nom.

» Les principes que je résume sont communs à tous ceux qui se livrent à l'enseignement. Unis dans ces convictions, assemblés dans de nombreuses séances pendant lesquelles M. le surintendant des beaux-arts n'a cessé d'en-

courager les vues et de faciliter les solutions, les professeurs de l'Ecole ont travaillé à dresser les programmes, à les enchaîner étroitement, à en tirer des conséquences dictées par une longue expérience.

» Il m'est interdit de parler d'une œuvre soumise en ce moment à votre libérale appréciation, Monsieur le maréchal; il me suffira de dire que les propositions qui vous sont soumises tendent à former une organisation complète : elles offrent le plan d'un enseignement gradué, homogène et pouvant désormais recevoir d'indispensables sanctions. Cependant des exercices particuliers seront établis pour encourager la gravure en médailles et en pierres fines, et pour faire porter au cours d'archéologie tous les fruits désirables. A la suite des cours réglementaires, des hommes distingués sont venus, avec votre autorisation, continuer deux cours commencés l'an dernier, tous deux éminemment utiles : l'un sur la législation appliquée au bâtiment, l'autre d'esthétique rationnelle et pratique. Enfin, tandis que nos collections se rangent, notre éminent bibliothécaire entreprend, avec le concours empressé et loyal de l'administration, une bibliographie méthodique des beaux-arts qui est destinée à instruire nos élèves et à faciliter la recherche des documents originaux à tous les artistes.

» Ces tendances vers un ordre positif, ces idées de discipline sont conformes à l'esprit traditionnel de notre pays. Le juste équilibre de l'imagination avec la raison, qui fait encore le succès de nos œuvres dans ces concours des nations dans lesquels notre goût semble la règle du goût universel, caractérise le génie de la France. Il a présidé à l'épanouissement de notre Ecole nationale aussi bien qu'à sa maturité : il distinguait, à l'égal de nos écrivains, ces grands artistes tous proches parents par le génie : Poussin, David, Ingres; il était le partage de leurs devanciers les plus anciens dont les noms sont à peine arrivés jusqu'à nous. Et si je devais préciser mon assertion, j'aimerais à citer comme exemples ces belles sculptures françaises du quinzième siècle, et particulièrement ces tombeaux qui ornent nos églises et nos musées. Exempts de toute influence étrangère, ces ouvrages, où l'énergie s'allie déjà à la gravité et à la réserve, brillent par une exécution savante et sincère; ils ont en partage la puissance de caractère et le naturel parfait. Il y règne un goût qu'on dirait attique, uni à un charme ingénu : le beau n'y apparaît que comme un reflet de la vérité.

» S'élever du vrai et du certain jusqu'à l'idéal, telle est la marche tracée par l'éducation. Nos jeunes artistes, avec leur raison pénétrante et droite, sont propres à saisir la logique de ce principe. La jeunesse, qu'on se plaît à calomnier aujourd'hui, n'est point corrompue : elle demande à être éclairée, elle a seulement besoin d'être soutenue. Ne nous étonnons pas de la voir inquiète, ne nous plaignons pas de la voir prendre parti. Dans ses hésitations comme dans ses actes, il y a toujours quelque chose de généreux. Si elle aspire à l'indépendance, elle est profondément portée au respect. Elle applaudit aux succès nouveaux : elle dépose de pieuses couronnes sur la tombe des vieux maîtres qui nous sont ravis. Elle a toujours le sentiment réfléchi des choses morales. Naguère encore, le jour des funérailles d'Ingres, nos élèves émirent sponta-

Digitized by Google

nément le vœu qu'un monument fût élevé dans l'Ecole même à la mémoire de ce grand artiste : et dès que vous les y eûtes autorisés, ils couvrirent la première liste de souscription de plus de 400 adhésions. Ils ont compris que l'Ecole doit garder l'image de celui qui a si magnifiquement honoré leurs études par ses œuvres, la vie d'artiste par ses épreuves et par sa gloire, l'art lui-même par la hauteur et par la constance de sa noble ambition.

» Au milieu de tels exemples, Monsieur le maréchal, l'enseignement maintient et développe fidèlement les traditions de l'art français; les sentiments de la génération que nous nous efforçons d'élever méritent les sympathies; ses efforts font naître l'espérance. Il semble qu'il y ait dans l'Ecole des beaux-arts un obstacle secret aux entraînements funestes. C'est là qu'on peut le mieux résister à l'anarchie des doctrines; c'est le devoir de tous les vrais amis de l'art de se serrer autour d'elle. La conscience de tous y est engagée, car comment se soustraire à une tâche quand elle s'inspire du respect de nos origines, des besoins du temps présent, de l'amour et de la piété dont nous devons tous environner la jeunesse? »

Ces paroles si fermes, si sages, ont été accueillies par l'auditoire avec les plus vifs témoignages de sympathie.

On a proclamé ensuite les récompenses dans l'ordre suivant :

D'abord les médailles de l'Ecole des beaux-arts, les grands prix de peinture, sculpture, architecture; les médailles accordées aux artistes à la suite du Salon de 1867, et les promotions et nominations dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur.

SECTION DE PEINTURE ET SCULPTURE.

CONCOURS SEMESTRIEL D'OCTOBRE 1866.

Grande figure modelée.

1re médaille : M. Morice, de Nîmes (Gard), élève de M. Jouffroy.

CONCOURS SEMESTRIEL D'AVRIL 1867.

Grande figure peinte.

1re médaille : M. Philippoteaux, de Paris, élève de MM. Cabanel, Cogniet, Philippoteaux. — M. Ferry, de Bordeaux, élève de M. Cabanel.

Grande figure modelée.

1re médaille : M. Allar, de Toulon (Var), élève de M. Cavelier. — M. Ma-

bille, de Valenciennes (Nord), élève de M. Jouffroy. — M. Serres, de Gaillac (Tarn), élève de M. Moreau.

CONCOURS DE MÉDAILLES D'APRÈS NATURE.

Figures dessinées.

(Cours de M. Yvon.)

2e médaille : M. Kanitzer, de Haueneberstein (grand-duché de Bade), élève de MM. Yvon et Farochon. — M. Blasco, de Valence (Espagne), élève de MM. Gérôme et Yvon.

3e médaille : M. Gaudefroy, de Gentilly (Seine), élève de M. Cabanel. — M. Ratton, d'Avaray (Loir-et-Cher), élève de M. Cabanel.

Figures modelées.

(Cours de M. Lemaire.)

3e médaille : M. Tracol, de Valence (Drôme), élève de M. Jouffroy. — M. Barthélemy, de Toulouse, élève de MM. Guillaume et Cavelier. — M. Damé, de Saint-Florentin (Yonne), élève de MM. Cavelier et Lequesne. — M. Lormier, de Saint-Omer (Pas-de-Calais), élève de M. Jouffroy. — M. Houssin, de Douai (Nord), élève de M. Jouffroy. — M. Fumadelles, d'Agen (Lot-et-Garonne), élève de M. Cavelier.

CONCOURS DE MÉDAILLES D'APRÈS L'ANTIQUE.

Figures dessinées.

(Cours de M. Yvon.)

2e médaille : M. Dantan, de Paris, élève de M. Pils.

3e médaille : M. Pantegnie, de Valenciennes, élève de M. Cabanel. — M. Balla, de Rio-Janeiro (Brésil), élève de M. Cabanel. — M. Charles (Hippolyte), d'Essoyes (Aube), élève de M. Cabanel. — M. Ferrier, de Nîmes (Gard), élève de M. Pils.

Figures modelées.

(Cours de M. Lemaire.)

2e médaille : M. Morice, de Nîmes (Gard), élève de M. Jouffroy. — M. Mercié, de Toulouse, élève de M. Jouffroy.

3e médaille : M. Hiolle, de Valenciennes (Nord), élève de M. Jouffroy. — M. Calot, de Douai (Nord), élève de M. Jouffroy. — M. Houssin, de Douai (Nord), élève de M. Jouffroy. — M. Barthélemy, de Toulouse, élève de MM. Guillaume et Cavelier.

Digitized by Google

CONCOURS DE COMPOSITION.

Sculpture.

Enlèvement d'Europe (bas-relief).

2e médaille : M. Mabille, de Valenciennes (Nord), élève de MM. Jouffroy et Lemaire.

3e médaille : M. Demouzon, de Verneuil-Petit (Meuse), élève de MM. Dumont et Thomas. — M. Hermant (René), de Châlons-sur-Marne, élève de M. Dumont.

Vénus reçoit de Pâris le prix de la beauté (ronde-bosse).

3e médaille : M. Mercié, de Toulouse, élève de M. Jouffroy. — M. Herpich, de Paris, élève de M. Dumont.

CONCOURS DE PERSPECTIVE.

Médaille spéciale : M. Huet, de Nice (Alpes-Maritimes), élève de MM. Pils et Huet. — M. Maes, de Paris, élève de M. Gérôme. — M. Balla, de Rio-Janeiro (Brésil), élève de M. Cabanel.

CONCOURS D'ANATOMIE.

Médaille spéciale : M. Huet, de Nice (Alpes-Maritimes), élève de MM. Pils et Huet. — M. Ponsan, de Toulouse, élève de M. Cabanel.

CONCOURS DE LA TÊTE D'EXPRESSION.

(Fondation de M. de Caylus.)

Peinture.

Prix : M. Mathieu, de Saint-Jean-de-Foz (Hérault), élève de MM. Cabanel et Cogniet.

Sculpture.

Prix : M. Cassagne, de Toulouse, élève de MM. Jouffroy et Falquières.

Mention : M. Truffot, de Valenciennes (Nord), élève de MM. Duret, Guillaume et Cavelier.

CONCOURS DE LA DEMI-FIGURE PEINTE, DIT DU TORSE.

(Fondation de M. de La Tour.)

Prix ex æquo : M. Leyendecker, de Paris, élève de M. Gérôme. — M. Duval, de Paris, élève de MM. Pils et Leloir.

SECTION D'ARCHITECTURE.

Seconde classe.

CONCOURS SPÉCIAUX. — MÉDAILLES SPÉCIALES.

Mathématiques : M. Létang, de Boulleret (Cher), élève de M. Vaudremer. — M. Desmarest, de Rouen, élève de M. Paccard. — M. Sauton, de Paris, élève de M. Questel. — M. Lépouzé, de Paris, élève de M. Daumet.

Géométrie descriptive : M. Marbeau (Edouard), de Paris, élève de MM. Lequeux et Train. — M. Bastinot, de Midrevoux (Vosges), élève de M. Paccard. — M. Sauton, de Paris, élève de M. Questel. — M. Bion, de Paris, élève de M. Vaudremer.

Perspective : M. Lépouzé, de Paris, élève de M. Daumet. — M. Marbeau (Edouard), de Paris, élève de MM. Lequeux et Train. — M. Benoist, de Sceaux (Seine), élève de M. Questel. — M. Langlois (Auguste), de Paris, élève de M. Ginain. — M. Randon de Grolier, de Nîmes (Gard), élève de MM. Constant Dufeux et Paccard.

CONSTRUCTION.

Emploi du bois : M. Dessaux, de Paris, élève de M. Guénepin.

Construction générale : M. Dessaux, de Paris, élève de M. Guénepin.

PRIX MULLER SOEHNÉE.

Ce prix, accordé à l'élève de la 2e classe d'architecture qui a obtenu le plus de valeurs de récompenses depuis le 1er janvier jusqu'au 31 décembre de la même année, a été obtenu en 1866 par M. Brion (Jacques-Albert), de Goxwiller (Bas-Rhin), élève de M. André.

Première classe.

CONCOURS DE COMPOSITION EN ARCHITECTURE SUR ESQUISSES.

2es MÉDAILLES.

Un boudoir pour l'appartement d'un grand seigneur.

M. Fleury (Clodius), de Lyon, élève de M. Questel.

Une volière.

M. Vionnois, de Dijon (Côte-d'Or), élève de MM. Le Bas et Ginain.
M. Hédin, d'Alençon (Orne), élève de MM. C. Dufeux et Vaudremer.

Une terrasse.

M. Mayeux (Henri), de Paris, élève de MM. Paccard et Guénepin.

Un oratoire pour des religieuses.

M. Barth, de Schiltigheim (Bas-Rhin), élève de M. André.

CONCOURS DE COMPOSITION EN ARCHITECTURE SUR PROJETS RENDUS.

Une maison de campagne dans le midi de la France.

1re médaille : M. Bénard (Émile), de Goderville (Seine-Inférieure), élève de M. Paccard.
2e médaille : M. Biasini, de Nice (Alpes-Maritimes), élève de M. Questel.

Un collége.

2e médaille : M. Dutert (Ferdinand), de Douai (Nord), élève de MM. Le Bas et Ginain. — M. Leidenfrost, de Paris, élève de MM. Guénepin et Questel. — M. Dillon, de Pont-à-Mousson (Meurthe), élève de M. Questel.

Un établissement d'eaux thermales.

2e médaille : M. Paulin, de Paris, élève de M. Paccard.

Un hôtel des monnaies.

2e médaille : M. Paulin, de Paris, élève de M. Paccard. — M. Deperrière, de Saumur (Maine-et-Loire), élève de M. Hénard.

CONCOURS DE COMPOSITION D'ORNEMENT ET D'AJUSTEMENT CRÉÉ EN 1857

auquel est affecté le prix fondé en 1867 sous le nom de prix de l'élève Auguste-Joseph Rougevin.

Sujet : *Tombeau d'un cardinal-archevêque dans une église cathédrale.*

1re médaille : M. Mayeux (Henri), de Paris, élève de MM. Paccard et Guénepin.
2e médaille : M. Leidenfrost, de Paris, élève de MM. Guénepin et Questel.
Mentions : M. Scellier, de Meudon (Seine-et-Oise), élève de MM. Le Bas, Ginain, de Gisors. — M. Vionnois, de Dijon (Côte-d'Or), élève de MM. Le Bas et Ginain. — M. Charpentier, de Paris, élève de MM. Constant, Dufeux et Questel. — M. Dillon, de Pont-à-Mousson (Meurthe), élève de M. Questel.

En conséquence, le prix de 600 francs affecté par M. Rougevin à la 1re médaille est décerné à M. Mayeux (Henri);

Le prix de 400 francs affecté à la 2e médaille est décerné à M. Leidènfrost.

Grandes médailles d'émulation de 1867 accordées aux élèves qui comptent le plus de valeurs de récompenses obtenues dans le courant de l'année scolaire.

En peinture.

La grande médaille a été obtenue par M. Bourgeois (Urbain), né à Nevers (Nièvre) le 19 août 1842, élève de Flandrin et de M. Cabanel.

En sculpture.

La grande médaille a été obtenue par M. Allar (André-Joseph), né à Toulon (Var) le 22 août 1845, élève de M. Cavelier.

En architecture.

La grande médaille a été obtenue par M. Mayeux (Henri), né à Paris le 12 juillet 1845, élève de MM. Paccard et Guénepin.

PRIX ABEL BLOUET.

Ce prix, de la valeur de 1,000 francs, est décerné chaque année, selon l'intention exprimée par feu Abel Blouet, architecte, à l'élève de 1re classe qui a obtenu le plus de valeurs depuis son entrée à l'école.

Il est remporté en 1867 par M. Batigny, de Valenciennes, élève de MM. Le Bas et Ginain.

GRANDS PRIX DE L'ANNÉE 1867.

Peinture.

Grand prix : M. Blanc (Paul-Joseph), né à Montmartre (Seine) le 25 janvier 1846, élève de MM. Cabanel et Bin.

1er accessit : M. Bourgeois (Léon-Pierre-Urbain), né à Nevers (Nièvre) le 19 août 1842, élève de Flandrin et de M. Cabanel.

2e accessit : M. Blanchard (Edouard-Théophile), né à Paris le 18 novembre 1844, élève de MM. Cabanel et Picot.

Digitized by Google

Sculpture.

Il n'y a pas eu de grand prix.

1er accessit : M. Allar (André-Joseph), né à Toulon (Var) le 22 août 1845, élève de M. Cavelier.

2e accessit : M. Dujardin (Auguste), né à Paris le 4 juin 1847, élève de M. Dumont.

3e accessit : M. Dumilâtre (Jean), né à Bordeaux (Gironde) le 12 avril 1844, élève de MM. Dumont et Cavelier.

4e accessit : M. Truffot (Emile-Louis), né à Valenciennes (Nord) le 26 juillet 1843, élève de Duret et de M. Cavelier.

Architecture.

Grand prix : M. Bénard (Henri-Jean-Émile), né à Goderville (Seine-Inférieure) le 23 juin 1844, élève de M. Paccard.

1er accessit : M. Mayeux (Pierre-Henri), né à Paris le 12 juillet 1845, élève de MM. Paccard et Guénepin.

2e accessit : M. Bobin (Prosper-Etienne), né à Montigny (Pas-de-Calais) le 11 janvier 1844, élève de M. Paccard.

EXPOSITION ANNUELLE

DES TRAVAUX EXÉCUTÉS DANS LES ATELIERS INTÉRIEURS DE L'ÉCOLE.

Peinture.

Atelier de M. Pils.

1re récompense : M. Ferrier.
2e récompense : M. Ballavoine.
3e récompense : M. Merson.

Atelier de M. Gérôme.

1re récompense : M. Becker.
2e récompense : M. Rixens.
3e récompense : M. Kæmerer.

Atelier de M. Cabanel.

1re récompense : M. Martin.
2e récompense : M. Ferry.
3e récompense : M. Dupain.

Sculpture.

Atelier de M. Dumont.

1re récompense : M. Captier.
2e récompense : M. Jourjon.
3e récompense : M. Roty.

Atelier de M. Cavelier.

1re récompense : M. Lenoir (Alfred).
2e récompense : M. Fumadelles.
3e récompense : M. Forand.

Gravure en taille-douce.

Atelier de M. Henriquet-Dupont.

1re récompense : M. Rossello.
2e récompense : M. Franch.
3e récompense : M. Boutelié.

Gravure en médailles.

Atelier de M. Farochon.

1re récompense : M. Soldi.
2e récompense : M. Dupuis (Daniel).
3e récompense : M. Beau.

SALON DE 1867.

MÉDAILLES ACCORDÉES PAR LE JURY.

Médaille d'honneur.

M. Carrier-Belleuse (Albert-Ernest), statuaire.

Médailles.

Section de peinture.

MM. de Balleroy (Albert), Bellay (Paul-Alphonse), Bernier (Camille), Braudon (Jacob-Emile-Edouard), Breton (Emile-Adelard), Brown (John-Lewis), Chintreuil (Antoine), Clément (Félix-Auguste), de Courcy (Frédéric), Decock (César), Favard (Antoine), Feyen-Perrin (Augustin), Giraud (Victor), Gros

Digitized by Google

(Lucien), Guérin (Jean-Michel-Prosper), Guillaumet (Gustave), Guillon (Adolphe-Irénée), Humbert (Ferdinand), Kreyder (Alexis), Laurens (Jules-Joseph-Augustin), Legros (Alphonse), Lévy (Henry-Léopold), Maillot (Théodore-Pierre-Nicolas), Maisiat (Joanny), Meynier (Jules-Joseph), Michel (Charles-Henri), Mouchot (Louis), Navlet (Victor), Reynaud (François), Robert-Fleury (Tony), Rodriguez (Ramon), Servio (Amédée), Schreyer (Adolphe), Sohn (Guillaume), Tabar (François-Germain-Léopold), Van Marcke (Emile), Vibert (Jehan-Georges), Weber (Adolphe), Worms (Jules), Zamacoïs (Edouard).

Section de sculpture.

MM. Bailly (Charles-Elie), Barthélemy (Raymond), madame Léon Bertaux, MM. Blanchard (Jules), Cugnot (Léon), Delhomme (Léon-Alexandre), Ericsson (Jean-Edouard), graveur en médailles; Falguière (Alexandre), Feugère des Forts (Vincent-Emile), Galbrünner (Paul-Charles), graveur en pierres fines; Hiolle (Ernest-Eugène), Leroux (Etienne-Frédéric), Montagne (Marius), Moulin (Hippolyte), Perrey (Léon).

Section d'architecture.

MM. Baraban (Victor-Louis), Batigny (Jules-Louis), Bourgeois (Auguste), Calla (Louis-Marie-Pierre-François), Hédin (Amédée), Rohault de Fleury (Georges).

Section de gravure et lithographie.

MM. Bargue (Charles), lithographe; Drouyn (Léon), Flameng (Léopold), Gaillard (Ferdinand), Levasseur (Jules-Gabriel), Nanteuil (Célestin), lithographe; Morse (Auguste-Achille), Thirion (Charles-Victor).

Ont été promus ou nommés dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur :

Au grade d'officier :

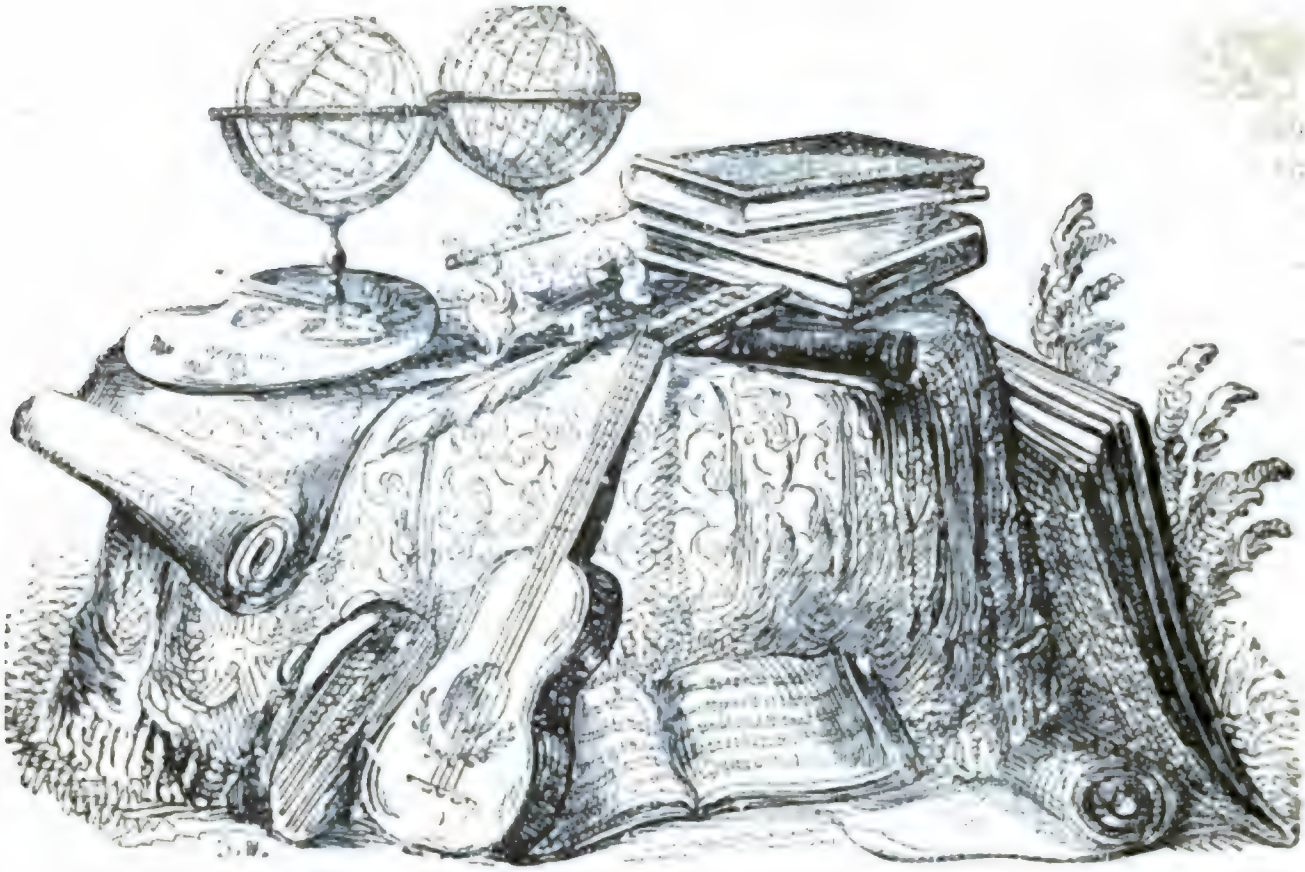
M. Théodore Rousseau, peintre, chevalier depuis 1852.

Au grade de chevalier :

MM.
Bonnegrace, peintre.
Sebron, peintre.
Giacomotti, peintre.
Allasseur, sculpteur.
Carrier-Belleuse, sculpteur.

Après la mention des décorations, les élèves de l'Ecole des beaux-arts à qui ont été accordés les médailles spéciales et les grands prix de Rome, les artistes qui ont obtenu la médaille d'honneur et les médailles des sections de peinture, sculpture, architecture, gravure et lithographie, et enfin les artistes qui ont été promus ou nommés dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur, sont venus recevoir leurs récompenses des mains du ministre, au bruit des applaudissements et des acclamations de l'assistance.

Digitized by Google



INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE.

L'Académie française a tenu le 29 août 1867 sa séance publique annuelle, sous la présidence de M. le comte de Falloux, directeur.

Voici l'ordre dans lequel les lectures ont été faites :

1° Lecture du rapport de M. Villemain, secrétaire perpétuel, sur les concours ;

2° Rapport de M. le directeur sur les prix de vertu ;

3° Lecture de la pièce de vers inscrite sous le n° 66, qui a remporté le prix de poésie.

PROGRAMME DES PRIX DÉCERNÉS.

Prix de poésie.

L'Académie avait proposé pour sujet de prix de poésie à décerner en 1867 *la Mort du président Lincoln.*

Le prix a été décerné à M. Edouard Grenier, auteur de la pièce de vers inscrite sous le n° 66, qui porte pour épigraphe : *Dignum et justum est, æquum et salutare.*

Prix Montyon destinés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs.

L'Académie française a décerné huit prix de 2,000 fr. :

1° A madame Augustine Craven, née Laferronays, pour l'ouvrage intitulé *Récits d'une sœur, souvenirs de famille*, 2 vol. in-8°; 2° à M. Gréard,

Digitized by Google

inspecteur de l'Académie de Paris, pour l'ouvrage intitulé *la Morale de Plutarque*, 1 vol. in-8°; 3° à M. Gandar, professeur suppléant à la Faculté de Paris, pour l'ouvrage intitulé *Bossuet orateur, étude critique sur les sermons de la jeunesse de Bossuet*, 1 vol. in-8°; 4° à M. Margerie, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Nancy, pour l'ouvrage intitulé *Théodicée, études sur Dieu, la création et la Providence*, 2 vol. in-8°; 5° à M. Beaussire, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, auteur de l'ouvrage intitulé *De la liberté dans l'ordre intellectuel et moral*, 1 vol. in-8°; 6° à MM. Macé, Stahl et Vernes, pour l'ouvrage intitulé *le Magasin d'éducation et de récréation*, 6 vol. in-8°; 7° à M. Geoffroy, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris, pour l'ouvrage intitulé *Gustave III et la cour de France*, 2 vol. in-8°; 8° à M. Emile Belot, professeur au lycée de Versailles, pour son ouvrage intitulé *Histoire des chevaliers romains*, etc., 1 vol. in-8°.

Prix fondé par le baron Gobert.

Ce prix, conformément à l'intention expresse du testateur, se compose des neuf dixièmes du revenu total qu'il a légué à l'Académie, l'autre dixième étant réservé pour l'écrit sur l'*Histoire de France* qui aura le plus approché du prix.

Les ouvrages couronnés conservent, d'après la volonté du testateur, les prix annuels, jusqu'à la déclaration de meilleurs ouvrages. L'ouvrage en possession du premier prix, l'*Histoire de la Restauration*, loin d'être surpassé par un autre ouvrage récent, étant augmenté d'un neuvième volume du même auteur, le premier prix de la fondation Gobert est maintenu en 1867 à l'ouvrage de M. de Viel-Castel.

L'Académie décerne le second prix de la même fondation à l'*Histoire de saint Louis*, 2 vol. in-8°, par M. Félix Faure.

Prix fondé par M. Bordin.

Le prix spécial de 3,000 fr., fondé par feu M. Bordin, pour l'encouragement de la haute littérature, a été décerné, cette année, à M. Caro, auteur de l'ouvrage intitulé *la Philosophie de Gœthe*, 1 vol. in-8°.

Prix fondé par M. Lambert.

L'Académie ayant décidé que le revenu annuel de cette fondation serait, dans les limites de la pensée du testateur, convenablement affecté, chaque année, à tout homme de lettres ou veuve d'homme de lettres auquel il serait juste de donner une marque d'intérêt public, l'Académie a partagé cette année de la manière suivante la récompense honorifique fondée par feu M. Lambert :

1° Une médaille de la valeur de 1,000 fr. à M. Edouard d'Anglemont, déjà distingué par elle dans plusieurs concours;

2° Une médaille de 600 fr. à M. Barrillot, auteur de plusieurs pièces de théâtre et de diverses poésies publiées.

Digitized by Google

ROTROU.

Rotrou (Jean de), dont la statue a été inaugurée à Dreux en 1867, naquit à Dreux en 1609 et mourut dans la même ville en 1650.

Le grand Corneille appelait Rotrou son père, et quoique ce père ait été surpassé par son fils, il peut néanmoins être regardé comme un des fondateurs de notre théâtre par son génie vraiment tragique, par l'élévation de ses sentiments, par la force de son style. Il ne manquait à Rotrou que la correction du langage et la régularité des plans. La première scène et une partie du quatrième acte de son *Wenceslas* sont estimées des chefs-d'œuvre.

Rotrou ne composa son *Wenceslas* qu'après le *Cid*. Lorsque cette dernière pièce fut jouée, tous les poëtes en firent la critique pour faire leur cour au cardinal de Richelieu. Il n'y eut que Rotrou qui eut assez d'élévation dans l'âme pour refuser de se prêter à la jalousie du cardinal, et pourtant ce dernier lui faisait une pension de six cents livres.

Comme Rotrou était joueur, il était souvent exposé à manquer d'argent. On a fait mention d'un moyen assez singulier qu'il mettait en usage pour s'empêcher de dissiper trop tôt ce qu'il avait. Lorsque les comédiens lui apportaient une somme d'argent pour le remercier de quelqu'une de ses pièces, il jetait cet argent sur un tas de fagots qu'il tenait enfermés. Quand il avait besoin d'argent, il était obligé de secouer ces fagots, et la peine que cet exercice lui donnait l'empêchait de prendre tout à la fois et lui faisait laisser quelque chose en réserve.

Digitized by Google

De trente-sept pièces de théâtre, tant comédies que tragédies, que composa Rotrou, on ne connaît plus guère aujourd'hui que la tragédie de *Wenceslas*, mais, dit un de ses biographes, ce qui vaut beaucoup mieux que d'être bon poëte, il fut honnête homme et bon citoyen. Sa mort est plus belle et plus noble que celle de la plupart des héros de ses tragédies : la ville de Dreux était ravagée par une épidémie qui ressemblait à la peste; Rotrou était revêtu de la charge de lieutenant particulier au bailliage de cette ville. Ses amis de Paris le pressèrent de mettre sa vie en sûreté en quittant un séjour si dangereux. Son frère lui fit les plus vives instances et lui écrivit en style poétique, comme plus propre à le persuader : « Fuis, malheureux, fuis ces lieux empestés, fuis ce séjour affreux plein du courroux céleste; cette ville habitée par la mort dévorante. » Rotrou répondit à ce phébus non pas en poëte, mais en magistrat : « Le salut des citoyens m'est confié, j'en réponds à la patrie, je ne trahirai point l'honneur et ma conscience; je périrai à mon poste. Au moment où je vous écris, les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'hui; ce sera pour moi quand il plaira à Dieu. » Peu de jours après, il fut atteint de la maladie et mourut à quarante et un ans, dans toute la force de l'âge, le 28 juin 1650.

Colletet lui fit cette épitaphe :

Passant, vois dans Rotrou l'impuissance du sort :
Il est mort, et pourtant son nom se renouvelle;
Car si de ses beaux vers la grâce est immortelle,
N'a-t-il pas de quoi vivre en dépit de la mort?

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

LE CHATEAU DES ROCHERS.

La récente inauguration du chemin de fer de Vitré à Fougères a été l'occasion d'un pèlerinage au château des Rochers, situé à quelques kilomètres de Vitré, et dont les habitants montrent encore avec un certain orgueil les débris d'une tour qui fut jadis l'un des ornements de la demeure bien-aimée de madame de Sévigné.

Le château des Rochers, si l'on peut donner ce nom à la modeste habitation dont se contenta la spirituelle marquise, est l'un des points les plus pittoresques de la Bretagne. Il est bien peu de voyageurs qui ne se détournent de leur chemin pour aller rendre une courte visite à ces lieux si remplis du souvenir de la charmante femme « qui délaissait avec tant de bonheur la cour et les beaux esprits pour venir se reposer aux Rochers. »

Et cependant, quoi de plus simple que cette petite propriété dont l'horizon est partout borné par ces grands bois, « qu'elle avait vus pas plus haut que ça » et qui sont aujourd'hui « arbres de futaie », et par de vastes landes, steppes immenses qui assombrissent l'esprit et jettent sur les idées comme un immense voile de tristesse ?

« C'est là, disait-elle à madame de Grignan, sa fille, qu'en compagnie de l'abbé (l'abbé de Solanges, dont il est souvent question dans ses lettres) et d'un ou deux voisins complaisants, j'aime à me délasser de tous les tracas et de tous les soucis de la cour. »

C'est dans la tour que se trouve le fameux « cabinet vert » dont le nom revient sans cesse dans ses lettres ; c'est ce cabinet vert qui renfermait le secrétaire devant lequel elle s'asseyait avec tant de bonheur « pour causer quelques instants avec sa chère de Grignan. »

Le salon de compagnie est une vaste pièce haute de plafond et vivement éclairée ; il était attenant à cette « grande chambre » où, le soir, en revenant à la nuit tombante de se promener dans ses grands bois, elle aimait tant à venir s'asseoir devant un grand feu bien flambant, pour penser à tous ceux qui lui étaient chers, et surtout à sa belle madame de Grignan.

« Mon salon de compagnie doit s'honorer des illustres visites qui viennent de m'arriver, dit-elle plus loin. Je viens de recevoir madame la duchesse de Chaulnes, gouvernante de Bretagne, M. le duc de Chaulnes, le chevalier de Rohan, MM. de Geais, de Loc-Maria, qui viennent m'enlever à ma chère solitude pour me conduire à Rennes. »

Madame de Sévigné parle avec un charmant esprit de cette fameuse visite « où tout ce beau monde arrivait en si grand équipage, » qu'elle se sentit presque honteuse de « les recevoir en si piètre demeure. »

Digitized by Google

Un magnifique portrait, attribué à Mignard, décore ce salon ; la marquise y est représentée en pied et en costume de cour. Il est, dit-on, de la plus grande ressemblance.

En parcourant les appartements déserts, le parc, le vaste jardin, il semble que, malgré la solitude dont on est partout enveloppé, on ne soit pas seul, car le souvenir de madame de Sévigné y réside toujours et les remplit jusque dans leurs moindres recoins. Chaque meuble, chaque plante, chaque arbre rappelle pour ainsi dire une des particularités de cette existence charmante et redit un des faits et gestes de cette aimable femme.

Lorsque le hasard vous conduira au château des Rochers, allez vous asseoir sur le banc qui termine la galerie, la place favorite où elle se plaisait à discuter avec l'abbé ; relisez attentivement chacune de ses lettres, datée de son château des Rochers : peu à peu vous verrez votre solitude se peupler de gracieux fantômes, et vous vous retrouverez, comme par enchantement, au milieu de cet entourage brillant qu'elle a si bien et si spirituellement décrit.

LA GALERIE DE TABLEAUX DE DRESDE.

La renommée de la galerie de tableaux de Dresde existe depuis plus d'un siècle.

La base de toutes les collections d'art de Dresde est le cabinet d'objets d'art que déjà en 1560 l'électeur Auguste Ier avait fondé à l'exemple d'autres princes et seigneurs. Parmi les choses remarquables qu'il contenait, il s'y trouvait aussi un nombre considérable de tableaux, et même de prix, à ce qu'il paraît. D'après l'ancien inventaire de 1722, c'est de ce cabinet que proviennent la plupart des œuvres existantes de Cranach, de Dürer et autres anciens maîtres allemands, ainsi que plusieurs ouvrages d'élite de l'école italienne, tels, par exemple, que les deux excellents paysages de Claude Lorrain, et la fameuse Vénus du Titien, qui, par une singularité assez étrange du reste, fut désignée alors comme « le roi Philippe II d'Espagne, et la signora Laura. »

Le roi Auguste II forma des divers objets d'art de ce cabinet plusieurs collections séparées. C'est ainsi qu'apparaît pour la première fois depuis 1723 une galerie particulière de tableaux. Naturellement, l'envie de l'augmenter s'éveilla. Aux trésors provenant de l'ancien cabinet d'objets d'art furent ajoutés les meilleurs tableaux des diverses résidences et châteaux, ainsi que des églises et chapelles, et bientôt suivirent de nouvelles acquisitions très-importantes. Le premier achat de ce genre fut mené à fin par un expert en fait d'art, le baron Leplat, architecte du roi, qui, dans l'année 1728, par l'achat des antiquités des galeries Chigi et Albani, posa aussi le fondement de la collection des antiques de Dresde. Ce premier achat, fait le 15 juin 1723, fut la collection de la comtesse Wrzowoez à Prague, à laquelle appartiennent la belle copie flamande de la célèbre Léda de Michel-Ange, et quelques excellents portraits de Van Dyck. On vendit aussi à cette époque un grand nombre d'ouvrages flamands et hollandais, que la galerie de Dresde possède en si grande quantité. Malheureusement des rapports plus détaillés manquent sur ces acquisitions flamandes.

Quoi qu'il en soit, la véritable époque de la splendeur de la galerie de Dresde est le règne d'Auguste III et de son tout-puissant ministre, le comte de Brühl, de 1733 à 1763. L'amour de l'art est le côté le plus brillant du caractère du roi et de son favori. L'art tenait réellement au cœur du roi. Il déployait une activité sans exemple ; il avait partout des agents ; aucun sacrifice, aucune peine ne lui coûtait, dès qu'il s'agissait d'enrichir sa chère galerie.

En 1741, 263 tableaux furent achetés de la collection du comte Wallenstein au château de Dux ; en 1743, quatre toiles de Paul Véronèse d'une collection de Prague, et quantité de tableaux flamands et hollandais d'une collection laissée par le prince de Carignan à Paris.

C'est en 1743 que se place aussi l'acquisition de la fameuse Vierge d'Holbein. Ce magnifique tableau de Hans Holbein le jeune avait été, dans l'origine, peint pour le bourgmestre Jacob Meyer à Bâle, dont il représentait la famille sous la protection de la Mère de Dieu. Ce tableau fut vendu 1,000 thalers par un descendant de Meyer pour Amsterdam. Après bien des courses vagabondes, il arriva à Venise en la possession de la famille Delfino. C'est d'un membre de cette famille, de Giovannini Delfino, que le comte Algarotte en fit l'acquisition moyennant 1,000 sequins pour le compte du roi. Le 10 avril 1744, ce tableau arriva à Dresde.

Peu après eut lieu l'acquisition la plus importante, celle de la galerie dite de Modène, ou, pour parler plus exactement, d'un nombre de cent tableaux de la collection du duc François d'Este-Modène, qui se trouvaient partie à Modène même, partie à Ferrare. Le prix d'achat s'éleva à 100,000 sequins. Les négociations furent compliquées et difficiles, et il fallut encore faire bien des sacrifices d'argent avant que les tableaux fussent enfin envoyés de Venise le 6 juillet 1746.

Le trésor acquis était splendide. Parmi ces tableaux, il y avait six excellents Corrége : avant tout, *la Sainte Nuit*, *la Madeleine pénitente*, *le Denier du Cens* (*Gristo della moneta*), du Titien, plusieurs grands tableaux de Paul Véronèse, le portrait de Thomas More de Hans Holbein, qui passait alors pour un portrait de Ludovico Sforza, de Léonard de Vinci, et de nombreux ouvrages de l'école de Bologne.

Il est facile de se figurer quelle vive sensation produisit cette acquisition, surtout en Italie. De toutes parts on offrait aux agents du roi les tableaux les plus précieux, entre autres *le Joueur de violon*, de Raphaël, actuellement au palais Sciarra, à Rome, et *la Fornarina*, à demi déshabillée, du même maître, actuellement au palais Barberini. Il fut même question un moment de *la Madone de Foligno*. Mais cette négociation échoua par la maladresse du peintre saxon Siegmund Striebel, qui ne sut pas garder le secret, et donna ainsi occasion au procureur général du cloître de former opposition à la vente.

Les années suivantes amenèrent également de très-heureux résultats. En 1748, 69 tableaux de la galerie impériale de Prague furent acquis au prix de 50,000 thalers. Parmi eux, il y avait les deux excellents tableaux de Van Dyck, *Charles Ier d'Angleterre et son épouse*, et la magnifique *Chasse au sanglier* de Rubens. En 1750 eut lieu l'achat d'une *Predella* d'Ercole Grandi,

Digitized by Google

de Ferrare, provenant de la sacristie de l'église San Giovanni in Monte de Bologne, et, en 1752, l'achat du fameux tableau de Guido Reni, *Ninus et Semiramis*, ou, comme on le nommait alors plus exactement, *Salomon et la reine de Saba*, de la collection du marquis Tanara de Bologne, moyennant 6,000 écus.

Enfin, en 1753, eut lieu l'acquisition de la célèbre *Vierge sixtine*.

Le négociateur fut le peintre Carlo Cesare Giovannini de Bologne. Le prix d'achat était de 20,000 ducats ou 40,000 écus. On stipula, en outre, qu'il serait fait une copie du tableau de même grandeur, qui passe encore dans le cloître de Saint-Sixte, à Plaisance, pour le véritable original.

Cette magnifique acquisition termina en quelque sorte dignement la série des achats d'œuvres d'art pour la galerie. Il est vrai qu'en 1755, par l'intermédiaire encore du même Giovannini, le grand maître autel de Bagna Cavallo, la Vierge avec les saints, fut acquis du couvent de Pellegrini de Bologne; mais peu d'années après mourut le roi artiste, et ses successeurs ne purent suivre son noble exemple; même un certain nombre de tableaux flamands qui avaient été achetés furent aussitôt revendus par l'électeur Christian; heureusement quelques-uns des meilleurs, entre autres *la Mise au tombeau*, de Rembrandt, furent conservés.

Ce n'est que dans des temps rapprochés de nous que de remarquables acquisitions ont de nouveau été faites pour la galerie. En juin 1853, quinze tableaux espagnols furent achetés de la collection du roi Louis-Philippe; le complétement beau, sérieux et magnifique tableau, *Saint Rodrigue recevant d'un ange la couronne du martyre*, est du meilleur temps de Murillo. La galerie s'est enrichie aussi d'un grand nombre d'œuvres d'art qui se trouvaient éparses en divers endroits. Ce sont, entre autres, six tapisseries de Raphaël que Léon X aurait données à Frédéric le Sage, et six autres tapisseries de l'école flamande, dont les deux principales, *le Crucifiement* et *le Portement de croix*, paraissent indiquer les cartons de Quentyn Messys. Les pastels de Mengs et de Dietrich et les excellents Canaletti ont aussi trouvé actuellement une digne place dans la galerie.

Telles sont l'origine et l'histoire d'une galerie qui est assurément une des plus magnifiques du monde.

LE MUSÉE DE SAINT-GERMAIN EN LAYE.

Le Musée gallo-romain établi par l'ordre de l'Empereur dans le château de Saint-Germain en Laye va être inauguré. Nous empruntons à une notice de M. Ph. Beaune les détails suivants sur cette curieuse collection :

« Voici, dans la première salle, les produits des alluvions quaternaires, c'est-à-dire les collections de silex travaillés que l'on trouve mêlés aux ossements des animaux dont l'espèce est éteinte : l'*elephas primigenius*, le rhinocéros à narines cloisonnées, le grand hippopotame, le cerf d'Irlande, l'ours des cavernes, etc., puis les brèches ossifères des cavernes de la Dordogne avec les débris du renne, de l'aurochs, du bouquetin, de toutes ces races puissantes qui ont reculé devant l'invasion de l'homme ; les ossements ciselés,

Digitized by Google

gravés, creusés, façonnés aux usages domestiques ou hiératiques par la main humaine; la précieuse collection d'armes en silex donnée à l'Empereur par le roi de Danemark, le résultat des fouilles pratiquées dans les sablières du bassin de la Seine, et, dans l'ordre des temps, le choix inimitable des objets découverts dans la Somme par M. Boucher de Perthes, le père de l'archéologie antédiluvienne.

» La seconde salle est consacrée aux *monuments sépulcraux mégalithiques*. Ici s'écrira l'histoire des rudes populations qui ont élevé les dolmens et les allées couvertes à l'ouest, au nord, au midi, partout où la terre a été arrosée du sang généreux de nos pères. — La civilisation commence à poindre, l'industrie de l'homme se développe, déjà il sait polir la pierre et ébranler ces masses rocheuses qui effrayent l'œil aux champs de Karnac; il a découvert le secret de tailler le dur silex, et, en l'ajustant dans un bois de cerf fendu, de s'en faire une arme meurtrière; il fait sécher l'argile au soleil et invente l'art du potier; il aiguise des os, et d'une arête de poisson se fabrique une aiguille.

» Tous ces objets, qui intéresseront toujours l'industriel et l'historien, sont classés par groupes selon leurs diverses provenances. En face des vitrines qui les renferment, on a placé les reproductions au vingtième des principaux dolmens de la même époque, sous lesquels la plupart de ces débris ont été découverts.

» Le grand *tumulus-dolmen* de Gavr'inis occupe à lui seul, quoique en réduction, la troisième salle. Qui déchiffrera les mystérieux caractères gravés sur le granit de ses parois intérieures? Qui nous donnera la clef de ces hiéroglyphes, dont les enlacements étranges rappellent les primitives sculptures de l'Inde, ou l'art plus grossier encore des décorateurs de *manitous* en Amérique?

Après avoir donné un coup d'œil à la quatrième salle, où sont réunies les inscriptions gauloises et les médailles du même type; après en avoir admiré l'ameublement que l'on croirait l'œuvre d'une corporation d'ouvriers du seizième siècle; après avoir dissipé l'éblouissement que nous cause l'escalier de François Ier, si correctement restauré par l'éminent architecte du château, M. Eugène Millet, pénétrons au second étage d'abord, au milieu des habitations lacustres. L'âge de pierre n'a pas encore épuisé ses productions, car voici encore les haches de silex, les dards, les couteaux, les outils, les instruments en os, en écaille, en arêtes, en bois dur à moitié dégrossi. Nous touchons à l'ère de bronze, dont les vestiges, d'abord clair-semés, se pressent et s'accumulent dans la galerie voisine. La pierre cède le pas au métal : les épées, les colliers, les haches creuses, à gaîne, à oreillettes, à un ou deux tranchants, les larges poignards ont succédé aux armes de jet et aux casse-têtes du sauvage; plus nous nous rapprochons des temps historiques, et plus ces débris, arrachés aux lacs de l'Helvétie, deviennent variés et nombreux. L'airain n'a pas seulement triomphé des siècles, mais avec lui les ustensiles les plus fragiles, les plus humbles et les plus éphémères témoins de la vie domestique : fragments de tissus et de vêtements laineux, filets, engins de pêche et de chasse, menus objets de toilette féminine, et jusqu'à des échantillons miraculeusement conservés de

l'alimentation humaine : grains d'orge, de froment, de millet, fruits du chêne druidique, noisettes vieilles de plus de trois mille ans.

Les temps s'avancent et l'homme se perfectionne. Ouvrons une porte, et nous sommes dans la Gaule de *Brennus,* dans cette Gaule que les pédagogues de notre crédule enfance nous faisaient incolore, congelée, et qui nous apparaît aujourd'hui radieuse, échauffée de l'amour de la patrie. Comptez, si vous pouvez, les torques, les armillaires, les *umbones,* les casques, les bracelets, les glaives, les coutelas, les fragments de boucliers, de ceintures, de flèches, et à côté de ces terribles instruments de guerre, les instruments plus utiles et plus féconds de la paix.

La scène change, et quoique nous ayons à peine franchi trois ou quatre siècles, nous nous sentons déjà sur un sol cultivé et plus affermi, au milieu de peuplades plus stables et mieux connues de nous. N'assiste-t-on pas vraiment à la première exposition de l'industrie nationale, car la plupart de ces objets, œuvres patientes de nos ancêtres, portent dans leurs formes diverses l'individualité des tribus disséminées sur le sol celtique, le cachet, la signature de leurs fabricants?

Un dernier pas, et vous pouvez saluer César. Mais la salle destinée à l'histoire de la conquête n'est pas encore terminée, et nous commettrions une indiscrétion si nous lui apprenions que cette galerie sera le meilleur commentaire des *Commentaires,* puisqu'elle doit renfermer les plans en relief des principaux siéges entrepris par le dompteur des Gaules, avec les originaux ou *fac-simile* des armes, des machines, des engins destructeurs qui y furent employés. Quel nom donner à cette salle? Salle de César ou salle de l'Empereur? Le nom du héros que l'on restitue ou de l'historien qui l'a restitué? Mais le musée tout entier n'est-il pas l'œuvre du Souverain qui a éclairé les origines de notre histoire et prouvé sans réplique que, si nous fûmes vaincus un jour, nous le fûmes moins par César que par la civilisation?

Tel est le château de François Ier. Pour fonder le Musée gallo-romain, il n'a pas fallu seulement rassembler une collection, il a fallu créer une science. Cette science nous livre aujourd'hui une partie de ses secrets. Elle sera l'honneur du règne actuel aux yeux de l'érudition future, et l'on citera le Musée impérial de Saint-Germain tant que vivront l'amour de la France et l'amour des études historiques.

LES BIBLIOTHÈQUES EN EUROPE.

On lit dans le *Times* . « M. Natoli, ministre de l'instruction publique du royaume d'Italie, a récemment publié des notes statistiques concernant les bibliothèques de sept des principaux États de l'Europe. Les résultats sont dus à de nombreuses recherches faites avec beaucoup de soin. Ainsi nous apprenons que le royaume d'Italie possède 210 bibliothèques, dont 164 publiques et 46 privées, contenant 4,149,281 volumes. Ces bibliothèques sont fort riches en littérature ancienne et fort peu en ouvrages modernes. En Italie, les bibliothèques abondent en ouvrages religieux, ecclésiastiques, et ont fort peu d'ouvrages scientifiques. Dans beaucoup d'entre elles la littérature étrangère est nulle.

Digitized by Google

» Selon M. Natoli, la Grande-Bretagne posséderait 1,771,493 volumes, ou 6 volumes par 100 personnes de la population totale, pendant qu'en Italie la quantité de volumes serait au chiffre de la population comme 11,7 est à 100. En France, il y a 4,389,000 volumes, ou 11,7 pour 100 personnes; en Autriche, 2,488,000 volumes, ou 6,9 pour 100; en Prusse, 2,040,450 volumes, ou 11 pour 100; en Russie, 852,000 volumes, ou 1,3 pour 100; en Bavière, 1,268,500 volumes, ou 26,4 pour 100, et en Belgique, 509,100 volumes, ou 10,4 pour 100. La Bavière serait donc le pays où se trouverait, comparativement à sa population, la plus grande quantité de volumes.

» La France est, de tous ces pays, celui qui possède le plus de volumes, et Paris seul, dans ses bibliothèques publiques, en aurait le tiers. En Russie, sur les 852,000 volumes, Saint-Pétersbourg en a 446,000, et les 406,000 autres sont répandus dans tout le reste de l'empire. Il est d'usage dans beaucoup de bibliothèques en Russie, de faire relier les brochures séparément; aussi gagnent-elles en quantité considérablement. Ainsi, par exemple, la bibliothèque de Saint-Pétersbourg possède 30,000 volumes, tandis qu'en Angleterre, où l'espace est plus ménagé, ces 30,000 volumes en feraient au plus un millier.

» Les 210 bibliothèques italiennes se divisent ainsi : 33 appartiennent au gouvernement, 100 aux provinces et aux communes; 71 sont des propriétés particulières ou appartiennent à des institutions scientifiques ou à des corporations religieuses, et 6 à diverses localités. Dans la Campagna, les ouvrages scientifiques sont les plus nombreux. Dans la Lombardie, le Piémont et la Toscane, ce sont les ouvrages historiques et philosophiques qui sont le plus demandés. Dans les provinces méridionales, plus de la moitié des ouvrages recherchés sont religieux. Cela tient en partie au caractère ecclésiastique conservé dans les bibliothèques et à l'organisation théocratique des colléges.

» Sur les 988,510 volumes donnés en lecture dans le courant de la dernière année (1865), dans les 97 bibliothèques qui en prennent note sur des registres, 183,528 traitent des sciences naturelles et des mathématiques, 122,496 appartiennent à l'histoire et à la philologie, 70,537 à la philosophie et à la morale, 54,491 à la théologie, 193,972 à la jurisprudence, 261,689 aux beaux-arts, et 101,797 sont des encyclopédies, des dictionnaires, des ouvrages polygraphiques, etc. »

LE PARDON DE MARION DELORME.

A la dix-huitième répétition de *Marion Delorme*, les coulisses de la Porte Saint-Martin offrirent un incident curieux. Le dénoûment qui termine aujourd'hui la pièce n'existait pas. Marion se traînait en vain à deux genoux pour obtenir le pardon de Didier ; celui-ci la repoussait et ne trouvait d'accents que pour la maudire.

— Pauvre femme, disait-on, c'est bien dur ! Pourquoi ne pas lui pardonner?

— Parce que la moralité de la pièce le veut ainsi, répondait l'auteur.

— N'importe, murmurait madame Dorval, Didier est vraiment trop cruel.

— Faites pardonner! monsieur Hugo, faites pardonner! cria-t-on de toutes parts.

Digitized by Google

Hugo se laissa fléchir, et, le lendemain, il apporta cette magnifique scène du pardon que le public ne peut entendre sans verser des larmes.

CLARENCE ET CAUSSIDIÈRE.

L'*Entr'acte* a raconté l'anecdote suivante sur Clarence, à la fois artiste dramatique, peintre et sculpteur, de regrettable mémoire.

« Clarence avait signé un engagement avec le général Guédéonoff, directeur du théâtre français de Saint-Pétersbourg. Au moment où il allait partir pour la Russie, la révolution de Février éclata. Clarence cherchait dans sa pensée le moyen de rester dans sa patrie sans manquer à l'engagement qu'il avait signé. Tout à coup une idée qu'il croit lumineuse et infaillible lui traverse le cerveau.

» Il court chez Caussidière, alors préfet de police. « Je viens, dit-il, vous » prier de me faire arrêter... — Et qu'avez-vous fait? demande Caussidière. » — J'ai signé un engagement avec la Russie; je veux rester en France avec » ma chère liberté. Faites-moi arrêter... »

» Le préfet se met à rire, prend la main de Clarence en lui disant : « Allez » à Saint-Pétersbourg et revenez-en le plus tôt possible... » Clarence salua d'un air triste et partit pour la Russie, où il ne resta que huit mois. Il joua plusieurs fois devant l'empereur Nicolas, à qui il plut autant à cause de son talent que de sa tenue pleine de distinction; mais, atteint d'une nostalgie profonde, il sollicita et obtint la faveur de résilier son engagement et de revenir en France. »

M. SAMSON A FLORENCE.

M. Samson, l'éminent artiste de la Comédie française, a donné à Florence une représentation extraordinaire, dont le produit est destiné à élever une statue à Goldoni, le Molière italien.

C'est dans le rôle de Géronte, du *Bourru bienfaisant*, comédie écrite en français par Goldoni, que M. Samson, malgré ses soixante-quatorze ans, s'est présenté pour la première fois au public italien, qu'il a électrisé par sa jeunesse, par sa verve et plus encore par la correction admirable de son jeu.

Rappelé par les bravos du parterre et couronné sur la scène, cet homme excellent a reçu en Italie comme en France les témoignages d'estime et d'admiration qu'inspirent au public un talent exceptionnel et une existence exclusivement consacrée à l'art.

UNE SAINTE CÉCILE DE VAN DYCK.

Encore un chef-d'œuvre découvert par le plus grand des hasards.

La tour de l'église de Caelevoet, charmant petit village situé entre Uccle et Beersel, se trouvait depuis longtemps dans un état de vétusté déplorable.

Le conseil de fabrique, à différentes reprises, s'était adressé à la commission des monuments, afin d'obtenir un subside pour pouvoir faire exécuter les restaurations nécessaires. Aucune suite n'ayant été donnée à ces sollicitations réitérées, le digne pasteur qui dessert l'humble cure de Caelevoet depuis plus de trente ans prit le parti de s'adresser à ses ouailles, qui se cotisèrent et réunirent une somme dépassant même le prix des réparations.

Digitized by Google

Mais, quelle surprise!... En restaurant une partie du jubé, on découvrit entre deux planches un magnifique tableau de Van Dyck représentant une sainte Cécile.

C'est, de l'avis des artistes, une des plus belles œuvres de l'illustre peintre, et, chose aussi heureuse que surprenante, ce tableau est aussi bien conservé que s'il sortait d'une galerie.

Plusieurs personnes distinguées, entre autres M. le ministre de l'intérieur, se sont rendus à Caelevoet pour y admirer ce chef-d'œuvre, et aussi, dit-on, pour l'acquérir; mais le brave curé ne veut s'en dessaisir à aucun prix. Ce tableau est déposé provisoirement au presbytère, où les amateurs pourront le voir tous les jours, moyennant une légère rétribution perçue au bénéfice des pauvres de la localité.

POETES ET ÉCRIVAINS PENSIONNÉS PAR LOUIS XIV.

La *Revue de l'instruction publique* a retrouvé et publié une liste des poëtes et écrivains pensionnés par Louis XIV. Il nous a paru utile et curieux de la reproduire, tant à cause des noms qu'elle contient que des annotations qui les accompagnent :

Au sieur Pierre Corneille, premier poëte dramatique du monde, 2,000 fr.

Au sieur Desmarets, le plus fertile conteur et doué de la plus belle imagination qui ait jamais été, 1,200 fr.

Au sieur Ménage, excellent pour la critique des pièces, 2,000 fr.

Au sieur abbé de Pure, qui écrit l'histoire en latin *pur* et élégant, 1,000 fr.

Au sieur Corneille jeune, bon poëte français dramatique, 1,000 fr.

Au sieur Molière, excellent poëte comique, 1,000 fr.

Au sieur Benserade, poëte français fort agréable, 1,500 fr.

Au P. Lecointre de l'Oratoire, habile pour l'histoire, 1,500 fr.

Au sieur abbé Cottin, orateur français, 1,200 fr.

Au sieur Vallier, professant parfaitement la langue arabe, 600 fr.

Au sieur Perrier, poëte latin, 800 fr.

Au sieur Racine, poëte français, 800 fr.

Au sieur Chapelain, le plus grand poëte qui ait jamais été, et du plus solide jugement, 3,000 fr.

Au sieur abbé Cassagne, poëte, orateur et savant en théologie, 1,500 fr.

Au sieur Perrault, habile en poésie et belles-lettres, 1,500 fr.

Au sieur Mézeray, historiographe, 4,000 fr.

MAISONS HISTORIQUES DE LA RUE D'ARGENTEUIL ET DE LA RUE VISCONTI.

Les travaux de démolition entrepris dans la rue d'Argenteuil ont appelé récemment l'attention publique sur la maison qui porte dans cette rue le numéro 18. C'est dans cette maison, on le sait, que mourut le grand Corneille, ainsi que le constate une inscription gravée sur une table de marbre au fond de la cour. Elle indique que Pierre Corneille y est mort le 1er octobre 1684, et qu'elle a été érigée en 1826. Un buste de l'illustre poëte est placé

au-dessus de l'inscription de la cour, et sur une couronne de lauriers on lit ces mots : *Le Cid*, 1636.

Peu de personnes savent qu'il existe au n° 21 de la rue Visconti, ancienne rue des Marais Saint-Germain, une maison que des particularités analogues rendent non moins curieuse que la première : c'est l'ancien hôtel de Ranes, bâti sur l'emplacement du petit Pré aux Clercs, et où Jean Racine mourut le 22 avril 1699. Adrienne Lecouvreur y mourut également en 1730. Deux célébrités de la scène française, la Champmêlé et Hippolyte Clairon habitèrent aussi l'hôtel de Ranes, où une inscription gravée sur une table de marbre noir relate ces diverses circonstances.

LES THÉATRES D'EUROPE.

Le nombre total des théâtres en Europe est de 1,581. Sur ce nombre la France en compte 337; l'Italie, y compris la Vénétie, 346; l'Espagne, 168; la Grande-Bretagne, 150; l'Autriche, 150; l'Allemagne, 191; la Russie et la Pologne, 44; la Belgique, 34; la Hollande, 23; la Suisse, 20; la Suède et la Norvége, 18; le Danemark, 15; le Portugal, 16; la Turquie, 4; la Grèce, 4; la Roumanie, 3, et la Servie, 1.

LES ÉDITIONS DE MICHEL CERVANTES.

Il est mort en 1867 un singulier admirateur de Michel Cervantes, qui consacra une grande partie de sa vie et de sa fortune à acquérir un exemplaire de toutes les éditions du *Don Quichotte* qu'il put se procurer. On a trouvé dans sa bibliothèque 400 éditions de cet ouvrage en espagnol, 168 en français, 190 en anglais, 87 en portugais, 96 en italien, 70 en allemand, 4 en russe, 4 en grec, 8 en polonais, 6 en danois, 13 en suédois et 5 en latin.

UN PEINTRE CENTENAIRE.

Il s'est présenté au Salon des beaux-arts de l'année 1867 un fait sans précédent peut-être dans l'histoire de nos expositions périodiques.

M. Jean-Frédéric-Maximilien de Waldeck, né à Vienne (Autriche), le 16 mars 1766, et naturalisé Français, ayant atteint sa cent et unième année le 16 mars dernier, est élève de Vien, de David et de Proudhon.

Il figurait au palais des Champs-Élysées avec deux peintures à l'huile, achevées, d'après la déclaration de l'auteur, fin 1866.

SANS DOT.

M. Ulbach a raconté dans l'*Indépendance belge* l'histoire matrimoniale suivante :

« Il était une fois un jeune avocat de Valence qui s'appelait Victor Augier. Il vint passer quelque temps à Paris avec son ami Magallon. Admis dans la société, il y remarqua une personne charmante, la fille de l'aimable romancier Pigault-Lebrun. Il la vit deux ou trois fois avec plus d'intérêt et finit par en devenir amoureux.

» Prier la maîtresse de la maison de le présenter, de parler pour lui à Pigault-

Digitized by Google

Lebrun, passer enfin par tous les préliminaires de la demande en mariage, tels furent pour M. Augier le premier et le second acte de la pièce que je raconte.

» — Monsieur, répondit gaiement le romancier, je suis honoré de la démarche. Mais ma fille sera épousée sans dot. Semblable aux filles de Normandie, elle n'aura que son *chapel de roses*.

» Victor Augier n'hésita pas. Il préférait la grâce, la bonté, l'honneur, au mariage d'argent. Il maintint sa demande. Pigault-Lebrun l'embrassa et l'invita à dîner. Précisément, à ce dîner se trouvaient comme convives Michot, des Français, et sa femme, tante de la future, une autre tante et un parent. Au dessert, Pigault-Lebrun se lève, prend Victor Augier par la main et le présente en disant :

» — Voici un garçon de cœur et d'honneur qui demande à être mon gendre. Je lui ai fait savoir que je n'avais rien à donner à ma fille; il a préféré le bonheur à la fortune : il la prend sans dot.

» — Sans dot, c'est un peu sec! dit Michot; moi, je lui assure dix mille francs, dont je lui remettrai la moitié après la cérémonie.

» — Quant à moi, dit l'autre tante, j'ai quelque part, dans un vieil écrin, des diamants qui n'ont pas vieilli et une vieille argenterie qui a son poids. Je ne porte plus ceux-là, je ne me sers plus de celle-ci; je donne à ma nièce mon écrin et le service complet.

» — Allons, mes amis, reprit Pigault-Lebrun, je ne veux pas être en reste. J'ai mon amour-propre. Comme père de la mariée, je compléterai les deux cent mille francs, soit en linge, soit en argent. Soyez heureux, mes enfants, et aimez bien vos bons parents!... Parbleu! voilà un coquin qui a de la chance. Il croyait n'avoir qu'une jolie femme, et le voilà qui trouve une jolie femme et une jolie dot.

» Victor Augier eut encore un autre bonheur : celui d'avoir un fils, qui est Émile Augier, l'auteur dramatique que tout le monde connaît. »

Digitized by Google

ESSAI

SUR

L'ART DE RESTAURER LES FAIENCES ET PORCELAINES

Par THIAUCOURT

Avec un Avant-Propos par Ch. DAVILLIER.

L'année 1868 s'annonce comme devant être une des plus fécondes en grandes et illustres ventes publiques. Succédant à des années prospères, elle amène avec les calamités publiques et privées le besoin de liquider les collections d'objets d'art. Combien d'amateurs vont être contraints de revendre en gros ce qu'ils avaient amassé en détail, au prix de quels sacrifices, mais aussi de quelles joies! C'est la grande liquidation des bimbelots qui commence.

Or qui ne sait qu'aujourd'hui la multiplicité des amateurs et la rareté de la marchandise les ont rendus faciles en matière d'objets d'art? Telle faïence brisée ou endommagée n'aurait pas été honorée d'une enchère, qui aujourd'hui se vend au même prix que les objets intacts. C'est qu'aussi l'art de la restauration a fait des progrès immenses. Il a le nez fin, c'est au physique et au moral un homme *emunctæ naris*, celui qui ne se laisse pas prendre aux illusions d'une restauration bien conduite.

Parmi les plus habiles restaurateurs il faut citer l'ami Thiaucourt. Artiste lui-même, il a su joindre aux choses du métier le goût vif et fin de l'amateur. Son petit traité — une merveille typographique — en est la preuve. Qu'il sait bien que livrer les secrets de sa profession est peu de chose si l'on n'y joint l'entente du dessin, de la couleur et des mille agencements que donne le goût le plus sûr! Néanmoins les amateurs devront le remercier de les mettre à même de bien juger une restauration en connaissance de cause. Mieux avisés, ceux qui, voulant mettre le temps à profit, confieront à M. Thiaucourt le soin de recomposer leurs objets d'art brisés ou détériorés! Les enchères les récompenseront de leur prévoyance, et s'ils ne sont pas pressés de vendre, ils seront bien aises de posséder un objet intact au lieu et place de tessons et de débris que comporte toute collection un peu importante. A. B.

Chez 1° Auguste Aubry, 16, rue Dauphine;
2° L'auteur, 16, rue Trévise.

Digitized by Google

ABCD
ASTRONOMIQUE

Par M. Charles EMMANUEL

(Editeurs, MM. A. Lacroix, Verboeckhoven et Cᵉ. Prix, 2 fr. 50.)

M. Charles Emmanuel est un des vulgarisateurs les plus connus du public parisien. Les ouvriers du onzième arrondissement n'ont point oublié les leçons du savant professeur que la Société polytechnique avait chargé de leur faire un cours d'astronomie populaire. Dans l'ouvrage dont nous entretenons aujourd'hui nos lecteurs, M. Charles Emmanuel expose une méthode nouvelle qui montre combien se trompent ceux qui affirment avec dédain que l'astronomie sera toujours une science inaccessible à l'intelligence du vulgaire. Nous avons parcouru le livre et nous sommes demeuré convaincu avec l'auteur que chacun peut aborder, sans être mathématicien de naissance, cette étude de l'astronomie, qui a tant d'attrait pour tout le monde. Au livre est joint un appareil d'une grande simplicité : « Il se compose d'un disque mobile qui tourne librement sur un pivot central, au sein d'un cercle fixe et gradué qui l'enveloppe et le soutient de toutes parts. — Sur la surface du disque mobile sont projetées la sphère terrestre et la sphère céleste, qui se meuvent ainsi tout d'une pièce sous les divisions du cercle gradué. — Les fils attachés au centre facilitent beaucoup la lecture. — En cela, ajoute l'auteur à cette courte description, consiste tout le mécanisme d'un instrument qui, avec une promptitude sans exemple, fait l'office des globes plus ou moins coûteux et autres appareils compliqués dont on se sert aujourd'hui. Souvent même il donne la solution immédiate des problèmes les plus ardus qui, sans lui, nécessiteraient l'emploi du calcul. — Un disque mobile, un cercle immobile et quelques fils indicateurs, il n'en faut pas davantage pour qu'une seule et même figure puisse se prêter à toutes les exigences de l'enseignement dans une science admirable que chacun voudrait connaître, mais dont l'étude abstraite épouvante ou rebute la plupart des curieux. »

Il ne manque plus qu'une chose : l'assentiment du public, dit M. Charles Emmanuel dans son avant-propos. Nous croyons ne pas trop nous avancer en lui garantissant que cet assentiment ne lui fera point défaut.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pages

CALENDRIER 2

ARTICLES PRINCIPAUX DE L'ANNUAIRE. 6

HISTOIRE LITTÉRAIRE ET DRAMATIQUE DE L'ANNÉE, par M. **JULES JANIN**. 7

LE THÉATRE EN 1867. 7

LA POÉSIE 29

LES LIVRES. 34

GAVARNI (gravure) 41

NÉCROLOGIE. 43

GAVARNI. 43

COUSIN (gravure). 45

COUSIN 47

INGRES 48

Mlle GEORGES. 49

D'ORTIGUE ET FÉLIX MORNAND. 51

LAMBERT THIBOUST 52

FRANÇOIS PONSARD 54

FRANÇOIS PONSARD (gravure). 55

CHARLES BAUDELAIRE. 58

TABLE NÉCROLOGIQUE. 59

BEAUX-ARTS. EXPOSITION DES ARTISTES VIVANTS EN 1867. 62

Digitized by Google

Récompenses : Section de peinture et sculpture 68
Section d'architecture. 71
Exposition annuelle des travaux exécutés dans les ateliers intérieurs de l'école. 74
Salon de 1867. — Médailles accordées par le jury. . . . 75
Promotions dans l'ordre impérial de la légion d'honneur. 76
INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE. 78
Programme des prix décernés 78
ROTROU 80
VARIÉTÉS. 82
Le chateau des rochers. 82
La galerie de tableaux de Dresde 83
Le musée de Saint-Germain en Laye. 85
Les bibliothèques en Europe 87
Le pardon de Marion Delorme. 88
Clarence et Caussidière. 89
M. Samson a Florence. 89
Une sainte Cécile de Van Dyck 89
Poetes et écrivains pensionnés par Louis XIV 90
Maisons historiques de la rue d'Argenteuil et de la rue Visconti. 90
Les théatres d'Europe. 91
Les éditions de Michel Cervantes 91
Un peintre centenaire. 91
Sans dot 91
Essai sur l'art de restaurer les faïences et porcelaines . . . 93
A B C D astronomique. 94
Table des matières. 95

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, RUE GARANCIÈRE, 8.

Digitized by Google

ABONNEMENTS.

Un an. . . 64 fr.
Six mois. . 32 fr.
Trois mois. 16 fr.

LE

COURRIER FRANÇAIS

ABONNEMENTS.

Un mois
5 francs 50 c.
Un numéro
15 centimes.

JOURNAL POLITIQUE QUOTIDIEN

9, rue d'Aboukir, 9

Rédacteur en chef : A. VERMOREL.

Collaborateurs : Georges Duchesne, E. Siebecker, Louis Dagé, A. Lepage, Spoll, Dachet, Louis Dubois, Eugène Véron.

Le *Courrier Français* est le journal de la démocratie militante. Par la netteté de ses principes et la fermeté de ses opinions, il s'est fait une place rapide dans la presse parisienne.

Aussi indépendant en littérature qu'en politique, il ne publie que de bons romans.

Il offre à ses abonnés une PRIME gratuite choisie dans le catalogue de la *Librairie internationale* et de la *Librairie Pagnerre.*

Envoyer un mandat-poste ou une valeur à vue sur Paris, à l'ordre de M. LOUIS MACON, administrateur du Courrier Français.

N. B. — Un numéro d'essai avec la liste des primes est envoyé *franco* à toute personne qui en fait la demande.

9, rue d'Aboukir, 9

A LOUER

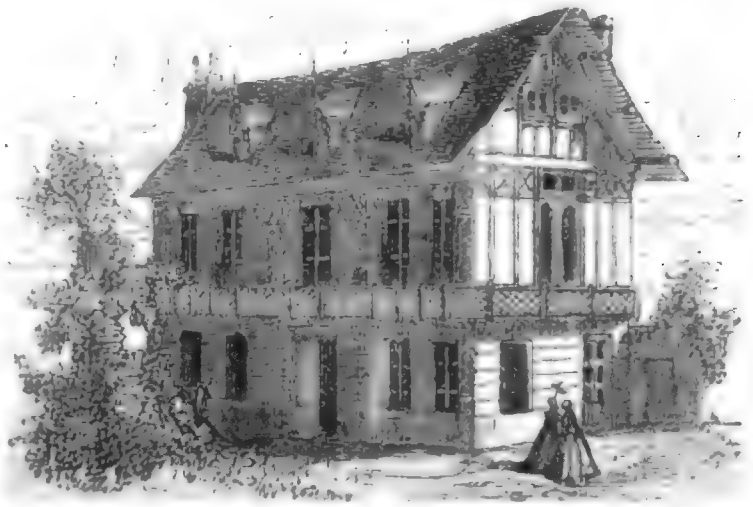
MAISON DE PLAISANCE MEUBLÉE

A VILLEQUIER

CANTON DE CAUDEBEC-EN-CAUX

ARRONDISSEMENT D'YVETOT (SEINE-INFÉRIEURE)

Grand et petit Salon
Salle à manger
Chambres de maîtres
Chambres de domestiques
Cuisine, Buanderie
Dépendances
Balcon couvert
Jardin anglais et potager
avec vue admirable
sur la basse Seine



Transport
par
le chemin de fer de l'Ouest
et bateau à vapeur

S'adresser :

1° à Paris, chez le Propriétaire
18, rue de Seine

2° à Caudebec, à M. Biochet
notaire

3° à Villequier, sur les lieux

OFFICE POLYTECHNIQUE

ET ADMINISTRATIF

Retouches de style scientifique, industriel, dramatique, épistolaire. — **Correction,** pureté grammaticale, clarté, élégance, concision. — **Rédactions** littéraires, scientifiques, administratives, commerciales. Pétitions, réclames, mémoires, articles de publicité, discours. — **Copies** rapides, élégantes. — **Écritures** de luxe, missels illustrés, généalogies. — **Recherches** littéraires, scientifiques dans les bibliothèques, travaux héraldiques. — **Traductions** officielles en toutes langues, commerce, sciences, actes de l'état civil pour mariages. — **Dessins** de plans de machines. — **Brevets d'invention** en tous pays. — **Employés** pour le dehors, à l'heure, à la journée ou au mois. — **Autographies,** écrits ou dessins quelconques. — **Projets en tout genre,** chemins de fer, travaux d'irrigation, constructions civiles, machines avec devis, séries de prix. — **Direction de tous travaux de la compétence d'un ingénieur,** surveillance, règlements et contentieux.

Ancienne maison **PALIS.**

V. PROU, *ingénieur civil*, directeur, 15, *place de la Bourse,* à Paris.

BEAUX ET BONS

PARAPLUIES

TOUT EN SOIE

12 FRANCS

CANNES, CRAVACHES & FOUETS

PRIX FIXE MARQUÉ EN CHIFFRES CONNUS

ANTOINE

FABRICANT

Galerie de Chartres, 26 & 29

PALAIS-ROYAL

PARIS

Expéditions en Province

Digitized by Google

LES DEUX ÉCLAIRÉS ET LES TÉNÉBREUX

SOCIÉTÉ DES ALLUMETTES LANDAISES

CAPITAL : 110,000 FRANCS

56, RUE DE SAINT-PÉTERSBOURG, PARIS

Dépôts dans les principaux chantiers

DÉPOTS A LONDRES, BRUXELLES, ANVERS, CAEN, BORDEAUX, ETC.

ALLUME-FEUX

DITS

ALLUMETTES LANDAISES

BREVETÉS POUR LA FRANCE ET L'ÉTRANGER

ADMIS A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867

Ces Allume-Feux, fabriqués avec des rafles de maïs provenant du **domaine impérial des Landes,** allument immédiatement tous feux de bois, charbon de terre et **coke, sans l'aide d'aucun autre combustible,** avec une économie de **plus de 50 p. 100** sur le petit bois et les autres allume-feux.

Pour les feux de bois, un seul, de moyenne grandeur, suffit. Pour le charbon de terre, et surtout pour le **coke,** on en mettra trois ou quatre, ou plus s'ils sont petits, et selon la nature du charbon et du coke, en les plaçant en croix, de façon à ne pas étouffer la flamme.

Les petits, même coupés en plusieurs morceaux, **sont précieux pour allumer, dans les cuisines, le charbon de bois et le charbon de Paris,** avantageusement connu depuis de longues années. Ces nouveaux Allume-Feux ont été expérimentés par la SOCIÉTÉ DES CHARBONS DE PARIS, 86, rue de Lafayette, qui en tient à la disposition de sa nombreuse clientèle, et les recommande de préférence à tous produits de ce genre. — Dépôts aussi chez MM. CAMBUZAT, 60, rue Marbeuf; — TOUFFLIN, 23, rue de Constantinople; — MAISTRIAU, rue Montebello (La Chapelle); maisons connues pour la bonne qualité de leurs produits.

Ces Allume-feux sont, en outre de leur bon marché, d'un emmagasinage facile; quoique s'allumant aisément, ils ne présentent aucun danger d'inflammabilité : **ils ne s'altèrent pas à l'humidité.** Ils font, **à eux seuls,** un feu agréable et économique d'un quart d'heure à vingt minutes. Il suffit de s'en

PRIX :

Moyenne grandeur, LE MILLE.	15 fr.	»
Petite — —	12	50 c.
Extra-belle — —	20	»

ENTREPOT GÉNÉRAL

56, rue de Saint-Pétersbourg, 56

Digitized by Google

et à l'étranger
83, Faubg du Temple
PARIS

L'Ami des enfants, tel est le titre d'un charmant petit journal que tous les enfants nous sauront gré de leur signaler.

Ce recueil a pour but d'instruire en amusant. A l'aide de magnifiques gravures et d'une rédaction intéressante, il apprend aux enfants l'histoire, la géographie, les sciences, l'histoire naturelle, la biographie des personnages célèbres, tout cela entremêlé de contes et de nouvelles qui reposent des études sérieuses.

Comme cadeau de jour de l'an, un beau livre à gravures est certainement une chose agréable ; mais on l'a bien vite lu et relu, et un mois ne s'est pas écoulé que les parents doivent songer à donner autre chose à leurs enfants.

Un journal, au contraire, possède un attrait continuel; chaque numéro vient périodiquement intéresser les jeunes lecteurs, qui attendent sa venue avec impatience. C'est un cadeau qui dure toute l'année et qui rappelle sans cesse le parent ou l'ami qui l'a fait.

L'Ami des enfants publie tous les dix jours, le 10, le 20 et le 30 de chaque mois, une livraison de 16 pages de texte avec 6 ou 8 gravures et une couverture. Au bout de l'année, le journal forme un magnifique volume de 576 pages, illustré de près de 300 dessins gravés par nos premiers artistes.

Le prix de l'abonnement est de 5 fr. pour Paris, 6 fr. pour les départements et l'Algérie.

En adressant un mandat ou des timbres-poste au directeur, M. A. Ballot, rue Monsieur-le-Prince, n° 28, à Paris, on recevra de suite tous les numéros parus depuis le 10 novembre, époque à laquelle a commencé l'année.

Beau choix de clichés pour livres et journaux illustrés, à de bonnes conditions. A. Ballot, rue Monsieur-le-Prince, n° 28, à Paris.

Envoi en province et à l'étranger — **17, RUE DE LA PAIX, 17** — *Envoi en province et à l'étranger*

MADRILEGNES
BONBONS NOUVEAUX
AU MADÈRE.
PATTI
BONBON NOUVEAU

SIRAUDIN

MADRILEGNES
BONBONS NOUVEAUX
AU MADÈRE.
PATTI
BONBON NOUVEAU

Marrons glacés fabriqués d'une manière spéciale par des procédés et des parfums acquis à la Maison par brevet

LA MAISON N'A DE DÉPOT QU'A BORDEAUX, CHEZ MM. FORESTIER

Elle expédie directement en province et à l'étranger

THÉATRE ROBERT-HOUDIN

Les mardis, jeudis et samedis, séance par le professeur Cleverman. — Les lundis, mercredis, vendredis, dimanches, séance par M. Varner.

Tous les dimanches, séance à 2 heures, sans préjudice de celle du soir.

Loges et avant-scène.	4 fr. »
Stalles et balcons.	3 fr. »
Galerie.	1 fr. 50 c.

En location, 0,50 centimes en plus.

THÉATRE CLEVERMAN

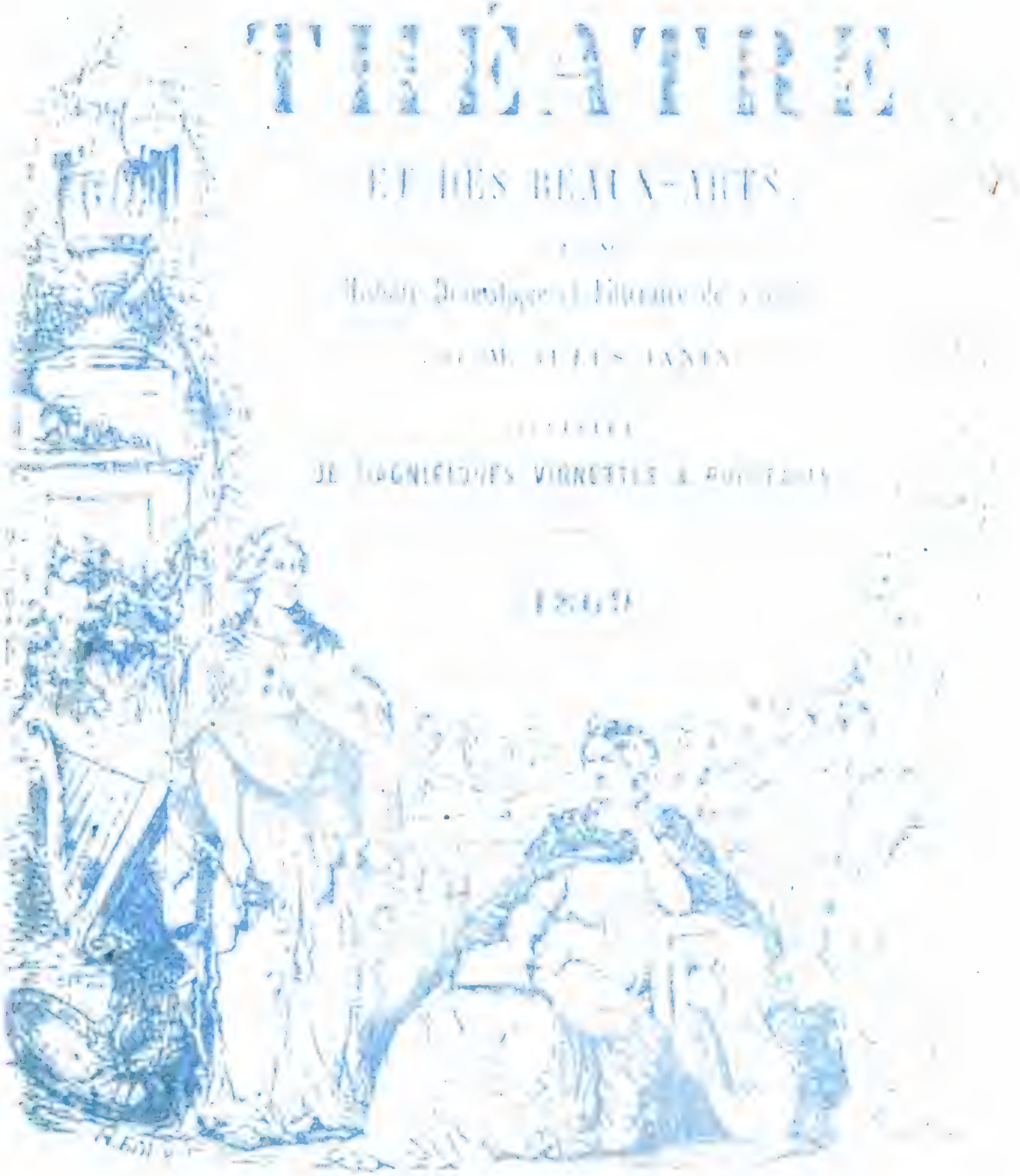
La foule se presse chaque soir dans la charmante salle du boulevard des Italiens où le professeur Cleverman donne des séances de prestidigitation de nature à défier la plus pénétrante perspicacité.

Le Pâtissier des Italiens, la Guirlande de fleurs, le Petit Arlequin et surtout le *Panier indien* sont du plus saisissant effet.

Ajoutez à cela que l'élocution facile et élégante de M. Cleverman donne à ses soirées le rare attrait d'une conférence amusante, et l'on est, dès lors, obligé de reconnaître que le théâtre Robert-Houdin est à juste titre le rendez-vous de prédilection des familles appartenant à la meilleure société.

PARIS. TYP. DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR, 8, RUE GARANCIÈRE.

Digitized by Google



Digitized by Google

17e ANNÉE. ALMANACH 1869

DE LA LITTÉRATURE

DU

THÉATRE

ET DES BEAUX-ARTS,

CONTENANT

LE SALON DE 1868,

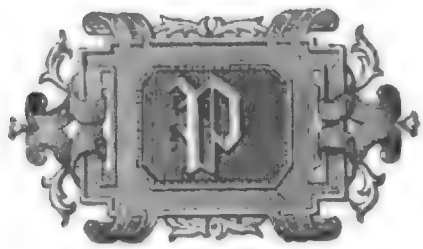
ARTICLES LITTÉRAIRES, — NÉCROLOGIE DES ÉCRIVAINS ET ARTISTES MORTS DANS LE COURS DE L'ANNÉE, — ACADÉMIE, — ANECDOTES DU THÉATRE, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS, ETC., ETC.;

PRÉCÉDÉ D'UNE

HISTOIRE LITTÉRAIRE ET DRAMATIQUE DE L'ANNÉE

PAR M. JULES JANIN.

ILLUSTRÉ DE VIGNETTES ET PORTRAITS.



PARIS.

LIBRAIRIE PAGNERRE,

RUE DE SEINE, 18.

LE VERSEAU.

JANVIER a 31 jours.

La lune commence le 15 décembre et finit le 11 janvier.

Les jours croissent de 23 m. le mat. et de 43 m. le soir.
Le 15, 8 heures 33 minutes de jour, 15 heures 27 minutes de nuit.

1 vendr.	CIRCONCISION.
2 samedi.	s. Basile, évêque.
3 DIM.	s^e Geneviève.
4 lundi.	s. Rigobert.
5 mardi.	s^e Amélie.
6 mercr.	EPIPHANIE.
7 jeudi.	s. Théodore.
8 vendr.	s. Lucien.
9 samedi.	s. Julien.
10 DIM.	s. Guillaume.
11 lundi.	s^e Hortense.
12 mardi.	s^e Césarine.
13 mercr.	Bapt. de N. S.
14 jeudi.	s. Hilaire.
15 vendr.	s. Maur.
16 samedi.	s. Marcelin.
17 DIM.	s. Antoine.
18 lundi.	C. s. Pierre à Rome.
19 mardi.	s. Sulpice.
20 mercr.	s. Sébastien.
21 jeudi.	s^e Agnès.
22 vendr.	s. Vincent.
23 samedi.	s. Ildefonse.
24 DIM.	*Septuagésime.*
25 lundi.	Conv. s. Paul.
26 mardi.	s^e Paule.
27 mercr.	s^e Angélique.
28 jeudi.	s. Charlemagne.
29 vendr.	s. Franç. de Sales.
30 samedi.	s^e Martine.
31 DIM.	*Sexagésime.*

☾ D. Q. le 5, à 6 h. 32 m. du matin.
● N. L. le 12, à 7 h. 2 m. du soir.
☽ P. Q. le 21, à 0 h. 36 m. du matin.
○ P. L. le 28, à 1 h. 40 m. du matin.

LES POISSONS.

FÉVRIER a 28 jours.

La lune commence le 12 janvier et finit le 10 février.

Les jours croissent de 47 m. le mat. et de 45 m. le soir.
Le 15, 10 heures 9 minutes de jour, 13 heures 51 minutes de nuit.

1 lundi.	s. Ignace.
2 mardi.	*Purification.*
3 mercr.	s. Blaise.
4 jeudi.	s. Gilbert.
5 vendr.	s^e Agathe.
6 samedi.	s. Wast.
7 DIM.	*Quinquagésime.*
8 lundi.	s. Jean de Matha.
9 mardi.	*Mardi gras.*
10 mercr.	*Cendres.*
11 jeudi.	s^e Euphrosine.
12 vendr.	s^e Eulalie.
13 samedi.	s. Polyeucte.
14 DIM.	*Quadragésime.*
15 lundi.	s. Onésime.
16 mardi.	s. Sylvain.
17 mercr.	s^e Marianne. Q. T.
18 jeudi.	s. Siméon.
19 vendr.	s. Gabriel.
20 samedi.	s. Eucher.
21 DIM.	*Reminiscere.*
22 lundi.	Ch. de s. P^re à Ant.
23 mardi.	s^e Isabelle.
24 mercr.	s. Mathias.
25 jeudi.	s. Taraise.
26 vendr.	s. Alexis.
27 samedi.	s^e Honorine.
28 DIM.	*Oculi.*

☾ D. Q. le 3, à 5 h. 5 m. du soir.
● N. L. le 11, à 2 h. 3 m. du soir.
☽ P. Q. le 19, à 5 h. 15 m. du soir.
○ P. L. le 26, à 0 h. 14 m. du soir.

LE BÉLIER.

MARS a 31 jours.

La lune commence le 11 février et finit le 12 mars.

Les jours croissent de 1 h. 3 min. le matin et de 47 m. le soir.
Le 15, 11 heures 48 min. de jour, 12 heures 12 minutes de nuit.

1 lundi.	s. Aubin.
2 mardi.	s^e Camille.
3 mercr.	s. Casimir.
4 jeudi.	*Mi-carême.*
5 vendr.	s. Drausin.
6 samedi.	s^e Colette.
7 DIM.	*Lætare.*
8 lundi.	s. Jean de Dieu.
9 mardi.	s^e Françoise.
10 mercr.	40 Martyrs.
11 jeudi.	s. Constantin.
12 vendr.	s. Pol, évêque.
13 samedi.	s^e Mathilde.
14 DIM.	*Passion.*
15 lundi.	s. Abraham.
16 mardi.	s^e Gertrude.
17 mercr.	s. Patrice.
18 jeudi.	s. Alexandre.
19 vendr.	s. Joseph.
20 samedi.	s. Joachim.
21 DIM.	*Rameaux.*
22 lundi.	s. Octave.
23 mardi.	s. Victor.
24 mercr.	s. Gabriel.
25 jeudi.	*Annonciation.*
26 vendr.	*Vendredi saint.*
27 samedi.	s^e Lydie.
28 DIM.	PAQUES.
29 lundi.	s. Eustase.
30 mardi.	s^e Amédée.
31 mercr.	s^e Cornélie.

☾ D. Q. le 5, à 5 h. 52 m. du matin.
● N. L. le 13, à 8 h. 56 m. du matin.
☽ P. Q. le 21, à 6 h. 3 m. du matin.
○ P. L. le 27, à 9 h. 42 m. du soir.

LE TAUREAU.

AVRIL a 30 jours.

La lune commence le 13 mars et finit le 11 avril.

Les jours croissent de 57 m. le mat. et de 44 m. le soir.
Le 15, 13 heures 39 min. de jour, 10 heures 21 minutes de nuit.

1 jeudi.	s. Hugues.
2 vendr.	s. François de P.
3 samedi.	s. Richard.
4 DIM.	*Quasimodo.*
5 lundi.	sᵉ Irène.
6 mardi.	s. Célestin.
7 mercr.	s. Hégésippe.
8 jeudi.	s. Gauthier.
9 vendr.	sᵉ Marie Egypt.
10 samedi.	sᵉ Azélie.
11 DIM.	s. Léon.
12 lundi.	s. Jules.
13 mardi.	s. Marcellin.
14 mercr.	s. Justin.
15 jeudi.	s. Paterne.
16 vendr.	s. Fructueux.
17 samedi.	s. Anicet.
18 DIM.	s. Parfait.
19 lundi.	s. Léon.
20 mardi.	sᵉ Emma.
21 mercr.	s. Anselme.
22 jeudi.	sᵉ Opportune.
23 vendr.	s. Georges.
24 samedi.	s. Robert.
25 DIM.	s. Marc.
26 lundi.	s. Clet.
27 mardi.	s. Anthime.
28 mercr.	sᵉ Prudence.
29 jeudi.	s. Antoine.
30 vendr.	s. Eutrope.

☾ D. Q. le 3, à 8 h. 57 m. du soir.
● N. L. le 12, à 1 h. 57 m. du matin.
☽ P. Q. le 19, à 3 h. 15 m. du soir.
○ P. L. le 26, à 6 h. 31 m. du matin.

LES GÉMEAUX.

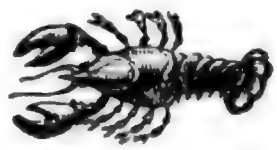
MAI a 31 jours.

La lune commence le 12 avril et finit le 10 mai.

Les jours croissent de 39 m. le mat. et de 40 m. le soir.
Le 15, 15 heures 13 min. de jour, 8 heures 47 minutes de nuit.

1 samedi.	s. Philippe, s. Jac.
2 DIM.	s. Athanase.
3 lundi.	*Rogations.*
4 mardi.	sᵉ Monique.
5 mercr.	s. Augustin.
6 jeudi.	ASCENSION.
7 vendr.	s. Auguste.
8 samedi.	s. Désiré.
9 DIM.	s. Isidore.
10 lundi.	s. Gordien.
11 mardi.	s. Mamert.
12 mercr.	s. Pancrace.
13 jeudi.	s. Servais.
14 vendr.	s. Erambert.
15 samedi.	sᵉ Delphine. *V. j.*
16 DIM.	PENTECÔTE.
17 lundi.	s. Pascal.
18 mardi.	s. Éric.
19 mercr.	sᵉ Perr. Q. T.
20 jeudi.	s. Bernard.
21 vendr.	sᵉ Virginie.
22 samedi.	sᵉ Julie.
23 DIM.	*Trinité.*
24 lundi.	sᵉ Jeanne.
25 mardi.	s. Urbain.
26 mercr.	s. Olivier.
27 jeudi.	FÊTE-DIEU.
28 vendr.	s. Maximin.
29 samedi.	sᵉ Émilie.
30 DIM.	sᵉ Perrine.
31 lundi.	sᵉ Pétronille.

☾ D. Q. le 3, à 1 h. 50 m. du soir.
● N. L. le 11, à 4 h. 17 m. du soir.
☽ P. Q. le 18, à 9 h. 39 m. du soir.
○ P. L. le 25, à 3 h. 32 m. du soir.



L'ÉCREVISSE.

JUIN a 30 jours.

La lune commence le 11 mai et finit le 9 juin.

Les j. cr. jusqu'au 22 de 6 m. le mat. et de 13 m. le soir.
Le 15, 16 heures 5 minutes de jour, 7 heures 55 minutes de nuit.

1 mardi.	s. Pamphile.
2 mercr.	s. Pothin.
3 jeudi.	sᵉ Clotilde.
4 vendr.	s. Quirin.
5 samedi.	s. Boniface.
6 DIM.	sᵉ Pauline.
7 lundi.	s. Prime.
8 mardi.	s. Médard.
9 mercr.	sᵉ Pélagie.
10 jeudi.	s. Landri.
11 vendr.	s. Barnabé.
12 sam.	sᵉ Olympe.
13 DIM.	s. Antoine de Pad.
14 lundi.	s. Elisée.
15 mardi.	s. Modeste.
16 mercr.	s. Cyr.
17 jeudi.	sᵉ Laure.
18 vendr.	sᵉ Marine.
19 samedi.	sᵉ Aline.
20 DIM.	s. Gervais.
21 lundi.	s. Alban.
22 mardi.	s. Paulin.
23 mercr.	s. Félix.
24 jeudi.	s. *Jean-Baptiste.*
25 vendr.	s. Prosper.
26 samedi.	s. Babolein.
27 DIM.	sᵉ Adèle.
28 lundi.	s. Irénée.
29 mardi.	s. Pierre, s. Paul.
30 mercr.	s. Bertrand.

☾ D. Q. le 2, à 7 h. 31 m. du matin.
● N. L. le 10, à 4 h. 1 m. du matin.
☽ P. Q. le 17, à 2 h. 25 m. du matin.
○ P. L. le 24, à 1 h. 48 m. du matin.

LE LION.

JUILLET a 31 jours.

La lune commence le 10 juin et finit le 8 juillet.

Les jours décroiss. de 32 m. le mat. et de 28 m. le soir.
Le 15, 15 heures 43 min. de jour, 8 heures 17 minutes de nuit.

1 jeudi.	s. Martial.
2 vendr.	Visitat. de N.-D.
3 samedi.	s. Anatole.
4 Dim.	s^e Berthe.
5 lundi.	s^e Zoé, martyre.
6 mardi.	s. Tranquille.
7 mercr.	s. Procope.
8 jeudi.	s. Aquila.
9 vendr.	s. Cyrille.
10 samedi.	s^e Félicité.
11 Dim.	Transl. s. Benoît.
12 lundi.	s. Gualbert.
13 mardi.	s. Eugène.
14 mercr.	s. Bonaventure.
15 jeudi.	s. Henri.
16 vendr.	Notre-Dame M. C.
17 samedi.	s. Alexis.
18 Dim.	s. Clair.
19 lundi.	s. Vincent de Paul.
20 mardi.	s^e Marguerite.
21 mercr.	s. Félicien.
22 jeudi.	s^e Madeleine.
23 vendr.	s. Apollinaire.
24 samedi.	s^e Christine. *V.*
25 Dim.	s. Jacq. s. Christ.
26 lundi.	Tr. de s. Marcel.
27 mardi.	s^e Nathalie.
28 mercr.	s^e Anne.
29 jeudi.	s^e Marthe.
30 vendr.	s. Ours.
31 samedi.	s. Germain l'Aux.

☾ D. Q. le 2, à 0 h. 55 m. m.
● N. L. le 9, à 1 h. 47 m. du soir.
☽ P. Q. le 16, à 6 h. 57 m. du matin.
○ P. L. le 23, à 2 h. 4 m. du soir.
☾ D. Q. le 31, à 5 h. 16 m. s.

LA VIERGE.

AOUT a 31 jours.

La lune commence le 9 juillet et finit le 6 août.

Les jours décroiss. de 42 m. le mat. et de 55 m. le soir.
Le 15, 14 heures 22 min. de jour, 9 heures 38 minutes de nuit.

1 Dim.	s. Pierre ès liens.
2 lundi.	s^e Alphonsine.
3 mardi.	Inv. s. Etienne.
4 mercr.	s. Dominique.
5 jeudi.	s. Abel.
6 vendr.	Transfig. de N.-S.
7 samedi.	s. Gaëtan.
8 Dim.	s. Justin.
9 lundi.	s. Florent.
10 mardi.	s. Laurent.
11 mercr.	s^e Susanne.
12 jeudi.	s^e Claire.
13 vendr.	s. Hippolyte.
14 samedi.	s. Alfred. *Vig. j.*
15 Dim.	ASSOMPTION.
16 lundi.	s. Roch.
17 mardi.	s. Mammès.
18 mercr.	s^e Hélène.
19 jeudi.	s. Louis, évêque.
20 vendr.	s. Bernard.
21 samedi.	s. Privat.
22 Dim.	s. Symphorien.
23 lundi.	s. Sidoine.
24 mardi.	s. Barthélemy.
25 mercr.	s. Louis, roi.
26 jeudi.	s. Zéphirin.
27 vendr.	s. Césaire.
28 samedi.	s. Gustave.
29 Dim.	s. Merry.
30 lundi.	s. Fiacre.
31 mardi.	s. Ovide.

● N. L. le 7, à 10 h. 17 m. du soir.
☽ P. Q. le 14, à 0 h. 50 m. du soir.
○ P. L. le 22, à 4 h. 33 m. du matin.
☾ D. Q. le 30, à 8 h. 7 m. du matin.

LA BALANCE.

SEPTEMBRE a 30 jours.

La lune commence le 7 août et finit le 5 septembre.

Les jours décroiss. de 42 m. le mat. et de 1 h. 2 m. le soir.
Le 15, 12 heures 38 min. de jour, 11 heures 22 minutes de nuit.

1 mercr.	s. Leu, s. Gilles.
2 jeudi.	s. Lazare.
3 vendr.	s. Grégoire le Gr.
4 samedi.	s^e Rosalie.
5 Dim.	s. Bertin.
6 lundi.	s^e Eve.
7 mardi.	s. Cloud.
8 mercr.	*Nativité.*
9 jeudi.	s. Omer, évêque.
10 vendr.	s^e Pulchérie.
11 samedi.	s. Hyacinthe.
12 Dim.	s. Raphaël.
13 lundi.	s. Aimé.
14 mardi.	Exalt. s^e Croix.
15 mercr.	s. Nicomède. Q. T.
16 jeudi.	s^e Lucie.
17 vendr.	s. Lambert.
18 samedi.	s. Jean Chrys.
19 Dim.	s. Janvier.
20 lundi.	s. Eustache.
21 mardi.	s. Matthieu.
22 mercr.	s. Maurice.
23 jeudi.	s. Constant.
24 vendr.	s. Germer.
25 samedi.	s. Firmin.
26 Dim.	s^e Justine.
27 lundi.	s. Côme, s. Damien
28 mardi.	s. Céran.
29 mercr.	s. Michel, arch.
30 jeudi.	s. Jérôme.

● N. L. le 6, à 6 h. 16 m. du matin.
☽ P. Q. le 12, à 9 h. 33 m. du soir.
○ P. L. le 20, à 8 h. 50 m. du soir.
☾ D. Q. le 28, à 9 h. 19 m. du soir.

Digitized by Google

LE SCORPION.

OCTOBRE a 31 jours.

La lune commence le 6 septembre et finit le 4 octobre.

Les jours décroiss. de 47 m. le mat. et de 59 m. le soir.

Le 15, 10 heures 47 min. de jour, 13 heures 13 minutes de nuit.

1 vendr.	s. Remi, évêque.
2 samedi.	ss. Anges gardiens.
3 Dim.	s. Denis l'Aréopag.
4 lundi.	s. Franç. d'Assise.
5 mardi.	s^e Flavie.
6 mercr.	s. Bruno.
7 jeudi.	s. Serge.
8 vendr.	s^e Brigitte.
9 samedi.	s. Denis, évêque.
10 Dim.	s. François Borgia.
11 lundi.	s. Venant.
12 mardi.	s. Wilfrid.
13 mercr.	s. Edouard.
14 jeudi.	s. Calixte.
15 vendr.	s^e Thérèse.
16 samedi.	s. Léopold.
17 Dim.	s^e Estelle.
18 lundi.	s. Luc, évangéliste.
19 mardi.	s. Amable.
20 mercr.	s^e Cléopâtre.
21 jeudi.	s^e Ursule.
22 vendr.	s. Mellon.
23 samedi.	s. Hilarion.
24 Dim.	s. Magloire.
25 lundi.	s. Crépin, s. Crép.
26 mardi.	s. Rustique.
27 mercr.	s. Frumence, év. *V.*
28 jeudi.	s. Simon, s. Jude.
29 vendr.	s. Narcisse.
30 samedi.	s. Lucain. *V. j.*
31 Dim.	s. Quentin.

● N. L. le 5, à 2 h. 29 m. du soir.
☽ P. Q. le 12, à 10 h. 12 m. du matin.
○ P. L. le 20, à 2 h. 7 m. du soir.
☾ D. Q. le 28, à 8 h. 44 m. du matin.

LE SAGITTAIRE.

NOVEMBRE a 30 jours.

La lune commence le 5 octobre et finit le 2 novembre.

Les jours décroiss. de 45 m. le mat. et de 34 m. le soir.

Le 15, 9 heures 7 minutes de jour, 14 heures 53 minutes de nuit.

1 lundi.	Toussaint.
2 mardi.	Trépassés.
3 mercr.	s. Marcel.
4 jeudi.	s. Charles.
5 vendr.	s^e Bertilde.
6 samedi.	s. Léonard.
7 Dim.	s. Ernest.
8 lundi.	s^es Reliques.
9 mardi.	s. Mathurin.
10 mercr.	s. Juste.
11 jeudi.	s. Martin.
12 vendr.	s. René, évêque.
13 samedi.	s. Brice, évêque.
14 Dim.	s. Achille.
15 lundi.	s. Léopold.
16 mardi.	s. Edme.
17 mercr.	s. Malo.
18 jeudi.	s. Mandé.
19 vendr.	s^e Elisabeth.
20 samedi.	s. Edmond.
21 Dim.	Prés. de la Vierge.
22 lundi.	s^e Cécile.
23 mardi.	s. Clément.
24 mercr.	s^e Flore.
25 jeudi.	s^e Catherine.
26 vendr.	s^e Victorine.
27 samedi.	s^e Odette.
28 Dim.	*Avent.*
29 lundi.	s. Saturnin.
30 mardi.	s. André.

● N. L. le 3, à 11 h. 45 m. du soir.
☽ P. Q. le 11, à 3 h. 5 m. du matin.
○ P. L. le 19, à 7 h. 27 m. du matin.
☾ D. Q. le 26, à 6 h. 24 m. du soir.

LE CAPRICORNE.

DÉCEMBRE a 31 jours.

La lune commence le 3 novembre et finit le 2 décembre.

Les jours décroiss. de 23 m. le mat. et de 4 m. le soir.

Le 15, 8 heures 13 minutes de jour, 15 heures 47 minutes de nuit.

1 mercr.	s. Eloi.
2 jeudi.	s^e Aurélie.
3 vendr.	s. Franç. Xavier.
4 samedi.	s^e Barbe.
5 Dim.	s. Sabas, abbé.
6 lundi.	s. Nicolas.
7 mardi.	s. Léonce.
8 mercr.	*Conception.*
9 jeudi.	s^e Léocadie.
10 vendr.	s^e Eulalie.
11 samedi.	s. Daniel.
12 Dim.	s. Valeri.
13 lundi.	s^e Luce, v.
14 mardi.	s. Nicaise.
15 mercr.	s. Mesmin. Q. T.
16 jeudi.	s^e Adélaïde.
17 vendr.	s^e Yolande.
18 samedi.	s. Gratien.
19 Dim.	s. Meurice.
20 lundi.	s. Philogone.
21 mardi.	s. Thomas.
22 mercr.	s. Honorat.
23 jeudi.	s^e Victoire.
24 vendr.	s^e Delphine. *V. j.*
25 samedi.	NOEL.
26 Dim.	s. Etienne.
27 lundi.	s. Jean, apôtre.
28 mardi.	ss. Innocents.
29 mercr.	s. Trophime.
30 jeudi.	s^e Colombe.
31 vendr.	s. Sylvestre.

● N. L. le 3, à 10 h. 51 m. du matin.
☽ P. Q. le 10, à 11 h. 21 m. du soir.
○ P. L. le 18, à 11 h. 59 m. du soir.
☾ D. Q. le 26, à 2 h. 43 m. du matin.

Digitized by Google

ARTICLES PRINCIPAUX

DE L'ANNUAIRE POUR L'ANNÉE 1869.

Année de la période Julienne.	6582
Depuis la première Olympiade d'Iphitus jusqu'en juillet.	2645
De la fondation de Rome selon Varron (mars).	2622
De l'époque de Nabonassar depuis février.	2616
De la naissance de Jésus-Christ.	1869

L'année 1285 des Turcs a commencé le 24 avril 1868, et finit le 12 avril 1869.

Comput ecclésiastique.

Nombre d'or en 1869.	8
Épacte.	XVII
Cycle solaire.	2
Indiction romaine.	12
Lettre dominicale.	C

Quatre-Temps.

Les 17, 19 et 20 février.
Les 19, 21 et 22 mai.
Les 15, 17 et 18 septembre.
Les 15, 17 et 18 décembre.

Fêtes annuelles et mobiles.

La Septuagésime.	24 janvier.	LA PENTECOTE.	16 mai.
Les Cendres.	10 février.	*La Trinité*.	23 mai.
PAQUES.	28 mars.	LA FÊTE-DIEU	27 mai.
Les Rogations.	3, 4 et 5 mai.	*L'Avent*.	28 novembre.
L'ASCENSION.	6 mai.		

Saisons.

Le Printemps commencera le 20 mars, à 1 heure 41 minutes du soir.
L'Été commencera le 21 juin, à 10 heures 13 minutes du matin.
L'Automne commencera le 23 septembre, à 0 heure 37 minutes du matin.
L'Hiver commencera le 21 décembre, à 6 heures 32 minutes du soir.

Éclipses.

Les 26-27 janvier 1869, ÉCLIPSE PARTIELLE DE LUNE, invisible à Paris.
Le 11 février 1869, ÉCLIPSE ANNULAIRE DE SOLEIL, invisible à Paris.
Le 23 juillet 1869, ÉCLIPSE PARTIELLE DE LUNE, invisible à Paris.
Le 7 août 1869, ÉCLIPSE TOTALE DE SOLEIL, invisible à Paris.

Digitized by Google

PHOTO BY H. SCHMIDT
Photogravure

THE CENTURY CO.

HISTOIRE

LITTÉRAIRE ET DRAMATIQUE

DE L'ANNÉE.

LIVRES.

Commençons par l'histoire. Elle va la première, en donnant le signal. Elle commande... on obéit. Le savant M. Beulé tient le premier rang parmi les publicateurs des plus grands livres; il a publié en deux tomes *Auguste* et *Tibère,* après avoir professé devant un nombreux auditoire ces renseignements puisés à la source authentique, impitoyable, à la source même de Tacite et de Juvénal. Le premier soin de M. Beulé, dans cette étude où l'empire romain accomplit ses plus violentes et ses plus misérables destinées, est de proclamer l'incontestable supériorité du génie athénien comparé à l'esprit romain. Dans ce débat illustre, est intervenu, de toute l'autorité de sa parole, M. Ernest Renan : « L'étude et l'admiration de la Grèce doit être le fond de toute éducation libérale. Athènes est le seul point du monde où le parfait existe; Athènes devrait être l'universel pèlerinage. On admire trop Rome; on étudie trop ses monuments, tous secondaires. Le bourgeois athénien, dans sa simple aisance d'homme libre, tel que nous le voyons encore sur la frise du Parthénon, est un demi-dieu, si on le compare à la majesté empruntée d'un césar. La poésie désormais doit consister à chanter la Grèce. Rêver de la Grèce, vivre en Grèce par l'esprit, est pour l'homme cultivé ce qu'est pour le chrétien vivre dans le royaume de Dieu. Une ville où les fonctionnaires les plus élevés étaient tirés au sort, où tout bourgeois était un noble, où l'on choisissait les ambassadeurs pour leur beauté, où des victoires comme celle de Marathon ont été remportées par des soldats qui n'étaient pas des conscrits, où des pièces comme celles de Sophocle ont été applaudies par le peuple, où un art comme celui de l'Acropole a été compris, voulu, demandé à l'artiste par le public, cette ville a été dans le monde quelque chose d'unique. »

Ceci étant accepté, nous ne suivrons pas M. Beulé dans ses éloquentes démonstrations contre Auguste empereur, et l'ayant lu avec l'attention que mérite un pareil livre, nous reparlerons une autre fois du *Tibère* et du *Caligula,* quand tous les monstres auront vu le jour.

M. Jules Simon, non content de livrer chaque jour sa bataille éloquente à

la tribune nationale, publie avec la persévérance d'un esprit convaincu tant de beaux livres populaires : *la Liberté, l'Ouvrière, l'Ecole* et *l'Ouvrier de huit ans*. Son nouveau livre, intitulé *la Politique radicale*, est encore une suite de leçons pleines de clarté, de force et d'énergie. Ecrivain très-sobre et très-net, il parle un fier langage, voisin de l'éloquence, et s'il rencontre en son chemin quelque sophisme à démolir, il ne plaint ni sa peine ni son temps. Heureux l'écrivain entouré d'estime et de respects! voilà pour M. Jules Simon, et quand nous ajoutons l'admiration, voilà pour M. Michelet. *La Montagne* est le digne accompagnement des trois grands problèmes : *l'Oiseau, l'Insecte* et *la Mer*. A chaque page, on trouve un homme, un penseur, une prière, une bénédiction. « Quelle ardeur, quelle foi, chez cet explorateur du Mont-Blanc et de l'Engadine, au pays des Grisons! Quel regain de juvénilité, quel revif d'entrain et de curiosité! quel effort pour interroger et pour comprendre la grande âme de la nature! quelle assomption vers l'infini! et qui pourra dire ce que ce lecteur assidu des ouvrages de Candolle, de Schott, de Defor, d'Agassiz, de Schlagenweit et de tant d'autres, aura pris dans leurs ouvrages, et ce qu'il y aura ajouté, en botanique, en géologie, en zoologie, de choses ingénieuses, charmantes ou profondes.

» Michelet, si grand qu'il soit, n'est pas tout à fait comme il le dit de Saussure : « Un homme équilibré d'études et de caractère, d'exercice et d'action. » Chez lui, l'imagination prime le raisonnement, la seconde vue devance l'observation, l'intuition bat le pays et ne revient jamais, après avoir fait buisson creux. C'est, avant tout, un devineur et un poëte, et si l'on peut reprocher à notre temps une sorte d'abaissement moral, passager je l'espère, ce ne sera certes point à lui qu'il faudrait s'en prendre. Depuis nombre d'années, il n'a jamais cessé de nous crier : *Excelsior!* Mais, hélas! j'ai beau regarder au loin... la campagne verdoie, la route poudroie, la Chambre aboie... Anne, ma sœur Anne, ne voyez-vous rien venir? . . . . . .

» Michelet n'est pas moins exact comme paysagiste que véridique comme historien. Il voit bien et juste hommes et choses. Les montagnards sont de tous les mortels ceux qui ont les cinq sens de nature le plus aiguisés. Les Savoisiens, prudents, honnêtes, avisés, ne demandent point leur origine. « O mes amis, diraient-ils volontiers, gardez vos sermons, et laissez prêcher les Alpes! » Ils ne donnent donc guère dans toutes ces loteries furieuses qui troublent le cœur de l'homme; et leur hôte n'ayant demandé l'aisance ou la médiocrité qu'à l'épargne et au travail, ne les en aime que mieux; ils ne visent même pas assez loin peut-être, ces enfants de la neige, barbouillés de suie. L'escalade des aiguilles glacées, trempées dans la bise du pôle, et damasquinées dans le dur azur, semble mal s'accommoder avec l'industrie de maître à danser des marmottes! il y a pourtant un côté malicieux et bien français chez ces bonnes gens, et même quelque chose de plus, si l'on en croyait l'histoire que voici :

» On menait pendre, à Chambéry, je ne sais quel malfaiteur, — il y a longtemps de cela. Un passant, ému de compassion, s'avisa de demander aux archers quel grand crime avait commis ce malheureux pour faire une si piteuse fin.

» Hélas! monsieur, répondit l'autre, je ramassais de la neige pendant l'hiver; je la faisais sécher au four, et je la vendais aux imbéciles comme vous pour du sel! »

Nous empruntons ces belles pages à un écrivain d'un grand talent, M. Gabriel Lucas de Montigny.

Un autre voyageur, moins voisin du nuage et de l'enthousiasme, M. Maxime du Camp fait paraître à la librairie Didier un volume intitulé : *Orient et Italie, souvenirs de voyages et de lectures.* M. Maxime du Camp n'a pas seulement le goût des voyages, il en a encore l'expérience. Voyager ou savoir voyager, ce n'est point une seule et même chose; M. Maxime du Camp possède à fond cet art laborieux, qu'il n'est pas donné à chacun de pratiquer. Aussi est-il parvenu, en rassemblant ses souvenirs personnels et des renseignements de diverses origines, à composer un ouvrage des plus intéressants, il faudrait même dire des plus amusants, si l'abus que l'on a fait de ce mot ne l'avait détourné de son sens véritable. Le temps est passé d'ailleurs où chacun disait avec tant d'indulgence : *A beau mentir qui vient de loin.* On ne vient pas de loin aujourd'hui. Le public pour lequel on écrit monte en chemin de fer ou en bateau à vapeur et vérifie de ses propres yeux l'exactitude des récits qu'on lui fait. Aussi ce public exige-t-il des rapports authentiques et précis; il préfère des vérités prosaïques aux inventions les plus brillantes, et cet amour de la sincérité est le plus louable parmi les goûts positifs de notre époque, le seul peut-être dont on doive souhaiter la persistance.

Veut-on savoir comment une société d'hommes se gouverne, comment elle pense ou comment elle s'abstient de penser, d'où elle tire la subsistance et le superflu, quelle est la faune ou la flore d'une contrée, sa nature ou son aspect, il faut s'adresser à M. Maxime du Camp. Mais ce guide habile et sûr est en même temps un conteur aimable, chez qui le sérieux n'exclut pas le charme et l'imprévu.

M. Auguste Poirson, l'auteur des trois premiers volumes de l'*Histoire de Henri IV* (et ces trois premiers tomes représentent un très-beau livre), a publié son quatrième volume, et cette fois nous avons salué le *grand roi* (c'est bien son titre), entouré de la gloire naissante des sciences, des lettres et des beaux-arts, la grâce et l'ornement de cette fin du seizième siècle. Ainsi dans le complément de sa vie et de son règne, Henri IV a grandi, et s'il avait pu dire enfin son dernier mot, quelle trace il eût laissée en cette France qui ne s'est jamais consolée du meurtre abominable de Ravaillac! C'est même un des mérites de cette histoire de rencontrer à chaque page une sympathie, un regret, et même avant que Ravaillac ait frappé, l'épouvante et le regret de l'historien.

« Jamais, dit-il, gouvernement ne fut plus doux et plus indulgent pour les écarts et les fautes des particuliers que celui de Henri IV : le roi personnellement semblait redouter jusqu'à l'apparence non d'une persécution, mais d'une sévérité à l'égard du parti catholique. Il assista aux discours du père Gontier sans les punir. L'ayant rencontré à son retour de Saint-Denis, où la reine avait été couronnée, il lui dit : « Eh bien! mon père, ne prierez-vous pas Dieu ici

Digitized by Google

pour nous? Eh! sire, lui répondit le père, comment pourrions-nous prier Dieu pour vous, qui vous en allez en pays plein d'hérétiques exterminer une petite poignée de catholiques qui y restent? »

Nous aurions dû placer dans le chapitre nécrologique un jeune homme, un penseur, M. Louis de Cormenin. Il était le fils de ce terrible Timon qui livra tant de batailles; mais s'il avait le talent de son père, il était plus juste et moins violent. Timon était un prosateur, Louis de Cormenin était un poëte; un poëte ingénieux, caché, curieux, et si l'on a trouvé dans les feuilles éparses qu'il oubliait si vite assez de beaux vers et de récits charmants pour composer ces deux tomes intitulés *Reliquiæ*, que de belles choses il aura perdues! Il tenait peu à la gloire; il n'avait jamais rêvé à la renommée; il ne vivait que pour l'amitié.

Théophile Gautier, son ami, son compagnon fidèle, a laissé de ce *jeune mort* un portrait d'une ressemblance bien touchante :

« Louis de Cormenin était grand, mince, et sa tête avait une physionomie arabe qu'il se plaisait à faire remarquer et ressortir parfois en l'encapuchonnant d'un burnous en temps de bal masqué. Il avait le nez légèrement aquilin, les lèvres fortes et des yeux vert de mer d'une couleur étrange et charmante; une barbe brune encadrait son visage, dont la bonté était réveillée par une ironie spirituelle. Il avait l'air souvent distrait, mais il ne fallait pas trop s'y fier, car un mot fin ou moqueur montrait qu'il n'avait rien perdu de la conversation; mais le fond de son caractère était la bienveillance. Jamais il n'y eut humeur plus douce et plus égale, et l'on peut dire cela d'un ami, quand on a passé avec lui des mois entiers en voyage sans le quitter d'une heure. Quel charmant compagnon c'était, et comme nous eussions volontiers fait le tour du monde de conserve! »

Allons plus vite. En vain nous voudrions retenir dans ces chapitres destinés à la mort tous ces poëtes d'hier... ce n'est pas l'amitié qui nous manque, c'est la place et le temps. Que de livres qui méritaient d'être étudiés : *les Problèmes historiques* de M. Jules Loiseleur; *le Problème du mariage d'Anne d'Autriche et de Mazarin; le Problème de l'empoisonnement de Gabrielle d'Estrées.* Nous avons aussi, par M. Grimblot : *le Problème des lettres de madame de Maintenon.*

Louvois, Carnot, Saint-Cyr, trois histoires dans un seul tome intitulé *les Institutions militaires de la France.* On vous dirait facilement le nom de l'auteur. Il tient la plume, il tient l'épée. A peine avez-vous lu les premières pages, que déjà vous l'avez nommé.

La Croisade contre les Albigeois est la reproduction fidèle d'une épopée nationale, recueillie et publiée avec le soin qu'il met à toute chose, par M. Mary Lafont.

Le Tohu-bohu d'un livre sans titre, par un homme sans gêne, est un recueil de pensées souvent étranges, souvent profondes. Vous lisez, vous rêvez.

Méditations sur la religion chrétienne, par M. Guizot. Nous ne savons plus comment louer M. Guizot.

Nous louerons très-sincèrement M. Paul Deltuf, pour son étude sur *Machia-*

vel. — Le tome cinquième de l'*Histoire nationale de France*, par Amédée Gouet. C'est un digne historien, très-calme et très-savant, très-bon juge et marchant d'un pas ferme à travers les événements d'autrefois. — Un très-joli livre, emprunté aux *Mémoires du duc de Luynes; Madame de Pompadour et la cour de Louis XV*, par M. Emile Campardon, l'habile archiviste. Parmi ces petits livres si bien faits, signalons : l'*Histoire de mes bêtes*... les bêtes d'Alexandre Dumas. Elles ont plus d'esprit que les bêtes de la Fontaine... elles en ont un peu trop. — *Le Cahier bleu de mademoiselle Cibot*, par M. Gustave Doyr. Celui-là est un homme heureux. Il dessine, il rêve, il égratigne, il mord. C'est un civilisé de *la Vie parisienne.* — Parlez-nous aussi du *Petit Chose?* Alphonse Daudet est le père du *Petit Chose*, et l'on ne saurait croire avec quelle malice il le montre, affrontant les commencements et les passions de l'art dramatique en son petit déshabillé. C'est très-joli le *Petit Chose.* — *Contes d'un buveur de bière*, avec les chansons du buveur : « *Au temps jadis*, *A Condé sur l'Escaut*, *Par les clairs de lune*, ces contes se contaient dans les encoignures des rues, sur les trappes des caves. » *Histoires d'amour*, par Catulle Mendès. C'est jeune et ça va tout seul dans les sentiers du printemps.—*Les Esquisses littéraires*, par Adolphe Cazalet. — Un très-habile écrivain, Eugène Talbot, présente au lecteur son camarade et son ami. L'un et l'autre, ils sont grands lecteurs d'Homère, d'Anacréon, de Plutarque et de Théocrite. — *Au pays de l'Astrée*, un jeune écrivain, Mario Proth, s'est promené, recueillant les bruits, les anecdotes, les amours, les paysages, tout le pays enchanté de là-bas :

> Non que monsieur d'Urfé n'eût fait une œuvre exquise,
> Etant petit garçon, je lisais son roman,
> Et je le lis encore ayant la barbe grise.

C'est la Fontaine qui l'a dit. — *Episodes*, par M. Laurentie. Or, l'épisode est emprunté à l'émigration française, et M. Laurentie est un véritable écrivain. Depuis l'an de grâce 1820, l'éloquent jouteur n'a pas cessé d'écrire, et toujours fidèle et dévoué, pas un seul instant il n'a douté de la justice et de la bonté de sa cause. Aujourd'hui, le voilà dans le même cercle, attiré par le même charme, et nous soumettant à sa propre fascination. — *Carmagnole* ou *les Aventuriers*, par Maurice Naudé : *Fin de la cinquième et dernière partie de la première série*... Rien que cela. M. d'Alton Shée occupe en ce moment de l'histoire de sa vie et des histoires de sa jeunesse les lecteurs de la *Revue moderne.* A plusieurs reprises, l'ancien pair de France (il avait quinze ans) avait déjà montré qu'il savait écrire et se souvenir. — *Les Lettres d'un passant* ne passeront pas sans avoir fait un gentil petit tapage. Historien des petits événements de chaque jour, M. Henri de Boissieu excelle à faire un portrait ressemblant, à raconter une bataille politique, une mêlée littéraire. Il est passé maître en belle ironie, et son sarcasme est d'une grande valeur. Voilà donc son premier livre; on y trouve abondamment le piquant et le pétillant du journal. — *La libre parole* de M. Jules Claretie, esprit délié, vivace, intelligent. Ces pages, çà et là jetées, ont bientôt fait un livre, et le

livre a toute la saveur de l'improvisation. — *Paul Durand*, par Ernest Pujol; *Contes athéniens*, par M. Alfred de Tanouarn, deux frères d'armes. Ils ont vu le jour à la même heure. Ernest Pujol est un Athénien de Paris; Alfred de Tanouarn est un Parisien d'Athènes. Pour bien faire on les lira tous les deux.

Ce qui m'attriste en finissant cette revue où tant d'aimables souvenirs surgissent, comme au printemps les oiseaux chanteurs, ce sont les livres que j'oublie, injuste malgré moi, et ceux que je n'ai pas pu lire, ignorant sans le vouloir.

JULES JANIN.

THÉATRES.

Feu l'année 1868 (chaque année emporte avec elle la même quantité de drames et de comédies! le nombre est égal des écrivains qu'elles tuent, et ceux qui restent, les faiseurs d'oraisons funèbres, leur tour approche), donc feu l'année 1868 sera célèbre à bon droit pour avoir fait justice enfin des ballets, des nudités, des obscénités de toutes sortes. Il y eut un instant où le peuple oisif ne voulait que s'amuser au théâtre, et Dieu sait de quels tristes plaisirs! Mais tout à coup le voilà qui résiste à ces fêtes court-vêtues. Il applaudissait hier, il siffle aujourd'hui; ce qui le charmait l'épouvante; il chasserait volontiers ce soir même ses amours de la veille. Ainsi, il a brisé la baguette de la fée et le bâton de la sorcière. Il a envoyé à leurs gémonies le prince Hurluberlu et son ami Cacambo, qui n'était pas le Cacambo de Voltaire. Il n'a plus voulu des aquariums de femmes, et la lionne en gésine, au milieu des lions hurlants, ils l'ont prise en pitié. En même temps, ils sont revenus à la poésie, aux poëtes, aux chansons innocentes, aux refrains joyeux.

Le Gymnase est le premier théâtre qui ait profité de cette révolution. L'esprit de M. Scribe a reparu, rare et charmant, dans les fêtes de chaque soir. C'était déjà d'un bon présage. *Albertine de Merris*, une très-jolie pièce de M. Amédée Achard, a donné le signal de la révolte, et ce dialogue, où tout brille, a fait oublier ces mauvaises danseuses qui indiquaient par leurs gestes qu'elles n'avaient absolument rien à dire aux honnêtes gens.

Madame Albertine de Merris avait eu ce qui s'appelle une jeunesse agitée : « Celle-là, disait-elle, est une malhonnête femme qui accepte le nom d'un homme avec le nom d'un autre homme gravé dans son cœur. » Tant il est vrai que la vérité se montre utilement à nos yeux, dans la jeunesse pour nous instruire, et dans la vieillesse pour nous consoler. Au contraire, tant que la passion est en jeu, la vérité nous déplaît, nous gêne ou nous fait peur. C'est l'histoire de madame Albertine de Merris. L'opinion de la petite Fanny la trouble et la désole. Elle voudrait pour tout au monde épouser M. de Cerclaux; son amie, Antoinette de Chazeuil, le lui conseille : « On ne te demande rien, tu n'as rien à répondre. Une fois mariée, ton mari et toi vous serez les plus heureux du monde. » Ainsi raisonne à haute voix la femme heureuse et sans reproche. Au contraire, si la conscience est réveillée, on voit juste et

l'on comprend les vanités du mensonge. Albertine en est là, quand revient Jacques. Épouvanté des murmures, des regards, des mots à double sens, Jacques a perdu le sang-froid à force d'amour. Encore un peu, la vanité lui ôtera l'intelligence. Il ne veut pas comprendre, et lorsque enfin Albertine au désespoir finit par s'écrier : « *C'est très-vrai, j'ai été la maîtresse de M. de Brévannes!* » le malheureux est atterré. La scène est très-belle, et cependant elle va grandir encore aux explications de ces deux malheureux.

« — Mais, dit Jacques, si je vous pardonne et si je vous épouse en dépit de cet aveu misérable?

» — Eh bien, répond Albertine, arrivera le mépris, chassant l'amour.

» — Mais, répond Jacques avec la véhémence et la douleur d'un homme amoureux depuis dix ans, que vais-je faire à présent, moi, sans vous, vous, sans moi? Ma destinée était liée à la vôtre, et me voilà perdu, bien perdu!... Soyez ma femme, enfin! »

Alors cette femme au désespoir insiste. Elle ne veut pas d'un pareil sacrifice; elle en comprend toute la vanité. Le monde entier n'est pas assez vaste pour cacher leur misère. « Allons! c'en est fait, séparons-nous! »

Mais, dites-vous, ami lecteur, tout cela est triste à périr : pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau!... — Eh bien, par une habileté très-grande, on rit plus qu'on ne pleure en tout ce petit drame. A côté de la petite Fanny de Varannes, qui n'a pas engendré la mélancolie, nous trouvons un certain Joseph de Celles, qui est un drôle de corps, très-amusant et pas ridicule : notez ces deux points-ci. Ce Joseph est le propre filleul de madame Antoinette de Chazeuil. (Il devrait s'appeler Antoine, à ce compte.) Elle avait déjà sept ans lorsqu'elle a renoncé, pour le compte du petit Joseph, à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Toutefois, ces sept ans de différence n'arrêtent pas les ardeurs de M. Joseph.

ANTOINETTE. — Mais, malheureux, songe donc que je t'ai bercé et que je t'ai vu téter!

JOSEPH. — C'est bon, j'attendrai que j'aie votre âge, et voilà tout.

ANTOINETTE. — Comment, que tu aies mon âge?

JOSEPH. — Vous avez vingt-neuf ans, n'est-ce pas?

ANTOINETTE. — Ne crie pas si fort!...

JOSEPH. — Vous en aurez trente?...

ANTOINETTE. — Oui, l'an prochain!...

JOSEPH. — Une fois à trente, une femme s'arrête et l'homme continue. Or le temps n'est pas loin où je vous rattraperai.

C'est très joli, tout cela, ça jase et ça va bien.

Plus loin, M. Joseph est amoureux de demoiselle Bavolette, une dame du lac et de la petite vertu, et jure de l'enlever à M. de Brévannes. « Bavolette est là, dit-il, comme une faute, et sert de paravent à quelque amour plus sérieux. — Eh bien, va pour Bavolette! » répond la marraine. Elle est amusante et gaie, Antoinette de Chazeuil. Le rôle est charmant, mais il est bien joué.

Cependant mons Joseph, obstiné comme un innocent qu'il est, rôde autour

Digitized by Google

de Bavolette, et tant et tant il a rôdé, que le voilà dans la place. On l'accepte, on l'attend à telle heure, et lui, il est tout semblable à ce jeune monsieur qui disait à Bavolette : « Allons! je m'en vais! — Où vas-tu? — Je vais au club pour raconter que je sors de chez vous. »

Un instant nous avons eu grand'peur que la rencontre avec Bavolette ne se changeât en quelque rencontre avec M. de Brévannes. Nous sommes si fatigués de ces duels sans motif et sans résultat! Tel autrefois Arlequin frappant à la porte d'une auberge : « Il ne me faut, disait-il, qu'un petit réduit pour moi; mais, pour loger ma grande épée, il faudrait une antichambre, une chambre, un salon, et même une salle des gardes. » Cette grande épée a fait bien du chemin, depuis Arlequin, dans nos plus belles comédies. M. de Brévannes est tout à fait de notre avis. Provoqué par M. Joseph à propos de Bavolette : « Attendez donc, dit-il, ces rideaux bleus... ces cheveux indigènes, je connais tout cela un peu.

JOSEPH. — Et moi, beaucoup.

DE BRÉVANNES. — Hier au soir... à dix heures... je buvais mon thé au milieu de tout cela, dans une tasse de Saxe.

JOSEPH. — Et moi... à minuit... dans une tasse de Sèvres.

DE BRÉVANNES. — J'y ai déjeuné ce matin.

JOSEPH. — J'y soupe ce soir. »

Puis soudain, relevant la dispute à la hauteur d'une leçon, M. de Brévannes apprend à cet imberbe à ne pas se vanter de ses bonnes fortunes, même avec les Bavolettes, à ne pas courtiser la femme payée par un autre. Braves et sages leçons qui sentent leur galant homme! Ils ont quelquefois du bon, ces don Juan. D'abord ils sont de la bonne race française; ils viennent de loin, ils copient de grands modèles, ils tiennent à la meilleure compagnie. En bonne comédie et dans le monde, il y a toujours un certain danger à les serrer de trop près.

Vous avez déjà compris que madame de Merris, à la dernière scène, a mis la main de la jeune femme dans la main de Jacques de Cerclaux.

« Tu as donc parlé? dit Antoinette.

— Oui, répond Albertine; je me suis jugée et je me suis condamnée.

ANTOINETTE. — Moi, je me serais acquittée.

ALBERTINE. — C'est que toi, tu n'es pas coupable. »

Une leçon était contenue en ces scènes bien faites. Elle a profité tout ensemble à l'auditoire, à l'écrivain.

Mais, hélas! à peine étions-nous délivrés des enchanteurs, des filles mal faites et peu vêtues, que soudain un petit monstre hideux, petit-fils des Benoîton, le petit crevé, c'est son nom, a fait sa petite invasion dans le domaine de la comédie. On n'a plus parlé que de cette engeance; encore aujourd'hui, la cocotte et le petit crevé tiennent la première place; et plus on les flagelle, et plus, sans cesse et sans fin, le petit crevé et mesdames ses épouses sont étudiés sous toutes leurs faces. Un bon écrivain de ce temps-ci en a fait une image exacte :

« Il a vingt ans, pas de barbe, une ride au milieu de la tête qui sépare ses cheveux en deux parties égales, et un col de chemise au-dessus de son âge.

Digitized by Google

» Il prend ses chapeaux chez Pinaud, se fait habiller par Renard, et rêve qu'il va devenir l'amant de la princesse de Trébizonde.

» Si vous lui parlez d'Hugo? — Connais pas. — De Lamartine? — Connais pas. — D'Alfred de Musset? — Connais pas. Il connaît le boulevard de Gand, la rue La Bruyère, la rue Pigalle, la Maison-Dorée, les Délassements-Comiques, Sabretache, Pistolet, Gris-de-Souris, Blanc-de-Perle, et toutes ces demoiselles des Bouffes parisiens et d'ailleurs.

» Ce qui le tourmente, ce n'est ni le problème de la destinée ni celui de la cause finale... mais il est un peu sombre depuis ce matin, parce qu'il a remarqué que le pantalon que vient de lui apporter son tailleur ne tombe pas avec assez d'abandon sur la botte.

» Ne croyez pas cependant que ce garçon-là soit un homme léger. Il sait aussi bien que n'importe qui ce que vaut une pièce de vingt francs. Il ne connaît pas l'entraînement, et il ne fait que les folies qui lui rapportent. S'il attend avec impatience l'heure de sa majorité, c'est pour placer son capital à douze pour cent.

» Ce qu'il aime le mieux au monde après lui, c'est encore lui.

» Aussi est-il fier, indépendant, sans préjugés, et peut-il dire quand il s'est planté un morceau de vitre dans l'arcade sourcilière : « *Si mon lorgnon m'empêche de voir, ça ne regarde personne.* » Quand je pense que ce beau jeune homme est l'avenir de la France! »

A ce jeune homme on pouvait dédier ces deux fameuses compositions : l'*Œil crevé* et *Pan! dans l'œil.* Peu d'inventions ont réussi mieux que celles-là. Elles ont couru le monde; elles ont traversé l'Océan; elles ont duré plus longtemps que la grande Exposition, dont il reste à peine un souvenir dans le Champ de Mars. « Ayez soin, disait un ancien, d'enjoliver même vos tristesses (*tetrica sunt amœnanda jocularibus*). » *Pan! dans l'œil* a nui quelque peu au *Roman d'une honnête femme.* Il est vrai que la fable était difficile à croire : une femme éplorée accourant chez l'adversaire de son mari pour lui demander grâce, et le jeune homme à ce point dévoué, qu'il s'expose à se faire tuer pour les beaux yeux de cette inconnue.... Avant toute chose, il faut respecter la vérité; ne pas trop multiplier les aventures est un soin à prendre, et tant pis pour qui l'oublie.

« Il m'est souvent tombé en fantaisie, comme en nostre temps, ceux qui se meslent de faire des comédies (ainsy que les Italiens qui y sont assez heureux) employent trois ou quatre arguments de celles de Térence ou de Plaute pour en faire une des leurs. Ils entassent en une seule comédie cinq ou six contes de Boccace. Ce qui les faict ainsy se charger de matière, c'est la défiance qu'ils ont de se pouvoir soustenir de leurs propres grâces. Il faust qu'ils trouvent un corps où s'appuyer; et n'ayant pas du leur assez de quoi nous arrester, ils veulent que le conte nous amuse. Il en va de mon autheur tout au contraire; les perfections et beautez de sa façon de dire nous font perdre l'appétit de son subject. Sa gentillesse et sa mignardise nous soutiennent partout. Il est partout si plaisant, et nous remplit tant l'âme de ses grâces, que nous en oublions celles de sa fable. »

Quelle sagacité plus grande et plus féconde? Michel de Montaigne, en deux mots, vous a donné l'évangile du théâtre, à savoir : beaucoup de comédie et peu de roman. Mais le roman a régné longtemps sur notre scène avec Colletet, Bois-Robert et Scarron; les Mayret, les Scudéry et les Duryer ne s'en faisaient pas de faute. On en trouve encore, et beaucoup trop, même dans les comédies de Molière : le roman de *l'Etourdi*, le roman de *l'Avare*; et quel dommage, hélas! que nous rencontrions dans *l'Avare* cette histoire de don Thomas, de don Martin, du vaisseau espagnol, du bracelet d'agate et du vieux Pedro! Que nous sommes loin, en ce moment, « des beaux yeux de ma cassette.... »

Miss Suzanne, à ce même Gymnase, était bien l'ouvrage de cet homme adroit et droit nommé M. Legouvé. Il conseille en ami; il parle en honnête homme. Plus la comédie à l'aventure est à la mode, et plus il trouve un grand charme à la ramener doucement par les bons sentiers. Pour tout dire, c'est un moraliste. Il écrivait naguère un livre de morale à l'usage des pères et des enfants, voici que son livre a touché les bornes fabuleuses de la quatrième édition! Nous avons connu un temps où les pères de famille se contentaient à meilleur marché : « Mon enfant, disait un bon père à son fils, comme autrefois (dans les contes turcs) le sage Grisdelin à l'oiseau violet partant pour la cour de Salomon, voici toute la morale : *Evitons les malheureux comme la peste, adorons les favoris du maître et ne nous fions à personne.* » Il parlait bien, le seigneur Grisdelin, et la leçon était bonne en son temps; nous préférons la leçon des moralistes de nos jours : *Sois honnête homme et sois fidèle, et que chacun lise au fond de ton cœur.*

On dirait, et nous en sommes persuadé, que *Miss Suzanne* est la suite des leçons de M. Legouvé au Collége de France. Ecoutez-moi, disait-il à son auditoire attentif, je n'aurai pas d'autre inspiration que mon titre excellent de père de famille et de grand-père. Ainsi loin de moi tous les traités de l'éducation. Je suis père, et rien de ce qui touche à la paternité ne m'est étranger. *Homo sum.* Mon petit-fils me suffira.

Le père, ici, dans la pièce nouvelle, est un artiste, un sculpteur sur bois, nommé Villeneuve. Ame austère, esprit sérieux, Villeneuve a déjà conquis tous les suffrages réservés aux hommes intelligents et laborieux. Il hait d'instinct les gens malhonnêtes, et quand il voit entrer dans son atelier l'une de ces femmes à la mode, la honte et le danger des fils de famille, on dirait qu'il voit un serpent. Ici le reptile a pris toutes les apparences d'une Beauté singulière, et les plus prévenus ne sauraient la confondre avec ces femmes enfants du fard et de la céruse, et couvertes de faux cheveux. Celle-là est élégante et séditieuse; elle va sans peur même dans les endroits fréquentés par les honnêtes gens. Vous la voyez partout, l'ironie à la lèvre et le défi dans les yeux. C'est le très-joli commencement d'un monstre énorme; couleuvre aujourd'hui, demain vipère. Elle a déjà le charme, elle aura le venin.

Or cette irrégulière et charmante personne a pris et retient dans ses lacs un jeune officier de cavalerie, Armand de Brignolle, très-brave et très-amoureux, ajoutons très-imprudent. Il a commencé tout de suite par proposer à la dame un voyage à Bade. (Hélas! Bade a perdu cette semaine un homme intelligent,

Digitized by Google

très-honnête, et si bon pour l musiciens et les artistes, M. Edouard Benazet!) Puis revenu de Bade à Paris, notre officier a promis à mademoiselle Laurence de se laisser conduire à la mairie et même à l'autel. — Qu'en dites vous? C'est aller bien vite en besogne, et voilà d'étranges et malheureuses amours! Ne craignez point cependant que notre auteur dramatique ait le projet de déclamer longtemps contre ces agneaux de la prostitution parisienne. A peine il vous montrera mademoiselle Laurence, et tout d'un coup il la fait disparaître, laissant à peine un léger bruit du froufrou de sa robe et les senteurs trop suaves de ses beaux cheveux. Et maintenant que la folle du logis est partie, allons à la sagesse :

Je la suivis, mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

Acte deuxième. Voilà pourtant l'opinion du ci-devant colonel de chevau-légers M. Tavernier; chevau-légers n'est pas assez dire : il eût servi dans les zéphirs, nous n'en serions pas étonné le moins du monde. A soixante ans qu'il peut avoir, avec la goutte, — oui-da, la goutte, il faut bien l'appeler par son nom, — le ci-devant colonel pense encore à la fillette, à la feuillette, à la fleurette; il roucoule, il soupire, il se déclare à tout bout de champ. « Si nous voulions l'appeler par son nom, nous l'appellerions Valcourt. Il prenait la taille des filles d'auberge et les appelait friponnes. » Au demeurant, très-brave et friand de la lame; on peut en rire, attendez cependant qu'il ne soit pas là. Le colonel Tavernier est le témoin-né de tous les duels sérieux; malheur au combattant qui ne recevrait pas sous ses yeux un bon coup d'épée! Et voilà pourquoi notre officier Armand de Brignolle s'en vient, ce matin même, chercher le colonel Tavernier. M. de Brignolle était hier soir à l'Opéra avec sa mère et miss Suzanne, la fille du sculpteur Villeneuve. En descendant le grand escalier par lequel ont passé les plus rares beautés de ce siècle, aux flambées de ces beaux yeux, au murmure enivrant de ces voix qui gardaient comme un écho de Rossini ou de Meyerbeer, le capitaine a rencontré mademoiselle Laurence, insolente et superbe. Elle donnait le bras à je ne sais quel jeune homme idiot et dédaigneux du *qu'en dira-t-on?* Ainsi, dans *le Père prodigue,* on demande à la Laurence de l'endroit : Que te donne-t-il? — Il me donne le bras, répond l'effrontée! En passant devant son capitaine, la belle Laurence à son compagnon murmure une insulte pour miss Suzanne, et cette insulte veut du sang. Que si vous vous étonnez de rencontrer la jeune et belle Suzanne au milieu de ce beau monde, accompagnant partout madame de Brignolle et son fils, nous vous répondrons : Voilà tout le drame! Il s'agit maintenant de démontrer que la mère la plus dévouée et la plus tendre est en pleine faute aussitôt que, pour défendre et protéger son fils contre un amour misérable, elle expose aux plus cruelles déceptions une enfant malheureuse, et, le mal étant fait, ne s'inquiète pas de la réparation. C'est un très-beau thème, et tout nouveau. C'est une *idée*, et ne nous parlez pas de la plus belle action dramatique où l'idée est absente. Autant vaudrait nous montrer la lanterne magique dont la lampe est éteinte. Ainsi, dès la première scène du second acte, apparaît le but où va

Digitized by Google

marcher le poëte. Il va nous démontrer que ni les dieux, ni les hommes, ni les colonnes du théâtre, et pas un spectateur, du parterre au paradis, ne sauraient approuver ce sacrifice impie. Exposer la fille innocente afin de sauver un jeune homme insensé, pervertir celle-ci pour sauver celui-là des piéges d'une femme perdue, ah! fi! l'horreur!... Seul le colonel Tavernier n'est pas tout à fait de cet avis; il dirait volontiers comme on disait de son temps : Gardez vos fillettes, nos coqs sont lâchés! M. de Balzac appelait ce changement de main : « Mettre un moxa. » Le colonel Tavernier vous dira qu'une belle étrangère assise sous le toit domestique est un *paratonnerre.* Mais bientôt miss Suzanne explique à ces bonnes gens, qui pressentent un danger pour elle, comment, dans le nouveau monde, sa patrie, une jeune demoiselle est à l'abri de tous les coureurs d'aventures. Elle va, vient, et se retourne à son gré. Elle entre, on lui fait place; elle appelle, on obéit. Malheur à qui lui manquerait de respect.... Une scène très-bien faite entre Marthe et Suzanne : — Ecoute-moi, dit Marthe à sa nièce, où donc en sont tes amours? Puis, lorsqu'à son tour Marthe comprend qu'elle est aimée, elle s'étonne, et donne enfin sa main au brave garçon qui la demande. Un grand succès, très-mérité dans les bonnes maisons de la ville, a couronné l'œuvre nouvelle de M. Legouvé.

Maintenant, voulez-vous un drame éloquent, terrible et tout-puissant par la passion? Voulez-vous une comédie ingénieuse et peu durable, un esprit de crème fouettée? Vous trouverez dans un théâtre à peine connu, et dont pas un ne savait le chemin, LES SCEPTIQUES de M. Mallefille (suivis bientôt des INUTILES, une belle œuvre de M. Cadol), encore vivants et protégés d'une admiration unanime. On vous racontera, comme un souvenir des échos du Théâtre français, MADAME DESROCHES, en quatre actes, par M. Léon Laya. L'auteur de *Madame Desroches,* très-indécis du titre à donner à sa pièce, aurait pu se rappeler les maîtres anciens lorsqu'ils intitulaient leur comédie : *la Cassette, la Cruche, le Câble* ou *le Trésor;* il aurait facilement intitulé sa pièce *les Tablettes.* Ces tablettes jouent en effet le grand rôle en toute cette histoire assez triste. Il s'agit cette fois, non pas d'une femme ridicule, il s'agit d'une femme méchante. On rit volontiers de madame Philaminte et du bon Chrysale.... il n'y a rien de moins gai que madame Desroches. Chrysale est un bon homme, un naïf; M. Desroches est tout simplement un imbécile, et, ce qui est pire, un malhonnête homme. Chrysale, en sa jeunesse, ne déplaisait pas à dame Philaminte; au contraire, M. Desroches a déplu toute sa vie à sa triste épouse. En opposition avec cette mégère, nous avons, au premier acte, une femme excellente et trop bonne, la comtesse de Villiers.

La dame est fort riche, elle est veuve et jeune encore, elle ne songe qu'à bien élever mademoiselle Blanche, sa fille unique. Elle aura lu, dans *l'Ecole des maris*, les sentiments du bon Ariste :

> Et les soins défiants, les verrous et les grilles,
> Ne font pas la vertu des femmes et des filles...

Ariste et madame de Villiers sont du même avis : il ne faut pas gêner l'inclination des jeunes filles; faites mieux, ayez souci même de leurs rêves. Cette

Digitized by Google

nuit précisément mademoiselle Blanche de Villiers a rêvé qu'elle voyait un jeune homme à ses pieds :

Il jurait qu'il m'aimait d'une amour sans seconde,
Et me disait les mots les plus gentils du monde;
Des choses que jamais rien ne peut égaler,
Et dont toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille et là dedans remue
Certain je ne sais quoi dont je suis tout émue.

Or le jeune homme en question est un godelureau sans argent, sans crédit, qui n'a pour lui que sa moustache blonde, et nous connaissons peu de mères, à la place de madame de Villiers, une femme de cent bonnes mille livres de rente, qui ne dise à sa fille : Allons, vous rêvez, ma fille, remettez-vous! Quand on est mademoiselle Blanche de Villiers, on n'épouse pas un rapin, et votre rêve n'a pas le sens commun! Au même instant entre dans cette maison mal gardée un certain marquis d'Oswald, — marquis est de trop, — porteur d'une demande en mariage. Il offre, à très-bon prix, le jeune duc d'en face, un duc anglais orné de deux cent cinquante mille livres de rente et très-connu dans l'avant-scène consacrée aux ballets décolletés, à tel point que l'administration a fini par dire à ces dames du harem de Gulliver :

Cachez ces seins que nous ne saurions voir.

Mais fi des cinq millions! répond madame de Villiers, nous ne voulons pas d'un petit crevé anglais, fût-il assis sur le sac de laine, et mademoiselle Blanche n'est pas faite pour le jeune homme aux cinq millions. Ce premier acte est un peu long, mais il passe. On ferait bien d'effacer cette belle phrase en parlant du jeune duc : « Il a le ventre très-creux! » C'est chose étrange que Messieurs du Théâtre-Français, qui n'ont pas toujours l'oreille béotienne, aient répété six mois, sans la corriger, cette phrase-là.

Acte second. — Nous voilà cependant chez madame Desroches. Figurez-vous le *formicaleo* attendant sa proie au fond de son entonnoir. Ame impitoyable et mercenaire, elle hait sa fille, elle hait son mari, elle n'aime que l'argent. Avec quel empressement elle accepte le jeune duc aux cinq millions dont voici la photographie. *Il est très-bien cet homme.* Et même elle donne un pot-de-vin au courtier qui lui propose un si beau mariage. Ce courtier n'est plus le marquis d'Oswald, c'est tout bonnement un chevalier d'industrie; et nous voilà tout fâché de rencontrer cette escroquerie au moins inutile dans un sujet qui pouvait si bien s'en passer. Cependant vous attendez, en contraste avec ce triste duc d'Angleterre (*absent* jusqu'à la fin de l'œuvre), que l'on vous montre enfin le peintre en question, cette merveille que l'on voit en rêve, un artiste à ce point désintéressé que, non content d'avoir couvert des plus belles peintures le salon de Desroches à la campagne au prix de cinquante francs le tableau, des tableaux dignes de Boucher, il ajoute à son bienfait deux tableaux d'Hobbema, deux chefs-d'œuvre, uniquement pour plaire à son horrible hô-

Digitized by Google

tesse. Arrivez donc, jeune homme, et nous montrez votre heureuse barbiche!.. O désappointement, nous ne le verrons pas! C'est ainsi que dans la *Mort du grand Pompée* il plaît à Corneille de ne pas montrer son héros.

Une scène encore en ce même acte, où l'on reconnaît une main très-habile: A l'aspect de cette enfant qui pleure, et qui lui récite, haletante à perdre haleine, une complainte ineffable, où les mots pressés produisent l'effet d'un coup de feu quand le plomb fait balle et frappe à bout portant, c'est le cri de l'amiral de Rosoy: « Louise, veux-tu m'épouser? » (2e édition de la scène des *Sceptiques.*) Et l'enfant, pleine de joie et de fièvre, se jette au cou de ce galant homme. Ici le drame est fini; il ne saurait aller plus loin.

Donc effaçons toutes les injures inutiles que se disent l'homme et la femme Desroches; au moins par respect pour notre marine, faisons-les taire, ils n'ont plus le droit de parler. D'ailleurs, c'est un spectacle étrange, cette horrible femme hurlant et vociférant le mot fameux : *Jamais! jamais!* parce qu'on lui donne pour gendre un amiral de quarante ans, qui aura dans dix ans le bâton des maréchaux de France avec le sénat et le grand cordon de la Légion d'honneur! *Jamais! jamais!* au nez de ce digne amiral, ne voilà-t-il pas une déclamation bien placée et des banquiers bien difficiles! Encore un sacrifice dont le public nous saura gré; retranchons tout le quatrième acte; n'allons pas en Italie, et baissons la toile au moment où tout le monde applaudit.

Des *Sceptiques* à *Madame Desroches*, quel abîme! Et de Mallefille à M. Laya, quelle différence! L'auteur de *Madame Desroches*, envié, protégé, applaudi, enrichi, récompensé, voisin de toutes les gloires, passe incessamment son heureuse vie à combiner précieusement toute sorte de situations vulgaires, de scènes toutes faites; il écrit comme on parle; il est, pour la moindre chose, écouté, suivi, applaudi, ses amis d'aujourd'hui remplaçant et bien au delà ses amis d'hier. Le succès lui vient par hasard, par habitude. Il n'a qu'à se laisser vivre pour être heureux; il n'a qu'à marcher, il avance. Il a le vent en poupe; et tout ce qu'on peut faire et tout ce qu'on peut dire ici-bas, les rois qui tombent, les républiques disparues, les rois qui viennent, il ne songe qu'à marier M. le marquis à madame la comtesse, ou M. l'amiral à sa filleule; il est content, tout va bien; il se prélasse à son soleil.

L'autre, au contraire, est un lutteur, il lutte; il est un homme énergique, il résiste; il aurait honte de construire, à la façon des enfants, de frêles châteaux de cartes qu'un souffle emporte. Il lui faut le fer et le granit. Chez lui la passion l'emporte sur l'habileté, l'instinct sur la prudence. Il obéit à des passions violentes, à des haines vigoureuses, à des tendresses éternelles. Il a subi, jeune encore, les épreuves les plus formidables. Une expérience précoce, un profond sentiment du juste et de l'injuste, une grande connaissance du cœur humain, de longues et patientes études énergiquement accomplies, le naufrage et la persécution, et même, afin que rien ne manquât à ces épreuves de toute sorte, la fièvre et l'insomnie des journées de toute-puissance, un grand emploi dignement accompli, fièrement rejeté; voilà la vie et le labeur de cet homme que nous avons relégué avec sa meilleure œuvre peut-être au *théâtre des Folies-Saint-Germain!* Heureusement que, cette fois encore,

Digitized by Google

justice est faite. Applaudissez, je le veux bien, *Madame Desroches*, mais laissez les âmes fières et sympathiques approuver tout à leur aise ces *Sceptiques* terribles et charmants!

Ils ont aussi refusé, ces grands juges du Théâtre-Français, une touchante élégie, et le digne pendant de LA JOIE FAIT PEUR. Cela s'appelait LE FRÈRE AÎNÉ.

Ce *Frère aîné* vous racontera lui-même son histoire.

« Il y avait deux frères qui s'aimaient beaucoup... Le sort les ayant faits orphelins de très-bonne heure, l'aîné de ces deux enfants servait de père à l'autre et lui avait donné sa vie. Un jour pourtant, qui l'aurait cru? dans cette âme vouée à l'amour fraternel, naquit une affection d'un autre genre. L'aîné des deux frères aima; il aima éperdument; mais tout d'abord il lutta contre son amour. Tandis qu'il luttait ainsi dans le plus profond de son âme... son jeune frère, un matin, vint se jeter dans ses bras avec le beau cri de guerre des amoureux de vingt ans : « J'aime et je suis aimé! — Et le nom de celle que tu aimes? lui demanda l'aîné en souriant. » Ce nom, quand il le sut, le fit devenir tout pâle... Ils aimaient la même femme tous les deux. »

Que faire alors, que devenir? Le frère aîné, quand il vit le bonheur de ces jeunes gens qui s'aimaient tant l'un l'autre, en ressentit une douleur profonde. Il patienta jusqu'au jour du mariage, et quand il vit la belle Suzanne unie à ce frère trop heureux, il partit pour ne plus revenir.

Après quatre ans de ce rude exil, le frère aîné revient dans la maison paternelle. Il regarde, et rien n'a changé : chaque chose à sa place. Encore un instant, et Suzanne va venir. O misère! ô douleur! Suzanne est morte! En vain le frère aîné l'appelle. Il y a trois ans que la jeune épouse a disparu, là-bas, dans le cimetière, et voilà, pour surcroît de misère et d'épouvante, une autre Suzanne, une seconde épouse qui répond à l'appel du frère aîné. Celui-ci, furieux, ne veut rien entendre : — Ah! dit-il à son frère André, tu ne l'as jamais aimée! Adieu, je m'en vais; j'emporte avec moi ce cher souvenir; moi seul je suis le veuf de cette maison, moi seul je suis digne encore de pleurer cette aimable et chère Suzanne! En ce moment la nouvelle épouse Claire apparaît et se montre au frère aîné; elle explique à ce malheureux comment, si son frère André s'est remarié, c'est qu'en effet Claire elle-même, à voir sa douleur profonde, a ressenti pour ce jeune homme une pitié voisine de l'amour...

« Il vivait seul ici dedans, à l'écart de toute joie. On ne le voyait nulle part, et sa maison était, comme sa vie, close pour tous. Quelquefois cependant il descendait jusqu'au village. Ces jours-là, il venait s'asseoir à un foyer bien humble et bien paisible!... C'est chez le vieux Bénédict, mon tuteur et mon oncle, et le jour même de mon arrivée dans la maison, que je rencontrai André pour la première fois. »

Enfin si doucement elle parle, elle est si confiante et si tendre, et dans l'accent vrai, qu'il faut bien se rendre à la douleur de cette infortunée. Elle est innocente, elle est charmante, et le frère aîné, voyant ces deux amoureux qui pleurent, ouvre ses bras à sa jeune sœur. Ce n'est rien... c'est tout, ce petit

drame. Il est écrit avec des larmes. Il est pathétique au degré suprême, et l'on se demande, à l'aspect de ces justes douleurs, comment donc la comédienne était faite, et comment donc ont joué les comédiens qui ont laissé périr si misérablement cette œuvre exquise où deux vrais poëtes ont laissé leur empreinte. Mystère inexplicable, inexpliqué.

Le grand succès de l'année, sans compter LES INUTILES de M. Cadol, appartient, c'est son droit de jeune homme, de poëte et de prosateur, mais encore d'homme heureux, à M. Émile Augier, l'illustre auteur de PAUL FORESTIER.

Paul Forestier est le digne fils d'un grand sculpteur qui l'élevait à l'ombre auguste du Louvre éclatant, semblable au palais du Soleil, posé sur cent colonnes d'or. Paul Forestier est jeune, amoureux, content de vivre : une belle maîtresse, une belle fortune, un père excellent; enfin rien ne manque à sa fête de chaque jour. Même en ce moment le jeune homme est quelque peu brouillé avec sa maîtresse; il y a trois jours que la dame est en train de bouder le monsieur. « Le caprice est, dans les femmes, tout proche de la beauté, disait un grand moraliste, pour être son contre-poison. » Parfois aussi le caprice ajoute un nouveau charme à la galanterie; un brin de jalousie a souvent réveillé la passion languissante. Bref, de l'une et de l'autre façon, notre héros Paul Forestier est trop heureux.

Au lever du rideau, le jeune homme attend une lettre où sa maîtresse, implorant son pardon, lui dira : « Je te pardonne. » — Et de quel monde est-elle? demande à son fils le vieux Forestier, vieux dompteur du marbre et de l'airain :

Tu dois toujours avoir affaire à des mignonnes
Qui ne se doutent pas de ce que tu leur donnes.

— Oui-da, répond le fils; mais la mienne est du meilleur monde, une dame, une vraie dame; et le plus délicat en amour serait fier de cette passion. Cependant il ajoute, et voilà le mensonge indispensable en toutes les choses du cœur : « Je l'ai beaucoup aimée et je ne l'aime plus guère... » Ne croyez pas un mot de l'indifférence du jeune homme; il rougit de sa faiblesse, il cache son amour, comme un ambitieux son ambition. Il ne sait pas si la dame absente va revenir, c'est pourquoi il n'est pas fâché de la dédaigner un peu... — Quant à moi, s'écrie en ce moment l'ami du jeune Forestier, Adolphe de Beaubourg, je tiens pour un homme enviable l'amoureux d'une femme du monde. Il plane au-dessus de toutes nos amours de passage; il est à l'abri des hontes et des ennuis d'une intrigue vulgaire. Et fi des grisettes et de leurs adhérents!

FORESTIER.

Tu ne fus donc jamais heureux dans tes amours?

BEAUBOURG.

Jamais, je vous l'ai dit, et je vous le répète,
Hors du corps de ballet, où le bonheur s'achète...

Et de rire. Au fait, maître Beaubourg s'adresse encore au meilleur établis-

sement des faciles amours. La revue et la féerie auront beau faire et montrer leur marchandise *in extenso*, il n'est rien de tel que le ballet de l'Opéra. Beaubourg a grand tort d'en médire. Il y a tantôt deux siècles que déjà l'Opéra était à la mode, et que les plus galants avec les plus galantes s'égaraient volontiers en ses sentiers. Laissez-moi vous dire, à ce propos, une aimable histoire que je sais depuis hier; elle me démange, et je la place ici comme un entr'acte de la présente comédie. On sait que madame la duchesse de Bourgogne, qui fut le dernier enchantement de la cour du grand roi, plaisait sans le vouloir, mais non sans le savoir, à tout le monde. Elle avait le ton de la galanterie avec l'air le plus noble et les plus beaux yeux, et cette marche de déesse sur les nues célébrée par M. le duc de Saint-Simon. Un jour de fête, comme elle traversait la galerie pour se rendre à la chapelle, elle aperçut le marquis de la Fare qui la regardait avec une grande admiration en causant tout bas avec l'un de ses amis. Alors la voilà qui commande à la Fare de venir lui parler. — « Je veux savoir, lui dit-elle, absolument ce que vous disiez à l'oreille de M. de Noailles »; et la Fare eut beau s'en défendre, il fallut obéir. « Je disais donc, madame, puisque vous l'ordonnez, que si vous étiez tout simplement une reine de l'Opéra, j'y mettrais tout mon bien. » Sans mot dire, elle suivit son chemin; mais, au sortir de la chapelle, elle dit au jeune courtisan, qui n'était pas sans inquiétude : « Rassurez-vous, la Fare, j'entre à l'Opéra la semaine prochaine!... » Et voilà comme on riait dans le Versailles de ce temps-là.

C'est pourquoi nous en voulons un peu à cet ingrat M. de Beaubourg de ses dédains pour le corps de ballet. S'il avait su cette belle histoire, il en parlerait avec plus de reconnaissance. « Adieu, dit-il à Paul Forestier, je vais chercher quelque amoureuse à Rome, à Berlin, à Saint-Pétersbourg. — Adieu, » répond le jeune artiste :

Bassompière, Lauzun, Buckingham, Richelieu.

C'est gai et très-joli, tout cela. Le poëte est à l'aise en ces histoires printanières; la jeunesse est là qui l'appelle et l'attire. Nous aimons aussi beaucoup la scène où la jeune Camille revient du couvent, humble, honnête, charmante, pour passer ce jour de congé dans l'atelier des Forestier père et fils. Il est très-bien fait, ce petit rôle de Camille, et très-naïf. Et quand Forestier, son tuteur, lui dit : « Il faudra bientôt penser à vous marier, Camille. — Et Paul? » dit-elle.

..... Dans votre pensée,
N'ai-je pas, de tout temps, été sa fiancée?
Quand nous mariez-vous?

Agnès a bien deviné cette fois les intentions de son tuteur. Lui cependant, il est dans la joie, et défie en ce moment la maîtresse absente :

O maîtresse de Paul! qui que tu sois,
Je te bénis, mon fils va rentrer au bercail
Et l'ordre reviendra, ramenant le travail.

Mais quoi! le malheureux père a trop tôt chanté victoire! Voici tout à coup,

Digitized by Google

d'un pas léger, par la porte furtive ouverte aux amours, madame Léa Leclerc qui s'en vient, toute joyeuse, apporter à son ami Paul une réponse favorable. Alors, rien qu'à la voir entrer séant, en retenant son souffle, et d'un œil timide interrogeant le vaste atelier, le père Forestier reconnaît la maîtresse de son fils. — C'est donc vous, lui dit-il très-étonné de la rencontre,

Vous, Léa?

LÉA.

Par pitié!

FORESTIER.

Je vous jure
Que je suis plus troublé que vous de l'aventure.
En cherchant à qui Paul pouvait s'être engagé,
Vous êtes la dernière à qui j'eusse songé...

Certes, la rencontre est dramatique, et cette fois encore l'autorité du père de famille est indispensable. Il s'agit en effet de séparer vite et bien ces deux amoureux l'un de l'autre. Il y va de l'honneur du père et du bonheur de son fils. En vain la dame au désespoir prie et supplie, implorant le pardon, la pitié pour une faute innocente... le vieux père est intraitable. « Au moins, dit-il à la malheureuse, éloignez-vous! Voyons si mon fils saura supporter votre absence; et s'il est inconsolable, eh bien, je vous rappellerai! » Sur quoi s'en va la maîtresse obéissante, en promettant de ne pas revenir avant qu'elle soit rappelée. Il est très-rempli, ce premier acte. On y voudrait seulement un peu moins de brusquerie, et que la belle amoureuse ait eu le temps de se montrer dans sa grâce et dans sa passion avant d'être ainsi prise à l'imprévu dans l'atelier de son jeune amant. C'est bien fait, d'aller vite; encore il y faut de la prudence, et nous nous intéresserions davantage aux amours de cette belle si vous lui donniez le loisir de les montrer.

Otia si tollas, periere Cupidinis arcus.

Deuxième acte. Il est vrai que par l'absence de ces charmantes longueurs qui auraient sans nul doute nécessité un premier acte, nous entrons dans le vif et dans l'enseignement de cette éloquente comédie. Il y avait dans une comédie antique (elle s'est perdue) un raisonneur qui s'écriait très-éloquemment : « La Grèce est intéressée à ce que je vais dire! On y voit partout le temple de la maîtresse, et nulle part le temple de l'épouse! » Il parlait bien, cet Athénien; seulement il oubliait le vingtième chant de l'*Odyssée*, où Pénélope habite un vrai temple élevé par Homère aux vertus de l'épouse. A notre tour, nous dirions volontiers que le nouveau drame d'Emile Augier est une médaille frappée à la louange du bonheur conjugal :

Une médaille est dans nos mœurs
Ce que jadis était un temple.

Or, quand nous les retrouvons, il y a déjà cinq mois que Camille et Paul

Digitized by Google

sont mariés; la sainte clarté de la lune de miel jette encore ses douces lueurs sur le front charmant de la jeune épouse, et, de son côté, le jeune artiste, oublieux des feux d'autrefois, ne songe plus qu'aux félicités domestiques. Qui donc a fait ces deux vers qui me viennent en souvenir à l'heure où j'écris :

Je ne puis plus avoir que deux amours dans l'âme,
L'amour de la peinture et l'amour de ma femme!

Ces deux vers sont bien simples; ils disent tous les sentiments du jeune Forestier faisant le portrait de Camille. En ce moment, parfait est le bonheur de ces jeunes gens; mais soudain *le fantôme entre*, et cette fois le revenant, qui va tout briser dans cette paix profonde, n'est rien moins que la maîtresse oubliée. Elle est ramenée à Paris par son veuvage et par la succession de ce mari dont elle est séparée. Il est mort trop tard; six mois plus tôt la dame avec son amoureux convolait en secondes noces; mais aujourd'hui que vient-elle faire en ce ménage heureux? rien de bon, rien de juste. A l'aspect imprévu de cette femme adorée il y a six mois tout au plus, le jeune homme a ressenti les ardeurs d'autrefois :

De mes feux mal éteins je reconnus la flamme.

Hélas! que disons-nous? Voici les nouvelles les plus récentes de madame Léa Leclerc : Notre ami M. de Beaubourg, qui courait, vous vous en souvenez, après quelque aventure illustre, a rencontré la dame à Venise; il s'en est épris de toutes les forces d'une âme habituée aux ballets de l'Opéra. D'abord la dame a mal reçu sa prière; mais enfin..... nous laisserons, s'il vous plaît, la parole à cet étrange amant :

BEAUBOURG.

Un soir,
Nous étions cinq ou six causant dans son boudoir.
Elle avait dans son air je ne sais quoi d'étrange,
De fauve, si ce mot peut se dire d'un ange;
La voix rauque et stridente, et les yeux éclatants,
Pâle avec des éclairs de rougeur par instants,
Furieuse, sarcastique, emportée, éloquente,
Elle était à la fois hautaine et provocante...

Il s'arrangea, je le crois bien, pour rester seul avec cette énigme. Elle tremblait, elle hésitait; mais quand elle entendit sonner la onzième heure, l'heure où la jeune épouse entre enfin dans la chambre nuptiale :

J'étais à ses genoux. — Silence! me dit-elle...
Voilà qu'elle se laisse aller entre mes bras...

Le récit était scabreux... il a passé à la faveur de l'étonnement public. Bref, elle le mit à la porte, à minuit, par un temps de pluie, et voilà bien les malheurs d'un amant heureux. A ce récit trop véridique, hélas! Paul Forestier rit aux éclats; mais il rit de ce mauvais rire empreint de colère et de désespoir.

Digitized by Google

PAUL FORESTIER.

C'est trop fort, c'est trop drôle,
Cette femme de cœur, ce lis penché, ce saule...
Quelle aisance à jeter aux hommes le mouchoir!...

Au troisième acte, nous sommes chez l'abandonnée, et le Beaubourg, son amoureux, même quand il sait toute l'histoire, insiste, implorant la main de la dame. Or, l'instant d'après revient le premier amoureux, Paul Forestier. C'en est fait, il aime encore, il n'a jamais tant aimé cette infidèle, et maintenant il veut quitter son ménage, il veut briser les liens sacrés qui l'attachent à sa jeune épouse. Il fait peur, même à son père :

Vous êtes simplement atroce, savez-vous?

A la fin, c'est le devoir qui l'emporte, et le père heureux et triomphant, s'adressant à la jeune épouse :

Il est à nous, ma fille, il est sauvé!

Ce fut sans doute en souvenir des beaux vers de son maître Emile Augier, que M. Edmond Gondinet écrivit d'une main légère une comédie en vers intitulée LE COMTE JACQUES. Il y avait autrefois, car nous touchons aux contes de fées, une fillette ayant nom mademoiselle Blanche, et voici comme elle faisait les honneurs de son personnage :

BLANCHE.

J'ai le corsage noir avec le jupon court;
Elle va m'apporter un vrai panier, bien lourd,
Avec un vrai chapeau de simple vendangeuse.
On croyait que j'allais, comme une enfant joueuse,
Cueillir du bout des doigts quelques raisins dorés;
J'abattrai vaillamment les grappes, — vous verrez!

Notez que son âme est plus belle encore que son visage. Elle n'est pas fière, étant si riche; elle est bonne, étant si courtisée. A pleines mains elle donne au premier venu son aumône, et ses fleurs aux bonnes gens qui s'y connaissent. En deux mots, la voilà toute :

Elevée en Irlande et née en Orient.

Encore une fois, c'est une véritable féerie où tout chante, où la grâce est vêtue, où le sourire est innocent; une féerie comme on en voit peu, une féerie comme on n'en voit pas.

Sans nul doute, les gens blasés, les petits crevés, les grosses lorgnettes, les habitués de l'orchestre, assourdis par l'agaçant craquement des souliers neufs, ne trouveront pas grand charme aux fêtes du comte Jacques. Fi! diront-ils, c'est une églogue à la Fontenelle! et les voilà qui demandent au moins un gros loup... Bonnes gens! si le loup venait, ils auraient peur et se sauveraient bien

Digitized by Google

vite. Ou bien les voilà qui bâillent en chœur avec leurs dames. Dames et messieurs, ils ont vu si souvent le loup!

Voici cependant le comte Jacques. Il est digne, celui-là aussi, de venir en droite ligne des Tobosos d'autrefois. Cousin d'Eroxène et petit-cousin de Myrtil, le comte Jacques a fait toutes ses études à l'Université de la *Princesse d'Elide* et de *l'Ile enchantée*. De très-bonne heure il a pris ses degrés à la Sorbonne des *Amans magnifiques*, entre Iphicrate et Timoclès, les deux rivaux. Ce n'est pas celui-là, non certes, qui songerait, à la façon de Clitidas, *d'œufs cassés et de poisson mort*, « présage certain de malencontre ». Il ne rêve que d'étoiles dans le ciel et de marguerites dans les champs : « J'ai fait chanter ma passion aux voix les plus touchantes, et l'ai fait exprimer en vers aux plumes les plus délicates; je me suis plaint de mon martyre en des termes passionnés; j'ai fait dire à mes yeux aussi bien qu'à ma bouche le désespoir de mon amour; j'ai poussé à ses pieds des soupirs languissants; j'ai même répandu des larmes, mais tout cela inutilement, et je n'ai point connu qu'elle ait dans l'âme aucun ressentiment de mon ardeur. » Vrai langage des amoureux d'autrefois, mis en vers par notre amoureux de ce matin.

Le comte Jacques, à peine il a vu mademoiselle Blanche, il se met à l'aimer comme autrefois le prince Iphicrate est amoureux de la princesse Eriphile. Blanche, de son côté, n'est pas insensible aux respects du jeune homme. Il est un peu royaliste, un peu fou, un peu chevalier errant; mais de ces grands défauts on se corrige assez vite, et l'heure arrive où l'on est sage, égoïste et sans passion politique; on s'est battu pour la question romaine, on se battra plus tard pour entrer dans le conseil général.

BLANCHE.

Vous étiez, à vingt ans, plus jeune qu'il ne faut,
Gai, bruyant, un peu fou, — ce n'est pas un défaut,
Et, sans savoir très-bien comment cela se nomme,
J'admets tous les péchés qu'avoue un gentilhomme.
— Vous avez combattu, comme ont fait nos aïeux,
Vaillamment, je le sais — est-ce un crime à mes yeux?
Quand pour la bonne cause une épée est tirée,
J'applaudis. — Je conviens que je suis arriérée,
Comme mon père. On dit que j'ai le cœur hautain.
J'ai l'orgueil de mon nom, du nôtre, mon cousin.

En ce moment le comte Jacques est aussi content qu'on peut l'être, et la belle suivante de Mélicerte, Daphné, dirait volontiers de ce jeune héros :

Il n'est point tant soldat, qu'à le voir chaque jour
Je ne le croie atteint déjà d'un peu d'amour;
Et plus d'une aventure à mes yeux s'est offerte
Où j'ai connu qu'il suit la jeune Mélicerte.

Blanche ou Mélicerte, à votre choix; mais Blanche, en toute hâte, veut montrer au comte Jacques

Ses fermes, ses étangs, ses châtaigniers, ses chênes,

et le comte Jacques choisira ce qui lui convient dans les riches domaines de sa cousine.

BLANCHE, *vivement.*

Vous ne vous sentez plus l'esprit aventureux?
Que c'est bien! — Vous restez? Vous n'irez plus vous battre?
Je vous cède une ferme, ou deux, ou trois, ou quatre,
Celles qui vous plairont. — Vous vivrez dans les bois,
Comme un vrai gentilhomme, un Prignon d'autrefois.

JACQUES.

Oh! ne bâtissons pas de châteaux en Espagne.

BLANCHE.

Si vous saviez quel charme a pour nous la campagne!
Chaque arbre est un ami; les fleurs et les buissons
Ont l'air de s'incliner gaîment quand nous passons :
L'alouette s'applique à varier son thème;
Tout ce monde charmant nous connaît et nous aime,
Et l'on habite presque un pays enchanté.

Voilà justement ce que nous disons! C'est bien cela : le charme et l'enchantement! *Obéron, Titania, le Songe d'été,* l'idylle à la lisière des vieux bois. Ainsi disait, en sa chanson printanière, la princesse d'Elide :

Oui, j'aime à demeurer dans ces paisibles lieux;
On n'y découvre rien qui n'enchante les yeux,
Et de tous nos palais la savante structure
Cède aux simples beautés qu'y forme la nature.
Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons frais
Ont pour moi des appas à ne lasser jamais.

Pourtant, quelque chose, un instant, se dérange en toute cette joie. Il advient que mademoiselle Blanche apprend par hasard qu'elle n'est pas la propriétaire de ces lieux enchantés. Ces belles terres, qu'elle donnait d'une main si libérale, appartiennent justement au comte Jacques, et maintenant Titania, Blanche, veux-je dire, ne songe qu'à s'enfuir de ces beaux lieux où elle n'est plus qu'une étrangère : Adieu ce beau salon digne du palais d'Ibrahim dans l'illustre Bassa! Je prends congé de vous, pentes fleuries, vergers, jardins, roses d'automne et du printemps, fêtes, chansons, plaisirs, bonheurs de chaque jour :

— Mes bienfaiteurs sont morts, je les bénis tous deux;
Par un pieux mensonge ils m'élevaient près d'eux.
Comme eux, ils m'entouraient de tout ce qu'on envie,
Et je leur dois vingt ans de bonheur. — C'est la vie.

Voilà sa plainte; et maintenant que Blanche est au désespoir, c'est au tour de Jacques à montrer qu'il est digne en effet de ces belles amours :

Digitized by Google

JACQUES.

Le marquis de Prignon vous appelait sa fille;
Et vous l'êtes pour tous, Blanche, comme pour moi.
Ne me conseillez pas de consulter la loi;
Je fais ce que je dois sans prendre cette peine.
Vous êtes, comme hier, marquise et châtelaine.

Si bien que le monsieur vaut la demoiselle. Ils se marient (on entend chanter dans le lointain la chanson des vieux Capulets : *Contentements du cœur!*), et désormais le domaine appartient aux deux amants.

De ce même Edmond Gondinet, nous avons eu, le mois suivant, LES GRANDES DEMOISELLES. C'était une ronde joyeuse où les plus belles personnes du Gymnase faisaient assaut de gaieté et de gentillesses, témoignant par leur bonne humeur qu'il est plus agréable aux belles personnes d'être vues que de se montrer. Ainsi, par ce spectacle heureux, le boulevard se consolait d'un mélodrame abominable intitulé *le Vengeur*.

Bientôt la rumeur et le bruit; après le bruit le tapage; on entendit des voix qui disaient : RUY-BLAS! RUY-BLAS! Le fait est que RUY-BLAS avait promis, disait-on, de suivre HERNANI. HERNANI est de l'autre année. On espérait pour l'heure présente que Ruy-Blas nous serait rendu... rien n'est venu, rien ne vient du côté triomphant de l'Océan. Cependant, comme s'il eût voulu rappeler au public, qui ne l'a pas oublié, qu'il avait eu le double honneur de s'appeler *Ruy-Blas* et *don César de Bazan*, Frédérick-Lemaître a représenté, avec la plus incroyable énergie, et tout ce que son ancienne jeunesse avait d'acerbe, un mélodrame intitulé : LE CRIME DE FAVERNE. Il y avait dans ce drame une scène... une chanson, et le malheureux, écoutant cette chanson qui le déshonore, est en proie aux tortures des parricides d'autrefois : premier coin, second coin, tenailles rouges; couteaux rougis au feu de soufre. Au bout du dernier couplet, il n'y a plus pour le vieillard que la folie ou la mort. Donc, le voilà qui devient fou : il rit, il danse, il chante; il écoute, il vous regarde, il épie. On voit ses cheveux se dresser sur sa tête, il râle, on entend son cœur se briser. Hélas! quel supplice! Ah! le malheureux! qu'il est à plaindre... Alors quel comédien superbe et touchant! Le parterre épouvanté le regarde en tremblant, il l'écoute avec des larmes; en effet, jamais plus qu'en cet accès de *delirium tremens* ce grand comédien ne fut digne de lui-même et de ses meilleures inspirations. Je voudrais le peindre en ce moment tel qu'il nous est apparu dans ce dernier ouvrage, dont il est la pitié, la lumière et l'intérêt tout-puissant; mais le moyen d'arriver à reproduire avec des paroles cette image où respirent en si grands traits toutes les pitiés, toutes les douleurs?

Vous avez admiré sans doute un portrait de Mirabeau lorsqu'il monte à la tribune au milieu de l'attention universelle. Il sort de l'orgie; il a passé sa nuit dans tous les délires; mais en ce moment solennel il est calme, il est fort, il poursuit de marche en marche une idée, et, trouvant l'idée, il cherche en même temps des paroles qui lui donnent le mouvement, la vie et le bruit du tonnerre! On oublie, à contempler le tribun, les ravages dont les années et les

passions ont frappé cette tête énergique; on ne voit plus que le feu du regard, le front couvert d'intelligence et le sourire armé d'ironie et de mépris! Quel est l'âge, en ce moment, de cet homme animé de toutes les ardeurs éloquentes et de toutes les fièvres généreuses? On n'en sait rien! Que nous font ses années? Que nous fait sa vie? Autant vaudrait compter les rides et les traces que la maladie et la prison, que les bastilles et les passions, que le jeu et le travail ont creusées sur ces joues, semblables à l'orgue où le souffle abonde et s'échappe en mille imprécations, en mille cantiques... Eh bien! ce Mirabeau tout entier, ce geste intrépide, actif, tout-puissant, ce souffle inspiré, ce profond regard, cette volonté, ce deuil et cet espoir... regardez Frédérick-Lemaître, et vous en aurez une image accomplie, abominable et touchante, empreinte à la fois d'accablement, d'espoir, de courage et de défaillance, de terreur et de pitié.

Il faut dire aussi le nom modeste et charmant de la vaillante jeune femme, mademoiselle Rousseil, qui remplaçait près du grand comédien l'énergique et passionnée madame Dorval. C'était la première fois peut-être, depuis la mort de madame Dorval, que Frédérick-Lemaître trouvait à qui répondre, à qui parler.

Plusieurs petites pièces, dont le feu follet se montre agréablement dans l'entr'acte des grandes comédies, COMME ELLES SONT TOUTES! est une historiette en poudre, en paniers; Louis XV et madame de Châteauroux, sans oublier madame de Mailly. — M. de Mailly est mort! disait le roi au souper de la reine. — Quel Mailly? reprit la reine. — Eh pardieu! le vrai Mailly, reprit le roi, content de son bon mot.

UN BAISER ANONYME, au Théâtre-Français! C'est une comédie en masque, et très-gaie, et tout à fait digne de l'auteur de tant de jolis contes, M. Albéric Second.

Tout d'un coup, nous avons entendu des plaintes, des pitiés, des terreurs: LE ROI LEAR, l'un des plus beaux ouvrages, sans contredit, de M. Jules Lacroix, ce vrai poëte, et la plus difficile à mettre à notre théâtre de toutes les tragédies de Shakspeare. Chacun sait que *le Roi Lear* est l'un de ces drames primitifs dans lesquels trois ou quatre actions, différentes celle-ci de celle-là, s'entremêlent et se croisent de telle sorte, que plus d'une fois l'intérêt s'arrête et se brise au plus beau moment. Ce grand génie était plein de caprices; il obéissait à l'inspiration plus qu'il n'eût fallu peut-être; enfin, sûr d'être écouté, il ne s'inquiétait guère des lois les plus simples de la logique. Et cependant, quelle immense tentation pour un poëte habile et très-instruit des choses de son art, bon écrivain, plein d'énergie et grand lutteur, de s'emparer en maître absolu d'une pareille fable! Elle a tenté tous les chercheurs d'aventures, et cette fois, l'auteur du *Testament de César* vient d'accomplir cette tâche illustre. Il a respecté naturellement toutes les beautés hors d'atteinte, et ces respects étant rendus à Shakspeare, il n'a pas hésité à trancher dans le vif de ces longs détails. Il a jeté la plus sincère clarté sur le roi Lear, toute pitié sur Cordélia, toute horreur sur Gonnerile et Régane. Un nouveau personnage introduit par bonheur dans la grande scène où la folie, et la tempête, et tous les éléments de désordre accomplissent leur chef-d'œuvre, a produit le plus grand

Digitized by Google

effet. Pas un des spectateurs ne s'est douté que ce double rire entre ces deux douleurs ne fût pas de Shakspeare. Voilà certes une fraude éloquente dont M. Jules Lacroix peut être fier.

Les spectateurs du premier jour n'oublieront jamais le grand effet, la terrible scène où le roi Lear, après avoir bien combattu, s'avoue à lui-même qu'il est désormais un malheureux sans espoir, sans courage. « Il commence à être las du soleil », et lorsque enfin, sans asile, éperdu, la tempête étant dans son cœur et le tonnerre sur sa tête, il comprend son impuissance, alors le voilà qui maudit la nature entière. Ecoutez encore cette éloquente traduction du poëte, interprète inspiré de toutes ces douleurs :

Vents, soufflez! faites rage! ô vents, crevez vos joues!
Et toi, rauque tempête, ouragan qui secoues
La terre... fais bondir, lance avec les rochers
Ces montagnes de flots par-dessus nos clochers!...
Vous, éclairs sulfureux, prompts comme la pensée,
Courriers au vol ardent de la foudre insensée
Qui fracasse le chêne, abattez-vous sur moi!
Brûlez ma tête blanche!... Et toi, tonnerre, toi,
Brise le globe entier, et, des cieux où tu roules,
Ecrase la nature, anéantis ses moules;
Disperse d'un seul coup, et pour l'éternité,
Tous les germes qui font l'ingrate humanité!
. . . . . .
Gronde à faire éclater ce vaste ciel, orage!
Pluie et feux, jaillissez!... Eléments, frappez tous!
Je ne vous taxe pas d'ingratitude, vous!...
Tonnerres, ouragans, monstrueuses familles,
Pluie et feux, vents, frappez!... Vous n'êtes pas mes filles!
Vous qui me torturez dans vos jeux triomphants,
Je ne vous avais point appelés mes enfants;
Je ne vous ai donné ni sceptre ni couronne.

L'Hercule est moins furieux, l'Ajax est moins irrité, le Cythéron n'a pas entendu des plaintes plus touchantes; le dithyrambe des bacchanales produirait moins d'effet sur l'esprit de l'auditoire ivre de vin nouveau. On retrouve en tout ceci comme un écho du Prométhée exposé aux vautours; et quand la triste Cordélia vient en aide à ce père irrité, nous nous rappelons, malgré nous, les plaintes des Océanides légères, pleines de pitié pour le Titan.

Voulez-vous cependant que nous quittions ces plages désolées pour nous rendre en un lieu charmant, accessible à peu de gens, la ville et les bosquets de Corinthe? Un nouveau venu, un bel esprit tout jeune et tout nouveau, M. Paul Ferrier, nous conduira volontiers dans ces aimables sentiers qu'il a retrouvés sous les ronces, comme autrefois le sentier de *la Belle au bois dormant*. « Ne va pas qui veut à Corinthe », a dit le proverbe, et le proverbe a dit vrai. On entrait jadis à Corinthe à ses risques et périls; on était le bienvenu, mais tant pis pour vous, on vous chassait comme un pleutre ou comme un cuistre, à la première incartade. Un sot n'en avait pas pour vingt-quatre

Digitized by Google

heures. Pour avoir droit de résidence il fallait être avant tout bien né, bien élevé, bien venu des dames. Il n'eût pas été mal de porter dignement un nom glorieux, de posséder par héritage une grande fortune; on acceptait volontiers, comme une recommandation toute-puissante, un beau poëme, une bataille bien gagnée, un discours éloquent du haut de quelque tribune libérale. Tout au moins, pour être un bon citoyen de la ville chère à tous les dieux propices, il fallait aimer les honnêtes plaisirs, les beaux-arts et le bonheur des belles actions. Il est bien entendu que l'on avait fait au préalable ses preuves de courage et de talent, de beauté, de force, de jeunesse et de bon renom.

Et celui-là qui était un vulgaire, sans vice ni vertu, à peine il avait touché d'un pas tremblant à ce seuil difficile, aussitôt une main dédaigneuse rejetait la porte au nez de cet intrus, et... bonsoir la compagnie!

En vain il disait au retour : *J'arrive de Corinthe!* et se mettait à publier les impressions rances de son vieux voyage, on se moquait de lui que c'était un plaisir. Que si, par hasard, vous demandiez à ce hâbleur où donc il prenait Corinthe? à sa réponse on voyait que le drôle avait pris pour la ville un faubourg, et l'auberge banale pour la maison de Périandre. De cet épicuréisme intelligent, de ce rire de l'âge d'or, de cette joie assaisonnée de bon sens, les contrebandiers de Corinthe avaient fait un chatouillement misérable, une ripaille, un petit vin de barrière. Les Grecs, nos maîtres, se sont-ils amusés de ces faux voyageurs au pays de Corinthe! Les Romains, nos pères, s'en sont donné à cœur-joie à lire le récit de ces vagabonds.

Aussi bien le vrai voyage à Corinthe est cent fois plus difficile que le voyage de la Mecque. Il y faut en avancement d'hoirie beaucoup de droiture et de politesse, un grand respect pour les lois éternelles de l'ordre, une sincère admiration pour la beauté morale. Il est bon que chaque nouveau venu dans cette ville illustre apporte avec soi quelque don naturel qui se puisse ajouter à tant de présents de la terre et du ciel. Esprit, beauté, jeunesse, entrez dans la ville; elle est ouverte aux amoureux, aux poëtes, aux rêveurs, aux bien disant, aux bien vêtus, aux passions des honnêtes gens, aux penchants des honnêtes cœurs, aux grands-artistes, aux grands poëtes, à condition qu'artistes et poëtes apporteront céans une œuvre excellente. Au fait, il suffit parfois d'un brin de jeunesse, et l'on entre. Ainsi M. Paul Ferrier, dans sa *Première aux Corinthiens*, du Théâtre-Français, a prouvé qu'il était enfant de la ville, et comme il trouvait sur son chemin le vieux Diogène et la jeune Iris, il a prié celle-ci de lui donner son bras pour entrer dans la ville, et celui-là de les laisser passer. Iris a dit : Je veux bien! Diogène a grommelé, dans ses vieilles dents, son antique chanson :

Je méprise l'amour; je hais la volupté;
Ma pauvreté sauvage est ma seule fierté!
Je n'enviai jamais la gloire et la conquête;
Jamais sous un palais je n'abritai ma tête;
A plus pauvre que moi je donne ce que j'ai;
A la table des grands jamais je n'ai mangé;
Jamais je n'ai trempé ma lèvre qu'aux fontaines!
J'accepte également les chances incertaines

Du sort... parfois heureux, misérable parfois.
Et, n'ayant pour tout bien qu'une tasse de bois,
— Un jour, que je voyais un pâtre plus habile
Boire au creux de sa main, — je brisai ma sébile!

Mais Iris *subridens* a bientôt dompté le monstre, et d'un pas leste elle suit son chemin.

IRIS.

Rions donc!... Mais la nuit de son manteau brumeux
Couvre déjà la plaine!.. Adieu!... cynique; comme
Devant, prends ta lanterne, et va cherchant ton homme...
Cherche!... pour le public : il a les yeux sur toi!...
Cherche! et sois, s'il se peut, moins malheureux que moi!

Et voilà comme à vingt ans on arrive où l'on veut arriver; une idylle, une églogue, une chanson, ça va bien! Si le public crie : A l'imitation, à la copie! on le traite à la façon d'Iris se moquant de Diogène. Au jeune âge, invention, imitation, imagination, c'est même chose. On porte en soi le modèle avec la copie, et l'on est tout fier, pour peu qu'en vers polis, ingénieux, qui n'ont rien de rustique, *nil armentale,* on se soit approché des bergers de Théocrite et des nymphes d'Ovide. Ecoutez! Si les noms sont changés, le murmure est le même; on s'abreuve au même flot; repu de jeunesse et d'oisiveté, le poëte heureux s'étend sur le même gazon que protége, en se balançant dans l'azur, l'ombre mouvante des grands arbres : *succedimus umbris.* Telle est la revanche d'Iris.

Une grande entreprise au Théâtre-Français : l'*Agamemnon,* de Sénèque, traduit en beaux et bons vers par M. Henri de Bornier. L'idée était assez étrange, au premier abord, de traduire du latin une traduction faite par un poëte latin d'un poëte grec. Il paraissait beaucoup plus simple, en effet, que le poëte français traduisît dans sa langue élégante et savante Euripide ou Sophocle. Or, ceci étant bien reconnu, nous dirons que cet *Agamemnon* latin ne pouvait pas trouver un meilleur interprète que M. Henri de Bornier. Il n'a rien ajouté, il n'a rien retranché, et vous avez tout entier l'*Agamemnon* de Sénèque.

Au premier acte apparaît l'ombre de Thyeste, et dans un langage empreint de violence il raconte aux vivants les mystères de l'enfer :

Je fais fuir les vivants comme je fuis les morts.
La chair de mes trois fils m'a servi de pâture;
Ma volonté du moins d'un tel crime était pure;
Mais lorsque le destin précipitait mes pas
Vers l'inceste et le rapt... je ne l'ignorais pas!
Ainsi, lugubre auteur de ma double famille,
Un fils digne de moi m'est donné par ma fille :
Aïeul, père et mari tout ensemble, j'ai fait
Reculer le soleil, honteux de mon forfait!

Quand il a déclamé sa terrible nénie, il rentre en ses ténèbres aux premières

clartés du jour, moins terrible et moins touchant que le fantôme invoquant le jeune Hamlet. Donc voici le jour, et les femmes d'Argos chantent le cantique matinal. C'est toi qu'elles célèbrent, Fortune dont la main couronne les forfaits les plus inouïs !

CHŒUR DES FEMMES D'ARGOS.

O Fortune! qui trompes même
Les plus puissants et les meilleurs,
Tu places la grandeur suprême
Près d'un gouffre couvert de fleurs;
Ces maîtres du sceptre et du glaive,
Le sort les brise ou les relève,
Un orage habite leur sein,
Des révolutions sans nombre
Les assiégent d'un flot plus sombre
Que les vagues du Pont-Euxin!

Le premier acte finit là. Clytemnestre arrive à l'acte suivant. La triste reine est en proie à l'adultère, et pour confidente elle a sa nourrice Œnone ou tout autre nom qu'il vous plaira de lui donner. Nous citerons ici ce dialogue excellent, afin d'encourager le jeune traducteur à suivre hardiment les grands sentiers:

CLYTEMNESTRE.

Je renonce à l'espoir de gouverner ma vie;
Je vais où la douleur, l'espérance, l'envie,
Me conduiront : quand l'âme erre de toute part,
Le guide le meilleur, c'est encor le hasard!

LA NOURRICE.

Aveugle qui le prend; qui le suit, téméraire!

CLYTEMNESTRE.

Quel sort, dans l'avenir, me serait plus contraire?

LA NOURRICE.

Ta crainte, calme-la; tes fautes, cache-les.

CLYTEMNESTRE.

Le vice brille et perce à travers nos palais.

LA NOURRICE.

Ton cœur d'un crime ancien frémit et recommence!

CLYTEMNESTRE.

Sur la pente du mal s'arrêter est démence.

LA NOURRICE.

Nouveau crime, — nouveau péril, nouvel effroi!

Digitized by Google

CLYTEMNESTRE.

C'est le fer et le feu qui guérissent, crois-moi.

LA NOURRICE.

On n'en vient pas si vite aux remèdes extrêmes.

CLYTEMNESTRE.

C'est l'audace qui sauve en ces crises suprêmes.

LA NOURRICE.

Qu'à tes yeux les devoirs d'épouse soient présents,
Que ton mari...

CLYTEMNESTRE.

Je fus veuve pendant dix ans!

LA NOURRICE.

Pense que tes enfants sont les siens, considère...

A son tour arrive Egisthe (on vous a prévenu que l'art est absent de ce drame), et tout de suite Egisthe, en vrai fils de Thyeste, annonce à la reine le retour du roi des rois. C'est maintenant ou jamais qu'il faut prendre un parti terrible. Agamemnon arrive enfin tout plein de ses vengeances; il faut qu'il meure. En peu de mots Clytemnestre est tout à fait de l'avis d'Egisthe. On ne vit jamais un plus grand crime accepté plus facilement. *Une double nuit*, disait Lucain, le parent du vrai Sénèque. Arrive au même instant Eurybate, le messager d'Agamemnon, et ce digne Eurybate n'a rien de plus pressé que de raconter la tempête qui l'a porté de Troie aux rivages d'Argos. C'est la même tempête où l'on vit Ajax, fils d'Oïlée, frappé du trident de Neptune : « J'en échapperai, disait-il, malgré les dieux ! » Quand Eurybate a bien raconté sa tempête, il laisse, à leur tour, les Troyennes captives se lamenter sur ces rives étrangères, et cette fois encore on ne saurait trop répéter ces beaux vers :

LE CHOEUR.

I

Il est doux de pleurer ensemble
Les maux qu'ensemble on a soufferts,
Et la même plainte rassemble
Ceux qui portent les mêmes fers!

II

Comment ta voix suffirait-elle
A pleurer tes bonheurs détruits?
Ni la plaintive Philomèle,
Ni le lugubre oiseau des nuits.

Digitized by Google

Rien de plus touchant chez les Romains, chez les Grecs, que cette rencontre douloureuse de ces dames troyennes devenues la proie et le jouet d'un vainqueur sans pitié. Hécube est là, si misérable! Il retentira jusqu'à la fin des siècles, ce grand cri de la mère et de la reine en deuil : Plût aux dieux que je craignisse!

Eternellement, tant qu'il y aura sous le soleil une Europe civilisée, les hommes intelligents se passeront, de main en main, le flambeau de l'antiquité, féconde en chefs-d'œuvre. Ou bien, si parfois les hommes à venir se rappellent que leurs pères de 1830 ne manquaient pas de style et d'invention, quelques-uns seulement parmi ces derniers venus répondront : *Nous voilà!* à l'appel des générations nouvelles. Le premier de tous les poëtes destinés à revivre, Alexandre Dumas, inépuisable esprit inventeur que rien n'arrête, entendra l'invocatiou de l'avenir. Cet homme est un miracle en cinq cents volumes in-octavo.

Sitôt qu'il a fait son livre, il en fait un drame, et soudain le livre agrandi s'augmente incessamment de toute la curiosité qui le précède; autant de lecteurs, autant de spectateurs. Ce n'est pas celui-là, non certes, qui se priverait des secours du prologue; il explique, il commente, il éclaire, il arrange, et quand la grande lumière est faite, aussitôt l'émotion obéissante arrive au rendez-vous indiqué par ce maître absolu de tous ces grands enchantements.

Ce nouveau drame improvisé en moins de quinze jours, *Madame de Chamblay*, était naguère un petit roman en deux gros tomes; le poëte avait, croyait-on, raconté tout ce qu'il savait des misères de cette infortunée, et lui-même il avait décidé qu'il ne reviendrait pas sur toutes ces douleurs. Soudain le voilà qui se reprend d'une belle passion pour cette infortunée; il la rappelle, il veut la revoir, et du fond de sa tombe elle revient comme un doux fantôme, accoutumée à l'obéissance. Alors nous avons revu ce mari plein de honte et torturant *mademoiselle* sa femme à plaisir. Joueur sans vergogne, en proie à l'usure, à la débauche... il est abominable. Un traître, un meurtrier, un voleur de grand chemin n'en ferait pas davantage. Or les spectateurs les plus blasés sur cette espèce de supplice qui consiste à torturer une femme innocente et belle, en proie à tous les démons de la séparation de corps, ont écouté pendant trois actes, trois longs actes, cette abominable élégie. Heureusement qu'aux actes suivants reparaît la Providence, en habit de préfet, et de préfet de l'Eure encore, un parfait préfet, pour faire suite au parfait notaire. Un rayon brille enfin dans ces ténèbres, un peu d'espoir dans ce cœnr affligé. Non certes, il ne sera pas dit que madame de Chamblay, ruinée, éperdue, ira jusqu'à la fin, mourante, écrasée, abîmée en cet abîme effrayant. Le préfet de l'Eure, maître, après Dieu, de son département, croyant à peu de chose... et ne doutant de rien, saura bien tenir tête à M. de Chamblay, le voleur, le spadassin, le menteur, le mécréant. C'est surtout dans ces deux actes, les meilleurs qu'il ait faits peut-être, que se retrouve en tout son charme, en toute sa vigueur, ce superbe Alexandre Dumas. A chaque parole, à chaque instant, nous voyons s'avancer la vengeance; elle est là, dans le regard et, disons mieux, dans le sourire de tous ces braves gens. Jamais exécration plus juste et

Digitized by Google

châtiment plus mérité. Et lorsque enfin, à la dernière scène, au moment où madame de Chamblay et son digne amoureux vont monter dans la chaise de poste qui les doit emporter loin du tyran, nous voyons accourir ce préfet généreux, dévoué, railleur, beau dîneur, faisant un menu comme Balthazar, la belle épée et la bonne humeur de cette sombre histoire. Il arrive! on l'attend, le voilà! Il a tué Chamblay, Tibère-Chamblay, M. le préfet de l'Eure! *En garde! une! deux!...* le brigand est embroché. Alors revient, calme et souriant, comme il irait au conseil général, monsieur le préfet. — Vous pouvez dételer! dit-il, et toutes ces âmes oppressées respirent comme autrefois aux belles scènes de *Henri III.*

Donc ne demandez pas si cette fois encore le poëte a réussi. Il a réussi autant que son préfet lui-même. Il a réussi par les larmes, par la pitié, par l'épouvante et le contentement. Il a réussi comme il faut réussir, sans ballet, sans décors, dans un salon meublé à la diable, avec de bons comédiens sans théâtre, et qui combattent vaillamment, soutenus par une belle œuvre. *A bas la féerie!* et *vive l'enchanteur!* Ainsi le soleil dont a parlé la Fontaine dans son poëme de *Psyché :*

Il sembloit qu'il se fust paré
Pour plaire aux filles de Nérée;
Dans un nuage bigarré
Il se coucha cette soirée.
L'air estoit plein de cent couleurs;
Jamais parterre plein de fleurs
N'eut tant de sortes de nuances.

Le Coq de Micylle est un emprunt que faisait naguère à Lucien lui-même, un bel esprit nommé M. Henri Trianon. M. Henri Trianon est un véritable Athénien, et quand il entre en ces compositions légères, le charme et le sourire des Grecs de la décadence, Henri Trianon est vraiment chez lui, dans sa maison, dans ses jardins, à condition que la maison soit bien meublée et que le jardin soit plein de fleurs.

Donc, le savetier Mycille, au point du jour, comme il est en train de rêver riches habits, tables servies, meubles précieux, esclaves obéissants, soudain le chant du coq le réveille : adieu, fortune! adieu, bons vins!... Le savetier Micylle est Gros-Jean comme devant. — Console-toi, lui dit Pythagore, à chacun son tour de régner et de vivre : Hélène était un chameau; Homère était un batelier; moi-même, autrefois, je m'appelais Euphorbe au siége de Troie, et l'on peut voir encore mon bouclier sur les murailles du temple d'Hercule. Archonte aujourd'hui, son riche voisin Eucrate sera peut-être un savetier. En même temps le coq, devenu Pythagore, explique au jeune Micylle la misère et l'ennui de l'homme riche. Ici-bas la propriété n'est que viagère; l'héritier qui vient pousse l'héritier qui s'en va comme le flot, le flot qui coule; au premier souffle, au bruit de la guerre, au gré de l'argent, s'en va la fortune. A son tour la mort arrive, et, plus que tout autre accident, elle emporte le maître d'hier en donnant sa terre au maître de ce matin. Horace, Euphorbe,

Digitized by Google

Lucien, Pythagore et le coq parlent le même langage et célèbrent la sainte pauvreté du bon Dieu.

Eucrate, de son côté, quand il voit son rival si jeune et content de si peu, le riche Eucrate est jaloux de son voisin le savetier :

Il mange comme un loup, saute comme un chevreau.

Or l'archonte est goutteux, l'archonte a grand'peine à digérer les repas qu'on lui sert... Insensé le Micylle; imprudent l'Eucrate! Le premier renonce à la belle Doris, qui lui dit : Je t'aime! et le second s'expose à perdre, — il s'en est fallu de très-peu, — la charmante Chloé... Dans l'intervalle, amant, maîtresse, archonte et savetier, ils se récitent, en alternant (c'est le bon plaisir de la muse), une suite de belles chansons :

I

L'Amour avise une rose
Qui se trouve en son chemin.
Elle est fraîchement éclose.
Vite, il y porte la main.
Mais une abeille blottie
Dans le calice odorant
Le pique, et lui, tout pleurant,
Vole à sa mère et s'écrie :
Oh la la! je suis perdu,
Une abeille m'a mordu.

II

Mon enfant, lui dit la mère,
Après ses pleurs essuyés,
Pour blessure si légère
Voilà des yeux bien mouillés!
Celui que percent tes armes,
Et dont tu ris le premier,
N'a-t-il pas droit de crier
Avec de plus justes larmes :
Oh la la! je suis perdu!
Le dieu d'amour m'a mordu?

— Je croyais que vous lisiez une tragédie en grec, disait Méphistophélès au docteur Faust, avant de porter à ses lèvres, dans une libation solennelle, *la coupe du rajeunissement.* Le diable avait raison, rien n'est plus rajeunissant que ces belles poésies d'autrefois.

Le Chemin retrouvé, comédie en quatre actes de MM. Régnier et Louis Leroy, vous représente une comédie un peu longue et bien faite. Ici madame de Barsannes, une femme sacrifiée et très-belle, arrachant à l'Océan la fille de madame d'Augerolles. Un peu plus loin madame d'Augerolles, qui n'ose pas

remercier trop la femme séparée de son mari. Ce mari, M. de Barsannes, a cependant mérité l'abandon de son épouse. Un vrai souvenir de M. Scribe a fait vivre un instant cette ingénieuse comédie. Mais le vrai Scribe est rare. On salue au passage l'aimable gaieté de ce brave homme, et quand on s'aperçoit que c'est une gaieté de contrebande, aussitôt la joie et le bonheur de se retrouver dans un paysage aimé, tout s'arrête. Non! non! vous n'êtes pas M. Scribe! Hélas! ne prenez plus ce nom.

Enfin, quand nous aurons rappelé l'anniversaire de Pierre Corneille, le *Moi* de Médée, aussi célèbre que le *Qu'il mourût,* cité dans toutes les rhétoriques; quand nous aurons dit que l'on avait fait à l'Ambigu-Comique un automate à propos de *la Czarine;* et puis si nous inscrivons dans ces pages légères, *les Amendes de Timothée* et *le Mur de la vie privée,* on pourrait bien aussi vous raconter *le Régiment qui passe* et *les Abrutis du feuilleton,* jusqu'au moment définitif de cette année dramatique, où nous trouvons *le Château à Toto,* et toujours *la Duchesse de Gérolstein.*

CANTATE A TOTO!

Voyez-vous, là-haut, tout en haut,
Au soleil riant, clair et beau,
Briller cet antique château,
Le plus plaisant de la Touraine?
C'est ton château, petit Toto.
To, to, ton taine,
To, to.

Les prés, les fleurs et les ruisseaux,
Les arbres et les arbrisseaux,
Le concert de tous les oiseaux,
Et des zéphyrs la douce haleine,
Amusaient fort peu le Toto!
To, to, ton taine,
To, to.

Pourquoi Toto, *tête de veau,*
Se sentant riche et jouvenceau,
S'en vint un jour en trois bateaux
Chez les sirènes de la Seine.
Prends garde à toi, seigneur Toto!
To, to, ton taine,
To, to.

On lui tendit mille pipeaux;
On lui vendit mille oripeaux;
Il y perdit tous ses houseaux;
Il faut bien payer ses fredaines.
Enfant prodigue le Toto,
To, to, ton taine,
To, to.

La Cléopâtre des ruisseaux,
La Célimène des tréteaux,
Glycère — la-peau-sur-les-os,
La race affamée et malsaine,
Ont dévoré trop tôt Toto...
To, to, ton taine,
To, to.

La forte cousine Isabeau...
Ses yeux se fondirent en eau,
Voyant revenir en sabots
Celui qui partit en futaine :
« Ce crevé vidé, c'est Toto! »
To, to, ton taine,
To, to.

La dame avait, dès le berceau,
Appris, d'un procureur manceau,
Comme on reconstitue un sot
Sire du mont et de la plaine.
« Marions-nous, cousin Toto! »
To, to, ton taine,
To, to.

Voilà ce qu'un triple cerveau,
En ces beaux jours du renouveau,
A rencontré de plus nouveau...
Vers-mirliton, *airs*-turlutaine,
Adorés des jeunes Totos...
To, to, ton taine,
To, to.

C'est joué par de fins museaux,
C'est chanté par des francs moineaux,
C'est dansé par de vrais fuseaux :
Plus d'une a passé la trentaine...
Bon âge pour plaire aux Totos.
To, to, ton taine,
To, to.

Le parterre a hurlé : *Bravo!*
Les dames ont glapi : *Tout beau!*
Quelques-uns disaient : *Le rideau!*
Folichonne était l'avant-scène
Des Tototes et des Totos...
To, to, ton taine,
To, to.

Nous avons dépassé Watteau,
Brisé la flûte de roseau,
Grétry beugle comme un taureau;

Et vive la faridondaine!
Trémoussez-vous, sieurs de Toto,
To, to, ton taine,
To, to.

ÉPILOGUE.

En résumé, le vrai château,
Sans une tare et sans défaut,
Chateaubriand, et le château
La Rose (c'est leur peine!)
Echappent à tous les Totos,
To, to, ton taine,
To, to.

Tant il est vrai que *tout est bien qui finit bien.*

POÉSIE.

« On la loue, elle a froid. » Heureux qui l'aime et la respecte. Après tout, elle est la poésie, à savoir, le plus rare et le plus charmant présent de l'intelligence. En vain les hommes sérieux vous diront : Ce n'est qu'un poëte..... Il faut laisser parler les hommes sérieux. Les jeunes gens, les amoureux, auront bientôt fait justice du mépris des imbéciles. Quant à nous, sitôt qu'un petit livre au doux aspect se présente, nous allons au nouveau venu, laissant de côté les gros.

Ame et nature, une suite d'élégies, par M. Justice. Il est jeune, on le voit à ses chansons. Il a ses préférés, et naturellement Victor Hugo, Lamartine, Gustave Droz, Théophile Gautier. Souvent son élégie est un conte. Un jour, deux amoureux passent devant l'hôtel du *Soleil levant,* et l'hôte assis sur le seuil : — Jeunes gens, leur dit-il, on ne passe pas ainsi sans déjeuner :

Ce disant, l'hôte dételle.
La viande était sur le gril :
« Allons becqueter », dit-elle.
« Allons becqueter », dit-il.

M. Jules Urvoy est un faiseur de sonnets qui prend son art au sérieux. Celui-là aussi (c'est son droit) professe un grand mépris pour les contempteurs de la poésie. Il s'incline, à vingt ans, sur le tombeau de Chateaubriand; on dirait un fils pleurant son aïeul.

Les voilà, ces buissons où toute ma jeunesse
Comme un essaim d'oiseaux chante au bruit de mes pas...

deux vers charmants d'Alfred de Musset, que tous les jeunes poëtes entendent retentir à leur oreille enchantée. Amour, passion, tristesse, gaieté d'une

Digitized by Google

heure, ô solitude! ô pauvreté!! Voilà le texte inépuisable, et nous autres, les anciens, nous nous prenons à sourire. Avant peu, jeunes gens, ces blessures charmantes seront guéries, et vous direz comme les grandes coquettes : Quand nous étions si malheureuses... c'était là le bon temps!

De son côté, le jeune Alfred Rufin nous raconte en véritable ami du printemps, de la jeunesse et des beaux jours, les meilleures émotions de son âme et les palpitations de son cœur. Il cherche, il trouve; il appelle, on lui répond. Il écrit sans le savoir, sans le vouloir, les mémoires de sa jeunesse. On voudrait citer toute la page intitulée *le Sommeil du misérable*, ou tout au moins, si nous avions le temps, nous vous réciterions *la Soirée d'azur*.

Cet autre, un inspiré, dans un beau volume empreint de mélancolie et de joie, aime à raconter les secrets de son âme. Il invente, il se souvient, et ces belles histoires nous tiennent attentifs. *Marguerite Landry* est tout un drame. On entend dans le lointain le bruit des armes, le hennissement des coursiers. Malheur à nous! l'étranger s'avance et va tout dévorer.

. . . . . .

LANDRY.

Oui, la plaie est vilaine. Elle est large et profonde.
On naît, on vit, on meurt... Tel est le sort du monde!
Le tout est de bien vivre et de savoir mourir :
En servant son pays.

Petites pages poétiques, voilà le titre de ces histoires écrites par un vrai poëte, M. Médéric Charot. Son conte au coin du feu vous aura bientôt consolé des misères de la campagne de 1813.

. . . . . Souriez, maintenant, mon histoire est finie.

La page au lecteur nous semble aussi d'une grâce exquise :

Aime le jeune auteur, et prête-lui courage
Avec de bons bravos, dût-il s'en enivrer!
Parfois, devant sa table où s'achevait l'ouvrage,
Craignant d'effacer l'encre et de mouiller la page,
Il s'est détourné pour pleurer.

A Lamartine! à Lamartine! Il n'est pas un seul de ces recueils qui n'invoque à son premier chant, à son chant suprême, le grand poëte de notre âge. Son nom seul est une mélodie, et dans le siècle à venir, ce grand nom reparaîtra toujours. Nous l'avons retrouvé dans les poésies de M. Arsène Thévenot : *les Villageoises*. Et plus loin, le poëte indigné s'attaque à ces malheureux critiques qu'il compare à l'insecte au milieu de sa toile :

Ainsi qu'une araignée, à l'affût du penseur,
Dans un bouge, à l'écart, se tient un froid censeur.
Il travaille dans l'ombre, et sur une revue
Sa bave adroitement est cachée et tissue.

Digitized by Google

Scherzo, idylles et odelettes, par M. Paul Gaudin. Pour M. Paul Gaudin, la poésie est une musique. *A moi la flûte du berger!* voilà son ambition. Il se plaît aux œuvres chantées par Lamartine :

Il est pour la pensée une heure, une heure sainte!

Et le voilà dans le bois sombre d'Horace et sur les rives de Théocrite, entre l'ombre et le rayon, promenant sa mélancolie. A sa démarche, à son rêve, on dirait d'un ancien poëte. Il s'est enivré à la source, ô fontaine de Blandusie! Il a salué Lycoris, cette lumière. Entre Tibulle et Gallus, il a marché dans leurs frais sentiers. Puis, charmé des anciens, le voilà pris des modernes. Il a lu les vers de Briseux, les poëmes d'Alfred de Vigny. Même au vieux Scarron, il emprunte une odelette. C'est un poëte aimable et convaincu. Il se plaît à la chanson; il ne hait pas un brin de galanterie, et tant pis pour lui si la nymphe est par trop rustique. C'est rare et charmant de rencontrer une âme en ces concerts. L'âme est là toute vive, et triste ou gaie, elle dit ce qu'elle veut dire. Les amis d'Horace ont surtout applaudi à ces imitations charmantes, à Glycère, à Chloé, à Septime :

C'est là qu'auprès de toi tout m'invite à descendre
La route de mes jours parcourue à demi;
C'est là que de tes pleurs tu baigneras la cendre
Du poëte, ton vieil ami.

Un très-beau livre, entouré de toutes les grâces de la typographie, un chef-d'œuvre à nos yeux charmés, et bientôt une lecture exquise, voilà les fables que M. Auguste Roussel appelle avec tant de grâce et de bon goût *les Miettes d'Esope.* Avant de mourir, Gavarni a retracé de son dernier crayon les illustrations de ce beau livre. Il n'a jamais été plus simple et plus vrai. C'est une recommandation d'être illustré par Gavarni. Il obéissait rarement à l'indication du livre, et sa fantaisie aimait l'école buissonnière. Ces fables de M. Auguste Roussel ont fait leur chemin dans les meilleures maisons de la ville, et plus d'un enfant bien élevé vous dirait *la Colombe et l'Archer, les Cruches, les Moucherons, la Colombe et le Vautour...* Laissez-nous vous citer *les Epis :*

Au temps de la moisson, temps où les jeunes filles,
Pour couper les blés mûrs, préparent leurs faucilles,
Un épi, droit, fluet, levait son front dans l'air.
De ce faible avantage il se montrait tout fier,
Méprisant ses voisins dont la tête inclinée
Pliait sous le fardeau des trésors de l'année.
L'un d'entre eux à propos sut bien le rabaisser :
« Laisse là, lui dit-il, cet orgueil insipide.
De toute ta hauteur tu peux te redresser,
Mais tu serais moins droit si tu n'étais pas vide. »

Symbole ingénieux
De la vanité bête;
Plus notre esprit est creux,
Plus nous levons la tête.

M. Laurent Pichat est l'un de ces hommes tout animés de l'amour du devoir, et que rien ne saurait contraindre. Ils portent en eux-mêmes un idéal, voilà leur rêve et leur recherche absolue. Ils dédaignent la popularité courante et le suffrage inerte de la foule. « *Et rident stolidi Getæ* » *Avant le jour!* est une éloquente protestation de ce jeune homme amoureux de liberté :

Je n'avais pas vingt ans que dans ma solitude
La sainte liberté, mère de la vertu,
Se dressa devant moi dans sa pure attitude
Et me dit : « J'ai besoin d'amis, m'aimeras-tu?
Songes-y bien, je suis reniée ou proscrite,
Ceux qui viennent à moi sont maudits des méchants.
Poëte, j'aurai droit sur ta pensée écrite,
Et quand tu chanteras j'attristerai tes chants.
La foule des heureux, en voyant tes vers sombres
Les parcourra tout bas d'un sinistre coup d'œil :
Sur ton esprit rêveur je répandrai mes ombres;
Comme un de mes enfants tu porteras mon deuil.
Tu ne jouiras pas de la gloire confuse
De ceux qui chanteront l'amour et le bonheur;
Mais moi, je te rendrai tout ce qu'on te refuse.
Paria du devoir, puritain de l'honneur,
Je guiderai tes pas loin de tout ce qui rampe,
Je te consolerai dans de longs entretiens;
Je nourrirai ton cœur d'un orgueil qui retrempe,
Et j'ai des amis sûrs qui deviendront les tiens. »

Quand par hasard il se détend, mais c'est rare, on aurait peine à reconnaître ce terrible lutteur. Son *Invocation à l'automne* est un morceau charmant :

Voici la saison des déclins charmants.
Ce mois jaune et triste a de doux tourments
Où le cœur pensif à ses chers moments
Se livre.
Adieu les beaux jours que Dieu sut former,
Voici les derniers : sachons les aimer!
La nature va bientôt refermer
Son livre.

Nous empruntons à un bon critique, ingénieux, bienveillant, cette heureuse page où plus d'un livre de poésie est signalé très-heureusement :

Espoirs et souvenirs, poëme, par M. Amédée Marteau.

Jamais on n'a plus versifié que de nos jours. Les difficultés de la vie, les

complications de la politique, le goût croissant des études scientifiques, le développement des affaires, n'entravent point l'essor d'une foule de jeunes gens qui traduisent leurs rêves en langage cadencé, et qui répètent avec M. Eugène Bazin, le pur et gracieux auteur de *Memini* :

La poésie encore est bonne à quelque chose;
C'est pour nos yeux le prisme aux magiques couleurs,
Où croissait une épine elle met une rose,
Et sème sur nos pas les perles et les fleurs.

Au milieu du choc des croyances, quand les religions le plus solidement assises sont ébranlées par le doute, l'autel païen des Muses reste debout. Il n'avait jadis pour desservants que des écrivains de profession, les uns grassement pensionnés, les autres crottés jusqu'à l'échine, tous plus ou moins dans la dépendance d'un prince auquel ils dédiaient leurs œuvres, et qui payait au poids de l'or chaque grain d'encens distillé dans leurs stances. Aujourd'hui tout le monde s'en mêle; des personnes de toute condition riment spontanément, avec le désintéressement le plus complet, souvent même sans se leurrer d'un succès. On trouve des poëtes parmi les notaires, les commerçants, les avocats, les employés des contributions. M. Fertiault, dont les sonnets sans défaut valent de longs poëmes, aligne des chiffres chez un banquier de la Chaussée-d'Antin. Un chansonnier de la bonne école des Ollivier Basselin et des Armand Gouffé, M. Laronde, — un nom de prédestiné, — exerce la médecine à Saint-Pourçain.

Jules Bondon, qui dans une série d'ingénieux apologues a rajeuni le vieux thème du langage des fleurs, est marchand de tableaux et de curiosités. Alphonse Bouchard est le Jasmin de Paris. M. Adolphe Rozay, auteur de la touchante histoire en vers des *Petits souliers de Noël,* vend du zinc dans les bureaux de la Vieille-Montagne. Le spirituel auteur des *Loisirs lyriques*, M. Robert Dutertre, applique aux environs d'Ernée les récentes découvertes de l'agronomie, et il pourrait bien lui arriver quelque jour d'être simultanément couronné par un comice et par l'Académie française. M. Amédée Marteau, dont nous allons plus spécialement nous occuper, est chargé d'une inspection quelconque dans l'administration d'un chemin de fer. Emploi d'ailleurs propice à la poésie !

Que faire en un wagon à moins que l'on n'y rime?

Le poëte rêveur, s'il n'est pas seul, a toutes facilités pour s'isoler dans un coin et s'abstenir de prendre part aux causeries de ses voisins. Les yeux fermés à demi, il trompe l'ennui du voyage réel par des pérégrinations fantastiques; il se dédommage de son immobilité forcée en faisant courir son imagination de sphère en sphère. Daigne-t-il redescendre sur terre? est-il séduit par le panorama varié qui se déroule le long du parcours, par l'aspect des campagnes plantureuses, des sites pittoresques, des ruines légendaires? il a recours à la versification pour donner une forme fixe à ses fugitives impressions.

Digitized by Google

M. Amédée Marteau est de ces poëtes qui se maintiennent constamment dans un ordre d'idées élevé. « Il m'est doux, il m'est bon, dit-il en sa préface, d'assujettir au rhythme d'un langage harmonieux les grandes et nobles idées, les aspirations qui agitent les consciences pour lesquelles l'*au delà* est un problème sérieux. » Sa devise est *Excelsior*. Dans le volume auquel il a donné pour titre *Espoirs et souvenirs*, il ne craint pas d'aborder ces questions transcendantes sur lesquelles philosophes et théologiens ergoteront toujours sans jamais les résoudre. Comment concilier le mal et la souffrance avec la notion d'un Dieu infiniment bon ? Y a-t-il une vie future et quelles en sont les conditions? En quoi peuvent consister les récompenses et les peines? Le poëme intitulé *Conversion* est une thèse soutenue avec éclat par une jeune fille spiritualiste contre un jeune et un vieil athée qu'elle finit par convaincre tous deux.

M. Marteau trouve par intervalles cette note amoureuse et tendre dont certains morceaux de Mozart sont le type musical; mais il ne tarde pas à la quitter pour se lancer dans les espaces.

O profondeurs vertigineuses,
A quelles sources lumineuses
Allez-vous vous désaltérer?
Phares divins, soleils sans nombre,
Qui, vous tirant du néant sombre,
Vous mit au ciel pour l'éclairer?

Le livre d'*Espoirs et souvenirs* est remarquable en ce que la manière de l'auteur tient le milieu entre l'école classique et l'école contemporaine. Celle-ci tend à rivaliser avec l'art, en peignant par les mots, selon le précepte d'Horace, et à se rapprocher de la musique par des combinaisons harmoniques. Nous citerons comme exemple un poëte belge, M. Van Hasselt, qui a composé avec un soin rhythmique inconnu des vieux maîtres non-seulement des stances, des odelettes, mais un long poëme, *les Quatre incarnations du Christ*, sorte d'apocalypse écrite d'un bout à l'autre dans le style dont voici un échantillon :

Dans le ciel, dont le dôme a les monts pour pilastres,
O pâtres chaldéens, que vous disent les astres?
La nuit, livre étoilé de constellations,
A-t-elle un nouveau mot à dire aux nations?
Vous, familiers avec cette algèbre éclatante,
Pâtres, que lisez-vous, au seuil de votre tente,
Sur ces pages d'azur où chaque soir écrit
Toutes ces lettres d'or dont vous savez l'esprit?

Comme M. Van Hasselt, M. Marteau s'attache au fond ainsi qu'à la forme. Il aurait pu fournir son contingent au recueil récent intitulé *Rimes et idées*, pour lequel vingt-cinq poëtes se sont unis dans l'intention de démontrer, que les vers n'étaient pas qu'une agréable combinaison de syllabes. Selon M. Mar-

Digitized by Google

teau, la poésie doit servir de guide, chanter les grandes actions, éclairer les peuples, les pousser vers un avenir de paix, de solidarité, vers cet âge d'or encore bien lointain qui est devant nous, comme l'a dit Saint-Simon. Ce sont de ces idées auxquelles nous sommes heureux d'applaudir, en exprimant à l'auteur nos cordiales sympathies. EMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

Les Heures de tristesse de M. Louis Morin Pons! Il est vraiment triste, et nous sommes touchés en lisant les six vers que voici :

Assez et trop longtemps nous cueillons la souffrance,
Sur cet ingrat sillon qu'arrose l'Espérance,
Où tombent nos amours, nos fleurs et nos printemps.

En voyant s'effacer le plus doux de nos songes,
Nous sentons que la vie est pleine de mensonges,
Et que c'est le bonheur qui manque et non le temps.

Ont reparu, après trente ans, les poésies de Charles Dovalle. Il fut tué à son premier duel, et depuis ce malheur irréparable, la mémoire de Charles Dovalle a toujours été grandissant. Il est charmant ce petit recueil, rappelé du pays des ombres, et désormais il ne peut plus mourir.

Pour bien finir, voici ce qui s'appelle un charmant livre, imprimé par un habile imprimeur de la province et tout rempli des plus chers souvenirs d'une éloquente contrée, où la grâce et l'esprit ont enfanté des chefs-d'œuvre. Ils ont appelé *Fleurs des montagnes* ce recueil où le *Velay* respire, où se retrouvent les meilleures et les plus douces chansons. Vous savez si je dis vrai, ô muse Velave, rendue à la douce lumière! et voilà comment nous avons retrouvé ces poëtes oubliés et charmants : Charles d'Ayrain (1797), Audiar Bonnet, digne précurseur de l'auteur de *la Marseillaise ;* Augier, cher à la Haute-Loire autant que M. de Laprade; Hugues et Guillaume d'Avignon, contemporains de Despréaux; François et Vital Bernard; Pierre Cardinal, Bonnefond, Jourdain, Jean Fontaine, chanoine et chambrier de l'île Barbe; Adhémar de Monteil, Gabriel Tanquet. Encore une fois, le charmant petit volume, il est tout semblable à la maisonnette de François Bernard.

Voyez-vous cette maisonnette
D'où s'échappe une chansonnette
Par les volets entr'ouverts?
Son toit doucement s'incline,
Elle surmonte la colline
Et regarde les vallons verts.

Dans un gros tome, où l'idée et la rime ont une égale part, plusieurs bons poëtes contemporains: Louis Goujon, Arsène Thévenot, Arthur Albre, A. Toyno, Madame Auguste Penquer, Achille Millieu, Léon Magnier, Aimé Fouache, Mademoiselle Nelly Lieutier, Louis de Cousmont, Henri Billot, Mademoiselle Julie Fertiault, Eugène Nus, F. Fertiault, Messire-Jean, Louis Op-

Digitized by Google

pepin, Alexandre Flan, Adolphe Charbonnier, Frédéric Blay, Adolphe Rosay, Charles Dérisoud, Adolphe Pabau, Albert Castelnau, P. G. Drevet, Eugène Garcin, ont réuni leurs meilleurs ouvrages.

Amant alterna Camœnæ. Puis voici, frais, paré, brillant, amoureux et grand chanteur de chansons, M. Maillard. Lui aussi, le voilà pleurant sa jeunesse, et regrettant les beaux jours. Pourtant, c'est la loi. Nous et nos œuvres, nous sommes destinés, nous sommes attendus par la mort. Heureux, parmi nous, celui qui a bien commencé, et qui finit bien. Les amis des beaux vers, liront avec un charme infini les *Paysages* et les *Souvenirs* de M. Maillard.

NÉCROLOGIE.

Chaque année il nous faut garder une place funèbre, et nous souvenir des morts après avoir parlé des vivants. Le feuilleton, plus que le théâtre et le poëme, a payé son tribut cette année. Il y avait, mêlé aux plus heureux écrivains de ces petits actes en prose dont le théâtre est content, et qui durent plus longtemps que de très-grands ouvrages, M. Edouard Lemoine. Esprit distingué, il avait fait de très-bonnes études, dont il avait gardé le souvenir. — *Vous sortez du sermon, vous en avez le fumet,* disait un honnête homme à son voisin. C'est ainsi qu'un esprit bien élevé gardera jusqu'à la fin le souvenir d'Athènes et de Rome, ses deux nourrices. On ne saura jamais tout le menu talent que M. Edouard Lemoine a dépensé dans les livres, dans les journaux, sur le théâtre, en causerie excellente. Sa porte était ouverte à quiconque avait besoin d'un bon conseil. L'un des meilleurs écrivains de ce temps-ci, parlant de cet homme enlevé trop vite, a rendu toute justice à ses rares qualités.

« Edouard Lemoine (ici nous empruntons une belle ligne au discours très-simple et très-touchant de son digne camarade Ernest Legouvé) était resté sur les confins de l'âge mûr, le jeune homme d'autrefois, plein de verve et de gaieté, vif, railleur, le feu dans les yeux, le sourire aux lèvres, habile à saisir et à peindre le ridicule, et mettant autant de soin à cacher son cœur sous son esprit que d'autres à faire passer leur esprit pour du cœur. »

Celui-là parti, nous avons perdu un de nos frères du lundi (c'est une charmante expression de M. Théophile Gautier). Il s'appelait M. Jules de Prémaray; il était jeune encore; il avait peu vécu, il avait beaucoup travaillé. Pourquoi donc ? Pour ramasser la folle avoine et le coquelicot :

Infelix lolium, et steriles dominantur avenæ.

Avant d'écrire un feuilleton, il avait écrit la comédie, et ce n'est pas à celui-là que les railleurs reprocheront — c'est un reproche à notre adresse — de parler des choses qu'ils ne savent pas faire. Il faisait vite et bien; il marchait

Digitized by Google

d'un pied timide sur la lisière des sentiers de M. Scribe; il se plaisait à cette comédie ingénieuse où l'esprit est à la surface, où tout sourit doucement, où tout chante avec grâce; il trouvait parfois l'ironie et n'allait jamais plus loin que le coup d'épingle. Ah! les belles soirées qu'il passait dans les bosquets du Gymnase et dans les boudoirs du Palais-Royal! Franche était sa gaieté, naturelle était sa chanson. Ni trop haut ni trop bas. Quand il eut épuisé cette aimable veine et qu'il vit de ce côté-là sa passion satisfaite, il prit congé du théâtre, et, qui le croirait? il fut, jusqu'à l'heure où il n'eut plus rien à dire en politique, un écrivain politique. On disait de toutes parts : Qui donc écrivait ceci ce matin? et chacun d'applaudir lorsque l'on répondait : C'est l'auteur du *Docteur Robin*, du *Chevalier de Saint-Remy*, des *Droits de l'homme* et des *Cœurs d'or*. Bientôt, comme il était las du grand rôle, il tomba des colonnes d'en haut dans les modestes colonnes d'en bas. Il trouva que l'humble critique avait son charme.

En délectant profiteras,
En profitant délecteras,

disait un vieux maître ès feuilleton. M. Jules de Prémaray savait, pour être un bon faiseur de feuilletons, un peu plus que le peu qu'il faut savoir. Il savait écrire une page élégante au courant de la plume, en dehors de toute ambition littéraire. Il avait la malice ingénieuse, accorte, avenante, et ces éclairs légers qui échappent trop souvent à l'oreille fermée, à la vue obtuse, au lecteur ébloui de ces soudaines clartés. Bref, c'était un écrivain de la meilleure compagnie, ami des honnêtes gens. Il tenait ce certain *ton d'esprit*, — c'est un mot de Fontenelle, — qui signale tout un siècle. Or c'est la récompense et le bonheur du bel esprit : être écouté, suivi, obéi, applaudi, débattu. Apprendre et montrer ce qu'on sait, dans un feuilleton à l'aventure.... voilà la fête! On écrit pour le bonheur d'écrire. On aime avant tout la vérité, mais l'erreur ne déplaît pas. Souvent même on va plus loin que l'erreur. L'esprit, orné d'un peu de talent est une si belle excuse! Il est le maître absolu des intelligences d'alentour. La contradiction l'amuse; il se plaît à frôler, à ses risques et périls, les divers écueils où tombe, en s'agitant, la raison humaine. D'ailleurs l'écrivain bel esprit a toujours cette ressource : aussitôt qu'il est las d'aller, de venir, de tourner dans son même cercle, il se réfugie au milieu du bon sens. Telles sont les règles du petit art que nous exerçons, nous autres, et, qui que nous soyons, nous serons acceptés du lecteur, pour peu que nous nous contentions d'être un homme de l'esprit que nous avons, et que nous nous en servions honnêtement. N'oublions pas, dans nos ressources suprêmes, l'appui, la force et parfois le bon goût d'une bonne bêtise. Elle a sauvé plus d'une fois de très-grands écrivains d'un ridicule inévitable.

O bêtise! et que d'ingrats tu fais chaque jour! Mais quoi! nos gens d'esprit sont timides, ils n'osent viser qu'au sublime, et ce n'est pas ceux-là qui consentiront jamais à chanter, non certes, la chanson à Toto. Je ne crois pas que M. de Prémaray ait jamais songé à ce dernier moyen, qu'on peut appeler *in extremis*. Il resta jusqu'à la fin dans l'élégance et dans la bonne opinion qu'il

Digitized by Google

avait de ses lecteurs. Il avait un grand sentiment de la justice, et ce n'est pas de lui qu'on eût dit ce qu'on disait d'Homère : « Il faisait autant de dieux des hommes qui étaient au siége de Troie. »

Au demeurant, sa critique était bienveillante, et voilà la première justice. Otez la bienveillance, et vous détruisez l'attrait du feuilleton. Vous remplacez le doux murmure par le tapage. Plus d'atticisme! on n'entend, dans un lieu de fête et de plaisir, que des cris sauvages. Les larmes coulent où tout devait sourire. Un tas de petits malheurs surgissent de ce petit abîme; enfin vous deveniez un objet d'épouvante. Il était si facile, au contraire, de relire le dépit du bon la Fontaine à propos des *goûts difficiles*, de vous faire aimer des beaux esprits vos camarades, et de leur démontrer, par votre bonne humeur, que vous étiez tout à fait de la maison.

Cette fois encore, après avoir accompli la tâche légère qu'il s'était imposée, il advint que M. de Prémaray refusa d'aller plus loin. De même qu'il avait dit toute chose au théâtre, il n'avait plus rien à dire au feuilleton. Insister lui semblait dangereux. Cet étrange petit art a cela de bon et de charmant, que chaque matin vos lecteurs les plus dévoués se disent : Voyons si cet homme a baissé; puis la loupe en main ils décident que : ici, là, au commencement, à la fin de l'œuvre, et par le menu du milieu, décidément vous avez grand tort d'écrire encore et de parler des choses que vous savez le mieux.

C'est irritant, mais qu'y faire? Il serait maladroit de céder la place et malséant de répondre, à moins qu'on ne sache à temps s'arrêter. M. de Prémaray s'est arrêté trop vite. Il disait souvent : « Feuilleton du matin, œuf d'une heure et pain d'un jour. » Du moins il eut ce grand bonheur de mettre à sa place un très-galant homme, Edouard Fournier, si savant, qu'il pourrait se passer de bien écrire, et si bien disant, qu'il contenterait son monde à beaucoup moins de science. Hélas! il faut bien dire aussi, pour tout dire, que M. Jules-Martial de Prémaray est mort dans cette inévitable maison de santé où déjà de nos jours tant de lettrés ont rendu l'âme en disant : — « Art d'écrire et de plaire aux plus honnêtes gens, tu n'es qu'un nom! »

A peine avions-nous conduit celui-là à sa dernière demeure, il fallut reprendre le convoi funèbre, et suivre Edouard Monnais, qui avait eu l'honneur d'écrire pendant dix ans un très-bon feuilleton au *Courrier français*, où régnaient et gouvernaient deux grands écrivains politiques, M. Châtelain et M. de Kératry, dont le nom honoré reparaît en ce moment à la tête de la *Revue moderne*, dans tout l'éclat de la jeunesse et du talent de son fils. Sous le regard paternel de ces honnêtes gens, dont Béranger était l'ami, Edouard Monnais racontait les mérites et la passion de l'heure présente : au théâtre Italien, Rossini; à l'Opéra, M. Auber; Garcia, le premier comédien du monde, et madame Catalani, la voix sans égale, et dominant toutes ces gloires, la grande Malibran; à traverser une si brillante époque, un solide écrivain a bientôt gagné pour lui-même une grande autorité, et des lecteurs nombreux pour son journal. Ainsi fit Edouard Monnais.

Il faut aussi lui rendre cette justice : il n'a jamais été qu'un écrivain, un sincère et loyal écrivain. Ce fut là toute sa tâche et toute sa profession. Il trou-

Digitized by Google

vait dans cet art charmant le bonheur de toute sa vie, et c'est bien de lui qu'on pouvait dire, en parodiant un mot célèbre et charmant du grand orateur maître Paillet: « Laissez passer le bonheur d'écrire! » Il ne savait pas de plus grande fête. Il écrivait sans souci du lucre et sans souci de la renommée. A peine il avait composé quelque beau livre ingénieux, bien fait, tout rempli de ces honnêtes passions, son premier soin était de se cacher sous un pseudonyme, et ses meilleurs amis ne se doutaient pas de cette innocente supercherie. Il écrivait pour le théâtre avec le même soin de se cacher que d'autres en mettent à montrer leur personnalité bruyante; il n'y aurait que ses collaborateurs qui pourraient dire à quel point il était un inventeur plein de réserve et de naturel; mais ses collaborateurs ont emporté leur secret dans la tombe, et puis ces œuvres légères sont mortes à leur tour. « Nous et nos œuvres, nous sommes destinés à périr, » c'est Horace qui l'a dit. Qu'importe, après tout, que nous mourions aujourd'hui, demain, dans huit jours? C'est la loi des œuvres de la matinée, elles n'ont pas de lendemain. Edouard Monnais, ami de son repos, n'eût pas donné tous les bruits qui se font en un jour en échange de sa gloire anonyme. Et de cette ambition si modeste et si rare lui venaient, j'en suis sûr, sa bonne humeur, son intime contentement, ses amitiés si vraies, son indulgence exquise et tout ce naturel répandu dans ses livres, dans sa vie et dans ses discours. Je sais bien que cette inaltérable modestie est un mauvais moyen d'attirer l'attention de la foule; elle veut être un peu violentée. Elle s'endort, réveillons-la. Qu'elle cesse un instant de nous suivre, attirons cette foule ingrate à quelque émotion inattendue, et si ton langage est trop simple, ami, qui t'empêche, en effet, de parler d'une voix plus haute et d'habiller ta pensée en couleurs plus voyantes? Voilà comment le feuilleton paisible au bas des grands journaux, tel que l'écrivaient d'abord Edouard Monnais et ses disciples, a pris aujourd'hui l'allure et le cri de la passion même. Le ruisseau est devenu torrent, le roseau s'est doublé de cuivre et d'airain, la flûte est devenue une trompette. Hélas! que de fois notre ami se bouchait les oreilles et nous laissait crier!— « Un ton plus bas, disait-il, vous ne blesseriez pas les oreilles délicates; que nous font ces tours et ces détours pour arriver à dire aux gens la même chose? O mes violents confrères, vous me produisez l'effet de ces hommes éloquents et mal élevés qui vous prennent au collet sans que vous puissiez vous débarrasser de leur étreinte; au bout de dix minutes d'une conversation qu'ils ont tenue à eux tout seuls, vous n'avez plus un seul bouton à votre habit. C'est joli, sans doute, un feu d'artifice à la hauteur des nuages, mais un feu paisible et doux qui vous récrée et vous réjouit tout un soir, croyez-moi, mes amis, ça vaut mieux!... » Ces choses-là il les a dites jusqu'à la fin, sans que jamais il ait daigné emprunter la parure et les ornements du style flamboyant.

Quand nous songeons, nous autres, à la constance, à l'égalité de cet honnête écrivain, nous nous rappelons, non pas sans charme, une des plus grandes raretés et des plus charmantes qui aient signalé, à travers la prose et la poésie de ces trois derniers siècles, l'autorité de l'Académie française. C'était au temps de Fléchier, de Huet, de Fontenelle, du président de Mesme et de Quinault,

de Furetière et de tout ce qu'il y a de plus calme et de plus élégant dans notre littérature. Donc, en l'an de grâce 1685, l'Académie française proposa pour son prix d'éloquence un discours sur *la douceur de l'esprit*. Rien qu'à ce titre, on se sent touché jusqu'aux larmes, et le moins habile écrivain de ce temps-ci, pour peu qu'il ait le sentiment des paroles violentes et bruyantes qui sont le fond de son œuvre et la cause de sa petite renommée, éprouvera, j'en suis sûr, un regret voisin du remords, se jugeant indigne absolument de parler de la douceur de l'esprit. L'esprit français l'a perdue et ne la retrouvera jamais, cette *douceur* qui lui venait d'une étude paisible et d'une grande égalité d'humeur. L'esprit était doux, par la raison toute simple qu'il suivait un chemin facile, et qu'il trouvait chaque soir, en quelque plaisante hôtellerie, un logis modeste, un repas frugal. La douceur de l'esprit lui venait du peu d'efforts que l'écrivain avait à faire et de la connaissance de soi-même. Avant de rien entreprendre, il savait que d'un pas paisible il irait là et là, et non plus loin. L'esprit était doux parce que l'écrivain était simple et bon enfant, content de peu, sans vanité, dédaignant toute parure extérieure et toute gloire qui ne venait pas de lui-même. Un écrivain décoré de quelque ordre était une façon de phénomène, à moins qu'il ne s'appelât Michel de Montaigne et qu'il n'eût joué un rôle actif dans les grandes affaires. Ils se paraient uniquement de leurs chefs-d'œuvre; ils avaient, pour marcher devant eux, les créations de leur paisible génie, *Athalie* ou *Cinna*, *l'Art poétique* ou *le Misanthrope!* Une ou deux petites fables, *les Animaux malades de la peste*, ou *le Meunier, son Fils et l'Ane*, représentaient une décoration éternelle incomparable avec tous les cordons bleus de l'univers. Prudence et douceur de l'esprit, tel était le sujet du discours que proposait l'Académie aux honnêtes gens du grand siècle, et depuis ce temps-là, en dépit de toutes les révolutions et de toutes les fortunes de l'esprit français, quand il eut traversé Voltaire et Diderot, ces grands tumultes, avec toute la Révolution française, on vit peu à peu l'esprit français revenir à la douceur de Fénelon, à la paix de la Bruyère, au sourire de madame de Lafayette, au repos de madame de Sévigné. Bienveillance et douceur de l'esprit.

Nous ne voulons certes pas comparer l'écrivain que nous pleurons à ces magistrats charmants de la langue française; il nous suffit de constater qu'il leur appartenait par leur côté paisible et qu'il n'a pas un instant dévié du chemin tracé par les maîtres. La simplicité de sa vie égalait la modération de son style. Il n'a jamais eu la moindre ambition, même la plus vulgaire, et, content de peu, son pain de chaque jour lui suffisait. J'en peux donner un témoignage assez rare. Il était le secrétaire, et, disons mieux, le fondateur d'une association de quelques amis qui étaient jeunes en 1830, et qui ne voyaient rien d'impossible à leurs rêves. Ils se réunissaient tous les premiers lundis de chaque mois pour dîner ensemble et causer, les insensés de leurs ambitions et de leurs travaux, les sages de leurs poëmes et de leurs amours. Pas un d'eux n'était rien encore et chacun demandait peu de chose. Il était écrit cependant au dernier article du *règlement* que celui-là qui parviendrait à quelque grade ou dignité ajouterait au dîner de l'association quelque faisan doré si c'était en

hiver, quelque primeur au mois d'avril. Pour une décoration étrangère, on était quitte avec deux ou trois bouteilles de vin d'Aï. Les premières années de l'association furent très-stériles, rien ne vint, et nous nous appelions entre nous, pour nous moquer de nous-mêmes, *la Société des parvenus*. Sur quoi Edouard Monnais se fâchait tout rouge et disait qu'un jour ou l'autre il y aurait à notre humble table abondance de biens. Il ne croyait pas si bien dire.

En effet, par le courant de ces années clémentes et dans l'effort d'une jeunesse libérale à qui rien ne résistait, tous ces *parvenus*, qui n'étaient rien, sont arrivés aux plus grandes choses. Et tantôt l'Institut, tantôt les beaux-arts; parfois le succès de quelque innocente tragédie ou quelque belle musique; les grands concours de l'Ecole de médecine d'où sortit ce fameux *arrivé*, le docteur Trousseau; souvent même un beau livre couronné par les maîtres; mieux encore, l'*Hamlet* d'Eugène Delacroix, ou la gravure excellente d'Henriquel Dupont (*Gustave Vasa*), *le Napolitain* de Duret, *la Chasseresse* d'Antonin Moyne, le *Lion* de Barye; enfin plus d'un chef-d'œuvre, avec les justes récompenses et dignités que le chef-d'œuvre apporte, ajoutaient de grands hors-d'œuvre à notre table assez modeste. Tant et si bien que nos dîners d'écoliers furent parfois des festins de Balthazar. Avons-nous dignement célébré *la Juive* et la gloire naissante d'Halévy! Avons-nous salué de nos cris joyeux l'hémicycle de Paul Delaroche à l'Ecole des beaux-arts! Que nous étions fiers et contents le jour où notre illustre avocat devint M. le procureur général! L'Académie offrit son tribut au repas des *parvenus :* nous avons dîné plus d'une fois de la Chambre des députés. Notre ami le capitaine, devenu le contre-amiral, nous réunit à ses frais par son invitation datée de Sébastopol. Nous nous sommes enivrés à ta santé, cher conteur, à l'heure où le *docteur Herbaut* fit son entrée à l'Académie française. On nous a même emprunté des ambassadeurs, que dis-je? un ministre! Et pensez donc si, dans ces jours de gloire, Edouard Monnais avait grand soin d'écrire à chacun des *parvenus :* « N'oubliez pas de venir dans huit jours, nous aurons le général un tel avec sa dinde truffée et sa croix de commandeur! Vous savez que Gabriel est préfet sur les bords du Rhône, et nous boirons du vin de Côte-Rôtie » ; ou bien encore : On fêtera demain l'auteur de *Lucrèce*, présenté par son ami Ricourt. » C'étaient là des fêtes et des bonheurs; mais peu à peu les *parvenus* oubliaient les festins de chaque mois. Celui-ci se battait en Algérie, et celui-là tenait la tribune attentive à sa parole éloquente. Il y en avait qui proclamaient toutes sortes de vérités nouvelles et dangereuses; d'autres succombaient sous la peine; ceux-ci portaient à l'étranger tout le poids d'un injuste exil, ceux-là (déjà!) prenaient le chemin du tombeau. Les mêmes voix qui avaient chanté leurs grandeurs au dessert murmuraient un *De profundis*. Tous ont réussi, ceux-ci dans la prospérité, ceux-là dans le malheur qui grandit les âmes les plus hautes. Seuls, Edouard Monnais et celui qui écrit ces lignes n'ont jamais eu le bonheur d'ajouter même un plat de lentilles aux dîners du premier lundi.

Consolons-nous, mon camarade, et que Dieu nous accorde, à moi comme à toi, après un labeur sans récompense, le bonheur de mourir sous le regard

Digitized by Google

d'une brave femme qui nous aime, et d'être accompagnés par des amis qui nous pleurent! Pas un *parvenu* d'ici-bas n'en peut désirer davantage.

Sur le bord du même abîme, ici, se rencontrent deux misérables : Charles Baudelaire et Philoxène Boyer, tous deux morts à la même heure. Hélas! le premier était un poëte, et le second un orateur. Condamnés à la même peine, ils ont porté tant qu'ils ont pu le fardeau littéraire.

Philoxène Boyer est mort en silence, épuisé de fatigue, et parfaitement incapable, hélas! de faire un pas de plus dans la bataille de la vie. Il avait tout essayé, tenté, mais vainement : l'histoire et le roman, le théâtre et la critique. Il était revenu, par désespoir, à sa profession première et s'était refait professeur. Sophocle, Euripide et Thucydide, amis de ses premiers jours, après lui avoir donné les premières couronnes, lui ont donné son dernier morceau de pain. Qui l'eût rencontré dans les chemins, ou cherchant sur les quais ces protervies littéraires qui avaient remplacé dans ses vaillantes mains tant de bons exemplaires vendus avant l'heure, aurait eu peine à reconnaître en ce malheureux un jeune homme; il n'était plus qu'une ombre, et se traînait péniblement, cherchant le soleil sur les hauteurs habitées des pauvres gens. On lisait sur son visage, écrits en caractères ineffaçables, ces tristes mots : *Je souffre!* Et pas une plainte; au contraire, un sourire, un doux regard! — Maintenant, que deviendra sa jeune femme, et qui donc va nourrir ses enfants... deux petites filles qui l'ont accompagné avec leur mère jusqu'au tombeau? C'est un abominable mystère, après tant de labeurs!

L'autre malheureux que le nautonnier funèbre a passé tantôt sur l'autre bord, Charles Baudelaire, était bien le digne ami et confrère de Philoxène Boyer. Il était moins savant, mais plus vrai poëte. Il appartenait à la race ingénieuse des esprits dédaigneux du vulgaire; il disait volontiers : Moi seul, et c'est assez!... Parfois même c'était trop; son fantasque génie était si lourd à porter que son cerveau a succombé sous la peine. Hélas! de tant de choses qu'il avait apprises, il n'avait rien gardé; il avait oublié même son nom, ce nom qui lui avait coûté tant de paradoxes et qui le conduisait au tombeau. Je me rappelle, en ce moment, une chanson de M. Baudelaire; était-elle en vers, était-elle en prose? Hélas! je n'en sais rien; mais voilà ce qu'elle chantait :

« J'étais, dit-il, dans une foire où s'élevaient toutes sortes de baraques pour le lendemain, qui était un jour de fête solennelle. A chaque baraque, un grand tableau était étalé, promettant des merveilles. Les danseuses cambraient leur taille, appelant le beau Léandre; on respirait une odeur de fricassée au milieu de mille refrains.

» Cependant, à l'extrémité de la rangée des baraques, je vis un pauvre vieux saltimbanque adossé contre un des poteaux de sa cahute; une chandelle des six qu'il avait coupée en deux éclairait cette toile où toutes les tempêtes avaient soufflé. Il n'était pas triste, il n'était pas gai; il semblait étonné, se demandant s'il était bien lui-même. Il avait renoncé, il avait abdiqué; il ne savait plus ce qu'il était venu montrer dans ces ténèbres. Et moi, le suivant du regard :

» Voilà, me dis-je, un spectacle attristant! Sans nul doute on trouverait, — mais la chose ne vaut pas les cinq centimes qu'elle coûterait, — dans cette baraque à l'abandon quelque fantôme oublié des grâces et de l'esprit d'autrefois, peut-être un

écrivain qu'on ne veut plus lire, ou tout au moins une coquette que nul ne saurait reconnaître, un comédien qui ne sait plus ce que lui veut la comédie, un général sans armée, un homme d'Etat sans tribune. O vision, ténèbres, fantôme! et pourquoi donc porter ta baraque en ce lieu de fête, saltimbanque, mon ami? »

Le malheureux! sans le savoir, c'était sa propre histoire qu'il écrivait.

Après ces deux-là, morts si vite et si jeunes, arrive un homme envié de son vivant. Sa vie et sa mort sont également heureuses. Il est mort à temps, comme il avait épuisé tous les bonheurs d'ici-bas. Nous voulons parler du docteur Véron, le *bourgeois de Paris*, comme il s'appelait lui-même. Il avait commencé par être un étudiant de l'école de médecine; Orfila fut son premier protecteur; mais sitôt qu'il eut compris les difficultés de la science et les bonheurs que pouvait contenir la fréquentation des beaux esprits de son temps, M. Véron fonda la *Revue de Paris*. Tout lui vint : *l'Enfant maudit*, *le Père Goriot*, *le Vase étrusque*, *la Redoute* et *le Mouchoir bleu*, cette page introuvable d'Eugène Béquet. M. de Chateaubriand lui-même écrivit de belles pages pour la *Revue*, et de même que la jeunesse était accourue à son premier appel, M. Véron, lorsqu'aux heures les plus difficiles de la révolution de juillet, il eut accepté l'administration de l'Opéra; lui-même il s'étonnait de tant de bonheurs inespérés. Cette partie qu'il avait acceptée, il la gagnait en toutes choses; il trouvait facilement des chanteurs parfaits. Il a trouvé, un beau soir, mademoiselle Falcon, la Rachel de l'Opéra; plus malheureuse que mademoiselle Rachel, morte au milieu de sa gloire, elle a survécu à la perte irréparable de la voix la plus touchante et la plus dramatique. Un autre jour, par miracle, il trouvait *la Sylphide* au-dessus des nuages, et *la Sylphide*, au premier appel, arrivait, rasant la terre d'une aile infatigable. Ainsi, sans cesse et sans fin, par miracle, il allait brisant l'obstacle, et sa louange était mêlée inévitablement, c'est justice, à toutes les louanges d'alentour.

Mais sa meilleure et sa plus heureuse action, c'est d'avoir inspiré toute confiance à ce génie inquiet, malade et si facilement découragé : Giacomo Meyerbeer. Celui-là était vraiment ce qu'on appelle un homme *sans peau*. Tout l'agitait, l'irritait, lui faisait peur. Le moindre vent qui ridait la face de l'eau lui donnait la fièvre; un coup d'épingle était pour l'auteur de *Robert le Diable* une véritable agonie. Il se méfiait surtout des rois, des altesses, des ministres, des favoris, des dispensateurs de la renommée, en un mot, de tout le monde. En revanche, il croyait au directeur de l'Opéra. Il lui disait volontiers toutes ses peines, et celui-ci avait le grand art de le consoler. Il obtint *les Huguenots* pour sa récompense; encore aujourd'hui, lorsque nous écoutons, dans le ravissement, le quatrième acte des *Huguenots*, si rempli de passion, de tendresse et de terreur, au bruit sanglant du tocsin de Saint-Germain l'Auxerrois, il est bien difficile aux gens de notre génération de ne pas faire un peu remonter leur reconnaissance à celui qui eut l'honneur d'entrevoir le premier, éclatant de ces vives lumières, le quatrième acte des *Huguenots*.

Cet homme heureux, quand il se vit suffisamment entouré de la louange et de la fortune qu'apporte à ses amis le succès bien mérité, résolut de ne pas

attendre un seul démenti de la fortune. Entré par un arc de triomphe, il voulut sortir par la même porte. Il donna son sceptre à qui le voulut prendre :

> Écoutez ! que ma voix remplisse cette enceinte :
> J'ai gouverné sans peur, et j'abdique sans crainte.

Une seconde fois il était libre ; incontestablement il était riche, et pas un n'avait à reprendre à sa fortune. Il avait gagné ses batailles ; et si le général thébain disait, dans son orgueil : *Leuctres* et *Mantinée, mes deux filles !* le directeur de l'Opéra pouvait dire, il est vrai avec un peu d'emphase : *les Huguenots*, *Robert le Diable* et *la Sylphide, mes trois enfants !* Cependant, à peine il eut goûté quelques heures de loisir, qu'il fut tenté par un nouveau démon ; mais celui-là était le plus dangereux de tous, le démon de la politique. En ceci il était assez semblable à ce Romain très-riche, — je crois bien que c'était Lucullus, — dont la spéculation consistait à racheter le lendemain de l'incendie une maison dévorée à demi par la flamme. Il achetait l'incendie et relevait la maison avec l'aide et le concours d'architectes puissants. Donc il rencontra, opprimé par les aventures qui se dressaient de toutes parts, errant au hasard comme un navire sans pilote sur un océan plein de tempêtes, un journal jadis tout-puissant par la passion même et la force du peuple qui le lisait. Ce journal, longtemps populaire, était tombé soudain dans l'indifférence publique, et peu de lecteurs lui étaient restés de tant de fanatiques qui ne juraient que par leur journal. C'est la peine et le danger de cette admirable autorité fondée sur l'éloquence et sur la conviction ; sitôt qu'elle a cessé de persuader, elle est inutile ; elle tombe, on n'en veut plus. L'ancien directeur de l'Opéra, comme autrefois Charles-Quint se souvenant dans son couvent de son métier d'empereur, se rappela soudain par quelles conditions d'activité, de zèle et de savoir-vivre avec les écrivains de son temps, il était parvenu à fonder la popularité de la *Revue de Paris*, et tout de suite il reprit sa tâche interrompue. Il refit le journal en le reprenant par la base. Il trouva, pour éclairer les colonnes d'en haut, l'un des maîtres les plus éloquents de la politique, esprit tout-puissant par la clarté, par le courage ; il trouva, pour l'enseignement des lecteurs les plus difficiles, ces fameux lundis qui resteront à jamais célèbres par le goût, le talent, l'atticisme et la variété de l'écrivain ; il rencontra, pour remplir les colonnes d'en bas d'une irrésistible émotion, une histoire sans fin, violente et terrible, inépuisable, un livre ajouté aux *Mystères de Paris... le Juif Errant* d'Eugène Süe. A cette triple annonce, et poussée en sens si divers par des esprits si différents : là-haut l'urbanité la plus exquise, et là-bas toutes les violences de l'esprit et des sens, la foule accourut des lecteurs délicats et des esprits enivrés d'opium. Ainsi reparut le journal ranimé par ces forces nouvelles : on ne l'entendait plus ; sa voix se fit entendre au loin, dans nos discordes sans cesse renaissantes ; on ne le lisait plus ; il reprit sa place au salon et dans l'antichambre. On ne voudrait ici flatter personne, et surtout les hommes qui tiennent dans leurs mains les destinées d'un journal ; mais encore, il faudrait convenir qu'un journal est plus difficile à gouverner que le théâtre même de l'Opéra : pousser celui-ci, retenir celui-là, leur indi-

Digitized by Google

quer le but en les laissant libres et les encourager tous; savoir où vont les uns, où vont les autres, de quel côté on écoute celui-ci, quel est le crédit de celui-là, et se réjouir de les trouver, dans la même heure, à ce point discordants, si peu semblables à leurs émules et marchant du même pas, voilà l'œuvre; il y faut une main ferme et légère, un grand art, une parfaite justice, une profonde connaissance des caractères, des styles, des opinions. Il faut qu'à cette bataille sans cesse renaissante les divers combattants apportent, de leur côté, un grand zèle et beaucoup d'attention sur eux-mêmes. Un journal, c'est un grand chœur où chacun dit sa partie; et malheur aux sons discordants! le public en accuse aussitôt le chef d'orchestre. En présence des succès obtenus dans cette nouvelle tentative par l'ancien directeur de la *Revue*, on ne saurait lui refuser l'expérience et les qualités d'un bon rédacteur de journal. Seulement la louange est affaiblie et perd beaucoup de sa valeur quand on retrouve en cet homme, au beau milieu de sa tâche, l'inconstance et, disons mieux, l'étrange lassitude qu'il apportait en toutes ses entreprises. Il aimait le commencement du drame, il n'a jamais attendu le dénoûment. Ce grand journal qu'il avait ranimé, sitôt qu'il le vit en pleine prospérité, il le quitta, sans trop s'inquiéter de ses destinées. C'est encore une faute. Une fois dans les sentiers, vous entendez la voix qui dit : « Marche et marche! » Au livre IV de ses histoires, Tacite a très-bien raconté ce passage incertain entre la paix et la guerre. Ce n'est pas la paix, ce n'est pas la guerre, et pas un moment ne peut être plus mal choisi pour s'arrêter (1).

Trop heureux encore s'il se fût arrêté dans la saine et glorieuse liberté des belles journées de la monarchie et de la Constitution; mais il est allé bien au delà, et voici qu'il en porte la peine aujourd'hui. Lui-même, en son dernier tome des *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, il a revendiqué sa part dans nos discordes civiles, et voilà, selon nous, ce qui s'appelle une revendication malheureuse. En ceci cependant nous retrouverons tout entier l'homme qu'il était : très-habile et très-prudent, mais oubliant toute prudence aussitôt que sa vanité était en jeu. Même en lisant ses très-curieuses révélations, nous doutons que le *bourgeois de Paris* s'y soit fait une juste part; au contraire, nous sommes persuadé qu'il en a trop mis à son compte. Il n'a jamais eu cette importance, et, dans tous les cas, il y a des instants où la vanterie est un péril.

Nous autres, ses amis de tous les temps, nous effacerons de notre mieux ces lignes compromettantes. La seule excuse est de les avoir écrites uniquement pour son plaisir, sans nul souci de sa fortune. Il pouvait être absolument libre, il ne l'a pas voulu, mais du moins il n'y a rien gagné. Puisque c'était son bon plaisir d'être un contre-révolutionnaire à sa façon, inclinons-nous devant cette étrange volonté, sans l'approuver. Du moins avait-il sauvegardé un certain orgueil. La politique, à ses yeux, était un jeu de whist; incapable de tenir les cartes, il lisait dans le jeu des joueurs, faisant des vœux pour le joueur le plus heureux. Peu fidèle et peu constant, voilà sa faute! Esprit léger, voilà son

(1) *Interfecto Vitellio, bellum magis desierat, quam pax cœperat.*
Tacite, *Historiarum lib. IV, ex officina Elseviriana*, 1640.

Digitized by Google

excuse. Enfin nous lui tiendrons compte de sa prompte renonciation à ce double honneur : les honneurs de la députation et de l'hôtel de ville.

Désormais, libre enfin de toutes ces charges qui dérangeaient son loisir, le *bourgeois de Paris* se confina dans cette intime et pacifique vie, à l'ombre en été, au coin de son feu dans l'hiver, entouré d'amis paisibles comme lui. Sans remords du passé (du moins on l'eût dit à l'entendre), sans grand souci du lendemain, il était resté fidèle à l'enchantement des beaux-arts; il aimait les tableaux, il aimait la musique; sa promenade s'arrêtait en certaine allée déserte du bois de Boulogne. Il serait mort d'ennui, au bout de vingt-quatre heures, dans la plus belle maison des champs. Dans les derniers jours de sa vie, il se faisait porter encore au théâtre, et s'enivrait d'un plaisir infini aux bruits de l'orchestre, à la voix des chanteurs; fidèle à la grande musique, il ne s'amusait pas aux chansonnettes, et méprisait les flonflons. Son goût était bon en toutes choses, et son admiration était sincère. Enfin, comme il était un homme heureux, il est mort très-vite, entouré des soins les plus tendres, et causant avec ses amis de cette mort qu'il savait si prochaine. Au milieu de ces regrets de quitter cette heureuse vie, il a trouvé cependant le courage et le bonheur de bien mourir. Que vous dirai-je encore? Il s'est éteint sans souffrance; et ceux-là qui pendant six grands mois ont entendu, la nuit et le jour, les gémissements en vain étouffés de l'auteur de *Lucrèce* et du *Lion amoureux*, ceux-là seulement comprendront la divine beauté de ce mot : sans souffrance!

Ainsi le docteur Louis Véron, attendu par de si belles funérailles, pouvait très-bien dire, à son lit de mort, ce que disait le maréchal de Saxe à son médecin, qui le pleurait : « Consolez-vous, monsieur de Senac ; j'ai fait un beau rêve! » Hélas! il ne s'attendait guère, le malheureux, aux malédictions qui ont retenti au delà de son tombeau.

Un vers du bon la Fontaine en ce moment nous revient en mémoire :

Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

M. Viennet, mort presque centenaire, est justement le vieillard qui s'arrête après avoir conduit tant de funérailles. Il était le meilleur de tous les hommes; il était le plus irascible et le plus fougueux des poëtes. Rien n'a pu lasser sa vaillance et son inspiration. A trois reprises, dans cette honorable et longue vie, il se vit exposé aux injures les plus violentes des partis vaincus, des poëtes victorieux; mais toujours il fut prêt à combattre, et la plus violente ironie le trouva debout comme un des héros d'Homère (1).

---

(1) Nous copions une lettre assez récente, où M. Viennet, revenant comme un taureau sur une attaque injuste, écrase et foule aux pieds son dernier insulteur :

« C'est une chose inouïe dans les annales de notre scène, mais cela est; et il faut avoir cent diables au corps pour continuer le métier que je fais. J'entasse vers sur vers, et ce n'est point avarice. Je ne demanderais pas mieux que de les produire au

VIENNET.

Digitized by Google

M. Viennet, si longtemps et si glorieusement persécuté, aimait la louange; il pouvait s'écrier avec le héros de Voltaire : *Romains, j'aime la gloire!* Un jour que l'on parlait devant lui de l'ancienne pairie : « Ah! dit-il, ce que j'en regrette, c'est qu'elle me donnait le droit à une double oraison funèbre. » Ainsi, dans la perte de sa pairie, indifférent à la puissance, à l'autorité, à ces grands titres, il ne regrettait que le discours public prononcé par un de ses pairs. Voilà toute l'ambition de M. Viennet. Il était vraiment le soldat-poëte. Il s'inspirait volontiers du bruit, du génie et de l'éclat des armées victorieuses; il vécut si profondément passionné pour les anciens chefs-d'œuvre, qu'il lui semblait, chaque fois qu'un téméraire y portait une main profane, que c'était lui-même qu'on outrageait. Ce malentendu a pourtant fait le malheur de ce galant homme et vrai poëte. Il criait aux nouveaux venus : Vous êtes des barbares, des révolutionnaires! et ceux-ci répondaient : Eschyle, Euripide et Sophocle, Plaute et Térence, Molière et Shakspeare, Corneille et Racine, Marivaux et Beaumarchais sont des barbares. Ils disaient encore, en leurs répliques véhémentes : Vous déchirez la préface de *Cromwell*, et vous oubliez la préface du *Cid!* Enfin êtes-vous bien sûr que la tragédie appartienne encore aux esprits modernes? Croyez-vous aux progrès du drame, ou, ce qui revient à dire absolument la même chose, les poëtes qui sont jeunes, les nouveaux venus appartiendront-ils jusqu'à la fin des siècles à l'art dramatique des anciens

---

grand jour; mais il n'y a point d'acteurs pour moi, et je n'ai d'éditeur que par hasard. Je ne puis pas ajouter que je n'ai pas de public; je ferais injure aux nombreux auditoires qui accueillent mes lectures avec des acclamations si bruyantes et si flatteuses, et il n'y a là rien d'ironique, de dérisoire comme dans la dernière chronique de Paul d'Ivoy.

» Concevez-vous que tout le monde s'y soit trompé? Mes proches, mes amis, m'en ont fait compliment de la meilleure foi du monde! J'ai été obligé de leur dire que les tragédies auxquelles le chroniqueur comparait la mienne étaient, dans son esprit, des rapsodies, des produits de cette littérature de l'Empire que proscrit et bafoue l'école moderne. Ces bonnes gens étaient indignés qu'on décriât ainsi d'avance une œuvre qu'on ne connaissait pas, et j'ai ri de leur bonhomie.

» Je vous remercie encore une fois de m'avoir mieux traité, et je retourne à mon travail quotidien. Je repasse tout mon portefeuille, je corrige, je retranche; je le prépare en vue d'une édition générale, dont les dix ou douze volumes sont l'épouvantail de Michel Lévy et autres.

» Si, d'ici à mon enterrement, je trouve dix mille francs d'économie, que n'ont pu me donner mes trois honorables carrières de militaire, de politique et de littérateur, je fairai (*sic*) imprimer moi-même, pour mettre mes détracteurs à même de me juger en connaissance de cause. Si je meurs, ce qui est probable, avant que cette somme ne m'arrive, je léguerai mes manuscrits à ma famille, au gouvernement, à qui voudra les mettre au jour.

» Un ancien libraire me disait l'autre jour qu'après ma mort et celle de mes insulteurs j'aurais une réputation immense. Nous verrons ou nous ne verrons pas : c'est la question d'Hamlet. Je finis. Les vieux sont bavards, et vous le pardonnerez à votre dévoué et reconnaissant confrère.

» J. VIENNET. »

Digitized by Google

âges ? En vain Voltaire a tenté de rajeunir la tragédie en lui prêtant ses haines, ses amours et ses passions, qui étaient les haines mêmes et les passions de son siècle... Après Voltaire, et même un jour avant sa mort (on avait joué la veille *Irène !*), la tragédie était morte, et la volonté même de l'empereur Napoléon qui pouvait tout... plus que tout, ne put pas faire vivre un jour l'*Hector* de M. Luce de Lancival ! Voltaire, en mourant, avait emporté la vie et l'âme de la vieille nation littéraire; il était véritablement le dernier des Grecs (il l'avait été si peu dans son *Œdipe !*), il était le dernier des Romains (il avait été si peu Romain dans sa *Rome sauvée !*) Il mourut à l'heure où le théâtre, la philosophie et le doute avaient dit leur dernier mot...

Maintenant, à qui la faute si les téméraires se sont obstinés à faire à leur tour ce que Voltaire a tenté vainement ? Telle était la dispute avec M. Viennet seul contre un tas de nouveaux venus. Cette obstination du vaillant poëte trouva sans pitié la critique et l'auditoire. A force de résister à sa tragédie, on ne vit pas tout d'abord qu'il était un émule ingénieux d'Arioste, un ami de Despréaux, un suivant de la Fontaine. Heureusement que la justice arrive inévitable à son tour, même pour les œuvres de l'esprit. Les *Epîtres* et les *Fables* de M. Viennet sont populaires à tous les titres de la sagesse, du courage et du talent. Dans ces œuvres excellentes, qui survivront à des ouvrages bien plus vantés, le moraliste est un maître. Il loue, il blâme, il conseille, il encourage. Il est plus souvent du côté des faibles et des vaincus que des victorieux et des forts. Infatigable, et d'une espérance aussi vaste que sa pensée, il écrivait sans cesse et toujours : à la ville, à la campagne, et malade, et bien portant, toujours patient, toujours convaincu. Deux de ses amis, le visitant il y a peu d'années dans les jours *les plus brûlants du laborieux été,* trouvèrent l'auteur d'*Arbogaste* en proie à l'inspiration la plus véhémente.

Il composait une tragédie, et qui ne l'eût pas connu l'eût pris pour un homme en vrai délire. Ils eurent grand'peine à le calmer. Ainsi, dans Homère, on voit le prophète inspiré : « Il avait la tête et les yeux de Jupiter quand il lance la foudre, la force de Neptune et la taille du dieu Mars. »

Je disais l'autre jour en deux mots écrits à la hâte, et parlant de cette âme inépuisable en bienveillance, en bonté, en grâces parfaites pour les écrivains ses confrères, que sa pareille serait difficile à trouver.

Il faudrait remonter jusqu'à ces poëtes anciens qui vivaient quatre-vingt-dix ans après avoir composé cinquante tragédies. On les appelait *les pères aux cinquante fils.*

M. Viennet est mort comme il a vécu, comme un lettré, fidèle aux lettres et négligent de tout le reste. Des grades qu'il avait obtenus, des ornements très-rares et des beaux titres qu'il avait portés, il ne se souvenait que de celui-là : Membre de l'Académie française, et ses dignes neveux, observateurs de ses volontés dernières, n'ont rien ajouté à leur billet de faire part.

Digitized by Google

Mme VICTOR HUGO.

Madame Victor Hugo est morte à Bruxelles, le jeudi 27 août 1868. Depuis deux ans sa santé était gravement atteinte; elle avait une maladie de cœur, dont les premiers symptômes s'étaient manifestés par un affaiblissement de la vue. Au commencement de l'hiver, elle était venue à Paris pour y trouver un traitement, et surtout pour y retrouver ses amis. Le docteur Axenfeld et le docteur Allix lui avaient prodigué leurs soins avec le plus grand et le plus absolu dévouement : elle semblait aller mieux et voulut retourner à Bruxelles pour rejoindre son mari qui arrivait de Guernesey. Une dernière joie lui était réservée; la femme de son fils aîné allait lui rendre un petit-fils dont la perte lui avait été amère. Quelques jours après, une crise suprême l'enlevait à son mari et à ses enfants. Nous empruntons à l'*Indépendance belge* les lignes suivantes, qui peignent d'une façon si élevée l'émotion générale qu'a causée la mort de madame Victor Hugo :

« Tous ceux qui ont connu madame Victor Hugo savent combien elle était » la parfaite compagne de son mari; ils savent avec quel dévouement, avec » quelle sérénité cette glorieuse épouse, cette mère tendre, a traversé les » triomphes et les douleurs d'une vie agitée. Nous avons vu madame Victor » Hugo à Guernesey, sur la terre d'exil, ne songeant qu'à ceux qu'elle aimait, » souffrant de leurs épreuves et de la défaite de leur cause, mais souriante, met- » tant de la grâce dans sa fermeté, héroïque sans le savoir, exquise simplement.

» Elle avait eu tous les bonheurs. Les joies de sa jeunesse sont devenues de » l'histoire, tant elles ont été écrites en traits immortels, tant on en peut retrou- » ver de traces dans des poésies qui ne périront pas. Madame Victor Hugo était » fière de la destinée que son mari lui avait faite. Mais sa fierté était pleine » d'effusion et de bonté. Elle ne se rappelait l'éclat et les douceurs de son » mariage que pour se dévouer plus profondément à celui dont elle portait le » nom. Elle a écrit un livre intitulé *Victor Hugo raconté par un témoin* » *de sa vie.* Un témoin, le mot est touchant dans sa modestie. Nous pouvons » lire dans *les Chants du crépuscule* des vers qui nous disent ce qu'a été » ce témoin :

» Oh! qui que vous soyez, bénissez-la. C'est elle!
» La sœur, visible aux yeux, de mon âme immortelle!
» Mon orgueil, mon espoir, mon abri, mon recours!
» Toit de mes jeunes ans qu'espèrent mes vieux jours!
» C'est elle! la vertu sur ma tête penchée;
» La figure d'albâtre en ma maison cachée;
» L'arbre qui, sur la route où je marche à pas lourds,
» Verse des fruits souvent et de l'ombre toujours;
» La femme dont ma joie est le bonheur suprême,
» Qui, si nous chancelons, ses enfants ou moi-même,
» Sans parole sévère et sans regard moqueur,
» Les soutient de la main et me soutient du cœur;

» Celle qui, lorsqu'au mal, pensif, je m'abandonne,
» Seule peut me punir et seule me pardonne;
» Qui de mes propres torts me console et m'absout;
» A qui j'ai dit : Toujours! et qui m'a dit : Partout!

» *Partout*, madame Victor Hugo n'a jamais repris ce mot qui la donnait. » Elle a suivi son mari dans l'exil. Comme elle avait sa part de gloire, elle a eu » sa part de proscription. Ce mot que toute une vie avait scellé, c'est la mort » qui le détruit.

» Les dons de l'esprit n'étaient pas moins élevés en madame Victor Hugo que » les qualités du cœur. Cette femme excellente était une femme très-distinguée. » Tout le monde a lu les deux volumes délicats, émus, pleins de tact et de » charme qu'elle a écrits sur Victor Hugo. *L'Evénement*, qui fut supprimé » après le coup d'Etat du 2 décembre, a publié de madame Victor Hugo des » portraits où brillaient de saisissants mérites de peintre. Nous avons lu un » portrait de Charles Nodier, un portrait de madame Dorval, deux morceaux » touchés avec une grâce et une finesse parfaites.

» Madame Victor Hugo excellait dans ces fines peintures où elle faisait revivre » tous ceux qu'elle avait connus. Sa conversation était pleine de ces croquis » ingénieux où chacun apparaissait avec ses traits véritables et ses signes par- » ticuliers. Elle avait ce talent des femmes distinguées, qui savent si bien péné- » trer les dessous et animer les physionomies. Sa bonté s'accommodait de sa » clairvoyance. Elle ne mettait pas de malice ni de rigueur dans ses observa- » tions; mais elle voyait juste et loin, et elle exprimait délicatement, avec indul- » gence mais avec précision, ce qu'elle avait bien vu.

» Hélas! nous aimons à nous rappeler les séductions de son esprit, et nous ne » devrions songer, dans le deuil qui accable son mari et ses enfants, qu'à l'élé- » vation, qu'à la douceur de son caractère. — J'ai la passion du grand, nous » disait un jour madame Victor Hugo. Oui, son âme était faite pour com- » prendre toutes les grandeurs. Nul héroïsme qui ne la touchât. Nulle haute pen- » sée qui ne l'attirât. Nul sentiment fier qu'elle ne ressentît. Et avec cela, une » bonne grâce, une simplicité, une facilité qui mettaient du charme en toutes » ses paroles. Madame Victor Hugo a été l'inspiration heureuse d'un grand » poëte; elle a été la compagne vaillante d'un illustre proscrit; elle a eu une » vie glorieuse et une vie touchante. Rien ne lui a manqué, puisqu'elle a assisté » à la renommée de ceux qu'elle aimait, et qu'elle a pu les soutenir et se » dévouer pour eux dans les jours d'épreuve. Le nom qu'elle a porté lui assu- » rerait un impérissable souvenir. Mais ce souvenir, elle mérite elle-même de » le laisser par les qualités exquises et rares de son cœur, par la fermeté, » l'élévation, la noblesse de sa vie. »

Madame Victor Hugo avait demandé expressément à être enterrée dans l'humble cimetière du village de Villequier, où depuis 1843 l'attendait sa fille Léopoldine Vacquerie. Le cercueil de madame Victor Hugo a dû quitter Bruxelles sous la garde de ses intimes amis : MM. Paul Meurice, Auguste Vacquerie et Emile Allix, accourus de France afin de recevoir ce pieux dépôt. Pour

Digitized by Google

l'illustre exilé de Guernesey, l'adieu suprême s'est doublé d'une seconde et presque aussi cruelle séparation. A Villequier, les trois amis de la chère morte, auxquels s'étaient joints quelques intimes qui s'étaient réservé le privilége de l'accompagner, ont enfin pu confier à la terre la triste dépouille dont ils avaient accepté la garde.

C'est là que M. Paul Meurice, prêtant à la douleur une admirable expression, a prononcé les paroles suivantes au milieu des sanglots universels :

« Je voudrais seulement lui dire adieu pour nous tous.

» Vous savez bien, vous qui l'entourez — pour la dernière fois! — ce qu'était, — ce qu'est cette âme si belle et si douce, cet adorable esprit, ce grand cœur.

» Ah! ce grand cœur surtout! comme elle aimait aimer! comme elle aimait à être aimée! comme elle savait souffrir avec ceux qu'elle aimait!

» Elle était la femme de l'homme le plus grand qui soit, et, par le cœur, elle se haussait à ce génie. Elle l'égalait presque, à force de le comprendre.

» Et il faut qu'elle nous quitte! il faut que nous la quittions!

» Elle a déjà, elle, retrouvé à aimer. Elle a retrouvé ses deux enfants, ici — et là.

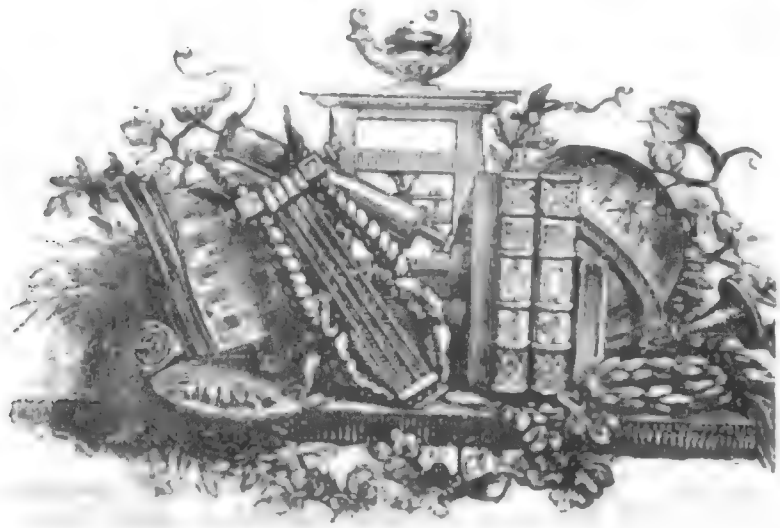
» Victor Hugo m'a dit à la frontière, hier au soir : « Dites à ma fille qu'en attendant je lui envoie toujours sa mère. » C'est dit, et je crois que c'est entendu.

» Et maintenant, adieu donc! adieu pour les présents! adieu pour les absents! adieu, notre amie! adieu, notre sœur!

» Adieu, mais au revoir! »

Il ne nous reste plus qu'à ajouter un mot pour notre compte personnel. Après avoir été la plus heureuse des femmes, madame Victor Hugo, depuis 1843, mais surtout depuis 1852, avait amplement payé sa dette au malheur. Nous lui appliquerons cette épitaphe que le hasard a mise un jour sous nos yeux : *Transivit inter spinas, requiescat inter flores.*

ALFRED BUSQUET.



Digitized by Google

TABLE NÉCROLOGIQUE.

Adet (Émile), journaliste.
Aiffre (Raymond-René), peintre.
Alby (Ernest), homme de lettres.
Allen (William Stickney), journaliste.
André, journaliste.
Arosemena (Don Mariano), journaliste.
Bal (Corneille-Joseph), graveur.
Ball (Hugues), sculpteur.
Baret (Pierre), journaliste.
Barnes (William-A.), pantomime.
Barthélemy, poëte.
Baudelaire (Charles), homme de lettres.
Baudouin, journaliste.
Baudre (C.), journaliste.
Belzer (Jean), architecte.
Bissen (H.-W.), sculpteur.
Blacquière (Paul), compositeur.
Boisset (J.-M.), poëte.
Bonabeau, journaliste.
Boniface (L.), journaliste.
Bordier, artiste dramatique.
Borello (Alessandro), journaliste.
Bouterweck, peintre.
Bradbury (William-B.), musicien.
Bredael (J.-B.), journaliste.
Brioschi (Paolo), peintre.
Caner, sculpteur.
Capalti (A.), peintre.
Capendu (Ernest), homme de lettres.
Cesari (Paul-Augustin de), journaliste.
Chevé (Mme Émile), musicienne.
Claes (Joseph), poëte.
Comeron (Denald), musicien.
Couder, artiste dramatique.
Couverchel (Alfred), peintre.
Crowe (E.-E.), peintre.
Dabadie, journaliste.
Dantrague (Gabriel), homme de lettres.
Daousts (Charles), journaliste.
Dauzats, peintre.
Delebecque, journaliste.
Derode, historien.
Deschamps, sculpteur.
Desterbecq, peintre.
Doligny (Mme), artiste dramatique.
Dowling (Frank-L.), journaliste.
Doyle père, caricaturiste.
Ducpétiaux (Édouard), journaliste.
Dufton, historien.
Durrieu (Xavier), journaliste.
Élias Regnault, homme de lettres.
Estienne (Charles-François), musicien.
Estourgies (P.-L.), compositeur.
Fallue (Léon), historien.
Ferrari (Constanzo), journaliste.
Ferreyra (Judith), artiste dramatique.
Flers (Camille), peintre.
Forestier, musicien.
Fouquet (Louis-Socrate), peintre.
Fréchon (Hippolyte), professeur de musique.
Gasperini (de), journaliste.
Gheldolf, historien.
Giuliani, professeur de chant.
Godfrey (Frédérick), homme de lettres.
Gorecki (Thadée), peintre.
Grillet, journaliste.
Haag, homme de lettres.
Hallez (Jules-Joseph), peintre.
Harland (J.), journaliste.
Herrich (Auson), journaliste.
Hess (Max.), peintre.
Heymen (Aristide), journaliste.
Hollander, journaliste.
Honorat, journaliste.
Ira Aldridge, tragédien nègre.
Jadin (Adolphe), auteur dramatique.
Kalekaire, artiste dramatique.
Kastner (Georges), compositeur.
Kauffmann, journaliste.
Kean (Charles), artiste dramatique.
Laborie, journaliste.
Lachenwirtz, peintre.
Lacointa, journaliste.

ROUSSEAU.

Digitized by Google

Digitized

Lagrange (Léon), journaliste.
Lalande, journaliste.
Lallou, peintre.
Langlé (Ferdinand), auteur dramatique.
Lapasse (de), journaliste.
Lavallée (Théophile), historien.
Lejeune (Théodore), peintre.
Lemoine (Édouard), homme de lettres.
Lhéritier (André), journaliste.
Lindner (Ernest), journaliste.
Livry (Charles de), auteur dramatique.
Lordereau (René), homme de lettres.
Lover (Samuel), homme de lettres.
Maillet, critique musical.
Maldeghem (Romain-Eugène Van), peintre.
Mangin (Victor), journaliste.
Mans (G.-A), homme de lettres.
Marc-Michel, auteur dramatique.
Marlet, journaliste.
Marochetti (baron), sculpteur.
Martineau (Philadelphe), peintre et homme de lettres.
Masteville, journaliste.
Maussant, violoniste.
Meifred, musicien.
Méric-Lalande (Mme), cantatrice.
Meuron (de), peintre.
Meyrion (Charles), graveur.
Migeon (Jules), homme de lettres.
Monnais (Édouard), critique musical.
Monnier (Désiré), littérateur.
Monti (Carlo-Angelo), journaliste.
Morel (Mlle Armand), artiste dramatique.
Morhard (George-F.), journaliste.
Nantier-Didier (Mme), artiste lyrique.
Nérestant, journaliste.
Null (E. van der), architecte.
Paccard (Alexis), architecte.
Pacini, compositeur.
Pastelot, artiste dramatique.
Pelletier (Juliette), artiste dramatique.
Péricaud (Antoine), homme de lettres.
Pfeiffer (F.), homme de lettres.
Piave (Francesco-Maria), librettiste.
Picot, peintre.
Pieraggi (Endymion), journaliste.
Prémaray (Jules-Martial Regnault, dit), homme de lettres.
Preuss (J.-D.), historien.
Ramozonof (Nicolas), sculpteur.
Rodriguez (D. Pascual Perez y), homme de lettres.
Roffignac (marquis de), journaliste.
Rolland (Amédée), auteur dramatique.
Romégas (Jean-Baptiste), peintre.
Romer (miss), artiste lyrique.
Rouget (François), poëte.
Rousseau (Théodore), peintre.
Royer (Louis), sculpteur.
Rude (Mme Ve), sculpteur.
Sala (comte Adolphe), journaliste.
Scheyrs (Charles-Amand), peintre.
Schroeder (Mme A.-S.), artiste dramatique.
Schubert (F.-L.), compositeur.
Semat, journaliste.
Seurre, sculpteur.
Szajusch, historien.
Stas (Dieudonné de), journaliste.
Taffery, journaliste.
Tardieu (Alexandre), journaliste.
Tardieu (J.), connu sous le pseudonyme de J.-T. de Saint-Germain, homme de lettres.
Trussy, poëte.
Tully (J.-H.), compositeur.
Turner (T.-P.), musicien.
Turquety (Édouard), homme de lettres.
Tyr (Gabriel), peintre.
Vallet de Viriville, journaliste.
Vandoren (Jacques), architecte.
Vaughan (Robert), historien.
Véron (le docteur Louis), homme de lettres.
Viennet, membre de l'Académie française.
Villaret (Mme), née Godfraind, artiste lyrique.
Villeneuve (Ducrest de), historien.
Zwerger (J.-H.), sculpteur.
Weiss (W.-H.), artiste lyrique.
Weltman (Mme Hélène), femme de lettres.
Wéry (Nicolas-Lambert), violoniste.
Werzwyvel, graveur.
Widdicombe, artiste dramatique.

Digitized by Google

BEAUX-ARTS.

EXPOSITION DES ARTISTES VIVANTS EN 1868.

DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES.

La distribution des récompenses accordées aux artistes, à la suite de l'Exposition annuelle de 1868, a eu lieu le 13 août 1868, sous la présidence de S. Exc. le maréchal Vaillant, ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts.

Nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs un extrait du discours prononcé par M. le maréchal Vaillant, discours souvent interrompu par les applaudissements du public :

« ..... Je dois vous recommander de ne pas perdre de vue que la peinture de genre ne saurait occuper le premier rang parmi les manifestations du sentiment artiste, et que le tableau de genre le plus brillant et le mieux réussi restera toujours une page anecdotique et, pour ainsi dire, une œuvre d'intimité.

» De plus vastes horizons sont ouverts à la peinture; sous l'influence d'aspirations plus hautes, elle doit s'efforcer de parler à ces masses qu'aujourd'hui, plus qu'en aucun temps, l'art doit avoir pour mission de moraliser en les initiant aux émotions du beau. Nous vivons, en effet, à une époque et dans un pays où, sous la protection d'une dynastie populaire, l'action du peuple a pris un développement et une importance que n'avaient point soupçonnés nos devanciers. Dans notre société démocratique, il est donné à l'artiste d'exercer par ses œuvres une influence qui peut être féconde en même temps pour l'art comme pour la civilisation, si, se dégageant des trivialités et des servitudes de notre condition humaine, il appelle les regards curieux et intelligents du public sur un idéal supérieur.

» Ainsi, messieurs, à aucune époque la tâche de l'artiste n'a été plus grande et plus glorieuse, et je me plais à vous le rappeler au moment où approche le terme que l'Empereur a fixé pour le grand prix qu'il a créé. En 1869, la lice sera ouverte entre les œuvres que vous aurez produites depuis cinq ans : peintres, sculpteurs, architectes, vous choisirez dans vos ateliers les œuvres les plus dignes de fixer l'attention et de disputer une victoire qui, pour notre école française, n'aura pas moins d'éclat que celle de l'Exposition universelle.

» Tous ne pourront répondre, hélas! à notre appel. La mort a frappé cruellement dans les rangs de l'école française : depuis notre dernière réunion,

Théodore Rousseau et Picot ont cessé de vivre après une carrière brillamment remplie.

» Théodore Rousseau était un des plus illustres représentants de notre école de paysage, dont la supériorité est aujourd'hui si remarquable.

» La France a quelque droit d'être fière d'avoir apporté dans l'art un tel amour de la nature et une telle puissance d'interprétation. Autrefois la peinture de paysage ne présentait guère qu'un intérêt décoratif; même dans les majestueuses compositions du Poussin, il n'apparaît que comme un cadre magnifique aux faits et gestes de l'homme, du philosophe, du héros.

» S'inspirant de Jean-Jacques, de Bernardin de Saint-Pierre, et venant après eux, le paysage moderne a pris une signification, une valeur d'expression indépendante de la présence de l'homme. Non-seulement il nous a appris à mieux voir, à mieux comprendre la beauté incessamment variée des phénomènes extérieurs, mais encore, alors même qu'il néglige la figure humaine comme moyen d'expression, on peut dire que le paysage traduit mille émotions qui sont du domaine de l'âme : la tristesse, la joie, les passions les plus opposées, les plus douces comme les plus violentes. Dans son ordre et à son plan, il réalise donc la belle définition de l'art trouvée par le philosophe anglais : L'art, a dit Bacon, c'est l'homme s'ajoutant à la nature : *homo additus naturæ.*

» Théodore Rousseau, Camille Flers, qui vient de mourir, lui aussi, ont contribué avec une rare énergie de conviction et de talent à ce mouvement si original de la peinture française au dix-neuvième siècle; et, à ce titre, ils auront leur place dans vos annales.

» Elles garderont également le souvenir de Picot. Son grand âge l'éloignait depuis longtemps des expositions annuelles, mais l'auteur justement célèbre de *l'Amour et Psyché* était resté en communication avec le public par ces nombreuses générations de peintres qu'il avait introduites et guidées dans leurs études. Né à Paris en 1786, élève de Vincent, dont l'atelier était rival de celui de David, Picot obtint le grand prix de Rome en 1813, et il commença sous ces auspices cette longue et honorable carrière pendant laquelle il n'a cessé de donner l'exemple précieux du travail régulier et du respect pour la tradition des maîtres.

» Il vous appartient, messieurs, de remplir les vides que ces pertes ont faits dans vos rangs. Quant à nous, nous ne pouvons que vous assurer de nouveau de toute notre sollicitude, et ce qu'a fait mon administration jusqu'à ce jour pour encourager vos travaux sous toutes les formes vous répond de son constant désir de donner satisfaction à vos intérêts, si efficacement protégés déjà par le système des expositions annuelles; car, grâce à cette heureuse innovation, un contact permanent a été établi entre vous et le public, et, par une sorte de juridiction privilégiée, vous pouvez paraître, à votre jour et à votre heure, devant vos juges naturels. Aussi nous sommes-nous toujours montrés jaloux d'améliorer l'organisation de ces expositions, aussitôt que les enseignements de la pratique nous en eurent démontré l'utilité. Les modifications qui ont été apportées aux règlements ont attiré, il est vrai, à l'administration quelques critiques, et des esprits chagrins lui ont reproché de se contredire.

Digitized by Google

Dans les règlements qui, depuis cinq années, ont été successivement adoptés, il n'existe pas de contradiction; il existe quelques différences, et nous nous en félicitons. En effet, le bien absolu n'est pas facile à atteindre, et nous croyons que, loin de compromettre l'autorité dont elle est dépositaire, l'administration s'honore quand elle procède sans parti pris et tente de marcher graduellement dans la voie du progrès.... »

MÉDAILLES ACCORDÉES PAR LE JURY.

Médailles d'honneur.

MM. Brion (Gustave), peintre.
Falguière (Alexandre), statuaire.

Médailles.

Section de peinture.

MM. Appian (Adolphe), de Beaulieu (Anatole-Henri), Bernier (Camille), Breton (Emile-Adelard), Brun (Charles), Cellier (Paul), Chenu (Fleury), Cermak (Jaroslav), Daubigny (Karl-Pierre), Deconinck (Pierre), Dubois (Hippolyte), Ehrmann (François), madame Escallier (Eléonore), MM. Giraud (Victor), Glaize (Pierre-Paul-Léon), Hanoteau (Hector), Harpignies (Henri), Héreau (Jules), Hugrel (Honoré-Pierre), mademoiselle Jacquemart (Nélie), MM. Jacquet (Gustave), Jundt (Gustave), Klagmann (Henri), Lefebvre (Jules-Joseph), Legros (Alphonse), Leloir (Louis-Alexandre), Lobrichon (Timoléon), Méry (Alfred-Emile), Michel (François-Emile), Mouchot (Louis), Muraton (Alphonse), Parrot (Philippe), Régamey (Guillaume), Saintpierre (Gaston-Casimir), Thirion (Eugène-Romain), Tourny (Joseph-Gabriel), Vibert (Georges-Jean), Vollon (Antoine), Worms (Jules), Zo (Achille).

Section de sculpture.

Gravure en médailles et pierres fines.

MM. Amy (Jean-Barnabé), Bissinger (Georges), graveur en pierres fines, Caillé (Jules-Michel), Carlier (Emile), Chervet (Léon), Delaplanche (Eugène), Dubois (Alphée), graveur en médailles, Gautherin (Jean), Iguel (Charles), Lebourg (Charles-Auguste), Maniglier (Henri-Charles), Perrey (Aimé-Napoléon), Sanzel (Félix), Thabard (Adolphe), Tournois (Joseph).

Section d'architecture.

MM. Gosset (Alphonse), Hédin (Amédée), Hénard (Gaston), Lafollye (Auguste), Lorrain (Jean-Baptiste-Paul), Simil (Alphonse).

Section de gravure et lithographie.

MM. Bargue (Charles), lithographe; Bracquemond (Félix), Courtry (Charles-Louis), Danguin (Jean-Baptiste), Hédouin (Edmond), Huot (Adolphe-Joseph), Meunier (Jean-Baptiste), de Rochebrune (Octave-Guillaume).

Ont été nommés dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur :

Au grade de chevalier.

Artistes français :

MM.

Nanteuil (Célestin), peintre.
Brisset, peintre.
Anastasi, peintre.
Millet (François), peintre.
Cabet, sculpteur.
Daumas, sculpteur.
Laurens (Jules-Joseph), lithographe.

Artistes étrangers :

MM.

Verlat, peintre.
Pasini, peintre.

Digitized by Google

INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Séance publique annuelle du jeudi 20 *août* 1868.

M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie, a lu son rapport sur les concours littéraires.

M. de Carné, directeur de l'Académie, a rendu compte des prix de vertu.

Le chancelier de l'Académie française, M. Camille Doucet, a lu ensuite des fragments d'un discours sur Jean-Jacques Rousseau, dont l'auteur, M. Gidel, docteur ès lettres et professeur de rhétorique au lycée Bonaparte, a obtenu le prix d'éloquence.

Rapport de M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie, sur les concours de 1868.

Messieurs, le nombre accru sans cesse des ouvrages adressés à ces concours, leurs mérites, très-divers de forme et d'influence, rendent chaque jour plus

Digitized by Google

laborieux l'impartial jugement qui nous est demandé. Il ne suffit pas tantôt de s'abstenir de questions trop spéciales et réservées à la science, tantôt de ne pas chercher les questions populaires, quand elles sembleraient trop polémiques. Sur le terrain de la philosophie et de l'histoire, partout se rencontrent de difficiles problèmes; le secours viendra de la fidélité à maintenir le caractère de ces prix, à honorer, avant tout, la vérité bien étudiée et l'art bien conçu, la vérité dans les idées et dans le langage.

C'est ainsi que, parmi tant de recherches, de résumés et d'essais, dont le nombre ne permet pas l'analyse, notre choix, sans être dominé par une œuvre éminente, a dû se fixer sur différents écrits d'intérêt élevé, d'enseignement salutaire et de saine littérature.

L'Académie nomme d'abord les travaux dont elle rapproche les titres. L'un est un livre de savoir et de goût, une peinture de la vie et de l'art dans le moyen âge, un fragment d'histoire et une biographie, sous une forte étude et une sincère émotion, Pétrarque, par M. Mézières, professeur à la faculté des lettres de Paris.

En conservant à la pensée de Pétrarque le platonisme qui en est le drame et la poésie, l'historien y joint les débris du passé et les illusions du temps, Rome et Rienzi. Il suit le réveil du génie et l'imitation renaissante de l'antiquité; il aime et décrit le caractère moral de celui dont il sent l'inspiration poétique.

Son portrait de Pétrarque est une exhortation à la pureté d'âme, comme au plus parfait idéal. La variété des récits, les caractères mis en scène, les exemples de courage, de bonté, de vertu, d'amitié, la passion des lettres, le zèle de la patrie italienne, intéressent partout le lecteur, que soutient le talent de l'écrivain.

Près de ce livre, auquel est décerné un prix de 2,000 francs, se place, pour un prix semblable, un travail hautement instructif dans sa brièveté : *les Grandes Epoques de la France*, par MM. Hubault, professeur d'histoire au lycée Louis le-Grand, et Marguerin, directeur de l'école municipale Turgot. C'est un exercice de mémoire intelligente, de raison et de sentiment national, offert aux jeunes esprits. C'est l'histoire enseignée sous ses meilleurs noms, le pays montré par ses monuments, l'homme vu dans les grands hommes, et la nation signalée par quelques traits distinctifs de sa race. Sous cette forme, le travail a paru bien ordonné et vivement écrit, rappelant les souvenirs partis de rangs divers, et, près de la gloire et de la puissance de quelques hommes, attestant la part des institutions, des croyances, et le progrès ou les révolutions des mœurs publiques.

L'étude d'un tel livre est une leçon vivante. Elle instruit de bonne heure à s'honorer de sa patrie; elle donne l'émulation de la bien servir. Elle la regarde, à travers les âges, grandissant par la durée et se retrouvant plus forte après des malheurs et même après des fautes.

Une distinction du même ordre est attribuée à la traduction de saint Jean Chrysostome, par M. l'abbé Bareille. En choisissant, dans ce savant travail inachevé, le volume des *Homélies sur la sédition et l'amnistie d'Antioche*,

Digitized by Google

l'Académie croit justement honorer l'étude d'une grande tradition d'éloquence et d'humanité.

Un autre grand nom et les recherches qu'il excite attiraient aussi nos suffrages. C'est l'*Histoire de Descartes avant* 1637, et l'analyse du *Discours sur la méthode*, par M. Millet, professeur de philosophie au lycée impérial de Montferrand.

Cette éducation du génie par la science mathématique et par les voyages, cet esprit de découverte, accru par la solitude et la méditation, c'était là sans doute un exemple à reproduire et à démontrer pour notre temps. Le labeur de Descartes n'était pas moins instructif que ses créations. Par là, le nouveau biographe atteint aux racines de la philosophie cartésienne. Dans le géomètre inventeur, dans le physicien, il trouve le spiritualiste sublime; et l'esprit d'observation ne lui paraît nulle part plus nécessaire et plus applicable que dans l'étude des vérités immatérielles.

La foi en Dieu est pour lui la preuve de la raison humaine. Il n'est besoin de dire combien ce spiritualisme primordial, redevenu avec Descartes le principe même de l'observation, et, pour ainsi dire, l'œil de la pensée abstraite, peut agir sur les doctrines de nos jours. Cela même recommandait l'ouvrage à notre choix pour un prix, comme les précédents.

Récompense égale pour des *Essais sur le droit public et privé de la république d'Athènes*, par Georges Perrot, ancien élève de l'Ecole française d'Athènes. Ce n'est pas une étude complète, mais c'est une œuvre de talent. Le droit civil athénien n'est pas encore traité, mais l'originalité du génie athénien est d'abord saisie. Ce merveilleux emploi de la pensée dans quelques milliers d'hommes libres donnant de si grands modèles, dans la guerre, la politique, l'éloquence, les arts, cette douceur du peuple athénien, cet ascendant de Périclès, ces orateurs ministres du peuple et ministres parfois assez durables, cet Aréopage respecté d'une telle démocratie, ce sont des traits à recueillir pour l'histoire du monde. Bien des contradictions et des fautes s'y mêlent, et le nouvel historien ne les épargne point. Il explique, il décrit, il admire bien Athènes; il ne la propose ni ne l'espère en exemple.

Après de telles études, on peut placer, même dans des récits fort simples, les souvenirs d'une autre époque. La charité a eu ses grandeurs, comme la liberté démocratique. Montrer ce qu'elle fut au dix-septième siècle, à côté des pompes de la cour, c'est le livre : *Madame de Beauharnais de Miramion*, par M. Alfred Bonneau.

Ce livre, qui offre le début d'un roman, fait d'une jeune femme, veuve et mère, un appui et un modèle de la vie monastique, une bienfaitrice des hôpitaux, une fondatrice d'œuvres partout secourables, un ministre de bienfaisance publique, pendant les malheurs d'un grand règne et dans une longue vie. On ne peut résumer tant de sacrifices au devoir, tant de vertus pratiques et d'inventions charitables; mais il faut admirer, dans l'éclat d'un siècle, ce génie de la bonté qui inspirait une femme et lui donnait tant de puissance. Une médaille de 1,500 francs est attribuée à l'auteur de cette biographie, que lira le public.

D'autres études, qui touchent aux mêmes influences, dictaient à M. Alfred Nettement ce qu'il appelle *Seconde Education des filles*, et ramenaient sous ses yeux bien des images du dix-septième siècle et du siècle suivant : le caractère polémique du talent n'en diminue pas l'intérêt, et on remarquera dans cet écrit une critique habile de Rousseau et d'heureux souvenirs de Saint-Cyr à toutes les époques. Une médaille comme la précédente est offerte à l'auteur.

Une autre est réservée à la biographie de Bernard Palissy, de l'ouvrier inventeur qui parvint à la fabrication de l'émail. Cette vie de bon exemple, cette vie de travail et de souffrances trouvant, à force d'épreuves, une matière nouvelle, et la faisant servir à des œuvres d'un art plus parfait, cette puissance de découverte qui, dans le fourneau du pauvre artisan, lui fit surprendre quelques vérités premières de la géologie, comme son esprit inculte, en s'exprimant, rencontrait l'éloquence, rien n'était meilleur à raconter, près de la statue qu'une ville de France élève à la mémoire de Palissy.

Persécuté dans les troubles religieux, sauvé pour son art, praticien de la science dans des conférences populaires à Paris, puis mort à la Bastille, son nom représente une forme de génie à part dans le savant seizième siècle. Peintre vrai, malgré quelques longueurs, son historien, M. Audiat, professeur au même lieu, recevra notre médaille littéraire près de la statue de Palissy.

Une égale distinction s'attache aux vers heureux et naturels de M. André Theuriet, sous le titre : *Chemin des bois, poésies et poëmes.* L'auteur, encore nouveau dans les lettres, a trouvé, pour les souvenirs de la forêt et de la vie rustique, pour le travail du bûcheron et du laboureur, cette force de sentiment qui donne à la pureté du langage l'expression et le charme.

L'Académie, cette fois, vient de désigner beaucoup d'ouvrages comme utiles aux mœurs. Elle ne nomme pas cependant tous ceux qu'elle avait distingués. C'est un regret fréquent pour elle.

Dans le précédent concours, un écrit de M. de Poncins, les *Cahiers de* 89, original par les recherches, élevé par les vues, avait inspiré la plus sérieuse estime sans obtenir de prix littéraire. Cette année, il n'appartient plus à l'examen, mais il reste dans le souvenir comme un écho de la pensée publique. C'est devant cette pensée que notre étude va se reporter sur les prix spéciaux d'histoire que nous avons à juger, et d'abord sur le grand prix fondé par le baron Gobert, et déjà décerné deux fois à l'*Histoire de la Restauration* publiée par M. de Viel-Castel.

A part la condition imposée en faveur du morceau d'histoire de France le plus éloquent, l'Académie croyait toujours ne pouvoir admettre qu'un travail supérieur en quelque partie, instructif en toutes. Après avoir satisfait à ce devoir par le choix réitéré du savant et complet travail de M. de Viel-Castel sur les événements, la politique et la diplomatie d'une époque encore récente, elle conçoit le retour vers des temps plus éloignés, vers une série d'annales françaises déjà tentée plusieurs fois dans notre siècle mobile.

C'est à ce titre qu'elle a reçu l'*Histoire de France depuis les origines*

Digitized by Google

jusqu'à nos jours, par M. Dareste, doyen de la faculté des lettres de Lyon, correspondant de l'Institut.

Plus court et moins hardi de conjectures que l'ouvrage de Sismondi, ce livre ne saurait être toutefois que trop imparfaitement apprécié par notre rapport. Comment résumer en quelques lignes une grande étude et l'expérience d'un long enseignement? Comment discerner assez la part de la nouveauté vraie dans le récit, et celle de la tradition reproduite? Formant six volumes, des origines barbares ou romaines jusqu'à la fin de Louis XV, l'ouvrage est encore un abrégé, mais plein de faits mémorables et de souvenirs choisis. Les temps les plus anciens revivent, et le récit se développe en avançant vers la lumière. Attentif aux mœurs, aux coutumes, à la vie du moyen âge, l'auteur n'en fait pas de peintures outrées, et son admiration reste attachée aux vraies grandeurs.

Exact et impartial, il instruit par ses récits sans étonner par ses opinions : il fait, dans chaque époque, ressortir quelques événements, dominer quelques hommes. Sans parti pris de blâmer ou de louer, il dit en général les fautes des princes, des grands, des corporations, des chefs et du peuple; mais partout il saisit et met au grand jour ce qu'il rencontre de courageux efforts et de nobles sentiments. Ses récits du règne de Louis XIV intéressent, après ceux de grands témoins et de grands maîtres, et nous font pénétrer dans les principes de durée, les forces acquises et aussi les périls et les chances d'erreur que laissait une telle époque. Le jugement de l'historien sur le long règne de Louis XV, rempli de faits curieux touchant l'état de la France, le travail des esprits et le besoin universel de réformes, n'est pas moins piquant par les détails que fortement instructif, et il plairait au lecteur, même sans les épigrammes empruntées au roi de Prusse Frédéric II.

Extrait de toute part avec précision et sagacité, composé, en général, selon la science critique et le sentiment français, écrit avec naturel dans un style parfois un peu moderne, animé dans le récit des transactions politiques et des guerres, fidèle aux meilleures notions de paix, de liberté légale et de progrès populaire, ce livre, parvenu à l'avant-scène des temps nouveaux de Louis XVI, obtient aujourd'hui le prix fondé par un généreux citoyen, à l'honneur du nom français, au profit de la vérité sur le passé et des bons conseils pour l'avenir.

Le second prix demeure attaché à l'ouvrage de M. Félix Faure, à l'*Histoire de saint Louis*, de ce roi qui réunit sur sa mémoire les admirations de Bossuet et de Voltaire, de ce saint qui fut un héroïque chevalier, et qui a mérité, de nos jours, d'être étudié comme législateur, pour des institutions supérieures à son temps et dignes de ses vertus.

L'histoire dans ses formes diverses, l'histoire érudite ou pittoresque, philosophique ou polémique, reste un attribut et une préoccupation de notre temps. Nous devons la retrouver dans toutes nos épreuves littéraires. Ainsi la fondation *Bordin*, pour l'encouragement de la haute littérature, fait sortir du concours une palme historique. Le choix s'est arrêté sur un récit important par l'étendue des recherches, les noms, les témoignages et la pensée actuelle : *Henri de Valois et la Pologne en* 1572, par le marquis de Noailles.

Digitized by Google

L'ouvrage a trois volumes, dont le dernier formé de pièces officielles et de fragments d'archives. L'auteur s'est inspiré de la langue nationale, comme de l'aspect du pays. Le début est d'un haut intérêt par les choses qui touchent à la France, par les souvenirs tragiques de Coligny, de sa confiance aux promesses de la cour, et de ses efforts pour servir la politique dont s'armèrent plus tard Henri IV et Richelieu.

L'ambition étrangère conseillée à Henri de Valois par Coligny ne cessa pas après le crime de la Saint-Barthélemy, et le prince y vit alors un refuge autant qu'un trône. Mais, tandis que le pouvoir ailleurs se concentrait, il était en Pologne plus isolé, plus combattu. Le pays s'était agrandi par des guerres contre l'ordre Teutonique et l'Empire. Il avait, sous les Jagellons, lutté contre la Moscovie, contre les Turcs et les Tartares. Il avait occupé la Lithuanie et d'autres provinces. Mais par là même s'augmentaient les dangers d'un pouvoir instable et divisé.

Cette difficulté se fait sentir dans l'ordonnance même de l'ouvrage. L'auteur interrompt la candidature de Henri de Valois pour raconter la formation précédente de la Pologne. Il en décrit les institutions, les troubles, les conquêtes. Puis, après ces épisodes, il aborde l'élection et le nouveau règne, dont il touche aussitôt le terme. L'historien, sans doute, a voulu éviter l'inconvénient de paraître composer deux ouvrages à la fois, ou d'attacher une trop longue préface à un règne trop court. Mais cette condition du sujet en était inséparable. La nouveauté des faits, les descriptions heureuses, la vivacité des sentiments et du récit, corrigent ou dominent cet ensemble inégal. L'ouvrage est la vie entière d'une race. L'historien la cherche et la décrit dans le passé : il en affirme la durée en racontant ses fautes et ses disgrâces, qui n'ont pu la détruire. Il en réclame les droits dans l'ordre humain, au nom même des maux qu'elle a soufferts et peut souffrir encore. L'Académie décerne à cette étude éloquente, sans déclamation, le prix proposé.

Près de l'histoire généreuse, qui n'est parfois qu'une plainte méconnue, gardons une place à l'histoire politique. Là aussi se retrouvent Rome et la Pologne, et d'autres souvenirs glorieux liés à la France.

Le prix fondé par M. Thiers avec la couronne littéraire dont il n'acceptait que le titre honorifique, méritait une destination comme celle qu'il rencontre aujourd'hui. Ce prix va récompenser un talent jeune encore et déjà mûr. Il honore un récit impartial autant que sagace et noble dans son patriotisme. Il est décerné au volume ayant pour titre : *l'Europe et les Bourbons sous Louis XIV*, par Marius Topin.

Que ce livre ajoute à la renommée diplomatique du cardinal de Polignac, cela même est fondé. Mais ce qu'on ne peut assez louer, c'est l'étude qu'on y trouve du grand sens de Louis XIV, même après les fautes d'une longue prospérité; c'est la justice rendue à la dignité de sa vieillesse, comme à la France d'alors et à son gouvernement, à Torcy comme à Villars, aux négociateurs de la paix d'Utrecht comme au vainqueur de Denain.

L'ambassade de Polignac à Varsovie, ses conseils au roi Sobieski, ses projets d'alliance pour la Pologne, sa présence durant l'interrègne, son appui à la

Digitized by Google

candidature d'un prince français qui ne veut pas de la couronne, ce n'est là qu'un épisode bien raconté de la vie du grand diplomate. C'est plus tard que, dans l'affaiblissement de la France et devant les périls suscités pour elle par l'avénement d'un prince français en Espagne, il est envoyé à Gertruydenberg, où domine la politique d'ennemis qui ne veulent pas même, avec tout avantage pour eux, souffrir la France en paix. Mais cette fédération de haines est ébranlée par un dissentiment que favorise la liberté politique. Le nouvel historien, non moins habile au détail des affaires que peintre expressif des événements, suit partout le mouvement des esprits. On voit le tory libre penseur, Bolingbroke, détachant l'Angleterre de la grande alliance. Sa rivalité d'homme d'État devant le général cher au parti contraire et ses vues sur l'équilibre de l'Europe lui font craindre la durée de la guerre et même du succès. Devenu ministre de la reine Anne, il est par son éloquence le conseiller irrésistible des idées de la paix. Il en rend le vœu populaire. Il en fait arriver la pensée et les commencements au monarque intrépide sur le trône de France, et il en prépare le théâtre et les incidents favorables dans Utrecht. Ainsi, par le retour des événements, par la nécessité d'une France puissante en Europe, la paix était promise et assurée, même avant la victoire de Denain, qui n'en fut que la parure. Par la fermeté que garda et les sages renonciations qu'admit Louis XIV, la paix sortait des conférences d'Utrecht avec des résultats longtemps décisifs pour l'équilibre européen. Ce traité si favorable à la richesse d'une autre nation était une limite pour la France, mais une limite glorieuse qui laissait à son territoire d'anciennes conquêtes que le traité de Rastadt vint affermir encore.

L'Académie décerne à cette étude savante, précise et animée d'esprit français, le prix fondé par M. Thiers, historien et orateur politique.

D'autres prix étaient confiés à l'impartialité de nos suffrages. Le prix de la fondation Lambert, pour le talent digne d'une marque d'intérêt public, est accordé à madame Blanchecotte, auteur de l'écrit : *les Impressions d'une femme.*

L'auteur d'un volume de vers, *les Chants de l'âme,* mademoiselle Adolphine Bonnet, jeune personne élevée dans la retraite, loin de Paris, est désigné pour le prix Maillié la Tour-Landry, après la lecture inattendue et vraiment poétique de quelques-uns de ses chants religieux.

Pour les concours des années prochaines, l'Académie n'indique pas un sujet de *prix de poésie,* elle donnera le prix aux deux cents vers qui rendraient le plus heureusement, à ses yeux, quelque pensée digne de notre temps.

Pour le *prix d'éloquence* à décerner dans deux ans, elle ne s'éloigne pas des traditions sur l'étude de la langue et du génie français. Elle propose l'éloge historique de Sully, considéré comme homme public et comme écrivain.

Aujourd'hui, elle doit faire connaître son jugement des discours sur Jean-Jacques Rousseau, ce philosophe, ce novateur, ce grand artiste, ce génie et cet homme à part dans le dix-huitième siècle. Trente ouvrages étaient présentés, souvent excessifs ou faibles. Mais n'insistons pas sur des torts de paradoxe et d'inexpérience. Il suffit de dire que le nom proposé a inspiré quelques études

Digitized by Google

mêlées d'éclat et un discours excellent pour l'équité, la justesse des vues et le talent d'écrire; c'est le discours inscrit n° 19, avec cette épigraphe de Rousseau lui-même : « Je ne voyais personne penser comme moi. » L'auteur est M. Gidel, professeur de rhétorique au lycée Bonaparte.

Il ne nous appartient pas d'esquisser de nouveau ce qu'il a vivement senti, l'admiration véridique pour la force originale de l'esprit, la justice sévère pour des erreurs et des vices devenus des sophismes dangereux, et plus tard des remords éloquents. C'est ainsi que l'auteur explique et dépeint la double action de Rousseau sur son temps, sa lutte pour la liberté d'opinion et à l'appui de la réforme morale, sa recherche de popularité dans le monde et ses attaques à la société mondaine, ses hardiesses de penseur et ses retours au sentiment religieux.

Des considérations assez élevées et quelques tableaux bien tracés se remarquent dans deux discours que l'Académie désigne pour mention à titre égal : le n° 6, portant pour épigraphe la pensée de Sénèque : « Qu'il n'y a pas de grand génie sans quelque mélange de folie, » et le n° 24, dont l'épigraphe demande « justice et pitié pour le génie de Rousseau ». L'auteur de ce discours est M. Compayré, professeur de philosophie au lycée impérial de Pau. Le génie est surtout décrit et jugé dans le discours de M. Gidel, dans l'œuvre qui, d'un succès tardif de palme académique, ramenant Rousseau vers son enfance inégale, ses égarements de jeunesse, sa vie d'aventures et de travail, le suit dans ses changements d'existence et d'ardeur, passe du discours sur l'*Origine de l'inégalité parmi les hommes* à la *Lettre sur les Spectacles*, pour arriver aux leçons et aux images de la *Nouvelle Héloïse*, à la pensée systématique et aux vérités naturelles d'*Emile*, puis au joug du *Contrat social*. Que d'efforts, que de méditations, que d'accidents d'éloquence à recueillir et à définir dans cette vie de contradicteur opiniâtre et persécuté, d'ennemi redoutable à Voltaire lui-même, d'émule de Montesquieu, et de réfugié consolé par Malesherbes!

Et maintenant que l'ancien prestige est passé, que l'illusion du dix-huitième siècle n'est plus, quelles analyses à faire, quels motifs à donner des séductions de l'orateur sans patrie, qui, par le tribunat de la parole française, flattait, réprimandait et dominait ce siècle! Quels avis, quelles lumières à recevoir des vérités et des erreurs de ce puissant esprit, de sa logique si savante et des exemples variés de sa passion et de son art! On ne pourra, tout à l'heure, entendre ici qu'une part trop courte de cette brillante étude; mais le sentiment public, se plaisant à l'écouter, en sera l'épreuve et la récompense.

PROGRAMME DES PRIX DÉCERNÉS.

Prix d'éloquence.

L'Académie avait proposé, pour sujet du prix d'éloquence à décerner en 1868, un *Discours sur J. J. Rousseau.*

Digitized by Google

Le prix a été décerné au discours inscrit sous le n° 19, portant pour épigraphe : *Je ne voyais personne penser comme moi...* (J. J. ROUSSEAU, 1er dialogue), dont l'auteur est M. Gidel, docteur ès lettres, professeur de rhétorique au lycée Bonaparte.

L'Académie a décidé qu'il serait accordé deux mentions honorables :

L'une au discours inscrit sous le n° 6, portant pour épigraphe : *Non est magnum ingenium sine mixturâ dementiæ* (SÉNÈQUE, *De tranquillitate animi*);

L'autre au discours inscrit sous le n° 24, portant pour épigraphe : *Justice et pitié pour le génie de Rousseau* (VILLEMAIN, *Littérature française au dix-huitième siècle*, 24e leçon), dont l'auteur est M. Compayré, professeur de philosophie au lycée de Pau.

Prix Montyon destinés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs.

L'Académie française a décerné cinq prix de 2,000 francs :

A M. Mézières, pour l'ouvrage intitulé *Etude sur Pétrarque*, 1 vol. in-8°;

A MM. Marguerin et Hubault, pour l'ouvrage intitulé *les Grandes Epoques de la France*, 1 vol. in-8°;

A M. l'abbé Bareille, pour la traduction des *Homélies de saint Jean Chrysostome sur la sédition et l'amnistie d'Antioche*, contenues dans le tome III, in-8°, de la traduction de ses œuvres, dont neuf volumes ont déjà paru ;

A M. Millet, pour l'ouvrage intitulé *Histoire de Descartes avant* 1637, etc., 1 vol. in-8°;

A M. Perrot, pour l'ouvrage intitulé *Essais sur le droit public et privé de la république athénienne*, 1 vol. in 8°.

Quatre médailles de 1,500 francs :

A M. Bonneau, pour son ouvrage intitulé *Madame de Beauharnais-Miramion, sa vie et ses œuvres charitables*, 1 vol. in-8°;

A M. Alfred Nettement, pour l'ouvrage intitulé *De la seconde éducation des filles*, 1 vol. in-12;

A M. Audiat, pour l'ouvrage intitulé *Bernard Palissy, étude sur sa vie et ses œuvres*, 1 vol. in-12;

A M. Theuriet, auteur du recueil de poésies intitulé *le Chemin des bois*, 1 vol. in-12.

Prix fondé par M. le baron Gobert.

Ce prix, conformément à l'intention expresse du testateur, se compose des neuf dixièmes du revenu total qu'il a légué à l'Académie, l'autre dixième étant réservé pour l'écrit sur l'*histoire de France* qui aura le plus approché du prix.

Digitized by Google

L'Académie a décerné cette année le grand prix de la fondation Gobert à M. Dareste, pour l'ouvrage intitulé *Histoire de France, depuis les origines jusqu'au règne de Louis XVI*, 6 vol. in-8°.

Le second prix demeure décerné à M. Félix Faure, pour l'*Histoire de saint Louis*, 2 vol. in-8°.

Prix Thiers.

Ce prix, de la valeur de 3,000 francs, doit être décerné tous les trois ans : il a été institué par le fondateur pour servir à l'encouragement de la littérature et des travaux historiques.

L'Académie ayant décidé que la première application du prix aurait lieu en 1868, le prix est décerné à l'ouvrage de M. Marius Topin, intitulé *l'Europe et les Bourbons sous Louis XIV*, 1 vol. in-8°.

Prix fondé par M. le comte de Maillé la Tour-Landry.

Le prix institué par feu M. le comte Maillé la Tour-Landry a été, dans les conditions de la fondation, décerné en 1868 à mademoiselle Adolphine Bonnet, auteur d'un recueil de poésies intitulé *les Chants de l'âme*, 1 vol. in-8°.

Prix fondé par M. Bordin.

Le prix spécial de 3,000 francs, fondé par feu M. Bordin pour l'encouragement de la haute littérature, a été décerné, cette année, à M. le marquis de Noailles, auteur de l'ouvrage intitulé *Henri de Valois et la Pologne en* 1572, 3 vol. in-8°.

Prix fondé par M. Lambert.

L'Académie a décidé que la récompense honorifique fondée par feu M. Lambert sera décernée, cette année, à madame Blanchecotte, auteur du livre intitulé *les Impressions d'une femme*, 1 vol. in-12.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

LE POETE ET LE CHIEN PARASITE.

Alfred de Musset s'était paré comme aux plus beaux jours de sa première jeunesse. Il était content de lui-même et des autres, et s'en allait tout radieux faire une tournée électorale.... académique, veux-je dire. Il avait été déjà le bien reçu par les hommes lettrés de l'Académie, et ces messieurs, étonnés de trouver ce parfait gentilhomme, en avaient été très-contents. Bientôt, quittant Paris pour la campagne, il s'arrêtait à quatre ou cinq lieues de Paris, sur le seuil d'un antique château, situé dans un lieu magnifique.

Le château d'Étiolles était une glorieuse maison, bienveillante et lettrée, où l'ordre et le bon sens et la grande renommée avaient posé leurs tabernacles. Comme il entrait dans la longue avenue en repassant ce qu'il voulait dire au maître de céans, le poëte est abordé par un chien errant qui, trouvant l'homme à son gré, se met à le suivre à tout hasard. O misère! à peine la porte est ouverte, cette bête immonde entre, et voilà ce bohémien de l'auberge et du grand chemin qui, sans façon, s'installe en un coin, sur le carreau brodé par la petite-fille pour sa grand'mère. Il se faisait si petit que pas un ne l'aperçut.

L'instant d'après, voici venir le maître de céans, qui reçoit le poëte à merveille. Il n'était pas, non certes, de ces dédaigneux qui disent aux meilleurs écrivains : *Nous ne lisons plus, nous relisons.* Il était juste et lisait tout ce qu'il faut lire. Il était honnête homme et ne rebutait pas les *juvenilia* de la jeunesse. Il avait lu tous les vers du poëte. « Voulez-vous, lui dit-il, faire un tour dans mon jardin? » Ils vont au jardin; ils parcourent le parc séculaire, écorné par la Révolution française; mais le vieillard pardonne à la Révolution qui donnait la liberté à trente millions d'hommes. Un bel arbre, où sa famille est à l'abri des ardeurs de l'été, suffit au sage. Ils allèrent ainsi, le jeune homme et le vieillard. Cependant le chien se prélassait dans le salon. Ce vagabond connaissait la campagne, et de reste; il eût donné Meudon, Saint-Germain, Bellevue et Saint-Cloud pour un os à ronger.

En devisant, l'heure approchait où toute la famille allait se réunir.

Le vieillard présente le jeune homme à tous les siens, qui lui font grand accueil.

« Nous comptons bien, disait le châtelain, que M. Alfred de Musset nous fera l'honneur de dîner avec nous? »

A ce mot : *Dîner!* voilà le maudit chien, ce pelé, ce galeux, qui relève la tête et s'en vient flatter le maître du logis. Ce galant homme, s'imaginant que cette affreuse bête appartient à son hôte, lui fait à regret une petite caresse.

« Il faut avouer que les poëtes ont de vilains compagnons! » se disait le seigneur d'Étiolles. Le poëte, de son côté, se disait : « Que vient faire ici ce vilain dogue? un boucher n'en voudrait pas. »

Le dîner est servi, la dame prend le bras du poëte, et le chien suit dans la salle à manger. Timide encore, il s'arrêtait sur le seuil, tant c'était l'heure où d'ordinaire on le chassait à coups de pied.

La première honte étant passée, il suivit hardiment le dernier convive, et comme ils étaient gens bien élevés, pas un, de l'aïeule à l'enfant, ne témoigna la moindre surprise de cet hôte effronté. Les domestiques, se réglant sur la réserve de leurs maîtres, ne parurent pas s'apercevoir de l'introduction de cet horrible animal, déchiré aux deux oreilles, velu, crotté, pelé, avec un reste de gale au museau.

Bientôt.... comme il vit que les bâtons le laissaient en repos, au contraire, enhardi par la bonne réception et par la bonne chère, et comprenant confusément qu'il y avait en tout ceci un quiproquo dont il devait profiter, cet hôte immonde envahit la salle à manger. Il se frôlait contre la vieille dame, et, d'horreur, la vieille dame laissait tomber dans cette gueule horrible l'aile de poulet qu'elle portait à sa bouche! Il aboyait à l'enfant qui, de ses belles dents fraîches, allait mordre à sa pitance, et l'enfant se laissait dérober son dîner. Que vous dirai-je? il n'y avait plus ni repos ni sécurité pour personne en cette salle où régnaient naguère la grâce affable et la charmante bonne humeur, si faciles à ces antiques maisons.

Seul, le bouledogue effronté régnait sur les convives, étrange roi de ce festin! Il mangeait le pain, il buvait la viande; il aboyait, il hurlait... si quelque victuaille excitait son insatiable voracité.

Au moment où l'on apportait sur un plat d'argent le rôti cuit à point, l'affreuse bête en grognant s'empara du rôti et disparut.... « Voilà un chien de bon appétit! » dit M. de Saint-Aulaire avec un léger soupir.

Vous pensez si l'aimable et douce causerie était dérangée par cette bête féroce; le vieillard restait muet, le poëte était interdit; jamais repas si triste au château d'Étiolles! Et lorsque enfin on se leva de table, ô misère! ô malheur! ce parasite affreux, pour montrer sa joie, renversait un plateau de la plus belle porcelaine aux armes de madame la duchesse du Maine; ce chef-d'œuvre avait aussi appartenu à M. de Malézieux. « Ah! ma tasse! — hélas! mon sucrier, — ma soucoupe! » et voilà toute cette famille au désespoir ramassant quelqu'un de ces débris précieux.

Rentré au salon, le chien vainqueur, voyant sur le canapé une mantille en dentelle noire, sauta sur la mantille, et fit : Pouf! Ah! respirons enfin, le drôle est endormi. Cette fois le poëte était perdu, bien perdu, sans un rayon d'en haut qui l'éclaira. « Monsieur le comte, s'écria-t-il, et vous, mesdames, avez-vous donc pensé que cette bête affreuse était à moi? Et moi, stupide, je l'ai prise pour le chien de la maison! » Un soupir d'allégeance, à cette nouvelle un peu tardive, s'exhala de ces poitrines oppressées : « Comment donc, monsieur de Musset, reprit le seigneur d'Étiolles avec un charmant sourire, il est donc vrai que cet horrible chien n'est pas à vous? »

Et, d'un geste, il ordonnait au maître d'hôtel de mettre à la porte ce mendiant fangeux. Pensez donc si le maître à l'instant fut obéi! Réveillé en sursaut, le chien regardait tous ces gens d'un œil hagard, et ne comprenait pas comment, après tant de politesses, on le pouvait traiter avec ce sans-gêne. Aussitôt qu'il eut compris qu'il fallait déguerpir, il prit la fuite, à la façon des parasites, sans honte et sans vergogne. On les chasse : ils se consolent en songeant qu'on pouvait les chasser avant le dîner.

Délivré de cet hôte incommode, et toute chose étant remise à sa place accoutumée, il advint que les habitants de cette maison retrouvèrent bientôt leur bonne grâce et leur sang-froid de tous les jours. Tout reparut; l'à-propos, l'enjouement, le bel esprit reprirent bien vite leur toute-puissance. Enfin le sourire et le rire éclatant se montrèrent de nouveau dans cette troupe heureuse de jeunes femmes et d'enfants jaseurs, pendant que le poëte, à l'aise enfin dans cette hospitalière maison, s'abandonnait volontiers à son inspiration naturelle, se voyant écouté et compris.

Quand Alfred de Musset eut pris congé de son hôte illustre : « Il a bien fait, disait le vieillard, de n'être pas le propriétaire de ce triste animal! En dépit de toute sa poésie, il n'aurait jamais eu ma voix.... — Et voilà à quoi cela tient, l'Académie! et comme on est juste chez nous! » disait-il en souriant.

JULES JANIN.

UNE LETTRE D'ALFRED DE MUSSET.

C'est dans un livre intitulé *Entre cour et jardin* que nous avons trouvé cette lettre curieuse, adressée par le grand poëte, encore tout jeune, à l'auteur, M. Paul Foucher, qui était son condisciple et son ami :

« Je m'ennuie et je suis triste; mais je n'ai pas même le courage de travailler; eh! que ferais-je?... retournerais-je quelques positions bien vieilles? ferais-je de l'originalité en dépit de moi et de mes vers? Depuis que je lis les journaux (ce qui est ici ma seule récréation), je ne sais pas pourquoi tout cela me paraît d'un misérable achevé! Je ne sais si c'est l'ergoterie des commentateurs, la stupide manie des arrangeurs qui me dégoûtent, mais je ne voudrais pas écrire, ou je voudrais être Shakespeare ou Schiller : je ne fais donc rien! *Je sens que le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme qui a les passions vives, c'est de n'en avoir point.* Je ne suis point amoureux. Je ne fais rien. Rien ne me rattache ici; je donnerais ma vie pour deux sous, si pour la quitter il ne fallait passer par la mort.

» Voilà quelles sont les tristes réflexions que j'entretiens....

» Je donnerais vingt-cinq francs pour avoir ici une pièce de Shakespeare en anglais : les journaux sont insipides — ces critiques sont si plats! Faites des systèmes, mes amis; établissez des règles; vous ne travaillez que sur les froids monuments du passé. Qu'un homme de génie se présente, et il renversera votre échafaudage et se rira de vos poétiques. — Je me sens par moments une envie de prendre une plume et de salir une ou deux feuilles de papier; mais

Digitized by Google

la première difficulté me rebute; un souverain dégoût me fait étendre les bras et fermer les yeux.

» Comment me laisse-t-on ici si longtemps? J'ai besoin d'un joli pied et d'une taille fine; j'ai besoin d'aimer. — J'aimerais ma cousine, qui est vieille et laide, si elle n'était pas pédante et économe.

» Je t'écris donc pour te faire part de mes dégoûts et de mes ennuis; tu es le seul lien qui me rattache à quelque chose de remuant et de pensant; tu es la seule chose qui me réveille de mon néant et qui me reporte vers un idéal que j'ai oublié par impuissance.

» Je n'ai plus le courage de rien penser. Si je me trouvais dans ce moment-ci à Paris, j'éteindrais ce qui me reste d'un peu noble dans le punch et la bière, et je me sentirais soulagé. On endort bien un malade avec de l'opium, quoiqu'on sache que le sommeil lui doive être mortel. J'en agirais de même avec mon âme.

» N'y a-t-il pas ici quelque vieille tête à perruque et à système pour me dire : « Tout cela est de votre âge, mon enfant. J'ai été comme cela dans ma » jeunesse. Il vous faut un peu de distraction, pas trop, et puis vous ferez » votre droit et vous entrerez chez un avoué. » Ce sont ces gens-là que j'étranglerais de mes mains; la nature a donné aux hommes le type de tout ce qui est mal; la vipère et le hibou sont d'horribles créations; mais qu'un être qui pourrait sentir et aimer éloigne de son âme tout ce qui est capable de l'orner et appelle *aimer* un passe-temps et *faire son droit* une chose importante! Anatomistes qui disséquez les valvules triglochines, dites-moi si ce n'est pas là un polype?

» Tu vois que je t'écris tout ce qui me passe par la tête; fais-en autant, je t'en prie, j'ai besoin de tes lettres; je veux savoir ce qui se passe dans ton âme, comme tu sais ce qui se passe dans la mienne : sans doute elles se ressemblent beaucoup.

» Nous sommes animés du même souffle; pourquoi celui qui nous l'a donné le laisse-t-il si imparfait? Je ne puis souffrir ce mélange de bonheur et de tristesse, cet *amalgame de fange et de ciel*. Où est l'harmonie, s'il manque des touches à l'instrument? Je suis sou (*sic*), las, assommé de mes propres pensées; il ne me reste plus qu'une ressource, c'est de les écrire.

» Mais je partirai peut-être dans quelques jours : où irai-je? je n'en sais rien. Si je retourne au Mans, je vais trouver tout le monde dans la tristesse, ma grand'mère morte, toute ma famille en pleurs, maman, mon oncle, et au milieu de tout cela, mon grand-père demandant à chaque passant : « Où est ma femme? » Et ajoutant : « J'espère qu'elle n'est qu'indisposée? » Cet état-là n'est-il pas pire que la mort?

» Ma sœur, dont tu me demandes des nouvelles, se porte mieux. A propos, j'ai obtenu, à ce qu'il paraît, chez M. Caron, les honneurs du triomphe! Heureux, *trois fois* heureux celui qu'une pareille jouissance pourrait occuper un moment! Pourquoi la nature m'a-t-elle donné la soif d'un idéal qui ne se réalisera pas? Non, mon ami, je ne peux pas le croire, j'ai cet orgueil : ni toi ni moi ne sommes destinés à ne faire que des avocats estimables ou des

Digitized by Google

avoués intelligents. J'ai au fond de l'âme un instinct qui me crie le contraire; je crois encore au bonheur, quoique je sois bien malheureux dans ce moment. J'attends ta réponse avec impatience, et je souhaite de tout mon cœur pouvoir t'entendre de vive voix.

» Adieu, mon cher ami.

» Tout à toi,

» ALFRED. »

REPRÉSENTATION DE RETRAITE DE MADAME VOLNYS

A SAINT-PÉTERSBOURG.

La représentation de retraite de madame Volnys a été une soirée aussi brillante que possible. L'Empereur et l'Impératrice y ont assisté, ainsi que le grand-duc héritier, les grands-ducs Vladimir, Alexis Alexandrowitch et Constantin. La salle était littéralement comble.

La bénéficiaire a joué la fermière de *Par droit de conquête* et la grand'-maman des *Petits péchés de la grand'maman*, avec ce merveilleux naturel et ce talent accompli qu'on ne se lasse pas d'applaudir. Accueillie dès son entrée en scène par des bouquets et des couronnes remis entre ses mains émues pendant que grondait une tempête de bravos, elle a été à chaque scène acclamée et rappelée.

Quand le rideau tomba sur les *Petits péchés de la grand'maman*, on vit dans l'orchestre se dresser un escalier qui montait jusqu'au niveau de la scène, puis, au bruit des rappels unanimes, le rideau se leva pour laisser voir tous les artistes du théâtre français rangés en demi-cercle, au milieu duquel les deux plus anciens d'entre eux, Vernet et Pechena, amenèrent l'héroïne de cette manifestation touchante.

A ce moment même, deux valets de pied montaient de l'orchestre sur le théâtre, portant une grande caisse dont le couvercle, soulevé bientôt, laissa voir un magnifique service d'argenterie, hommage de ses nombreux admirateurs à l'artiste. Dans un grand étui rouge à agréments d'or était placé un parchemin portant les noms des souscripteurs.

Les applaudissements et les cris ne discontinuaient pas. Cependant une petite fille s'avance, portant sur un coussin de velours un bracelet : c'est le souvenir offert à madame Volnys par ses camarades. On applaudit plus fort, si c'est possible.

Léontine Fay ne sait plus comment exprimer sa reconnaissance; elle ne peut embrasser tous ceux qui sont là; elle embrasse Vernet et Pechena, puis ses plus proches voisines, et celles qui sont un peu éloignées d'elle dans le cercle se rapprochent et lui sautent au cou.

Au nom des artistes du théâtre russe, Bourdine et Karatyguine remettent à Léontine Volnys un album qui contient un compliment d'adieu signé de tous leurs camarades. Les applaudissements deviennent de la frénésie. La toile

Digitized by Google

tombe. Les cris de la salle entière la font relever à cinq ou six reprises différentes.

A l'une des apparitions de la bénéficiaire, mademoiselle Raabe et la doyenne de la compagnie allemande apportent à madame Volnys l'hommage enregistré sur vélin de tous leurs camarades.

Jamais adieux ne furent plus touchants; jamais artiste ne prit congé dans des conditions pareilles d'enthousiaste cordialité.

Nous apprenons que, dans le cours de la soirée, Leurs Majestés Impériales ont fait appeler auprès d'elles madame Volnys, et lui ont gracieusement remis un magnifique bracelet enrichi de pierres précieuses.

(*Journal de Saint-Pétersbourg.*)

UNE TROUVAILLE.

L'*Union* a raconté la trouvaille d'un chef-d'œuvre sous une épaisse couche de poussière et de fumée. Voici ce qui arrivait il y a quelques années :

Le cohéritier d'une succession ouverte à Etampes reçut dans son lot une vieille peinture représentant un paysage sans forme ni couleur. Bien qu'amateur distingué, il pensa qu'une pareille toile déshonorerait sa galerie, et s'empressa de la porter à des brocanteurs. Le premier refusa d'en donner cinquante francs, le second ne voulut pas d'une *croûte*, et de guerre lasse notre héritier la vendit trente francs à un de ses vieux amis, peintre et restaurateur de tableaux. Ce dernier, malgré et peut-être à cause de l'avis contraire de sa femme, flaira l'œuvre d'un grand maître. Une épaisse couche de crasse et de poussière ne rebuta pas l'artiste, qui, au bout de trois mois, parvint à remettre le tableau dans un état parfait. Survinrent les deux brocanteurs, qui restèrent stupéfaits d'étonnement et furieux de leur propre sottise à la vue de l'admirable paysage qui apparaissait à leurs yeux. L'ancien propriétaire fut prévenu à son tour, et avec une émotion facile à comprendre il demanda à l'artiste :

— Combien en voulez-vous?

— Deux cent mille francs! répondit l'autre avec simplicité.

— Il les vaut, et si je les avais, je n'hésiterais pas... C'est le plus beau Claude que j'aie vu de ma vie.

— Et le plus beau Claude qui existe, mon ami! s'il faut en croire des amateurs qui ont passé leur vie à étudier le maître. L'un d'eux m'a offert cent dix mille francs du premier coup... Je tiens bon : on montera à mesure que le tableau sera connu. Personne ne veut croire à l'existence d'un nouveau Claude. On vient ici prêt à railler, et quand on a vu, on fait comme vous : on s'en va tout ému!

Telle est l'histoire du nouveau Claude Lorrain, une des meilleures toiles de l'œuvre du maître, un des plus fins joyaux de l'école française.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, RUE GARANCIÈRE, 8.

VINS D'ESPAGNE

DES PROPRIÉTÉS DE DON L. DE BALLESTER

DÉPUTÉ AUX CORTÈS ESPAGNOLES

MÉDAILLE D'OR, Exposition de 1867

Consignataire : A. PIGEON, 141, boulevard du Prince-Eugène.

Ces vins, d'origine incontestable, sont le produit naturel, et sans aucune espèce de préparation ni mélange, des vignes si renommées de *Santa-Margarita-de-Mediona*. Leur goût délicieux, leur limpidité, leur bouquet, en font des vins hors ligne.

Voici leur nomenclature :

1° **Macabeo** doux. — Le plus exquis des vins de dessert, rivalisant avec les *Lacryma-Christi* et *Pedro-Jimenez;*

2° **Macabeo** sec. — Comparable au Madère.

3° **Moscatel.** — Doux, limpide, d'un goût excellent.

4° **Inimitable.** — Excellent Xérès demi-sec.

L'emploi de ces vins, scrupuleusement livrés en fûts, est préférable à celui des liqueurs apéritives ou de dessert, qui n'ont souvent d'autre mérite que celui de l'étiquette. — Ils ont été récompensés à Londres en 1862, et ont obtenu la **Médaille d'or** à l'Exposition de Paris 1867.

Chaque fût, de la contenance de 2 *arrobes espagnoles* (31 litres environ), est livré au prix unique de 90 francs, *franco* des droits d'octroi à Paris et des frais de transport jusqu'à la plus proche station des acheteurs de province. Sur demande, des échantillons sont envoyés contre 3 francs en timbres-poste.

PRIX A PARIS { Caisse de 12 bouteilles assorties. . . . **30** fr.
— de 20 — — . . . **50**

Expédition contre mandat de poste.

Vins extra de Malaga et des meilleurs crus d'Espagne, d'origine authentique.

MAISON FONDÉE EN 1827

ANTOINE

FABRICANT

FRANCE

EXPORTATION

26 et 29
GALERIE de CHARTRES
(Palais-Royal.)

Tous les prix, fixes, invariables, sont marqués en chiffres connus. — La Fabrique étant maintenant réunie aux Magasins, les commandes se font dans un très-bref délai. — Cannes de dames pour montagnes et bains de mer, spécialité de Joncs et Rotins tachés, Bâtons unis et sculptés en tous genres et de tout bois, Ivoire, Rhinocéros, Ecaille, Cravaches de dames, Cravaches de courses, Sticks pour monter à cheval, Fouets de chasse pour carnier et chasse à courre.

English spoken. — Man spricht Deutsch. — Se habla español.

Cette maison n'a pas de succursale.

Digitized by Google

A SAINT GUILLAUME

MAISON FOSSE AINÉ

Rue Saint-Honoré, 157, vis-à-vis le Palais-Royal

MERCERIE

RUBANS, PASSEMENTERIE, TAPISSERIE, RÉSILLES, VOILETTES, DENTELLES

BONNETERIE

FOULARDS, CRAVATES, FICHUS, ARTICLES DE FANTAISIE

JUPONS

COMPTOIR SPÉCIAL DE GANTS

A LA PLACE CLICHY

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

Bon marché sans exemple. Moitié des frais de l'intérieur de Paris.

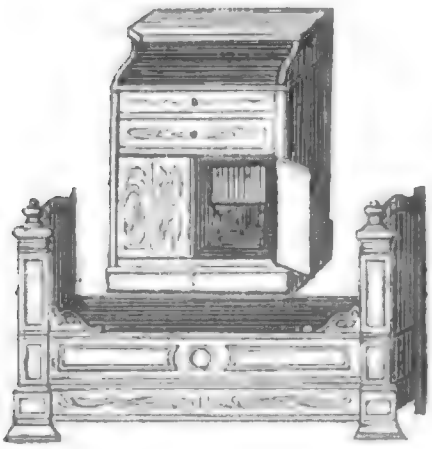
95 et 97, rue d'Amsterdam, à Paris

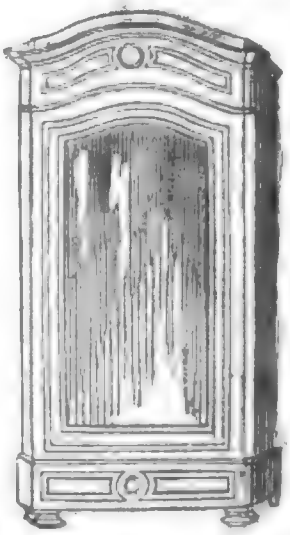
MEUBLES ET SIÉGES

MAISON FOUQUÉ

30, rue de Rivoli

LITERIE ET TAPIS





AMEUBLEMENTS COMPLETS

MEUBLES DE SALON

GRAND CHOIX

DE TAPIS ET COUVERTURES

Fabrique de Sommiers élastiques — Laines, crins, plumes et duvets — Fabrique de Lits de fer

POUR 125 FRANCS

Mobilier complet composé de

1 lit bateau, 1 sommier, 1 matelas,
1 traversin, 2 oreillers, 1 commode,
1 table ronde, 1 table de nuit, 2 chaises.

POUR 160 FRANCS

Mobilier complet composé de

1 lit acajou, 1 sommier, 1 matelas,
1 traversin, 2 oreillers, 1 commode,
1 table de nuit, 1 table ronde, 3 chaises.

Envoi en province. — Exportation.

COURS
POUR
HOMMES, DAMES
PETITS GARÇONS
ET PETITES FILLES

SALLE SPÉCIALE
POUR
LE TRAITEMENT
DES DÉVIATIONS ET DIFFORMITÉS
DU CORPS

LE GRAND GYMNASE

RUE DES MARTYRS, 40

EUGÈNE PAZ, DIRECTEUR

HYDROTHÉRAPIE
COMPLÈTE

DOUCHES A 1 FRANC

FRICTION, MASSAGE

ABONNEMENT
au mois et au cachet

Tout le monde connaît aujourd'hui, au moins de réputation, ce magnifique établissement, sans rival au monde. Les différents systèmes d'exercices et d'hydrothérapie qui y sont mis en pratique produisent journellement des cures miraculeuses.

Tous les médecins consciencieux apprécient hautement la gymnastique et l'hydrothérapie raisonnées du Grand Gymnase, et les recommandent comme le moyen curatif le plus efficace dans les *affections nerveuses* et celles des *voies digestives*, les *névralgies chroniques*, les *rhumatismes*, le *diabète*, la *gravelle*, l'*obésité*, la *chorée* ou *danse de Saint-Guy*, le *rachitisme*, la *chlorose* et l'*anémie*.

Plus de vingt médecins de la Faculté de Paris suivent régulièrement les cours du Grand Gymnase : n'est-ce pas le plus bel éloge qu'on en puisse faire? La gymnastique n'est pas seulement la santé du corps, elle est aussi la santé de l'esprit; elle calme les excitations du cerveau et facilite l'essor des facultés intellectuelles; elle est indispensable à toute personne qui se livre constamment à des travaux sédentaires; elle chasse la goutte, l'apoplexie, la paralysie, en un mot toutes les maladies qui proviennent d'un vice ou d'un ralentissement de la circulation.

LIVRES PUBLIÉS PAR M. EUGÈNE PAZ :

La Santé de l'esprit et du corps par la Gymnastique, la Gymnastique obligatoire

Chaque volume 1 franc, chez tous les libraires et chez l'auteur.

LA MEILLEURE COUSEUSE

DU MONDE

c'est la machine véritable américaine

DE ÉLIAS HOWE Jr

48, boulevard de Sébastopol, en face de l'église Saint-Leu

V. ANDRÉ et FONTAINE

PRIX COURANT

N° 1. **Taille, 30 centimètres.** Machine sérieuse pour famille, spéciale pour lingerie et confection légère, faisant le point le plus beau et le plus solide connu jusqu'à ce jour. — **Complète, 325 francs.**

N° 2. **Taille, 35 centimètres.** Pour Tailleurs, Confectionneurs, Chapeliers et Cordonnerie légère. — **Complète, 350 francs.**

N° 3. **Taille, 40 centimètres.** Machine puissante à grande navette et *à double volant*, s'appropriant par sa perfection à tout ouvrage soit fin, soit fort, pour Bottiers, Selliers, Tapissiers, Équipements militaires. — **Complète, 400 francs.**

Toutes les Machines à entraînement à griffe en dessous ourlent de toute largeur, froncent, soutachent, gansent, rabattent, etc., au moyen des nouveaux Guides américains, aussi simples qu'ingénieux. (*Propriété exclusive de la Compagnie.*)

Digitized by Google

FORCE ET SANTÉ POUR TOUS

Produits SCHMIDT-MISSLER (Pin maritime), **71, rue Sainte-Anne, à Paris**

Honorés d'un rapport
de l'Académie de médecine
seuls recommandés
par les premiers médecins
de l'Empereur
contre *Rhumatismes* (douleurs)
Goutte, Paralysie
Engorgements
et *Affections catarrhales*

Médailles
de 1re classe et de bronze
aux Expositions internationales
et universelles
de *Paris* (1867) et de *Porto* (1865)
Médaille d'argent
de la Société industrielle
des sciences, arts et belles-lettres
de Paris (1867)

Les **produits SCHMIDT-MISSLER**, appelés aussi **produits de laine des forêts**, et présentés sous forme de **ouates**, de **gilets**, de **ceintures**, etc., ainsi que l'**huile éthérée de pin maritime** employée en frictions; ou bien encore l'**extrait** du même végétal dissous dans un bain, m'ont rendu les plus grands services dans ma nombreuse clientèle, notamment contre la **goutte**, les **rhumatismes** et les **névralgies rhumatismales**: mais il est bon d'imbiber préalablement la Ouate des forêts d'huile éthérée de pin. Cette médication réussit spécialement dans les **odontalgies**, dans l'**asthme**, dans l'**emphysème pulmonaire** et les **catarrhes**. Dans ces derniers cas il est bon de faire évaporer de l'huile éthérée dans la chambre du malade; le soulagement est immédiat.

Dr O. L. REIMANN,
Conseiller à la cour
et médecin ordinaire de madame la grande-duchesse de Saxe.

(*Événement médical.*)

Une longue pratique m'a prouvé l'utilité des produits Schmidt-Missler contre les **rhumatismes**, la **goutte** et les **névralgies** ayant une cause générale ou locale. L'arome du **Pin maritime** donne du ton au système nerveux, active la circulation sanguine et règle toutes les sécrétions naturelles; j'en recommande l'usage à tous mes confrères.

Dr PAULY, médecin.

Il est maintenant possible de créer artificiellement dans une chambre l'atmosphère parfumée et tonique de la forêt, de prendre des bains aromatiques, etc., en un mot, de réaliser, dans la mesure du possible, les avantages de la forêt sans la forêt.

Félix HÉMENT.

NE PAS CONFONDRE : les véritables produits SCHMIDT-MISSLER ne se vendent qu'à la maison de fabrique et dépôt général
71, rue SAINTE-ANNE (au 1er), Paris.

Digitized by Google

ALMANACHS

PAGNERRE

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

Widener Library
3 2044 105 553 358

Digitized by Google